This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

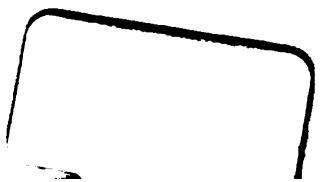
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Digitized by Google

EHP
Digitized by Google
MISSOURI

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DE LA MONARCHIE PRUSSIENNE, SOUS FRÉDÉRIC LE GRAND.

TOME TROISIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE LA MONARCHIE PRUSSIENNE,

SOUS

FRÉDÉRIC LE GRAND;

AVEC UN APPENDICE

Contenant des recherches sur la situation actuelle des principales contrées de l'Allemagne.

Par le Comte DE MIRABEAU.

Habuerunt virtutes spatium exemplorum.
TACIT. Agricolæ vitâ. §. 8.

TOME TROISIÈME.

Prix de l'in-4° en feuilles, 78 liv. — Broché en carton, 80 liv.
— de l'in-8° en feuilles, 50 liv. — Broché, 51 liv.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXVIII.

Digitized by Google

LA MONARCHIE

PRUSSIENNE,

SOUS

FRÉDÉRIC LE GRAND;

AVEC UN APPENDICE

Contenant des recherches sur la situation actuelle des principales contrées de l'Allemagne.

Par le Comte DE MIRABEAU.

Majorem a Deo gloriam complectimur.
Inst. Societ. Jesu, c. 8.

TOME TROISIÈME.

Digitized by Google

DE LA MONARCHIE PRUSSIENNE,

SOUS

FREDÉRIC LE GRAND.

LIVRE SEPTIÈME.

Affaires militaires.

CET objet est si vaste, que nous sommes forcés de subdiviser ce livre en plusieurs sections. Nous commencerons par détailler l'état de l'armée prussienne, telle qu'elle étoit composée à la mort de Frédéric II. Nous traiterons ensuite de sa formation et de sa constitution, de son armure et de son habillement. Nous examinerons quel a été le véritable esprit du système militaire de ce grand roi. Nous parlerons de son artillerie, de ses ingénieurs, de ses forteresses. Nous développerons enfin le système d'attaque et de défense de la monarchie prussienne.

Que si quelque lecteur étoit tenté de s'étonner que nous osassions entreprendre un examen si profond des

Digitized by Google

affaires militaires du pays le plus guerrier de l'Europe, Nous qui depuis notre première jeunesse avons quitté la profession des armes, nous répondrions qu'une année entière de séjour à Berlin, d'application assidue aux écoles prussiennes, depuis les plus petits détails jusqu'aux plus grandes manœuvres, et des conversations fréquentes avec des hommes de guerre du premier ordre, ont facilement réveillé en nous les idées favorites et les traces des premiers travaux de notre jeunesse, pendant laquelle nous n'avons pas employé moins de cinq années de méditations et d'études très-assidues sur un métier qui, dans le cours naturel des choses, devoit être celui de notre vie entière. Nous ajouterons que nous avons eu de grands, de nobles secours, et qu'il nous en coûte de n'être pas libres d'en exprimer plus nettement notre reconnoissance. Nous soutiendrons enfin que l'art de la guerre a, comme tous les autres, ses charlatans; que nous avons sous les yeux un des hommes de l'Europe qui a fait les plus grandes choses militaires, et qui ne porta jamais l'uniforme (1); qu'en un mot, un esprit capable d'attention, peut entendre, discerner, analyser, approfondir même l'objet quelconque auquel il s'applique: c'est une vérité que les charlatans seuls ont intérêt de ternir ou de dissimuler.

---

(1) M. de Westphalen, secrétaire des commandemens du duc Ferdinand.

Digitized by Google

SECTION PREMIÈRE.

ÉTAT DE L'ARMÉE PRUSSIENNE.

Composition et force de l'infanterie régulière.

L'*infanterie* prussienne se divise en infanterie, nommée vulgairement de campagne (*feld infanterie*), mais qu'on peut nommer plus justement infanterie de ligne ; et en infanterie de garnison. Celle-ci est réputée moins bien formée, moins bien exercée, moins soigneusement composée en officiers que l'autre. Frédéric s'en servoit en ligne le moins qu'il pouvoit; mais il lui faisoit occuper des postes, des places, des lieux fermes, et la chargeoit aussi des convois, des communications, et enfin de toutes les corvées de l'armée.

Il y a en outre quatre régimens de milices, dont tous les officiers, les bas-officiers et les tambours sont nommés, enrégimentés, et reçoivent la demi-paye, mais qui ne se rassemblent jamais qu'en cas de nécessité, et dont alors les états de chaque province fournissent les recrues ; aussi ne les ferons-nous pas entrer dans le compte de l'armée.

Un régiment d'infanterie de ligne est composé de deux bataillons, chacun de six compagnies, y compris celle des grenadiers. Celle-ci quitte toujours le bataillon dès que les troupes se rassemblent, soit à la guerre, soit aux camps en temps de paix, pour aller former des bataillons de grenadiers séparés. Il n'y

Digitized by Google

a dans toute l'armée prussienne qu'un seul régiment de trois bataillons, et deux d'un seul bataillon, non compris le premier bataillon des gardes, dont le roi lui-même est le colonel.

Un régiment d'infanterie de ligne de deux bataillons, est composé de

50	officiers.
160	bas-officiers.
38	tambours.
4	fifres.
14	charpentiers.
6	hautbois.
218	grenadiers.
1220	fusiliers.
TOTAL 1710	hommes sous les armes.
12	fraters.
7	sous-état-major (1).
TOTAL. 1729	hommes.

Chaque compagnie a quatre officiers, un capitaine en pied ou en second, un premier lieutenant, un sous-lieutenant et un enseigne, ou deux sous-lieutenans.

(1) En allemand, *unter stab*. Il est composé du trésorier du régiment, de l'aumônier, du légiste, nommé auditeur, etc.

Digitized by Google

Il y a outre cela quelques bataillons de grenadiers constamment sur pied, qui sont composés de

17 officiers.
36 bas-officiers.
10 musiciens.
28 charpentiers.
520 grenadiers.

TOTAL...611 hommes.
4 fraters
1 homme du sous-état-major.

TOTAL...616 hommes.

Voilà l'indication commune de l'état militaire. Mais en mil sept cent soixante-huit, Frédéric II résolut de renforcer ses régimens de vingt hommes et un bas-officier par compagnie, excepté les régimens en quartier à Berlin et dans le reste de la Marche électorale, qui devoient recevoir une augmentation de quarante hommes et un bas-officier. On a nommé cette opération, dans l'armée prussienne, l'*augmentation*, et comme elle n'a dû avoir lieu que successivement, il s'est trouvé pendant long-temps des régimens qui ne l'avoient pas complète, suivant l'abondance d'hommes de leurs cantons, ou les succès de leurs recruteurs dans l'empire, et encore plus selon que le roi jugeoit à propos

Digitized by Google

qu'un tel régiment fût complet préférablement à d'autres. Même à présent, il est encore des régimens qui n'ont point encore l'augmentation complète ; mais il n'est pas possible de savoir lesquels. Il en est probablement d'ailleurs qui ont *l'augmentation* en partie, et point entière. Il suit de là que les régimens prussiens ne sont pas tous de la même force. Quelques-uns sont de deux mille deux cents hommes, d'autres de dix-neuf cent soixante, et enfin plusieurs de moins encore (1).

NOMS DES RÉGIMENS D'INFANTERIE DE LIGNE.

RÉGIMENS.	Bataillons.	ANNÉES de la formation.	QUARTIER.
1. Vieux Bornstaedt.....	2	1656	Berlin.
2. Anhalt.....	2	1656	Kœnigsberg.
3. Leipziger.....	3	1665	Halle.
4. Eglofstein.....	2	1671	Elbingen.
5. Lengefeld.....	2	1672	Magdebourg.
6. Gardes grenadiers.....	1	1673	Potzdam.
7. Goltz.....	2	1677	Stettin.
8. Scholtein.....	2	1677	Stettin.
9. Budberg.....	2	1677	Hamm.
10. Stwolensky.....	2	1683	Bilefeld.
11. Voss.....	2	1685	Kœnigsberg.
12. Wunsch.....	2	1685	Preutzlau.
13. Braun.....	2	1687	Berlin.
14. Comte Henkel.....	2	1688	Bartenstein.
15. Gardes composées du premier bataillon et du régiment des gardes.....	1 2	1629	Potzdam.

(1) On trouvera quelques pages plus bas, dans l'état général de l'armée prussienne, la récapitulation la plus récente et par conséquent la plus exacte de tous les régimens qui la composent.

Digitized by Google

Suite des régimens de ligne.

RÉGIMENS.	Bataillons.	ANNÉES de la formation.	QUARTIER.
16. Romberg	2	1690	Kœnisberg.
17. Jeune Kenitz	2	1694	Cœslin.
18. Prince de Prusse	2	1698	Potzdam.
19. Duc Frédéric de Brunswik	2	1702	Berlin.
20. Jeune Bornstaedt	2	1706	Magdebourg.
21. Duc de Brunswik	2	1713	Halberstadt.
22. Comte de Schlieben	2	1713	Stargard.
23. Lichnowsky	2	1713	Berlin.
24. Beville	2	1713	Francfort-sur-l'Od.
25. Moellendorf	2	1713	Berlin.
26. Vieux Woldeck	2	1714	Berlin.
27. Knobelsdorf	2	1715	Stendal.
28. Kalckstein	2	1722	Brieg.
29. Wendessen	2	1725	Breslau.
30. Schœnfeld	2	1728	Anclam.
31. Tauenzien	2	1729	Breslau.
32. Prince de Hohenlohe	2	1730	Neisse.
33. Goetzen	2	1740	Glatz.
34. Prince Ferd. de Prusse	2	1740	Ruppin.
35. Prince Henri de Prusse	2	1740	Spandau.
36. Fruning	2	1740	Brandebourg.
37. Wolframsdorf	2	1740	Glogau.
38. Hager	2	1740	Frankenstein.
39. Vieux Kenitz	2	1740	Kœnisgberg dans la nouvelle-Marche.
40. Erlach	2	1740	Schweidnitz.
41. Jeune Woldeck	2	1741	Minden.
42. Marcgrave Henri	2	1741	Breslau.
43. Comte d'Anhalt	2	1741	Liegnitz.
44. Gaudi	2	1742	Wesel.
45. Eckartsberg	2	1743	Wesel.
46. Pfuhl	2	1743	Berlin.
47. Lehwaldt	2	1743	Burg.
48. Eichmann	2	1743	Wesel.
49. Schwars	2	1758	Neisse.
50. Troschke	1	1772	Silberberg.
51. Kroekow	2	1773	Marienburg.
52. Comte de Schwerin	2	1773	Preussisch holland.
53. Favrat	2	1773	Braunsberg.
54. Bonin	2	1773	Graudens.
55. Koschenbahn	2	1774	Mewa.
TOTAL	110		

Digitized by Google

Il y a outre les régimens de ligne, dont un état particulier se trouve ci-joint, sept bataillons de grenadiers constamment sur pied et rassemblés, dont quelques-uns sont tirés des régimens de garnison, et que l'on pourroit comparer à cet égard aux anciens grenadiers-royaux de France.

Premier bataillon de grenadiers. Il est tiré des régimens de garnison trois et quatre. On y a joint les compagnies de grenadiers de deux numéros sept; mais ce n'est que pour le temps de paix. En guerre, ces deux compagnies le quittent, et vont former, avec deux d'un régiment de ligne numéro trente-six, un bataillon à part. Son quartier est à Treuenbritzen.

Second bataillon de grenadiers. Il est formé des compagnies de grenadiers des régimens numéros quarante-cinq et quarante-huit. Son quartier est à Magdebourg.

Troisième bataillon de grenadiers. Il est formé des compagnies de grenadiers des régimens numéros quarante-un et quarante-quatre. Quartier, Magdebourg.

Quatrième bataillon de grenadiers. Il est formé de quatre compagnies des régimens de garnison numéros un et deux. Quartier, Kœnigsberg en Prusse.

Cinquième bataillon de grenadiers. Il est formé de quatre compagnies des régimens de garnison numéros cinq et dix. Quartier, Breslau.

Sixième bataillon de grenadiers. Il est formé de quatre compagnies des régimens de garnison numéros six et huit. Quartier, Neisse.

Septième

Digitized by Google

Septième bataillon de grenadiers. Il est formé de quatre compagnies du régiment de garnison numéro onze. Quartier, Kœnigsberg en Prusse.

Régimens de garnison.

Les régimens de garnison sont différemment composés; il y en a d'un bataillon, et de quatre. Voici la force de ceux de quatre bataillons, d'après laquelle il sera aisé de fixer, à-peu-près, celle des régimens qui n'en ont qu'un. Il y a;

80 officiers.
200 bas-officiers.
60 tambours.
2440 fusiliers.

TOTAL... 2780 hommes sous les armes.
30 fraters.
4 du sous-état-major.

TOTAL... 2814 hommes.

RÉGIMENS.	Bataillons.	ANNÉE de leur formation.	QUARTIER.
1. Bose.....	4	1714	Rastenburg.
2. Pirch.....	4	1715	Schidlitz près de Dantzig.
3. Vittenghof.....	1	1715	Colberg.
4. Hulsen.....	1	1740	Acken.
5. Natalis.....	4	1741	Crossen.
6. Sass.....	4	1741	Cosel,
7. Kowalsky.....	4	1741	Neustadt-Eberswalde.
8. Heukyng.....	4	1741	Glatz.
9. Salenmon.....	1	1743	Gueldres.
10. Oven.....	4	1743	Patzsckau.
11. Bernhauer.....	4	1743	Heiligenbeil.
12. Courbière.....	1	1744	Emden.
TOTAL.....	36		

Digitized by Google

Voici enfin le nombre et la composition des bataillons de grenadiers en temps de guerre, et dans les camps d'instruction.

Régimens dont sont tirées les compagnies.

Ceux marqués G sont régimens de garnison.

Bataillons de grenadiers.		
1	30	47
2	29	31
3	38	33
4	51	52
5	2	16
6	26	23
7	17	22
8	21	27
9	9	10
10	15	18
11	24	39
12	35	46
13	3	6
14	5	20
15	4	53
16	19	25
17	11	14
18	13	1
19	12	34
20	40	43
21	7	8

Digitized by Google

	Bataillons de grenadiers.
22	28
23	37
24	54
25	45
26	41
27	36
28	3 G.
29	1 G.
30	5 G.
31	6 G.
32	11 G.

32	42	
42	55	
48		
42		
7 G.		
4 G.		
2 G.		
10 G.		
8 G.		

Récapitulation de l'infanterie.

110 bataillons d'infanterie de ligne.
32 bataillons de grenadiers y compris les sept qui sont constamment sur pied.
36 bataillons de garnison.

TOTAL.. 178 bataillons.

Infanterie légère.

Dans ses premières guerres, Frédéric II n'avoit, pour ainsi dire, aucunes troupes légères sur pied. Il sentit la nécessité de s'en procurer. Au milieu d'un cours non-interrompu de victoires, il se trouvoit continuellement resserré, gêné dans ses subsistances, ses convois, ses fourrages; en un mot, il avoit beaucoup de peine

Digitized by Google

à se soutenir contre des ennemis continuellement battus. Frédéric répara cette faute, en formant beaucoup de corps de troupes légères à pied dans la guerre de mil sept cent cinquante-six, indépendamment de ses hussards qui s'étoient aguerris jusqu'à se rendre redoutables à ceux des Autrichiens.

On nommoit alors les troupes légères à pied, des bataillons francs. Frédéric se rendit coupable envers eux d'une action qu'il faut compter dans le petit nombre de celles où il montra une extrême dureté, laquelle, selon nous, ne lui étoit pas naturelle.

L'armée des alliés avoit un gros corps de troupes légères, partie à la solde de l'électorat de Hanovre, partie payée par la caisse des contributions, et qui étoit de nom seulement au service de l'Angleterre, ou à celui de Prusse. Au moment où les alliés firent la paix, ce corps fut réformé, et le colonel de Bauwer, maréchal général des logis de l'armée du prince Ferdinand, et l'un des premiers hommes de guerre de son temps, auquel on avoit donné un régiment de hussards de cette espèce, reçut son congé avec le reste du corps. Cet homme habile, actif, infatigable, étoit ambitieux, entreprenant, audacieux même, comme on l'est communément avec ces qualités. Le roi de Prusse, qui faisoit encore la guerre avec chaleur contre la maison d'Autriche, ignorant le moment où cette puissance, qui a la redoutable facilité d'engloutir une population immense dans ses armées, voudroit y mettre

Digitized by Google

fin, et se voyant prêt à manquer d'argent pour la continuer, parce que les subsides de l'Angleterre étoient finis, conçut un grand projet, et le fonda sur Bauwer. Il lui fit proposer d'entrer comme général-major à son service, d'engager tout ce que les alliés réformoient à ne point se débander, mais à rester réuni en corps, pour s'incorporer au nombre de ses troupes légères. Un ordre et un arrangement secrets portoient de saisir le moment où les alliés évacueroient les évêchés de Munster, de Paderborn et d'Osnabruck, pour s'en rendre maîtres au nom du roi. George III vouloit beaucoup trop la paix, pour qu'on pût espérer de l'engager à favoriser une telle mesure par connivence. Il falloit donc l'exécuter sans secours, et par ruse ; la mine fut éventée un moment avant l'exécution. Ce fut un beau sujet d'effroi pour MM. les chanoines. Ils supplièrent les alliés de ne pas les livrer au loup ravisseur ; et quelques-unes des troupes des alliés restèrent dans les capitales de ces provinces, jusqu'à ce qu'on eût pris des mesures pour les mettre hors d'insulte.

Voilà le fond du fait. Nous ignorons si les troupes ou le général Bauwer commirent quelque faute qui entrava le succès, ou si, repréhensibles ou non, ce revers leur attira le mépris et la colère de Frédéric. Au moins est-il très-probable que s'ils avoient réussi, le roi n'en auroit pas agi comme il fit à leur égard. On avoit encouragé par ses ordres les officiers à compléter leurs

Digitized by Google

compagnies, à les bien équiper et armer, et sur-tout à s'entr'aider, parce que plusieurs d'entre eux avoient fait leur bourse pendant la guerre, et que d'autres au contraire étoient réduits à rien. Ces officiers saisis d'enthousiasme croyoient, sous les drapeaux du grand Frédéric, marcher à la conquête de l'univers. Puisque ce héros étoit délivré de tous autres ennemis que les Autrichiens, ils ne voyoient à son service qu'une suite de victoires, où ils feroient un butin immense. Au milieu de ce beau délire, le roi fit la paix. Les troupes légères de son armée eurent ordre de se porter sur Magdebourg. Il fut enjoint à celles qu'il avoit tirées des troupes alliées de se rendre à Wesel. Quand elles approchèrent des glacis de ces places, elles y trouvèrent les garnisons en bataille, qui les entourèrent et leur firent mettre bas les armes. Alors le roi fit dire à tous les officiers, qu'ils étoient les maîtres d'aller où ils voudroient; que si quelques-uns d'entre eux s'étoient mieux conduits que les autres, il les placeroit peut-être; mais qu'ils ne devoient pas même faire fonds sur cette espérance. Pour les soldats et les bas officiers, il les incorpora dans ses troupes. Enfin il obligea tous les capitaines à remettre l'armure et les équipages de leurs hommes, sans le moindre dédommagement. Cette action est inique et barbare. Sans doute il y avoit des brigands parmi ces officiers; mais outre qu'un roi n'est pas fait pour exercer la peine du talion, ce n'est pas Frédéric II qu'ils

Digitized by Google

avoient pillé, et dans le nombre on comptoit aussi de fort braves gens, dignes d'un meilleur sort (1). Ces malheureux tombèrent comme des essaims de sauterelles affamées chez les garnisons des pays d'alentour, jusqu'à ce qu'enfin ils périrent ou se dispersèrent.

L'estimable et profond auteur de l'ouvrage trop peu connu sur *l'influence de la poudre à canon dans l'art de la guerre* (2), a dit que cette constitution des troupes légères, suivant laquelle on les lève au commencement d'une guerre, et on les renvoie lorsqu'elle est terminée, influe nécessairement sur leur esprit, les rend rapaces, peu courageuses, peu affidées sur-tout, et qu'on ne pourra en avoir de meilleures qu'en donnant à leur constitution plus de stabilité. On sent bien que la

---

(1) Il arriva à cette occasion, à Magdebourg, un fait qui ne nous a pas paru indigne de trouver place ici. Un chef d'escadron de ces hussards, à qui l'on avoit promis de passer au service du roi de Prusse, arrivé sur les glacis de cette place, et se voyant dépouillé de toute sa fortune, vu qu'on lui prenoit ses hommes et ses chevaux pour les incorporer, s'en plaignoit vivement à l'officier supérieur chargé de l'exécution des ordres du roi. Cet officier lui répond avec dureté: le capitaine des hussards lui donne un soufflet, saute à cheval, franchit la barrière et gagne la frontière. Le roi informé de ce délit, fit casser l'officier supérieur, et le même capitaine est venu à Berlin en 1766, sur une lettre de Frédéric. Le roi qui lui promettoit de le placer, ne pouvant, ou ne voulant pas lui donner d'escadron, le fit inspecteur de la manufacture d'Yserlohn, en Westphalie.

(2) M. Mauvillon, alors capitaine au service de Hesse, aujourd'hui major du génie au service de Brunswick.

Digitized by Google

conduite de Frédéric dut augmenter cette mauvaise influence dans ses troupes légéres : aussi eut-il sujet d'être mécontent de celles qu'il leva pour la courte guerre de mil sept cent soixante-dix-huit. Du moins paroît-il avoir adopté, sur la fin de sa vie, le principe de permanence même pour ce genre de service, dans l'espoir de se procurer un jour de meilleures troupes. Il en a formé trois régimens, qui doivent être sur un pied aussi fixe que le reste de son armée. Il a nommé les chefs, avec lesquels il s'est arrangé pour la fourniture des hommes, et il a désigné tous les officiers. Mais il est mort avant d'avoir achevé cet ouvrage qui se continue : les régimens ont dû être complets pour la première revue du nouveau règne. Voici l'accord que Frédéric II avoit fait avec les chefs, au moins avec celui d'un de ces régimens, nommé *le régiment Suisse*, parce que le colonel et presque tous les officiers sont de cette nation, et qu'on cherche, autant qu'il est possible, à tirer les soldats du même pays. Il leur donne quarante livres par chaque homme, et dès le mois de novembre de l'année mil sept cent quatre-vingt-six, le colonel et les capitaines ont reçu le prêt sur le pied du complet. Cependant le régiment n'a dû passer la revue qu'au printemps de mil sept cent quatre vingt-sept. Si ces colonels parviennent à former ces régimens à ce prix (et tous les officiers prussiens nous ont paru en douter), ils ne reviendront pas cher au roi de Prusse.

Quoi

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, c'étoit-là sans doute le seul moyen de mettre ses troupes légères en état de faire tête à l'excellente infanterie de ce genre, que possède la maison d'Autriche. Les Croates ont naturellement toutes les qualités que ce service demande. Ils sont chasseurs, parce que, nés dans un pays sauvage et presque barbare, la chasse est un de leurs plus grands moyens de subsistance. Ils sont élevés à la vie la plus dure; c'est celle de leur pays et de leur état de civilisation. Dans ces deux situations, les hommes ne manquent presque jamais d'être courageux. Ceux-là d'ailleurs ont un grand enthousiasme pour la maison d'Autriche, et ils n'entendent pas un mot de la langue du pays où on les envoie à la guerre. Ces deux circonstances font qu'ils ne désertent presque jamais; mais aussi la dernière doit leur susciter à tous les pas des difficultés, et les forcer souvent de mettre la violence à la place de la ruse, qui n'en est jamais parfaitement suppléée. Cependant, à tout prendre, il n'est point de troupes légères qui leur soient égales. La maison d'Autriche doit tout son éclat militaire à ses Croates et à ses hussards. Sans eux, elle auroit succombé dans la guerre de mil sept cent quarante, et même dans celle de mil sept cent cinquante-six. On a peut-être mal fait en France, au lieu d'y former un régiment Royal-Corse infanterie, de n'y pas lever un corps de troupes légères, composé de Corses très-nombreux, parce que c'est encore-là un de ces peuples que la nature forme

Digitized by Google

à ce genre de service (1). Il est vrai que du côté de l'attachement, il y auroit une grande différence de cette légion aux Croates.

Le roi de Prusse avoit en mil sept cent cinquante-six, quelques soixante chasseurs à pied, qui lui rendirent de si bons services, qu'il les augmenta pendant cette guerre, jusqu'à en former un bataillon complet. Il les conserva ensuite sur ce pied; mais lorsqu'en mil sept cent quatre-vingt-cinq, il résolut de former un régiment d'infanterie légère de deux bataillons, il rangea ses chasseurs sous la même constitution. C'est un très-bon corps, formé de fils des sous-garde-chasses répandus dans les provinces prussiennes, ou de ce que l'on nomme en Allemagne chasseurs sous-forêtiers. Il y en a dans toutes les parties de cette immense contrée d'attachés au service des propriétaires des bois; et du Rhin au Danube, ou même jusqu'au fond du nord, le souverain est le plus grand propriétaire en ce genre. On prend aussi dans ces corps tous les chasseurs qu'on peut trouver occasion d'enrôler chez l'étranger.

Dans la guerre de mil sept cent soixante-dix-huit,

(1) Nous ne devons pas dissimuler que l'officier le plus distingué de l'armée de France, qui a bien voulu examiner cet écrit, pense que les Corses ne serviroient pas aussi bien en corps, que s'ils étoient répartis par une ou deux compagnies dans les bataillons francs. Le Corse, dit-il, n'est dans toute sa valeur qu'autant qu'il a un point d'appui; il ne compte jamais assez sur ceux de sa nation, pour se montrer avec confiance quand il n'est soutenu que par eux.

Digitized by Google

les chasseurs désertèrent, et firent beaucoup moins bien qu'autrefois, par une raison singulière, qui prouve l'attention qu'on doit donner aux préjugés du simple soldat, dans l'introduction des nouveautés militaires. Ces chasseurs avoient eu de ces carabines rayées de chasse, sans bayonnettes, que l'on nomme en allemand *büschsen*. C'est l'arme propre du chasseur dans toute l'Allemagne. Cette arme a plusieurs inconvéniens à la guerre : elle se charge lentement, et dépourvue de bayonnette, celui qui la porte est perdu dès qu'on le joint. Nous avons entendu observer à des hommes de guerre du premier ordre, qu'au combat de Sangershausen, par exemple, le régiment suisse de Planta n'auroit pas perdu le quart des soldats qui lui furent tués, s'il étoit entré dans le bois d'Ellenback au lieu de se contenter de le masquer. Ces considérations engagèrent le roi de Prusse à changer l'arme de ses chasseurs pour le fusil et la bayonnette. Au fond, cette innovation fut peut-être avantageuse; mais le corps même n'en jugea pas ainsi. Il se crut dégradé, il fut mécontent, la désertion s'y introduisit, et il se comporta mal. Le roi ayant reconnu cette cause de la désertion des chasseurs, n'a pas fait compléter ce corps en fusils avec des bayonnettes; de sorte qu'on y voit en ce moment des carabines rayées, des carabines non rayées (1), et des fusils ordinaires.

(1) Appelées en allemand *glad-büschsen*. Nous avons vu ce corps armé ainsi à Mittenwalde, où il est en quartier.

Digitized by Google

Voici donc l'état des troupes légères du roi de Prusse :

Le régiment de chasseurs à pied de dix compagnies. Quartier, Mittenwalde et Zossen dans la Marche.

Le régiment de volontaires Suisses de dix compagnies. Quartier, Xanten sur le Rhin.

Le régiment de Chaumontel de dix compagnies. Quartier, Lœwenberg ou Lemberg en Silésie sur les frontières de la Lusace.

Le régiment des volontaires d'Arnaud de dix compagnies. Quartier, Conitz dans la Prusse orientale.

Quand ces quatre régimens seront complets, on devra les évaluer à cinq mille hommes au moins.

II. *Cavalerie.*

Cuirassiers. Un régiment de cuirassiers est toujours composé de cinq escadrons, excepté les gardes-du-corps qui n'en forment que trois. Chaque escadron est formé de deux compagnies. Voici la manière dont un pareil régiment est constitué. Il a :

37	officiers.
70	bas-officiers.
12	trompettes avec le timbalier.
720	maîtres.
TOTAL..... 839	hommes sous les armes.

Digitized by Google

Ci-contre.... 839 hommes sous les armes.

5 fraters.

10 maréchaux ferrans.

7 du sous-état-major.

TOTAL..... 861 hommes

et 740 chevaux à la charge du roi.

Voici la liste des Régimens.

RÉGIMENS.	Escadrons.	ANNÉES de la formation.	QUARTIER.
1. Bohlen.....	5	1666	Breslau.
2. Backhof.....	5	1666	Kyritz.
3. Régiment du Roi...	5	1672	Schœnebeck.
4. Mengden.....	5	1672	Neustadt en Silésie.
5. Prince Louis de Wirtemberg.....	5	1683	Treptow sur la Rega.
6. Rohr.....	5	1688	Aschersleben.
7. Kalckreuth.....	5	1689	Saltzwedel.
8. Pannewitz.....	5	1690	Ohlau.
9. Braunschweig.....	5	1691	Oppeln.
10. Gendarmes.....	5	1691	Berlin.
11. Carabiniers du Roi..	5	1692	Rathenau.
12. Dalwig.....	5	1695	Ratibor.
13. Gardes-du-Corps....	3	1740	Potzdam.
TOTAL.....	63		

Dragons.

Un régiment de dragons est ordinairement composé de cinq escadrons; mais il y en a aussi de dix. Ceux-ci composent deux bataillons lorsqu'ils mettent

Digitized by Google

pied à terre; les autres n'en font qu'un. De-là vient cette dénomination de bataillon pour tous les corps à cheval de dix escadrons, lors même qu'ils ne mettent jamais pied à terre, comme les hussards prussiens. On dit, le premier bataillon d'Usedom, pour signifier les cinq escadrons de la droite des hussards d'Usedom.

Dans les cuirassiers et dragons, l'escadron est composé de deux compagnies. Le plus ancien des deux capitaines, qui, pour l'ordinaire, a le rang d'officier supérieur (1), commande l'escadron.

Voici comment un régiment de dragons de cinq escadrons est composé.

37	officiers.
70	bas-officiers.
10	trompettes.
5	tambours.
7	hautbois.
740	dragons.
TOTAL..... 869	hommes sous les armes.
5	fraters.
Porté ci-contre. 874	hommes.

(1) Dans les hussards et Bosniacks, une compagnie forme un escadron, et le commandant est ordinairement aussi breveté d'officier supérieur.

Digitized by Google

Ci-contre.....874 hommes.
5 maréchaux ferrans.
7 du sous-état-major.

TOTAL..... 886 hommes
et 740 chevaux entretenus par le roi en temps de paix.

Voici la liste des Régimens.

RÉGIMENS.	Escadrons.	ANNÉES de la formation.	QUARTIER.
1. Lottum.....	5	1690	Schwedt.
2. Mahlen.....	5	1690	Lubben en Silésie.
3. Thun.....	5	1705	Friedeberg.
4. Goetzen.....	5	1705	Landsberg sur la Warta.
5. Marcgrave d'Anspach.	10	1717	Pasewalk.
6. Posadowsky.....	10	1717	Konisberg en Prusse.
7. Bork.....	5	1725	Tilsit.
8. Platen.....	5	1725	Insterburg.
9. Zitzwitz.....	5	1727	Riesinburg.
10. Rosenbruch.....	5	1727	Saalfeld.
11. Bosse.....	5	1741	Sagan.
12. Kalckreuth.....	5	1748	Greifenberg.
TOTAL.....	70		

Les hussards, sont par leur nom seul et leur habillement, un hommage rendu à la supériorité des troupes légères de la maison d'Autriche. Originairement les hussards étoient formés de la noblesse hongroise, montant à cheval pour faire la guerre. Le hongrois a naturellement de l'esprit et même de la ruse. Il vit dans un pays qui aborde en chevaux. Il est cavalier dès Hussards.

Digitized by Google

son enfance, et, désœuvré comme on l'est dans un pays à demi sauvage, il fait faire mille tours à son cheval, et acquiert une adresse particulière dans ce genre d'équitation. Habitant d'un pays mal peuplé, où les habitations sont très-éparses, il est obligé de bien s'orienter dans ses courses pour retrouver son chemin. Elevé ainsi, c'est en un mot un chevau-léger parfait sans autre soin. Mais un paysan de nos contrées ne l'est pas autant, à beaucoup près, parce qu'on lui a donné l'habillement et le harnois du cheval à la hongroise. On auroit peut-être mieux fait de former une cavalerie légère sur d'autres principes. Nous discuterons bientôt cette question militaire. Il suffit ici de dire, que le roi de Prusse a pris à cet égard les troupes légères de ses ennemis pour modèle; savoir les hussards et les houlans ou cosaques.

Un régiment de hussards est composé de dix escadrons, faisant en tout,

	51	officiers.
	110	bas-officiers.
	1320	hussards.
TOTAL....	1481	hommes sous les armes.
	10	trompettes.
	10	fraters.
	10	maréchaux ferrans.
	7	du sous-état-major.
TOTAL....	1518	hommes
et	1440	chevaux toujours entretenus.

Voici

Digitized by Google

Voici la liste des Régimens.

RÉGIMENS.	Escadrons.	ANNÉES de la formation.	QUARTIER.
1. Czettritz.....	10	1721	Hernstadt.
2. Eben et Brun.....	10	1730	Berlin.
3. Kœoszegy.....	10	1740	Creutzburg.
4. Prince Eugène de Wurtemberg.....	10	1740	Oels.
5. Hohenstock.....	10	1741	Goldap.
6. Grœling.....	10	1741	Peiskretscham.
7. Usedom.....	10	1743	Bromberg.
8. Schulenbourg.....	10	1758	Stolpe.
9. Les Bosniakes, armés et équipés à la cosaque.....	10	1760	Luck.
10. Wurthenow.....	10	1773	Soldau.
TOTAL.....	100		

Récapitulation de la cavalerie.

Cuirassiers.....	63 escadrons.
Dragons.....	70
Hussards.....	100
TOTAL.....	233 escadrons.

Voici quels sont les officiers généraux qui commandent toutes les troupes.

Le duc régnant de Brunswick vient d'être nommé feld-maréchal par le roi régnant. La voix militaire et publique le désigne pour le premier homme de guerre

Digitized by Google

de l'Europe; et ce qui est inconcevable, mais parfaitement exact, c'est qu'il est aussi profond et supérieur dans les détails, que grand dans les hautes parties de la guerre (1).

Les trois généraux en chef de l'infanterie, sont les princes Henri et Ferdinand de Prusse, et M. de Tauenzien, officier d'une capacité plus qu'ordinaire.

On compte quinze lieutenans généraux d'infanterie, parmi lesquels M. de Mœllendorf, aussi digne de respect par ses vertus que par ses talens; M. de Lengefeld, dont nous avons entendu vanter l'habileté, et M. d'Anhalt, habile tacticien, doué d'un coup d'œil supérieur, mais dur jusqu'à la férocité, et peut-être déna-

(1) Nous avons eu le bonheur d'approcher beaucoup ce prince, qui dans toutes les classes de la société, et dans tous les états de la vie humaine, eût été un homme d'un mérite transcendant. Il nous a été impossible de découvrir une seule partie de la science de l'administration où il n'eût pas, avec des principes parfaitement sains, une connoissance immense des détails. Il n'a rien fait, il ne fera rien, il ne peut rien pour nous, que nous honorer à nos propres yeux par son estime, et nous osons nous flatter que peu d'hommes, sont par leur caractère aussi exempts que moi d'être soupçonnés d'adulation. Mais cet hommage d'un écrivain sévère, qui toujours a dit sa pensée, sans ménagemens et sans crainte, est dû à l'espèce de phénomène d'un talent aussi universel, et sur-tout à l'exemple à jamais respectable d'une administration, tout à-la-fois éclairée, ferme et paternelle, dont les succès sont vraiment inconcevables, à raison du délabrement où le duc régnant de Brunswick a trouvé son pays.

Digitized by Google

turé dans son talent et même dans son bon sens, par une chute pour laquelle il a été trépané (1).

Il y a en outre trente-cinq généraux-majors d'infanterie, parmi lesquels il faut distinguer M. de Gaudi (2), le plus ingénieux comme le plus savant *professeur* qu'ait l'art militaire, et dont l'ouvrage manuscrit sur la guerre de sept ans, est, dit-on, un chef-d'œuvre, sur-tout jusqu'à l'année mil sept cent cinquante-neuf. Sans doute il est, dans le nombre des généraux-majors, plusieurs autres sujets très-capables, mais que l'on ne connoît pas assez pour leur donner place ici.

Nous avons dit que l'on distingue en Prusse, l'infanterie de garnison de celle de ligne: on lui assigne un rang inférieur, et chacune a son avancement séparé; si ce n'est, comme il arrive assez fréquemment, qu'un officier de troupes de ligne, à cause de son âge ou de quelque infirmité, ou enfin pour quelque faute commise, ne soit placé dans les troupes de garnison. Ainsi nous croyons devoir énoncer séparément un lieutenant général et six généraux-majors de l'infanterie de garnison, quoi qu'il ne soit pas sans exemple qu'un de ces offciers généraux ait été replacé à la tête d'un régiment de troupes de ligne.

---

(1) M. d'Anhalt a quitté le service. Le roi d'aujourd'hui lui a cependant dit, que si les circonstances le mettoient dans le cas de l'employer, il étoit disposé à le faire, et qu'ainsi il ne devoit pas se regarder comme hors de l'armée.

(2) Il a été fait cette année lieutenant général.

Digitized by Google

La cavalerie est commandée par sept lieutenans généraux, car nous ne comptons pas dans leur nombre le marcgrave d'Anspach, pour qui ce grade n'est qu'un titre. Un de ces lieutenans généraux appartient aux hussards. Parmi les généraux de cavalerie, le lieutenant général Dalwig jouit de la plus haute réputation; M. de Pritwitz, général de la gendarmerie, passe pour un habile officier, et pour le plus intrépide des hommes.

Il y a vingt-sept généraux-majors de cavalerie (dont huit aux hussards), parmi lesquels il faut distinguer M. de Thun, et sur-tout ce Kalkreut, désigné à vingt ans comme un général du premier ordre, et rompu aux grandes opérations de la guerre depuis sa jeunesse. Au reste, l'armée prussienne est formée de manière (ainsi que nous le ferons voir bientôt), qu'on peut compter parmi ses officiers, plusieurs hommes profondément consommés dans leur partie, tant pour le détail que pour l'ensemble.

Enfin il est encore des officiers qu'on nomme de la suite ou de l'armée, parce qu'ils ne sont attachés à aucun régiment. Parmi eux se trouvent quelques officiers généraux qui peuvent être employés, et qui le seront sans doute, mais que nous n'avons point fait entrer en ligne de compte, parce qu'actuellement ils n'ont aucune part au commandement des troupes.

Digitized by Google

Artillerie.

L'artillerie du roi de Prusse se divise également en artillerie de campagne et en artillerie de garnison.

L'artillerie de campagne est très-forte; elle consiste en quatre régimens. Le premier est de trois bataillons et de treize compagnies. Deux de ces bataillons sont de cinq, et l'autre de trois compagnies, formées en mil sept cent quatre-vingt-deux et mil sept cent quatre-vingt-trois, pour en faire un bataillon, que le roi donna à M. de Tempelhoff en le faisant major, quoiqu'il fût un des plus jeunes capitaines; mais cet officier d'une capacité toute particulière, méritoit à toute sorte de titres cette distinction. Aussi lorsqu'à l'occasion de cet événement les anciens de M. de Tempelhoff firent leurs représentations au feu roi, il répondit qu'ils eussent à se tranquilliser, que c'étoit un cas sans conséquence, et qu'il avoit des vues particulières sur M. de Tempelhoff. En effet, cet officier est non-seulement connu depuis long-temps comme un mathématicien très-profond (1); mais encore il vient de publier une traduction de l'histoire de la guerre de sept ans, de Lloyd, avec des observations et une continuation, qui, à beaucoup d'égards, est un modèle d'histoire militaire, et un trésor de connoissances dans cette partie (2). L'étude de ce livre est

(1) Comme le prouvent sa dissertation sur la courbe des projectiles lancés par la poudre, et son bombardier prussien.

(2) M. Mauvillon va en publier une traduction françoise.

Digitized by Google

indispensablement nécessaire à tout officier qui veut connoître à fond le métier dans son état actuel, et le plus beau cours de grande tactique pratique qui existe. En un mot, M. de Tempelhoff s'est montré, par cet ouvrage, l'un des hommes les plus versés, du moins dans la théorie de toutes les parties de la guerre, qui soit actuellement en Europe.

Les trois autres régimens d'artillerie sont de deux bataillons, chacun de cinq compagnies, ce qui forme en tout quarante-trois compagnies. Le roi de Prusse n'en avoit autrefois que trente; mais dès qu'il eut acquis la Prusse occidentale, en mil sept cent soixante-douze, il forma le quatrième régiment de dix compagnies (2). Nous ne savons pas précisément la force de chaque compagnie; mais elles sont à-peu-près de deux cents hommes, avec les officiers et les bas-officiers.

---

(2) C'est une chose remarquable que l'empressement avec lequel Frédéric II a saisi l'occasion de l'accroissement d'états qu'il sut se donner en 1772, pour augmenter son armée dans toutes les parties qui en avoient besoin. Il n'oublia pas même celle des mineurs, dont le siége de Schweidnitz, en 1762, lui avoit fait sentir à la vérité toute l'importance, soit pour l'attaque, soit pour la défense des places.

Digitized by Google

Quant à l'artillerie de garnison, elle est répandue dans les forteresses.

Il y en a :

1 compagnie à Magdebourg.
1 ..... à Graudenz.
1 ..... à Stettin, avec un détachement à Custrin.
1 ..... à Wesel.
1 ..... à Kœnigsberg.
1 ..... à Colberg.
1 ..... à Neisse.
1 ..... à Schweidnitz.
1 ..... à Cosel.
1 ..... à Breslau.
1 ..... à Glogau.
1 ..... à Glatz.
1 ..... à Silberberg.
1 détachement à Brieg.

Nous ne connoissons pas exactement la force de ces compagnies; il se peut même qu'elles ne soient pas égales, mais que leur force soit en proportion de la grandeur et de l'importance des places.

Outre cela il y a un corps séparé de mineurs, consistant en quatre compagnies, dont deux à Glatz, et une à Neiss, qui tiennent des détachemens dans les forteresses de Silésie, où il y a des contre-mines, et

Digitized by Google

une à Graudenz, dans une forteresse nouvellement construite sur les bords de la Vistule.

En général, on fixe la force en nombre de l'artillerie prussienne, communément de dix à onze mille hommes, et nous pensons qu'on ne s'éloigne pas de la vérité.

Toutes ces troupes prises ensemble, et calculées comme nous l'allons montrer, donnent une somme que nous croyons s'approcher de très-près de la complète exactitude.

27	bataillons avec l'augmentation de quarante hommes par compagnie.	24,840 hommes.
84	bataillons avec l'augmentation de vingt hommes par compagnie. . .	68,880
33	bataillons de régimens de garnison, parce que nous en avons déduit trois bataillons pour les compagnies qu'ils donnent, afin d'en former les bataillons de grenadiers.	22,935
32	bataillons de grenadiers avec l'augmentation de vingt hommes par compagnie.	21,535
8	bataillons d'infanterie légère.	5,000
184	bataillons. TOTAL de l'infanterie. .	143,190 hommes.
	Artillerie.	10,000
	Porté ci-contre.	153,190

Ci-contre.

Digitized by Google

Ci-contre.			153,190 hommes.
63 escadrons de cuirassiers à 168 chevaux.	10,584 chev.		
70 escadrons de dragons à 175 chevaux.	12,250		37,734 cavaliers.
100 escadrons de hussards à 149 chevaux.	14,900		
233 escadrons.			
TOTAL de l'armée.			190,924, à ne compter que les hommes sous les armes.

Cette armée est divisée en inspections, soit d'infanterie, soit de cavalerie. Voici l'origine de cette division. Le roi nomme dans chaque province quelque officier général de confiance, pour inspecteur de tous les régimens qui y sont en garnison. Cet officier a le contrôle de tous ces régimens; il voyage dans son inspection quand il le veut, et demande arbitrairement à voir les régimens, pour observer s'ils ont présent le nombre d'hommes requis, et comment ils font les exercices militaires. Les officiers qui veulent une permission de s'absenter, sont obligés de s'adresser à lui, et il fait passer leur demande au roi s'il le juge à propos. Enfin les inspecteurs jouissent de toute l'autorité nécessaire pour surveiller la manutention, soit économique, soit militaire, et cette autorité est très-grande. Ils préparent le travail du roi, qui inspecte ensuite ces régimens

Digitized by Google

aux grandes revues, afin de porter le dernier jugement sur le rapport du chef et des inspecteurs (1).

L'artillerie a pour inspecteur son chef.

Ingénieurs.

Après avoir détaillé ainsi la force actuelle de l'armée prussienne, ou du moins celle qu'elle aura dans le moment où elle entrera en campagne, il nous reste à parler de quelques corps particuliers, qui lui appartiennent.

Le premier, c'est le corps des ingénieurs.

Il est actuellement composé de

1 colonel.
1 lieutenant-colonel.
5 majors.
18 capitaines.
20 lieutenans.
13 sous-lieutenans.

Ce corps a deux destinations : l'une, de veiller et faire travailler aux forteresses ; l'autre, d'enseigner aux jeunes officiers d'infanterie les mathématiques militaires. Il y a dans une des places ou des grandes villes, au centre de chaque inspection, un ingénieur commandé pour instruire les jeunes officiers de ce district. Deux officiers de chaque régiment vont pendant deux années, à tour de rôle, y étudier sous cet ingénieur.

(1) Le tableau ci-joint indiquera quelles sont les inspections de l'infanterie. Les sept bataillons de grenadiers, constamment rassemblés, sont mis ici en ligne de compte.

Digitized by Google

9 Pirch.....				
10 Bose.....				Infl
TOTAL.....				
1 Krockow.....	M. le Comte d'Egloffstein, Général-Major. INSPECTION. Prusse Occidentale.			I
2 Comte d'Egloffstein..				
3 Comte de Schwerin..				
4 Koscheubahn.....				
5 Bonin.....				
6 Arnonld.....				In
TOTAL.....				
1 Eichmann.....	M. de Gaudi, Général-Major. INSPECTION. Westphalie.....			In
2 Gaudi.....				
3 Awolinsky.....				
4 Jeune Woldeck.....				
5 Budberg.....				
6 Eckartsberg.....				
7 Muller.....				
8 Saleumon.....				Inf
9 Courbière.....				Infa
TOTAL.....				
1 Larisch.....	M. le Comte d'Anhalt, Lieutenant-général. INSPECTION. Silésie.			Inf
2 Tanezieu.....				
3 Pr. Hér. de Hohenlohe.				
4 Comte d'Anhalt.....				
5 Erlach.....				
6 Weludessen.....				
7 Welframsdorf.....				
8 Chaumontet.....				Inf
9 Natalis.....				Infa
TOTAL.....				
1 Gillern.....	M. de Gœtzen, Général-Major. INSPECTION. Silésie.			In
2 Kalsttein.....				
3 Schwartz.....				
4 Margrave Henri.....				
5 Hagen.....				
6 Goefzen.....				
7 Troschke.....				
8 Sass.....				
9 Oven.....				Inf
10 Heuking.....				
11 Mineurs.....				
TOTAL.....				

3 Prince royal de Prusse.	INSPECT			
4 Rohdich.....				
5 Scholten.....				
6 Raumer.....	Marche éle			
TOTAL.....				
1 Prince Henri de Prusse.	M. de Pf			
2 Prince Ferd. de Prusse.	Lieutenant-			
3 Wunsch.....				
4 Kenitz.....	INSPECT			
5 Neville.....				
6 Chasseurs à pied....				
7 Kowalsky.....	Marche élé			
TOTAL.....				
1 Meusel.....	Généralat			
2 Drosse.....	de Bruns			
3 Lengefeld.....	Feld-Ma			
4 Duc de Brunswick...				
5 Jeune Bornstadt...	INSPEC			
6 Knobelsdorf.....				
7 Lehwald.....	Duché de			
8 Leipsigen.....	bou			
9 Hielsen.....				
TOTAL.....				

	Musi- que.	Grena- diers.	Faction- naires.	TOTAL.
	48	320	1420	1975
	48	320	1420	1976
	48	320	1420	1976
	48	320	1420	1975
	48	320	1420	1975
	15	610	...	705
	255	1600	7710	10582
	16	551	....	617
	16	551	....	617
	48	300	1320	1855
	48	300	1320	1855
	48	300	1320	1855
	48	300	1320	1855
	48	300	1320	1856
	48	300	1320	1855
	69	...	2410	2805

Digitized by Google

.....	.	20	80	200	5	20	60	...	2440	2805
ant. de garnison.	.	20	80	200	5	20	60	...	2440	2805

...TULATION GÉNÉRALE.

...PES A PIED.	TROUPES A CHEVAL.
ifan	
.... 11582	
... 29	
... 39032	3930
fan ... 14797	3436
... 10582	7669
... 29631	11390
... 13356	.....
... 36729	12143
.... 155744	38563
:an	
.nt.	
... 155744	
... 38568	
.... 194312	
:an	

...re régimens de milice, dont les officiers et les bas-officiers sont sur pied, et à la demi-paye en ...

... qu'ils ne sont pas en état de faire de service.

...ceux de la suite, etc. quoiqu'ils fassent une partie très-intéressante de l'armée n'ont pu être comptés,

:an
.nt

fa...

an

Digitized by Google

Il est chargé de rendre compte de leurs progrès au chef du régiment et à l'inspecteur.

Le second corps particulier, est celui du maréchalat général des logis, si l'on peut parler ainsi, et revient à notre état-major de l'armée. Le roi tire de ses régimens, des officiers qu'il sait être instruits, actifs et capables, et les tient à Potzdam; là, ils travaillent dans la partie à laquelle il les destine. Ils ont rang de capitaine, et reçoivent cinquante écus par mois. L'aide de camp général du roi les commande; mais lorsque leur tour vient d'avoir une compagnie dans leur régiment, ils y rentrent le plus souvent, parce que la propriété d'une compagnie forme un intérêt dont leur place ne les dédommageroit pas. Etat-major de l'armée.

Le troisième de ces corps est celui des chasseurs à cheval. Ce sont tous des fils de capitaines des chasses du roi, que l'on nomme en Allemagne *ober fœrſter*: ils sont au nombre de cent soixante-douze, et leurs bas-officiers ont le nom de maîtres chasseurs, *ober jæger*. L'aide de camp général du roi les commande, et, sous lui, deux officiers ont rang de capitaine de cavalerie; leur quartier est à Kœpenik. En temps de paix, il y en a sans cesse douze à Potzdam, dont la moitié tient toujours ses chevaux sellés pour exécuter les ordres du roi. Quand il y a des courriers à expédier, ce sont des chasseurs à cheval que l'on envoie. En temps de guerre, une partie de ces hommes est également chargée de cet emploi; l'autre sert de guide à l'armée,

Digitized by Google

et cela est très-bien vu. Personne n'est plus propre à s'orienter subitement dans une contrée, à percer et à retrouver des chemins, que des hommes élevés au métier de chasseur, et qui, dès leur enfance, ont couru les bois et les montagnes. Leur traitement est médiocre, et leur fatigue énorme; mais on leur donne de préférence les meilleurs emplois que le pays fournisse dans la partie des chasses et des eaux et forêts. Aussi les jeunes gens de cette classe, dont les pères ont souvent du bien, entrent-ils volontiers dans ce corps, quelque fatiguantes que soient leurs fonctions.

Invalides. Le quatrième corps est composé des invalides. Il y a un hôtel des invalides à Berlin, arrangé pour six cents hommes, qui y sont divisés en trois compagnies, vêtus, logés, chauffés, éclairés: ils y reçoivent la solde ordinaire. On lit au-dessus de la porte de cet hôtel, ces mots que Louis XIV a fait placer sur le sien: *Læso et invicto militi.* Cette inscription m'a toujours paru mauvaise, et l'imitation puérile. Les invalides prussiens, au reste, sont si mal tenus, que quelques-uns ont déserté; et en cela, Frédéric n'est pas resté fidèle à son système qui paroît avoir été, sur-tout dans son armée, de conduire les hommes par l'espoir. Les invalides des gardes sont établis dans une petite ville près de Potzdam, nommée le *Werder* ou l'*Ile*, parce qu'en effet elle est sur une île que forme la Havel. Cette ville a une jolie apparence, et là les vétérans sont très-soignés.

Cadets. Enfin le cinquième et dernier de ces corps est celui

Digitized by Google

des cadets. Nous avons vu que leur régime est tout militaire. Ces jeunes gentilshommes, élevés durement, mais sainement, et convenablement, commandés par des officiers, surveillés par d'anciens bas-officiers, indépendamment de la hiérarchie établie dans le corps même, ont quelques maîtres, assez instruits pour le commun des élèves, et pour mettre sur les voies ceux qui pourroient aspirer à des connoissances plus élevées. Cet institut, quoique arrangé avec économie, est très-dispendieux, et d'autant qu'il est alimenté des produits du loto, genre de revenu le plus immoral et le plus ruineux que la fiscalité ait inventé. On a cherché en tout pays à étayer ces établissemens pestilentiels, d'applications à de bonnes œuvres : comme si l'emploi d'un profit honteux pouvoit en purifier la source !

La maison des cadets est vaste, et contient deux cent trente-six jeunes gens : mais on ne les y reçoit qu'à quatorze ans ou environ, et les fils de gentilshommes tout-à-fait pauvres risqueroient de parvenir à cet âge sans la moindre instruction, et de s'en trouver ensuite absolument incapables, si l'on n'avoit pas établi des branches de ce grand institut ; l'une à Potzdam, où elle est jointe en quelque sorte avec la grande maison des orphelins ; l'autre à Stolpe en Poméranie ; la troisième à Culm, dans la Prusse orientale. Là on les prend à l'âge de sept ou huit ans, et on les prépare pour les envoyer ensuite à Berlin. Il y a quarante cadets de cette espèce à Potzdam, quarante-huit à Stolpe, et

Digitized by Google

autant à Culm; ce qui fait en tout trois cent soixante-douze jeunes gentilshommes que le roi de Prusse élève à ses frais. Si l'on y joint cinq mille enfans de soldats ou environ, qu'on éduque de même à Potzdam, on conviendra qu'il est peu d'états où l'on ait plus fait à cet égard pour le bien public. Notez que ces maisons d'éducation ne sont en aucune manière dans les mains des théologiens, qu'on y écoute par conséquent les avis, et qu'on y introduit sans difficulté les innovations utiles, proposées par les experts en éducation; or nous ne connoissons point de pays où plus de bons esprits aient mieux approfondi cette matière, qu'en Allemagne (1).

Ecole militaire

Frédéric II avoit encore un autre institut d'éducation, sous le même nom d'*école militaire*. C'est une école destinée pour douze jeunes gens tirés du corps des cadets, comme se distinguant particulièrement par leur esprit. On les y élève avec luxe et profusion de tout genre; ils ont des gouverneurs, des domestiques, une table bien servie. Frédéric permettoit à un certain nombre de jeunes gentilshommes aisés, d'entrer dans cette maison comme pensionnaires, pour y être traités et instruits de même que les élèves. Cet enfant de sa fantaisie coûte beaucoup au roi, et bien plus qu'il ne lui vaut. Les professeurs ont deux mille cinq cents à trois mille livres, et font peu de chose, tandis que les professeurs des

(1) Voyez le livre huitième.

Digitized by Google

cadets n'en reçoivent que mille à douze cents. A la vérité, on enseigne à ces jeunes favoris, les belles-lettres, la philosophie, le droit naturel, et bien d'autres choses que l'on n'apprend pas aux cadets. Il paroît que l'intention de Frédéric étoit de former là des plançons pour le corps diplomatique comme pour l'armée. Mais les hommes propres à plusieurs choses sont rares; et le plus sûr pour en savoir très-bien une, est de consentir à ignorer les autres. Quoi qu'il en soit, tous ces jeunes gens sont placés dans l'armée, à mesure qu'ils sortent de l'école militaire; les douze élèves privilégiés comme officiers, les autres comme bas-officiers à moins qu'ils ne l'aient été dans leurs corps, auquel cas, ils entrent aussi comme officiers dans l'armée.

Les pages, au moins pour la plus grande partie, recrutent aussi l'armée: nous ne croyons pas que ceux de la cour de Prusse forment une exception à la règle générale sur l'éducation des pages. Cependant l'exemple d'un roi instruit, et même à quelques égards profondément instruit, et plus encore son extrême sagacité à choisir, à distinguer les jeunes gens doués d'esprit naturel, ont fait que beaucoup des pages du roi, surtout de ceux qui avoient été un certain temps attachés à sa personne, en qualité de ce que les Allemands appellent *leib pagen* (pages de corps), ont très-bien réussi, et sont devenus des officiers d'un grand mérite. Comme Frédéric les gardoit assez long-temps, une fois qu'il y étoit habitué, ces sortes de pages entroient lieutenans dans l'armée.

Digitized by Google

Toutes ces pépinières d'officiers ne suffisent pas pour fournir à une armée aussi nombreuse ceux dont elle a besoin. On en tire encore un grand nombre des provinces, de la manière dont nous l'exposerons dans la section suivante, où nous traiterons de la formation et de la constitution de cette armée.

SECTION SECONDE.

FORMATION ET CONSTITUTION DE L'ARMÉE PRUSSIENNE.

Après avoir vu quelle est la force numérique de l'armée prussienne, si nous pouvons parler ainsi, il faut, pour arriver à connoître sa force d'énergie, examiner la manière dont elle lève ses hommes. Nous verrons ensuite comment elle est constituée, équipée et soudoyée, soit en paix soit en guerre.

Composition de l'armée.

L'infanterie se forme indistinctement de soldats étrangers et nationaux. Les hussards sont composés de ce qu'il y a de plus sûr : toujours abandonnés à eux-mêmes, chargés de veiller à la désertion de l'armée, en même-temps qu'ils la gardent, ils ne comportent guère d'étrangers. Les cuirassiers et les dragons doivent, dans la règle, n'en recevoir aucun. Voici les arrangemens pris à cet égard.

Le roi de Prusse vouloit que dans toutes les compagnies d'infanterie, il y eût un tiers d'étrangers, et que les

Digitized by Google

les deux tiers fussent tirés du pays. Parmi les étrangers, sont comptés tous ceux qui sont nés hors des états du roi, de quelque nation qu'ils puissent être, et ceux qui sont nés dans ses provinces, mais que quelques priviléges affranchissent du recrutement national, et de la conscription militaire ou de l'arrangement des cantons. Frédéric entretenoit pour cet effet dans toutes les villes impériales, et dans les principales de ses propres provinces privilégiées, des officiers recruteurs qui devoient lui fournir ces soldats étrangers.

Recrutement des nationaux.

Quant aux nationaux qu'il allouoit, voici comment s'en faisoit le recrutement.

Tous les habitans des états du roi de Prusse se divisent en exempts et non exempts (*eximirte und nicht eximirte*); c'est-à-dire, en ceux qui sont exempts de la fourniture des recrues, et ceux qui ne le sont pas. Au nombre des premiers il faut compter, outre tous les nobles, les pourvus d'emplois qui exigent des études, ceux qui professent les sciences ou arts libéraux, les ministres de la parole de Dieu, les gros marchands, les fabricans considérables, enfin un grand nombre d'hommes auxquels Frédéric II ou ses prédécesseurs ont accordé ce privilége pour les attirer dans leur pays. Les autres sont tous sujets à l'enrôlement, qui se fait de la manière suivante.

Chaque régiment a son canton qui lui est assigné, d'où il doit tirer le nombre de ses indigènes. Le même

Digitized by Google

canton peut être destiné pour un régiment de cavalerie, pour un régiment d'infanterie, et pour un régiment de garnison, parce que les recrues de la cavalerie doivent avoir, outre la taille fixée, une propriété terrienne, c'est-à-dire être fils de paysans possédans terres et chevaux. L'infanterie ne regarde qu'à une certaine taille, et prend des hommes de toutes les classes. Le régiment de garnison est obligé de se contenter du rebut de celui d'infanterie.

Au moment où naît un enfant mâle, le ministre qui le baptise est obligé de le faire savoir au bailli ou autre préposé royal, et il est inscrit sur le rôle militaire. Les parens sont obligés d'en répondre jusqu'à l'âgé de puberté, qui est également indiqué dans l'Allemagne protestante, par l'acte religieux de l'admission à la cène. A peine cette cérémonie est-elle consommée, qu'on fait prêter au jeune homme le serment militaire, et dès-lors il est soldat. S'il sort du pays, il est coupable de désertion, et puni en conséquence, mais plus légèrement; et s'il ne revient pas, sa propriété est confisquée au profit de la caisse des invalides. Il faut que les parens prouvent qu'ils n'ont aucune part à la fuite du fils; alors on leur laisse ce qu'ils possèdent jusqu'à leur décès, et l'on ne confisque qu'à ce moment la portion héréditaire du déserteur. Les chefs des régimens envoient de temps en temps visiter le canton, examiner le nombre de jeunes gens qui s'y trouvent, leur âge, leur taille, leur figure. Enfin chaque année,

Digitized by Google

quand le temps des exercices approche, un officier supérieur fait la tournée du canton, et prend les hommes dont il a besoin. Il n'ose cependant pas en agir despotiquement à cet égard. Il ne peut faire son choix qu'accompagné du pouvoir civil, qui l'arrête lorsqu'il veut prendre des jeunes gens dont la culture ou l'industrie ne sauroient se passer, comme des fils uniques de paysans, ou de maîtres artisans; des hommes mariés et pères de familles; des fils de veuves, ou ceux qui font aller le métier, le trafic, la culture d'une femme isolée, etc. L'officier choisit parmi le reste, que l'on nomme *gens disponibles*; mais de ceux là il n'en peut pas prendre non plus autant qu'il veut. Il faut qu'il se borne au nombre nécessaire pour remplacer ceux des indigènes, que le régiment a perdus pendant le cours de l'année, soit par la mort, soit par la désertion, ou parce qu'un sujet autrefois disponible, a cessé de l'être par quelque évènement, comme la mort d'un frère, etc.; soit enfin par les congés accordés pour maladie, infirmité, vieillesse, ou quelque autre cause que ce soit. Ce que le régiment a perdu en étrangers, doit se recruter par des étrangers.

Récrutement étranger.

C'étoient autrefois les capitaines eux-mêmes qui les faisoient enrôler pour leur compte. Ils retiroient alors dans cet objet le revenu des semestriers de leurs compagnies. Il y a même encore un petit nombre de corps sous ce régime, que l'on nomme *l'ancien pied*. A l'égard des autres, le roi leur alloue un certain nombre de

Digitized by Google

semestriers, comme revenant-bon pour eux. Il en retire lui-même une partie, et livre l'équivalent des recrues dont on a besoin. Cet autre mode varie encore; car en formant de nouveaux régimens, le roi a exigé un plus grand nombre de semestriers pour son compte; de sorte qu'il est des régimens dont les capitaines n'ont que quatre mille cinq cents livres de revenu; d'autres où ils en ont six mille, et même quelques-uns jusqu'à huit mille livres par an (1).

Voilà l'état des choses en thèse. Dans le fait, cela est différent. On peut compter que la moitié de ce qu'on nomme étrangers dans les régimens ne l'est point. Ils ont ce quon appelle *des étrangers faits* (*gemachte auslænder*) en très-grand nombre. Ce sont des gens sans aveu, qu'on enrôle dans le canton; ou bien des fugitifs du canton qui y reviennent, ou même des gens d'un autre canton, ou enfin des habitans d'une autre province qui se sont engagés ailleurs. Les inspecteurs le savent; mais ils y connivent; parce qu'ils n'ignorent pas que les recruteurs envoyés au dehors ne peuvent pas fournir le nombre des recrues nécessaires pour remplacer les étrangers que Frédéric vouloit absolument voir sur la liste des régimens.

(1) Tous ces arrangemens ont subi des changemens sous le nouveau règne. Le roi s'est chargé de toutes les recrues étrangères, en se réservant les semestriers. Les appointemens des capitaines sont plus forts, et fixés irrévocablement. Ils auront désormais depuis seize cents jusqu'à deux mille écus à Berlin, et les autres depuis quinze cents jusqu'à dix-huit cents.

Digitized by Google

Il est intéressant de déterminer si ces arrangemens sont avantageux ou nuisibles, soit militairement et par rapport à l'armée même, soit politiquement et relativement au pays. Considérons sous ce double point de vue, d'abord le recrutement national, puis le recrutement étranger.

Influence militaire du recrutement national.

On est horriblement choqué de l'idée que tout homme est soldat-né dans les états du roi de Prusse. Comment des gens enlevés par force du sein de leurs familles, peuvent-ils faire de bons soldats? ne déserteront-ils pas au moment où ils en auront le pouvoir? ne jetteront-ils pas leurs armes au premier combat, à la première occasion, où ils seront obligés de faire un métier auquel on les a contraints? Telle est l'apparence des choses. Mais celui qui les scrutera plus exactement, avec une connoissance plus approfondie du cœur humain, n'en jugera pas ainsi.

D'abord les faits y sont contraires. Les régimens, ainsi levés, se sont presque tous distingués au service de Prusse. On n'entend pas dire qu'à celui d'Angleterre les matelots pressés aient fait battre les flottes britanniques. En France, où la milice se tire par le moyen du sort, les grenadiers-royaux, qui sont les grenadiers de cette milice, ont très-souvent combattu avec la dernière valeur. Enfin la méthode prussienne n'est pas inouïe, et nous ne savons pas pourquoi elle paroîtroit si odieuse, nommément en France, où l'on s'en sert pour la marine.

Digitized by Google

A la vérité, des exemples ne justifient rien en principes; mais outre que nous prétendons expliquer, et non justifier, on peut aisément assigner la raison de ces faits.

D'abord le cœur humain est constitué de manière qu'il se plie à la nécessité; l'habitude le familiarise avec les liens qu'il avoit le plus abhorrés. Combien de filles enlevées à leurs inclinations, et données, ou se donnant à des hommes qu'elles n'aimoient point, ont été d'excellentes femmes! Pour peu que dans nos mœurs on voulût relâcher les liens du mariage, on verroit tous les jours une foule de divorces. A présent, que ce lien ne sauroit se dissoudre sans d'assez grandes difficultés (nous parlons des pays où le divorce est possible, car pour ceux où le mariage est indissoluble avec dissolubilité, c'est un état de démence, sur lequel il est impossible de raisonner); le sexe rusé s'y plie, le sexe tyran s'y accommode, et au fond toutes choses n'en vont que mieux; car enfin, ce n'est ni dans les grandes villes ni dans les hautes classes de la société qu'il faut chercher l'histoire de l'homme. Eh bien! il en est de même du métier de soldat, avec cette différence, que les grands désagrémens de cette profession ne sont qu'instantanés et rares, au lieu que ceux du mariage, lorsqu'ils existent, sont continuels, et se répandent sur presque tous les momens de l'existence.

D'ailleurs la volonté de l'homme est si fugitive, que vous ne sauriez répondre qu'elle soit la même pendant

Digitized by Google

dix minutes. Nous n'entendons pas parler ici des ruses des enrôleurs, adoptées, nécessaires même, dès que vous ne voulez avoir que des hommes de bonne volonté. Mais sans faire entrer en ligne de compte ces sortes de fraudes, vous appelez un homme librement engagé, celui qui a eu un moment la volonté de devenir soldat, qui est venu vous chercher dans ce moment, et qui a reçu et signé chez vous son engagement? Cependant cette volonté peut passer en quelques instans, et alors il ne sera plus ce même soldat de bonne volonté que vous vantez. Deux grands motifs engagent les hommes à s'enrôler, le libertinage et le besoin. Ceux que le libertinage pousse à se faire soldats, cessent bientôt d'en avoir la volonté, parce que cet état de contrainte, de gêne, de discipline, est entièrement contraire à leurs inclinations. Quant à ceux que le besoin y porte, on sait que le besoin une fois fini, l'homme n'y songe plus; et alors les mêmes individus qui cessant d'être soldats ne sauroient où donner de la tête, voudront cesser de l'être, parce qu'ils sentiront la gêne présente plus que le besoin passé. Au moins, dès qu'ils verront un autre moyen de satisfaire à ce besoin, ils détesteront leur première résolution, ils voudront changer d'état, et s'ils le peuvent ils déserteront. Pour ce qui est du petit nombre de braves, avides du service militaire par goût naturel, qui les empêche d'y entrer en Prusse? ils y sont assurément les très-bien-venus.

Enfin la façon de se comporter dans une profession

Digitized by Google

quelconque, dépend beaucoup plus du caractère des hommes, que du goût qu'ils ont pour cet état. Or, certainement le caractère des gens élevés dans le sein de leur famille, et qui y resteroient si on les y laissoit, doit être infiniment plus porté à une conduite sage, réglée, soumise aux lois, que celui de la très-majeure partie des hommes qui se présentent aux enrôleurs.

Quant aux dangers de l'état militaire, au courage qu'il exige, et au peu d'apparence qu'il se trouve chez les hommes qu'on enlève contre leur gré de la charrue ou de l'atelier, voici ce qu'il faut observer. La manière dont l'homme vulgaire se comporte dans le péril, dépend beaucoup du moment. Il n'est pas bien sûr que celui qui a montré du courage dans une occasion, en trouvera dans une autre. Bien moins est-il certain que celui qui se croit courageux au moment où il s'enrôle, soit tel lorsqu'il s'agira de combattre. Ensuite, dans la vie du soldat, on passe en un instant de l'état de sécurité à celui de danger réel : il n'y a, pour ainsi dire, qu'un pas; et dans ce danger, il n'est de moyen de l'éviter que de se bien défendre. Or l'espèce de courage qu'il faut pour se défendre au milieu du péril, est, sans qu'on sache trop comment, fort commun chez l'homme du peuple; il n'y a guère que le poltron de condition qui perde absolument la tête. D'ailleurs, dans les périls militaires, la compagnie fait beaucoup; les uns contiennent les autres; enfin l'officier, qui est l'ame des troupes, doit se montrer ici comme méritant

ce

Digitized by Google

ce nom, et c'est en effet-là le grand ressort. Cléanthe le lacédémonien connoissoit le métier de la guerre, lorsqu'il disoit : *Il faut que le soldat craigne plus son officier que ses ennemis.* Or, comme dans le soldat pris à la manière prussienne, les qualités vulgaires et générales que nous venons de détailler, se trouvent mêlées avec un plus grand esprit d'obéissance, plus d'attachement aux lois et aux règles de la société, ils sont communément meilleurs soldats, que ceux qui se livrent aux enrôleurs de leur pleine volonté.

Mais l'équité ?... Ah ! l'équité ! Et que nous fait l'équité, à nous qui recherchons si l'enrôlé de force est bon soldat ou non ; s'il est aussi propre au métier des armes sur le pied actuel, que l'enrôlé de bonne volonté ? Nous vous parlons d'une armée exagérée, et non d'un ordre de choses naturelles et légales ; d'un code militaire, et non de la constitution britannique ; des nécessités d'une puissance factice, et non des droits d'un peuple libre ; de considérations politiques, et non de spéculations morales. Faites disparoître le despotisme de la terre et tous les maux qu'il entraîne ; enchaînez à jamais l'autorité arbitraire ; changez en petits états fédératifs ces grands empires toujours prêts à se heurter, et qui n'ont de sauvegarde, même pour la paix, que d'innombrables armées toujours subsistantes : qu'un systême défensif, assis dans la constitution même, préserve tout à-la-fois les hommes d'offenser et d'être offensés, d'envahir et d'être envahis ; certes, vous n'aurez pas besoin de recruter par

Digitized by Google

cantons, parce que vous n'aurez pas de grande armée sur pied, et que même il vous sera défendu d'en avoir; parce que tout homme naîtra à son poste; parce que tous les concitoyens frères se porteront avec joie à la défense de leurs foyers, de leurs femmes, de leurs enfans, ces témoins chéris, ces gages sacrés de leur valeur.... Mais, de bonne-foi, est-ce-là ce dont il s'agit?

Il y a plus : dans l'ordre actuel des choses, le mode prussien n'est pas aussi inique en soi, qu'on est d'abord tenté de le croire, et que nous l'avons pensé nous-mêmes. L'état a besoin de soldats (nous ne dirons pas de défenseurs, puisqu'on est convenu d'appeler *état* la volonté des rois) ; il n'en trouveroit pas assez de bon gré. Que fera-t-il, si ce n'est de les prendre de force ? La constitution des monarchies ne rend-elle pas cette mesure absolument nécessaire ? Tous ne sauroient aller combattre, et chacun voudroit qu'un autre y allât. Qui doit prononcer dans cette dispute, si ce n'est l'autorité souveraine? D'ailleurs est-ce donc que les hommes se choisissent un genre de vie? N'y sont-ils pas tous, généralement parlant, entraînés ou guidés par la volonté de leurs parens et par leurs circonstances ? Un homme devient maçon, charpentier, cordonnier, tailleur, avant qu'il se connoisse lui-même? Il est très-peu d'individus qui percent au travers des difficultés de choisir un état, ou auxquels on en laisse l'option. Qu'y a-t-il donc de si étrange à ce que l'état, et son prétendu représentant, le souverain, fasse entrer

Digitized by Google

une partie de ses sujets dans la profession de soldat? Le gouvernement prussien dit : *Vous êtes tous obligés de défendre l'état ; ainsi nous vous mettons tous sur la liste des soldats ; ensuite nous décidons lequel doit aller à la guerre, lequel doit rester dans le pays à cultiver les champs, à faire les habits, les souliers, etc. pour les autres....* Cela est dur sans doute ; eh bien ! attaquez la constitution, n'attaquez pas les recrutemens.

Mais, nous dira-t-on, le soldat prussien est soldat à vie : si chacun a le devoir de défendre la patrie, ne faut-il pas que chacun remplisse cette obligation à tour de rôle pendant un certain temps? le contraire peut-il être juste?.... Juste! nous ne connoissons pas de prescriptions qui le soient, ou même qui puissent l'être, dans un pays dont le gouvernement est purement despotique. Mais convenable dans l'ordre des choses, c'est ce qu'on pourroit soutenir. Aujourd'hui que le métier des armes est beaucoup plus compliqué qu'il ne l'étoit autrefois, ce n'est qu'après trois ans de service qu'un fantassin est vraiment soldat : pendant tout ce temps il n'est que recrue. Il faut six ans pour faire un bon cavalier. Tel est le principe en Prusse, et ce principe est vrai pour toutes les troupes qui connoissent et pratiquent à fond l'art de la guerre. C'est donc un abus de se priver d'un homme utile, pour en prendre un dont on ne sauroit se servir. D'ailleurs il ne faut jamais cesser de considérer que tout est habitude chez l'homme. Le métier de la guerre ne sera point dur à

Digitized by Google

celui qui y est accoutumé : il le sera infiniment pour celui qui ne fera que d'y entrer. C'est donc multiplier le mal-aise des sujets, et le répandre sur un plus grand nombre, que de changer de soldats. Enfin celui qui a servi dix à douze ans, devient un très-mauvais agriculteur. Accoutumé à l'activité oisive de la vie militaire, à un genre de vie où il est soudoyé, où il dépense à l'instant ce qu'il reçoit, où il est entretenu de tout, où il n'a aucun soin, aucun souci de l'avenir; et, s'il a fait la guerre, habitué à la rapine et au libertinage, comment veut-on qu'il se plie à la prévoyance, à l'économie, aux travaux assidus de la vie rurale, ou d'un métier sédentaire? En renvoyant le soldat, en tirant à sa place un homme de l'atelier ou de la charrue, vous vous donnez à-la-fois un mauvais cultivateur, un mauvais artisan et un mauvais soldat.

Nous osons conclure de tout ceci que, militairement parlant, la méthode prussienne, dans l'état des choses modernes, est, par rapport à l'enrôlement national, très-bonne, et peut-être la seule vraiment propre à former une armée parfaite. Que les peuples, ou plutôt que le peuple qui a le bonheur d'avoir trouvé dans sa situation et sa constitution de quoi se passer des armées toujours subsistantes, chérisse sa condition, en pensant à ce que coûte à l'espèce humaine, aux droits de l'homme, au développement de ses facultés physiques et intellectuelles, le triste avantage d'avoir une excellente armée; qu'il ait trop bonne opinion de lui-même pour priser

Digitized by Google

un moyen de puissance que la liberté doit payer si cher ; à la bonne heure. Et nous aussi, nous estimons trop les Anglois, pour croire qu'ils puissent jamais être d'aussi bons soldats que les Prussiens. Mais nous disons qu'on a trouvé les moyens politiques et militaires les plus propres à rendre ceux-ci les meilleurs soldats de l'univers.

Influence militaire du recrutement étranger.

Si la méthode prussienne du recrutement national nous paroît politiquement bonne, il n'en est pas ainsi de l'enrôlement étranger. Le roi de Prusse n'y a vu que l'accroissement de sujets qu'il reçoit par là du dehors, et l'avantage de ménager ses sujets naturels, dont il peut laisser ainsi une plus grande partie à l'agriculture. Peut-être a-t-il cru encore que l'argent qu'absorboit le recrutement étranger transformé en des hommes toujours sur pied, toujours sobres, toujours vêtus de drap, concilioit à un certain point la crainte que doit avoir un état d'être sans trésor, et le mal que semble faire la thésaurisation, qui met en inaction le grand moyen de l'industrie. N'est-ce pas, se sera-t-il dit, un véritable gain d'aller chercher par-tout des hommes, même à grands frais, même pour n'en faire que des soldats? Le colon des îles d'Amérique fait venir des nègres dont chaque tête lui coûte deux mille livres, et cette industrie lui vaut des trésors. Ne pourroit-il pas arriver quelque chose de semblable au potentat qui attireroit des blancs pour lesquels il seroit à peine obligé de dépenser la moitié de la même somme ?

Digitized by Google

C'est probablement à des considérations de ce genre que Frédéric II a consacré les sommes énormes que lui coûtoit annuellement l'enrôlement étranger. Nous ne tenterons pas d'évaluer le nombre d'hommes qu'il recevoit chaque année par ce moyen, ni tout l'argent que ce système lui a coûté; mais nous croyons pouvoir assurer qu'il n'est pas un de ces hommes qui ne lui soit revenu, tous frais faits, au moins à six cents livres (1). Or nous mettons en fait que le même argent, versé avec sagesse dans son pays, en y faisant naître le même nombre d'hommes, l'auroit mis en état de tirer tous ses soldats du sein de ses provinces. On assure qu'il est même un excellent projet à cet égard. Nous ne le connoissons pas; mais la possibilité de la chose ne souffre aucun doute, et probablement il y auroit plus d'une voie d'arriver au même but. Quoi qu'il en soit, voici de très-grands inconvéniens auxquels on remédieroit par-là.

Les Prussiens abusent du principe, que l'officier est l'ame des troupes, et que la discipline peut faire tout exécuter aux hommes. Ce principe est parfaitement vrai; mais Frédéric II l'étendoit trop loin. Sur la place où ils doivent combattre, quelques hommes que vous ayez, les officiers et les bas-officiers, s'ils le veulent bien, leur feront remplir leur devoir.

(1) Le recrutement étranger coûte par régiment environ six mille écus, et ne produit pour cette somme que de cinquante à soixante hommes.

Digitized by Google

Mais on ne combat pas tous les jours à la guerre ; et c'est hors du combat que se développe la différence des soldats affidés et de ceux qui ne le sont pas. Si vous avez un grand nombre de mauvais sujets dans votre armée, ils gâteront les autres : aussi devroit-on établir dans toutes les troupes que l'on veut avoir bonnes, le principe immuable de ne jamais prendre un déserteur ; bien moins encore d'en prendre un de ses propres troupes qui revient (1). Ils ne servent qu'à inspirer à leurs camarades l'esprit de désertion. Ils sont mutins, raisonneurs, indisciplinables, et ces qualités répandues dans vos régimens, peuvent influer sur votre armée même au moment du combat, parce qu'enfin ce n'est que le préjugé qui fait qu'une poignée d'officiers contient et range à l'obéissance votre armée. Or en courant le monde, on se défait des préjugés, et l'on

(1) C'étoit une loi chez les Romains. Au moins le jurisconsulte Arrius Menander, qui a écrit sur les lois militaires, dit expressément dans le corps de droit de l'empereur Justinien, liv. 49, tit. 16, loi 4, §. 6 : *Un soldat chassé avec infamie, ne doit jamais être reçu de nouveau.* Une coutume qui leur étoit absolument inconnue, et qui ne l'a point été en Allemagne, c'est la restitution de l'honneur perdu, par l'attouchement des drapeaux. Wada, professeur en droit à Kœnigsberg, a écrit une dissertation sur ce sujet. Je trouve dans un morceau intitulé : *Recherches sur les honneurs que les Romains rendoient à leurs drapeaux* (mémoires de la société des antiquités de Cassel), une anecdote singulière à ce sujet, qui indique les procédés qu'on y observoit, » Un pipeur du régiment hessois de Verschwr, qui avoit été déclaré » infame, demanda la restitution de son honneur : il étoit brave

Digitized by Google

apprend à connoître les choses suivant leurs forces et leurs propriétés réelles. Mais quand de pareils hommes ne seroient pas fort à craindre pour le moment du combat, ils le sont infiniment pour tous ceux qui le précèdent. Ce sont eux qui désertent, et vont instruire l'ennemi de vos mouvemens. Vous ne prenez peut-être pas un vagabond, un déserteur, qui ne vous coûte deux hommes. Si vos gens se trouvent un moment dans le mal-être, un de ces coureurs n'a qu'à dire : *Ah! que chez les ennemis on est mieux à cet égard!* et vingt soldats vont s'y rendre le même jour : tant il est dans la nature de l'homme de ne voir que les désagrémens de sa situation présente, et les agrémens de sa situation passée !

Les Prussiens, non contens de prendre des déserteurs, des vagabonds, n'ont fait aucune difficulté d'enrôler des malfaiteurs. Feu le landgrave de Hesse répugnoit à punir de mort, et condamnoit la plupart des

---

» homme, et s'étoit fort distingué dans quelques combats. On lui » accorda sa demande. Tout le régiment fut assemblé ; le coupable » se mit à genoux à vingt pas des drapeaux. Comme l'auditeur lui » avoit fait un signe de s'approcher, il s'avança jusqu'aux drapeaux. » Là, les portes-enseignes demandèrent : *Qui est là ?* Le coupable ré- » pondit : *Un coquin.* — *Que demande-t-il ?* interrogea-t-on de nouveau. » — *Son honneur perdu*, répondit le coupable. — *Nous te le rendons au nom* » *de son altesse notre très-gracieux prince*, répondirent les portes-enseignes ; » ils touchèrent son corps des drapeaux. Après ces demandes et ces » réponses, l'auditeur lut une ordonnance, laquelle défendoit sévè- » rement de faire des reproches au réhabilité, ou d'insulter en aucune » manière le nouveau camarade, qui reçut, par la main de son » colonel, ses armes et son habillement, et se joignit à la compagnie. «

criminels

Digitized by Google

criminels aux fers et aux travaux publics. De temps à autre, il envoyoit quelques douzaines de ces malheureux à son régiment à Wesel (1), où ils étoient reçus avec plaisir. On n'est pas plus délicat dans les autres corps. Cet ordre de choses peut être tolérable dans les garnisons où la discipline et des arrangemens stables savent contenir de tels sujets; mais quand les troupes sortent pour aller en campagne, l'effet pernicieux d'une pareille constitution se montre dans toute sa force. On ne peut compter sur rien avec une telle espèce d'hommes; et l'on emploie plus d'art, plus de soins, plus de fatigues pour les retenir, pour conserver parmi eux l'ordre et la discipline, qu'il n'en faut pour se garantir des entreprises de l'ennemi.

Voilà le premier et le plus frappant des inconvéniens du recrutement étranger introduit dans l'armée prussienne. Il en est un autre aussi considérable, quoique moins facile à discerner. L'emploi de recruteur est le plus propre de tous à corrompre. Il faut que ce genre d'hommes ait des relations continuelles avec les excrémens de la société, et qu'ils fréquentent les plus infames réduits. Ils deviennent naturellement libertins, ivrognes, filous, au moins menteurs et astucieux, deux qualités sans lesquelles il est impossible de recruter. Cependant on ne peut envoyer en recrue que des bas-officiers et des soldats sûrs et affidés. Par ce honteux

(1) N° 45.

Digitized by Google

commerce, il se corrompt donc continuellement un grand nombre d'excellens bas-officiers et soldats ; c'est-là sans doute une perte fort essentielle.

Précautions contre la désertion.

Ce système de recrutement a rendu dans les états du roi de Prusse les précautions pour arrêter la désertion, en temps de paix, d'une sévérité qui passe toute croyance : voici quelques détails à ce sujet.

D'abord il faut que l'officier qui commande une compagnie, s'attache à connoître, et par ses observations personnelles, et par les ressources de l'espionnage, tous ses soldats ; qu'il soit informé avec la dernière exactitude, de leurs inclinations, de leurs entours, de leurs relations. C'est sur cette connoissance qu'il les dispose dans les chambrées, ou dans les quartiers des casernes, pour leur ôter l'envie et les moyens de déserter. En général on distingue dans le militaire de Prusse les soldats, entre gens surs et ceux qui ne le sont pas. Il faut entre-mêler ces deux espèces d'hommes dans les quartiers, aux gardes, parmi les sentinelles même, partout enfin, de manière que l'homme sûr contienne toujours le soldat suspect. Mais ce n'est-là que la ligne de démarcation la plus grossière. Les nuances qu'il faut observer pour les mêler convenablement, afin que les gens de la même chambrée ne soient pas trop insupportables les uns aux autres, et que cependant ils ne soient pas trop amis, que le mauvais soldat n'infecte pas le bon, et qu'il ne se forme pas de complots de désertion, sont d'une finesse qui afflige le cœur, fatigue

Digitized by Google

l'esprit, et dont ailleurs on n'a point d'idée. De tous les maux que cet état de choses produit, il naît pourtant un bien, c'est de forcer l'officier à étudier sa compagnie, à la soigner ; son intelligence en est aiguisée, au moins quant à la connoissance du cœur humain, et comme l'homme s'attache toujours à ce qui lui coûte de la peine, les rapports des officiers et des soldats en sont plus étroits.

Une seconde précaution, c'est qu'aucun soldat ne peut sortir des portes de la ville où il réside, sans permission expresse, par écrit, de son capitaine; permission non prodiguée, comme on peut croire, et qu'il est obligé de montrer à la garde. Cette précaution est portée si loin, que si dans une garnison un homme de la taille de soldat, quelque habit qu'il ait, galonné, uni, fût-il même vêtu de la robe d'un ecclésiastique, se présente aux portes, la sentinelle, si elle ne le connoît pas, le mène parler à l'officier de garde.

Il y a d'ailleurs un officier toujours commandé, qui doit avoir un cheval sellé le jour et la nuit, pour courir après les déserteurs. Dès qu'on s'apperçoit qu'il manque un homme, on tire un coup de canon. A ce signal tous les villages d'alentour sont obligés de battre l'estrade pour ramener l'homme mort ou vif. On paie dix écus à celui qui le rend ; et malheur au cœur pitoyable qui tenteroit de faire évader le déserteur, et de le soustraire à la peine qui l'attend ! un tel service seroit rigoureusement puni. Les visites,

Digitized by Google

les appels, les courses continuelles qu'occasionne cette manière d'être, fatiguent extrêmement les officiers et les bas-officiers, sur qui roule la plus grande charge de cet objet. Enfin, pour obliger tout le monde à la surveillance la plus inflexible, dès qu'il y a un déserteur, le commandant de la compagnie, et l'officier de garde ou d'inspection, sont mis aux arrêts sans autre information, parce qu'on suppose toujours qu'il y a négligence de leur part, et que s'ils avoient tenu la main à ce que leurs inférieurs observassent exactement tout ce qui leur est prescrit, cet accident n'auroit pas eu lieu. En général tout le système prussien porte sur l'inflexible et rigoureuse observation de ce principe indispensable, que la pression de la discipline doit aller de haut en bas : le chef du régiment pèse sur les officiers de l'état major ; ceux-ci sur les capitaines ; les capitaines sur les subalternes ; les subalternes sur les bas-officiers, qui contiennent à leur tour le soldat.

Il est sans doute parmi les étrangers au service de prusse, bien des hommes pris par ruse, et par des ruses vraiment infernales ; mais ce n'est pourtant jamais là que le petit nombre : les autres s'enrôlent sur les belles paroles et les promesses que leur présentent très-légitimement les recruteurs. Ce sont donc les étrangers qui, dans la règle, sont les enrôlés de bonne volonté au service prussien ; et cependant c'est principalement contre eux que se prennent les précautions que nous venons d'indiquer. A la vérité

Digitized by Google

un étranger devient quelquefois un homme sûr, tandis que certains nationaux ne le sont pas ; mais ce n'est pas la règle, c'est toujours l'exception : ce n'est donc pas la manière d'enrôler les nationaux qui répand l'esprit de désertion parmi les troupes prussiennes, mais bien plutôt ce cloaque d'étrangers rassemblés de tous côtés à grands frais. Un autre fait vient à l'appui de notre opinion, c'est que dans la cavalerie, dans les dragons et dans les hussards, où l'on n'a presque point d'étrangers, et où tous les hommes sont tirés, bon gré malgré, du canton, la désertion est infiniment plus rare, les précautions sont beaucoup moindres.

Influence politique du recrutement national.

Mais il est temps de considérer politiquement l'influence des recrutemens nationaux, ou plutôt de l'immensité de l'armée prussienne, sur la prospérité de l'état.

Les états prussiens ont tout au plus cinq millions quatre cent mille habitans. Si l'on admet que le quart environ soit en âge de porter les armes, on aura un million trois cent cinquante mille sujets propres à recruter l'armée.

Nous avons vu que toute l'armée prussienne, en ne comptant que les seuls combattans, forme le nombre de cent quatre-vingt-dix mille hommes. Si l'on suppose dans cette armée trente mille étrangers, et certainement elle n'en renferme pas davantage, on trouvera que dans la monarchie prussienne, de dix-sept hommes en état de porter les armes, deux sont soldats. C'est

Digitized by Google

beaucoup assurément, et doublement beaucoup, tant pour le recrutement que pour l'entretien de ces hommes, qui pèsent à tant d'égards sur le pays, ainsi que nous le ferons voir ailleurs; car il s'agit uniquement ici du nombre d'individus que cet ordre de choses enlève.

Voyons d'abord comment les états du roi de Prusse sont distribués par cantons entre ses régimens. Cet examen nous conduira à des résultats d'autant plus évidens, qu'ils découleront naturellement des faits.

L'armée prussienne consiste en cent dix bataillons d'infanterie de ligne, trente-six bataillons de régimens de garnison, et là sont compris tous les bataillons de grenadiers. De ces cent dix bataillons, il y en a quatre dont le recrutement se répand sur toute l'armée. Ce sont les trois des gardes, et celui des gardes-grenadiers; six en garnison à Wesel, qui n'ont point de cantons; deux dont il est dit qu'ils tirent leurs recrues du canton du roi (1); et enfin deux dont il

(1) Il est dit dans l'ouvrage sur la Silésie, et nous l'avons déjà rapporté, que le district où se fait la toile dans cette province, est libre de l'enrôlement, et que c'est plus par une espèce de distinction, et nominalement qu'en réalité, que ce district est affecté pour canton aux gardes; mais il est certain que les gardes se recrutent absolument d'hommes pris sur toute l'armée, dont il y a toujours un dépôt qu'on nomme les *unrangirte*. C'est donc ce district qui se nomme canton du roi, parce qu'il s'en est reservé l'inspection particulière, pour le ménager en raison de son grand prix. On voit que ces deux bataillons chargent encore le département de la Silésie.

Digitized by Google

est encore dit que le roi leur fournit les recrues. Si c'est du même canton, voilà deux bataillons de plus qui retomberoient sur la Silésie. Voyez à cet égard la note au bas de la page; mais comme le fait que nous y rapportons est incertain, nous les omettrons, les considérant comme s'ils formoient, avec les autres, une charge générale sur tous les états du roi. Des trente-six bataillons de garnison, deux encore n'ont point de canton, à savoir, celui de Gueldres et celui d'Embden.

Avec l'augmentation générale de vingt hommes par compagnie sur toute l'infanterie de ligne, chaque bataillon est, tout compris, de neuf cent quatre-vingt-cinq hommes, et le bataillon de garnison de sept cents.

L'artillerie est de quarante-trois compagnies, que nous évaluons à huit mille trois cents quatre-vingt hommes, pour faire un compte rond. Elle est répartie sur la Marche électorale, sur la nouvelle Marche et sur la Prusse occidentale. Nous admettrons que la nouvelle Marche fournisse treize cent quatre-vingts hommes, et les deux autres provinces chacune trois mille cinq cents.

Les cuirassiers forment soixante-trois escadrons: chacun est de cent soixante-douze hommes (1). Il

(1) Il ne peut y avoir qu'une très-petite erreur dans ce calcul, si même il en est. Un régiment étant composé de soixante-dix bas officiers, douze trompettes, desquels il faut ôter le timballier et le

Digitized by Google

faut décompter les trois des gardes du corps, qui pèsent sur toute l'armée.

Les dragons forment soixante-dix escadrons, chacun de cent soixante-dix-sept hommes, et qui tous sont distribués en cantons.

Enfin de cent escadrons de cavalerie légère, chacun a cent cinquante-un hommes (1), tout compris; cinquante n'ont point de cantons, et nous ne les faisons pas entrer en ligne de compte ici.

A la vérité on peut supposer que les régimens qui n'ont point de cantons, tirent la plupart de leurs hommes des environs de leurs quartiers; mais nous ne nous arrêterons pas à cette considération, et nous regarderons ces régimens, ainsi que les troupes légères à pied, et en un mot tout ce qui n'a pas de canton déterminé, comme pesant à cet égard sur la monarchie en général.

Suivant ces élémens, le total des troupes réparties en cantons, formera en hommes, et par conséquent en quantité proportionnelle des recrues à livrer la somme suivante :

---

maître trompette, restent dix; et sept cent vingt maîtres; de plus cinq fraters; dix maréchaux ferrans; ce qui fait un total de huit cent quinze, qui produit un escadron de cent soixante-trois hommes et cent quarante-huit chevaux. Il en est de même des dragons, qui n'ont que cent soixante hommes par escadron.

(1) Plus exactement cent quarante-six hommes et cent quarante-quatre chevaux par escadron.

Digitized by Google

96 bataillons d'infanterie de ligne
à.....985 hommes. 94560
34 bataillons de garnison à 700 23800
60 escadrons de cuirassiers à 172 10320
70 escadrons de dragons à 177 12390
50 escadrons de hussards à 151 7550
43 compagnies d'artillerie..... 8380

TOTAL....157000

La Prusse orientale a reçu dans la répartition, dix bataillons d'infanterie, huit de garnison, 30 escadrons de dragons.

10 bataillons d'infanterie.....9850 hommes.
8 bataillons de garnison.....5600
30 escadrons de dragons.....5310

TOTAL...20760

Cela fait $\frac{2}{17}$ de l'armée répartie, et cette province contient $\frac{2}{13}$ de la population.

La Prusse occidentale a reçu
12 bataillons d'infanterie....11820 hommes.
4 bataillons de garnison.... 2800
10 escadrons de hussards.. 1510
3500 hommes d'artillerie..... 3500

TOTAL...19630

Cela fait $\frac{1}{8}$ de l'armée répartie, et la province ne contient que $\frac{1}{15}$ de la population.

Digitized by Google

La Poméranie a reçu pour contingent,

12 bataillons d'infanterie....11820 hommes.
1 bataillon de garnison..... 700
2½ escadrons de cuirassiers.. 430
17½ escadrons de dragons....3100

TOTAL...16050

Cela fait $\frac{4}{39}$ de l'armée répartie, et elle n'a que $\frac{4}{48}$ de la population.

La nouvelle Marche a pour contingent,

5 bataillons d'infanterie....4925 hommes.
10 escadrons de dragons....1770

TOTAL...6695

Cela fait $\frac{3}{71}$ de l'armée répartie, et la province a $\frac{1}{63}$ de la population.

Les troupes réparties sur la Silésie consistent en

25 bataillons d'infanterie....24625 hommes.
16 bataillons de garnison...11200
25 escadrons de cuirassiers.. 4300
10 escadrons de dragons.... 1770
40 escadrons de hussards... 6040

TOTAL...47935

Cette province, qui contient tout au plus les $\frac{3}{11}$ de toute la population des états prussiens, entretient les $\frac{3}{10}$ de l'armée.

Digitized by Google

La Marche électorale a pour sa part

17	bataillons d'infanterie....	16745 hommes.
4	bataillons de garnison...	2800
	Artillerie	3500
18	escadrons de cuirassiers.	3096
2½	escadrons de dragons..	440

TOTAL...26581

La Marche fournit donc des recrues à un grand sixième de l'armée, et elle ne contient qu'un foible septième, ou $\frac{4}{29}$ de la population.

Le duché de Magdebourg a reçu en répartition

7	bataillons d'infanterie....	6895 hommes.
1	bataillon de garnison....	700
7	escadrons de cuirassiers..	1205

TOTAL...8800

C'est $\frac{1}{18}$ de l'armée répartie, et le pays de Magdebourg ne contient pas tout-à-fait $\frac{1}{19}$ de la population.

La principauté de Halberstadt a des recrues à fournir à

2	bataillons d'infanterie....	1970 hommes.
7	escadrons de cuirassiers..	1204

TOTAL...3174

Ce qui forme un peu plus que $\frac{1}{10}$ de l'armée répartie, et elle contient $\frac{1}{43}$ de la population.

La principauté de Minden a pour sa part

2	bataillons d'infanterie.....	1970 hommes.

Digitized by Google

Cela fait $\frac{1}{80}$ de l'armée, et elle ne contient que $\frac{1}{93}$ de la population générale.

Le comté de Ravensberg a également

2 bataillons d'infanterie..... 1970 hommes.

Mais le comté de la Marck concourt à la fourniture des recrues de ce régiment; c'est pourquoi nous les réunirons ici, et alors les deux provinces ont sur leur répartition

4 bataillons d'infanterie..... 3940 hommes.

Ce qui fait $\frac{1}{40}$ de l'armée, et elles contiennent $\frac{1}{37}$ de la population.

Telle est la situation des choses, à cet égard, dans les états du roi de Prusse, et l'on ne sauroit s'empêcher de reconnoître l'influence fâcheuse de cette grande armée sur la population, en ce que les provinces les plus chargées de recrutemens sont aussi les moins peuplées. Les comtés de Ravensberg et de la Marck, la principauté de Halberstadt, la nouvelle Marche et la Prusse orientale, sont les seuls pays où la proportion de la population surpasse celle de la répartition militaire. Aussi les trois premières provinces, sans aucuns secours de leur souverain, surpassent-elles de beaucoup toutes les autres en population. La prospérité de la nouvelle Marche paroît s'élever; le royaume de Prusse est en bonne situation, et si vous tenez compte des inconvéniens d'un climat rigoureux, vous trouverez que

Digitized by Google

cette province est proportionnellement une des plus peuplées.

Mais il faut considérer que ce n'est pas seulement le nombre des recrues que le pays livre, qui l'énerve et l'épuise : ce sont les charges de tout genre qui résultent de ce nombreux militaire, les fournitures de logemens et d'ustensiles à la charge des villes, les fourrages, les pâtures, etc. à celle des campagnes, sans compter les vexations particulières, dont la somme et l'influence ne sauroient s'évaluer. Peut-être ne sera-t-il pas inutile de rechercher le pour et le contre à cet égard.

D'abord les recrues sont des hommes que l'on arrache à la charrue, et non-seulement ils sont enlevés à la culture, mais ils retombent encore sur elle, puisqu'il faut qu'elle fournisse à leur entretien.

A cela on répond, que le roi de Prusse a tempéré ce grand inconvénient par un arrangement particulier. En temps de paix, ce sont les étrangers, ou ceux qui n'ont ni propriétés, ni travail, qui restent dans les garnisons et font le service. Ceux qui savent quelque profession, ou qui peuvent aider utilement, soit leurs parens, soit quelque propriétaire cultivateur, ont tous des congés pendant dix mois et demi, et ne viennent aux régimens que durant les temps d'exercice.

Sans doute cette réponse a quelque poids ; et il faudroit être injuste pour ne pas reconnoître que cet arrangement rend la grande armée du roi de Prusse

Digitized by Google

infiniment moins pernicieuse au pays, qu'elle ne le seroit sans cela. Tous les détails de ce procédé sont très-sages. Le capitaine tire toute la paye du semestrier; ainsi rien de plus facile à obtenir qu'un semestre. D'un autre côté, le capitaine doit, sous peine de cassation inévitable, garder assez d'hommes à la compagnie, pour que le soldat ait trois jours de repos contre un de garde. Il n'en est point là comme dans quelques autres services, et nommément celui de Hanovre, où le capitaine ne tire point la solde du semestrier, mais où l'on en déduit les gardes qu'il seroit obligé de faire, payant d'ailleurs, selon un médiocre tarif, celle qu'un autre soldat monte à sa place. Là, les soldats montent cinq ou six gardes de suite pour ce misérable gain, et se ruinent ainsi la santé.

Nous soutiendrons cependant toujours, que l'arrangement prussien a de grands inconvéniens, qu'il ouvre la porte à une infinité d'abus.

Premièrement, les hommes qu'on devroit prendre de préférence pour soldats, dans une armée disproportionnée aux forces naturelles d'un pays, sont ceux qui, n'ayant rien et ne sachant point de métier, sustentent une vie précaire du travail journalier de leurs mains. L'état, en en faisant des soldats, leur assureroit une subsistance, et ménageroit des ouvriers plus habiles, des hommes dont le temps est plus précieux. Le capitaine, au contraire, pour être sûr d'avoir toujours le nombre de semestriers qu'il désire,

Digitized by Google

dédaigne ces hommes sans profession. Ou il les métamorphose en étrangers, et les prend sur ce pied dans sa compagnie ; ou il tâche de les faire passer dans un des régimens qui, n'ayant point de cantons, sont obligés de tout prendre ; ou bien même il connive à ce que ces hommes s'affranchissent de la nécessité d'être soldats, et il tire à leur place des hommes du canton qui ont quelque bien, ou dont le travail, soit à la campagne, soit dans les villes, est précieux : or il le peut toujours, puisque le canton est obligé de lui fournir le nombre de nationaux qui lui manquent. Certes, quand cette manœuvre n'auroit d'autre inconvénient que d'ôter à l'agriculture et à l'industrie des mains utiles au moins pendant deux mois de l'année, ce ne seroit pas un médiocre mal ; mais elle devient en outre une source féconde d'oppression pour l'agriculteur : voici comment.

Un paysan qui a quatre ou cinq enfans, en enverroit deux ou trois pour servir de valets de ferme chez ses voisins, ou même au dehors, et il seroit délivré du poids de leur entretien. De cette façon, la distribution des mains laborieuses se feroit au moins avec égalité. Mais personne ne veut un soldat pour valet d'agriculture, parce qu'il faudroit se passer de lui pendant deux mois ; et quels mois encore ! D'ailleurs de tels valets sont infailliblement insolens et peu travailleurs ; mais le capitaine qui n'a pris cette sorte d'hommes que pour les envoyer en semestre, parce qu'il sait que leur père peut les nourrir, veut qu'ils y aillent.

Digitized by Google

Il ne peut pas les y obliger sans doute ; mais s'ils s'obstinent à rester, on les rouera tellement de coups, qu'à moins que les parens n'eussent des cœurs de fer (et ce n'est pas dans le peuple que ceux-là se trouvent), ils aimeroient mieux s'épuiser que de laisser leurs enfans à la compagnie. Ils vont donc en semestre, ne gagnent pas ce qu'ils coûtent, et achèvent ce que les impôts directs et indirects avoient oublié. Outre cela, si le capitaine est avide, il voudra que le semestrier rapporte des bas, des souliers, des culottes de toile, pour lui épargner toutes ces nippes que l'on nomme les petites pièces de l'uniforme, et de la livraison desquelles le capitaine est chargé.

Dans la cavalerie, c'est encore pis. Le fils revient avec son cheval chez son père. Il est vrai que le capitaine est obligé de lui en payer le fourrage ; mais on sent bien que le père doit nourrir le cheval de son fils, ou que celui-ci lui volera le fourrage pour épargner cet argent, et cependant tenir son cheval en bon état. En un mot, il n'y a guère que l'artisan qui échappe à cette oppression : lorsque son fils revient, il se met à travailler de son métier, et gagne sa subsistance. L'artisan retire même du systême que nous développons, cet avantage, que le capitaine cherche à procurer de l'ouvrage à chacun de ses soldats, tant nationaux qu'étrangers, dès qu'il a quelque industrie, pour en faire un semestrier : ainsi, le grand poids de cet arrangement tombe sur le cultivateur.

Secondement,

Digitized by Google

Secondement, le soldat semestrier, qui ne retire aucun avantage du service, n'y est point attaché, et ne le regarde que comme une charge.

Troisièmement, le soldat qui ne peut pas prendre de semestre, devient odieux au capitaine, et en est souvent maltraité comme un homme à charge. Que si pour éviter ces mauvais traitemens, il prend un semestre, il existe misérablement, il fait toutes sortes de mauvaises manœuvres pour vivre.

Quatrièmement, on force souvent les artisans et les cultivateurs à prendre chez eux des soldats pour les faire travailler, et ces mauvais ouvriers sont une vraie surcharge, une ruine pour leurs hôtes.

Voilà quelques-uns des abus et des principaux inconvéniens de la méthode prussienne à cet égard. Nous savons bien qu'on nous accusera de montrer la nature humaine en noir : mais, hélas ! ce n'est pas en flattant les hommes qu'on peut leur être utile ; c'est en les instruisant.

Ajoutons que ce seroit une erreur considérable, de croire que ce renvoi des semestriers dans leurs foyers, répare en entier le mal produit par une trop grande armée. Les deux mois que tout ce qui est soldat passe au régiment, sont les plus précieux de l'année pour les travaux de la campagne. C'étoit une grande charge pour l'état, que quelques provinces ressentoient plus douloureusement que les autres.

Frédéric assistoit à toutes les revues, où il rassembloit les troupes dans des camps, et leur faisoit exé-

Digitized by Google

cuter de grandes manœuvres. La mi-mai étoit la saison de celles de Berlin et de Potzdam; sur la fin du même mois, et dans celui de juin, venoient celles de Magdebourg, de la Poméranie, de la Prusse royale et de la Prusse polonoise; au mois de juillet, le roi passoit en Silésie: tel fut l'ordre auquel il fut fidèle pendant quarante-quatre ans, sans que sa santé lui ait désobéi une seule fois pour ces grandes courses.

Les provinces où les revues tomboient, soit dans le temps de la fenaison, soit dans celui de la récolte, souffroient le plus sans doute; mais celles qui rassembloient leurs semestriers en avril et en mai, perdoient toujours un grand nombre de bras utiles lors des semailles et de la culture des jardins. Ainsi chaque province enduroit une perte de ses bras dans les temps les plus précieux.

On a dit que les garnisons faisoient vivre les petites villes où elles étoient, et donnoient du prix au logemens et aux denrées. Cela est vrai. Mais ces villes paient ces mêmes quartiers, et par conséquent on ne fait que leur rendre ce qu'on leur prend, opération toujours incomplète et fâcheuse. Sans doute, elles se seroient trouvées dans l'impossibilité physique de payer les mêmes tributs, sans la compensation de la consommation des troupes; mais si on leur avoit laissé leur argent, et qu'elles eussent été affranchies de la charge militaire, elles auroient fleuri infiniment davantage. Et c'est à cet égard que la Marche, qui contient le plus de

Digitized by Google

soldats, est particulièrement chargée ; car, outre les troupes auxquelles elle doit fournir les recrues, elle a encore dans son sein les quatre bataillons des gardes, avec leur dépôt et leurs invalides, qui forment un nombre considérable ; le régiment numéro trente-cinq, les trois escadrons des gardes-du-corps, et dix escadrons de hussards. Notez encore que ces derniers tirent la plus grande partie de leurs recrues de Berlin et de ses environs. Voilà sans doute une des raisons pour lesquelles cette même Marche, malgré les accroissemens énormes de la ville de Berlin, n'a pu s'élever à aucun degré marqué de prospérité, comme nous l'avons démontré dans le livre second.

La Poméranie a aussi dix escadrons de hussards en quartier, outre les troupes de sa répartition : il en est de même de plusieurs autres provinces.

Observons encore que la cavalerie fait sur les provinces prussiennes une charge toute particulière, et infiniment oppressive. Nous n'avons parlé que des hommes dans l'énumeration que nous avons faite de la répartition de l'armée : mais si l'on vouloit évaluer exactement le poids que porte chaque province, il faudroit distinguer la cavalerie de l'infanterie.

La Silésie renferme un tiers de toute la cavalerie ; la Prusse orientale, le grand quart ; l'occidentale, un vingt-quatrième ; la Poméranie et la Marche, un huitième chacune ; la nouvelle Marche, un vingtième ;

Digitized by Google

le pays de Magdebourg, un vingt-quatrième ; et le pays de Halberstadt, un quarante-huitième. Les provinces de Westphalie n'ont pas un seul escadron à nourrir.

Les charges de la cavalerie sont de plus d'une espèce : il y en a de légitimes et d'abusives. Les légimes sont celles-ci :

1°. La province est obligée de livrer les fourrages à un certain prix. De là naît un grand abus ; les chefs achètent dans leur canton une quantité de fourrage qu'ils peuvent faire charier où il leur plaît dans leurs quartiers ; ils exigent des paysans de l'ouest de transporter les fourrages achetés, au dernier de leurs quartiers à l'est, et réciproquement : c'est une distance de trois, quatre à cinq milles d'Allemagne. Pour se racheter de cette longue et pénible corvée, les paysans abonnent avec les officiers le transport. Ceux-ci font alors voiturer les fourrages par les plus courts chemins, et gagnent ainsi quelques gouttes du sang des peuples.

2°. La charge des semestriers, très-oppresive pour les cantons d'où l'on tire les recrues, et qui la portent. D'ailleurs les semestriers des régimens qui n'ont point de cantons pèsent sur la généralité des paysans.

3°. Les pâtures. Chaque régiment de cavalerie, sous prétexte de santé, mais au fond pour épargner l'argent des fourrages, envoyoit ses chevaux pendant deux mois de l'été en pâture. Ce n'étoient cependant pas les provinces où le régiment est en quartier qui

Digitized by Google

souffroient toujours de cet arrangement ; car les régimens envoyoient souvent leurs chevaux assez loin : ce sont celles qui abondoient en pâturage. Ainsi ce n'est pas absolument d'après les escadrons qu'une province contient, que l'on doit calculer sa part de cette espèce de dommage. Nous croyons, par exemple, que la nouvelle Marche et la Prusse occidentale fournissoient des pâtures, l'une à plus de douze et l'autre à plus de dix escadrons qu'elles ont en quartier. Bien des escadrons de la Marche y envoyoient leurs chevaux. On sent que ce mauvais arrangement ôtoit, et qui plus est, détruisoit en partie une grande portion de la nourriture des bestiaux ; et voilà pourquoi, sans doute, des pays où ils devoient abonder, n'en ont, comme nous l'avons vu, qu'une si médiocre quantité. Or sans bestiaux, point de bonne agriculture. On dit que l'abolition de cette servitude coûtera au roi régnant une somme annuelle de six cent mille livres : certes, il ne fera jamais d'emploi d'argent plus productif ; et ce léger sacrifice d'un revenu si désastreux, vaudra des millions à son pays.

Influence des garnisons sédentaires.

Il nous reste à examiner si la méthode de laisser à jamais les régimens dans les cantons d'où ils tirent leurs hommes, vaut mieux que le changement de quartiers jusqu'à présent usité en France. Ceux qui soutiennent ce dernier système, prétendent que le soldat sédentaire devient bourgeois ou paysan plutôt que militaire. Mais cela même est-il donc un mal ? le soldat

Digitized by Google

n'en prend-il pas d'autant plus d'attachement au pays qu'il sert? et n'est-ce pas, dans le régime prussien, le correctif de l'enrôlement étranger? Les soldats tirés du dehors, pour peu qu'ils aient quelque industrie, forment des liaisons là où ils se trouvent. Ces liaisons sont pour la vie, et par conséquent ils s'y attachent, restent, et deviennent de bons serviteurs. Que la bonne discipline maintienne l'esprit du soldat, et ses liaisons dans les lieux qu'il habite ne seront que salutaires; les victoires de Frédéric II en sont un assez sûr garant.

Cette méthode a d'ailleurs des avantages nombreux. Les hommes d'un régiment étant tirés de la même province, s'entre-connoissent tous : cela adoucit considérablement leur existence, et cette sorte de confraternité est utile le jour du combat. Peut-être auroient-ils un esprit de corps encore plus parfait, si l'on donnoit aux régimens le nom de leurs districts plutôt que celui de leurs chefs. L'expérience a prouvé que les régimens sont moins sujets à se débander sous le régime prussien, et plus faciles à retrouver, parce qu'ils retournent presque tous dans leurs provinces. A la bataille de Breslau, la prise de cette ville fut une des suites de cette défaite. Onze bataillons de régimens silésiens qu'on y avoit jetés, s'étoient entièrement débandés; quand ils sortirent de Breslau, ils ne formèrent tous ensemble que quatre cents hommes, y compris les officiers et les bas-officiers. A peine Frédéric II

Digitized by Google

eut-il gagné la bataille de Leuthen, et repris possession de la Silésie, qu'il fut en état de rétablir ces bataillons, parce que tous les fugitifs étoient au canton.

D'un autre côté, la méthode des quartiers fixes rend la vie moins dure à l'officier. Le subalterne est mal payé en Prusse comme ailleurs. Si on le forçoit à voyager, comment vivroit-il? Le capitaine est à son aise; mais c'est un homme d'un certain âge, à qui les révolutions subites de séjour et d'habitudes ne sauroient convenir en temps de paix.

Enfin c'est une grande économie pour l'état. Peut-être ce qu'il en coûte au roi, au militaire et au pays pour les quartiers mobiles, suffiroit-il en France (1) pour rassembler tous les ans un camp dans chaque province, comme on fait en Prusse; et il n'y a pas la moindre comparaison entre l'utilité immense de ces camps d'exercice, et l'avantage très-problématique des garnisons ambulantes. L'exemple des troupes prussiennes prouve assez, et que les quartiers sédentaires n'alourdissent ni n'amollissent une armée, et que les camps d'exercice sont le meilleur, ou plutôt l'unique

(1) L'excellent officier dont j'ai parlé plus haut, et qui plus qu'aucun autre homme que je connoisse en France, a réfléchi sur son métier, M. le marquis de C..., nous a assuré que cette idée lui étant venue lorsqu'on cessa les rassemblemens, il fit la balance, et la trouva suffisante, en supposant même le mouvement circulaire de quatre ans en quatre ans.

Digitized by Google

moyen d'instruction pratique pour l'officier, et sur-tout pour l'officier général.

Moyens et avantages de recruter l'armée de son propre sein.

Après ces détails longs, mais importans, sur les inconvéniens de la grande armée prussienne, et les moyens de la recruter, et sur leurs compensations, il conviendra de dire un mot du projet de la recruter de son propre sein, avec beaucoup moins de frais que n'en exigent les recrues étrangères. Voici la substance de ce projet salutaire que l'on attribue au général, de Rohr, officier très-instruit.

On accorde aisément en Prusse aux soldats la permission de se marier. On pense avec raison que, communément parlant, ils en deviennent beaucoup plus rangés, plus heureux, plus attachés au service, il y a par conséquent beaucoup de soldats mariés. Sans doute ces mariages ne sont pas aussi féconds que ceux des autres classes, parce que toutes les femmes de soldats ne sauroient, vu leur grand nombre, assez gagner pour se mettre à l'aise, et sur-tout parce qu'elles le peuvent moins encore, lorsqu'elles ont des enfans en bas-âge. Ces deux causes font que la mortalité est proportionnellement plus grande parmi les enfans des soldats que parmi les autres. Mais si l'état en prenoit soin, cette plus grande mortalité cesseroit ou diminueroit, et les mariages des soldats deviendroient plus féconds. Que faudroit-il pour cela? bien moins peut-être que la moitié de ce que coûtent les recrues tirées annuellement de l'étranger. Eh! n'est-ce donc pas un gain aussi réel

Digitized by Google

réel d'arracher des enfans à la mort, à la misère, et d'en faire des hommes, que d'attirer par toute sorte d'artifices, des hommes faits de leur pays, pour les transporter chez soi ? Ces enfans ne vous seront-ils pas attachés par tous les sentimens possibles ? Et comment ces hommes trompés et misérables ne vous maudiroient-ils pas? Quelle différence ne seroit-ce pas pour la constitution de l'armée prussienne ? A présent elle renferme dans son sein une race d'hommes qui sont de vrais ennemis, qui non-seulement désertent à la première occasion, mais qui en font déserter une foule d'autres. Aussi à peine une armée prussienne sort-elle de ses quartiers, qu'elle fond à un point inconcevable; et ce n'est même qu'après avoir éprouvé ce fâcheux accident, qu'elle devient bonne et affidée.

Nous venons de détailler avec soin le foible de l'armée prussienne, qui est son influence fâcheuse sur la population et l'inconvenient des recrutemens étrangers. Presque tout le reste est superbe, et peut-être le dernier effort de la sagacité humaine en ce genre. Examinons d'abord sa formation.

Formation de l'armée prussienne.

Le bataillon est composé de cinq compagnies de fusiliers. Chaque compagnie est de cent quarante-deux factionnaires; et celle des régimens qui ont dû avoir quarante hommes d'augmentation par compagnie, de cent soixante-deux, ce qui fait cinquante-quatre files, mais il y a quatorze bas-officiers par compagnie; cela seul rend l'armée prussienne infiniment supérieure en

Digitized by Google

bonté à celle des Autrichiens, où les compagnies sont au moins aussi fortes, et n'ont que six bas-officiers. Ceux du service de Prusse sont d'ailleurs supérieurement bien dressés, choisis et tenus. On leur inspire un point d'honneur; les officiers les traitent poliment: la discipline militaire a exigé, à la vérité, qu'on les assujettît à la correction des coups de plat d'épée; mais elle s'inflige très-rarement, et seulement pour des cas graves. Il y a dans chaque compagnie un bas-officier gentilhomme, qui passe à son tour au rang d'officier; c'est le porte-enseigne. Personne ne devient officier qu'il n'ait occupé ce poste pendant plusieurs années; aussi les bas-officiers prussiens sont-ils, généralement parlant, d'excellens sujets. A une des batailles de la guerre de sept ans, il y eut un régiment si maltraité, qu'il perdit presque tous ses officiers. Alors les bas-officiers prirent le commandement des pelotons, et le régiment fit très-bien sous leurs ordres. Le roi leur fit dire de demander une grace pour leur bonne conduite: ils se réunirent à solliciter la distinction de porter des dragonnes d'argent à leurs sabres, comme les bas-officiers du premier bataillon des gardes.

Le bataillon prussien est composé de cinq compagnies, non compris les grenadiers, qui sont subdivisés, toutes les fois que le bataillon se rassemble, en huit pelotons et quatre divisions: c'est un vice que le feu roi connoissoit; mais il disoit que les officiers et bas-officiers y étoient accoutumés, et il n'aimoit pas

Digitized by Google

les changemens. Les compagnies de la droite rangent de droite à gauche ; celles de la gauche, de gauche à droite ; et celles du centre, des deux ailes vers le centre. Les bataillons de grenadiers n'étant composés que de quatre compagnies, ont quatre divisions et huit pelotons.

Il y a quatre officiers par compagnie. Ce nombre est suffisant. Douze se rangent sur le front. Le major et l'adjudant sont à cheval, et les cinq à six autres sont derrière, avec nombre de bas-officiers, pour veiller à l'ordre de ce côté.

Par un principe très-sage, on ne fait jamais officier un vieux bas-officier. Un tel bienfait embarrasse le plus souvent celui qui le reçoit, et il est rare qu'il ne vicie pas l'esprit du corps d'officiers, ne fût-ce qu'en le ravalant par le ridicule d'un mauvais ton, ou mettant une distance entre gens du même grade.

Il y a peu d'officiers dans l'armée prussienne qui aient un rang supérieur à leur place réelle, excepté cependant un assez grand nombre de capitaines dans les troupes à cheval, qui ont le rang de major (1) ; de sorte qu'en géneral, dans cette armée, chacun est à sa place, et tire les émolumens attachés au genre de service qu'il rend. Ce systême coupe court aux prétentions, à l'envie, aux vanités, aux disputes de rang. Mais il ne s'agit proprement ici que de la constitution militaire de l'armée ;

(1) Quoique leur rang soit tel dans l'armée pour l'avancement, ils sont néanmoins capitaines, et en font les fonctions.

Digitized by Google

et à ce sujet nous ferons observer que la cavalerie, les dragons et les hussards, sont formés tous également sur le principe d'une sage épargne, mais non pas d'une parcimonie absurde. Le nombre des officiers n'est pas énorme ; il est suffisant. Les régimens sont nombreux, pour épargner la trop grande quantité d'états-majors; mais ils ne le sont pas trop. En revanche, il y a partout un nombre de bas-officiers suffisant pour aider les officiers à maintenir l'ordre dans toutes les occasions de guerre.

Solde et entretien.

Voici quels sont la solde et les frais qu'exige l'entretien de l'armée prussienne.

La paie du fantassin est de cinq sous par jour, sans aucun pain. On sent que les impôts indirects lui enlèvent encore une partie de cette très-modique solde. Le cavalier a quelque chose de plus, et on lui paie la ration au moins lorsqu'il est en semestre ; mais comme il est chargé de la ferrure de son cheval, il lui reste peu.

La paye de l'enseigne est de quarante-deux livres par mois ; mais on en décompte quinze pour son équipement. Au moyen de cette somme, il reçoit tous les ans un uniforme complet, du drap pour veste et culotte, un chapeau, une paire de gants de service, une paire de guêtres, une dragonne, et même un ruban de queue et une rosette. Il est des régimens dont l'uniforme est plus beau, plus riche que les autres ; mais cela n'influe ni sur les fournitures, ni sur le

Digitized by Google

décompte. Ainsi le porte-enseigne est réduit à vingt-sept livres par mois; mais on lui paie son logement sur un pied qui n'est pas égal pour tous les régimens, et qui se règle suivant les prix de l'endroit où ils sont en quartier. Ce sont les villes qui soldent cet argent, que l'on nomme en Allemagne *le service*. Ensuite l'enseigne peut prendre un soldat de la compagnie pour domestique; le capitaine est obligé de le lui donner, et il ne lui coûte qu'une bagatelle, parce que ce soldat retire sa paie.

Le premier lieutenant, outre ses appointemens d'un peu moins de cinquante francs par mois, reçoit aussi dix-huit livres du capitaine dont il surveille la compagnie. On voit qu'un officier prussien n'est jamais à son aise qu'il ne soit capitaine, et cela est très-sage. Vous donneriez la solde d'un général aux jeunes officiers, qu'ils n'en seroient pas plus riches; et la jeunesse n'est-elle pas dans la saison où tout est bon, pourvu qu'on ait de quoi vivre? C'est lorsqu'on avance en âge qu'il est nécessaire d'avoir une existence aisée, et les jouissances que donne l'argent. Un très-bon arrangement encore, est que ce bien-être commence dès qu'on obtient la compagnie. Si on l'eût remis à une époque plus reculée, et attaché exclusivement à la possession d'un régiment, trop peu d'individus, pouvant espérer d'y parvenir, on en auroit été découragé. Mais après vingt ou vingt-cinq ans de service, à l'âge de quarante ou quarante-cinq ans, chaque officier peut

Digitized by Google

espérer d'être à son aise, riche même; et l'on ne sauroit croire combien cette perspective attache au service prussien.

Ce bien-être n'augmente pas infiniment les frais du roi, parce qu'on donne la paie des semestriers, au moins en grande partie, aux capitaines; parce qu'on fait chaque officier de l'état-major, et même chaque officier-général, propriétaire d'une compagnie; parce qu'on accorde au chef d'un régiment certains revenant-bons fixes, tirés de l'état déterminé pour le régiment. Le roi de Prusse a même considérablement épargné sur l'armée dans ces derniers temps, et voici comment.

Du rang de colonel, on passe à celui de général-major, qui répond à ce que nous nommons maréchal-de-camp. Ensuite viennent les lieutenans-généraux de cavalerie ou d'infanterie. Entre ce grade et celui de feld-maréchal, qui repond à ce que l'on nomme maréchal de France, les prussiens en ont un intermédiaire, qu'on appelle général en chef de l'infanterie ou de la cavalerie. Telle est la hiérarchie des officiers-généraux.

Avant et pendant la guerre de sept ans, le roi de Prusse, quoique son armée fût beaucoup moins forte qu'aujourd'hui, avoit quatre feld-maréchaux, grand nombre de généraux d'infanterie et de cavalerie, et des lieutenans-généraux en proportion. Il a laissé éteindre toutes les places de feld-maréchaux, et cette suppression seule lui a valu une épargne de six cent mille livres. Il n'a eu que deux généraux d'infanterie, non compris

Digitized by Google

les princes de son sang, et un général de cavalerie; enfin le nombre des lieutenans-généraux a été fort réduit : ce sont-là autant de grands objets d'économie.

On compte que mille hommes d'infanterie coûtent annuellement au roi de Prusse quarante mille écus; et mille de cavalerie, cent quinze mille. En évaluant l'infanterie à cent cinquante mille têtes, et la cavalerie à quarante mille, toute l'armée coûteroit sur ce pied onze millions d'écus, ou quarante-deux à quarante-trois millions de livres, et il est probable qu'en temps de paix elle ne lui coûte pas davantage.

Nous ajouterons une observation. C'est que par l'économie introduite dans l'armée, au moyen de laquelle les revenus principaux des capitaines proviennent des semestriers, leurs appointemens fixes formant un très-petit objet, il en résulte cet inconvénient grave, que le capitaine n'est à son aise qu'en temps de paix, et qu'il est sur un pied misérable en temps de guerre, ce qui oblige l'officier à diverses rapines, tant sur les habitans que sur leurs propres soldats. Voilà, nous le pensons du moins, la raison qui a porté le roi régnant à fixer immuablement les revenus du capitaine, en se chargeant de les lui payer, et retirant pour son compte la solde des semestriers.

Les livraisons pour les troupes devoient naturellement procurer des avantages aux provinces; mais on en a abusé. Le drap pour les officiers sortoit de la fabrique des draps fins de Berlin; celui pour les soldats devoit

Digitized by Google

être acheté aux ouvriers du pays. Le roi accordoit ces livraisons par entreprise, et les régimens étoient obligés de prendre les draps des entrepreneurs, qui prescrivoient ensuite, à leur gré, un marché aux pauvres ouvriers. Il paroît que l'armée a toujours fait un des principaux débouchés pour le travail des drapiers du pays, puisqu'il est avéré que les entrepreneurs ont pu mettre un prix aux ouvrages de ces pauvres gens, qui leur fournissent à peine la plus étroite subsistance pour eux et pour leurs familles; de sorte qu'au moindre accident, ils étoient à la mendicité, et devenoient réellement le plus souvent des mendians. Mais ces infortunés étoient obligés d'acquiescer à ce prix, sous peine de n'avoir point d'ouvrage. Telle étoit la source honteuse des gains de quelques entrepreneurs; ils ruinoient l'industrie par ce qui auroit dû la soutenir. Nous trouvons ce fait dans un morceau sur les mendians, inséré dans le journal de Berlin (1), où il est allégué comme une des grandes causes de la mendicité; et sans doute cet abus a été des plus crians, puisque le roi régnant s'est empressé de le réformer peu de mois après son avénement au trône. Il a permis aux régimens de se fournir eux-mêmes où ils voudroient, en contractant immédiatement avec qui leur conviendroit, mais donnant toujours la préférence, à prix égal, aux drapiers du pays pour les entreprises.

(1) Janvier 1787.

Telle

Digitized by Google

Telle est la constitution de l'armée prussienne. Passons à son armure et à son habillement.

SECTION TROISIÈME.

ARMURE ET HABILLEMENT.

Armure de l'infanterie.

L'armure est, pour ainsi dire, la base du militaire. Le fusil fait l'arme principale de l'infanterie, qui est elle-même la partie principale des troupes. Cette arme doit être 1.° du plus grand calibre possible; 2.° la plus durable; 3.° la plus maniable et la plus légère qu'il se puisse. On sent bien que cette condition met des bornes aux autres.

On abandonne, ce me semble, cette importante partie trop à la routine, et l'on n'en encourage pas assez le perfectionnement. Si l'on parvenoit, par un moyen quelconque, à donner au fer une plus grande résistance contre l'effet de la poudre, le fusil en seroit très-perfectionné; et sans doute cela est possible, puisqu'on fait des fusils de chasse très-légers, qui portent plus loin que les gros fusils militaires. On y parvient encore en rayant les armes, et augmentant ainsi la résistance de la balle, et en conséquence la force de la poudre. Le travail qu'il faut donner au fer pour fabriquer de telles armes, est apparemment trop cher pour l'employer à l'égard des fusils de toute une armée; et quant à l'autre moyen, il rend la charge beaucoup trop lente pour pouvoir être appliqué au service de l'infanterie.

Digitized by Google

Cependant, peut-être un prix proposé à cet effet encourageroit-il la découverte d'un moyen plus facile et plus économique, et les gouvernemens en proposent de beaucoup moins intéressans pour eux, ou même pour les philosophes, qui n'espéreront jamais voir réprimer ou dompter l'art de détruire que par sa propre perfection.

La longueur et le poids du fusil varient dans tous les services. Ce seroit juger trop superficiellement, que d'affirmer sur cette seule donnée, qu'on ne les a fixés sur aucun principe raisonnable. Au contraire, nous pensons qu'aussi-tôt qu'on les fixera d'après le seul, savoir l'expérience, ils différeront à cet égard, non-seulement d'un service à l'autre, mais dans le même service. Les races de chevaux diffèrent de pays en pays pour la grandeur et pour la force; pourquoi les races d'hommes ne différeroient-elles pas de même? Et en ce cas, quoi de plus naturel qu'une nation ait des fusils plus longs et plus pesans que telle autre? et que chez la même nation qui posséderoit des provinces où l'espèce humaine différeroit en force et en taille, les fusils des régimens de telle province fussent plus longs et plus pesans que ceux des régimens de telle autre, du moins si elle recrutoit à la prussienne? Mais dans quelque nation que ce soit, on devroit faire les fusils suivant la taille; savoir, de telle longueur pour tout ce qui seroit au-dessous de cinq pieds quatre pouces; plus grands pour tout ce qui auroit de cinq pieds

Digitized by Google

quatre jusqu'à cinq pieds huit et neuf pouces; et d'autres plus grands encore pour tout ce qui s'élèveroit au-delà. C'est précisément parce que cela n'est point déterminé, que nous en concluons qu'on n'a pas consulté une expérience raisonnable pour fixer les dimensions et le poids du fusil.

Mais quelles expériences faudroit-il employer à cet égard, dans un métier où le plus grand inconvénient pour l'avancement de l'art, est que les expériences réelles sont impossibles en temps de paix, et impraticables en temps de guerre? celle de faire tirer avec différentes espèces de fusils, et à diverses distances, des pelotons ou des divisions de bataillons pris au hasard çà et là, avec la même vîtesse que dans un bataille, contre des toiles et des soldats peints, puis de compter les coups qui auroient porté. Il faudroit répéter ces expériences assez souvent pour parvenir à quelque certitude à ce sujet; et voilà ce qu'en général on n'a fait nulle part, si l'on excepte les essais particuliers des officiers zélés pour l'avancement de l'art; d'où il résulte qu'on n'a suivi jusqu'ici que la routine, en fait d'armes au moins de ce genre.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions générales, tous ceux qui connoissent le service prussien et celui des autres puissances, avoueront que l'infanterie de Frédéric II est la mieux armée qu'il y ait aujourd'hui en Europe. On a fait quelques changemens essentiels au

Digitized by Google

fusil, qui l'ont rendu infiniment supérieur à ce qu'il est resté par-tout où cette innovation n'a pas été imitée.

Le premier de ces changemens a été de faire les baguettes cylindriques. Par là on épargne au fantassin la peine de tourner la baguette pour bourrer. Non seulement ce mouvement prolonge de beaucoup l'action de charger, mais dans le combat, les soldats, en tournant la baguette, s'entre-donnent des coups sur les bras, sur les mains, sur la tête, dans le visage; ou même ils se la font tomber, et l'on pense bien qu'ils ne songent plus à la ramasser. Le soldat fait alors une mauvaise manœuvre, que l'incommodité de tourner la baguette ne rendoit déja que trop ordinaire à la guerre; savoir de mettre la cartouche dans le canon, de donner un coup de crosse à terre pour la faire entrer, puis de tirer. Tous ces inconvéniens s'évitent avec les baguettes cylindriques. La baguette ainsi nommée, n'est pas un cylindre de fer de la grosseur de la cartouche; elle n'est qu'un peu plus grosse qu'une baguette ordinaire, et renforcée par les deux bouts. Le fusil est un peu appesanti sans doute, et par le poids de la baguette, et parce qu'on a été obligé de grossir le bois du fût. On a raccourci le fusil d'environ un pouce et demi à deux pouces, et le mal a été aussi-tôt réparé. Au reste, nous avons vu un fusil où la baguette étoit aussi mince que dans les armes ordinaires, mais seulement d'une épaisseur égale aux deux bouts, où l'on avoit laissé l'ancien fût, en le creusant seulement, et en

Digitized by Google

élargissant les douilles. Par ce moyen, la baguette faisoit le même effet, et le poids du fusil n'en étoit pas seulement augmenté. D'ailleurs il n'étoit pas nécessaire de fûter les armes à neuf pour cela, et cette opération ne coûtoit que trente-six sous par fusil (1).

Cette amélioration du fusil est cependant, selon nous, subordonnée à un autre changement introduit dans l'armée prussienne; ce sont les lumières coniques. Le nom indique la chose. Le trou de la lumière a la forme d'un cône tronqué, dont le grand orifice est du côté intérieur, où se trouve un coin de fer trop-long à décrire, qui conduit et fait jaillir la poudre dans le bassinet, avec lequel d'ailleurs la lumière a plus de communication, graces à la construction de la culasse coupée en biseaux. Cette invention, qui a en outre l'avantage d'empêcher le fusil de repousser, dispense de l'amorcer: on déchire la cartouche; on la met dans le canon, et en la bourrant, la poudre passe à travers l'orifice extérieur, qui n'est pas plus grand que celui d'une lumière commune. On a objecté contre cette invention, qu'en élargissant la lumière, on affoiblissoit l'effet de la poudre, et que les fusils ne porteroient pas si loin; mais au contraire ils portent plus loin, par une raison très-simple. Le trou n'est pas plus grand à l'orifice extérieur, que celui d'une lumière commune; ainsi il

(1) L'inventeur de cette arme, est M. de Wittenius, colonel de dragons au service de Hesse.

Digitized by Google

n'en sort pas une plus grande masse de poudre. Mais il arrive presque toujours qu'en amorçant, le soldat en répand une partie; or cet inconvénient n'a plus lieu. Toute la cartouche entre dans le cànon, et il ne s'introduit dans le bassinet que ce qui peut y tenir naturellement; c'est là ce qui renforce considérablement la plupart des coups. On a prétendu encore que la lumière se boucheroit. Cette objection nous paroît sans valeur. Ne faut-il pas que la poudre du bassinet communique avec celle du canon, pour faire partir le coup au moyen de la lumière usitée? or, n'est-il pas vraisemblable que cette communication sera plus aisément interceptée dans un trou ordinaire, étroit dans toute sa longueur, que dans celui qui n'est étroit que par une extrémité, et qui va en s'élargissant? L'expérience, au reste, a fait voir qu'en chargeant ainsi, les fusils ratent plutôt moins que plus, et c'est à l'expérience seule à prononcer sur ces sortes de choses. Aussi les Autrichiens, qui commencèrent par se moquer de ces nouveautés, les imitent, parce qu'elles sont réellement très-utiles.

Deux autres inventions dont l'effet est moins important, nous paroissent mériter d'être rapportées ici.

L'une est le cuir que l'infanterie prussienne lie autour du canon, là où on le tient avec la main, en le passant du côté de l'épée lorsqu'on veut charger. Quand on a tiré dix à douze coups, le fusil s'échauffe au point qu'il brûle la main qui le tient. Si l'on continue à faire feu, il s'échauffe à la fin, de manière que la poudre

Digitized by Google

s'enflamme dès qu'elle entre dans le canon : alors il faut absolument cesser de tirer jusqu'à ce qu'il soit refroidi. Par le moyen de ce cuir, on peut faire feu jusqu'à ce moment ; sans ce cuir, il faut cesser auparavant, ou se brûler. Cette précaution est donc avantageuse, puisqu'elle met les troupes en état de continuer leur feu pendant plus long-temps que celles qui la négligent. Or, en général, la troupe qui tirera fera toujours fuir celle qui ne tirera pas.

L'autre invention est une couverture contre la pluie. Les soldats prussiens ont des enveloppes d'un cuir fort, tendu sur quelques côtes de fer, en forme de boîte ouverte d'un côté : on passe cette enveloppe sur la batterie ; l'ouverture est du côté où l'on place la main pour tirer la détente. On sait qu'il est impossible, lorsqu'il pleut, de faire un usage convenable des armes à feu. Cette couverture seroit donc excellente, si elle se conservoit. Malheureusement le soldat la portant attachée à la giberne, elle se détraque précisément lorsqu'il n'en fait pas usage, de sorte que les trois quarts sont hors de service, lorsqu'on devroit les employer. Il seroit très-utile de perfectionner cette invention. Telle qu'elle est, on exerce plusieurs fois par an le soldat prussien à tirer avec. Si ces enveloppes pouvoient devenir plus durables, sans être trop pesantes, on sent bien que la nouvelle manière de charger sans amorcer, rend leur usage beaucoup plus facile.

Digitized by Google

Les troupes prussiennes ont quelque chose d'analogue à ce que nous avons observé sur la taille des hommes qui diffère dans divers districts. Ils ont des régimens de mousquetaires et des régimens de fusiliers. Voici l'origine de cette différence, qui existe encore dans les services d'Allemagne où l'on se modèle sur celui de Prusse.

Habillement, coiffure et chaussure de l'infanterie.

Lorsqu'on forma les grenadiers en Allemagne, leur première destination répondoit à leur nom. Ils jetoient des grenades ; c'étoit par-là qu'ils commençoient leurs attaques. Comme ils étoient obligés de passer à cet effet leur fusil en bandoulière, on leur donna des bonnets pointus, qui paroissent très-ridicules à des yeux inaccoutumés, mais qui au fond sont moins incommodes que les bonnets à peau d'ours, dont on coiffe ailleurs les grenadiers. La raison qui leur fit donner des bonnets est palpable ; le chapeau n'auroit passé qu'avec peine dans la bandoulière. On observa ensuite que ces bonnets faisoient paroître l'homme plus grand. Quand on en vint à donner des fusils à quelques régimens, ils se trouvèrent plus légers que les mousquets, et l'on put y prendre des hommes d'une plus petite taille et d'une moindre force ; car, généralement parlant, le petit homme est sinon moins vigoureux, du moins plus foible que le grand. Pour cacher cette petitesse à l'œil, on donna aux fusiliers des bonnets pointus d'une forme un peu différente, et de là vint le bonnet de fusilier dans les services allemands. On reconnut enfin

Digitized by Google

enfin la supériorité du fusil sur le mousquet ; on apprit à charger plus vîte, et l'on abandonna absolument les grenades, parce que le grenadier, en les jetant, auroit été exposé à un feu trop multiplié et trop nourri. Alors toute l'infanterie reçut une armure égale ; savoir, le fusil avec la bayonnette à douille. On retint cependant, pour le coup-d'œil, les anciennes coiffures, et d'après elles, on laissa les anciennes dénominations.

C'est delà que s'est introduit l'usage de donner des bonnets aux régimens des cantons où les hommes d'une grande taille sont plus rares, et de les nommer des régimens de fusiliers. Nous n'avons pas vérifié si leurs armes sont plus courtes et plus légères que celles des régimens que l'on nomme mousquetaires ; mais si cela étoit, comme nous le pensons, l'idée que nous avons indiquée ci-dessus seroit réalisée à un certain point. Ce dont nous sommes certains, c'est qu'on donne dans le service de Prusse, des armes plus grandes aux régimens où les hommes sont d'une taille plus haute. On pourroit donc croire qu'on en distribue de plus courtes à ceux où l'on prend, généralement parlant, des hommes d'une taille plus petite (1).

Pour qu'on puisse juger dans quels cantons les hom-

(1) Un officier très-instruit m'assure que si des régimens de la même armée, ceux de campagne, par exemple, et ceux de garnison, sont du service de Prusse armés différemment, la cause n'en est pas la plus ou moins grande élévation de la taille : c'est qu'à mesure que l'armement de l'infanterie s'est amélioré, on a toujours

Digitized by Google

mes sont plus propres au service de l'infanterie, au moins par rapport à la taille, nous donnerons ici la liste des régimens de fusiliers.

Il y a dans les Marches de Brandebourg, non compris les quatre bataillons des gardes, qui tirent leurs recrues de toute l'armée, quatorze régimens en garnison, dont deux seulement de fusiliers.

De six régimens dans le pays de Magdebourg, il n'en est qu'un de fusiliers; mais il tire ses recrues de la haute Silésie.

Treize régimens d'infanterie sont sur la répartition de la Silésie, et huit sont de fusiliers.

Les deux tiers des six régimens de la Westphalie sont de fusiliers; mais il n'y a aucune induction à tirer de là pour la race humaine, parce que ces quatre régimens sont précisément ceux qui ne tirent aucunes recrues du pays.

Sur cinq régimens qui lui sont échus en partage, la Prusse orientale n'en a qu'un seul de fusiliers, tandis que la Prusse occidentale en a sur le même nombre de cinq, quatre de fusiliers.

Enfin la Poméranie a cinq régimens tous de mousquetaires, et aucun de fusiliers.

---

donné les armes neuves ou nouvelles aux régimens de campagne, et l'on a fait passer à ceux de garnison les armes réformées de l'infanterie de campagne. Dans ce moment même, les régimens de garnison n'ont pas les fusils à baguettes cylindriques.

Digitized by Google

Il paroît donc que la Silésie et la Prusse occidentale sont les provinces prussiennes où les hommes de grande taille sont les plus rares. Nous le croyons ainsi, non-seulement parce que la plus grande partie de l'infanterie qu'on en tire ne sert à former que des fusiliers, mais encore parce que de trente-six bataillons de garnison, la Silésie seule en fournit seize, et de cent escadrons de troupes légères, quarante sont compris dans sa répartition. Or ce genre de troupes n'exige que des hommes de petite taille.

Quant à la Prusse occidentale, elle entretient un régiment de garnison de quatre bataillons, et pour toute cavalerie, un de hussards.

D'un autre côté, dans la Poméranie, dans le duché de Magdebourg, la principauté de Halberstadt et les Marches, l'espèce humaine semble en général plus grande, puisque ces provinces fournissent si peu aux fusiliers, aux régimens de garnison et aux hussards.

Un casque d'une forme agréable et commodément arrangé vaudroit mieux sans doute que les bonnets de grenadiers et de fusiliers; mais c'est aussi le seul changement que nous voyons à faire dans l'habillement du fantassin prussien.

On s'est fort récrié sur les habits étroits et courts qu'on lui donne; mais c'est à tort. Ce vêtement est leste, il s'imbibe moins d'humidité qu'un habit plus ample, et il sèche plus tôt: or l'humidité est la seule chose dangereuse pour la santé, qui, chez un soldat, doit

Digitized by Google

d'ailleurs être très-aguerrie. Quant au froid, tout dépend de l'habitude. En général, le soldat est plus exposé à la chaleur, et en souffre davantage que du froid. Or l'habit prussien est excellent contre la chaleur.

Les guêtres et les souliers carrés ont été un autre objet des sarcasmes de ceux qui manient mieux le ridicule qu'ils ne connoissent les choses militaires; mais c'est assurément la meilleure des chaussures. La bottine laissant la moitié des jambes découvertes, il n'est pas possible que le soldat se tienne tranquille sous les armes, en été lorsque les mouches le piquent. Les guêtres tiennent d'ailleurs la jambe chaude et sèche.

On donne des bas de laine aux soldats prussiens; mais en marche ils n'en portent jamais: au moins en coupent-ils les pieds, enveloppant les leurs de toile enduite de suif, ce qui les tient chauds, secs, et ne blesse pas. C'est la seule chaussure bonne à la guerre, et les officiers doivent veiller à ce que leurs hommes n'en aient pas d'autres.

Habillement et armure des cuirassiers.

Les cuirassiers sont vêtus à l'allemande: une petite veste, le buffle, mais de drap; un grand chapeau et des bottes demi-fortes. Leur armure est le mousqueton, les pistolets, une épée à deux tranchans de trois pieds quatre à six pouces de long et de deux doigts de large. Ils ont pour armes défensives la cuirasse, ou plutôt le plastron, et la calotte sur le chapeau. Nous approuverions volontiers tout le reste; mais il

Digitized by Google

faudroit, selon nous, jeter le plastron, et donner une autre arme de main à la cavalerie. Voici nos raisons.

Pourquoi met-on des hommes sur des chevaux à la guerre, et pourquoi les fait-on combattre ainsi? C'est pour renverser, par l'action de cette masse énorme réunie, tout ordre de bataille moins massif qui voudroit lui résister. Mais l'action des corps en mouvement ne dépend pas de la masse seulement, elle est le produit de la masse et de la vîtesse. La force de la cavalerie est donc très-augmentée, de ce que le cheval est un animal non-seulement puissant, mais rapide. Voilà pourquoi il faut attaquer en carrière. De ce principe suit encore, que plus votre cheval se meut rapidement, plus sa force et son action augmentent. Or tout ce qui le charge diminue cette rapidité; et ne croyez pas que douze à quatorze livres de plus ou de moins ne soient point un objet. Ne voyez-vous pas que les Anglois, qui ont tant approfondi la théorie des courses de chevaux, pèsent ceux qui doivent les monter pour les faire courir? Un des jockeys est-il plus lourd de trois á quatre livres que son émule, ils mettent autant de plomb dans la poche de celui-ci pour égaliser les poids. L'addition du plastron diminue donc d'autant la rapidité de votre cheval. Nous supposons que l'homme et le cheval pèsent mille livres; nous supposons que le cheval coure avec une vîtesse égale à cent, et que le plastron pesant dix livres, lui ôte

Digitized by Google

un centième de vîtesse. Dans l'un des cas, il fera une impression sur la troupe qu'il chargera, égale à cent mille livres; et dans l'autre, à quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix. Mais assurément dix livres de plus causeront un bien plus grand retardement dans sa rapidité que celui que nous avons énoncé. Voyez donc ce que vous perdez. Si vous supposez la diminution de vîtesse un cinquantième, la perte de l'action sera de mille vingt; si d'un vingt-cinquième, de quatre mille quarante, et ainsi du reste.

Et pourquoi cette perte? à quoi sert le plastron? A tuer dix hommes de fatigue, d'échauffement, de maladie, contre un à qui par hasard il sauvera la vie. Songez toujours qu'à la guerre, plus vous fatiguez l'homme, plus vous augmentez le danger auquel l'exposent les maladies. Dans toutes les mesures que vous prenez pour préserver son existence, comparez donc le danger des maladies avec celui qu'il court au milieu de l'action; et si vous trouvez que le premier surpasse l'autre, vous tuez votre cavalier, au lieu de le ménager, en l'exposant à celui-là pour le préserver de celui-ci. Or nous mettons en fait que de cinq cents cavaliers, il n'y en a peut-être pas deux dans toute une guerre à qui le plastron sauve la vie, et qu'il y en a un sur cent auquel il la coûte, soit par la fatigue, soit par le froissement des chutes.

Quant à l'épée, il faut d'abord poser en principe que le cavalier ne peut et ne doit jamais combattre

Digitized by Google

de la pointe. Nous oserons soutenir que c'est une idée très-peu militaire, que de prétendre à faire donner le choc, le bras et l'épée tendus en avant, malgré les autorités qui soutiennent ce genre d'attaque. Il faut absolument dans ce systême, que le cavalier se lève sur ses étriers, et qu'il porte le corps en avant, pour passer toute la partie de l'avant-main de son cheval et de celui de son adversaire, afin d'atteindre celui-ci. Or dans cette position, rien n'est plus aisé de la part de l'ennemi, que de faire tomber l'épée ainsi tendue, par un coup de taille porté sur elle, et d'y ajouter en toute sureté un coup de sabre sur la tête de son adversaire. Aussi la cavalerie prussienne n'attaque-t-elle jamais autrement que le sabre levé et le corps droit, seule méthode suivant laquelle un escadron puisse conserver son ordre et son alignement, le cavalier rester maître de son cheval au milieu de la plus forte carrière, et les chutes et autres accidens si dangereux, sur-tout dans une charge, n'avoir pas lieu. Ce n'est donc pas pour faire une aussi pitoyable manœuvre que celle d'attaquer d'estoc, que la cavalerie a le sabre que nous venons de décrire.

Or ce principe posé, on peut assurer, d'après des expériences certaines, que pour frapper de taille, le sabre à deux tranchans est le plus mauvais de tous; que le sabre droit à un tranchant est moins mauvais; mais que l'arme la plus parfaite pour la cavalerie, est

Digitized by Google

le cimeterre, le sabre turc ou hongrois recourbé (1); telle est l'arme qu'il faudroit à toute la cavalerie. Nous ignorons pourquoi les Prussiens ont imaginé de donner, tant à leurs cuirassiers qu'à leurs dragons, le plus mauvais de tous les sabres, et pourquoi ils ont persisté à le garder. Une circonstance a d'un côté caché cet inconvénient, et de l'autre elle prouve qu'il n'est pas d'une conséquence aussi extrême qu'on pourroit le penser sur l'exposition purement théorique du fait.

Des officiers de cavalerie, aussi expérimentés qu'éclairés, nous ont dit que presque toujours, lorsque deux troupes couroient se charger, l'une des deux s'enfuyoit avant que l'autre la joignît, et qu'il n'y avoit de coups de sabres de donnés que dans la poursuite. Or on sent bien que tout sabre est bon contre un

(1) Voyez sa description, dans le voyage en Syrie et en Egypte de M. de Volney, ce livre qui a si bien montré que pour réussir sans cabale et sans prôneurs, il ne falloit qu'un vrai talent et un ouvrage bien fait. « Sa lame, prise en ligne droite, n'a pas plus de vingt-quatre » pouces; mais mesurée dans sa courbure elle en a trente. Cette forme, » qui nous paroît bizarre, ajoute cet excellent observateur, n'a pas été » adoptée sans profits. L'expérience apprend que l'effet d'une lame » droite est borné au lieu et au moment de sa chûte, parce qu'elle ne » coupe qu'en appuyant. Une lame courbe, au contraire, présentant » le tranchant en retraite, glisse par l'effort du bras, et continue son » action dans un long espace. Les barbares, dont l'esprit s'exerce de » préférence sur les arts meurtriers, n'ont pas manqué cette observa» tion, et de là l'usage des cimeterres, si général et si ancien dans » l'orient. » (Tom. 1, pag. 159 et 160.)

ennemi

Digitized by Google

ennemi qui fuit, et que lorsqu'on fuit tout sabre est encore bon, parce qu'on auroit celui de Scanderberg, qu'on n'en feroit pas usage. Quant aux cas particuliers, et toujours rares, où des cavaliers ont combattu corps à corps, comme cela arrive çà et là dans une poursuite ou dans les escarmouches, chacun s'est servi de l'arme qu'il avoit, sans faire attention à son effet; ou du moins ces petits événemens partiels n'ont pu occasionner une clameur assez générale pour opérer un changement universel d'armure. Cette grande barre de fer dans la main robuste d'un cuirassier ou d'un dragon, suffit, lors même qu'elle tombe à plat, pour abattre un homme qui en est frappé, et mettre le cavalier qui le lui porte en état de le faire prisonnier, ce qui est tout ce que l'on veut de nos jours. Mais si, comme les Turcs, nous mettions les têtes de l'ennemi à prix, et qu'il fût de l'intérêt de chaque cavalier d'en couper le plus qu'il pourroit, il est probable que l'insuffisance de notre sabre frappant tous les yeux, on auroit adopté le sabre hongrois, dont le coup est beaucoup plus assuré.

Un autre inconvénient du sabre prussien, c'est que la poignée en est couverte d'une grande plaque. Il s'y trouve un trou très-étroit, où il faut que la main passe pour la saisir. Dans la bagarre d'une escarmouche, au moment où le cavalier, après avoir fait le coup de pistolet, veut saisir l'épée, il peut manquer ce trou, en être retardé, et donner ainsi à son adversaire le

Digitized by Google

temps de lui asséner un coup avant qu'il ait tiré l'épée. Ce cas n'est pas fort ordinaire sans doute, et il ne vaudroit pas d'être rappelé, si cette plaque étoit du moindre usage. Mais comme elle est inutile, et qu'une simple branche de fer pour couvrir la main feroit le même effet, nous ne savons pas pourquoi on la conserve.

Lorsque nous avons vu les cuirassiers prussiens, nous avons été frappés de la petitesse de leurs chevaux. Ils ont tout au plus la taille moyenne. On prétend que ces chevaux sont aussi robustes que s'ils étoient plus grands. Nous ne croyons pas que la nature ait fait pour les chevaux une exception générale à la règle, qui veut que tous les animaux soient forts en proportion de leur taille. D'ailleurs les hommes nous ont paru des colosses. On nous a dit que c'étoit contre les intentions de Frédéric, que les chefs s'efforçoient d'avoir des cuirassiers d'une si grande taille. Nous ne saurions rien assurer de positif à cet égard, sinon que nous croyons les chevaux de la cavalerie prussienne trop foibles en général, pour porter toute la charge de guerre des cuirassiers ; car outre la selle, qui est assez lourde, le cavalier, la cuirasse, les armes, le fourrage, le porte-manteau, partie de la tente, le pieu du camp, et surement quelque autre chose encore, forment un grand poids. Tous les chevaux de la cavalerie prussienne ont au milieu de la paix les reins ployés, et l'épine du dos arquée, ce qui

Digitized by Google

prouve au moins que la cavalerie prussienne reçoit et monte ses chevaux trop jeunes.

Habillement et armure des dragons.

Les dragons prussiens ont des chevaux d'une taille moindre que ceux des cuirassiers, mais qui cependant ne sont pas de la plus petite. Ils sont tous du même poil, c'est-à-dire, ou noirs, ou bais; aussi les dragons prussiens servent ils précisément comme la cavalerie, et ce n'est que dans un cas de besoin éminent qu'ils font le service de troupes légères. Ils ont un justaucorps, et des bottes plus minces que celles des cuirassiers. Leur armure, comme celle de la cavalerie, consiste dans le sabre et les pistolets. Ils ont en outre des fusils avec des bayonnettes, mais plus petits que ceux de l'infanterie, et faits à l'ancienne manière, Frédéric II n'ayant pas jugé qu'il valût la peine d'y faire les changemens auxquels il a soumis son infanterie. On dresse pourtant les dragons prussiens avec grand soin, à combattre à pied, quoiqu'on ne les emploie presque jamais à cet usage.

Nous dirons à ce propos, que l'on voit à Gotha, chez M. le général Berbisdorff, une arme de son invention qui seroit excellente pour les dragons. C'est un fusil avec une baguette qui se termine à un des bouts en pointe triangulaire, de façon qu'elle sert en même temps de bayonnette. Cette invention, dont M. Mauvillon a donné une description dans un journal allemand (1), nous a paru très-ingénieuse. Le général Ber-

(1) *Deutsches museum.*

Digitized by Google

bisdorff envoya cette arme à M. de Lascy, pour la présenter à l'empereur. Peu après, les gazettes autrichiennes dirent qu'elle avoit été donnée à quelques régimens de dragons impériaux, et la firent passer pour une invention de M. de Lascy. Honneur soit rendu au véritable inventeur, qui fournit des modèles de cette arme pour un prix médiocrement plus fort que le prix naturel du fusil. Elle sauve entièrement au dragon l'horrible gêne de la bayonnette lorsqu'il est à cheval; elle épargne l'habit, que la bayonnette déchire toujours; enfin elle est au besoin une bayonnette très-utile: on sait au reste que ce besoin est très-rare dans le service des dragons.

Habillement et armure des hussards.

Si les hussards prussiens ne sont pas d'aussi bonnes troupes légères que les hussards autrichiens (et des officiers de diverses nations qui ont fait la guerre de sept ans, m'ont paru penser autrement, contre l'avis des Prussiens même), il est du moins incontestable qu'ils chargent beaucoup mieux en ligne. Ils sont formés, armés, montés et vêtus comme tous les hussards du monde. Leurs petits chevaux sont excellens.

C'est ici le lieu d'examiner si, lorsqu'on a senti la nécessité d'une cavalerie légère, on a bien fait de la calquer ainsi sur celle des armées autrichiennes. Nous mettrons sous les yeux du lecteur militaire, les raisons qui se présentent pour et contre cette méthode.

On pourroit dire d'abord, pour soutenir le système actuel, que l'équipement et l'armure du hussard sont

Digitized by Google

en eux-mêmes excellens. Le bonnet ou schako seul est peut être susceptible de quelque objection, encore n'est-ce pas aux hussards que nous les avons entendu faire. Ensuite la façon de dresser les hommes et les chevaux chez les hussards, est excellente, déterminée, connue; et dans la nécessité de former promptement une cavalerie légère, ne valoit-il pas mieux adopter le bon déja existant, que de courir après un meilleur très-douteux, et d'autant plus difficile à statuer, que tandis qu'en suivant la route battue, il étoit aisé de tirer des hussards déja existans des sujets capables d'en former d'autres, il auroit fallu au contraire, en inventant, tout créer, ce qui eût été long et hasardeux. D'ailleurs la cavalerie légère actuelle se voyant habillée, armée, dressée comme la hongroise, se croira égale à celle-ci, dont les rites lui seront connus; elle n'en sera par conséquent point étonnée, et c'est presque tout à la guerre. Enfin l'habit leste et singulier des hussards leur fournit beaucoup de recrues, tant l'extérieur est nécessaire pour frapper et déterminer les hommes! Leur ôter cette singularité, c'est leur ravir cet avantage.

A ces raisons on peut répondre qu'il falloit prendre de l'équipement du hussard ce qu'il a de bon, et rejeter le reste, parce que tout n'y est pas bon. La selle, le sabre, la carabine et les pistolets sont excellens; mais l'habillement est cher, long à vêtir, à arranger, le harnois du cheval surchargé de choses inutiles. Tout cela pouvoit être autrement et mieux. Le

Digitized by Google

second argument est sans doute la vraie cause de l'adoption des hussards, qui a eu pour objet d'attirer des officiers hongrois et des déserteurs de cette nation, afin de pouvoir dresser plutôt la cavalerie légère que l'on se décidoit à mettre sur pied. Quant au prétendu avantage des usages et des habitudes conformes, il est très-douteux. Un homme qui ne tire pas si bien des armes qu'un autre, pourra plutôt espérer de le toucher s'il a une méthode différente, que s'il suit servilement celle où il est moins adroit, et sur-tout s'il a été formé lui-même par cet autre (1) Ainsi des troupes légères autrement constituées, exercées, auroient peut-être étonné celle des Hongrois, et obtenu plus de succès contre elles que leurs imitateurs, qui, au commencement du moins, étoient, et qui seront peut-être long-temps encore bien au dessous d'eux. Il n'auroit été question que d'imaginer une constitution et un exercice analogues au besoin, aux circonstances et à l'esprit national. Voilà sans doute de quoi la paresse ne s'accommodoit pas ; elle aime toujours mieux prendre ce qu'elle trouve sous sa main.

---

(1) Ce que nous disons ici peut également s'appliquer aux Bosniaques prussiens, qui sont un régiment formé, armé et équipé sur le modèle des Cosaques de la Russie. Ils ont l'habit long des Asiatiques, et une lance. Rien ne sauroit leur résister devant eux, mais il faut les laisser passer dans une charge, et leur tomber en flanc et en queue; alors ils sont aisément vaincus.

Digitized by Google

Enfin il n'auroit pas été impossible de créer un habillement également leste et avantageux, qui eût tout aussi bien frappé les yeux : celui de la cavalerie légère angloise, par exemple, est très-joli. Au reste l'expérience pourra venir bientôt au secours du raisonnement à cet égard. Les Anglois et les Hanovriens qui les singent ont des chevaux légers autrement équipés que les Hongrois. A la guerre on pourra voir à qui des deux appartient la palme. Les carabiniers du feu comte de la Lippe forment un autre fait en faveur du second sentiment. Ils n'ont pas moins bien servi que les hussards, sans être vêtus comme eux.

SECTION QUATRIÈME.

DES MOYENS PAR LESQUELS L'ARMÉE PRUSSIENNE EST DEVENUE CE QU'ELLE EST.

Nous envisagerons cet important sujet sous trois points de vue principaux.

Les troupes prussiennes, ces troupes *élévées à la victoire*, comme l'a écrit Fredéric (1), ont montré presque par-tout une valeur surnaturelle : comment la leur a-t-on inspirée ?

Les troupes prussiennes ont exécuté des prodiges

(1) Dans son testament.

Digitized by Google

en fait d'art militaire : comment est-on parvenu à les dresser si parfaitement ?

Les troupes prussiennes sont capables presque à volonté d'entrer soudainement en guerre, et d'agir avec toute la vivacité d'une armée qui l'a faite depuis long-temps : par quels moyens Frédéric II a t-il mis son armée en état de se mouvoir, pour ainsi dire, au moment où il en donnoit l'ordre ? Tels seront ici les objets de nos recherches.

Véritables causes de la grande valeur qu'ont montré les troupes prussiennes.

Ce n'est pas à une bravoure particulière des soldats qu'il faut attribuer l'étonnante valeur que l'armée prussienne a montrée presque en toute occasion. A la vérité les Poméraniens fournissent des soldats d'une bonté et d'une fidélité particulières. On estime aussi les soldats des Marches et de la Prusse; mais tous les régimens prussiens sont remplis d'étrangers, de gens de mauvaise volonté, et même en supposant aux Poméraniens une aptitude particulière à la guerre, leur nombre est petit si on le compare à l'armée. Tout le reste n'a rien de particulier, rien qui le distingue à cet égard, rien que la bravoure ordinaire de l'homme tel qu'on le trouve par-tout, de l'homme animal, guerrier d'une extrémité du globe à l'autre, mais naturellement indiscipliné et variable. Il est même dans la monarchie prussienne quelques contrées où le peuple a peu de goût et d'aptitude au métier des armes, et au fond tout aussi peu d'attachement pour le souverain. Telle est la Silésie, qui forme le quart de la population, et plus du quart

Digitized by Google

quart de l'armée. Il faut donc chercher la cause de ce phénomène ailleurs que dans la constitution naturelle des peuples, et ce ne peut être que dans les arrangemens militaires de Frédéric II.

Ces arrangemens sont admirables, et d'autant plus, qu'ils ont une très-grande difficulté à surmonter. Il est bon de l'exposer avant de passer plus loin.

Lorsque le soldat aura pendant le temps de son service un entretien honnête, et une subsistance assurée quand l'âge et les blessures l'auront rendu incapable de porter les armes, il sera zélé, affectionné; il fera de bon cœur tout ce qu'on exigera de lui; telle est du moins la tournure de l'esprit humain. Mais l'armée du roi de Prusse est trop grande, et les moyens de ce monarque trop petits, pour qu'il puisse satisfaire à ces conditions. L'entretien du soldat, tant qu'il sert, est tolérable, bien qu'assurément très-modique. Mais, excepté les invalides des gardes, et tout au plus les six cents invalides entretenus à Berlin, il n'y a dans la monarchie prussienne aucun asyle pour ceux qui ont consumé leurs forces au service, aucun arrangement pour leur subsistance. On fait à la vérité ce qu'on peut; on saisit tous les moyens qui se présentent pour placer les vieux soldats, et ils le sont toujours de préférence à tous autres prétendans. Mais ces ressources de détail sont loin de suffire à une armée aussi nombreuse, dont il doit sortir annuellement des milliers d'invalides. Les autres

Digitized by Google

n'ont de ressource que celle de mendier ; et l'on ne sait que ressentir le plus, de pitié de leur situation, ou de haine pour leur insolence, leurs importunités, leurs vexations même. Sans doute parmi ces gens-là, il est un grand nombre de mauvais sujets ; mais au moins leur paresse ne devroit-elle point trouver de prétexte, ni leurs mauvaises inclinations de moyens de se satisfaire. On diroit que l'aspect de ces vétérans, demandant l'aumône en tous lieux dans les états du roi de Prusse, devroit frapper d'horreur tous les soldats actuellement à son service, leur faire jeter les armes, massacrer leurs officiers, et se débander au moment où on les mène à l'ennemi. Cependant il n'en est rien. Ces mêmes hommes prodiguent mille vies, sacrifient leur santé, leurs membres, pour un roi qui est dans l'impuissance de leur assurer à tous la plus modique subsistance. Rien de plus étonnant, sans doute, et ce phénomène mérite bien qu'on en recherche les causes.

Le premier mobile de l'armée prussienne, c'est l'orgueil, le point d'honneur : il anime même le soldat. Ce n'est pas cette petite vanité absurde et pernicieuse qui stimule certaines nations, et de laquelle nous avons vu nombre d'hommes, militaires de nom, se glorifier ; ce n'est pas, disons-nous, cette vanité insensée qui engage le soldat à trancher de l'officier, du gentilhomme, et à se couper la gorge avec ses camarades. Cette démence ne produit pas un seul bon effet, pas même celui de rendre le soldat brave dans la mêlée.

Digitized by Google

Il ne l'est que quand il attire seul les yeux des autres sur lui, et cette différence est énorme. En un mot, ce genre de point d'honneur n'est jamais qu'une extravagance qui rend le soldat hautain, raisonneur, présomptueux, désobéissant. Dès que ses camarades se mettent à fuir, il court avec eux, parce qu'alors le seul motif de bravoure qu'il ait, la crainte de se voir méprisé d'eux ne le retient plus; mais la voix de l'officier, auquel il se fait souvent un point d'honneur de désobéir, ne le contient pas. Chez les Prussiens, le point d'honneur du soldat est fondé sur le sentiment qu'il appartient au premier ordre du royaume, que le roi fait un cas particulier de ses troupes, qu'il les connoît, qu'il les chérit. Il est fondé sur la perfection même à laquelle le métier des armes est poussé parmi eux, sur l'excellence de leur discipline, sur cet ordre parfait qui règne dans les moindres parties de l'état militaire. Aussi connoît-on des exemples fréquens de déserteurs prussiens, qui, ayant passé à des services moins rigides, se déplaisoient dans cette même douceur, cette négligence qu'ils sembloient être venus chercher, se moquoient d'un service si peu exact, et languissoient après la discipline rigoureuse à laquelle ils avoient été assujettis, et qui faisoit leur orgueil.

On se trompe absolument sur la nature du militaire prussien, lorsqu'on s'imagine que la discipline l'avilit. Parce qu'on châtie dans ce service avec la canne, l'opinion commune est qu'on se plaît à y frapper tout

Digitized by Google

le long du jour. Rien n'est plus faux (1). Il se commet par-tout des abus et des injustices; et dans les tribunaux même, n'arrive-t-il jamais de punir un innocent? Il est donc très-possible qu'on donne des coups de canne mal-à-propos au service prussien; mais en général, il n'en est pas ainsi. On ne châtie que ceux qui le méritent, et les autres sont bien, et même honnêtement traités. D'ailleurs ce n'est jamais, en Prusse, que sous la discipline militaire de son officier que le soldat plie. Tous les autres états sont obligés de l'honorer et de le traiter avec distinction. Aussi le soldat prussien a-t-il de la fierté, quelquefois même de l'élévation.

(1) Et le préjugé que cette espèce de punition humilie et dégrade les ames ne l'est pas moins. Le commentateur des mémoires du comte de Saint-Germain, a très-bien observé qu'elle est infiniment préférable à l'usage de la prison, lequel confond ensemble le scélérat et l'honnête homme, ne corrige point les paresseux, et inflige une peine au bon sujet qu'on surcharge de services; que dans les temps les plus reculés de la monarchie françoise, et notamment sous le règne de François I, où le soldat étoit choisi avec soin parmi l'élite, et non comme aujourd'hui, pris dans le rebut de la nation, les punitions étoient les coups de hallebardes et les verges, et qu'on n'employoit la prison que pour les criminels qui méritoient d'être suppliciés; que le châtiment des coups a subsisté jusqu'à la mort de MM. de Turenne et de Louvois; qu'elle ne se perdit ensuite que parce que tous les corps se relâchèrent sous leurs successeurs, quoique les soldats qui, dans ces temps de corruption, succédoient aux soldats de ces légions toujours victorieuses, ne méritassent certainement pas les mêmes ménagemens.

Digitized by Google

Si le soldat est bien traité, généralement parlant, le bas-officier est distingué. Il est puni rarement, et seulement pour des fautes contre l'ordre et la discipline. On sait que les Allemands ont quatre manières de nommer par le pronom. Ils tutoient uniquement par familiarité, et cette formule a quelque chose d'amical, à moins que le ton de la colère n'y joigne l'idée du mépris. Les officiers tutoient communément les soldats, sur-tout ceux de leur compagnie. Les Allemands parlent à la seconde personne du pluriel aux gens du bas-peuple, à leurs propres domestiques. Ils appellent par la troisième personne du singulier les personnes fort au-dessous d'eux, mais d'une condition un peu plus relevée. Enfin la troisième personne du pluriel est pour tous les individus de quelque éducation, et auxquels on veut parler avec politesse. C'est par cette dernière locution que les officiers même parlent aux bas-officiers; et aucun bas-officier prussien, qui voit tous les officiers commencer par son grade, ne souffriroit que personne au monde, excepté un général, ou tout au moins un des officiers de l'état-major de son régiment, employât avec lui la troisième personne du singulier. Nous savons que Frédéric ne se servit jamais que de cette locution avec tout homme au service ; mais la distance étoit si immense, que la forme y faisoit peu ? Cette habitude a mal réussi au prince Henri ; et le roi régnant ne se sert jamais que de la troisième personne du pluriel, à quelque officier qu'il parle.

Digitized by Google

Il n'est point de service où l'officier soit plus distingué. Ce qui n'est autre part vrai que des grades supérieurs, l'est, dans toutes les provinces prussiennes, de la profession en général. C'est une maxime établie, reconnue par tous les états de la société, et fondée sur sa constitution même. Là toute distinction futile de noblesse, de robe et d'épée est inconnue. L'uniforme et la dragonne ouvrent toutes les portes (si ce n'est à Berlin, où le subalterne n'est pas assez aisé pour se livrer à la société), facilitent toutes les affaires, procurent enfin les avantages qu'on n'obtient ailleurs que par le crédit ou les richesses. Un ministre d'état se gardera bien, non-seulement de refuser audience au moindre enseigne, mais de le faire attendre, de ne pas l'écouter patiemment; et nous ne conseillerions point aux sous-ordres de ne pas traiter un enseigne avec tout le respect possible, ou de trancher de l'important avec lui.

Deux anecdotes très-connues dans l'armée prussienne feront voir comment Frédéric donnoit l'exemple à cet égard.

Les officiers avoient une place particulière aux spectacles que donnoit le roi. C'étoit une espèce de parquet devant le théâtre, où personne n'entroit qu'eux. Noël, premier maître-d'hôtel du roi, (en Prusse les noms se rapportent aux choses) trouvant l'opéra trop plein, eut la fantaisie de se placer dans ce parquet. L'officier de garde lui dit de sortir: il n'en voulut rien faire, et déclara qu'il étoit *officier* du roi. Cette phrase échauffa tellement

Digitized by Google

le véritable officier, qu'il donna au maître-d'hôtel force coups de canne. Noël, fier des bombes à la sardanapale et des polenta qu'il préparoit pour l'un des rois les plus friands qui fut jamais, se plaignit à son maître de ce dur traitement : *Vous êtes un maraud*, lui dit le roi, *et vous avez reçu le digne prix de votre insolence.* Il fallut que le pauvre Noël se contentât de cette satisfaction. Voilà pour un commensal; voici pour un homme du premier rang.

Le comte de Schwerin, neveu de l'illustre maréchal tué à Prague, s'étoit voué aux lettres et aux affaires du cabinet ; Frédéric l'avoit fait conseiller de légation. Il eut, à un enterrement, dispute pour le rang avec un enseigne, qui ne voulut pas le lui céder. Le comte en écrivit au roi; celui-ci répondit que la chose étoit sans difficulté, et que les enseignes avoient incontestablement le pas sur tous les conseillers de légation. Aussitôt le comte alla déclarer à son oncle, qu'il ne vouloit pas rester dans l'état civil, puisque le roi le mettoit si fort au-dessous du militaire. Bientôt en effet, le conseiller devint enseigne : il est aujourd'hui général-major, et chef du régiment numéro cinquante-deux.

Frédéric a toujours été, envers son armée, même pendant la paix, dans la relation de général en chef. Il connoissoit tous les officiers ; il faisoit personnellement ce qu'on nomme *la revue spéciale* de toutes ses troupes ; c'est-à-dire, qu'il passoit devant les régimens rangés en parade, les recrues de chaque division placées devant

Digitized by Google

chaque compagnie; le capitaine l'accompagnoit, et c'est par lui qu'il se faisoit rendre compte de tout ce qui la concernoit. Personne n'ignore qu'il portoit continuellement l'uniforme et toutes les marques distinctives de l'officier. Enfin il ne cessoit pas d'avoir les soins, les formes et les fonctions du premier général de son armée.

Au reste, ce n'étoit pas Frédéric II qui avoit établi, ni même introduit cette idée de la prééminence universelle du militaire. Son père la poussa plus loin que lui, et dans la monarchie prussienne elle est le fruit d'une pratique constante de quatre-vingts années. Frédéric paroît même avoir cherché, sans peut-être l'avoir trouvé, un juste milieu entre le nécessaire de ce genre et l'excès. Certainement une armée n'aura toute l'intensité de la force militaire, que sous un roi militaire; mais Frédéric sentoit bien que si l'esprit légionnaire vexe, opprime, avilit les autres conditions, l'ordre public en sera très-troublé, sans que les officiers en deviennent meilleurs; au contraire. On dit, par exemple, que les officiers piémontois jouissent de certains privilèges très-odieux, comme de d'entrer dans les maisons des citoyens, indépendamment toute invitation, quand il y a une nôce, un bal, une fête, sans qu'on puisse se délivrer de ces hôtes fâcheux. Nous avons peine à le croire; quoi qu'il en soit, Frédéric avoit des principes tout différens; il vouloit que l'état militaire se séparât des autres. Aussi, à Berlin et à Potzdam, où les officiers étoient sous les yeux du roi, ne se mêloient-ils

Digitized by Google

sociétés, ni même à leurs concitoyens d'une autre profession. Frédéric II fit concourir cette espèce d'isolement à la haute opinion qu'il vouloit donner à ses officiers d'eux-mêmes et de leur état, et ses soins à cet égard ont été également immuables et infatigables. Peut-être, si ce n'est en temps de guerre où la carrière étoit ouverte à tous les braves, annonça-t-il trop hautement sa volonté, que tous les officiers, excepté ceux de l'artillerie, du génie, des hussards et des régimens de garnison, fussent nobles. A la vérité, les distinctions inspirent de l'orgueil, et l'orgueil produit de grandes choses. Si un roturier peut être aussi brave que le premier gentilhomme de l'univers, il n'en a du moins pas tant de motifs; et un roi, qui ne sauroit connoître à fond tous ceux qu'il place dans ses troupes, a quelque raison de les choisir de préférence dans la classe où la probabilité de rencontrer des sujets doués de la qualité principale de tout militaire est ou doit être la plus grande. Mais la considération pour la noblesse, cette superstition trop naturelle à l'homme dont la grande ame de Frédéric ne se détacha point assez, le rendit inconséquent à cet égard. Car s'il croyoit utile à la bonté de son armée que les officiers fussent tirés de la noblesse, comment se relâchoit-il de ce principe pour quelques corps, pour le génie et pour l'artillerie, par exemple, ce qui nuisoit infiniment à leur considération, et par conséquent à leur bonté?

Digitized by Google

Seroit-ce parce qu'ils exigeroient moins de valeur? Dans un siége de six semaines, un ingénieur s'exposera plus souvent et plus long-temps à la mort et à tous les dangers, qu'un officier de cavalerie dans tout le cours d'une très-longue guerre; et quant au service de l'artillerie, il est certainement un des plus terribles que l'on puisse concevoir.. Seroit-ce parce que les connoissances acquises ne sont pas assez communes parmi les nobles, pour qu'ils puissent remplir les places de ces deux corps, qui en exigent indispensablement ? Voilà certes un déplorable titre de prééminence pour la noblesse! Le métier des hussards demande aussi des qualités particulières pour s'y distinguer éminemment, parce que là chaque officier est une espèce d'officier-général, qui n'a que lui pour diriger sa conduite. Ces qualités se trouvent quelquefois plutôt dans un caporal de hussards que dans les hommes titrés ; et Frédéric sentoit qu'il se seroit privé d'un excellent sujet pour la petite guerre, en fermant la porte des grades et des honneurs aux hommes sans naissance. Ah! c'étoit plutôt à lui qu'à tout autre mortel à reléguer le préjugé absurde qui nous classe par les ancêtres, chez les siècles de barbarie, ou chez les hommes assez stupides, si ce n'est assez lâches, pour préférer la considération qu'ils obtiennent en faveur des autres, à l'estime qu'ils pourroient mériter pour eux-mêmes.

Mais si la naissance donnoit l'admission au rang

Digitized by Google

d'officier, il ne faut pas croire qu'elle fit passer aux dignités militaires. Les seuls princes de l'Empire étoient poussés plus rapidement, sur-tout lorsqu'ils se trouvoient alliés à la maison royale; encore commençoient-ils communément par obtenir un grade élevé à un autre service, et ils passoient avec ce grade à celui de Prusse. Il est à cet égard une anecdote connue. Le fils aîné du duc de Saxe-Cobourg étoit capitaine au service de Prusse dans la guerre de 1778. Il s'ennuya de ce poste, et le témoigna au roi, en le priant de l'avancer. Le roi lui répondit qu'il avoit cru lui faire beaucoup d'honneur en le nommant capitaine dans son armée ; que si lui, prince, n'en jugeoit pas ainsi, il étoit le maître d'en sortir. Le fils du prince de Prusse, aujourd'hui roi, a fait le service de subalterne dans le régiment des gardes jusqu'à l'avénement de son père au trône. Et remarquez que tous ces princes se garderoient bien de se dispenser le moins du monde de la discipline. Nous avons entendu un général, qui avoit à ses ordres un de ces princes, lui dire en allemand à-peu-près l'équivalent de ces mots : *Monseigneur, de par tous les diables ! prenez garde à ce que vous faites. Votre régiment n'est pas aligné.* A la vérité, il y a peu de princes à l'armée prussienne, qui s'en passe ; et Frédéric préféroit à tous autres sujets les officiers pauvres, parce qu'ils sont les plus attentifs à la chose, les plus dévoués au service. On a de lui une lettre où il déclare nettement qu'il ne veut pas de comtes dans son armée, *parce que d'ordinaire ils sont vains*,

Digitized by Google

volontaires, *indisplinables et ineptes* (1). Mais pauvres ou riches, et quelque soit leur naissance, il faut qu'ils se contentent de passer, à leur tour, par tous les grades de la milice, suivant l'ordre prussien, en commençant par être bas-officiers, et qu'ils se résignent à la plus stricte observation des devoirs de tous les grades.

Non-seulement Frédéric signoit le brevet du moindre officier; mais il réfléchissoit à ce qu'il faisoit en le signant. Le chef du régiment lui proposoit les sujets pour les places; l'inspecteur lui donnoit les détails relatifs au candidat, et le roi ne prenoit sa résolution que sur la connoissance des détails. L'homme qui par la nature de ses relations ou sa vie antérieure ne lui paroissoit pas digne de cette profession, n'y arrivoit jamais, et toutes les recommandations possibles, dont au reste on ne fatiguoit pas Frédéric, ne changeoient rien à ce système.

Encore moins falloit-il songer à obtenir le titre d'officier, sans en exercer les fonctions. C'est une chose sans exemple dans le service de Prusse jusqu'à la mort de Frédéric II. Il falloit même une permission particulière du roi pour porter l'habit ou la décoration d'officier lorsqu'on avoit quitté le service. Elle ne se donnoit jamais qu'à des officiers qui avoient servi avec distinc-

(1) A la vérité, cette lettre fut écrite au sujet d'un comte qui demandoit à sortir du service; ce que Frédéric haïssoit avec raison, parce qu'un officier formé n'est pas remplacé par un nouveau venu.

Digitized by Google

tion, et qui, en se retirant, vivoient de leurs rentes, sans aucune charge civile.

On ne sauroit imaginer combien toutes ces attentions (plus favorables au systême militaire qu'à tout autre, mais aussi c'est de l'armée que nous parlons; ce sont ses succès que nous devons expliquer) contribuoient à élever l'ame de l'officier, et à le rendre propre aux actions les plus nerveuses de la guerre.

Frédéric, dans les premières années de son règne, institua un ordre que l'on nomme *la croix du mérite*. Il la donna quelquefois d'abord à des personnes de l'état civil, à Voltaire, par exemple, et, peut-être à quelques autres; mais bientôt il la réserva uniquement pour le mérite militaire. Ce n'est qu'une pure distinction, à laquelle nul émolument n'est attaché; mais elle n'en fait pas moins un objet d'ambition, parce qu'elle n'a point été prostituée. Elle s'accorde pour une belle action aux officiers de tous grades, rarement à quelques colonels, lorsque leurs régimens se sont distingués dans les revues.

Frédéric a toujours eu le principe excellent de décourager l'envie de quitter son service. Un capitaine, un major, un colonel, s'il sort de l'armée, n'est pas remplacé par l'enseigne qu'elle reçoit. Les pensions de retraite sont donc très-rares au service de Prusse, très-modiques, et uniquement le prix de longs services, réunis à l'impossibilité, pour celui qui les obtient, de subsister autrement. Un officier hors d'état

Digitized by Google

de servir, obtient communément dans les professions civiles une place à sa portée; et il quitte alors toutes les marques distinctives de son premier métier. Mais tant qu'un homme est capable de faire son service, il garde sa place, et on lui en facilite tous les moyens. Les officiers gagnent à persévérer, parce que les places de capitaines sont très-lucratives, et ils ne peuvent que perdre à se retirer. Aussi les vieux officiers sont-ils communs dans l'armée prussienne. Ce régime épargne des sommes au trésor, et conserve à l'armée une foule d'hommes expérimentés. Un tel arrangement paroît dur; mais au fond il est louable et sage.

Sans doute il n'est pas donné à tous les rois d'être des généraux tels que Frédéric, et tous les pays ne comportent pas la même constitution militaire que le sien. Sans doute aussi plusieurs parties en seroient mauvaises pour les royaumes qui ont tant d'autres bases de puissance que leurs soldats; mais ceux-là n'auront point une bonne armée, où le souverain s'écartera des maximes prussiennes. Il doit, s'il veut avoir des troupes excellentes, montrer l'estime qu'il fait du militaire, assister aux exercices, examiner, rechercher, scruter l'état de l'armée en personne, ouvrir l'accès aux lettres des officiers, à leurs observations, à leurs représentations, à leurs plaintes. La discipline la plus sévère paroît douce alors. Les jouissances de l'orgueil rendent toutes les gênes supportables, tous les travaux aisés; or on aura beau chercher; ce n'est qu'à force de gênes et de travaux qu'on formera une bonne armée.

Digitized by Google

L'honneur sans aisance seroit un ressort qui s'useroit bientôt, sur-tout de nos jours, où le commerce a rendu l'argent un moyen de bien-être plus actif qu'autrefois. Aussi Frédéric a-t-il eu grand soin d'amorcer, à cet égard, les jeunes gens, et de satisfaire les hommes mûrs. Il n'y a point de capitaine d'infanterie qui ait moins de cinq mille livres de revenu. Ceux de plusieurs régimens ou corps, ont six, sept et huit mille livres. Les capitaines de cavalerie, de dragons, de hussards, d'artillerie, ont de huit à douze mille livres; ainsi au bout de vingt à vingt-cinq ans de service, on est dédommagé d'avoir attendu.

A cela se joint un autre arrangement d'une grande utilité, et qu'on ne sauroit trop recommander dans tous les services que l'on voudra mettre sur un bon pied; c'est que tout avancement se fait par rang d'ancienneté. Un officier arrive jusqu'à la compagnie dans son régiment; ensuite, pour être fait major, il passe, selon son ancienneté, parmi les capitaines en pied, d'un régiment dans un autre. Cependant on tâche d'arranger les choses, sans faire de tort à un officier, pour qu'il devienne major et même lieutenant-colonel dans le même régiment où il avoit commencé à servir, parce qu'il peut y rendre des services plus utiles qu'ailleurs. Cet ordre se trouble très-rarement. Les officiers, qui en sentent l'avantage, font tout au monde pour qu'il soit maintenu. Les chefs des régimens y veillent. Un

Digitized by Google

des plus grands dégoûts qu'ils puissent recevoir, c'est de voir enfreindre cette règle, et c'est aussi toujours une preuve que le roi n'est pas satisfait du régiment.

Cette manière d'avancer suivant le rang du tableau, est excellente pour l'émulation. On sait à point nommé l'instant où l'on jouira d'un certain bien-être ; où les peines souffertes, les services rendus seront récompensés. On voit toujours devant soi cet avenir ; il est invariable : il ne faut qu'une bonne conduite, sans parens, sans protection, sans fortune, pour y parvenir. Toute cabale avorte alors, toute faveur est exclue ; au lieu que si l'on admet le principe de se permettre des passe-droits en faveur d'un mérite supérieur, toutes les portes sont ouvertes à l'intrigue ; bien servir n'est plus un moyen certain de parvenir, et personne ne s'y adonne de préférence, puisqu'il n'est pas le meilleur.

Moyens dont le roi s'est servi pour instruire son armée.

Mais, pour avancer les officiers selon l'ordre du tableau, il faut les rendre capables de remplir tous les emplois auxquels ils peuvent arriver. Voyons sur quels principes Fréderic a construit à cet égard un système que tant de succès ont couronné.

La guerre n'est plus, comme autrefois, un métier où la valeur et la force personnelles décident la victoire. Au moyen de nos armes, elle est devenue un art, une science très-compliquée. On peut l'étudier théoriquement comme toute autre science ; et une bonne théorie, jointe ensuite à la pratique, formera dans peu de temps, des officiers capables de tout. » Je pourrois

» donc

Digitized by Google

» donc établir de bonnes écoles militaires, se sera » dit Frédéric, et y former tous mes officiers. Mais » quels sont les hommes qui embrassent la profession » des armes? Il en est de deux espèces. Les uns s'y enga- » gent par état ou par nécessité; les autres par goût. » Je ne saurois attendre des efforts bien grands des » premiers; ainsi mettons-les hors de compte, quoi- » que le nombre n'en soit pas petit. Quant aux autres, » qu'elle est l'espèce de caractère qui les porte à em- » brasser l'état militaire? Chez la plus grande partie, » c'est le sentiment d'une valeur naturelle, qui se » plaît au tumulte des armes, à l'activité corporelle » capable d'exercer leurs forces, à la vie sociale » des camps et des régimens. Ce tempérament qui » est très-bon pour éveiller les facultés naturelles de » de l'esprit, est presque toujours contraire à l'applica- » tion studieuse de la lecture et de la méditation. » Donc mes meilleurs officiers seront, dans leur jeu- » nesse, des hommes turbulens, qui ne voudront rien » faire : toujours en guerre avec leurs maîtres et leurs » surveillans, ils sortiront des maisons d'éducation que » je formerai pour eux, très-médiocrement instruits.

» Cependant les hommes n'apprennent ce qu'ils doi- » vent savoir, que de deux manières. La première est » la contention d'esprit, l'application, l'étude théo- » rique en un mot; elle est la meilleure sans doute, » car elle est la plus prompte, et celle qui pénètre le » plus profondément. L'autre est la répétition conti-

Digitized by Google

» nuelle ; et c'est ainsi que les hommes apprennent la » plus grande partie des choses, même les plus diffi- » ciles, théoriquement parlant ; leur langue, par exem- » ple, et les langues étrangères dans les pays où elles » sont indigènes ; tous les métiers ; tous les arts méca- » niques. C'est ainsi que se forment encore le caractère » moral, l'expérience, la connoissance des hommes et » du monde, enfin tant d'autres objets sur l'étude des- » quels on n'a jamais réfléchi, mais qui, au fond, n'en- » trent que par cette méthode dans l'esprit de la plu- » part des hommes. Voilà donc la route que je dois » suivre pour former mes officiers, depuis l'enseigne » jusqu'au général, et c'est d'après cette marche que » je calculerai toutes mes mesures en ce genre. «

Guidé par ces principes, Frédéric s'occupa d'abord de la base de l'art, qui est le perfectionnement des manœuvres militaires. Une armée est un composé de bataillons et d'escadrons. Déterminer et fixer d'une manière invariable, et la meilleure possible, comment un bataillon et un escadron doivent se mouvoir dans toutes les occasions, c'est en faire autant pour un corps, et pour toute une armée. Frédéric a travaillé et fait travailler sans relâche à la solution de ce problême pendant quarante-six années. Aussi en est-il résulté le chef-d'œuvre de la tactique, et, pour trancher le mot, la perfection relativement à notre ordonnance.

On ne s'attend pas que nous donnions ici les détails de la tactique des Prussiens ; ce seul objet formeroit un

Digitized by Google

ouvrage considérable (1) : mais le besoin n'existe, ni ne peut exister dans notre ordonnance, d'inventer des évolutions plus précises, plus aisées, plus promptes, ni de déterminer plus exactement les principes suivant lesquels il faut les exécuter, pour qu'elles se fassent sans faute.

C'est par ces moyens, au-dessus de tout éloge, qu'on a vu au moins sous Frédéric II, des lignes de vingt bataillons prussiens, occupant à peu-près deux mille toises, avancer en bataille l'espace de douze cents pas et davantage, sans déranger leur ordre le moins du monde; une pareille ligne exécuter une conversion sur le centre, pour se mettre en oblique sur leur premier front, en dix minutes; une colonne de vingt escadrons prussiens, chacun de quarante cinq toises de front ou environ, se déployer en cinquante-quatre secondes; et vingt autres résultats si extraordinaires qu'ils paroissent des fables à ceux qui ne connoissent pas les troupes prussiennes.

Nous ferons, à ce sujet, une seule observation de détail, parce qu'elle nous a beaucoup frappé. L'infanterie prussienne ne marche jamais au son de la musique. Un exercice continuel lui imprime si parfaite-

(1) L'amitié d'un des plus savans tacticiens de ce siècle, nous met à même de publier, en quatre-vingt-treize planches, toutes les manœuvres de la tactique prussienne, avec d'excellentes explications. Nous osons croire que c'est le cours de ce genre le plus complet et le plus exact qui ait encore paru. Le lecteur attentif y

Digitized by Google

ment la cadence de la marche, que les soldats n'ont pas besoin des instrumens ; ils en seroient plutôt dérangés, s'ils n'y étoient pas entièrement insensibles. Il ne faut que réfléchir un instant, pour s'assurer combien cette irrésistible habitude vaut mieux que l'idée du maréchal de Saxe, adoptée en France et en Angleterre, d'accoutumer le soldat à marcher au son de la musique. Où le soldat a-t-il le plus besoin de marcher avec une telle précision ? c'est sans doute au moment où l'armée rangée en ordre de bataille, marche en avant pour charger. Or prétendre que des musiciens jouent des instrumens sous le feu ennemi, c'est une idée fort étrange. Ils

---

verra avec quelque surprise, que plusieurs ouvrages de tactique françois ont prétendu enseigner des manœuvres que leurs auteurs n'avoient pas vues, et n'entendoient pas.

Nous avons cru que ce morceau précieux étoit un appendice naturel de notre livre sur les affaires militaires. Au reste les éditeurs de la Monarchie prussienne publieront à part l'un et l'autre traité, pour l'utilité des officiers qui ne mettront pas le même intérêt à la totalité de notre ouvrage.

On sait que la tactique de la cavalerie ne diffère de celle de l'infanterie, quant à la forme des mouvemens, qu'en ce que le cheval ne tournant pas sur sa base comme le fantassin, il faut, dans l'emploi de cette arme, se former ou se rompre tout au moins par quatre. Mais la perfection de la cavalerie prussienne est plutôt produite par les premiers élémens de son instruction, que par les manœuvres que ces élémens seuls la mettent en état d'exécuter avec la précision et la vélocité qui la caractérisent. On ne voit que l'effet ; on saura le *comment*, quand quelque observateur du métier aura suivi les écoles de la cavalerie prussienne dans toute leur étendue, et nous doutons qu'il y fût admis.

Digitized by Google

garderont assurément très-mal la mesure en pareil cas, à supposer qu'on les force d'accompagner les troupes, ou, ce qui est plus difficile encore, qu'on puisse les entendre (1). Si vous avez accoutumé vos troupes à marcher toujours au son de la musique, elles ne sauront pas marcher lorsqu'elles ne l'entendront plus; mais si, par un exercice continuel, vous leur avez rendu la cadence du pas militaire tout-à-fait naturelle et machinale, elles marcheront ainsi dans toutes les occasions. La méthode prussienne est donc la meilleure, la plus militaire, la seule propre aux combats.

Nous l'avons déja dit : il ne faut pas entièrement attribuer cette superbe discipline au feu roi : elle date de plus loin ; c'est son père qui en est le premier au-

(1) Nous trouvons dans un ouvrage nouveau, intitulé *de la Musique considérée en elle-même*, pag. 272, et attribué à M. de Chabanon, ces étranges paroles : « Que seroit-ce à la guerre qu'un combat meurtrier » qui se donneroit en silence? N'entendre autour de soi que les cris des » mourans, et de sang-froid augmenter le nombre de ceux qui meu- » rent; cette idée fait frémir. La musique couvre de son illusion » cette scène de carnage; et les fanfares militaires jettent dans l'ame » des combattans l'alégresse du courage. Ce prestige de la musique, » qui s'étend jusque sur la mort même, fait juger des effets qu'on » peut en attendre au théâtre. » Dans quelles erreurs les meilleurs esprits ne tombent-ils pas, lorsqu'ils négligent d'étudier du moins les traits généraux de tous les objets accessoires au sujet qu'ils entreprennent de traiter! L'auteur ignore-t-il donc que dans une bataille il est une espèce d'instrument dont le bruit suffit pour couvrir celui du cri des mourans; instrument, non à vent, non à cordes, mais à feu, et qui ne laisse pas jouir de la mélodie des autres?

Digitized by Google

teur. Frédéric II n'a fait que perfectionner l'édifice dont Frédéric-Guillaume avoit jeté les fondemens. Animé de l'esprit d'ordre le plus rare, ce roi aimoit les spectacles militaires. Ses troupes exerçoient continuellement, sans vues, sans principes autres que ceux du maniement des armes, et presque sans manœuvres. Mais les troupes n'en apprirent pas moins, au milieu de ces exercices de parade qui ne sembleroient aujourd'hui qu'une fatigante niaiserie, à se tenir sous les armes dans le plus profond silence et la tranquillité la plus calme; à n'avoir l'œil et l'esprit fixés qu'à leur besogne et à la voix de leur commandant. Lorsque ces choses ont été bien inculquées à des troupes, on en peut faire ce qu'on veut. Ajoutons qu'à l'inutile maniement des armes, auquel l'armée de Frédéric-Guillaume étoit presque uniquement astreinte, se trouvoit combinée la charge, et que, par cet exercice continuel, les troupes prussiennes étoient parvenues à tirer avec plus de célérité qu'aucunes autres.

Cet avantage fit remporter à Frédéric II ses premières victoires, et ses victoires furent des leçons où il apprit ce qui manquoit à ses troupes pour les rendre parfaites. La guerre de quarante à quarante-cinq lui montra que charger et marcher sont tout; que le reste n'est que bagatelle. Ce fut dès lors à ce but qu'on exerça continuellement les troupes; le maniement des armes ne fut plus que l'A-B-C, que l'on ne repète pas quand on sait lire. Cette guerre lui montra encore qu'une cavalerie

Digitized by Google

lente est la plus pitoyable des armes, et ne répond nullement à l'immensité des sommes qu'elle coûte. Il travailla donc à rendre la sienne leste, agile, véloce; et, graces à un homme rare, à Seidlitz, qui a vraiment changé la nature de cet arme, il y parvint, sur-tout depuis la paix de mil sept cent soixante-trois, autant qu'il soit donné à l'imagination humaine de le concevoir. On peut assurer que Frédéric a fait davantage pour la cavalerie que pour l'infanterie. En général, l'ordre, la précision et la promptitude dans les évolutions connues furent alors portées au plus haut degré. On les approfondit pour les simplifier et les rendre régulières. Mais ce fut la guerre de cinquante-six qui fit voir la nécessité et la possibilité d'en imaginer de nouvelles, de plus promptes encore, pour former et pour changer l'ordre de bataille de toutes les manières, avant que l'ennemi pût ou s'en appercevoir, ou s'y opposer. C'est après cette guerre que les moyens les plus ingénieux, les plus rapides de la tactique moderne ont été inventés, et que ceux d'exécuter toutes les évolutions dans le plus grand ordre possible, ont été complétement perfectionnés.

Si le détail de ces évolutions et de ces moyens appartient à un autre ouvrage (1), nous devons parler ici des méthodes dont Frédéric II se servit pour y rompre toute son armée, et pour enseigner aux officiers les

(1) *Voyez* l'appendice de ce livre.

Digitized by Google

principes, de manière qu'ils sussent tout à-la-fois les pratiquer et les montrer mieux et plus surement que si on les leur déduisoit scientifiquement dans le plus beau cours de tactique.

D'abord tous les jours de l'année, les dimanches exceptés, les soldats qui montent la garde exercent pendant une heure. Tous les officiers du régiment sont obligés d'assister à cet exercice. Selon le nombre de la garde, chaque officier-major, ou chaque capitaine, la commande à son tour. Il corrige alors, il reprend, il châtie s'il le faut. Cet exercice consiste à charger par pelotons, par bataillons, de pied ferme, à front droit et à front renversé, en avançant, en se retirant; et ensuite à marcher de diverses manières.

Les jours de prêt, c'est-à-dire, les premiers, les cinq, les onze, les seize, les vingt-un et les vingt-six de tous les mois, les troupes de chaque quartier se rassemblent, à moins que le temps ne s'y oppose absolument, et font des évolutions proportionnées à leur nombre. Tels sont les exercices continuels auxquels il faut que tous les officiers, depuis le premier général, s'il en est un dans la garnison, jusqu'au dernier enseigne, assistent, ou comme acteurs, ou du moins comme spectateurs, sans y manquer sous quelque prétexte que ce soit, si ce n'est pour cause de maladie.

A cela se joint un autre arrangement, sans lequel le premier ne seroit pas fort utile: c'est qu'il n'est que très-rarement permis à un officier de s'éloigner de sa garnison

Digitized by Google

garnison. Tous les quatre à cinq ans, un congé de trois mois, voilà ce qu'on peut se flatter d'obtenir au service de Prusse. Ainsi un officier ne voit que sa compagnie, son corps, sa garnison, et ne songe qu'à des exercices, à des évolutions militaires. L'habitude journalière inculqueroit au sens le plus obtus, des choses aussi simples. Le tact se forme ; la moindre faute frappe ; une lueur répercutée par les armes, le son seul, leur fait appercevoir, dans un bataillon, quel est l'homme qui a manqué ; à force d'entendre reprendre, corriger, redresser, ils deviennent tous parfaitement capables de former les recrues.

Ces exercices journaliers se font avec les soldats qui restent au régiment. Deux mois de la belle saison sont consacrés à exercer tout ce qui appartient à l'armée. On commence de bonne heure par les recrues ; ensuite les compagnies exercent séparément ; enfin on forme les bataillons et les escadrons, et ils manœuvrent ensemble. Cette marche se suit dans d'autres services, mais nulle part avec la même sévérité ; et lorsque nous disons *sévérité*, nous n'entendons pas celle qui pèse sur le soldat, mais celle qu'on exerce envers l'officier. On exige que celui-ci soit aussi attentif que le soldat même ; on exige que dans la marche, en conduisant son peloton, il garde et son alignement et sa distance, sans jamais y manquer, afin qu'au moment où l'on commandera de se reformer, le bataillon soit une ligne parfaitement droite ; sans qu'il ait besoin ni de

Digitized by Google

se serrer, ni de s'ouvrir, ni de se mouvoir. En un mot, on veut que tout ce qui dépend de l'officier soit exécuté avec la même perfection que les mouvemens du simple soldat ; et cela depuis le commandant du bataillon, jusqu'au dernier enseigne. L'officier qui manque est envoyé aux arrêts sans rémission ; et si ses fautes étoient fréquentes, on lui conseilleroit de quitter le service, auquel il n'est pas propre.

Voilà comment les officiers et les soldats se forment à la tactique particulière, qui est la base des ordres de marche et de bataille d'une armée, mais qui ne fait pas encore les généraux. Frédéric n'a point négligé cette importante partie de l'art. A la fin de chaque saison d'exercice, ses troupes se rassemblent en divers camps Il y en a un dans la Marche, un à Magdebourg ; un ou deux en Silésie, un dans la Prusse orientale, et un dans la Prusse occidentale. Les troupes y exécutent de grandes manœvres, sous les ordres des généraux et sous les yeux du roi. C'est là où les officiers de l'état-major, en voyant l'image de la guerre, se forment pour devenir des généraux à leur tour. En automne, les troupes se rassemblent encore, avec cette différence, qu'on ne fait pas rentrer les semestriers. Dans ces camps d'automne, on exécute d'ordinaire des manœuvres encore plus savantes. On forme deux corps de troupes, et l'on exécute des mouvemens d'attaque et de défense. Les dispositions ne sont alors données qu'en masse, et c'est aux généraux eux-mêmes à en déterminer les détails.

Digitized by Google

Telle est leur école, et sans doute elle ne suffit pas pour former au commandment des armées les hommes auxquels la nature n'en a pas donné le génie. Mais d'abord, sous Frédéric, c'étoit lui qui animoit tout ce grand corps. Il est trop vrai qu'on ne doit pas supposer que cet ordre de choses puisse être invariable. L'homme que la nature appellera au trône de Prusse, ne sera certainement pas toujours le premier général de son temps. Mais ce qu'on peut et doit supposer avec raison, c'est qu'il est impossible qu'avec de tels arrangemens, il ne se rencontre pas, dans le nombre des généraux prussiens, quelques têtes assez bien organisées pour devenir capables de commander supérieurement en chef. Quant aux autres, ils le seront du moins de commander une division, une aile de cavalerie ou d'infanterie en sous-ordre, avec toute l'habileté nécessaire. Les armées modernes occupent un terrain si vaste, que le général en chef ne sauroit ni tout voir, ni remédier à temps à tout. Il faut donc indispensablement que les généraux subordonnés aient, pendant l'action, assez de connoissances pour pouvoir agir d'eux-mêmes dans l'esprit de la disposition générale que le chef de l'armée, quel qu'il soit, leur a donnée. Il faut qu'ils sachent remédier au désordre du moment, et saisir le point et l'instant décisif pour frapper un grand coup. Or voilà à quoi les revues générales suffisent complètement. D'abord chaque réunion de corps fait annuellement six grandes manœu-

Digitized by Google

vres, pour lesquelles on donne une disposition générale comme à la guerre. Les généraux apprennent donc à entendre une disposition générale et à en saisir l'esprit. Ces dispositions sont si bien combinées, que le jeu des différentes armes, dans les diverses occasions de la guerre, attaque, défense, poursuite, retraite, etc. s'y développent pleinement : mais tout n'y est pas tellement compassé, que les généraux n'y soient que des machines ; il faut qu'ils y mettent du leur. L'homme doué de quelque sens, apprend infailliblement ainsi la théorie de son art, autant qu'il est nécessaire pour conduire sa division avec succès à la guerre.

Aussi les effets ont-ils répondu aux principes. Des généraux tirés de la foule au service de Prusse, ont fait des actions qui auroient singuliérement illustré ailleurs, et avec raison, parce qu'ailleurs elles auroient été uniquement l'effet du génie ; mais qui sont regardées comme des choses ordinaires à l'armée prussienne, parce que là elles proviennent uniquement d'une routine constante, et mille et mille fois répétée ; outre que tout y devient beaucoup plus facile, parce que les troupes très-exercées, très-instruites, exécutent ce qu'on veut avec une régularité et une exactitude inconnues dans tout autre service.

Mais ce qui démontre l'admirable efficacité de tous ces arrangemens, c'est la rapidité avec laquelle le génie militaire prend son essor à l'armée prussienne, chez l'homme qui en a quelque étincelle. Il a été, il est encore au service de Prusse, des capitaines capables

Digitized by Google

de commander des corps d'armée, et qui les ont commandés en effet, sous le nom des généraux dont ils étoient les aides-de-camp.

Au reste, quoique Frédéric ait donné, et certes à bon droit, la préférence à l'habitude et à la pratique comme moyen d'instruction, il n'a pas négligé l'instruction scientifique des officiers. Nous ne parlons pas seulement du corps des cadets, où la quantité d'élèves, joint au petit nombre des maîtres, ne met à la portée que de très-bonnes têtes tout ce qui excède les connoissances les plus ordinaires; nous parlons d'une autre institution du roi déja indiquée plus haut, celle d'un officier-ingénieur, préposé dans chaque inspection, à l'instruction des jeunes officiers d'infanterie dont l'état-major se compose.

Frédéric savoit que c'est communément dans l'âge plus voisin de la maturité que les hommes acquièrent la plupart des connoissances pour lesquelles il faut du sens et de la méditation. La raison en est naturelle : ce genre d'application dépend absolument de la volonté; or cette volonté ne peut naître que du sentiment des avantages que l'on retirera de cette application, et ce sentiment lui-même n'est dans l'homme le produit que de l'expérience; les passions fougueuses de la jeunesse en arrêtent assez long-temps l'essor.

C'est un double inconvénient pour la profession des armes, qui empêchera toujours qu'un grand nombre d'officiers ne s'appliquent profondément à quelque

Digitized by Google

service que ce soit. Le besoin des connoissances dans l'art militaire, se restreint à la guerre, qui n'est qu'un état rare et passager, au lieu que dans toutes les autres professions, l'emploi des connoissances relatives est continuel et non interrompu. L'officier doit donc étudier, s'appliquer, méditer pour un avenir incertain. Assurément il doit en être moins encouragé au travail; peu d'esprits doivent être frappés de son utilité, et par conséquent s'y adonner.

D'un autre côté, la jeunesse militaire doit contenir un beaucoup plus grand nombre d'individus à passions fougueuses qu'aucune autre classe ou profession, parce qu'en général, ceux-là seuls y sont portés d'inclination. Les exceptions de ces hommes ardens, mais tenaces, qu'une noble ambition, qu'une vraie passion pousse dans la carrière des armes, sont assez rares. Ainsi la jeunesse militaire, même passé vingt ans, n'est pas très-portée à l'application.

Frédéric avoit, par l'institution dont nous venons de parler, fourni autant qu'il étoit en lui des moyens et des motifs de s'appliquer. Il seroit à souhaiter, sans doute, que plusieurs de ces ingénieurs-professeurs fussent plus versés dans leur art (le très-grand nombre est bien médiocre), et que les jeunes élèves, au lieu de ruser pour faire accroire qu'ils ont acquis des connoissances auxquelles ils sont tout-à-fait étrangers, travaillassent en effet davantage. Mais enfin, s'il est des instructeurs ignorans et des disciples inappliqués, il

Digitized by Google

en est aussi de capables et de studieux, et cette pépinière est certainement utile.

Quels moyens ont rendu l'armée prussienne capable de se mettre en mouvement au premier ordre.

Tels sont les moyens d'instruction que Frédéric a employés pour instruire son armée. Examinons les arrangemens dont il s'est servi pour la mettre en état de se rassembler et d'agir, sinon à l'instant où il l'ordonne, du moins beaucoup plustôt qu'aucune autre armée de l'Europe n'en est capable.

D'abord les régimens ont en tout temps leur équipage de campagne, et certainement ils l'ont en bon état, puisqu'ils s'en servent deux fois par an; sur quoi nous observons que ce dernier point y contribue beaucoup sans doute; puisque si l'on tenoit toutes ces choses, pendant la paix, dans des magasins, elles pourriroient sans qu'on songeât à les entretenir ou à les conserver; et tout-d'un-coup, lorsqu'on voudroit en faire usage, on trouveroit qu'elles sont hors de service; il faudroit attendre des mois avant que tout fût fait à neuf, ou réparé.

Mais ce n'est pas assez que d'avoir des tentes, des marmites, des bidons, des havresacs, des couvertures, etc. il faut des chevaux pour le transport de l'artillerie et des équipages; et, à cet égard, l'armée prussienne est soumise à un arrangement bien combiné. Les cantons d'où les régimens tirent leurs hommes, sont aussi ceux d'où ils tirent leurs chevaux: nous entendons les régimens d'infanterie, et ceux de cavalerie, quant à leurs équipages peut-être; car la

Digitized by Google

cavalerie est d'ailleurs montée, sans aucune exception. Les équipages sont réglés : un officier jouiroit de cent mille livres de rente, qu'il n'oseroit pas en avoir plus que l'ordonnance n'en accorde à son grade. Il peut s'acheter des chevaux de prix, au lieu de ceux qu'on lui livreroit ; mais il ne doit pas en avoir un plus grand nombre. Ainsi, l'on sait que tel régiment, d'un, de deux, de trois bataillons, a besoin de tant de chevaux, pour le transport des officiers, des équipages et des munitions; le canton les livre, et le roi les paie suivant une taxe supportable. Les mêmes mesures sont prises pour le transport de l'artillerie des bataillons. Dans quatre jours, toute l'armée a ainsi ses chevaux ; car le roi fournit aussi ceux des officiers d'infanterie.

Quant à l'artillerie, dès qu'elle a les attelages qu'il lui faut, elle peut se mettre en marche. Pièces, poudres, boulets, et l'attirail nécessaire, sont toujours amassés d'avance en quantité suffisante pour commencer soudainement les opérations.

Il ne reste donc que les vivres. Le roi de Prusse a de très-grands magasins dans toutes ses forteresses. Il est vrai qu'il ne fournit pas le pain en temps de paix ; et nous nous en étonnons : ce seroit un bon moyen d'avoir une boulangerie incessamment montée, et des magasins toujours remplis, sans craindre le déchet qu'un trop long emmagasinement occasionne. Mais soit que Frédéric ait redouté les malversations, soit qu'il n'ait pas voulu fermer ce grand débouché aux boulangers de ses villes,

il

Digitized by Google

il n'a pas choisi ce moyen. Il emploie, dans un autre but, les grains qu'il tient continuellement rassemblés dans ses forteresses. Lorsqu'on prévoit une hausse dans le prix général des grains, le roi en vend de ses magasins, qu'il remplace par ceux de ses domaines ou des pays étrangers, sur-tout de la Pologne, et qu'il peut très-aisément répandre dans ses provinces, au moyen de la navigation intérieure.

Telle est la principale raison qui l'a porté à faire construire le nouveau canal de Bromberg, et le grand avantage qu'il en retire. Sans ce canal, il faudroit transporter les grains de la Pologne, de Kœnigsberg, ou au moins d'Elbingen et de Dantzick, à Stettin, pour les faire entrer dans l'Oder. Dans une guerre où la Prusse auroit pour ennemis les Russes, ou quelque autre puissance du nord munie d'une marine, cette communication auroit de grands inconvéniens; elle pourroit même être totalement interceptée. A présent, cela n'est pas possible: on peut transporter par eau tout ce qu'on veut, depuis Memel jusqu'à Breslau, ou de Magdebourg, jusqu'au sein des états du roi de Prusse. De Memel on communique, par Tabiau et Labiau à l'intérieur, avec Kœnigsberg; on va de Kœnigsberg, à couvert de la langue de terre qui coupe le Frische-Haf, à Elbingen, où l'on entre dans la Vistule: on remonte cette rivière jusqu'à Bromberg; de là on va sur le canal jusqu'à Nackel, où il aboutit dans la Netze. Cette rivière se jette à Zanow, aux environs de Landsberg,

Digitized by Google

dans la Warta. La Warta enfin tombe dans l'Oder à Custrin, d'où l'on remonte par ce fleuve jusqu'à Breslau. Pour aller à Magdebourg, on peut prendre deux chemins : remonter jusqu'à Muhlrose, entrer dans le canal d'où l'on passe dans la Sprée, et de là, par Berlin, dans la Havel : ou descendre l'Oder jusqu'à Oderberg, où l'on arrive au canal qui mène droit dans la Havel, à Liebenwalde, d'où le canal de Plauen conduit dans l'Elbe.

Ainsi tandis que Frédéric s'est mis, par ses magasins, en état de rassembler sur tous les points de la monarchie une armée, et de la faire subsister pendant tout le temps nécessaire pour prendre des arrangemens ultérieurs et frapper de grands coups, il a su se préparer, même en temps de guerre, une communication assurée avec son royaume de Prusse, et toutes les provinces de la Pologne qui l'avoisinent, depuis les plus étendues vers le sud, jusqu'aux plus reculées vers le nord, à l'égard des subsistances qu'il peut en tirer pour ses armées, lorsqu'elles sont employées aux autres extrémités de ses états.

Cependant, malgré ces grandes et sages mesures, il ne faut pas croire que l'armée prussienne soit d'un jour à l'autre prête à marcher, comme on le prétend.

L'exemple de la petite campagne de mil sept cent soixante-dix-huit, où l'on consuma en préparatifs quatre mois après lesquels les régimens manquoient encore de beaucoup de choses nécessaires, le prouve assez; quoi-

Digitized by Google

qu'il faille en imputer quelque chose à la répugnance que Frédéric avoit pour cette guerre, à laquelle il se préparoit avec plus de bruit que de vigueur. La vie des garnisons est si différente de celle des camps de guerre, auxquels ceux de paix ne peuvent se comparer que bien imparfaitement, qu'il faut une véritable expérience pratique, soit pour concevoir tout ce dont on aura besoin, soit pour apprendre à s'en passer ; et les troupes doivent être fort difficiles au commencement d'une campagne. D'ailleurs Frédéric faisoit tout avec une extrême économie : il ne donnoit probablement pas assez, et l'on n'osoit pas lui demander davantage. Enfin il faudroit savoir qui étoit le dépositaire de l'argent destiné à tenir tout prêt pour un mouvement. Il n'est que trop ordinaire chez les militaires que l'argent destiné à un usage déterminé, mais rare et peu pressant, dans l'intention de leur faire ainsi une sorte de bonification, mais non pas absolue, soit regardé par eux comme une partie de leurs appointemens, et tout-à-fait détourné de son emploi. Nous n'assurons rien à cet égard ; mais nous sommes certains que les chefs des régimens tirent une somme considérable, sous le nom de *regiments unkosten* (frais de régiment.) Il est possible que l'entretien de bien des choses nécessaires pour la marche de l'armée y soit compris, et que les chefs ne se pressent pas d'y penser.

Quoi qu'il en soit, les troupes prussiennes peuvent non-seulement entrer en campagne beaucoup

Digitized by Google

plus tôt qu'aucunes autres, mais encore quelles peuvent y entrer, au moment où le roi l'ordonne, sinon aussi bien qu'il le faudroit peut-être, du moins mieux que toutes les autres, qui, après plusieurs mois de préparatifs, manquent de beaucoup de choses. En mil sept cent cinquante-six, Frédéric sortit de ses états comme la foudre, et frappa la Saxe, avant que ce petit pays, fort rassemblé, eût réuni sa très-foible armée. Une incursion pareille peut s'opérer encore; les mêmes arrangemens subsistent : il ne faut qu'une ame vigoureuse pour mettre en jeu tous les ressorts de cette grande armée, modèle éternel, ou qui doit l'être, de toutes les autres, dans les parties que nous venons de détailler. Nous allons voir que l'artillerie et le génie y sont loin d'atteindre au même degré de supériorité.

SECTION QUATRIÈME.

ARTILLERIE, INGÉNIEURS, FORTERESSES.

L'artillerie joue un très-grand rôle dans une armée; les ingénieurs et les forteresses entrent aussi, de nos jours, pour une assez grande part, dans la composition du système militaire d'un pays.

On ne sauroit imputer à Frédéric d'avoir attaché trop peu d'importance à l'artillerie, et de l'avoir négligée ou méprisée. Cependant cette partie de son état militaire n'est pas comparable en bonté, ni à l'infanterie, ni même à ce qu'elle est à d'autres services, dans

Digitized by Google

tout le reste très-inférieurs. Nous tâcherons d'en développer les raisons.

Nous avons vu que l'artillerie prussienne est divisée en artillerie de campagne et en artillerie de garnison, et que la force totale de la première est de quarante-trois compagnies d'à-peu-près deux cents hommes chacune.

On n'y entretient point, comme dans l'artillerie françoise, des compagnies de canonniers et de bombardiers. Les simples canonniers servent à tous les genres de bouches à feu : mais on nomme bombardiers, au service de Prusse, une classe de bas-officiers d'artillerie, qui dirige le maniement des mortiers et des obusiers, quoiqu'on les emploie aussi pour le service du canon.

Le quatrième régiment a dû être originairement un corps d'ouvriers. Ils n'avoient point de bombardiers parmi leurs bas-officiers, ni de poire à amorcer, mais un pistolet attaché au baudrier, et un hoyau avec une bêche pendus à une courroie passée sur l'épaule gauche. Leur destination étoit de réparer et d'ouvrir les routes. Un certain nombre par compagnie devoit être exercé à saper. Mais à présent, le premier rang a reçu la poire, et ils ont des bombardiers ; ainsi nous les verrons probablement bientôt sur le pied des autres régimens. Et en effet, lorsqu'on songe à l'immense artillerie que les troupes prussiennes traînent avec elles à la guerre, on sent qu'elles n'ont pas trop de neuf bataillons pour la servir.

Digitized by Google

Outre les pièces de régimens, dont il en est deux de trois livres de balle attachées à chaque bataillon, traînées par les charpentiers (1) et desservies par le corps de l'artillerie, on compte à l'armée prussienne pour chaque bataillon, deux pièces de six, deux de douze, et deux obusiers, l'un grand, l'autre petit; ou même deux petits et un grand pour former le parc. Une singularité de la guerre de mil sept cent soixante-dix-huit, c'est que cette artillerie a été attachée aux brigades d'infanterie, et les a suivies par-tout, comme faisoient et comme font encore les pièces de campagne. On n'a pu nous indiquer d'autre motif de cet arrangement, ni de cette étrange multitude de pièces, si ce n'est que les Autrichiens en avoient fait de même. La raison n'est pas bonne pour des Prussiens. Quoi qu'il en soit, chaque bataillon a huit à neuf pièces, et par conséquent les cent soixante-neuf bataillons de l'armée prussienne, à supposer qu'ils entrent tous en campagne, traînent de treize cent cinquante-deux à quinze cent vingt-une pièces, qui demandent, à raison de huit artilleurs chacune, l'une portant l'autre, dix mille huit cent seize, ou douze mille cent soixante-huit artilleurs (2).

(1) En temps de paix; à la guerre, elles le sont par des chevaux.

(2) Pour donner une idée du système de l'artillerie prussienne, je rapporterai ici, en l'interprétant, la section de l'*artillerie* de la traduction allemande de Feuquières, parce que le traducteur a eu le bon esprit de changer, dans cet excellent ouvrage, les choses qui ne sont plus ce qu'elles étoient du temps de Feuquières; et il a

Digitized by Google

Il est vrai que ces troupes ne se mettent pas tout à-la-fois en campagne ; mais en supposant qu'il n'y entre que cent quarante bataillons, et que vingt-neuf restent dans les forteresses, on voit que, sur ce pied, ces vingt-huit

---

tiré les détails à y substituer, dans l'armée prussienne où il sert. Voici ses paroles :

» Outre les pièces de régiment, qui sont attachées à chaque bataillon, on compte une batterie de dix pièces pour chaque brigade ; » (il suppose la brigade de cinq bataillons) ces pièces sont de différens calibres. Il y a des pièces de douze et de six livres de balle, » pesantes et légères. De cette manière, on partage l'artillerie sur » tout le front de l'infanterie, pour qu'il soit flanqué du feu des » pièces, si le terrain est égal par-tout, de façon qu'il n'offre ni » avantages ni désavantages. On place les pièces de douze pesantes » sur les ailes ; les légères au centre de l'infanterie, et les pièces » de six entre deux. On prend, pour chaque batterie, des pièces d'un » calibre égal, c'est-à-dire, ou des pièces de douze pesantes, ou des » pièces de douze légères, etc. Outre les canons, une armée a aussi » des obusiers. Il y en a de sept, de dix, de vingt-cinq livres : on ne » se sert des mortiers que pour les siéges. Le nombre des soldats de » l'artillerie qu'il faut à une armée, résulte du nombre des batteries.

» Une pièce de régiment exige huit hommes, dont quatre pour la » servir, et quatre pour la traîner ; à chaque pièce de ce genre, il » faut qu'il y ait un bas-officier.

» Les pièces de trois livres exigent trois chevaux. Les pièces légères » de six en demandent six, parce qu'elles ont leurs munitions dans » la caisse placée sur l'avant-train. Quatre pièces de régiment ont » un charriot, où il y a des cartouches pour leur service, et seize » mille cartouches à fusil.

» Une pièce de six pesante demande huit hommes pour la servir. » Il y a un charriot pour chaque pièce de ce genre, qui voiture cent » vingt cartouches.

» A une batterie de dix pièces de six pesantes, sont attachés un

Digitized by Google

brigades d'infanterie demanderont plus d'hommes pour le service des pièces qu'on leur donneroit d'après ces principes, que n'en peut fournir tout le corps-royal prussien (1).

» capitaine, trois lieutenans, dix bas-officiers, quatre-vingt artil-
» leurs, un officier de train, trois wague-mestres, un charron,
» soixante-cinq valets, et cent trente-neuf chevaux, sans ceux des
» officiers du train.

» Une pièce de douze demande douze hommes pour la servir;
» et une batterie de dix pièces a un capitaine, quatre lieutenans,
» dix bas-officiers, cent vingt artilleurs, un officier de train, quatre
» wague-mestres, un charron, cent dix valets, deux cent vingt-six
» chevaux.

» Chaque obusier est accompagné d'un charriot à grenades, attelé
» de six chevaux. L'obusier d'une livre est traîné par quatre, celui
» de dix livres par six, et celui de dix-huit et de vingt-cinq, par
» douze chevaux.

» Les obusiers de sept, de dix et de dix-huit livres, ont dix hommes
» pour les servir, et par conséquent, il faut à une brigade de dix
» obusiers, un capitaine, trois lieutenans, dix artificiers, cent
» bombardiers, un officier de train, un wague-mestre, trois sous-
» wague-mestres, un charron, soixante-cinq valets; à celle de dix
» livres, quatre-vingt-huit valets, cent trente-neuf chevaux; et à
» celle de dix-huit livres, cent quatre-vingt-deux chevaux.

» L'obusier de vingt-cinq livres, exige douze hommes pour son ser-
» vice; et une brigade de dix obusiers, un capitaine, trois lieute-
» nans, dix artificiers, cent vingt bombardiers, un officier de train,
» trois wague-mestres, un charron, quatre-vingt-huit valets, cent
» quatre-vingt-deux chevaux. «

(1) Voici ce qui leur seroit nécessaire:

Chaque pièce de régiment demande un bas-officier et quatre

Il

Digitized by Google

Il faut de l'artillerie aux armées; il leur en faut beaucoup, car son utilité est très-grande, et de tous les temps, ainsi que de tous les lieux; mais trop est trop. Non-seulement un train comme celui des Prussiens renchérit prodigieusement toute la guerre, et met bientôt hors d'état de la soutenir; mais encore il appesantit une armée, et la gêne incroyablement dans ses mouvemens et dans ses subsistances: il est d'ailleurs entièrement contradictoire au systême militaire des prussiens, et nous ne saurions assez nous étonner que le roi de Prusse ait suivi à cet égard l'exemple de son adversaire, tandis que, dans tout le reste, il s'est formé une route particulière, et presque toujours opposée.

La grande supériorité des troupes prussiennes, tant infanterie que cavalerie, consiste dans la rapidité, la légèreté et la justesse pour tous les genres de mouvemens et d'évolutions. Cet avantage prodigieux n'influe pas seulement sur les batailles et les combats, mais sur toutes les opérations de la guerre. Avec cet art des

---

soldats de l'artillerie, au moins en ne comptant pas ceux pour les traîner.

Pour dix pièces.....	51 hommes.
dix pièces de six livres.....	94
dix pièces de douze livres.....	134
dix petits obusiers.....	114
cinq grands obusiers.....	67
TOTAL.....	460 hommes.
Pour les vingt-huit brigades.....	12880 hommes.

Digitized by Google

évolutions promptes, exactes, précises, toutes les marches deviennent plus célères, tous les mouvemens plus sûrs, parce qu'ils peuvent se soumettre à un calcul certain. Mais vous détruisez absolument cet avantage, quand vous alourdissez votre infanterie par un énorme train de bouches à feu, et encore plus lorsque vous le faites charier après elle par brigades. Le mouvement de ces masses énormes ne peut s'assujettir à aucune règle. Il dépend des chemins, et, qui plus est, non des chemins en général, mais d'un mauvais passage qui s'y trouvera; de mille accidens légers, qui n'arrêteroient pas cinq minutes une colonne d'infanterie avec ses petites pièces, et qui la tiendront des demi-journées en panne, si elle traîne après elle des pièces de douze, et des obusiers de dix-huit et de vingt-cinq livres.

On en a besoin dans les combats, nous dira-t-on. Sans doute, si vous acceptez la bataille, si vous vous tenez sur la défensive, il sera très-avantageux que tout votre front soit hérissé de bouches à feu; car vous ne savez pas où l'ennemi vous attaquera, et alors vous vous trouverez en forces sur tous les points. Mais ce ne doit jamais être là le cas des Prussiens. C'est toujours à eux à livrer bataille : lorsqu'ils en agissent autrement, ils se privent de leur plus grand avantage. Ils doivent en outre chercher à attaquer un point principal, le plus aisé à assaillir ; car s'ils parviennent à déranger quelque part l'ordre de l'ennemi, la rapidité de leurs évolutions doit leur donner les moyens d'en

Digitized by Google

profiter avant qu'il ait pu y remédier au point de remporter une victoire complète. Mais il ne faut pas pour cela un front garni de canons dans toute son étendue; il faut deux bonnes et fortes batteries bien postées pour nettoyer les points d'attaque, et ce qui, d'ailleurs, nuiroit aux assaillans. Or pour disposer de bonnes batteries où elles sont nécessaires, on n'a pas besoin d'attacher cinq à six cents bouches à feu à une armée de cinquante à soixante bataillons, comme les Prussiens ont fait dans la guerre de mil sept cent soixante-dix-huit. Ce train énorme, sans avoir été la principale cause de leur peu de succès dans cette campagne, les a pourtant jetés dans des lenteurs excessives, et des embarras considérables. Il est vrai qu'il faut les attribuer en grande partie aux misérables chevaux dont cette artillerie étoit attelée; mais cela même doit être regardé comme une conséquence de ce train excessif; car comment avoir de bons chevaux, lorsqu'il en faut une si grande quantité ? Et comment pourroient-ils rester bons, puisqu'à tout moment la nourriture doit leur manquer, vu leur multitude ? Aussi l'artillerie prussienne étoit-elle si mal attelée en mil sept cent soixante-dix-huit, qu'elle ne put être arrachée des mauvais chemins de la Bohême, dans la retraite du roi, qu'avec le secours des chevaux de la cavalerie.

Inventions des prussiens en fait d'artillerie.

L'artillerie de campagne doit cependant aux Prussiens deux inventions si utiles, qu'il faut s'étonner qu'aucune autre nation ne les ait encore adoptées.

C'est d'abord l'usage beaucoup plus fréquent des

Digitized by Google

obusiers. La fortification de campagne en a souffert un grand échec. Un ouvrage fermé, un village, une bicoque sont forcés en un moment par ce moyen, tandis qu'autrefois c'étoit une affaire que de s'en emparer. Ils sont aussi très-utiles en rase campagne, sur-tout contre la cavalerie, lorsqu'elle est trop éloignée pour qu'on puisse l'atteindre à coups de canon, ou lorsqu'elle se tient, comme elle fait communément, derrière un rideau. On ne tue pas beaucoup de monde avec les obusiers, sans doute; mais les grenades qui tombent et crèvent aux yeux des chevaux, les rendent ombrageux, et une charge contre eux en devient infiniment plus facile. Les Prussiens ont été les premiers à faire de cette sorte de pièces tout l'usage dont elles sont susceptibles.

Leur seconde invention, c'est l'artillerie à cheval (1), qui est à l'autre ce que les dragons sont à l'infanterie. Les pièces dont on se sert pour cet effet, sont des pièces de six légères, et des obusiers de sept livres. Il faut sept hommes pour les servir, et ces sept hommes sont montés. Les pièces sont attelées d'un nombre de chevaux suffisant pour les traîner au galop, s'il le faut; et l'on y attèle, ou tous, ou en partie, ceux des hommes. On s'en sert par-tout où l'artillerie à pied arriveroit trop tard, ou bien là où l'on ne pourroit

(1) On croit que l'artillerie, qu'on nomme artillerie à cheval, a été inventée sous Louis XIV, mais on n'en a fait usage à la guerre que sous Frédéric II.

Digitized by Google

pas sauver celle-ci. L'artillerie à cheval a rendu des services infinis à l'armée prussienne ; et il est vraiment inconcevable que l'on n'ait encore introduit nulle part une invention si utile (1).

Les Prussiens ont été des premiers à sentir la nécessité d'alléger l'artillerie, et à mettre une différence, à cet égard, entre celle de siége et celle de campagne. L'une est composée de pièces de dix-huit et de vingt-quatre, et de mortiers de divers calibres, le tout coulé suivant les anciennes proportions. L'autre se divise en pièces légères et pesantes. Les notions que nous avons pu nous procurer ne vont pas jusqu'à décider si les dernières sont encore coulées exactement suivant les anciennes proportions ; mais nous le pensons, et nous croyons même que la plupart consistent en anciennes pièces coulées jusque vers les années cinquante-huit, cinquante-neuf et soixante, époque où les Prussiens ont commencé à adopter l'artillerie légère. Nous ignorons, au reste, si l'on en coule encore de pesantes, ou si l'on veut réduire peu à peu toute l'artillerie de campagne en artillerie légère. Certainement cette dernière est déjà la plus légère de l'Europe après l'angloise. Les pièces prussiennes n'ont que quatorze calibres de longueur, et cent livres de métal sur chaque

(1) On nous assure que les Autrichiens l'ont adoptée ; quant aux François, l'usage de mettre les artilleurs sur une voiture appelée *wurst*, a quelque chose d'approchant.

Digitized by Google

livre du poids du boulet, de façon que la pièce de douze légère, ayant cinq pieds un pouce dix lignes de longueur, pèse douze cents livres ; celle de six, six cents livres, avec quatre pieds un pouce de longueur ; et celle de bataillon, trois cents, sur une longueur de trois pieds trois pouces huit lignes. Nous croyons que c'est-là sauter à l'autre extrémité, et qu'il vaudroit mieux avoir moins de pièces qui tirassent loin et juste, que d'en avoir beaucoup d'un tir court et incertain, comme doivent être, selon nous, celles des Prussiens. Mais ce sont-là de ces choses qu'il faut que l'expérience décide.

Outre l'artillerie de campagne, les Prussiens ont de l'artillerie de garnison. Elle est avec l'autre à-peu-près dans le rapport de l'infanterie de garnison à celle de ligne. Des officiers que l'on croit physiquement ou moralement ineptes au service de campagne, des hommes moins valides forment les compagnies qui portent ce nom. Il en existe treize, que nous ne croyons pas d'une force égale, mais uniquement réglée sur l'étendue de la forteresse à laquelle chacune est destinée.

L'idée d'attacher une compagnie d'artillerie à chaque forteresse nous paroît convenable. Les officiers, par le séjour constant qu'ils y font, peuvent apprendre à connoître parfaitement la place, et ils emploieront utilement cette connoissance, lorsqu'il s'agira de la défendre. Les soldats s'y établiront, prendront plus d'attachement à leur domicile, et feront de plus grands

Digitized by Google

efforts pour l'empêcher de tomber entre les mains de l'ennemi. Il est même assez simple de placer dans ces compagnies des officiers plus âgés et moins lestes que ceux qui doivent faire le service de campagne. Mais on se tromperoit lourdement, si l'on croyoit qu'on pût y placer sans danger des officiers d'une moindre capacité, d'une bravoure ou d'une intelligence moins éprouvées. Ils doivent être au contraire d'une expérience consommée, d'une résolution inébranlable, et d'une santé robuste, pour remplir leurs devoirs en temps de siége.

Mineurs.

Le corps des mineurs est, au service de Prusse, entièrement séparé de celui de l'artillerie. Il est composé de quatre compagnies. Les hommes en sont tirés des différentes contrées prussiennes où il y a des mines, et d'entre ceux qui y travaillent. Ils ont une très-haute paie, et une grande partie va en semestre travailler aux mines parmi les siens. Le capitaine tire la paie des semestriers, ce qui rend ces compagnies très-lucratives. Ces mineurs avoient d'abord été au nombre de deux compagnies, et attachés au régiment numéro quarante-neuf, qui, originairement, en étoit lui-même un d'ouvriers. Mais Frédéric le transforma dans la suite en un régiment de fusiliers, et en sépara les deux compagnies de mineurs, qui en ont pourtant conservé l'uniforme. En mil sept cent soixante-onze, il forma une troisième, et en mil sept cent quatre-vingt-trois une quatrième compagnie.

Digitized by Google

Les officiers et les bas-officiers de ce service se montrèrent assez mal habiles au siège de Schweidnitz. Leur premier globe de compression joua à une distance énorme de l'objet capital; ils tâtonnèrent extrêmement avant de pouvoir réussir à en exécuter un d'un effet un peu considérable; encore ce dernier n'auroit-il pas obligé le gouverneur de la place à la rendre, si d'autres raisons ne l'y avoient engagé. Cependant Frédéric n'a pas négligé cette partie; il a fait venir des officiers du service de Sardaigne, un entre autres pour enseigner à ses mineurs à faire des fourneaux impénétrables à l'humidité pendant un temps fort considérable. Nous ignorons ce que ces officiers sont devenus; car nous ne trouvons plus d'étrangers dans la liste des capitaines de ce corps, si ce n'est M. d'Alber, capitaine en second, dont le nom ne paroît pas allemand.

Pontonniers. Il y a aussi un corps de pontonniers attaché à l'artillerie: il est composé d'un capitaine, un lieutenant, trois bas-officiers, et vingt-quatre hommes, en quartier à Berlin.

L'artillerie prussienne manœuvre en grand tous les ans comme le reste de l'armée, et ses exercices sont si parfaitement analogues à sa destination, que ce corps n'a pas même de petits fusils, comme il en a dans presque tous les services; il ne fait par conséquent jamais le maniement des armes, qui lui est parfaitement inutile. En effet les occasions; où ces fusils peuvent être du moindre usage, sont si excessivement rares, que cette considération

Digitized by Google

considération ne sauroit entrer en balance avec l'incommodité continuelle qu'en occasionne le poids. Les sentinelles du corps ont le sabre à la main.

On devroit croire l'artillerie prussienne excellente ; mais en général elle n'est pas même bonne. Sans doute il est dans ce corps quelques hommes de mérite, et même d'un mérite éminent ; M. de Tempelhoff le prouve assez. Mais un petit nombre de gens de mérite répandus parmi une foule de sujets médiocres ou mauvais, ne suffit pas pour former une excellente artillerie, qui ne devoit être composée que d'hommes d'élite, et très-versés dans cette partie. Pourquoi n'en est-il pas ainsi dans le service de Prusse ? Nous en connoissons les raisons suivantes.

Raisons de l'infériorité de l'artillerie prussienne.

L'artillerie prusienne est sur un très-bon pied par rapport à la paye ; au moins les compagnies y sont-elles fort lucratives, et même, à ce qu'on assure, plus que celles d'infanterie. Elle a son avancement particulier : mais elle est assez considérable, le nombre des compagnies est assez proportionné à celui des officiers, pour qu'ils puissent se flatter d'en avoir une après un nombre d'années à-peu-près égal à celui où ils l'auroient obtenu dans l'infanterie. De ce côté, les encouragemens ne manquent donc point à ce corps. Mais rien ne prouve mieux que l'argent ne fait pas tout dans la profession militaire. Une des grandes causes de l'imperfection du corps d'artillerie prussien, c'est sans doute que Frédéric n'en faisoit pas assez de cas, lui montroit

Digitized by Google

trop peu de considération. C'est une chose inconcevable, mais très-réelle, que le roi qui avoit le corps d'artillerie le plus nombreux de l'Europe, qui multiplia cette arme dans ses armées au-delà de toutes les bornes, qui par conséquent sembloit en avoir senti plus qu'aucun autre l'utilité, la nécessité, l'ait ravalé au-dessous de son rang naturel. Les preuves de ce fait sont sensibles.

Vivez avec des officiers prussiens, vous verrez les officiers d'infanterie, de cavalerie et de hussards s'arroger une grande supériorité sur les officiers d'artillerie, et ceux-ci la reconnoître, pour ainsi dire. Partout, à la vérité, chaque corps se croit le plus important de l'armée, élève son arme par-dessus toutes les autres, et ravale celles-ci au-dessous de la vérité. Mais aussi nous alléguons en preuve de notre opinion, des nuances beaucoup plus fines, plus insensibles, et par cela même plus démonstratives, plus fondées sur les vrais rapports. Des officiers d'artillerie aborderont dix fois ceux des autres corps, avant qu'un de ceux-ci aborde une fois un de l'artillerie. Les officiers de tous les régimens, de toutes les armes, se mêlent, se recherchent les uns les autres sans distinction : il faut un événement pour former une liaison entre des officiers de l'artillerie et des officiers de l'armée. Sans doute ces nuances fugitives, mais très-réelles, tirent leur source dans la façon de penser du souverain même, et dans l'exemple qu'il donne à cet égard, par des signes foibles et presque insensibles, mais que des observateurs aussi attentifs que les

Digitized by Google

officiers relativement à ce qui les touche, ne laissent pas échapper. Un de ces signes, entre plusieurs autres, c'est que Frédéric n'accordoit que très-rarement l'ordre du mérite à un officier d'artillerie. Le major d'Anhalt, qui a commandé l'artillerie à cheval, est le seul qui l'ait eu depuis la mort du général de Holtzendorf et du colonel de Meerkatz : cependant, à la guerre, le roi la donnoit souvent aux subalternes des autres armes ; et en temps de paix, il en décoroit quelquefois aux revues les chefs des régimens. Ce seroit un plus mauvais signe encore pour l'artillerie prussienne, si jamais aucun officier ne l'avoit mérité. Heureusement il n'est pas possible de le présumer. C'est donc par une espèce de dédain, que Frédéric étoit avare de cette décoration pour l'artillerie. Il s'occupoit d'ailleurs beaucoup moins de ce corps que des autres. Il n'assistoit guère qu'une seule fois par an à ses exercices ; il les louoit médiocrement : enfin il est mille indices que Frédéric n'estimoit pas ses artilleurs autant que ses autres troupes. A la vérité, il n'entendoit pas cette partie : ce que nous allons dire des autres systêmes adoptés pour l'artillerie prussienne, et qui s'opposent à son perfectionnement, le prouvera suffisamment, et ce mot connu : *Qu'est-ce donc que ces gens-là ont de recommandable ? est-il si difficile de tirer juste ?* a dû le donner dès long-temps à deviner.

Un des inconvéniens du corps de l'artillerie prussienne, c'est l'espèce de népotisme qu'on y laisse régner.

Digitized by Google

Expliquons-nous. La naissance ne sauroit entrer en considération, dans un service où tout dépend de la capacité ; et comme l'esprit et les talens sont exactement en raison inverse des facilités qu'on a d'obtenir des places, ils sont plus communs chez les roturiers. Le système général, dans l'armée prussienne, est à juste titre, comme nous l'avons vu, l'avancement par tous les grades. L'artillerie et le génie seroient peut-être les seuls corps où l'on devroit s'en éloigner, pour n'accorder la fortune qu'au mérite, mais au mérite prouvé. On n'a pas suivi ce principe au service de Prusse. Tous les officiers de l'artillerie avancent à leur tour à la fortune : ils passent du rang de bas-officiers à celui d'officiers, et ainsi de suite, jusqu'aux plus hauts grades. Frédéric II abandonnoit presqu'entièrement cette partie au chef de l'artillerie, qui est parvenu lui-même ainsi à ce poste important. Cet homme suit les principes dont il a été imbu dès sa jeunesse ; il veille à ce que tout soit astreint à la routine adoptée, à ce qu'il n'entre point d'étrangers dans le corps, à ce que personne ne s'élève autrement qu'il ne s'est élevé lui-même. Tous les officiers de l'artillerie l'entretiennent et le soutiennent autant qu'ils peuvent dans ce système destructif de tout grand essor.

Ce qui rend d'ailleurs cet arrangement absolument pernicieux, c'est qu'il n'y a point de véritable école d'artillerie au service de Prusse. Il faut sans doute que l'artillerie *sache tirer juste* ; c'est un point capital : mais

Digitized by Google

ce n'est pas tout. Elle exige une étude théorique, des connoissances physiques et mécaniques, d'où dépendent la perfection dans l'art de faire la poudre, de couler et de forer les pièces; les détails du charoi, et mille autres choses de ce genre infiniment utiles, non-seulement aux grandes, mais aux petites parties de l'art. Toutes ces choses ne s'enseignent point, ou elles s'enseignent très-mal dans l'artillerie prussienne. Les officiers y acquièrent tout au plus quelques connoissances de géométrie, de dessin, et une routine pratique. Frédéric n'en a jamais fait voyager aucun. Les permissions de s'absenter étoient aussi rares pour ce corps que pour tous les autres; et quand elles l'auroient été moins, qui voudroit les demander pour acquérir des connoissances dont il ne retirera probablement aucun avantage personnel? Ajoutez que ce régime de l'artillerie dure depuis un demi-siècle. Comment des officiers, bornés dans leurs connoissances, parvenus aux grades supérieurs, et de qui dépend l'avancement des subalternes, vu le peu d'attention que le roi donne à ce corps, souffriroient-ils que des sujets plus éclairés s'élevassent? Il faut entrer par en bas dans l'artillerie comme eux, y percer ainsi qu'eux, et sur-tout ne pas paroître en savoir plus qu'eux. Voilà ce que nous appelons le népotisme de ce corps, et ce qui nous paroît une des grandes causes de sa médiocrité. L'exemple même de M. de Tempelhoff, regardé comme une chose inouïe, en ce qu'il a été avancé du rang de capitaine à celui de

Digitized by Google

major, du propre mouvement du roi, est une preuve de ce que nous avançons : car enfin, s'il faut les talens extraordinaires de ce grand officier, pour franchir seulement quelques anciens ; s'il faut écrire un ouvrage supérieur pour mériter un aussi léger avantage ; si les preuves antérieures de sa haute capacité n'ont pu lui en procurer aucun, qui peut se flatter de percer ? Comment l'émulation naîtra-t-elle dans un corps, s'il faut être un homme absolument rare pour s'y tirer du pair ?

La parcimonie de Frédéric doit être regardée comme une autre des causes de la médiocrité de son artillerie. Nous en avons déja une preuve, en ce qu'il n'a point fondé pour ce corps de véritable école ; nous ajouterons qu'il ne fait pour lui que les dépenses ordinaires : point d'expériences coûteuses, point de prix, point de grandes améliorations ; en un mot, rien de ce qu'il faudroit pour élever l'artillerie à un degré de splendeur voisin de celui auquel ce grand roi a porté les autres parties du métier des armes.

Aussi ce corps, on ne sauroit se le dissimuler, fourmille-t-il d'officiers ignorans, et souvent à la guerre, il a manqué des choses les plus nécessaires. Un témoin oculaire a raconté, devant nous, que dans la guerre de mil sept cent soixante-dix-huit, un parti de Croates s'étant logé dans un village, le duc de Brunswick voulut y mettre le feu, et fit avancer, à cet effet,

Digitized by Google

un officier d'artillerie avec un obusier. Jamais celui-ci ne put exécuter ce dessein ; toutes les grenades tomboient en-deçà ou au-delà du but. Le duc s'en indigna, et réprimanda sévèrement l'officier : alors celui-ci expliqua très-bien à son général ce qui lui manquoit pour réussir. Le témoin, officier de cavalerie, ne put pas nous dire précisément en quoi cela consistoit ; mais il ajouta que le duc fut obligé de faire avancer des hussards, qui, avec des cartouches à fusée, mirent le feu aux premières maisons, sans pouvoir expulser entièrement les Croates du village.

Arsenal.

On voit à Berlin un arsenal très-beau, à le considérer comme édifice. Il est rempli de munitions de guerre : on y a joint une fonderie où se coulent, nous a-t-on dit, toutes les pièces du royaume. Les machines pour forer les canons y sont d'une invention ingénieuse ; aussi ne les montre-t-on à personne, à moins d'une permission spéciale que nous n'avons pas demandée. Il nous est impossible de dire si l'on y fond annuellement un certain nombre de canons, ni combien de chaque calibre.

Dans la fonderie, au premier étage, se trouve la bibliothéque du corps royal. C'est un arrangement fort utile, établi dans bien des corps au service de Prusse, et dans quelques autres qui se modèlent sur celui-ci, de fonder des bibliothéques pour le régiment. On fait un petit décompte par mois à chaque officier, selon son rang, et l'on achète annuellement quelques livres avec cet argent, sur-tout des ouvrages

Digitized by Google

militaires. Cet institut a réussi à faire circuler quelques lumières dans les troupes prussiennes, autant du moins qu'il peut s'en répandre dans une armée.

Nous ajouterons encore, au sujet de l'artillerie, que le roi a encouragé autant qu'il a pu la fabrication du salpêtre dans ses états. Les villages de quelques provinces sont entourés de petits murs de terre glaise dans lesquels l'air engendre le salpêtre. Dans quelques districts, les paysans le cuisent, et le vendent aux salpêtrières royales, où on le raffine. Il y a de ces établissemens pour le compte du roi, qui sont en très-bon état. Nous ne nous arrêterons point à les détailler, parce que ces choses sont mieux connues en France, sur-tout depuis les mesures prises par M. Turgot, que nous ne saurions les décrire. Nous ajouterons seulement que nous avons vu une belle salpêtrière à Cassel, dont le très-habile directeur (1) a passé au service de Prusse. Au moyen de ces arrangemens, pourvu que l'on fasse des avances proportionnées, on peut produire autant de salpêtre qu'on veut, égal en bonté, dit-on, à celui des Indes.

Ingénieurs.

Passons au corps du génie.

Cette partie est si vaste, qu'elle exige absolument que des hommes de mérite se la divisent entre eux, et se livrent entièrement à quelques-unes de ses branches. Il doit y avoir des ingénieurs de campagne, et

(1) Ebert.

des

Digitized by Google

des ingénieurs de place ; et parmi ceux-ci, on doit encore distinguer les ingénieurs constructeurs, au moins par la connoissance approfondie des détails, de ceux qui se livrent à la partie de l'attaque et de la défense. L'officier qui voudra ou devra embrasser toutes ces différentes branches de la science de l'ingénieur militaire, sera infailliblement médiocre dans toutes. Tel est pourtant le sort des ingénieurs allemands, d'être employés indifféremment de toutes ces manières ; et ce seroit-là le moindre mal, du moins au service de Prusse, si, en exigeant d'eux tant d'habileté, on les traitoit avec considération.

Frédéric n'a jamais possédé la moindre notion véritable sur cet objet important de l'art de la guerre ; et, pour lui appliquer ce que lui-même a dit d'un de ses prédécesseurs, s'il avoit eu une idée distincte de l'usage que l'on peut faire des ingénieurs, il en auroit eu. C'est un fait inconcevable, mais exact, qu'il fut toute sa vie, en ce genre, dupe des charlatans, ou victime des ignorans. Il en est résulté ce qu'il falloit en attendre. Peu de souverains, si l'on excepte Louis XIV, ont fait construire autant de forteresses, ont employé autant les ingénieurs que Frédéric, et cependant aucun ne les a traités aussi indignement, n'a ravalé autant que lui, leur profession.

Tous les corps ont un état fixe au service de Prusse. Il y a dans l'infanterie, dans la cavalerie, dans l'artillerie, tant de places de colonels, tant de lieutenans-

Digitized by Google

colonels, tant de majors, tant de capitaines en pied, etc. etc. Chacun sait donc la marche qu'il suivra vers la fortune, s'il remplit ses devoirs. Le corps des ingénieurs est seul excepté de cette règle. Il y a quelquefois quatre colonels, six lieutenants-colonels, dix majors, trente capitaines; d'autres fois, un colonel, un lieutenant-colonel, quatre majors, parce que quelques-uns sont morts, ou sortis du service, et que le roi n'a pas jugé à propos de les remplacer.

Il en est de même des appointemens des capitaines; les uns ont quinze cents livres, d'autres deux mille, ceux-ci trois mille, ceux là quatre mille livres annuellement. Des majors auront deux mille cinq cents livres, d'autres quatre à cinq mille livres, et le cadet quatre mille. Un ingénieur meurt ou quitte; son confrère, plus habile que lui, plus distingué, plus recommandable sous tous les rapports, n'aura pas le moindre avancement, la plus légère augmentation d'appointemens, la plus petite gratification; au contraire il arrivera quelques avanturiers que le roi placera dans le corps des ingénieurs; il leur donnera le double d'appointemens du bon sujet délaissé, et il s'indigneroit de la témérité de celui-ci, s'il s'avisoit de s'en plaindre. Voilà comment Frédéric a toujours traité ses ingénieurs. Le corps du génie de France jouit d'une réputation très-haute et très-méritée: Frédéric en avoit conclu que les François naissent bons ingénieurs. Autant il s'en présentoit se disant tels, autant il en faisoit des capitaines dans

Digitized by Google

son corps du génie. Il ne réfléchissoit pas qu'un bon ingénieur, capable de servir parmi des officiers aussi distingués que ceux du corps royal en France, où, avec la capacité et de l'honneur, la fortune est sûre et réglée, n'ambitionneroit pas une place dans un corps aussi abjectement tenu que l'est celui des ingénieurs en Prusse. Cette idée ne venoit point au roi; et les subalternes ingénieurs étoient obligés de voir passer sur eux ces nouveau-venus, qui ne leur laissoient aucun espoir d'avancement. Des ingénieurs prussiens qui ont servi dans la guerre de sept ans, sont encore lieutenans; tandis que leurs contemporains dans l'infanterie sont devenus colonels et généraux. Quant aux capitaines, il est, pour ainsi dire, sans exemple que quelqu'un d'eux ait été fait major. Jamais officier de ce corps n'y obtint la croix du mérite, quelque service qu'il eût rendu; jamais le chef du corps n'a été fait général, depuis l'emprisonnement du général Waltave, qui le commandoit lors de l'avénement du roi. En un mot tout ingénieur prussien est ce qu'il est, a ce qu'il a sans nulle autre perspective que tous les genres d'humiliations et de dégoûts.

D'où pouvoit provenir cette haine? car c'est ainsi qu'on doit nommer le sentiment que le roi avoit pour ses ingénieurs. Elle naissoit d'une cause que certains événemens fortifièrent. Les opérations des ingénieurs, soit pour la construction, soit pour la réduction des forteresses, demandent des frais énormes. Ainsi Fré-

Digitized by Google

déric n'avoit avec les siens, toujours armés de ruineux devis, que des rapports qui lui étoient odieux. Entièrement ignorant dans cette partie, il ne savoit pas juger si ces devis étoient raisonnables ou exagérés ; il ne pouvoit pas les comparer aux plans qui y étoient joints. Il ne voyoit que la somme, qu'il trouvoit toujours énorme, parce qu'elle étoit très-grande. Ses ingénieurs n'étoient à ses yeux que des fripons sans honneur, qui prenoient à tâche de le tromper, et il les traitoit en conséquence. C'étoit s'y prendre de la meilleure manière pour les rendre tels ; et beaucoup d'autres procédés qui tenoient de la manie venoient s'y joindre.

D'abord il ne vouloit jamais que les frais de construction excédassent d'un sou les sommes qu'il allouoit. Il falloit donc porter les devis au plus haut, pour être sûr de son fait : ensuite il réduisoit toujours de moitié le devis qu'on lui présentoit, et il vouloit très-absolument que sa fixation suffît. Comment auroit-on pu ne pas le tromper ? On ne lui présentoit donc que des devis absurdes, parce qu'ils étoient calculés sur ce principe. Obligé de lui mentir une fois, on ne mettoit plus de bornes à l'imposture, et l'imposteur le fraudoit pour son profit particulier, parce qu'il étoit forcé de le tromper pour sa sureté. Aussi, malgré le système du roi, la plupart des ingénieurs qui ont été chargés de quelques grandes constructions, ont trouvé les moyens de s'enrichir ; et c'est une opinion fixée dans l'armée prussienne, que la for-

Digitized by Google

tune d'un ingénieur est faite, lorsqu'on l'envoie travailler dans une forteresse. Heureux, si le pays ne souffroit pas de cet avilissant ordre de choses ! Mais les corveyeurs sont les premières victimes de ces exacteurs. Un certain le Fèvre, entre autres, connu par le siége de Schweidnitz, tendit les ressorts à un tel point qu'ils rompirent. On porta des plaintes contre lui, et le roi avoit ordonné son procès, lorsque le Fèvre se fit justice lui-même en se cassant la tête.

S'il faut s'étonner de quelque chose, après ce très-fidèle exposé de l'état de situation du corps des ingénieurs prussiens, c'est que dans le nombre il se trouve des sujets estimables, et c'est ce que nous osons assurer. Tout dégradé que soit ce corps, les officiers n'en sont pas moins des officiers prussiens, membres du premier ordre de l'état, jouissant en général des mêmes prérogatives, qui produisent à un certain point le même orgueil, chez ceux du moins qui en sont naturellement susceptibles. L'esprit national vient s'y joindre parmi les indigènes. L'Allemand est en général studieux, appliqué, exact, ami de l'ordre; et lorsqu'il a embrassé une profession, il s'y applique. Parmi les étrangers même, il est, quoiqu'en beaucoup plus petit nombre, quelques sujets de distinction, que Frédéric, forcé par l'ascendant des choses et des circonstances, a attirés par quelque grand sacrifice. Dans cette classe il faut compter le comte d'Heinze, lieutenant-colonel, appelé au service de Prusse en mil sept cent soixante-huit, avec huit mille francs d'appointement ; et ce qui lui est arrivé ne

Digitized by Google

confirmera que trop nos récits sur le système du feu roi, relativement à ses ingénieurs.

Le comte d'Heinze fut d'abord employé convenablement à ses connoissances et à ses talens ; et lorsque le roi de Prusse eut fait, en mil sept cent soixante douze, l'acquisition de la Prusse occidentale, il le chargea de la construction de la forteresse qu'il vouloit faire élever sur les bords de la Vistule, pour commander ce fleuve. L'emplacement fut choisi. En vain on représenta au roi que la Vistule, dans ses crues, emporteroit infailliblement la forteresse ; il n'en voulut rien croire, et il ordonna au comte d'Heinze de continuer les travaux. L'année suivante Frédéric revint dans ces contrées ; la Vistule n'avoit eu qu'une crue médiocre, et la forteresse commencée n'avoit souffert aucun dommage. Alors le roi persiffla les prétendus docteurs en fortifications, et ordonna plus fortement encore au directeur de continuer les ouvrages, et de les pousser avec vigueur. M. d'Heinze obéit ; mais au printemps d'après, la Vistule charia une si grande quantité de glaces et de neiges fondues, et ses eaux s'élevèrent à une telle hauteur, qu'elles bouleversèrent de fond en comble tout ce qui avoit été fait. Alors Frédéric, pour ne pas avouer qu'il avoit eu tort, ce qu'il ne faisoit jamais, s'en prit au comte d'Heinze, lui ôta la direction de ces fortifications, et le rappela à Potzdam. Depuis cette époque, M. d'Heinze a croupi quatorze ans dans l'oisiveté avec ses huit mille livres d'appointemens. Il en a été de même du major Haas.

Digitized by Google

C'étoit un officier de réputation : le roi de Prusse voulut l'avoir ; il trouva les conditions que cet officier demandoit trop fortes : celui-ci n'en voulant rien rabattre, il se résolut enfin à les lui accorder ; mais il en fut tellement piqué, qu'il resta sept ans sans l'employer.

Toutes ces singularités ont fait de ce corps si important un mélange indéfinissable. Et cependant, nous l'avons dit, il s'y trouve des hommes d'une capacite rare. Plusieurs monumens en existent.

Ce n'est pas dans la partie de la construction des places. Nous ne connoissons pas assez celles des états du roi de Prusse pour en parler avec certitude ; mais des connoisseurs nous ont assuré qu'il n'en étoit pas une qui n'eût des défauts frappans. Ce n'est pas non plus dans celle des siéges, soit pour l'attaque, soit pour la défense des places ; les Prussiens n'en ont déaucune avec art ni même avec fermeté. Schweidnitz et Breslau furent pris très-lestement en mil sept cent cinquante-huit, et le gouverneur de la première de ces places la laissa escalader fort mal adroitement, en mil sept cent soixante-un. A la vérité, Dresde fut défendu avec plus d'opiniâtreté ; mais encore n'y eut-il rien d'extraordinaire dans cette défense. Celle de Torgau fut beaucoup plus vaillante ; mais elle ne prouve rien en faveur du corps du génie, qui n'y eut aucune part. Torgau n'est qu'une bicoque, où le général de Wolfersdorff soutint une attaque de quelques jours, avec beaucoup de valeur, et obtint une belle capitula-

Digitized by Google

tion. La seule défense dont les Prussiens puissent s'honorer, c'est celle de Colberg, qui ne fut pas l'effet de l'habileté du corps du génie ; car il n'y avoit pas un seul ingénieur dans la place : ce fut uniquement l'ouvrage de la fermeté inébranlable du commandant, et de l'ineptie des Russes.

Quant aux siéges que les Prussiens ont exécutés, deux sont dignes de mémoire par leur importance. Ce sont ceux d'Olmutz en mil sept cent cinquante-huit, et de Schweidnitz en mil sept cent soixante-deux ; mais le corps du génie montra une grande mal-habileté dans l'un et dans l'autre. Le premier fut dirigé par M. de Balby, colonel au service de Prusse, qui jouissoit d'une grande réputation, et en qui le roi avoit alors beaucoup de confiance. Cet officier y commit des fautes très-grossières. Il établit ses batteries à quatre ou cinq cens toises de la place. Il voulut que l'artillerie chargeât les pièces aux deux tiers du poids du boulet. Les mortiers se brisoient, vu la grande élévation qu'il falloit leur donner. Les pièces s'usoient par la charge démesurée, et cependant le feu de la place ne souffroit aucune diminution. Il y avoit là une double faute.

D'abord c'est une erreur de croire qu'en surchargeant les pièces, on augmente fort considérablement les portées. On augmente la vîtesse initiale ; mais la résistance de l'air croissant d'autant, les choses reviennent à-peu-près au même au bout de la portée. Ce n'est donc que pour augmenter l'effet du boulet de près,

Digitized by Google

près, que les fortes charges peuvent être utiles. D'ailleurs l'œil du pointeur n'est jamais assez sûr pour frapper juste un parapet à une si grande distance ; il y a trop de coups perdus.

Mais ce qui est plus important encore, c'est qu'un ingénieur ne doit pas être un homme de routine, mais d'invention. Il doit régler son système d'attaque sur les circonstances, suivre les règles, et ménager les hommes quand il peut ; mais s'en écarter, et forcer les obstacles, même au prix du sang, quand il le faut. Or la situation où se trouvoit Frédéric à Olmutz, demandoit qu'on changeât l'ordre ordinaire des choses. Il falloit brusquer l'attaque, conduire les premiers travaux, élever les premières batteries aussi près que possible, en employant tout ce que l'art enseigne de précautions et de ruses ; mais au risque de perdre quelques centaines d'hommes de plus dans le cours du siége ; car en ce genre comme en tout autre, la dépense est souvent économie. Les lumières de M. de Balby n'alloient pas jusque là ; aussi le siége eut l'issue que chacun sait. Cependant le seul combat où le grand convoi du roi de Prusse fut dispersé, lui coûta plus d'hommes que l'attaque la plus hardie, avec laquelle il auroit infailliblement pris Olmutz.

Le siége de Schweidnitz fut encore plus mal-adroitement conduit. L'art des mines, qui devoit le décider, y fut très-mal employé. Quatre globes de compression

Digitized by Google

qu'on mit deux mois à exécuter, n'emportèrent pas seulement la crête du chemin couvert. La forteresse étoit loin de se rendre encore, et peut-être, à l'aide de ses contre-mines qui n'étoient pas détruites sans retour, elle auroit prolongé sa défense jusqu'à la mauvaise saison, qui eût obligé Frédéric à en lever le siége : mais une bombe tomba sur un magasin de grenades, et tua ou mutila près de trois cents hommes. La garnison fut frappée de terreur; elle étoit composée de détachemens de toute l'armée, ce qui n'est jamais une bonne manière de former un corps quelconque, et d'ailleurs harassée par un siège de soixante-quatre jours. Le gouverneur rendit la place.

Remarquons au reste, pour être juste, que les Prussiens donnèrent en cette occasion des preuves d'une valeur admirable. Frédéric, obligé de couvrir ce siége important contre un ennemi beaucoup plus fort, se trouvoit lui-même dans une situation très-critique, et où il fallut tout son génie pour ne pas succomber. Il ne pouvoit donc donner que peu d'infanterie au siége qui se faisoit en mil sept cent soixante-deux. Ce n'étoit plus cette armée prussienne à qui rien n'étoit impossible ; cette armée invaincue qui entra en Saxe en mil sept cent cinquante-six. Un tiers étoit composé de recrues saxonnes, et un autre tiers, de ces recrues tirées par force de leur pays, dont on croit la mauvaise volonté si périlleuse. Eh bien ! ces troupes montèrent la tranchée de deux jours l'un, et menèrent à sa fin un siége qui

Digitized by Google

probablement auroit fait fondre, par la désertion, toutes les armées de troupes volontairement enrôlées de l'Europe. Mais si M. le Fevre, qui conduisoit ce siége, avoit su mieux disposer ses batteries, et si les officiers de mineurs prussiens se fussent montrés plus habiles, le succès en auroit été plus tôt décidé. Deux anecdotes à ce sujet méritent d'être rapportées (1). Frédéric voyant que le siége n'avançoit pas, alla lui-même examiner l'état des choses. En passant par les travaux, son coup-d'œil lui fit saisir la nécessité d'élever deux batteries, pour couper la communication de la place avec les ouvrages qui en sont très-éloignés; car Schweidnitz est singulièrement fortifiée par une enceinte d'ouvrages détachés à une fort grande distance de la ville. Ces deux batteries firent un excellent effet. Voici l'autre anecdote, qui donne bien à connoître l'empire que ce grand roi exerçoit sur lui-même. Dans le cours du siége, le Fevre consterné de voir toutes ses mesures rompues, alla se jeter aux pieds du roi, et avoua, en répandant des larmes, que son savoir étoit à bout, et qu'il désespéroit du succès. Frédéric si violent, si absolu, au lieu de s'emporter, le releva, le consola, l'encouragea, et le Fevre recouvra quelque tranquillité. Le grand homme avoit bien senti qu'à supposer qu'il eût quelque ingénieur plus habile, le temps perdu l'auroit emporté sur sa supériorité, et qu'avec un officier aussi abattu que

(1) *Thielkens beytræge zur Kriegs Kunst, etc.*, vol. in-4°.

Digitized by Google

le Fevre, il n'y avoit de moyen de diminuer le nombre de ses fautes qu'en lui rendant du calme et du courage.

Mais si le corps du génie prussien n'eût jamais d'officiers habiles en matière de construction et de siéges, il est une partie dans laquelle il a produit des hommes éminens, et qu'aucune autre nation n'a portée aussi loin : c'est la fortification de campagne. Le camp de Buntzelwitz, où l'armée de Frédéric, forte de trente six à quarante mille hommes au plus, s'enferma dans un contour d'ouvrages détachés entre les armées réunies des Autrichiens et des Russes, qui formoient de cent dix à cent vingt mille hommes, est encore le plus beau monument connu de fortification passagère. Il fut non-seulement bien construit par lui-même ; tous les avantages du terrain furent saisis avec le plus grand art, et avec une promptitude de coup-d'œil supérieure, puisqu'on le traça et l'acheva en trois ou quatre jours : mais ce qu'il faut admirer le plus, c'est qu'il fut absolument adapté au génie et à la constitution du militaire prussien (1).

La fortification de campagne est tout-à-fait autre que celle des places, et l'on a moins de moyens d'en acquerir la théorie. L'ouvrage du chevalier de Clairac,

---

(1) On en trouve une description détaillée dans le grand ouvrage du capitaine Thielke, intitulé *Beytræge zur geschichte des siebenten jæhrigen Kriegs*, 5 vol. in-4°, laquelle a été aussi publiée en françois. Nous y renvoyons le lecteur militaire et studieux.

Digitized by Google

estimable d'ailleurs, sur-tout parce qu'il a frayé le chemin, ne vaut rien, en ce qu'il est une application continuelle des principes de l'une à l'autre. La fortification passagère est intimement liée à la tactique. C'est la supériorité de celle-ci chez les Prussiens, qui leur a donné une grande prééminence dans l'autre, sur toutes les nations connues. Un homme de génie doit adapter les travaux de ce genre, à la tactique en usage chez sa nation; et au degré de perfection plus ou moins grand où cette partie est portée. Il faudra toujours fortifier autrement pour des François, pour des Autrichiens et pour des Prussiens, aussi long-temps que ces diverses nations seront caractérisées par des différences essentielles de théorie ou d'exécution dans la tactique. Voilà l'art et sa perfection.

Une autre partie de la science de l'ingénieur, beaucoup plus importante qu'on ne le croit communément, à laquelle les Prussiens s'appliquent, c'est de lever des plans topographiques. Indépendamment des grands objets d'utilité militaire, lever est le meilleur moyen que l'homme de guerre ait pour se former un coup-d'œil. Si un officier borné, en devenant par habitude un bon leveur, un bon dessinateur, n'en reste pas moins toute sa vie une machine topographique; un jeune homme doué d'une tête saine, en s'appliquant à cette partie, et l'exerçant beaucoup, acquerra insensiblement un œil actif et juste, qui le rendra un officier très-précieux. Malheureusement le corps du génie prussien, dénué

Digitized by Google

d'encouragemens, a beaucoup plus de ceux là que de ceux-ci. Frédéric, qui à la guerre poussa jusqu'à la singularité le dédain des plans, au point que faisant lever sans cesse en temps de paix, ils se servoit à l'armée des cartes géographiques les plus communes, Frédéric n'attachoit pas assez de prix au genre de mérite de l'homme qui, si l'on peut parler ainsi, sait donner le portrait militaire le plus ressemblant d'un pays, pour scruter exactement les plans qu'on lui présentoit, et récompenser l'application et le talent. Il en résultoit que le plus souvent, on ne dessinoit que pour séduire ses yeux.

Il y a une grande différence entre un plan bien, et proprement dessiné. Outre l'exactitude, le grand mérite d'un plan consiste dans l'art de bien dessiner toutes les hauteurs, de façon, encore une fois, que celles qui sont sur le plan soient de vrais portraits de celles qui sont sur le terrain; tout le reste peut s'exprimer par des contours et des caractères dont la configuration est tout-à-fait, indifférente; de simples couleurs suffiroient. Or à l'égard des hauteurs, les Prussiens ont une mauvaise méthode de les dessiner, qui ne les exprime point exactement. Il seroit trop long et hors d'œuvre de détailler ici les défauts de cette méthode (1). Il suffira de recommander

(1) Nous trouvons, dans un cours élémentaire des sciences militaires, (*Einleitung in die saemtlichen militaerischen Wissenschaften von Mauvillon*), troisième année, art de la guerre, seconde partie, science de la

Digitized by Google

la manière de France et quelques modèles. Ce ne sont assurément pas les plans joints à l'attaque et à la défense des petits postes de M. Desfossés que nous citerons. On les trouve charmans ; ce sont les plus jolies enluminures

---

guerre ou stratégie, un chapitre intitulé *de la connoissance du pays*, que nous croyons neuf : nous ne nous rappellons pas du moins d'avoir lu nulle part ailleurs une description aussi nette et aussi détaillée de ce qui doit entrer dans la composition d'un plan. Nous en allons traduire cette partie.

» Les dessins se divisent en cartes et en plans : cependant il n'y » a que la grandeur de l'échelle, et la possibilité qui en naît d'ex- » primer plus ou moins de choses qui forme cette différence. 1°. Les » cartes géographiques servent au coup-d'œil général des pays, à la » connoissance de leurs limites, de la position et de la distance des » endroits principaux, du cours des rivières, de la situation et de la » grandeur des lacs, etc. Quoiqu'on ne puisse point en attendre des » connoissances tout-à-fait détaillées, elles sont indispensables pour » embrasser d'un coup-d'œil l'ensemble des parties. Lorsqu'elles sont » exactes, on peut aussi s'en servir dans la confection des plans, » et dans l'examen personnel des contrées. 2°. Lorsque des plans » militaires sont bien faits, ils doivent être un vrai portrait de la » contrée..... On exige d'un bon plan militaire, premièrement que » tous les objets y soient dessinés dans leur véritable situation et » proportion ; secondement, qu'on y puisse distinguer les objets » suivans : 1°. la nature du terrain, savoir, si c'est A, terres labou- » rables ; B, prairies ; C, bruyères ; D, terrain sec ou humide ; E, un » marais parfait. 2°. Toutes les hauteurs, et à cet égard : A, leur con- » figuration exacte ; B, par-tout le degré et la longueur de leurs taluds ; » C, la grandeur du plateau. 3°. Quant aux bois, A, bois à feuilles » ou à pointes ; B, s'il est clair ou épais ; C, haute futaie ou taillis, » ou seulement buisson ; D, si le sol en est sec ou marécageux ; » E, où il y a des clarières. 4°. Quant aux rivières : A, toutes les » sinuosités ; B, tous les endroits remarquablement plus larges ou

Digitized by Google

du monde ; mais ce sont des enfantillages, et l'on a bien autre chose à faire à la guerre qu'à lécher ainsi ses plans. La plume et l'encre de la Chine suffisent pour exprimer tout ce qu'on peut rendre par un plan. Mais M. Dumont,

---

» plus étroits ; C, toutes les îles et leur sol ; D, tous les ponts, et » s'ils sont de pierre ou de bois ; E, tous les gués ; F, tous les » moulins et autres édifices hydrauliques. 5°. Quant aux chemins, » si ce sont A, de grandes routes ou des chemins de traverse, ou » des sentiers ; B, s'ils sont creux ; C, bordés de haies ou d'arbres. » 6°. Quant aux villes et villages, A, toutes les rues, et leur largeur » proportionnelle ; B, les portes et les places ; C, les principaux » édifices ; D, les églises et les cimetières. 7°. Il faut aussi marquer soi- » gneusement tous les objets isolés, comme maisons, chapelles, pierres » milliaires, gibets, arbres, etc. 8°. Il faut encore écrire soigneu- » sement les noms des montagnes, des fleuves, des bois, etc. etc.

» Mais il est une foule de choses qu'on ne sauroit exprimer absolu- » ment, ou qu'imparfaitement sur un plan. Il faut par conséquent » ou les noter dans un mémoire ajouté au plan, ou tâcher de les dé- » couvrir par ce moyen. Elles consistent dans les objets suivans : » 1°. A l'égard du sol, A, s'il est fertile ou non ; B, à quel » degré il est marécageux ; C, s'il l'est toujours ou dans telle saison ; » D, si l'on peut aisément en faire écouler l'eau, ou l'y conduire. » 2°. A l'égard des bois, à quel point ils forment des défilés dif- » ficiles. 3°. A l'égard des hauteurs, A, lesquelles dominent les » autres, et à quel point ; B, de quelles montagnes on peut voir fort » loin, et vers quel côté. 4°. A l'égard des fleuves, A, si leur fond » est vaseux, pierreux, ou de gravier ; B, si ce fond change à de » certaines époques ; C, si les gués sont constans ou variables ; » D, si le fleuve déborde dans certaines saisons, jusqu'où, et quelles » en sont les conséquences ; E, s'il s'écoule alors promptement ou » non ; F, s'il est aisé de le barrer, où, et par quel moyen ; G, si en » nettoyant son lit, ou celui des eaux qu'il reçoit, on peut y faire » entrer plus d'eau ; H, à quel point les édifices hydrauliques qui

françois,

Digitized by Google

Dumont, François, et ci-devant capitaine au service de Hesse, a publié une carte d'un campagne de mil sept cent soixante-deux entre les François et les alliés, qui contient le terrain depuis Wilhemsthal jusqu'à Fritzlar, en long,

---

» y sont construites peuvent faciliter ou empêcher toute espèce de » mesures ; I, si le fleuve est encaissé ou non ; K, où sont les » endroits les plus commodes pour établir des ponts ; L, si les ponts » qui s'y trouvent sont grands, larges ou petits, étroits ou mes- » quins, solides ou en ruine, bien ou mal construits, faciles ou » difficiles à réparer, quels ouvrages seroient nécessaires pour les » défendre. 5°. A l'égard des chemins : A, si les grandes routes sont » pavées ou de chausée, bonnes ou ruinées, de quelle largeur ; B, si » les inondations ou d'autres causes les défoncent aisément ; C, quelle » influence le sol a sur les chemins suivant les différentes saisons ; » D, lorsqu'ils sont ruinés, si l'on peut aisément les racommoder » ou non ; E, enfin si l'on en peut facilement changer la direc- » tion, ou en pratiquer de nouveaux. 6°. A l'égard des défilés : » A, leurs exactes longueurs et largeurs, et la nature du che- » min qui les traverse ; B, si l'on peut les tourner, et par où ; » C, comment on peut en défendre l'entrée, et en gagner ou en cou- » vrir les débouchés. 7°. A l'égard des villes et des villages : A, à » quel point ils sont soutenables ou faciles à mettre en état de dé- » fense ; B, comment il faudroit les attaquer ; C, quels avantages » on pourroit attendre de leur situation ; D, si les villages sont sus- » ceptibles de défense ; E, l'état actuel de l'église, du cimetière, et » des meilleures maisons ; F, à l'égard des uns et des autres, le » nombre des maisons et des écuries, et la grandeur de leur terri- » toire ; G, en quoi consiste leur industrie. 8°. Enfin, celui qui con- » noîtra son art fera des observations ; A, sur les positions à prendre, » et leurs différens rapports ; B, sur le nombre de troupes aux- » quelles elles conviennent, et ce qu'il faut faire pour les assurer » et renforcer, etc. etc. etc. ».

Digitized by Google

et depuis Wolfhagen, jusqu'à Spangenberg en large, c'est-à-dire, un terrain d'environ soixante lieues carrées, que des officiers distingués qui connoissent parfaitement les plus petites parties de ces contrées, nous assurent être, sur-tout quant aux montagnes, ce qui existe de plus parfait. Les autres plans françois publiés, ceux des campagnes de Turenne, ceux du chevalier Beaurain, ou de Maillebois, etc. etc. ne sont pas comparables à cette carte. Mais cependant, c'est assurément l'école françoise qui approche, en ce genre, le plus près de la perfection.

Forteresses. Il faudroit, pour donner une idée complète du système militaire prussien, placer ici la description de toutes les forteresses situées dans les provinces de cette monarchie; mais cela est absolument impossible par plus d'une raison. Il en est quelques-unes de toutes nouvelles, dont on n'a les plans, s'ils existent, que dans le secret intime des cabinets les plus prodigues d'argent pour cette partie. D'autres ont été totalement changées depuis la guerre de sept ans; les détails de ces changemens sont ignorés, et c'est beaucoup que de savoir qu'ils existent; car le faste de l'indiscrétion est inconnu en Prusse. Nous nous contenterons donc de rapporter à ce sujet, ce que nous trouvons dans les différens ouvrages allemands qui renferment quelques notions de ce genre.

Frédéric détestoit les forteresses, et rien n'est plus simple. Avec une excellente armée, la première entre toutes pour manœuvrer en rase campagne, et avec un mauvais corps d'ingénieurs qui ne sait ni construire, ni

Digitized by Google

attaquer, ni défendre les places, comment ne pas haïr les fortifications ? Mais ce qui étoit mille fois pire pour ce grand prince, qui long-temps aima l'argent par système et finit par se passionner pour lui, les forteresses sont horriblement chères à construire et à entretenir. Nous sommes convaincus que Frédéric eût consenti à faire sauter toutes les siennes, au prix de voir proscrire de la terre ces inventions infernales ; mais il avoit un trop bon esprit pour ne pas sentir la nécessité où il étoit d'en élever. Examinons un moment en général cette nécessité, contestée, sur-tout dans ces derniers temps, même par des ingénieurs, et appliquons-la aux états du roi de Prusse.

Considérations générales sur l'utilité des forteresses, et en particulier sur leur nécessité pour la monarchie prussienne.

Nous trouvons dans une des lettres du marquis de Montalembert, cet officier qui, quoi qu'en ait insinué le charlatanisme des gens du métier, a porté des idées très-ingénieuses et très-neuves dans l'art des fortifications, le plus vigoureux argument militaire que nous connoissions contre les places fortes. » On donne, dit-il, une » bataille dans l'espérance de faire un siége ; on risque » huit à dix mille hommes dans l'espoir de la gagner ; » il en coûte autant pendant le siége ; on perd trois » mois ; on dépense des sommes immenses ; et quelquefois on est contraint d'abandonner l'entreprise, » dès que l'ennemi se présente en force devant les lignes.

» C'est ce qui se passe tous les jours pour des places » dont on pourroit être maître en vingt-quatre heures, » si l'on vouloit sacrifier la dixième partie de ce que l'on

Digitized by Google

» perd dans une bataille et dans un siège. A la vérité,
» l'on regarde assez communément l'escalade d'une
» place comme une extravagance : de là naît la répu-
» gnance que tout général a de tenter cette opération ;
» il craint de donner mauvaise opinion de sa pru-
» dence, s'il ne réussit pas ; il aime mieux risquer
» de se faire battre et de perdre toute une armée, es-
» pérant de ne passer que pour malheureux. Il n'est
» donc pas étonnant qu'un général préfère de com-
» battre. Mais quand l'occasion ne se présente pas,
» ou quand il est fort inférieur, et qu'il est forcé de
» faire quelque entreprise d'éclat, par des considéra-
» tions particulières, alors ce général est bien heureux,
» s'il se trouve à portée d'une place susceptible d'être
» emportée de vive force ; car s'il la prend, il se couvre
» de gloire en perdant très-peu de monde ; s'il la
» manque, il se retire avec une perte infiniment moin-
» dre qu'après une bataille, et il ne peut être suivi par
» une garnison trop heureuse d'avoir échappé au
» péril qui la menaçoit. Il y a donc tout à gagner,
» et peu de chose à perdre, dans une telle opération.

Cette idée est grande, hardie, neuve, et vraie à plusieurs égards. Cependant l'imagination du soldat doit entrer en ligne de compte dans toutes les entreprises de guerre ; or elle agit ici doublement. Il conçoit son ennemi dans une situation très-avantageuse, placé sur une hauteur fort escarpée, et à couvert de son feu. Cette image le rendra timide et prompt à abandonner

Digitized by Google

l'attaque, pour peu que le danger passe son attente. Ensuite il faut observer quelle est la nature de ce danger. Mille hommes jonchés dans un fossé en une demi-heure, aux yeux de ceux qui doivent les suivre, font un tout autre effet sur l'esprit des soldats, que dix mille hommes tués ou blessés dans le cours d'un siége de deux mois, et où chaque jour il y a cinq ou six hommes tués ou blessés à la droite de la tranchée, un pareil nombre à la gauche, et autant au centre, du malheur desquels on n'apprend rien à cent toises de là, moins encore au camp, où l'on sait à peine s'il y a un siége.

Sans doute si les soldats avoient l'esprit philosophique et calculateur, un général pourroit les rassembler et leur dire : « Mes amis, nous avons besoin de » prendre cette place, et voici la marche ordinaire des » choses. D'abord il faudra livrer bataille, pour em- » pêcher l'ennemi de venir nous troubler pendant le » siége ; cela coûtera quatre à cinq mille hommes au » moins, à supposer que nous soyons vainqueurs, ce » qui ne laisse pas que d'être douteux. Ensuite le siége » nous en coûtera vraisemblablement autant. Eh » bien ! en sacrifiant deux mille hommes seulement, » je suis sûr d'emporter la place. J'épargne ainsi le » sang de six à huit mille hommes, et je gagne » deux mois ; c'est, vous le voyez, un profit pur et » clair. Marchons donc à l'attaque de cette place » d'emblée. «

Digitized by Google

Il ne faut pas sans doute être un La Grange pour concevoir ce calcul; mais des Euler et des La Grange, soutenus même de tout l'inflexible et fataliste portique, pourroient l'oublier au fort de la mêlée. A plus forte raison seroit-il très à craindre que les soldats, en montant à un tel assaut, ne lâchassent le pied; et même, s'ils savoient argumenter, voici ce qu'ils pourroient répondre à leur général :

» Dans une bataille, la perte se répand sur une » grande partie de l'armée : dans un siége, encore plus : » tous les bataillons d'infanterie y participent tour-à- » tour. Mais si vous nous menez à l'escalade de la » place, ce ne sera que sur le corps des premiers qui » marcheront à l'attaque que les autres perceront, et ces » derniers jouiront sans danger du fruit de la victoire. » Or c'est pour la victoire que chacun de nous combat. » Excusez-nous donc, si aucun d'entre nous ne veut » former le pont de corps morts sur lequel les autres » entreront dans la ville. «

Nous savons, et c'est une observation importante, qu'à la guerre, certains commandans de places seroient aisément emportés d'emblée. Il en est un grand nombre qui ne songent qu'à se garantir des surprises; ils n'ont ni une assez grande quantité de canons sur le rempart, et sur-tout aux flancs, ni assez de munitions prêtes pour se défendre contre une attaque de vive force. Supposez que leurs patrouilles rencontrent l'ennemi marchant à la place, et que celui-ci les suive de près,

Digitized by Google

le commandant n'auroit peut-être qu'une ou deux heures pour se mettre en état. Outre que ce temps ne seroit pas suffisant pour se préparer, le trouble et l'anxiété empêcheroient de songer à tout, et peut-être ne seroit-il pas très-difficile de forcer la place; car on fera bien marcher les troupes à l'attaque, et ce ne sera que quand les soldats verront tomber par centaines ceux qui montent aux remparts, qu'ils lâcheront le pied. Si cela n'arrive pas, tous pousseront leur pointe, et la place sera forcée. Il faut donc qu'un commandant se tienne autant en garde contre une escalade que contre une surprise, et qu'il ne croie pas, comme il arrive trop communément, qu'il n'y a point de milieu entre la surprise et le siége. Mais si un gouverneur de place est en garde contre l'escalade, nous soutenons qu'il seroit téméraire de la tenter.

Et quand on seroit sûr que la plupart des places pourroient être prises d'emblée, nous soutenons encore qu'il faudroit en construire. Une armée a besoin de dépôts de toutes les espèces. La perfection à laquelle on a porté l'artillerie, le grand nombre de pièces qui de nos jours suivent une armée, l'artillerie à cheval que chaque nation peut adopter d'un jour à l'autre, et que toutes finiront par adopter, rendent ce que nous nommons endroits fermés, absolument insuffisans pour garantir un dépôt contre les entreprises d'un corps détaché, et même de troupes légères. Une forteresse ne peut du moins être forcée que par l'armée même, ou du moins

Digitized by Google

par un si grand corps, qu'un tel détachement, pour une expédition pareille exposeroit le reste de l'armée à une destruction complète. Donc puis qu'il est impossible de couvrir continuellement tous ces dépôts, puisqu'en les couvrant même, ils seroient exposés aux entreprises de quelque corps léger qui pourroit tourner l'armée, il faut les tenir dans des places fortes, et par conséquent en construire quand on n'en a pas. Il faut aussi des endroits capables d'arrêter l'ennemi pendant un certain temps, afin de gagner celui dont on a besoin pour réparer un échec reçu, et se remettre en mesure. Enfin les garnisons dominent un pays, le garantissent contre les courses des partis lorsque les armées s'en éloignent, maintiennent une nouvelle conquête dans l'ordre et l'obéissance, etc.

Mais on n'est point encore parvenu à les prendre d'emblée, quand homme d'honneur est préposé pour les défendre. A moins qu'une forteresse ne soit extrêmement mal construite, lors même qu'elle auroit des fossés secs, et un rempart sans revêtement, elle ne pourra être prise que par un siège ; et ce principe difficile à contester, une fois admis, l'utilité des forteresses est manifeste, indubitable ; on ne sauroit les remplacer suffisamment par aucun moyen.

Ceux qui pensent qu'on pourroit substituer les camps retranchés aux forteresses, (et cette idée s'est reproduite récemment dans plusieurs ouvrages militaires) nous

Digitized by Google

nous paroissent se tromper essentiellement à plusieurs égards.

D'abord il faut se rappeler quel est le but de la fortification. C'est de mettre un petit nombre d'hommes en état de se défendre contre un grand. Plus le nombre des défenseurs est petit, en comparaison de celui des attaquans, plus il faut que l'art opère pour rétablir l'égalité. Or les camps retranchés ne diffèrent des forteresses que parce qu'ils sont moins fortifiés, parce que les fossés sont moins larges, moins profonds, les remparts moins épais, moins hauts, et qu'il n'y a point de dehors. Il suit de là qu'il faut dans les camps plus de défenseurs en proportion des attaquans; alors le défaut que l'on reproche aux forteresses, d'affoiblir les armées par le nombre des garnisons, devient beaucoup plus grand à l'égard des camps retranchés.

Que si vous prétendez construire vos camps retranchés avec le même soin et les mêmes travaux que les vraies forteresses, vous jouez sur les mots, ou plutôt vous substituez de mauvaises forteresses à de bonnes; car vos nouvelles places manqueront d'un avantage essentiel, qui consiste dans les maisons, les édifices en général, et même les habitans. Comment ne songe-t-on pas, que pour faire un dépôt dans une place, tout cela est de la plus grande utilité? Pouvez-vous laisser vos poudres, vos amas de grains, de farines, de biscuits, etc. vos trains d'artillerie et d'équipages, vos chevaux, vos soldats à l'air? Combien de fois

Digitized by Google

n'est-on pas obligé de mettre le grand hôpital de l'armée dans une place ? Vos malades, vos blessés seront-ils bien sons des tentes ? Ne voir dans une forteresse que le moment du siége, c'est ne regarder qu'un côté de la question.

Enfin l'expérience confirme notre opinion. Jamais Louis XIV n'auroit échappé aux conséquences de toutes les fautes que son âge et ses foiblesses lui firent commettre dans la guerre de la succession, sans les forteresses dont les Pays-bas étoient remplis. Après sept ans de bévues et de malheurs continuels, cette triple ligne n'étoit pas encore percée ; elle lassa la patience et les moyens de ses ennemis ; l'échec qu'ils reçurent au dernier obstacle, procura au monarque, sur lequel l'Europe avoit tant d'injures et d'humiliations à venger, une paix plus supportable que ne sembloit l'annoncer le déplorable état de la France. Les raisonnemens et les faits établissent donc que, militairement parlant, un certain nombre de forteresses bien disposées est indispensablement nécessaire à la défense d'un grand état.

Ces raisons frappèrent sans doute Frédéric, et lui firent surmonter l'aversion qu'il avoit pour les ingénieurs et leurs ouvrages. Lorsqu'il eut conquis la Silésie, sûr que cette province seroit long-temps le tison de la discorde entre sa maison et celle d'Autriche, il s'empressa d'y faire construire un bon nombre de places

Digitized by Google

fortes. L'expérience de la guerre de sept ans ne diminua pas, comme on a vu, son aversion pour les ingénieurs; mais elle ne le fit pas changer de sentiment sur les forteresses. Il en établit de nouvelles en Silésie; et il augmenta les ouvrages des anciennes. Mais comme la maison d'Autriche n'est pas la seule puissance dangereuse pour la longue lisière de ses états, il en a fait construire ailleurs, et il a conservé avec soin celles qu'il avoit déjà. Nous allons donner les détails que nous possédons sur toutes les places qui se trouvent répandues dans les provinces de la monarchie prussienne, et nous suivrons, à cet égard, l'ordre qui nous a guidé dans nos autres recherches.

Forteresses et places fortes.

Aux dernières extrémités du cinquante-cinquième degré de latitude, et par conséquent vers celles du royaume de Prusse au nord, se trouve Mémel, situé au passage étroit et unique de la Baltique, dans le Curische-Haf. Les chevaliers Teutoniques fortifièrent cette ville en mil trois cent douze, à la manière du temps. Mémel a un port sûr, mais peu profond (1). On a construit deux risbans qui entrent à cent toises dans le Haf, pour rendre le port plus sûr. Mémel est fortifiée par deux bastions et trois demi-bastions, dont deux, sans doute du côté de la citadelle, et un appuyé à la mer. C'est ainsi que nous l'imaginons du moins; car nous puisons ces notices dans des descriptions

(1) Voyez livre second, *description géographique*, etc. etc.

Digitized by Google

dépourvues de plans. La citadelle est un fortin de quatre bastions, avec des demi-lunes et des fossés revêtus en pierres de taille. Un des bastions bat le détroit d'entrée dans le Curische-Haf, et l'autre le port. Nous n'en savons pas davantage, et, sur ces notions imparfaites, il nous semble que la citadelle seule est susceptible d'être disputée, la ville ayant plusieurs grands faubourgs et de vieux ouvrages sans dehors, pour la défense desquels on ne se décideroit pas à brûler ceux-là. Les Russes assiégèrent cette place par terre et par mer en mil sept cent cinquante-sept. Ils y arrivèrent le vingt-sept juin ; la garnison étoit de deux mille hommes. On dit que les assiégeans étoient au nombre de vingt-sept mille sans les équipages de la flotte. On bombarda cette forteresse, qui se rendit le cinq juillet. Nous ne sommes pas assez instruits des circonstances locales, ni de celles du moment, pour prononcer. Nous savons seulement que les ingénieurs russes sont de tristes faiseurs de siéges, et que, sans un défaut capital de la place, ou des choses nécessaires pour sa défense, celle-ci auroit dû être plus longue, et la citadelle du moins arrêter davantage l'ennemi. Nous montrerons bientôt que Mémel est d'une grande importance à certains égards.

Nous avons vu que le Curische-Haf est un sein de la Baltique, coupé par une langue de terre longue et étroite. Le passage se trouve entre la dernière pointe de cette langue et la terre ferme. Il en est de même

Digitized by Google

du Frische-Haf, excepté que le détroit est presque au milieu de la presque isle C'est, dit-on, le quatrième que la mer a su s'ouvrir; les trois autres sont entièrement comblés. Pillau, petite ville avec une citadelle, est située à l'extrémité septentrionale de cette langue de terre. La citadelle est un pentagone presque régulier, et dont les ouvrages, dit-on, sont beaux et en bon état. Elle commande le port et le canal, qui n'a qu'environ mille toises de largeur, et qu'on nomme le *Thief* ou le *Gatt*, qui veut dire la porte. Cette place est une espèce d'ouvrage avancé de Kœnigsberg, qui couvre et garantit absolument d'un côté cette capitale des entreprises qu'on méditeroit sur elle avec des forces maritimes.

Kœnigsberg est situé au sommet de l'angle septentrional du Frische-Haf. C'est une ville d'une grande étendue, car elle a trois lieues et demie de tour. Elle est entourée d'un rempart flanqué de trente-deux demi-lunes ou bastions détachés, qu'il est impossible de défendre, comme il est aisé de le concevoir. Mais il y a auprès de cette grande ville une citadelle nommée la Friedrichsburg, qui est un carré régulier avec de grands fossés; le Prégel d'ailleurs l'embrasse encore entièrement. Une aussi petite citadelle ne peut pas, sans doute, procurer beaucoup d'avantages militaires, surtout à côté d'une si grande ville. Lorsque les Russes, après avoir gagné, en mil sept cent cinquante-sept, la bataille de Gross-Jaegerndorf, pénétrèrent de nouveau

Digitized by Google

en Prusse, en mil sept cent cinquante-huit, ils trouvèrent Pillau et Kœnigsberg abandonnés, et s'en rendirent maîtres, sans coup férir.

Dès que Frédéric se fut emparé de la Prusse occidentale, il songea à s'en assurer la possession par une forteresse qu'il fit construire, sur une île de la Vistule, aux environs de Graudenz. Dès la seconde année, le fleuve rasa, dans ses crues, tout ce qu'on avoit fait de travaux, et le roi changea l'emplacement de sa forteresse, et la fit construire, soit près de Graudenz, ou à Graudenz même, dont cette place porte le nom. Elle est située sur une île que forme la rivière d'Ossa, qui va se jeter dans la Vistule par deux embouchures. Nous n'avons aucuns détails sur cette forteresse. Elle a probablement des contre-mines, puisqu'elle est la garnison d'une compagnie de mineurs.

Les forteresses de la Poméranie sont Colberg et Stettin.

Colberg est située dans la Poméranie ultérieure, près des bords de la mer Baltique, sur la Persante, qui va s'y jeter à une petite demi-lieue de la ville : elle est célèbre par trois siéges qu'elle soutint contre les Russes, dans les années mil sept cent cinquante-huit, mil sept cent soixante, et mil sept cent soixante un. Cependant c'étoit alors une place peu importante. On en trouve le plan en petit dans le cinquième volume des mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de sept ans, et à l'art militaire, du capitaine Thielke. Ce sont

Digitized by Google

des ouvrages très-simples, qu'une hauteur à six cents toises, et une autre plus petite à trois cents, paroissent commander. La distance de la ville à la mer est à-peu-près de huit cents toises. Mais, de mil sept cent soixante-dix à mil sept cent soixante-treize, Frédéric en a fait augmenter les fortifications, en y ajoutant des dehors considérables : on a construit un fort devant l'embouchure de la Persante, au côté oriental du port, avec des remparts et une tour vaste et élevée, qui bat la rade et la côte, de façon à tenir les vaisseaux et les galiotes à bombes en respect. Un autre ouvrage est au côté opposé du fort. Un troisième sert de communication entre ceux-ci et la place, et un quatrième est situé dans l'angle où le canal, pour flotter le bois, se rejoint à la Persante. On a aussi construit beaucoup d'ouvrages devant les portes de Gueldres et de Lauenbourg, outre des casemates pour loger la garnison et ses dépôts. Tel est l'état actuel et très-imposant de Colberg, qui joint à ces améliorations l'avantage de pouvoir contenir une garnison plus considérable, plus capable de commander la contrée, et d'entraver les opérations de l'ennemi, qu'elle n'en étoit susceptible pendant la guerre de sept ans. Or c'est-là le point capital. Les petites forteresses, quelle que soit leur résistance, se masquent aisément, et alors leur influence est à-peu-près nulle.

Stettin est une grande ville. Elle tient la clef de l'Oder, et à cet égard, elle est une des places les plus

Digitized by Google

importantes du roi de Prusse. L'idée que donne le marquis de Montalembert de ses fortifications, n'est pas fort avantageuse. Nous n'offrirons point d'opinion à cet égard, ne possédant ni plan ni profil de cette place.

» Les fossés sont secs, dit M. de Montalembert (1), » et les remparts de terre, sans être revêtus. Il n'y a » point de contrescarpe. Il est vrai qu'on a ajouté, avec » beaucoup de dépense, autour de l'ancienne enceinte » de la place, des ouvrages extérieurs, qui sont revêtus » et qui font le tour de la ville. Mais il n'y a point de » fossés devant la plupart de ces ouvrages; c'est un » simple chemin couvert et un simple glacis qui les » couvrent; d'où il suit qu'on peut, sans aucune diffi- » culté, entrer dans le chemin couvert, et passer entre » les ouvrages extérieurs pour entrer dans le grand » fossé. On peut encore plus facilement les prendre par » la gorge, eussent-ils même un fossé; alors, au moyen » de fort petites échelles, on peut escalader le rem- » part avec d'autant moins de peine, qu'il est en fausse » braie, et que cette fausse braie étant occupée en » force, le rempart ne peut plus se soutenir. « Tout cela, considéré relativement à la seule possibilité d'emporter la ville d'emblée, ne suffit pas, parce qu'il faudroit savoir encore, 1°. comment ces ouvrages extérieurs sont disposés pour se flanquer les uns les autres, ainsi que l'intervalle entre deux, et par conséquent s'il est aussi

(1) *Loco citato.*

aisé

Digitized by Google

aisé de passer entre eux que l'assure M. de Montalembert, ce qui dépend absolument de l'effet réuni du plan et du profil des ouvrages. 2°. Quelles sont les communications de la place à la fausse braie, et des ouvrages extérieurs, soit entre eux, soit avec la place. Car de là dépend un moyen de défense bien décisif contre une attaque d'emblée, sur-tout lorsqu'elle se fait de nuit; c'est l'action de sortir et de tomber en flanc sur la colonne des assaillans. Mais pour cela il faut des communications multipliées; il faut la connoissance exacte de toutes ces communications, et de leurs jeux divers, suivant la disposition de l'attaque; il faut que le gouverneur se soit formé de longue main un système de défense fondé sur la connoissance la plus minutieuse de sa place, et sur toutes les possibilités d'insulte de la part de l'ennemi, afin qu'à l'instant critique, il n'ait qu'à donner les ordres nécessaires pour exécuter les mesures que le moment rendra utiles et possibles. Le défaut trop commun de cette étude de la part des gouverneurs, feroit peut-être assez souvent réussir des entreprises semblables: mais, en pareil cas, c'est la faute de celui-ci, et non de la place même. Il est vrai aussi que si les communications manquent, si les ouvrages se flanquent mal, s'il y a des endroits morts où l'on puisse passer à couvert du feu, ou qu'une garnison soit foible, ou qu'elle n'ait pas en abondance toutes les choses nécessaires pour résister à une telle attaque, artilleurs habiles, artificiers instruits, etc. etc. le gouverneur le plus brave

Digitized by Google

et le plus prudent peut être emporté, sans qu'il lui reste d'autre parti que de se faire tuer à l'assaut, pour échapper à l'opprobre que le public, peu instruit des circonstances, peu versé dans l'art, et précipité dans ses jugemens, imprimeroit sur lui, et dont le souverain ou le général qui auroit souffert par son malheur, ne prendroit pas soin de le justifier à ses dépens. Quant à un siége, la différence est grande; tels ouvrages susceptibles d'être emportés de vive force, peuvent faire une bonne défense contre l'attaque lente d'un siége, *et vice versâ*.

Pour achever de donner sur les fortifications de Stettin autant de notions qu'il est en notre pouvoir, nous traduirons ici ce qu'en dit M. Bruggemann. » Les » ouvrages, dit cet auteur, sont fort étendus; ils con- » sistent, du côté de la terre, sur la rive gauche de » l'Oder, en de forts remparts à demi-revêtement, » avec un large fossé et nombre de dehors. Les prin- » cipaux d'entre ceux-ci, sont, 1°. le fort de Prusse, » formant comme une citadelle séparée, située au sud » dans l'angle entre la ville et l'Oder; c'est un penta- » gone régulier. 2°. Le fort Guillaume, construit régu- » lièrement. 3°. Le fort Léopold, qui est un ouvrage » irrégulier. Ils sont joints l'un et l'autre au chemin » couvert de la ville. Son côté droit, nommé la Las- » tadie, est également entouré d'un rempart, et outre » cela fortifié par la nature; car la Parnitz, rivière sur » laquelle il y a un pont de bois de trois cent quarante-

Digitized by Google

» huit pieds, la couvre; et des prairies marécageuses
» qui s'étendent à près de deux lieues, et à l'extré-
» mité desquelles est le fort de Alten-Damm, en ren-
» dent l'accès impossible: il n'y a qu'un seul chemin
» pavé, large de six à huit toises, qui traverse les
» prairies, et il est coupé par dix-neuf petits ponts de
» pierre sur les *wassergang* (1) de ces prairies, et par
» deux grands ponts de bois sur deux bras de l'Oder,
» nommés la grande et la petite Regelitz, ayant l'un
» six cents soixante un, et l'autre cent vingt pieds de
» longueur; ajoutez qu'on peut barrer l'Oder au-dessus
» et au-dessous de la ville, par de fortes poutres. «

Nous ne trouvons pas que Frédéric ait fait augmenter les ouvrages de Stettin depuis la paix; mais nous avons oui dire qu'il avoit profité des lumières fournies par les lettres du marquis de Montalembert, pour assurer cette place contre toute insulte.

Dans la nouvelle Marche, Custrin est une forteresse, non que les ouvrages en eux-mêmes soient ni forts ni bien construits; mais parce que sa situation la rend très-difficile à assiéger et à prendre. C'est un poste très-important. Custrin est située au confluent de la Warta et de l'Oder, et commande par conséquent ces deux rivières. Nous n'en décrirons pas les ouvrages; parce qu'on en trouve un plan très-exact, ainsi que de Colberg, dans l'ouvrage déjà cité de M. Thielke, qui

(1) Rigaules.

Digitized by Google

est entre les mains de tout le monde. Il ne faut au reste que regarder la carte, pour voir que ces deux forteresses sont, pour ainsi dire, des dehors éloignés de Stettin, et qu'on ne peut guère former le siége de Custrin sans avoir pris, pour la facilité des transports, l'une ou l'autre de celles-ci, suivant le côté par lequel on arrive.

De toutes les provinces de la monarchie prussienne, il n'y en a point qui contienne autant de places fortes que la Silésie. Nous commencerons par le côté oriental, du côté de la Pologne et des états de la maison d'Autriche, en procédant vers les contrées qui avoisinent les autres états du roi.

On trouve d'abord Cosel, place forte sur l'Oder, peu éloignée de la frontière où ce fleuve entre dans les états du roi de Prusse, et où il commence à peine à devenir navigable. Frédéric a fait de Cosel une place considérable. Les Autrichiens la bloquèrent en mil sept cent cinquante-huit, et l'assiégèrent en mil sept cent soixante, également en vain. Nous ne savons pas de détails sur cette place; mais son importance est visible, puisque tant qu'on n'en est pas le maître, il est impossible de se servir de l'Oder pour pousser de ce côté plus loin en Silésie. Elle fait le flanc de la province et de la parallele d'une armée, qui la défendroit contre la puissance autrichienne, la Pologne restant neutre.

Vient ensuite en première ligne Neiss. Elle est sur le bord d'une rivière qui porte son nom; et une autre

Digitized by Google

petite rivière, nommée la Bielau, traverse la ville. Frédéric la prit en mil sept cent quarante-deux, après quatre jours de tranchée ouverte. Dès qu'il se vit en possession tranquille de la Silésie, il ne tarda pas à mettre Neiss en état de se défendre plus long-temps. Une hauteur située au-delà de la Neiss, lui ayant fourni un emplacement favorable pour établir la première batterie à ce siége, il y fit construire un fort nommé le fort de Prusse, dont il posa la première pierre en mil sept cent quarante-trois. C'est ainsi que l'expérience de la guerre éclaire sur les places comme sur les autres parties de l'art. Mais il n'y a qu'un roi éclairé et militaire qui n'y perde pas un instant.

Après Neiss, et plus en avant encore, suit Glatz. En général, le comté de ce nom forme une pointe avancée, enclavée par son plus grand contour dans les états de la maison d'Autriche. Glatz est située sur la pente d'une montagne. Elle avoit, lorsque le roi s'en rendit maître, un double château, l'un inférieur à mi-pente, l'autre supérieur, et construit sur le sommet de la hauteur. Lorsque le roi envahit cette province, en mil sept cent quarante-deux, il prit d'abor la ville, et il masqua le château pour pousser plus loin ses conquêtes. Ce ne fut que plusieurs mois après que le gouverneur du château se rendit. Après la paix, Frédéric en augmenta les ouvrages, où se trouvent à présent des souterrains capables de loger une garnison nombreuse. Ce fort domine le comté, et on peut le voir de

Digitized by Google

presque par-tout, ce qui le rend très-propre à toutes sortes de signaux. Ce n'est cependant pas là ce qu'on nomme proprement la forteresse de Glatz. Cette dernière est entièrement nouvelle, et située sur une montagne nommée le Schaeferberg ; les deux forteresses sont séparées l'une de l'autre par la Neiss. Entre l'ancienne et la nouvelle, il y a une écluse propre à inonder les environs, et même assez au loin. La dernière de ces deux forteresses est avantageusement située, assez régulière et fortifiée avec soin. Glatz, qui contient quatre cents maisons, est elle-même entourée d'ouvrages susceptibles de défense. Cependant, cette place et le vieux château furent emportés d'emblée par les Autrichiens, dans la guerre de sept ans, et la nouvelle citadelle se rendit alors à discrétion.

Entre Glatz et Schweidnitz est Silberberg, forteresse absolument neuve. Nous ignorons quel est le but précis de sa construction. Elle est située derrière et vis-à-vis Glatz, un peu au nord-ouest de cette place. Elle ne commande point, comme les autres que nous venons de nommer, quelqu'une des grandes routes qui entrent des états Autrichiens dans ceux du roi de Prusse, et bien moins encore des eaux navigables. La force de sa situation, la possibilité d'inquiéter la route, qui va de Glatz plus en avant dans le pays, au travers des gorges, décida apparemment le roi à la construire après la guerre de sept ans. Toute la place consiste en ouvrages détachés, travaillés dans

Digitized by Google

le roc vif, au moyen de la poudre et de machines à le tailler. Ils sont joints entre eux par un chemin couvert commun. L'ouvrage principal est un château d'architecture gothique, avec de grosses tours. Les fossés pratiqués dans le roc ont soixante dix pieds de profondeur, et il y a trois rangs de souterrains dans les remparts, qui ne sont autre chose que le roc même. Ces ouvrages peuvent contenir cinq mille hommes. Les souterrains sont si froids qu'il faut les chauffer au mois d'août pour les rendre logeables. On assure qu'il y a des défauts essentiels dans toute cette construction, et M. Büsching, dont nous tirons ces notions sur Silberberg, forteresse inconnue jusqu'ici, et sur laquelle on veille avec une grande jalousie, ajoute qu'en temps de guerre, il faut occuper les hauteurs voisines pour que l'ennemi ne s'en empare point; parce que de là, il pourroit inquiéter la forteresse: d'où nous concluons que les personnes, d'ailleurs instruites qui nous ont parlé des défauts de Silberberg ne nous ont pas trompé.

Plus loin, vers les autres provinces prussiennes, vient Schweidnitz: cette forteresse est assez connue. On en a des plans très-détaillés dans l'ouvrage de M. Thielke. La ville est entourée d'une vaste enceinte d'ouvrages détachés, mais joints entre eux; et ces ouvrages sont susceptibles d'une défense opiniâtre, par le moyen des contre-mines. Il n'est pas douteux que Frédéric ne l'ait fait perfectionner depuis le siége mémorable qu'il en

Digitized by Google

fit vers la fin de la guerre de sept ans, et qui dura plus de deux mois. Il ne doit plus y avoir que l'ineptie d'un commandant qui puisse la faire prendre plutôt.

Frédéric n'a pas jugé à propos de faire construire ancune place plus loin, en prémiere ligne, la Silésie commençant à border la Lusace dès Schweidnitz. C'est apparemment, soit parce qu'en cas de guerre avec la maison d'Autriche, il comptoit ou sur l'alliance de la Saxe, ou sur la possession instantanée de tout l'électorat, ou tout au moins de la Lusace, si l'électeur étoit assez aveuglé sur ses intérêts pour agir contre lui; soit parce qu'au moyen des places que nous venons de nommer, il espère pouvoir harceler toute armée autrichienne qui voudroit entrer en Silésie par la Lusace, jusqu'à la réduire aux abois; et l'inspection attentive de ces pays prouve que cette espérance n'est pas vaine.

En seconde ligne, on trouve deux places, Breslau et Grand-Glogau.

Breslau, capitale de la Silésie, étoit une place peu forte dans la guerre de mil sept cent cinquante-six. On dit que les travaux que Frédéric y a fait construire depuis la paix, l'ont rendue formidable. On y a ajouté de nouveaux ouvrages du côté du Schweidnitzer-Anger, et sur les rives de l'Oder. Nous avons appris qu'on y a mis en œuvre une idée nouvelle de fortification, qui nous semble très-utile, et que nous allons détailler.

On

Digitized by Google

On se plaint depuis long-temps que l'art de l'attaque l'emporte sur celui de la défense, et tellement que l'on ne connoît plus guère d'autre moyen de disputer une place avec quelque opiniâtreté, que les contremines. Nous pensons, à la vérité, que la cause en est beaucoup plutôt l'ineptie des gouverneurs de la place, que la prodigieuse supériorité des attaques. Cependant il n'en est pas moins sûr que le nombre de pièces de tout genre, et la manière de les disposer, ont été poussés si loin, qu'une défense opiniâtre est devenue infiniment plus difficile qu'autrefois.

Nous entendons citer encore ce siège de Grave dont le gouverneur se défendit quatre mois, et ne se rendit que sur un ordre exprès du roi. Mais il faut songer que ce mémorable exemple date du temps où les garnisons campoient dans les ouvrages. A présent, il faut cacher dans des souterrains tout ce qui n'est pas de service, pour le mettre à l'abri de cette grêle de globes meurtriers qui inonde de tous côtés une place. Comment comparer des systêmes si différens ?

Si cette grêle de bombes, de boulets et de grenades ne brisoit pas toutes les pièces, le mal ne seroit pas très-grand, parce que de la façon dont nos places sont construites, l'attaque du chemin couvert deviendroit infiniment difficile et meurtrière, pour peu qu'il y eût encore un assez bon nombre de pièces en batteries, et lorsque ensuite l'ennemi seroit parvenu, à force de sang

Digitized by Google

et de travaux renouvelés, à s'en rendre maître, la construction des batteries en brêche deviendroit encore une affaire de longue discussion, qui lui coûteroit bien du monde. Enfin avec un fossé plein d'eau, ou même quand il seroit sec, avec une garnison très-vigilante, le passage du fossé contrarié par de bonnes pièces dans les flancs seroit très-difficile.

Mais quel autre moyen a-t-on de conserver quelques canons en état de servir, que de les placer sous terre ? Cette considération a, dès les premiers temps de la fortification moderne, donné lieu à ce qu'on a nommé des casemates, qui sont en quelque sorte des caveaux avec des embrasures, pour y placer du canon. Cette invention si simple, auroit donné et conservé à la défense toute sa force naturelle, si elle n'avoit eu un inconvénient : lorsqu'on veut se servir des pièces ainsi encavées, la fumée remplit tellement le caveau, après un petit nombre de décharges, que le poste n'est pas tenable. La fumée de la poudre est tout à-la-fois si épaisse et si pesante, qu'elle ne monte et ne se dissipe point au moyen de quelques soupiraux : un grand nombre même n'y suffiroit pas ; et voilà probablement ce qui rendroit inutile la grande casemate du marquis de Montalembert, malgré toutes les ouvertures qu'il y ménage à la fumée ; tandis que sans cet inconvénient, et jointe à ses autres projets, elle seroit une si belle pièce pour la défense !

Les ingénieurs allemands ont imaginé de pratiquer

Digitized by Google

dans les bastions vides des casemates d'un nouveau genre. On construit un caveau particulier pour chaque pièce, voûté en travers du rempart, et entièrement ouvert par derrière. C'est la dernière ressource, à moins que la chimie ne parvienne à absorber la plus grande partie de la fumée de la poudre. Si cette construction ne suffit pas pour en dégager, il paroît qu'il faut abandonner les canons contre les armes de jet de l'ennemi. Cette disposition est d'ailleurs sujette à quelques inconvéniens d'un autre genre. Il faut faire le pied-droit de ces voûtes bien épais, pour que la solidité du rempart ne souffre pas des vides multipliés. Cela resserrera de beaucoup le nombre des canons que l'on pourra placer dans une longueur donnée. A la vérité l'on pourra s'aider à cet égard, en plaçant les canons sur des affûts marins, au moyen desquels la casemate pourra être beaucoup plus resserrée, et contenir à-peu-près autant de canons en batterie que l'ennemi, qui, dans la campagne, doit donner trois toises à chaque pièce. Il faudra encore augmenter l'épaisseur des revêtemens, et peut-être même, pour donner un accès plus libre à l'air dans les casemates, revêtir le rempart du côté de la place, ce qui accroîtra les frais de construction. Mais ce n'est point à des considérations de ce genre qu'il faut s'arrêter, lorsqu'il s'agit de donner à des forteresses une perfection particulière.

Avec tous les inconvéniens et les doutes qui peu-

Digitized by Google

vent rester encore, cette invention nous paroît donc utile et lumineuse : elle donnera une rangée de canons à rez-de-chaussée, qui balaieront le glacis, le chemin couvert et le fossé, et dont la destruction coûtera des travaux, du temps et des hommes en quantité. Cependant c'est à l'expérience à décider sur les inventions militaires, et le premier siége de Breslau pourra nous la fournir ; car des officiers intelligens nous ont assuré qu'on y a construit de ces casemates.

Glogau, que l'on nomme Grand-Glogau, pour la distinguer d'une autre ville du même nom dans la haute Silésie, étoit une place forte avant la conquête de cette province. En mil sept cent quarante-un, la nuit du huit au neuf mars, le prince de Dessau l'enleva par une très-belle disposition. A la vérité, il ne s'y trouvoit que huit cents hommes de garnison ; depuis cette époque, Frédéric II l'a mise en état de ne plus craindre d'insulte pareille ; mais nous ne savons rien sur la véritable force et les détails de sa position.

Dans la Marche, il n'y a de place que Spandow. Cette ville, à deux très-grandes lieues de Berlin et de Potzdam, est située sur les bords de la Havel, et entourée d'un rempart avec des bastions et un chemin couvert, mais sans demi-lunes. La vraie forteresse est une citadelle construite sur une île de la Havel. Elle forme un rectangle dont les grands côtés extérieurs ont environ cent quatre-vingt, et les petits cent soixante toises de long. Les trois quarts de son pourtour sont

Digitized by Google

munis d'un chemin couvert, et le polygone qui regarde la ville a une demi-lune entourée par une rivière large et rapide : elle seroit difficilement réduite par un siége ; mais d'un autre côté, il seroit fort aisé de la masquer dès qu'on se seroit emparé de la ville. Elle tomboit en ruine il y a quelque temps, et les souterrains qui forment pour ainsi dire son existence militaire étoient presque entièrement dégradés, lorsque Frédéric résolut d'y faire les réparations nécessaires; nous ignorons avec quel succès, et jusqu'où cet ouvrage est avancé.

Les provinces de la monarchie prussienne dans le cercle de haute-Saxe, sont défendues du côté de l'ouest par la ville de Magdebourg, dont quelques ignorans font une forteresse imprenable; tandis que d'autres ignorans à prétention soutiennent qu'elle est de nulle valeur. Ce que nous en avons pu voir (1) nous a démontré que

(1) De toutes les forteresses du roi de Prusse, nous n'avons vu que Magdebourg qu'on ne nous a pas laissé examiner curieusement, et dont les ouvrages, très-difficiles à reconnoître du dehors, ne nous ont paru avoir aucune ressemblance avec le plan que M. le Rouge en a publié en 1757. Par la porte où on entre en venant de Berlin, il y a d'abord un bon chemin couvert devant l'extérieur de l'Elbe, ensuite un pont très-long passant sur trois bras de ce fleuve. Vient après le carré ou la citadelle, remplie de canons, de boulets et de bombes. Cette citadelle est un ouvrage singulier, un carré à angles très-pointus et à flancs très-obliques et très-petits. On trouve enfin un pont sur le dernier bras de l'Elbe, qui baigne les murs de la ville, car elle n'a qu'un mur de ce côté-là.

De l'autre côté, en venant de Brunswick, on trouve d'abord un

Digitized by Google

cette place, défendue par un homme de tête, quelques bons ingénieurs, et une garnison convenable, ne seroit prise qu'après une assez longue résistance. La citadelle est, à notre avis, assez mal construite. Les bastions en sont si pointus, si étroits, et pourvus de si petits flancs, que nous ne lui croyons pas une grande utilité. On sent au reste que Magdebourg, qui tient la clef de l'Elbe, et sur-tout la citadelle, qui commande absolument ce fleuve, lui donnent un haut degré d'importance.

Le roi de Prusse avoit autrefois trois forteresses dans ses états de Westphalie.

---

chemin couvert, défendu par des ouvrages intérieurs; puis vous passez un fossé sec, qui a devant soi un ouvrage particulier, formé en tenaille, dont nous ignorons l'étendue. Dès que vous l'avez passé, vous vous trouvez devant un fossé plein d'eau qui couvre des ouvrages d'une forme usitée. Quelle que soit la construction de ce genre de dehors, dès qu'ils ne s'étendent pas tout au tour d'une ville, leur utilité n'est pas si grande qu'on le croiroit; voici pourquoi:

Magdebourg est construit en figure oblongue, qui borde l'Elbe à l'ouest de cette rivière. On ne peut pas, par cela même, attaquer la ville du côté où coule la rivière. De l'autre côté, on ne le feroit pas non plus, attendu qu'on ne doit jamais attaquer une place par un côté long qu'on ne sauroit embrasser. Il n'y auroit donc que le côté du nord ou celui du sud, qui sont les deux petits, contre lesquels il faudroit diriger son attaque, en appuyant, soit le flanc droit, soit le flanc gauche de l'attaque à l'Elbe, et en l'embrassant bien. Nous ne saurions dire lequel des deux côtés est le plus foible; il paroît qu'il y a quelque hauteurs utiles au nord; mais il y a une pointe qui avance au sud, ce qui est un grand avantage pour l'assaillant.

Digitized by Google

Lipstadt, dans le comté de la Marck, appartient en commun aux comtes de la Lippe et au roi de Prusse. Celui-ci étoit le maître des ouvrages, avec le droit d'y entretenir une garnison et des postes. Mais Lipstadt, dont les alliés firent une place d'armes dans la guerre de sept ans, est rasé, et le roi de Prusse n'y entretient plus de garnison.

Gueldres étoit autrefois une petite place, mais assez forte, en tant que située dans une contrée marécageuse. Les François la masquèrent lorsqu'ils entrèrent en Westphalie, au mois d'avril mil sept cent cinquante-sept. Ils ne s'en rendirent maîtres que le vingt-cinq d'août, et même elle auroit resisté plus long-temps, si la garnison, presque toute composée de déserteurs, en se révoltant contre le gouverneur, ne l'avoit forcé à capituler. Frédéric a fait entièrement raser Gueldres.

Wesel étoit autrefois une ville fortifiée avec une puissante citadelle. Les ouvrages de la ville ont été rasés, et l'on entretient ceux de la citadelle. Autant que nous pouvons en juger par le petit plan que nous en avons sous les yeux, c'est un pentagone régulier assez bien construit. Cette place doit être assez connue des François, puisque nous l'avons gardée si long-temps.

Finissons cette notice des forteresses de la monarchie prussienne, par une réflexion bien frappante. Frédéric, avec un peu plus de cinq millions de sujets, et environ cent millions tournois de revenu, a soutenu quatorze années de guerre, dans un règne de quarante-six

Digitized by Google

ans : il a fait construire en entier Graudenz, Silberberg, Schweidnitz et Glatz ; il a réparé, agrandi ou rasé presque toutes ses autres forteresses ; il a laissé trois cent millions de livres dans ses coffres, la plus excellente armée, et la plus nombreuse artillerie qui soit dans l'univers. Son peuple n'est pas riche, mais il en est de plus pauvres et de plus malheureux. Comparez ce foible apperçu aux résultats connus des règnes de Louis XIV et de Louis XV, de ces monarques riches de vingt millions de sujets, de plusieurs centaines de millions de revenu, d'une immense fortune nationale, et sentez ce que peuvent l'esprit d'ordre, et une administration sage, ferme, vigoureuse et persévérante.

SECTION SIXIÈME.

SYSTÊME D'ATTAQUE ET DE DÉFENSE DE LA MONARCHIE PRUSSIENNE.

Le siècle des Alexandre est passé. Avec des moyens suffisans pour terrasser chacun de ses ennemis en particulier, un roi de Prusse ne doit pas songer à faire des conquêtes en attaquant aucun d'eux. S'il entretient le dessein de s'agrandir, et sur-tout de s'arrondir, ce doit être en secret, et seulement en se tenant prêt à profiter des circonstances favorables ; car ce n'est qu'à leur faveur qu'il peut y réussir. Toutes les puissances de l'Europe ont un œil attentif sur les démarches

Digitized by Google

démarches de chacune d'entre elles; dès qu'il en est une qui marche à une élévation prépondérante, elles se réunissent. Or ni la situation des états du roi de Prusse, ni sa puissance réelle, ne lui permettent d'espérer de résister aux efforts de plusieurs ennemis réunis, quand même il auroit tous les talens militaires et politiques joints au bonheur non moins rare de l'homme extraordinaire que la maison de Brandebourg vient de perdre.

Frédéric le Grand a résisté, il est vrai, à la plus formidable des ligues; mais c'étoit en se défendant, et lorsque des ennemis mal habiles jusqu'à la démence s'acharnoient avec tant de folie à sa ruine. Cette dernière considération a influé sur le sort de cette mémorable guerre plus qu'on ne pense. Elle a engagé plus d'une fois les puissances mêmes, ou leurs généraux, à ne pas hâter tous leurs efforts pour l'accabler. Mais combien la situation de l'Europe n'est-elle pas essentiellement différente de ce qu'elle étoit alors? Et cependant Frédéric n'a été sauvé d'une perte absolue que par une espèce de prodige!

La France et l'Angleterre, la maison d'Autriche, la Russie et la Prusse, sont les seuls états qui, de leur chef, et pour leur propre compte, puissent troubler le repos de l'Europe. L'Espagne, sans doute, dans ses rapports naturels, en seroit très-capable; mais deux sortes de causes y mettent obstacle : l'éloignement des possessions qui composent cette immense monarchie,

Digitized by Google

l'étendue de son existence, si nous pouvons parler ainsi, qui la rend attaquable et sensible au-delà des mers comme en Europe; et les causes tirées de sa constitution intérieure, qui ont énervé et mutilé sa puissance, au point qu'avec des côtes immenses, elle n'est point encore parvenue à se donner une marine respectable, et qu'avec le sol le plus fécond de l'univers, et peut-être le caractère national le plus apte aux grandes choses, dont aucune race humaine soit douée, elle paroît dans la torpeur de l'impuissance et de la misère.

De tous ces états, aucuns n'est aussi mal situé que la Prusse pour la guerre.

L'Angleterre est totalement une puissance maritime: si elle ambitionne de gouverner le monde, et que cette soif effrénée de pouvoir ne soit pas bientôt l'écueil de sa grandeur, si ce n'est de son existence, ce doit être par ses richesses, et non par ses acquisitions territoriales, au moins sur notre continent; la nature lui en a entièrement refusé les moyens. Heureuse l'Europe! heureuse l'espèce humaine, si cette magnanime nation, franchissant les préjugés de la fausse science, essayoit, en se rapprochant sincèrement de sa rivale, du noble et salutaire système, hors duquel toutes les puissances erreront sans cesse à l'aventure entre les agonies de mauvaises paix, qui ne seront que des trèves indéfiniment ordonnées par l'épuisement réciproque, et les horreurs de guerres aussi indécisives que ruineuses!

La France, n'eût-elle pas besoin d'un demi-siècle de

Digitized by Google

travaux et d'efforts intérieurs pour reprendre la vigueur naturelle que les délires de ses satrapes corrompus ont profondément minée ; la France doit se décider pour la mer ou pour la terre. En voulant jouer un très-grand rôle sur l'un et sur l'autre de ces élémens, elle s'énerve, elle se ruine, et n'est vraiment prépondérante sur aucun des deux. Où marcheroit-elle dans cette route? à recueillir les fruits amers d'une méfiance universelle, à tomber dans les dernières syncopes de l'épuisement, en voulant forcer la nature des choses, qui ne permet pas que la même puissance ait les deux sceptres, qui nécessite la prodigalité de capitaux immenses et toujours renaissans, pour créer et soutenir une puissance de mer, qui sur-tout frappe de malédiction et de stérilité tous les projets dont le but seroit de substituer une force artificielle à celle qu'elle a donnée, et dont elle réchauffe les germes et facilite les développemens, autant qu'elle contrarie ce qu'on fait en dépit d'elle.... Oh ! combien il seroit plus naturel, nous avons presque dit plus facile, d'asseoir sur l'éternelle et inébranlable base de l'intérêt commun, l'alliance de deux pays qui doivent et peuvent commander la paix au monde, ou qui ne cesseront jamais de l'ensanglanter en le déchirant ! Ils auront beau s'évertuer dans leurs agitations subalternes, les routiniers en tracasseries que l'on a nommées *politiques ;* il n'est qu'un grand plan, une idée lumineuse, un projet assez vaste pour tout embrasser, tout concilier, tout réprimer : c'est celui qui, faisant disparoître,

Digitized by Google

non pas les rivalités de commerce, mais les inimitiés absurdes et sanglantes qu'elles font naître, confieroit aux soins paternels et vigilans de la France et de l'Angleterre confédérées, et auxquels, pour sa propre sureté, la maison de Brandebourg se rallieroit toujours, la paix et la liberté des deux hémisphères, comme l'espèce humaine est au sein de la nature, laissant une égale latitude aux causes secondes, mais donnant au grand tout, une impulsion uniforme et constante, qui d'abord, ouvrage de la force confédérée des deux premiers peuples du globe, seroit bientôt le résultat simple et naturel de la sagesse unie des nations, dont la vigueur ne se développeroit plus que pour la prospérité intérieure de chaque pays, et l'amélioration successive des choses humaines..... Sans doute elle paroîtra romanesque cette idée; mais est-ce notre faute à nous, si tout ce qui est simple est devenu romanesque ? Sans doute elle semblera impraticable, si ce n'est insensée, aux vues courtes. Mais n'est-ce donc pas la distance plus ou moins reculée du possible qui distingue les hommes? Et fût-ce en effet une illusion qu'un tel espoir, c'est du moins une magnifique illusion, qu'il faut s'efforcer de réaliser, parce que non-seulement les efforts pour y parvenir n'empirent pas la condition humaine, mais qu'on ne sauroit les tenter sans prendre des mesures plus raisonnables, plus généreuses, plus fraternelles.... Pauvres humains ! supputez combien vous coûte nécessairement le jeu le plus égal; combien vous avez perdu

Digitized by Google

d'avance à la loterie la plus favorable, combien vos espérances vous en imposent, votre cupidité vous abuse, vos coutumes vous nuisent; et blâmez-nous, si vous en avez le courage, de rêver un meilleur ordre de choses, ou plutôt d'essayer de vous ramener aux idées naturelles.

Mais revenons à la guerre, puisque la sagesse de la politique moderne aboutit toujours à la guerre. Si jamais la France veut se borner à jouer son rôle naturel sur le continent, sa situation est infiniment avantageuse : deux grands côtés de son immense territoire sont couverts par des mers; elle peut aisément barrer l'entrée dans ses domaines à l'Espagne, aux puissances italiennes, aux Suisses, et porter tous ses efforts vers l'Allemagne et vers les Pays-bas.

La Russie est encore plus heureusement située pour l'attaque. Elle débouche par un point, sur son ennemi, avec les forces qu'elle juge nécessaires. Si elle réussit, elle pousse sa pointe; si elle échoue, elle se retire; et qui peut la poursuivre sous une latitude que les Russes seuls peuvent supporter? Tel est l'indestructible avantage de cet empire, qui domine et asservit successivement tout ce qui l'entoure. Que de révolutions que des heurtemens d'hommes et de choses occasionnera le développement de ses destinées! A la vérité, son influence sur chaque point paroît devoir être en raison inverse de leur multiplicité; mais combien le nombre de ces points de contact ne s'augmente-t-il pas pour l'Europe! et (sans se hâter de deviner le sort de la Tur-

Digitized by Google

quie européenne pour se les exagérer) si la Russie prend l'Ukraine polonoise, comme la manière dont elle cerne la mer Noire et dispose son commerce paroît en indiquer clairement le dessein combien ne se multiplieront-ils pas encore ? Quelles vues a donc l'empereur, s'il est impossible de lui démontrer qu'il lui vaut mieux et des Turcs et des Polonois pour voisins, que cette étrange nation propre à tout, susceptible de tout, qui produit les meilleurs soldats de l'univers, et les hommes les plus malléables qui habitent ce globe !

La maison d'Autriche a de grandes possessions au sud et à l'est de l'Allemagne, et cela seul lui fourniroit de redoutables moyens d'attaque. La Hongrie, la Bohême, la Moravie, la Galicie qui donne à l'Autriche un nouveau bout de flanc pour embrasser la Silésie (1), réunis, sont la superbe base d'une puissance très-disproportionnée à toute autre, la France exceptée. Son armée est fort inférieure en instruction à l'armée prussienne ; mais elle a le double de soldats, d'excellens soldats ; et toute victoire est un échec à la puissance prussienne, tandis que toute

(1) Nous le regarderions comme très-dangereux, sans la résolution que l'Autriche semble avoir prise de ne pas faire de sitôt une guerre offensive à la Prusse. (Voyez ci-dessous.) On assure que Frédéric II avoit le projet de faire construire une nouvelle forteresse dans la haute Silésie, de ce côté, mais que l'énormité des frais l'en a empêché.

Digitized by Google

défaite est une leçon même assez peu coûteuse à la puissance autrichienne. Elle peut, comme Cadmus, faire sortir des hommes du sein de la terre ; elle a la facilité funeste d'engloutir tous ses sujets dans ses légions ; tandis que les bataillons prussiens, une fois anéantis, ne peuvent renaître que du trésor, qui donne des recrues ou des bandits plutôt que des soldats. Enfin l'empereur fait mal le bien ; mais il fait assez de bien pour donner une activité très-énergique à ses grands avantages naturels. Il n'est pas militaire ; mais à sa voix, il en naîtra dans son armée ; et ne s'en forme-t-il pas toujours assez à la guerre ? La Pologne n'est rien ; la Porte ottomane croule ; l'Empereur n'a donc rien à craindre sur ses derrières ; il peut porter presque toutes ses forces vers l'Allemagne.

La Prusse au contraire possède une longue bande de pays au centre de l'Europe ; elle est entourée de peuples qui jouissent des lumières à présent générales dans cette partie du monde, et des immenses avantages que ces lumières donnent. Dès que deux de ces peuples se réunissent, elle risque toujours d'être attaquée en tête et en flanc, ou d'être coupée par le milieu. Comment, dans cette situation, pourroit-elle former des projets d'agrandissement par une attaque directe, même contre les plus foibles de ses voisins ? Elle ne doit montrer d'ambition que dans une crise générale de l'Europe.

Voilà ce qui résulte de la situation géographique.

Digitized by Google

Mais ce n'est pas tout, les relations politiques et militaires ont absolument changé depuis la guerre de sept ans. Il importe à notre objet de développer avec quelque détail ces changemens, et les idées générales que nous venons d'indiquer.

Le gouvernement de la Suède a pris une forme entièrement désavantageuse au roi de Prusse. Les états républicains, dit-on, sont moins propres à faire la guerre que les monarchiques. Le fait est vrai; mais on ne sent pas qu'il fait leur éloge, et non pas leur critique. Par la révolution de mil sept cent soixante-douze, la Suède est donc devenue pour la Prusse un voisin plus dangereux. La Russie fait mal la guerre: ses généraux, ses officiers sont d'une ignorance extrême; ses campagnes contre les ottomans n'ont été, des deux côtés, qu'une suite de fautes plus folles les unes que les autres. Mais cette guerre jointe à l'incomparable bravoure des soldats russes, qui leur ont fait remporter plusieurs fois des victoires sur les excellentes troupes de Frédéric II, a donné à la Russie une considération très-dangereuse.

Enfin la situation militaire de l'Autriche, relativement à la Prusse, a encore éprouvé de très-grands changemens. La maison d'Autriche est le seul ennemi constant et réel de la Prusse; mais c'est un ennemi implacable, dont les persécutions et les jalousies ne finiront vraisemblablement qu'avec l'existence politique de l'une ou de l'autre. Autrefois le luxe de la cour impériale absorboit

Digitized by Google

absorboit les fonds nécessaires pour la guerre, et empêchoit qu'on ne fît, en temps de paix, les dispositions nécessaires pour résister à un ennemi toujours prêt à frapper. Tout à cet égard est changé.

D'abord l'Autriche a armé de la même façon que son ennemi. Ce n'est plus cette armée réduite à la paix, et à laquelle il falloit des mois pour se recruter et s'équiper avant de pouvoir s'opposer à l'ennemi en rase campagne ; ce ne sont plus ces arsenaux et ces magasins dépourvus de tout ; ce n'est plus vraisemblablement même ce trésor vide, qui avoit besoin de tant de négociations pour fournir l'argent nécessaire. L'armée autrichienne est toujours complète et incessamment fournie de tout ce qu'il faut pour camper ; les arsenaux sont remplis et les magasins pourvus, ou prêts en tous temps à l'être, par des arrangemens sûrs et simples. Peut-être enfin le trésor même renferme-t-il plus de richesses qu'on n'ose le croire.

Il est vrai que cette armée ne sauroit se comparer en aucune manière à l'armée prussienne. La force énorme des compagnies autrichiennes et le petit nombre des officiers, et sur-tout des bas-officiers qu'elles contiennent (1), est une composition absurde, qui seule la mettroit à une distance infinie de son émule. L'éclat et le faste de la cour impériale, l'orgueil de la

(1) Les compagnies sont de deux cents factionnaires, et de trois ou quatre officiers, avec six bas-officiers.

Digitized by Google

haute noblesse, écrasent l'état et l'esprit militaire, quoi que fasse l'empereur pour les relever. Le subalterne est avili ; l'intrigue et la faveur placent à leur gré des sujets indignes. Enfin l'armée autrichienne, superbe sous les armes, bien vêtue, bien équipée, bien armée, composée de grands et vigoureux soldats, n'a point d'ensemble, point d'uniformité, point d'instruction ; elle ne sait pas se mouvoir. Vous ne verrez point une ligne autrichienne avancer trois cents pas, sans perdre son alignement et ses distances, sans tomber par conséquent dans un désordre très-sensible, chose inouie dans l'armée prusienne. Une colonne autrichienne ne marche pas sans s'alonger, et sans qu'il y ait ou à ouvrir ou à serrer lorsqu'elle se forme. En un mot, un corps autrichien n'est pas mobile, et cela est vrai de la cavalerie comme de l'infanterie.

Ce sont-là d'immenses désavantages sans doute. Mais indépendamment de ce qu'un grand général à la tête des Autrichiens saura bien réduire l'armée prussienne à une guerre de positions, où le plus grand nombre de ces inconvéniens sont atténués, il paroît que les premiers moteurs de la machine militaire autrichienne les ont sentis, et qu'ils y ont paré avec toute la sagesse possible. Le cabinet de Vienne semble avoir abandonné l'idée de faire de la reprise de la Silésie et de l'abaissement du roi de Prusse, l'objet direct et premier de ses opérations. Il veut commencer par dé-

Digitized by Google

truire absolument l'équilibre, par acquérir une prépondérance entière, qui le mette en état de frapper à coup sûr, et d'écraser le roi de Prusse sans aucune incertitude, par sa seule masse, en même temps qu'il veut se mettre à l'abri d'une diversion dangereuse. C'est dans cette vue que l'acquision de la Bavière est l'unique objet de son ambition actuelle. Autrefois l'empereur auroit été dans l'impossibilité d'y songer. Au premier signe, le roi de Prusse seroit entré avec toutes ses forces en Bohême ; il auroit livré une bataille qu'il auroit apparemment gagnée, et l'Empereur auroit été ainsi contraint à tourner toutes ses forces de ce côté : ou bien, si ce prince se fût opiniâtré à l'acquisition de la Bavière, la Bohême étoit perdue. Mais, soit qu'un étranger, soit que l'expérience de la guerre de sept ans, ait éclairé le gourvernement autrichien sur la situation de la Bohême, il est certain qu'il a pris des mesures efficaces pour empêcher le roi de Prusse de s'en rendre maître, en dissipant une seule fois l'armée destinée à la défendre. Le général L'loyd, dans son introduction à la guerre de sept ans, a indiqué les endroits où il faudroit établir des forteresses pour garantir ces contrées, et le camp retranché qu'il faudroit prendre pour le couvrir. Depuis ce temps les forteresses de Pless et de Théresienstadt ont été construites ; le camp indiqué a été pris en mil sept cent soixante-dix-huit, et le roi de Prusse n'a pu pénétrer en

Digitized by Google

Bohême, ou du moins il lui a été impossible de s'emparer de cette vaste province.

Jusqu'ici les Prussiens ont été mal-habiles dans l'art des siéges. Si jamais l'empereur se résout à s'emparer de la Bavière, (ce qu'il peut faire d'un jour à l'autre, et dans peu d'instans, ce qu'il est incroyable qu'il n'ait pas fait lors de son étrange levée de boucliers relative à la navigation de l'Escaut) une armée très-ordinaire postée à Kœnigingraetz, et soutenue par Olmutz, Pless, Théresienstadt, pourra couvrir les frontières de l'Autriche contre les entreprises prussiennes; tandis que l'empereur emploiera le reste de ses forces pour résiter aux autres ennemis que cette invasion lui suscitera. Nous supposons qu'il n'ait pas toute l'Europe, ou même la France à combattre, ce qui changeroit infiniment la face des choses. Nous considérons l'Allemagne et la Prusse abandonnées, pour ainsi dire, à leurs propres forces. Alors combien ne seroit-il pas facile à l'Empereur de lasser la puissance prussienne, et de l'obliger à la paix! Car enfin, en quoi consiste cette puissance? dans son armée et son trésor. Ces deux grands ressorts lui suffisent, sans doute, pour trois années; mais les recrues que le pays peut fournir, et le trésor épuisé, tout est fini. Considérons la base en toutes choses. Quelle énorme différence, soit dans les possessions anciennes, soit dans les nouvelles acquisitions! La

Digitized by Google

Prusse aura-t-elle toujours une Saxe riche et peuplée à écraser ? Quand elle l'auroit, comment pousser, comme autrefois, sa pointe ?

Jusqu'ici nous avons considéré la puissance de la maison d'Autriche, comme faisant la guerre d'une manière isolée avec la Prusse, et luttant corps à corps avec elle, si l'on peut parler ainsi ; mais c'est-là un état de choses auquel on ne doit guère s'attendre. Si l'empereur veut détruire l'équilibre de l'Allemagne, l'embrâsement deviendra général ; alors tout dépendra des alliances qui se formeront.

La plus dangereuse de toutes pour la Prusse, c'est celle de la Russie avec l'Autriche ; et malheureusement la haute conception de la czarine de renouveler l'empire d'orient, en chassant les Turcs d'Europe, cette idée ambitieuse, et tôt ou tard destructive de l'empire russe, tel du moins que nous le connoissons aujourd'hui, mais qui n'en bouleversera pas moins l'Europe par son explosion ; cette idée devenue passion, et que l'empereur paroît entretenir et flatter avec beaucoup d'adresse, en a vraisemblablement amené l'époque. Tous les talens militaires d'un autre Frédéric, toute la perfection de l'armée prussienne, ne sauroient mettre un roi de Prusse en état de résister aux Russes et aux Autrichiens, agissans de concert pendant trois campagnes, ni l'empêcher d'en recevoir la loi. Il n'est pas une seule alliance en Europe, excepté la nôtre, combinée avec

Digitized by Google

l'union germanique, qui puisse mettre à couvert la monarchie prussienne. Il faudroit même, pour gagner cette périlleuse partie d'une manière décisive et rapide, les efforts réunis de la Suède, du Danemarck, de l'empire Ottoman, et des princes de l'Allemagne. Supposez que l'argent de la France armât contre la Russie, la Suède, et le sentiment de son intérêt le Danemarck; qu'une politique devenue tous les jours plus nécessaire, fît agir les Ottomans contre l'empereur; il faut observer encore qu'il n'y a rien à attendre du prince de l'Allemagne le plus important dans la question que nous traitons, nous voulons dire l'électeur de Bavière. A la vérité, la confédération des princes germaniques est imposante. Si la France et la Hollande veulent et peuvent leur donner de l'argent, ils écraseront les princes du parti contraire, qui se présenteront devant eux, et s'ouvriront un chemin jusqu'au sein des états impériaux, ce qui est le point important. C'est-là que la France, qui, à moins d'aveuglement, ne peut pas vouloir que la liberté politique de l'Allemagne périsse, pourra leur être d'un grand secours, en les aidant à subjuguer ou à contenir les princes impériaux, et en les mettant ainsi en état d'agir offensivement. Elle pourra même contenir les confédérés, et les obliger tous à concourir sincèrement à la chose commune; ce qui, peut-être, n'est pas moins nécessaire que de forcer les autres à songer à leur existence.

Digitized by Google

Mais, il ne faut pas s'y tromper, l'alliance de la France contre la maison d'Autriche et la Russie, sans cet intermédiaire des princes d'Allemagne, ne sauroit suffire à la Prusse. Ni la conquête des Pays-bas, ni celle des états d'Italie, ne porteroient un coup mortel à la puissance autrichienne. C'est par la Bavière qu'il faudra l'attaquer. Si le prince, qui à cette époque gouvernera cette vaste et belle contrée, est assez insensé pour devenir une machine entre les mains de l'Autriche, il faut conquérir son pays, et pénétrer ainsi jusqu'au sein des états autrichiens, où les armées et les batailles décideront la grande cause de la liberté germanique. A la vérité, il sera d'autant moins difficile d'y pénétrer, que les Bavarois craignent excessivement la domination autrichienne, et qu'ils se prêteront volontiers à tout ce qu'on entreprendra pour les en délivrer.

Une vérité que nous regardons comme un axiome, c'est que les Prussiens ne doivent jamais s'en tenir à une défensive ordinaire; ce seroit perdre tous leurs avantages. Lors même que le système général de la guerre, de leur côté, seroit purement défensif, le système particulier de la campagne doit être offensif. Leur véritable supériorité consiste dans l'art de manœuvrer. Ils doivent rechercher les batailles; car leurs évolutions si promptes, si précises, si décisives en rendent le succès très-probable pour eux. Ils doivent faire

Digitized by Google

et ouvrir les marches et les mouvemens, parce que Frédéric a porté cette partie à un tel degré de perfection, qu'ils peuvent être sûrs de devancer leurs ennemis.

On le voit, la position d'un roi de Prusse est extrêmement critique. Toute sa puissance tient d'abord au ressort délicat qui fait aller sa machine politique. Il lui faut un trésor immense, et une armée supérieure. Le systême militaire et celui de la plus inflexible économie doivent donc être toujours le palladium de cette monarchie; il lui faut en outre des secours, et des secours puissans. Un homme, et même le premier des hommes, ne peut pas tout. Frédéric a porté son attention entière sur les frontières du côté de la maison d'Autriche, et il les a garanties de manière qu'il faudroit trois campagnes très-heureuses pour que l'empereur enlevât aux Prussiens la Silésie. Une armée de soixante mille hommes peut la garder sans peine, et, si elle n'essuie point de revers marqué, peut-être même la conserver.

Il est temps à présent que le roi de Prusse mette ses frontières vers la Russie dans une situation aussi imposante. Les forteresses qui s'y trouvent ne sont pas susceptibles d'une assez grande défense, et peut-être même ne sont-elles pas convenablement approvisionnées pour faire celle dont elles seroient naturellement capables. Dantzick, sous ce point de vue, lui devient encore

Digitized by Google

encore absolument nécessaire. Nous ne serons pas assez présomptueux pour oser déterminer ce que l'on devroit faire en Prusse à cet égard, soit de fortifier Kœnigsberg ou quelque autre ville, Tilsit par exemple. Nous ne connoissons pas assez le pays, et sans doute nos lumières sont trop bornées; mais enfin il faut faire quelque chose; car, bien qu'on puisse compter que l'existence politique de la Russie cessera, au moins pour l'Europe, et que cet empire sera tôt ou tard déchiré à l'intérieur; ce moment, qui dépend de l'accroissement des richesses et de la population, autant que de la chute de l'empire ottoman, est encore probablement trop éloigné pour que le mal qu'on doit craindre de la Russie ne puisse pas le précéder.

Après l'importance de mettre la Prusse aussi à l'abri des armes moscovites, que la Silésie l'est des armes autrichiennes, afin de pouvoir tourner l'effort des siennes du côté qu'elle voudra, ce qui est le plus nécessaire à la maison de Brandebourg, c'est l'alliance de la Saxe. Il est probable que le camp fortifié que l'on construit autour de Dresde, sera vraiment bon, et alors on ne peut plus espérer de réduire la Saxe comme en mil sept cent cinquante-six. Or cette belle contrée est absolument nécessaire à la Prusse pour attaquer la maison d'Autriche; elle le deviendra même davantage après la mort du marcgrave d'Anspach, parce que l'électorat sépare les états de ce prince de ceux du roi.

Digitized by Google

Si la Saxe entendoit ses vrais intérêts, elle s'allieroit intimement avec la Prusse; le parti prussien en Allemagne seroit alors très-puissant, et la Saxe formant un des arc-boutans de cette puissance, elle jouiroit de toute la considération que le cabinet de Berlin lui accorderoit. Alors l'échange des marcgraviats contre la Lusace ne seroit pas aussi avantageux au monarque prussien qu'on le pense, puisqu'il possèderoit dans ces états détachés, un point d'appui pour percer au cœur des états autrichiens, et qu'il pourroit y préparer de longue main tous les moyens nécessaires pour une invasion. Mais cette alliance avec la Saxe est douteuse; trop de choses s'y opposent.

A la tête de toutes, il faut mettre la religion:

Tantùm relligio potuit suadere malorum!

Les princes catholiques seront, en général, toujours gouvernés par les prêtres; les prêtres catholiques travailleront toujours à accroître la puissance de la maison d'Autriche. Jamais, sans eux, Auguste second n'auroit épousé une princesse impériale, et jamais le roi de Prusse ne se seroit trouvé dans la fatale nécessité de faire tant de maux à la Saxe. En un mot, un électeur de Saxe sera tôt ou tard entraîné à abandonner la cause prussienne, et à coopérer avec la cour de Vienne. La haine et la jalousie héréditaires de la maison de Saxe, concourent encore à cet événement. On

Digitized by Google

ne voit pas sans envie ses pareils sortir du niveau par des qualités supérieures. Ainsi, et sauf le respect dû au prince très-recommandable qui gouverne aujourd'hui ce bel électorat, mais qui n'est pas immortel, toute l'espérance des patriotes allemands se fonde, à bon droit, sur ce que la maison électorale de Saxe s'éteindra peut-être, et fera place à une branche protestante.

Dans la grande crise où l'Allemagne tombera tôt ou tard, la Prusse peut compter sur l'électorat de Hanovre, autant que les passions du roi d'Angleterre ne s'y opposeront pas; sur la Hesse et l'évêché d'Osnabruck; enfin sur le duc de Brunswick, jeune encore actif, vigoureux, et qui jette, par sa considération personnelle et ses talens prodigieux, un bien plus grand poids dans la balance, que ne pourroient jamais faire ses forces politiques. Ce sont-là incontestablement les braves de l'Allemagne. Conduite par un homme de tête, l'armée que formeront ces princes doit s'emparer d'abord de toute la Westphalie et de l'électorat de Cologne. Cela fait, si la France agit de concert avec eux, ils pourront sans doute opérer des diversions utiles en faveur des entreprises du roi de Prusse; le reste dépend du sort des armes. Et, sans doute, cette guerre doit être un jeu de va-tout, si nous osons nous exprimer ainsi. Il faut que le parti prussien cherche, par des batailles décisives, à écraser ses ennemis, et à terminer promptement la guerre. Si elle traîne en longueur, si les armées prussiennes sont réduites à défendre leurs pro-

Digitized by Google

vinces, tout est perdu pour la maison de Brandebourg. Ce n'est pas que ses états ne soient susceptibles d'une longue défense ; les places fortes sont sagement disposées ; le pays est rempli de rivières, de lacs, de montagnes et de gorges qui fourniroient une infinité de postes. Mais les nerfs politiques se dessècheroient, le corps tomberoit en consomption ; quelques nouveaux efforts du redoutable ennemi que l'on ne sauroit épuiser d'hommes, et qui ne tarderoit pas à redoubler ses attaques, lui causeroient la mort.

Dans ces circonstances, la cour de Berlin ne sauroit se préparer trop soigneusement aux évènemens qui ne peuvent beaucoup tarder à l'assaillir. Il faut qu'elle travaille en politique, ou à détacher la Russie de l'alliance autrichienne, ou à se lier intimement et indissolublement avec la France, la Suède et les Ottomans. Alors il reste au roi de Prusse une autre porte pour entrer dans les états autrichiens d'une manière décisive ; c'est la Moravie. Mais pour cela il faut être en état de prendre Olmutz, c'est-à-dire, avoir de vraiment bons ingénieurs, et une excellente artillerie de siége ; car on dit qu'Olmutz est à présent une place très-forte : or c'est incontestablement-là le vrai point d'attaque que le roi de Prusse doit se proposer. L'loyd l'a dit avec raison : une grande bataille gagnée dans ces contrées, et Olmutz pris, la maison d'Autriche est obligée de recevoir la loi du vainqueur. Puisse le roi régnant de Prusse, qu'occupent aujourd'hui des soins très-

Digitized by Google

nobles et très-paternels, ne pas se laisser distraire par des intérêts privés (1), ou même par les ruses de son implacable ennemi, du système politique et militaire auquel tient le sort de l'Allemagne !

Finissons cette longue série de notions et de considérations militaires, par deux réflexions que nous croyons de quelque importance. L'armée prussienne est devenue, par les irrésistibles moyens de l'émulation, de l'ordre, de la discipline et de l'instruction; la première armée de l'Europe. Tel a été le fruit d'un travail continuel de plus de soixante-dix années. L'*ordre*, la *discipline*, l'*émulation*, c'est-à-dire, cette élévation de l'ame qu'a produit la distinction toute particulière, constante et inaltérable de la profession militaire, constituée le premier ordre de l'état, sans égal et sans rivaux; ce fut l'ouvrage du père de Frédéric le Grand. *L'instruction militaire*, par la pratique et par une attention invariable à y puiser les lumières les plus saines, et toutes les ressources que l'art peut fournir; voilà le chef-d'œuvre de l'homme extraordinaire que la Prusse vient de perdre.

Cette armée restera-t-elle ce qu'elle est ? *Une armée coûte vingt années à former*, me disoit un jour le plus grand militaire de l'Europe : *un an de relâchement, et*

(1) Lorsque nous écrivions ces lignes, nous étions loin de prévoir que le roi de Prusse étoit si près de vérifier nos craintes.

Digitized by Google

tout est détruit. Rien n'est plus vrai que ce mot profond, et peut-être, hélas ! trop prophétique. Il y a dans tous les hommes une tendance vers la paresse, le relâchement, l'inattention, qui empiète sur leurs devoirs, si l'on cesse un moment de tendre les ressorts ou de les faire jouer. Faut-il espérer, peut-on croire que tous les successeurs de Frédéric seront aussi infatigables que lui ? qu'ils iront annuellement faire des revues militaires dans toutes les parties de leurs états ? qu'ils liront, examineront, pèseront tous les rapports des inspecteurs sur chaque régiment ? qu'ils seront tous le premier général de leur armée ? que ni courtisan, ni ami, ni maîtresse, ne balanceront un seul instant en aucun d'eux l'intérêt militaire ? que leur armée sera toujours au-dessus de tout dans leur opinion ? qu'aucune partialité, aucune prédilection, aucune faveur, aucune intrigue, n'influeront sur l'avancement dans la carrière des armes, et qu'ainsi l'orgueil militaire ne se verra jamais obligé de ployer que devant lui-même (1)?... S'il cesse un jour, un seul jour d'en être ainsi, tout change en un moment pour

(1) Frédéric a pu se tromper, et il s'est en effet trompé quelquefois dans l'opinion qu'il concevoit de ses officiers ; il a négligé quelques hommes de mérite, et préféré des hommes superficiels et légers ; mais alors même, il n'obéissoit qu'à son sentiment, et jamais aux suggestions d'autrui, moins encore à ce qu'auroit pu lui dire une personne étrangère au métier des armes. Or, l'erreur de jugement est, en pareil cas, mille fois préférable à celle de suggestion.

Digitized by Google

l'armée prussienne..... Les amis de la liberté germanique doivent trembler en pesant cette effrayante vérité.

Il est un autre écueil qui menace tous les états de l'Europe, et contre lequel un roi de Prusse est plus exposé à briser qu'un autre. La guerre est devenue si excessivement dispendieuse, qu'il n'est plus d'état qui puisse la faire sans se ruiner. Cependant toute l'Europe est constamment armée; elle entretient une quantité innombrable de troupes. D'un autre côté, la masse de l'argent s'est accrue; le luxe sur-tout a fait des progrès énormes au moyen du commerce; tout a renchéri; la solde du militaire seule n'est point haussée; au contraire, en quelques pays elle a diminué même pour le numéraire. On a employé toute sorte de moyens pour mettre le soldat à même de subsister de sa paie chétive: mais cet état de choses ne sauroit durer; il faudra nécessairement en venir à hausser la paie des officiers et des soldats; tout y tend visiblement. Le roi de Prusse, par une sage et inflexible économie, et préférant la puissance réelle à l'éclat de la royauté, est parvenu à entretenir une armée fort au-dessus de ce qu'on regarde vulgairement comme ses forces politiques naturelles. En observant constamment les mêmes principes, et appelant au secours de l'état une meilleure administration en fait d'impôts, d'industrie et de commerce, un roi de Prusse pourroit, plus qu'aucun autre peut-être,

Digitized by Google

éloigner le moment critique qui menace tous les princes de l'Europe, et qui n'est autre que celui où ils ne pourront plus fournir aux dépenses militaires. Que faire alors de cette multitude de bayonnettes ? comment les retenir ou les lancer ? Renverront-ils sans subsistance tous ces hommes élevés dans le métier des armes, ignorant tous les autres, étrangers à toute autre morale, à tous autres principes que ceux de la discipline, alors relâchés, fiers de leur force, de leur nombre, aguerris peut-être ? Que deviendront tous ces légionnaires dispersés? que feront-ils? qu'entreprendront-ils? Ne se trouvera-t-il pas des ambitieux qui se mettront à leur tête, et troubleront le repos de l'état ? Ouvrez les circonstances aux hommes, et vous en trouverez de capables de tout. Aujourd'hui que les hommes de tête et de courage trouvent des débouchés de fortune dans les armées même, et sur-tout que les grandes armées les contiennent, personne ne songe à se rendre maître d'une garnison, d'un arsenal, d'une place; mais supposez des armées foibles, des forteresses mal gardées, le monde rempli d'hommes entreprenans et sans pain, vous verrez dans le moment renaître les révoltes, les dissentions civiles, les révolutions. Et c'est encore-là le moindre inconvénient de cet avenir, plus prochain peut-être qu'on ne pense. Un autre bien plus terrible, c'est que le moment où les souverains ne pourront plus soudoyer leurs troupes, n'arrivera pas précisément au même

Digitized by Google

même instant pour tous. S'il en est un qui ait su se ménager des ressources, quel rôle ne jouera-t-il pas alors? comment se défendre de ses entreprises? Telle est la crise à laquelle tous les états de l'Europe marchent à grands pas, faute d'ordre dans leurs finances.

Un roi de Prusse, avec sa grande armée, auroit moins de ressources, à cet égard, que tout autre, s'il se dérangeoit des plans d'économie qui sont l'unique base de sa puissance; et sans doute il recevroit le premier le terrible choc. Mais est-il dans l'ordre des choses humaines, qu'aucun prince de la maison de Brandebourg ne soit enclin aux dépenses, au faste, au luxe de cour; qu'ils se résoudront tous à vivre dans leur résidence, comme dans un camp? Et cependant l'existence de l'armée prussienne en dépend. Si jamais un prince peu sensé monte sur ce trône, on verra crouler soudainement, sans cause apparente, ce géant formidable; et l'Europe étonnée n'apercevra plus à sa place qu'un pygmée débile. Alors toutes les causes de destruction qui naissent d'un mauvais système d'économie politique, d'une mauvaise composition de la soldatesque par les recrues étrangères que le système d'ordre et de discipline avoit su tempérer et contenir, agiront avec une force redoublée pour la dissolution du corps politique; on verra la Prusse tomber comme la Suède, et ne retenir plus que la mémoire du rôle brillant qu'une seule tête lui a fait jouer... Détournons les yeux de ce malheur. Puisse le génie tutélaire de l'Europe le retarder long-temps!

Digitized by Google

Une question se présente, en finissant cette ébauche du système militaire de la Prusse. Quels moyens les autres souverains peuvent-ils et doivent-ils employer, pour avoir une armée aussi bonne que la prussienne? Nous répondrons que plusieurs pays n'en sont pas susceptibles, et que ce seroit pour eux le plus grand des malheurs. Tels sont ceux où il règne quelque liberté; l'Angleterre, la Hollande (1), la Suisse. La liberté vaut mieux qu'une bonne armée, car la liberté sait se défendre, et ne sait point conquérir. Mais sitôt qu'un pays est soumis à un pouvoir illimité, non-seulement il peut avoir une bonne armée, il est encore de l'avantage manifeste du peuple qu'il en ait une; car outre qu'elle maintient l'ordre et y contraint en quelque sorte le gouvernement lui-même, les conquêtes augmentent l'espoir de la fortune pour les braves et pour les têtes fortes; et s'il n'est point de conquêtes à espérer, l'état jouit du moins d'une considération utile, d'une tranquillité complète.

Nous ne connoissons qu'un moyen d'avoir une telle armée; il faut que le roi soit militaire lui-même, et qu'il le soit véritablement, non pas pour la parade, comme Louis XIV: il faut qu'il ait la tête militaire, et toute la roideur de caractère qu'elle suppose. Alors il ploiera

(1) On se souviendra que ceci étoit écrit en mil sept cent quatre-vingt-sept.

Digitized by Google

aisément les grands à sa volonté; il les obligera de s'accommoder aux règles de discipline qu'il voudra leur prescrire. Les ducs et les princes deviendront sous-lieutenans, et attendront en silence leur avancement de leur application au service ; le soldat le plus mutin, fier d'avoir, en quelque sorte, son souverain pour camarade, s'accommodera aisément de la plus sévère discipline. Alors tous les arrangemens prussiens deviendront faciles. Mais aussi, sans cette base, quoi qu'on fasse, on n'approchera jamais du modèle que l'histoire de Frédéric le Grand a donné au monde à cet égard, et l'on se préparera de grands revers, pour le moment où il faudra lutter contre des armées formées sur ces principes.

S'il étoit un pays, objet de la jalousie, de l'envie de toute l'Europe, qui eût de grandes conquêtes à conserver, de grandes victoires à expier, de grandes défaites à effacer, de grands intérêts à défendre en Europe, sous peine de voir abandonner les siens, et retomber sur lui tôt ou tard le poids des phalanges du nord ; où l'on prît l'habitude de fronder, pour la liberté; l'opinion de la capitale et ses explosions verbeuses, pour un gage de la restauration de l'état ; le faste sans exemple, le luxe effréné, les déprédations incalculables, le désordre et tous ses délires, pour la puissance; et où toute espèce de système militaire fût sacrifié aux intérêts de cour, aux survivances, aux expectatives prodiguées à de jeunes gens

Digitized by Google

sans mérite, sans instruction, sans expérience, souvent avilis par leur inconduite, et toujours sans droit d'y prétendre par leurs services; où les grandes graces militaires, et les doubles, les triples, les quadruples emplois seroient accumulés sur les mêmes têtes, et devenus, par succession de temps, héréditaires; de sorte qu'avec d'immenses revenus, le souverain n'ayant aucun moyen de récompenser ses vrais serviteurs, fût obligé d'y suppléer par un équivalent en argent, qui épuisât son trésor, et détruisît ou corrompît toute émulation (1); où les pensions militaires, toujours accordées en raison de la position, et jamais du besoin, absorbassent plus de trente millions annuels, et eussent décuplé en trente ans, signalés par les défaites les plus honteuses; où l'on gaspillât à l'envi la monnoie morale et l'argent; où le prix du sang versé pour la patrie, les décorations militaires, fussent quelquefois prostitués aux plus vils des êtres, aux vétérans de la servitude ennoblie par la corruption,

---

» (1) Qu'on se rappelle, dit le commentateur quelquefois morose mais profondément habile des mémoires du comte de Saint-» Germain, que sous le règne de Louis XIV, dans ces temps de » splendeur de la nation, on crut faire un traitement considérable » au maréchal de Catinat, qui avoit gagné des batailles, en lui » accordant deux mille écus de pension; et que dans un autre genre, » le maréchal de Luxembourg n'obtint une compagnie des gardes-» du-corps qu'après la célèbre victoire de Nerwinde; tandis qu'au-» jourd'hui, ces grandes places sont données à des jeunes gens dès leur » entrée au service. «

Digitized by Google

aux gitons, aux proxénètes, aux inspecteurs de police; où tant de portes fussent ouvertes aux abus ou à l'intrigue, que les plus sages lois, dépouillées de leur force, ne fussent applicables qu'à celui qui n'a pas le pouvoir de s'y soustraire, et qu'on veut écarter des graces; où aucune règle ne fût fixée, aucune constitution permanente, aucune discipline uniforme; en sorte que l'état militaire, avili par la plus effrayante anarchie, y fût en général un assemblage méprisable d'hommes armés, sans lois ni principes; où avec des forces légionnaires très-disproportionnées au rôle que ce pays est appelé à jouer en Europe, la masse totale des officiers-généraux montât à plus de quinze cents, celle des colonels à plus de neuf cents; où tout observateur et tout véritable officier vît avec autant de dégoût que d'indignation des gouverneurs de provinces et des gouverneurs de places, qui n'y vont jamais; des lieutenans-généraux, et des lieutenans-de-roi de province, qui n'ont aucunes fonctions; des commandans en premier, en second, en troisième; des colonels-propriétaires, des colonels-commandans, des colonels en second, des colonels en troisième, des colonels par commission, des colonels à la suite, des colonels attachés à l'armée, des lieutenans-colonels, des majors-colonels, des capitaines-colonels, des sous-lieutenans-colonels, des maréchaux-de-logis-colonels, etc.; des capitaines-commandans, des capitaines en second, des capitaines réformés, des

Digitized by Google

capitaines à la suite, des capitaines à finances; tous ces êtres parasites, absolument inutiles et inoccupés (puisqu'un seul de tous ces colonels et capitaines a, par troupe, des fonctions actives et réelles) conserver, sans travailler, sans servir, sans mériter, sans être en situation de rien pratiquer, de rien apprendre, et en croupissant dans l'oisiveté, dans l'ignorance la plus profonde; conserver, disons-nous, les mêmes droits aux grades, aux dignités, aux graces, que ceux qui servent, et presque toujours les usurper de préférence à ceux qui vont les chercher dans les hasards de la guerre.... s'il étoit un tel pays, nous lui conseillerions de réfléchir sur la constitution de l'armée prussienne, et sur les maux que doit entraîner tôt ou tard le régime précisément contraire.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

Digitized by Google

APPENDICE

DU

SEPTIÈME LIVRE,

OU

Principes de la Tactique actuelle de l'infanterie des troupes les plus perfectionnées;

Avec des considérations sur les particularités de la Tactique de la cavalerie.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Le sens d'un mot, tel que l'indique le mot originaire dont il est dérivé, n'intéresse proprement que les curieux, les grammairiens, et à certains égards les philosophes. Mais ceux qui n'ont pour but que l'usage de la chose, considèrent uniquement dans le mot qui l'exprime, sa signification actuelle. Il en est ainsi du mot *tactique*, dérivé du grec *tassein*, mettre en ordre, ranger. *Tactique* signifie donc originairement, dans son application à la guerre, la science de mettre les troupes en ordre, la science des ordres de bataille. Aujourd'hui ce mot désigne la connoissance de toutes les évolutions militaires, l'art de ranger les troupes dans toutes les occasions qui peuvent avoir lieu à la guerre.

Cependant cette étymologie confirme une vérité qui ne sauroit échapper à un observateur; c'est que toutes les évolutions portent originairement sur la manière de ranger les troupes en bataille, comme sur leur base unique. Multipliez d'avantage les rangs, donnez un autre espace, soit aux rangs, soit aux files, soit à tous les deux ensemble, vous amènerez un autre ordre d'évolutions. Celles qu'on aura pu exécuter dans un arrangement différent, ne seront plus possibles; et l'on en pourra exécuter qui n'auroient pas été praticables avec un autre arrangement.

Ce n'est pourtant pas tout. Dans chaque ordonnance de troupes, on peut exécuter la même évolution de plusieurs manières différentes. Il s'agit de déterminer quelle est la meilleure; il s'agit de fixer les caractères d'après lesquels on doit estimer leur bonté.

Ces caractères sont, 1°. la promptitude; 2°. la facilité; 3°. la justesse, qui doit être telle que chaque partie des troupes

Digitized by Google

sache ce qu'elle doit faire, et soit dirigée dans son mouvement par des points fixes, qui l'empêchent de l'exécuter autrement qu'il ne doit être exécuté; 4°. la sureté, en supposant que les troupes qui manœuvrent aient à craindre quelque chose de la part de l'ennemi. Les évolutions qui réuniront ces caractères au plus haut degré, seront infailliblement les meilleures.

Nous avons adopté l'ordonnance sur trois rangs, à rangs et à files serrées. Il y a sans doute un grand nombre de tacticiens qui ont blâmé cette arrangement, et qui ont voulu en faire adopter un autre sur plus de rangs. Nous ne discuterons pas ici leur opinion. Ceux qui voudront savoir la nôtre à ce sujet, n'ont qu'à lire un ouvrage intitulé, *Essai sur l'influence de la poudre à canon dans l'art de la guerre moderne*, où elle est pleinement développée. Notre but ici n'est que d'expliquer les choses telles qu'elles sont à présent, et de développer l'état où la science des évolutions a été portée de nos jours, sans débattre le mieux ou le moins bon par rapport aux différentes ordonnances.

Ce seroit peut-être ici le lieu de donner une histoire abrégée de la tactique moderne; mais j'avoue que je crois la chose impossible : en voici les raisons. Les pas vers le perfectionnement de la tactique se sont tous faits en secret; ils ont tous passé des véritables auteurs au souverain, et du souverain dans l'armée, qui seule a l'autorité de les faire adopter. Ce souverain, par rapport aux manœuvres les plus savantes, et au perfectionnement de celles qu'on connoissoit déja, mais qu'on n'exécutoit encore que mal-habilement, a été Frédéric II. A Dieu ne plaise que je veuille lui dérober la moindre partie de cette gloire extraordinaire qu'il s'est acquise! je suis pénétré plus que personne du sentiment qu'elle doit inspirer; mais il seroit ridicule de supposer qu'il a personnellement imaginé tout ce qui caractérise la tactique prussienne. Les officiers de son armée se sont appliqués à l'envi à cette partie; ils lui ont

Digitized by Google

présenté leurs idées, et d'un œil d'aigle il en a fait le choix, il a adopté pour son armée celles qui promettoient le plus d'avantages. Ce n'est pas que lui-même n'en ait imaginé plusieurs, et cela encore rend une histoire de notre tactique plus difficile à écrire, puisqu'il seroit impossible de distinguer ce qui émane directement de ce roi, et ce qui vient d'une autre source.

Mais il est bien plus aisé de déterminer ce qui a produit ce perfectionnement étonnant. C'est la pratique continuelle commencée sous Frédéric-Guillaume, et maintenue invariablement sans relâche pendant quatre-vingts années. Frédéric-Guillaume savoit-il ce qu'il faisoit? nous l'ignorons; mais le premier génie militaire de l'univers n'auroit pas pu saisir plus habilement le vrai moyen de porter la tactique à sa perfection. Il entretint son armée dans un travail continuel; il voulut que tout ce qu'on savoit faire alors s'exécutât dans l'ordre le plus parfait, et pour y parvenir, il mit cet ordre dans tout ce qui concernoit l'armée, depuis les choses les plus importantes jusqu'aux bagatelles, et il ne souffrit pas que l'on s'en écartât en aucune manière.

Ce sont-là, et c'étoient encore bien plus alors les seuls moyens de perfectionner la tactique. Les hommes de qui ce perfectionnement dépend, doués d'un sens très-juste, ne sont pourtant pas ceux qui peuvent beaucoup méditer, et généraliser leurs idées. Pour que de tels hommes perfectionnent une chose, il faut qu'ils y soient continuellement attachés. Chacun appercevant successivement un petit défaut, chacun imaginant de même un petit moyen pour éviter ce défaut, l'ensemble de toutes ces observations forme enfin une grande masse, et la science ou l'art se trouve tout-à-coup avoir fait un progrès étonnant, sans qu'on puisse dire comment ni par qui cela est arrivé.

Alors cet art jette de l'éclat, on commence à entrevoir qu'il a des principes. S'il est de nature à occuper l'attention générale, des têtes capables de méditation tournent

Digitized by Google

leurs vues de ce côté, les progrès deviennent rapides.

L'art de la guerre a eu sous ce rapport une destinée particulière. Il a paru un homme de génie, et cet homme étoit roi, et ce roi avoit une grande armée. C'étoit dans le sein de son armée que cette foule de petits perfectionnemens insensibles avoient fait avancer un grand pas à l'art de la guerre. Ce roi commença par exécuter des choses étonnantes avec cette armée ainsi améliorée. Il sentit donc d'abord l'importance extrême de ces progrès, et c'en fut assez pour diriger sans relâche sa méditation sur les moyens de perfectionner l'art. Comme roi, il entraîna tous les esprits de ce côté, *regis ad exemplum, etc.* Comme roi, il put soudainement faire mettre en pratique toutes les idées nouvelles, soit qu'elles se présentassent à son esprit, soit que d'autres les lui eussent suggérées; il put retenir et introduire tout de suite le bon, en rejetant l'inutile. Les événemens extraordinaires et multipliés des différentes guerres qu'il fit ou qu'il eut à soutenir, dirigèrent et guidèrent ses spéculations, qui ensuite donnoient l'essor aux officiers qui travailloient à se faire valoir auprès de lui dans ce genre.

Dans des circonstances pareilles, la tactique dut faire des progrès surprenans. Mettez cet homme de génie dans toute autre situation, ce ne sera plus la même chose. Qu'un officier d'une armée invente le plus beau système de tactique, qu'il le publie, il y aura cent contre un à parier que son souverain ne le lira pas, ou que s'il y jette les yeux il ne l'entendra pas. Alors l'intérêt particulier de la paresse, joint à plusieurs autres, feront que jamais on n'essayera les choses que cet officier aura proposées; encore moins les adoptera-t-on en forme de loi, et si on les adoptoit on ne tiendroit pas la main à leur exécution.

Il est d'ailleurs à ce propos une autre observation importante. Inventez les mouvemens les plus ingénieux relativement à l'ordonnance adoptée; démontrez-en la possibilité par le raisonnement: si vous les donnez à exécuter

Digitized by Google

à des troupes mal dressées, ces manœuvres occasionneront la confusion la plus ridicule, et paroîtront impraticables. Voilà une autre raison qui a fait que l'armée prussienne a été jusqu'ici la seule capable d'avancer l'art de la tactique.

Il est quelques autres services, modelés pour le fonds sur le service prussien, et susceptibles par conséquent des mêmes effets, par lesquels l'art de la tactique a reçu quelques additions. Ce que nous avons vu pratiquer dans ces services, ce qui a pu y être exécuté avec ordre, fera l'objet des planches et de l'ouvrage ci-joints.

L'art du dessin militaire s'est considérablement perfectionné, et il a fait faire de grands pas à l'art de la guerre en général. Il forme aussi un des grands moyens de perfectionner la tactique, quoiqu'il y ait été jusqu'ici assez mal employé. Le général de Saldern a écrit sur la tactique un ouvrage très-utile, quoiqu'il ne puisse guère être entendu que des officiers dressés dans le service prussien, ou dans ceux qui sont calqués sur celui-là. Cependant il pourroît être utile à plus de personnes, si les dessins n'en étoient pas exécutés d'une manière aussi défectueuse. Ceux que l'on trouve dans l'excellent ouvrage du général de Kinsky, intitulé, *Idées élémentaires sur le service*, ainsi que ceux des écrits militaires autrichiens ayant force de loi, et qu'on a publiés depuis quelques années en Allemagne, sont aussi faits de la manière la plus confuse et la plus inintelligible. Enfin nous en avons vu dans d'autres services où la tactique est fort cultivée, de tout aussi mal exécutés. Cette branche si importante de la science de la guerre, est donc manifestement dans un très-mauvais état par-tout. Les lecteurs qui examineront les dessins qui accompagnent notre traité, jugeront si nous avons réussi à pousser plus loin cette partie, qu'elle n'a été portée jusqu'ici. Nous avons tâché de leur donner le plus grand degré de clarté possible, de manière, pour tout dire en un mot, à rendre sensible ce qui se fait dans chaque évolution, depuis le commencement jusqu'à la fin.

Digitized by Google

Un dessin de tactique est une espèce de chorégraphie. Il est assez étonnant qu'on ait inventé les moyens d'écrire une entrée de ballet ou une contredanse, de façon qu'un danseur quelconque, son papier à la main, puisse exécuter ce qui lui est prescrit avec la dernière exactitude, et qu'on n'ait pas encore imaginé l'art d'exprimer les évolutions des troupes avec la même précision. Et cependant c'étoit une industrie si nécessaire! car dès que vous appercevez distinctement une évolution sur le papier, vous voyez son ensemble; vous voyez si elle est courte ou longue, aisée et simple, ou compliquée et difficile; enfin vous discernez clairement à quoi il faut faire grande attention pour qu'elle réussisse, sur-tout relativement aux différentes circonstances qui peuvent l'accompagner et la modifier.

Encore une fois, c'est à atteindre ce but que nous avons principalement mis nos soins; et nous osons croire que si les autres ouvrages de tactique avoient été accompagnés de figures aussi claires que les nôtres, ils en seroient beaucoup plus utiles.

La chérographie commune a des caractères qui expriment ses différens mouvemens. La chérographie militaire doit en avoir nécessairement de même, et d'aussi fixes et invariables, pour être claire. C'est pourquoi nous avons commencé par expliquer les caractères dont nous nous servirons dans le cours de cet ouvrage. Nous avons dessiné en même temps le mouvement avec son effet, sur une plus grande échelle, et à vue d'oiseau, pour montrer en détail quel changement il produit dans l'arrangement de la troupe.

Ces caractères consistent de plus dans les mouvemens primitifs dont sont composés toutes les évolutions, et qu'il faut enseigner aux soldats, de manière que dirigés convenablement par de bons officiers, ils soient capables d'exécuter toutes les évolutions possibles. Ils forment donc comme la base de toute la tactique, dont nous avons à cette occasion développé les principes.

Après avoir déduit ces notions préliminaires, nous prions le lecteur de suivre l'ordre des planches, auxquelles nous avons tâché de donner un arrangement systématique.

EXPLICATION

Digitized by Google

EXPLICATION DES CARACTÈRES.

PREMIÈRE PLANCHE.

FIGURE 1, représente un peloton de douze files, sur trois rangs en ordre de parade. Les hommes sont exprimés par le parallélogramme où ils pourroient être emboîtés vers la région de la poitrine. Ils doivent être serrés au point que leurs coudes se touchent légérement, afin qu'ils sentent lorsqu'ils se séparent de l'homme placé à côté d'eux, et qu'ils ne sauroient voir. Cela donne à chaque file, l'une portant l'autre, vingt à vingt-un pouces. Nous comptons sept pieds du Rhin, ou en calcul militaire, trois pas pour quatre files. L'épaisseur de l'homme est à-peu-près des deux tiers de cette largeur. Dans l'ordre de parade, il y a deux grands pas de distance entre chaque rang, afin qu'une personne à cheval puisse passer commodément entre deux. On a numéroté les hommes de la manière dont on les range suivant la taille, dans toutes les compagnies de l'aile droite du bataillon. Les hommes de la plus haute taille se placent au premier rang, le plus grand de tous à la droite, et ainsi de suite en descendant vers la gauche; les plus petits au second rang, de la même manière, et les autres au troisième. Les compagnies de l'aile gauche du bataillon placent l'homme de la plus haute taille de chaque rang à la gauche, et descendent vers la droite. On ne fait aucune évolution dans l'ordre de parade, sinon de défiler devant celui qui fait la revue des troupes, et dès-là cet ordre n'entre qu'impropremént dans la tactique militaire.

Fig. 2, représente le même peloton en ordre de bataille. Les trois rangs sont alors serrés, suivant l'expression ancienne, à la pointe de l'épée; c'est-à-dire, qu'il reste un petit espace entre les rangs, de façon que chaque homme ait

Digitized by Google

la place nécessaire pour tourner sur lui-même en tous sens. Chaque homme occupe donc un carré de vingt-un pouces en rang et en file. Avec cela la bouche du canon des fusils du troisième rang déborde assez le premier pour éviter les accidens, et les mouvemens ne sont pas gênés.

Fig. 3, indique ce même peloton dessiné en caractères de tactique, sur une échelle plus petite. Le côté où la troupe fait front, est indiqué par un trait fort; ce même trait indique aussi toujours le premier rang, à moins que la troupe n'ait fait demi-tour à droite; car alors le trait fort se fait communément du côté où est le troisième rang. Pour rendre la chose encore plus claire, on fait un trait fort là où la troupe a son flanc droit.

Fig. 4, représente ce même peloton ayant fait à-droite, chaque homme tournant sur son pied gauche, dont le talon est toujours l'axe sur lequel chaque homme tourne, car nous avons posé en principe que ce pied ne doit jamais se mouvoir tant que l'homme ne marche pas.

Fig. 5, représente le même peloton ayant fait ce mouvement, et dessiné en caractères de tactique. La pointe de la petite flèche indique alors de quel côté le mouvement s'est fait.

Fig. 6, indique de la même manière ce peloton qui a fait à-gauche.

Fig. 7, représente ce même peloton ayant fait demi-tour à droite ou à gauche, au moyen de quoi il a fait front à la queue, et le dernier rang se trouve le premier, sans qu'aucun homme ait changé sensiblement de place.

Fig. 8, indique le même mouvement en caractères de tactique.

Fig. 9, montre ce même peloton ayant fait demi-tour à gauche.

Nota. L'effet de ces deux mouvemens étant absolument le même, on se sert indifféremment de ces deux caractères, quoique communément on emploie dans le service le premier pour tourner, et le second pour se remettre.

Digitized by Google

On peut suivre à cet égard les règles qu'on jugera à propos de déterminer.

SECONDE PLANCHE.

Le principe des contre-marches représentées dans cette planche et dans la suivante, selon notre tactique, c'est qu'une demi-conversion de trois hommes serrés, peut se faire avec une rapidité assez grande pour ne pas arrêter trop sensiblement la marche. Nos troupes sur trois rangs serrés, lorsqu'elles ont fait à-droite ou à-gauche, peuvent donc contre-marcher en masse.

Fig. 10, représente le peloton ci-devant, ayant fait à-droite, et contre-marchant à droite. Alors la première file fait promptement une demi-conversion; les autres marchent en avant, et au moment où elles arrivent au point où la première a tourné, elles tournent chacune à son tour après elle, et la suivent. Lorsqu'elles ont toutes tourné ainsi, elles se remettent par un à-gauche. Alors non-seulement la troupe fait front là où elle avoit la queue, mais elle se retrouve avec le premier rang en tête, dans ce nouvel arrangement. Cependant comme la demi-conversion exige toujours plus de temps qu'un pas en avant, que peut faire en attendant la file qui précède, il faut que la tête marche bien lentement, et que les files qui suivent se hâtent pour regagner le terrain perdu, si le mouvement doit se faire avec ordre, sans que la troupe s'alonge.

Fig. 11, indique le même mouvement en caractères de tactique. Dans 1, on voit le peloton ayant fait à-droite; dans 2, il exécute la contre-marche à droite; dans 3, elle est achevée, et la troupe s'est remise par un à-gauche.

Fig. 12, marque le même mouvement en caractères de tactique, exécuté de l'autre côté. Dans 1, le peloton a fait à-gauche; dans 2, il fait la contre-marche à gauche; dans 3, il l'a exécutée, et s'est remis par un à-droite.

Digitized by Google

On voit que de cette façon, la troupe a tourné autour de son troisième rang, et s'est portée de toute sa profondeur derrière son ancien emplacement. Cela arrive toujours lorsqu'on contre-marche du même côté vers lequel on a tourné.

Mais quand on contre-marche du côté opposé, et que les files décrivent la demi-conversion autour du chef de file, la troupe se porte de toute sa profondeur en avant de son front: du reste, l'effet est absolument le même; la troupe tourne le front en même-temps que les rangs, comme on le peut voir dans *fig.* 13, où le même peloton de douze files a fait à-gauche, et contre-marche ensuite à droite; et, après que toutes les files ont tourné, elles se remettent, par un à-droite, du côté du premier rang.

Fig. 14, représente le même mouvement: 1, est la troupe faisant à-gauche; 2, la troupe contre-marchant actuellement à droite; 3, la troupe ayant achevé la contre-marche, et s'étant remise par un à-droite.

Fig. 15, indique le même mouvement de l'autre côté: 1, la troupe ayant fait à-droite; 2, la troupe contre-marchant à gauche; 3, la contre-marche faite, et la troupe remise par un à-gauche.

TROISIÈME PLANCHE.

Cette planche représente une autre manière de contre-marche, où chaque file tourne sur la place où elle se trouve, après que celle qui la précède a passé à côté d'elle. Nous nommons cela en allemand, *der abfallende contremarch;* en françois on pourroit la nommer *la contre-marche progressive*, ou *successive.*

Fig. 16, montre le même peloton de douze files ayant fait à-droite. La première file fait la demi-conversion autour du troisième rang, et marche, dans cette nouvelle direction, le long du flanc droit actuel de la troupe. Dès qu'elle a

Digitized by Google

passé la seconde, celle-ci tourne après elle; lorsque la seconde a passé la troisième, la troisième fait la demi-conversion pour suivre les deux premières, et ainsi de toutes les autres à leur tour. Quand la dernière a tourné, la troupe se remet par un à gauche. L'effet de tourner le front en même-temps que les rangs, est le même dans ce genre de contre-marche que dans celle *fig.* 10, et la troupe se porte de toute sa profondeur à la queue de son emplacement, avec cette seule différence, qu'elle se porte aussi de toute sa longueur, ou à-peu-près, sur la gauche de son ancien emplacement, lorsqu'elle contre-marche à droite, et sur la droite, quand elle contre-marche à gauche.

Fig. 18, marque le même mouvement en caractères de tactique: 1, la troupe ayant fait à droite; 2, la troupe en acte de contre-marche; 3, la troupe ayant fait la contre-marche, et s'étant remise par un à-gauche.

Fig. 17, indique la même évolution faite de l'autre côté: 1, troupe ayant fait à-gauche; 2, troupe contre-marchant à gauche; 3, troupe ayant achevé la contre-marche, et s'étant remise par un à-droite.

Fig. 19, montre comment cette évolution peut s'exécuter de la même manière autour du premier rang, au moyen de quoi une troupe se porte de toute sa profondeur en avant de son front, et sur la droite de son emplacement de toute sa longueur, lorsqu'elle contre-marche à droite après avoir fait à-gauche; tout comme sur la gauche, lorsqu'après avoir fait à-droite, elle contre-marche à gauche. On voit d'abord le peloton de douze files ayant fait à-gauche, ensuite chaque file ayant fait la demi-conversion à droite sur sa place à son tour, et puis s'étant remise par un à-droite.

Fig. 20, indique la même évolution: 1, troupe ayant fait à-gauche; 2, la même contre-marchant à droite; 3, contre-marche finie, et un à-droite pour se remettre.

Fig. 21, la même évolution du côté opposé: 1, troupe ayant fait à-droite; 2, la même contre-marchant à gauche;

Digitized by Google

3, la même qui s'est remise par un à-gauche, la contre-marche étant finie.

QUATRIÈME PLANCHE.

Fig. 22, représente le même peloton de douze files faisant un quart de conversion à droite. Les conversions sont des mouvemens par lesquels une troupe tourne comme une seule ligne, sur un point fixé. Chaque homme décrit des portions de cercle toujours plus grands, en raison de ce qu'il est plus éloigné du centre de l'homme qui forme le point fixe, et que l'on nomme le pivot. On a fort long-temps balancé sur le point vers lequel on feroit porter les yeux aux hommes dans les conversions, soit du pivot ou de l'homme de l'aile opposée. On s'est décidé pour ce dernier, de sorte que dans la conversion à droite, les hommes portent la tête et les yeux sur l'homme de la gauche, *et vice versâ*. Voici les raisons de ce principe, que peu de gens savent. L'homme de l'aile tournante ne peut faire que des pas naturels, et tout au plus un peu alongés; il faut donc que tous les autres raccourcissent le leur. Personne au monde ne peut leur en indiquer la mesure; il faut qu'ils la règlent dans le moment même sur l'homme d'à côté d'eux. Mais l'homme du centre ne peut pas former la règle pour les pas du second, ni celui-ci pour ceux du troisième, etc.; en un mot, l'homme du centre ne peut être le point directeur du tout, ce qu'il seroit si la troupe avoit les yeux sur lui, parce que pouvant faire son tour d'un seul mouvement s'il veut, il a besoin lui-même de règle pour ne pas tourner trop vîte. Je sais bien qu'en faisant regarder tous les autres sur lui, on lui faisoit tenir les yeux sur l'homme de l'aile opposée, comme à présent celui-ci doit avoir les yeux sur le pivot. Mais cela ne remédioit pas à l'inconvénient; car dès qu'un des hommes intermédiaires avance un peu trop, il dérobe à l'homme du pivot l'unique règle qu'il ait; alors son mouvement étant dérangé, celui de tous les autres l'est aussi. Si les hommes

Digitized by Google

avoient les yeux disposés de manière à voir les deux ailes à-la-fois, ce seroit une belle chose pour les conversions; mais cela n'étant pas, il n'y a d'autre moyen que celui de fixer les yeux sur l'homme de l'aile qui tourne. Il a le plus long mouvement à faire; donc lorsque son mouvement est achevé, toute l'évolution est faite : il ne peut le faire qu'au pas naturel à l'homme; il est donc clair que c'est lui qui doit servir de règle au mouvement de tous les autres, et alors, pour ne pas se détacher de l'autre côté, il faut sentir avec le coude l'homme qu'on a du côté où on ne regarde pas. Si vous faites regarder le pivot, votre conversion deviendra toujours irrégulière, et le moindre mal sera, que vous ferez la conversion file à file, chaque file allant se rendre l'une après l'autre à sa place, ce que nous nommons en allemand *einen rotten anlans*. En ne considérant qu'une troupe isolée, la conversion faite de cette manière seroit aussi bonne que l'autre. Mais quand il y a des troupes qui suivent, nous verrons ci-après qu'on ne sauroit faire les mouvemens de conversion avec une exactitude trop scrupuleuse.

Fig. 23, représente le même mouvement en caractères de tactique; et

Fig. 24, de même un quart de conversion à gauche.

Fig. 25, représente une demi-conversion à gauche, exécutée par le même peloton de douze files. L'effet de ce mouvement est sensiblement le même que celui de la contre-marche *fig.* 19, ou plutôt 21, où la contre-marche se fait à gauche.

Fig. 26, est la même évolution en caractères de tactique; et

Fig. 27, montre la demi-conversion à droite.

CINQUIÈME PLANCHE.

Fig. 28, représente trois quarts de conversion à droite, exécutés par le même peloton de douze files. Ce mouvement

Digitized by Google

est rare sans doute, mais nous trouverons dans la suite, des cas où il faut s'en servir.

Fig. 29, représente un peloton en caractères de tactique, exécutant la même évolution; et

Fig. 30, représente de même cette évolution exécutée à gauche.

Fig. 31, représente le même peloton en caractères de tactique, marchant en avant.

A ce propos, observons ici les diverses sortes de pas en usage dans nos services.

Il y a d'abord le pas ordinaire, qui est de soixante-seize par minute, chaque pas étant de deux pieds quatre pouces du Rhin de longueur, de sorte qu'une troupe parcourt ainsi environ quinze verges du Rhin, ou vingt-neuf toises par minute (1). On ne cesse de travailler les troupes à la mesure de ce pas, soit en étendue, soit en vîtesse, parce que c'est-là la base de toute régularité dans les mouvemens. Il faut les exercer souvent, la montre à secondes à la main, en comptant le nombre de pas, jusqu'à ce que la mesure leur en soit devenue absolument machinale.

Il y a ensuite le pas alongé, ou le grand pas, qui est de deux pieds huit pouces, ce qui, à raison de soixante-seize, donne dix-sept verges, ou trente-trois toises par minute.

Nous avons enfin le pas de déploiement, dans lequel le mouvement est accéléré: il est de cent huit pas par minute, ce qui donne avec le pas de longueur ordinaire, une rapidité de vingt-une verges, ou quarante toises.

---

(1) Si on recherchoit la plus scrupuleuse exactitude dans ce calcul, il faudroit dire que la troupe parcourt 172 pieds 4 pouces du Rhin par minute; ce qui fait, le pied du Rhin étant au pied de roi comme 1000 à 1039, 170 pieds 9 pouces de roi. Mais une telle exactitude, sur un objet qui varie tant par lui-même, seroit absolument inutile.

Enfin

Digitized by Google

Enfin le plus grand degré de célérité que nous donnons aux mouvemens de nos troupes, mais toujours rarement, et pour des espaces bornés, c'est en réunissant le pas de déploiement et le pas alongé. Alors cent huit pas, chacun de deux pieds huit pouces, donnent une vîtesse de vingt-quatre verges du Rhin, ou quarante-six toises de France par minute.

Voilà ce que l'expérience nous a enseigné. Toute vîtesse ultérieure est une chimère, lorsque les mouvemens doivent se faire avec ordre; et la confusion dans les troupes est surement un plus grand mal que moins de rapidité. Nous alongeons plus le pas que ne font les autres troupes, parce que nous avons observé que l'homme peut faire plus aisément de grands pas, lentement, avec ordre, que des pas plus petits mais précipités. L'alignement se perd moins et se regagne mieux. Des troupes serrées doivent absolument marcher du même pied, et il n'est pas possible de marcher vîte, et d'observer toujours l'égalité des pieds.

Ensuite nous avons encore le demi-pas, dont le nom exprime la nature. L'homme ramène alors le pied à deux pouces ou environ de la pointe du pied immobile.

Enfin il y a le pas de peloton, imaginé pour mettre les troupes en état d'avancer toujours au moins un peu, tout en faisant feu et en chargeant. C'est là une chose nécessaire. La mesure de temps est la même que celle du pas ordinaire; mais il se fait par un mouvement prompt, et l'homme ramène le pied dont il marche jusqu'à la pointe de l'autre. Lorsque pendant ce mouvement les armes sont chargées, on commande *ton! marche!* et la troupe fait trois grands pas en avant, après quoi elle reste ferme pour faire feu; ce qui étant fait, elle remarche au pas de peloton, après avoir rechargé ses armes et être rentrée dans la ligne.

Fig. 32, marque une troupe marchant au pas oblique à droite ou à gauche. Pour cet effet, on met le pied du côté vers lequel on doit se mouvoir obliquement en diagonale,

Digitized by Google

sous l'angle de quarante-cinq degrés, et l'autre droit en avant; de sorte que l'obliquité que l'on peut gagner par là se monte à l'angle de vingt-deux degrés $\frac{1}{2}$, ou de vingt-cinq au plus, en supposant que le pied oblique se place toujours sous l'angle de cinquante degrés. Il faut que les hommes tiennent le front toujours égal; c'est pourquoi on leur recommande d'avancer l'épaule du côté vers lequel il se meuvent obliquement, afin d'éviter le mouvement naturel qui les porte à avancer l'autre. Suivant ces données, par un calcul trigonométrique aisé à faire, on trouvera qu'en mettant le pied oblique toujours sous un angle de cinquante degrés, on fera un chemin en avant de cent cinquante-deux pieds du Rhin, et de soixante-dix pieds de côté en une minute, ou en marchant soixante-seize pas; et sur cette donnée, on pourra calculer les distances qu'on gagnera, soit en avant, soit de côté, pour tel nombre de pas que l'on voudra.

SIXIÈME PLANCHE.

Fig. 33, montre la manière dont un bataillon se forme en ordre de parade. Il y a alors une distance de deux pas entre chaque rang, afin que le personnage devant lequel le bataillon fait ou est supposé faire parade, puisse passer entre chaque rang, et voir les hommes un à un, s'il le juge à propos. C'est dans cet ordre aussi que se fait le maniement des armes. Les officiers se tiennent en ligne devant le bataillon, sur la ligne A B, à environ huit pas de distance du premier rang. Les drapeaux sont au centre de cette ligne, et le commandant du bataillon devant les drapeaux en M, à deux ou trois pas de distance, ou plus loin, s'il y a encore d'autres officiers de l'état-major sous lui, lesquels sont alors derrière lui.

Fig. 34, représente le même bataillon en ordre de bataille, les trois rangs étant serrés, suivant l'ancienne expression, à la pointe de l'épée. Le bataillon est coupé par les drapeaux

Digitized by Google

en deux parties égales, qui se nomment *les ailes du bataillon*. Chaque aile est sous-divisée en deux autres parties égales, qui se nomment *divisions*. Et les divisions sont encore partagées chacune en deux parties, qui se nomment *pelotons*. Dans nos meilleurs services, chaque compagnie forme une division, ce qui est très-bien vu, parce qu'alors les soldats se trouvent constamment, et par-tout, sous les ordres de leurs officiers naturels. Cette manière de couper le bataillon en parties est la plus usitée et la meilleure, parce qu'elle est la plus simple. Le peloton se divise ensuite en sections de cinq ou de six files, suivant le nombre des files dont il est composé : s'il est de vingt-quatre files, il y aura quatre sections de six files; s'il est de vingt, quatre de cinq files; s'il est de seize, il faudra le couper en une section de six, et deux de cinq files; s'il est de douze, il aura deux sections de six files, etc. : nous en dirons les raisons ailleurs. Le bataillon ne doit être ni trop grand ni trop petit. Sa juste grandeur est entre cent soixante et deux cents files: s'il étoit plus petit, il ne produiroit aucun effet considérable par son action; et s'il étoit plus grand, il ne seroit pas assez gouvernable; les pelotons seroient trop nombreux pour pouvoir être surveillés par les officiers. Lorsque les bataillons prussiens ont été de plus de files, c'est qu'ils étoient composés de dix pelotons.

Dans l'ordre de bataille, les officiers marqués o sont entre les pelotons, et les coupent. Chaque officier a un bas-officier derrière lui, marqué o. Derrière le bataillon, à trois ou quatre pas de distance, il y a une ligne CD, composée des officiers et des bas-officiers qui n'ont pu trouver leur place entre les pelotons, et qui doivent maintenir l'ordre à la queue. A chaque côté des drapeaux il y a trois files qui conservent toujours leur feu. Le commandant du bataillon se tient devant les drapeaux. Le major et l'aide-major sont à cheval, pour pouvoir se porter promptement par-tout, et aider le bataillon dans ses mouvemens.

Fig. 35, représente le même bataillon designé en caractères de tactique, de la manière dont on le dessine pour expri-

Digitized by Google

mer les évolutions, et comme on le trouvera dessiné dans toutes ces planches, quoique sur une échelle plus ou moins grande, suivant l'évolution que nous aurons à exprimer. On n'y marque ni les officiers ni les drapeaux, qui ne sont que des accessoires. Les pelotons sont numérotés par 1, 2, 3, etc., à commencer toujours de la droite vers la gauche, de sorte que le peloton 1 est ici constamment celui qui est à la droite, et 8 celui qui est à la gauche du bataillon, toutes les fois que le bataillon est dans son ordre naturel et originaire. Le trait fort indique le côté vers lequel la troupe fait front, excepté dans quelques occasions rares, où l'on a voulu distinguer le troisième rang, vers lequelle bataillon fait front, d'avec le premier rang.

Fig. 36, représente le même bataillon, mais partagé en ses quatre divisions, numérotées suivant la même règle; on y voit aussi de quels pelotons chaque division est composée.

Les autres caractères, destinés à exprimer quelques évolutions particulières et moins usitées, se trouveront dans le cours de l'ouvrage.

Nous ajoutons ici, que pour rendre nos dessins plus clairs, nous avons dans chaque figure presque toujours lavé la dernière position du bataillon, dans laquelle nous le supposons au moment où nous avons voulu saisir, et pour ainsi dire fixer l'évolution, que nous n'avons pas toujours conduit à son dernier terme; mais au moment capable d'en faire bien concevoir l'esprit ou le caractère distinctif. Ainsi ce qui dans une figure ou numéro de figure n'est point lavé, marque l'emplacement qu'a occupé le bataillon en tout ou en partie, avant que d'en venir à cette place. On reconnoît aussi la même chose aux chiffres des pelotons et divisions, lesquels, pour la position actuelle, sont toujours écrits devant le front de ces pelotons ou divisions; et pour les emplacemens intermédiaires, dans les pelotons ou les divisions mêmes.

Digitized by Google

EVOLUTIONS.

Nous diviserons toute la tactique de l'infanterie en quatre parties ou sections.

1°. En évolutions qu'un bataillon rangé en bataille peut faire sur la place. Il n'y en a pas d'autre que de changer de front, et d'en présenter un nouveau dans une direction à volonté.

2°. En évolutions de marche, ou celles par lesquelles le bataillon qui ne sauroit marcher loin en bataille, doit se former en ordre de marche suivant le côté vers lequel il veut marcher, le terrain et les circonstances où il se trouve.

3°. En évolutions de formation, ou celles par lesquelles il se remet d'un ordre de marche quelconque, dans tel ordre de bataille qu'exigeront les diverses circonstances où il se trouve.

4°. En grandes évolutions, ou manœuvres de plusieurs bataillons réunis.

PREMIÈRE PARTIE.

Faire front à la queue.

SEPTIÈME PLANCHE.

La manière la plus prompte de faire cette évolution, et celle dont on se sert toujours lorsque l'ennemi est proche, c'est de faire faire demi-tour à droite à tout le bataillon. Par là le troisième rang se trouve le premier, et ce qui faisoit l'aile gauche du bataillon en devient l'aile droite, *et vice versâ*. Voyez fig. 1, n°. 1, marquant l'ancienne position du bataillon; et n°. 2, la nouvelle après le mouvement.

Digitized by Google

Lorsqu'on fait ce mouvement simplement pour se retirer devant l'ennemi, les officiers restent tous à leur place, parce que, lorsque celui-ci approche, on est obligé de se retourner pour le charger. Mais quand on doit charger l'ennemi à front renversé, parce qu'il se trouve inopinément derrière le bataillon, alors les officiers changent de place avec les bas-officiers, pour pouvoir commander le feu de leur troupe.

Cependant nous ayons observé ailleurs, que si le principe sur lequel on range les troupes étoit fondé en raison, on devroit, quand on le peut, préférer de tourner les rangs en même temps que le front, pour lui présenter toujours le premier rang; et quoique le principe sur lequel nous rangeons les troupes ne paroisse avoir d'autre fondement que le coup-d'œil, qui n'est pas un principe militaire, il y a souvent des cas où l'on veut, en tournant le front, conserver l'ordre des rangs. C'est pour cela qu'on a imaginé plusieurs manières d'exécuter cette évolution (1).

La manière la plus simple se voit dans la *fig.* 2. C'est une contre-marche de tout le bataillon. N°. 1 marque tout le bataillon faisant à droite; n°. 2, le bataillon exécutant la contre-marche également à-droite; n°. 3, la contre-marche achevée, et tout le bataillon le front et les rangs tournés à la queue de l'ancienne position marquée en blanc.

On voit que c'est la manière de faire la contre-marche exprimée *fig.* 10 des caractères en grand, et *fig.* 11 en caractères de tactique. Mais il est aisé de concevoir qu'on pourroit l'exécuter comme dans *fig.* 12, ou dans *fig.* 14 et 15

(1) Il seroit à désirer qu'on observât plus attentivement les expériences que fournit la guerre. Je sais bien qu'il est très-rare que des troupes fassent feu à front renversé; mais cependant cela arrive: il seroit bon alors d'observer toutes les circonstances, soit de la position, soit de la proximité de l'ennemi, puis d'examiner si le feu a été de plus d'effet que celui fait dans l'ordre accoutumé, sous les mêmes circonstances. On parviendroit par-là à éclaircir la question de l'arrangement des hommes en rangs et en files. Mais nous ne nous arrêterons pas à cet objet, qui n'est qu'accessoire ici.

Digitized by Google

des caractères, et que cela produiroit le même effet de tourner les rangs en même temps que le front. Ce mouvement a une grande difficulté. Une troupe si longue ne sauroit marcher par le flanc, sur-tout chaque file devenue rang faisant une demi-conversion, sans s'alonger beaucoup ; et l'aile qui commence les contre-marches, qui est ici la droite, aura long-temps dépassé le point où se trouvoit d'abord la gauche, avant que la dernière file de la gauche ait fait son demi-tour. On peut même assurer que le bataillon se prolongera aussi de l'autre côté ; car les files qui marchent droit pour tourner, gagnant du temps sur celles qui tournent, pousseront le point de conversion plus loin que celui où la première file aura tourné. En un mot, de toutes les manières, le bataillon s'alongera ; car, quoique nous ayons dessiné le mouvement avec l'exactitude parfaite dans laquelle il devroit s'exécuter, il y a une grande différence entre dessiner des mouvemens pareils et les exécuter. Or, au moment que le bataillon s'alonge, lorsqu'il fait front, il s'y trouve des trouées : alors il est nécessaire de le faire serrer, ce qui ne s'exécute jamais sans confusion, et sans qu'il faille beaucoup de temps pour le remettre dans l'ordre convenable. Si pourtant on veut se servir de ce mouvement, il faut avoir la plus grande attention à faire marcher très-lentement la tête, et à faire tourner la queue au même point. Le seul moyen seroit de laisser quelqu'un à chaque aile qui en marquât le point : alors les files tourneroient au même point, et la tête parvenue à l'autre aile, y feroit halte, quand même une partie du bataillon n'auroit pas achevé de tourner.

Fig. 3, représente la même évolution exécutée d'une autre manière. N°. 1 indique que l'aile droite du bataillon a fait à-droite, et l'aile gauche à-gauche. Dans n°. 2, les deux ailes sont dessinées en pleine contre-marche, toutes deux à droite, marchant alors devant le front du bataillon, et la gauche le long de la queue. On voit que c'est la contre-marche progressive marquée *fig.* 17 et 21 des caractères. Par ce moyen les deux ailes vont prendre la place l'une de l'autre. Dans

Digitized by Google

n°. 3, la contre-marche étant achevée, et les deux ailes ayant fait front toutes deux du côté de leur premier rang, elles sont séparées l'une de l'autre de toute la profondeur du bataillon. N°. 4 marque que l'aile qui est en arrière se porte en avant pour s'aligner avec l'autre, parce qu'il est beaucoup plus aisé de s'aligner en avant qu'en arrière. Il seroit égal de faire contre-marcher les deux ailes à droite, et c'est ce qu'on fait communément, afin que la gauche s'aligne sur la droite, ce qui est plus usité. Nous avons dessiné ce mouvement d'une manière opposée, exprès pour montrer que dans tous les cas il faut s'aligner en portant en avant la partie du bataillon qui se trouve en arrière. Cette évolution a le même inconvénient que la précédente, quoiqu'à un moindre degré, parce que chaque file reste sur sa place, et que la masse qui marche par le flanc, étant de moitié moins longue, est par conséquent la moitié moins sujette à s'allonger. Je pense qu'en laissant quelqu'un aux deux ailes pour en marquer les points exactement, elle pourroit s'exécuter sans désordre sensible.

On fait aussi cette évolution par une contre-marche sur le centre, que nous avons dessiné d'une manière détaillée dans *fig.* 4. Il y a deux pelotons de 12 files chacun, en les numérotant suivant le rang de leur taille, de la manière dont on range les hommes chez nous, en supposant l'un, un peloton de l'aile droite, et l'autre un de l'aile gauche du bataillon. *A*, marque ce qui sépare les deux pelotons, qu'on peut supposer être les drapeaux au centre du bataillon. N°. 1 montre que l'aile gauche a fait demi-tour; ensuite les deux files les plus proches du centre sortent chacune de leur place du côté vers lequel elles font front, et vont prendre l'une celle de l'autre. Les deux suivantes font après cela la même chose, et toutes les autres successivement, chacune à leur tour. Cela doit s'exécuter promptement, chaque file sortant immédiatement après la précédente, pour que celle-ci n'ait que le temps de prendre sa place, avant qu'elle-même entre dans la ligne. N°. 2 représente ce mouvement

Digitized by Google

vement exécuté, et l'aile qui avoit d'abord fait demi-tour, en faisant un autre après l'évolution, pour faire front avec le reste. Ce mouvement a sur les autres, l'avantage de ne pas donner lieu au bataillon de s'alonger ; car chaque file étant placée convenablement avant que la suivante arrive, elles ne prennent toutes que la place nécessaire sans s'étendre.

Fig. 5, représente cette même évolution exécutée par tout le bataillon, et dessinée en caractères de tactique : n°. 1 est la figure du bataillon l'exécutant ; n°. 2, son arrangement après qu'elle est exécutée.

HUITIÈME PLANCHE.

Mais comme on ne gagne certainement rien en vîtesse à exécuter cette évolution ainsi par files, et qu'elle est pourtant alors sujette à confusion, on préfère de l'exécuter par pelotons de la manière dessinée dans *fig.* 6. Dans n°. 1 l'aile gauche a fait demi-tour à droite, ce qui est le premier mouvement ; dans n°. 2, tous les pelotons du bataillon font à-la-fois, et chacun pour soi, un quart de conversion à gauche. Le pivot des deux pelotons du centre, c'est le point entre les deux hommes du second rang de l'aile où ils se touchent, afin qu'ils ne se séparent point, ainsi que cela arriveroit s'ils tournoient chacun sur leur pivot naturel comme tous les autres. De cette manière les pelotons de l'aile qui a fait d'abord demi-tour, font leur conversion vers la queue du bataillon : c'est-là le second mouvement. Dans n°. 3, les deux pelotons du centre, continuant leur conversion sans s'arrêter, décrivent chacun leur demi-cercle, au moyen de quoi ils se trouvent avoir changé de place entre eux. En même-temps les autres pelotons marchent en avant dans la direction où ils se trouvent, la longueur d'un peloton : cela fait le troisième mouvement. Dans n°. 4, les mêmes pelotons continuent à

Digitized by Google

marcher encore la longueur d'un peloton, de sorte que 6 se trouve à l'aile découverte de 5, et 3 à celle de 4. C'est le quatrième mouvement.

Dans n°. 5, les pelotons 6 d'un côté, et 3 de l'autre, entrent dans l'alignement par un quart de conversion à gauche, et les autres pelotons continuent à marcher en avant. C'est le cinquième mouvement.

Le n°. suivant représente les mouvemens 6 et 7, savoir, la marche en avant de 8 et de 7, suivis de 8 et 1, et leur entrée dans l'alignement par un quart de conversion.

Le dernier n°. marque les mouvemens 8 et 9, qui sont les mêmes que 6 et 7, mais exécutés par les pelotons 8 et 1. Chaque peloton de l'aile qui a fait demi-tour au commencement (et il est égal à laquelle des deux on le fasse exécuter), se remet par un autre demi-tour dès qu'il entre dans la ligne, même avant de s'aligner.

Cette évolution est la plus régulière et la plus usitée. Elle est au fond plus prompte à exécuter que les autres, quand même celles-ci se feroient au pas accéléré, à cause des accessoires. Mais, quoi qu'on fasse, jamais cette évolution ne pourra s'exécuter bien vîte ; car il faut toujours que la file de l'aile droite passe à l'extrémité de la gauche, *et vice versâ*, ce qui demande toujours du temps.

Faire front au flanc.

NEUVIÈME PLANCHE.

La manière la plus simple d'exécuter cette évolution, seroit de faire décrire un quart de conversion à tout le bataillon, comme dans *fig.* 7; mais ce mouvement est beaucoup trop difficile à exécuter, à cause de la longueur de la ligne qui tourneroit ainsi. Cela a fait imaginer une autre manière, représentée *fig.* 8, qui est la seule dont on fasse usage à présent. Le peloton du pivot exécute tout

Digitized by Google

le quart de conversion comme à l'ordinaire. Les autres ne font que le demi-quart, et ensuite les officiers qui les commandent, les font marcher droit en avant vers le point où ils doivent entrer dans la ligne. Autrefois, à mesure qu'ils en approchoient, on faisoit avancer l'aile qui devoit faire le grand tour, pour qu'ils entrassent droit et de front dans la ligne; mais on a trouvé des inconvéniens à cela. A présent ils marchent droit au point dans la direction où ils se trouvent, et dès qu'ils y sont, l'officier se porte en avant, bien aligné avec les pelotons qui sont déja dans la ligne, à la distance d'un peloton de celui à côté duquel le sien doit se placer, et commande au sien d'achever la conversion, dont il lui marque en même temps le terme. On sent bien qu'il n'est pas possible de mesurer l'angle de quarante-cinq degrés que tous les pelotons, excepté celui du pivot, doivent décrire. Voici donc comment on s'y prend pour que les pelotons ne tournent ni trop ni trop peu. On doit savoir combien de pas un peloton doit faire pour exécuter tout le quart de conversion. Il n'y a point de règle absolue à cet égard, parce que cela dépend du nombre des files dont le peloton est composé. Nous comptons, généralement parlant, un pas pour chaque file, et cela est assez juste. L'homme de l'aile tournante doit marcher au pas alongé, qui est de trente-deux pouces ou environ. Les files occupent, l'une portant l'autre, vingt-un pouces : le quart de cercle est de moitié plus grand que le rayon; donc ce principe est entiérement exact. Alors pour exécuter un demi-quart de conversion, les officiers n'auront qu'à faire marcher leur peloton, en tournant, la moitié du nombre de pas nécessaire pour faire tout le quart. Cette règle est très-utile, et l'on en fait un très-grand usage chez nous; car par ce moyen une troupe peut décrire telle portion de cercle que l'on veut (1). Pour bien conduire ensuite leur peloton au point

(1) Supposons le peloton de dix-huit files, de sorte qu'il faille faire dix huit pas pour décrire le quart de cercle; alors chaque pas équivaudra à cinq degrés. Pour

Digitized by Google

où il doit arriver, les officiers n'ont qu'à marcher presque tout droit en avant ; mais il faut qu'ils y donnent toute leur attention, afin de ne pas se jeter du coté de l'aile tournante, ce qui causeroit de grands retards dans l'alignement du bataillon, et dans l'exécution d'un mouvement, toujours lent par lui-même, et qu'on a souvent intérêt d'exécuter promptement.

DIXIÈME PLANCHE.

Toutes les fois qu'un bataillon en ligne veut seulement tourner son front vers un de ses flancs, sans quelque raison particulière de laisser une de ses ailes au point où elle se trouve, cette évolution deviendra du double plus prompte, en la faisant sur l'axe ou sur le centre, de la manière marquée *fig.* 9, pour un bataillon faisant front au flanc droit. Toute l'aile droite fait demi-tour à droite ; les deux pelotons du centre font chacun un quart de conversion, l'un en avant, l'autre vers la queue du bataillon, tournant tous deux sur le centre commun. Dans le même temps les autres pelotons ont fait un demi-quart de conversion, chacun vers le côté où ils font front, puis ils entrent des deux côtés successivement dans la ligne, comme dans *fig.* 8. Les pelotons de l'aile droite font ensuite demi-tour pour se remettre à mesure qu'ils y entrent.

Fig. 10, représente un bataillon faisant cette évolution vers le flanc gauche. Tout s'y exécute de la même manière, excepté que c'est l'aile gauche dont les pelotons font demi-tour à droite, et les conversions à front renversé, pour se remettre ensuite à mesure qu'ils arrivent dans la ligne.

---

décrire un angle de dix degrés, il faudra tourner deux pas ; pour un angle de quinze, trois pas ; pour un angle de vingt, quatre pas, etc. Cette régle facilite infiniment tous nos mouvemens de conversion, en petit comme en grand, ainsi que la suite le prouvera davantage encore.

Digitized by Google

ONZIÈME PLANCHE.

Cette planche montre une autre manière de se former sur le flanc.

Dans *fig.* 11, il y a un peloton de douze files, qui se forme sur le flanc gauche. L'homme de l'aile gauche du premier rang fait à-gauche tout seul; les autres, suivis tous de leurs serre-files, sortent du rang, pour se porter dans le nouvel alignement marqué par l'homme de l'aile. On pourroit nommer cela une conversion successive; car chaque file décrit à-peu-près le même chemin que dans la conversion : mais elles ne se règlent nullement les unes sur les autres, sinon autant qu'il faut pour ne pas se mêler, et elles entrent l'une après l'autre dans la ligne.

Dans *fig.* 12, où un pareil peloton se forme ainsi sur son flanc droit, il est dessiné comme ayant fait à-droite, et chaque homme du premier rang entrant dans la ligne par le pas oblique. Ce cas peut avoir lieu lorsqu'une troupe ayant marché par le flanc, se trouve tout-à-coup arrêtée sur une place où elle veut se former. Ce mouvement paroît supposer que les soldats marcheront obliquement sous l'angle de 45 degrés; quoique dans ce cas ils le puissent, absolument parlant, puisqu'il n'y a point d'homme à côté d'eux qui les empêche de mettre un pied droit à côté, et l'autre en avant, au moyen de quoi ils se mouvroient obliquement sous un tel angle; le même isolement de chaque homme le met en état de tourner un peu le corps vers le côté où il veut aller, et de marcher ainsi de front par la diagonale.

Mais cette façon de se former est beaucoup plus en usage en marche, et elle est représentée ainsi dans *fig.* 13, sur le commandement de se former. L'homme du premier rang qui a la tête, marche au petit pas; tous les autres sortent au pas oblique, et vont se ranger successivement à côté de lui, suivis de leurs serre-files. Nous avons

Digitized by Google

dessiné ce mouvement de façon qu'on le voit avant qu'il commence, lorsqu'il est presque à moitié fait, et après qu'il est achevé. Dans son état moyen, nous l'avons dessiné comme il doit s'exécuter dans sa plus grande rigueur, savoir, toujours au pas oblique; mais, pour plus grande aisance, les hommes se tournent un peu vers le côté où ils vont, et parcourent ainsi presque de front la diagonale. Cependant il faut bien prendre garde qu'aucune file n'empiète sur l'autre, et qu'elles marchent toutes d'un pas égal, pour arriver dans leur ordre naturel dans la ligne. Il n'est pas besoin de dire que les serre-files de la première file, qui se trouvent à côté de leur chef de file dans *fig.* 11, 12 et 13, vont se placer derrière lui, dès que les autres leur ont fait place.

Fig. 14, représente en caractères de tactique, tout un bataillon s'étant formé comme dans *fig.* 11 ou 12. Cela pourroit à la rigueur s'exécuter; mais on ne le fait point, parce que le grand nombre de files pourroit occasionner de la confusion. On ne forme ainsi que les pelotons chacun en soi, après quoi le bataillon rangé par pelotons avec distance en colonne, pourra se former d'une des manières qui se trouveront indiquées ensuite à l'article de la formation.

Cette évolution pourroit se faire également et encore plus aisément sur l'axe. Alors les files de la moitié du bataillon entreroient à front renversé dans la ligne. Mais ce mouvement n'étant pas usité, nous ne l'avons pas dessiné.

Se former obliquement à son ancienne position.

DOUZIÈME PLANCHE.

Pour se former obliquement, il est bon de donner d'abord un point de vue à la ligne, puis de déterminer à vue-d'œil la grandeur de l'angle que l'ancienne position

Digitized by Google

doit former avec la nouvelle. Une couple de degrés de plus ou de moins ne font pas de différence sensible. D'après cette estimation de l'angle, on fixe le nombre de pas que doit faire en tournant le peloton du pivot, lequel se règle d'ailleurs sur le point de vue. Tous les autres ne font que la moitié de ce nombre de pas, et marchent ensuite droit en avant.

Fig. 15, marque deux bataillons se plaçant en oblique vers leur droite. On a donné un moulin à vent pour point de vue, lequel avec le point de l'aile droite, fixe l'alignement. L'angle de conversion est de soixante degrés. En supposant que le nombre de files dont un peloton est composé, demande qu'il fasse douze pas pour achever tout un quart de conversion, on commandera au peloton du pivot de faire huit pas en tournant, et à tous les autres d'en faire quatre. Le peloton du pivot s'aligne ensuite sur le point de vue, et ce n'est même que pour cela qu'on le donne, afin que quelque inattention dans l'estimation de l'angle, ou dans la grandeur des pas, ne porte point la ligne, sur-tout si elle est longue, sensiblement trop en avant ou en arrière. Les autres pelotons marchent droit au point où ils doivent entrer dans la ligne. Lorsqu'ils y touchent, l'officier saute en avant, et s'alignant avec les pelotons déja placés, commande au sien d'achever la conversion, pour se placer dans la ligne entre le dernier peloton arrivé, et lui officier.

TREIZIÈME PLANCHE.

Fig. 16, représente cette même évolution exécutée par deux bataillons sur le centre ou l'axe. L'angle est de quarante-cinq degrés. On a donné ici deux points de vue; à droite un moulin à vent, à gauche un clocher. C'est parce que le pivot étant un point non fixé, si un des pelotons avançoit un peu, ou retenoit trop en arrière l'aile la plus proche du centre, cela pourroit déranger l'ordre de toute la ligne. Au défaut d'un second point de vue, il faudroit

Digitized by Google

placer à ce centre un aide-major à cheval ou un drapeau, pour diriger le mouvement des deux pelotons du centre. Nous avons par-tout fixé l'intervalle entre deux bataillons, à la grandeur d'un peloton. Cela supposé, les pelotons du centre auront chacun neuf pas à faire en tournant, parce qu'étant à un demi-peloton de distance du centre, le tour de leur aile, qui en est la plus éloignée, équivaut à celui d'un peloton et demi.

Tous les autres pelotons font trois pas de conversion; ceux de l'aile gauche en avant, ceux de la droite vers la queue du bataillon, après avoir fait demi-tour à droite. A mesure qu'ils entrent dans la ligne, ils se remettent par un autre demi-tour.

QUATORZIÈME PLANCHE.

Fig. 17, représente encore la même évolution exécutée à gauche, avec cette seule différence, que le centre de conversion se trouve entre les pelotons trois et quatre du second bataillon. L'angle est de soixante degrés; donc ces deux pelotons tournent chacun huit pas, et les autres quatre. Ici tout ce qui est à gauche du pivot fait demi-tour à droite, et tourne et marche ensuite à front renversé dans la ligne, chaque peloton se remettant au moment qu'il y entre. On n'a marqué qu'un point de vue, savoir, la tour à droite, parce que le point de conversion étant stable, cela est suffisant pour régler la ligne. Il n'est pas nécessaire de dire qu'on auroit pu choisir tel autre point intermédiaire qu'on auroit voulu, pour centre de conversion, et qu'elle se seroit exécutée d'après les mêmes principes, qui ne varient pas davantage, quand ce seroit une ligne de vingt bataillons au lieu de deux. Dans ce cas-là, on enverroit seulement les aide-majors en avant, marquer les points de l'aile des bataillons, pour diriger leur marche, ce qui est un usage général chez nous dans les mouvemens de beaucoup de bataillons à-la-fois, et que nous détaillerons dans la suite.

QUINZIÈME

Digitized by Google

QUINZIEME PLANCHE.

Il est des cas où l'on doit faire le mouvement de se placer obliquement à son ancienne position, quoiqu'à portée d'être harcelé, et même chargé par la cavalerie ennemie. Il s'agit alors de former promptement une ligne pour lui présenter un front, faire quelques décharges sur elle, et après l'avoir chassée à coups de feu, continuer son mouvement.

Fig. 18, représente la manière dont cela s'exécute. Les trois bataillons AA, CC et BB, faisant un mouvement de conversion sur le centre, s'arrêtent au milieu de cette évolution, pour s'opposer à une attaque de cavalerie. Le bataillon CC, et un peloton de chacun des deux autres, sont déja dans le nouvel alignement. Les autres se trouvent en *aa*, *aa*, etc. ceux de la droite à front renversé, parce que le mouvement se fait à droite. A la gauche, tous les pelotons du bataillon BB portent leur droite en avant pour la joindre à la gauche du peloton qui les précède, et par ce seul moyen la ligne est formée. Le peloton 2 reste dans sa position, parce que son aile a déja joint celle de 1; sans cela il auroit fait comme les autres. A la droite tous les pelotons font d'abord volte-face, et se forment ensuite par le même mouvement. On a lavé doublement le peloton 1 du bataillon AA, une fois en crochet, comme pour former une espèce de flanc, si quelque troupes de cavalerie songeoit à tourner le bataillon; et puis en ligne droite avec les autres, s'étant porté en avant par le même mouvement, supposé que cette précaution soit superflue.

Il est rare que la cavalerie des ennemis harcèle les deux ailes à-la-fois; alors celle qui n'est pas menacée continue toujours son mouvement, comme étant l'objet principal; mais on a dessiné ici les deux ailes en arrêt, pour montrer la manœuvre de chacune.

Lorsque la cavalerie est repoussée, alors pour continuer le mouvement interrompu, les pelotons retirent l'aile qu'ils

Digitized by Google

ont avancée, et les officiers ont attention que ce soit dans la même direction et avec les mêmes distances qu'auparavant ; ils se remettent ensuite tous en marche dans l'ordre précédent. Si avant que l'évolution soit finie, la cavalerie des ennemis revient à la charge, ce qui est encore en marche se reforme de la même manière pour la chasser, et continue ensuite derechef son mouvement. Le feu roi a souvent fait exécuter cette manœuvre trois ou quatre fois dans la même conversion, sans que l'ordre de l'évolution en fût le moins du monde dérangé.

SECONDE PARTIE.

Evolutions de la marche.

SEIZIÈME PLANCHE.

Un seul bataillon en ordre de bataille ne sauroit marcher loin, tant à cause de la difficulté de maintenir son ordre et son alignement, qu'à cause des différens obstacles qu'il rencontreroit, comme villages, bois, rivières, etc. Il se coupe donc en parties qui marchent les unes derrière les autres. On dit alors que le bataillon est en colonne. Il y a plusieurs manières de former la colonne ; mais quant à l'ordre des parties du bataillon entre elles, il y en a deux principales qu'il faut noter ici ; 1°. les pelotons (car, autant qu'il est possible, on forme la colonne par pelotons, comme étant la division la plus usitée du bataillon) se suivent dans l'ordre 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8, et l'on nomme cela marcher par la droite ; 2°. ils marchent dans l'ordre 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2 et 1, et l'on nomme cela marcher par la gauche.

Ensuite la colonne peut être ouverte, ou serrée ; c'est-à-dire que les parties du bataillon peuvent se suivre avec des intervalles plus ou moins grands. La distance ordinaire entre les parties du bataillon est toujours égale au front de cha-

Digitized by Google

cune de ces parties, c'est-à-dire qu'entre les premiers rangs du peloton qui précède et de celui qui suit, il doit y avoir juste la longueur d'un peloton, et c'est ce qu'on nomme simplement marcher avec distances. Nous montrerons ailleurs les causes de cet arrangement. Lorsqu'il n'y a entre chaque partie du bataillon que la moitié de cet espace, on nomme cela marcher à demi-distances.

Enfin il peut n'y avoir aucun intervalle entre les parties du bataillon, et c'est ce qu'on nomme marcher en colonne serrée.

Cette dernière manière de marcher est très-rare, et n'a lieu qu'en cas de besoin ; lequel cas n'existe que quand une troupe d'infanterie doit marcher exposée aux attaques de la cavalerie : alors elle est excellente. Il faut donc savoir la former dans tous les cas, et nous commencerons en conséquence par détailler les différentes méthodes de l'exécuter.

On suppose, *fig.* 19, que le bataillon veut marcher par la droite, le chemin se trouvant devant sa droite : alors le premier peloton reste immobile : les autres font tous à-droite ; ensuite les têtes de chaque peloton se dégagent pour marcher par le flanc, les uns derrière les autres, et tous derrière le premier peloton ; le second y arrive avant les autres. Dès que sa droite se trouve à hauteur de la droite du premier, il fait front et se range ; les autres en font de même chacun à leur tour.

Le bataillon, *fig.* 20, veut marcher par la gauche, le chemin se trouvant devant sa gauche : alors le peloton 8 reste immobile ; tous les autres font à gauche, et font ainsi que dans *fig.* 19, mais de l'autre côté.

Lorsque le bataillon doit marcher par la gauche, le chemin se trouvant devant sa droite, comme dans *fig.* 21, tout se fait comme dans *fig.* 19, excepté que les pelotons dégagent leurs têtes du côté du front du bataillon, et vont se placer successivement les uns devant les autres, et tous devant le premier peloton.

Il en est de même *fig.* 22, où l'on suppose que le che-

Digitized by Google

min est devant la gauche, et que le bataillon veut marcher par la droite : tout se fait comme dans *fig.* 20, excepté que les pelotons vont tous se placer devant le huitième.

Mais le chemin peut aussi se trouver devant un des pelotons intérieurs du bataillon ; ce peloton reste alors sur sa place sans bouger. Ceux qui vont à sa droite font à-gauche, et ceux qui sont à sa gauche font à-droite. Lorsque le bataillon veut marcher par la droite, comme dans *fig.* 23, les premiers vont se placer devant, et les autres derrière le peloton immobile; mais si, comme dans *fig.* 24 le, bataillon doit marcher par la gauche, ce sont les pelotons à droite du peloton immobile qui vont se placer derrière lui, et ceux à gauche devant.

DIX-SEPTIÈME PLANCHE.

On peut aussi former la colonne de cette manière pour marcher en arrière avec le premier rang en tête. Il faut seulement pour cela que les pelotons fassent la contre-marche chacun pour soi, afin de se ranger par-là les uns devant ou derrière les autres par-tout où ils veulent.

Fig. 23, représente un bataillon ayant le chemin derrière sa droite, et voulant marcher par la gauche : tout le bataillon, sans exception, fait à-gauche. Chaque peloton tourne pour faire la contre-marche sur lui-même à gauche; le premier peloton l'exécute en effet sur lui-même, mais les autres continuent leur marche par le flanc, pour se placer devant lui, et font front vers le premier rang à mesure que leur aile gauche arrive à hauteur de la sienne.

Dans *fig.* 26, où le bataillon veut marcher par la droite, le chemin étant derrière la gauche, tout se fait de la même manière, excepté que le bataillon fait à-droite, et que tous les pelotons contre-marchent aussi à droite.

Fig. 27, représente un bataillon voulant marcher par la droite, le chemin se trouvant derrière la droite; alors le

Digitized by Google

bataillon fait à-gauche, mais ensuite chaque peloton fait la contre-marche à droite en tournant autour du premier rang: par ce moyen tous les pelotons vont se placer derrière le premier, qui contre-marche sur lui-même.

Lorsque le bataillon veut marcher par la gauche, et que le chemin se trouve derrière la gauche, comme dans *fig.* 28, tout se fait de même, excepté que le bataillon fait à-droite, et que tous les pelotons contre-marchent à gauche pour se placer derrière le huitième.

Lorsque le chemin se trouve derrière un des pelotons intérieurs, et que le bataillon veut marcher par la droite, comme dans *fig.* 29, alors tous les pelotons à la droite de celui derrière lequel le chemin se trouve, font à-droite, et ceux à la gauche du peloton font à-gauche. Quant à ce peloton-là même, il peut faire à-droite ou à-gauche à volonté; ensuite tous les pelotons font la contre-marche à droite pour se placer dans leur ordre devant et derrière le peloton qui ne change pas de place, et qui fait la contre-marche sur lui-même.

Dans *fig.* 30, le bataillon voulant marcher par la gauche, en formant la colonne sur le peloton 5, tout se fait de même, lorsque les pelotons contre-marchent tous à gauche.

DIX-HUITIÈME PLANCHE.

Une colonne serrée ne marche qu'avec peine, tant à cause de la difficulté qu'il y a à marcher si serré les uns derrière les autres, qu'à cause de la chaleur étouffante qu'éprouvent à la fin ceux qui sont au centre de la colonne. Ainsi dès que les raisons pour lesquelles on a formé la colonne de cette manière cessent, on la fait ouvrir et marcher avec distances, suivant l'explication que nous avons donnée ci-dessus de ce terme.

Fig. 31 et 32, représentent deux colonnes serrées qui s'ouvrent de cette manière, dans l'une desquelles le bataillon est rangé pour marcher par la droite, et dans l'autre par

Digitized by Google

la gauche. Le peloton de la tête se met d'abord seul en marche, et lorsqu'il est arrivé en *a*, à la distance d'un peloton du suivant, celui-ci commence à marcher. Pour partir juste, l'officier doit savoir le nombre de pas auquel la longueur d'un peloton est égal, et compter les pas du peloton qui le précède, pour commander *marche* à sa troupe au moment où celui-ci fait le dernier de ce nombre de pas. Cela est beaucoup plus sûr que de mesurer la distance des yeux, encore que l'officier doive avoir le coup-d'œil parfaitement juste sur ce point. Le troisième peloton se met en marche quand le second est en *b*; le premier se trouvant alors en *c*. Lorsqu'enfin le troisième est arrivé en *d*, le second se trouvant en *e*, et le premier en *f*, alors le quatrième se met en marche; les autres en font de même à leur tour, avec une égale exactitude. Le moment où nous avons dessiné ces deux bataillons, est celui où les quatre premiers pelotons, dans leur ordre de marche, sont en plein mouvement, et où le cinquième doit justement partir pour les suivre. La régularité de cette évolution dépend de l'exactitude des commandans de pelotons, à partir juste au moment où il faut pour être à la distance exacte du peloton qui précède.

Lorsqu'il n'y a point de raisons pour former une colonne serrée, on peut se mettre en marche d'abord avec distances de la manière suivante.

Dans *fig.* 33, on voit un bataillon marchant par la droite, le chemin se trouvant devant sa droite: tous les pelotons, excepté le premier, ont fait à-droite; le premier a marché droit en avant; dès qu'il a quitté sa place, le second, suivi de tous les autres, a marché à droite par le flanc pour l'occuper; et cela étant exécuté, il a fait front et a marché après lui. Alors le troisième peloton a continué de marcher par le flanc pour occuper la place d'où le premier et le deuxième sont partis, et les suivre, ce que font ensuite tous les autres chacun à leur tour.

Fig. 34, représente la même évolution faite à gauche

Digitized by Google

exactement de la même manière. Dans ces deux figures, les trois pelotons de la tête sont en pleine marche, et celui qui doit marcher ensuite est sur le point de les suivre.

Il faut observer,

1°. Que la marche par le flanc doit se faire au pas accéléré, afin de regagner les deux à trois pas que chaque peloton doit attendre, avant que le précédent ait quitté entièrement la place qu'il doit occuper. Si alors la longueur des pelotons fait qu'on arrive sur cette place avant que le peloton précédent soit parvenu à la distance nécessaire pour le suivre (car on regagne deux ou trois pas plus vîte sur dix-huit pas, que sur neuf à dix), l'officier, qui doit savoir mesurer cette distance des yeux, attend jusque-là pour commander *marche*, et suivre le peloton qui doit le précéder.

2°. Qu'on ne peut pas marcher de cette manière par la droite, lorsque le chemin se trouve devant la gauche, ou *vice versâ*, ni même de l'une ou de l'autre façon, lorsqu'on veut partir de devant un des pelotons intérieurs, sans risquer de perdre les distances. La raison en est sensible, dès qu'on considère la façon dont se feroit ce mouvement: il faudroit que le premier peloton fît trois pas en avant du bataillon, et puis à gauche pour marcher par le flanc, devant et le long du front. Quand il auroit dépassé le second, celui-ci feroit aussi trois pas en avant, et puis à gauche, pour suivre. Le mal ne consiste pas en ce que chaque peloton seroit toujours à trois pas de distance l'un de l'autre dans la marche par le flanc provenant de ce que l'un marcheroit toujours trois pas par le flanc, tandis que l'autre feroit les trois pas en avant nécessaires pour se placer devant le bataillon, et pouvoir longer le front de celui-ci, en marchant par le flanc et suivant le peloton précédent: ces trois pas se regagneroient sur ceux que chaque peloton est obligé d'attendre, avant que le précédent, s'il se trouve à côté de lui, ait dégagé la place qu'il doit occuper lui-même pour le suivre. La vraie raison consiste en ce que toute troupe qui

Digitized by Google

marche par le flanc s'alonge; ainsi lorsque les pelotons passeroient de cette manière les uns devant les autres, les dernières files n'auroient pas encore dégagé le front du peloton suivant, que la tête seroit déja au-delà de la distance d'un peloton, et cela d'un espace qu'on tenteroit en vain de regagner, et qui iroit toujours augmentant progressivement, en raison du nombre des pelotons. Dans l'évolution *fig.* 33 et 34, cet alongement n'a pas ce mauvais effet, parce que le temps que les pelotons font halte, pour laisser le précédent s'éloigner à la distance nécessaire, ou même seulement celui qu'il leur faut pour dégager leur terrain, en marchant trois pas en avant, donne le temps aux files élargies de se serrer, de façon qu'elles n'arrêtent pas le moins du monde le mouvement du peloton suivant. Lorsqu'on veut absolument exécuter les évolutions, comme de marcher par la droite, le chemin étant devant la gauche etc., il faut commencer par former la colonne serrée, comme dans *fig.* 21, 22, 23 ou 24, etc. pûis l'ouvrir successivement.

DIX-NEUVIÈME PLANCHE.

La marche en arrière peut s'exécuter très-bien sur les mêmes principes.

On voit dans *fig* 35, un bataillon marchant ainsi par la droite, le chemin se trouvant derrière sa droite. Tout le bataillon fait d'abord à-droite, et commence ensuite la contre-marche aussi à droite. Dès que le premier peloton l'a achevée, et se trouve entièrement en face du chemin, il fait front et marche en avant. Dès qu'il a dégagé sa place, le deuxième peloton continue la contre-marche au pas accéléré; et dès que son aile droite est venue à hauteur de la droite du peloton précédent, il fait front aussi, et marche après lui, aussitôt que le premier est à la distance requise; les autres en font de même chacun à leur tour. Ce bataillon est dessiné dans le moment où les trois premiers pelotons sont en

Digitized by Google

en pleine marche, et où le quatrième ayant fini la contre-marche, est sur le point de les suivre.

Fig. 36, représente le même mouvement exécuté pour marcher par la gauche; alors le bataillon fait à-gauche, et contre-marche de même. Ici les pelotons 8, 7 et 6 sont en pleine marche; 5 a fait la contre-marche et se dispose à suivre.

Lorsqu'il s'agit de marcher en arrière, il n'y a aucune difficulté qui empêche de marcher par la gauche, quand le chemin se trouve derrière la droite, ou au rebours. On n'a qu'à se servir pour cela de la contre-marche progressive marquée *fig.* 17 et 18 des caractères.

Fig. 37, montre un bataillon marchant ainsi : il marche par la gauche, le chemin étant derrière sa droite. Tout le bataillon a fait à gauche, et contre-marche à gauche de la façon susdite : 8, 7 et 6 sont en pleine marche; 5 est sur la place, d'où il doit se porter en avant, et a déja fait front; 4 et la moitié de 3 sont déja repliés sur la queue du bataillon par la contre-marche; le reste attend les progrès ultérieurs de l'évolution pour en faire de même; et enfin, 1 contre-marchera sur lui-même comme à l'ordinaire.

Fig. 38, représente la même évolution exécutée pour marcher par la droite, le chemin se trouvant derrière la gauche : la partie lavée de la figure indique suffisamment le moment dans lequel elle est saisie ici.

VINGTIÈME PLANCHE.

Ces deux manières se combinent lorsque le chemin se trouve derrière un des pelotons intérieurs. Alors quand on veut marcher par la droite, comme dans *fig.* 39, tous les pelotons à droite de celui derrière lequel le chemin se trouve, savoir, 1, 2 et 3 contre-marchent comme dans *fig.* 37, et tous les autres comme dans *fig.* 35.

Dans *fig.* 40, le bataillon marche par la gauche, et le chemin est également derrière le peloton 4. Là, les pelotons 8, 7, 6 et 5 contre-marchent comme dans *fig.* 38,

Digitized by Google

et le peloton 4, ainsi que tous les autres, comme dans *fig.* 36.

Nous noterons ici, que,

1°. Toutes les fois que nous décrivons un mouvement combiné des pelotons du même bataillon, on sent que cela peut et doit s'appliquer à une ligne de plusieurs bataillons qui se trouveroient dans la même situation: alors les bataillons à droite du point de combinaison feroient les mêmes mouvemens par pelotons que les pelotons à droite marqués ici, et les bataillons à gauche du même point que les pelotons à gauche. Ceci soit dit une fois pour toutes.

2°. Toutes les manières de former la colonne indiquées jusqu'ici, *fig.* 19—40, sont singulièrement applicables lorsqu'on se trouve avoir un défilé, ou en tête, ou à dos. Alors on emploieroit la colonne serrée, particulièrement lorsqu'on voudroit s'ouvrir un passage en dépit de quelque cavalerie ennemie qui voudroit s'y opposer. C'est par cette raison que nous avons dessiné, dans *fig.* 39 et 40, une rivière avec un pont que le bataillon doit passer pour marcher en arrière.

Rompre le bataillon en colonnes par des conversions.

VINGT-UNIÈME PLANCHE.

Les manières de former la colonne que nous venons de décrire, ne peuvent s'employer que pour marcher en avant ou en arrière. Lorsqu'on veut marcher vers l'un des côtés, on rompt le bataillon en colonne par des quarts de conversion; c'est-à-dire, que chaque peloton fait à part soi un quart de conversion du côté vers lequel on veut marcher: par là les pelotons se trouveront naturellement entre eux à une distance égale à leur front, entre les premiers rangs

Digitized by Google

de chacun. Cette façon de former une colonne est la plus anciennement usitée ; et de-là vient qu'on regarde cette distance entre les parties du bataillon, comme la distance naturelle : on verra dans la suite combien il est nécessaire que les officiers s'attachent à la juger juste au coup-d'œil, et à la conserver invariablement dans toutes les marches.

Fig. 41, représente un bataillon qui s'est rompu ainsi pour marcher vers le côté droit. Tous les pelotons ont fait à-la-fois le quart de conversion à droite, et le premier peloton se trouve naturellement à la tête de tout. Voilà pourquoi on nomme marcher par la droite, lorsque le premier peloton est à la tête de tous les autres, de quelque côté que l'on marche. Le bataillon est représenté ici comme ayant parcouru dejà l'espace de quatre pelotons, ceux-ci ayant toujours conservé leurs distances, ainsi que leur parfait alignement, l'un et l'autre étant indispensablement nécessaires.

Fig. 42, représente un bataillon qui s'est rompu de la même manière, par quarts de conversion à gauche, de sorte qu'il a le peloton 8 en tête ; ce que de-là on a nommé marcher par la gauche. Il est dessiné dans la même situation, du côté opposé, que le bataillon précédent.

Il arrive quelquefois, quoique rarement, que l'on ne sauroit former la colonne de cette manière : par exemple, lorsqu'un bataillon est placé au bord d'une rivière, d'un canal, d'un précipice, etc. Alors il faut lui faire exécuter les quarts de conversion en arrière ; et pour cet effet, il faut l'y exercer. Dans ces cas-là, lorsqu'on veut marcher par la droite, on fait faire les quarts de conversion à gauche à reculons aux pelotons, les hommes de l'aile droite du premier rang servant de pivot, comme dans *fig.* 43 ; et lorsque le bataillon veut marcher par la gauche, tous les pelotons font ce même mouvement à droite, comme dans *fig.* 44. Ce mouvement est fort aisé. Si cependant on vouloit l'éviter, il faudroit faire faire demi-tour à droite au bataillon, et puis faire exécuter la conversion à front renversé aux pelotons, après quoi on les fait remettre. Mais alors les hommes des

Digitized by Google

troisièmes rangs seroient les pivots, et cela peut avoir des inconvéniens. Supposez une ligne de plusieurs bataillons en marche : on en fait former un pour quelque raison; la raison cessant, on veut le remettre en marche : si on le fait rompre ainsi à front renversé, il ne sera plus dans l'alignement avec les autres; mais cet alignement ne sera nullement dérangé, s'il se rompt par conversions à reculons.

VINGT-DEUXIÈME PLANCHE.

Cette façon de se mettre en colonne est si commode, qu'on l'a appliquée aux marches dans toutes les directions.

Fig. 45, montre un bataillon prenant son chemin en avant de sa droite, et marchant par la droite. Le premier peloton marche alors droit en avant la longueur de son front, et pendant ce temps-là les autres font tous un quart de conversion à droite. Dès que ce peloton continue sa marche, 2, qui se trouve sur son flanc, refait à l'instant une contre-conversion à gauche pour se mettre derrière lui et le suivre; et pendant ce temps, tous les autres marchent droit en avant, de façon que, tandis que 2 fait son quart de conversion à gauche, 3 arrive sur la place que 2 vient de quitter. Celui-ci continuant à marcher, 3 fait alors le quart de conversion à gauche après lui pour suivre. Tous les pelotons font la même chose successivement à mesure qu'ils arrivent à la même place.

Ce bataillon est dessiné comme ayant parcouru l'espace de trois pelotons en avant de son front : 1 a marché droit en avant; 2 et 3 ont fait la seconde conversion à gauche; 4 est sur la place où il doit la faire; 5, 6, 7 et 8 ont marché en avant dans la proportion nécessaire.

Fig. 46, marque la même évolution faite de l'autre côté. Le peloton 8 marche en avant; les autres font d'abord conversion à gauche ensemble, puis à droite successivement à la même place. Le bataillon a déja avancé l'espace de quatre pelotons dans sa route.

Digitized by Google

Fig. 47, montre comment on emploie ce même genre d'évolution pour marcher en arrière par la droite, le chemin se trouvant derrière la droite. Dans ce cas-là tous les pelotons commencent par faire un quart de conversion à droite. Le premier peloton continue seul à tourner, et les autres marchent droit en avant. Tandis que le peloton 1 achève sa demi-conversion, le second, suivi en distance des autres, arrive sur son flanc au point où 1 a tourné, de sorte que dès que 1 marche en avant dans sa nouvelle direction, 2 fait un second quart de conversion à droite pour le suivre, et les autres arrivant ainsi successivement à la même place, font la même chose. Le bataillon a parcouru ici l'espace de quatre pelotons en arrière; 5 a achevé son second quart de conversion, et 6 est sur le point de le commencer.

Dans *fig.* 48, où le bataillon marche en arrière par la gauche, tout se fait de la même manière, mais seulement du côté opposé.

VINGT-TROISIÈME PLANCHE.

Il arrive rarement sans doute qu'on veuille marcher par la droite, lorsqu'on marche vers le côté gauche du bataillon, et au rebours; mais cela peut pourtant avoir lieu. Il y a deux manières d'exécuter cette manœuvre.

Dans *fig.* 49, tous les pelotons font d'abord ensemble le quart de conversion à droite; 1 continue à tourner, et il achève la demi-conversion, tandis que les autres marchent tous la longueur d'un peloton en avant. Alors 1 continue à tourner, et à décrire le troisième quart de conversion. En même temps, 2, arrivé au point où 1 a tourné, décrit un second quart de conversion, et les autres marchent en avant. Quand le peloton 1 a achevé ses trois quarts de conversion, et qu'il se trouve ainsi en face du flanc gauche, il marche droit en avant; 2 achève la demi-conversion, et 3 en fait la première moitié, et l'achève ensuite lorsque

Digitized by Google

2 marche en avant pour suivre 1 ; tous les autres font la demi-conversion successivement à leur tour, à la même place. Ici 4 a achevé la demi-conversion, 5 en a fait la première moitié, et 6 va la commencer.

Fig. 50, réprésente la même évolution faite de l'autre côté pour marcher par la gauche vers le côté droit du bataillon.

Ce mouvement est bon pour un bataillon, parce qu'il est assez égal de faire tenir les hommes sous les armes, en attendant que leur tour vienne de marcher, ou de les mettre tout de suite en mouvement, si le chemin qu'on leur fait faire n'est pas considérable; mais si la ligne étoit longue, on la feroit inutilement remonter au dernier bataillon en entier le long du front, pour la lui faire redescendre le long de la queue de l'ancienne position: alors on doit préférer l'évolution suivante.

Dans *fig.* 51, où le bataillon veut marcher de la même manière que dans *fig.* 49, le peloton 1 commence tout seul à faire un quart de conversion à gauche; il marche ensuite en avant le long du front de 2; dès qu'il a passé, 2 fait le quart de conversion après lui à gauche. Lorsque 2 a dépassé le front de 3, ce peloton fait le quart de conversion à gauche pour suivre, et ainsi des autres, chacun à leur tour. Dans cette figure le peloton 1 a déja dépassé le flanc gauche du bataillon de la longueur de deux pelotons; 5 se trouve alors avoir dépassé le front de 6, qui est sur le point de faire la conversion pour suivre 7 et 8, attendant que leur tour vienne.

Fig. 52, montre la même évolution exécutée pour marcher par la gauche et vers le côté droit, le mouvement étant aussi avancé que dans la précédente. Alors les quarts de conversion se font successivement à droite.

Pour indiquer que le mouvement de chaque peloton se fait séparément et successivement, on a marqué une flèche de direction à chaque peloton, au lieu que dans les évolutions où les pelotons tournent tous à-la-fois, on n'a marqué

Digitized by Google

la direction du mouvement par une flèche qu'au premier et au dernier peloton, excepté dans les premières figures, où, pour plus de clarté, on a mis cette indication à chaque peloton. On trouvera cette différence observée dans tout le reste de l'ouvrage.

VINGT-QUATRIÈME PLANCHE.

On peut appliquer cette même évolution, soit lorsqu'on veut marcher en avant par la droite, le chemin se trouvant devant la gauche et au rebours, soit lorsque le chemin se trouve devant un des pelotons antérieurs, par quelque flanc qu'on veuille marcher.

Fig. 53, représente un bataillon voulant marcher par la droite, le chemin se trouvant devant sa gauche : les pelotons font le quart de conversion à gauche successivement, comme dans *fig.* 51 ; et lorsque le peloton 1 est parvenu au chemin qu'il doit prendre, il fait une conversion à droite pour y entrer, et les autres la font successivement à la même place pour le suivre, excepté le dernier, qui doit marcher droit en avant. Nous n'avons pas jugé nécessaire de dessiner cette même évolution lorsqu'on veut marcher en avant par la gauche, le chemin se trouvant devant la droite, car tout s'y fait de même, excepté du côté opposé.

Fig. 54, marque un bataillon marchant en avant par la gauche, ayant le chemin devant le peloton 5. Dans ce cas-là, 8 fait d'abord un quart de conversion à droite, et se met en marche suivi de 7 et de 6 à leur tour, comme dans *fig.* 52 ; dès que 8 est parvenu au chemin, il fait une conversion à gauche pour y entrer, et 7 et 6 le suivent. Dès que 6 a achevé sa seconde conversion, 5 marche droit en avant ; et dans le moment même où 5 se met en marche, 4, 3, 2 et 1 font à-la-fois le quart de conversion à gauche. La marche continuant, 4 fait d'abord une autre conversion

Digitized by Google

à droite pour suivre 5; ce qui est le moment où nous avons dessiné ce bataillon; et les autres pelotons font ensuite cette dernière conversion à leur tour au même point.

Si le bataillon avoit dû marcher par la droite, les pelotons 1, 2, 3 et 4 auroient marché comme dans *fig.* 53, et 6, 7 et 8, comme dans *fig.* 46.

Si l'on vouloit marcher en arrière, par exemple, par la droite, et que le chemin se trouvât derrière la gauche, alors un bataillon se serviroit apparemment de l'évolution marquée dans *fig.* 49, et feroit décrire trois quarts de conversion à droite au premier peloton, qui marcheroit ensuite, suivi de tous les autres, jusqu'au chemin, où il feroit un quart de conversion à gauche pour y entrer, et après lui tous les autres à leur tour. Cette évolution est dessinée *fig.* 45. La manière dont se fait cette évolution du côté opposé est aisée à concevoir. On en pourroit imaginer d'autres, mais celle-là seroit la plus simple. Si la ligne étoit de plusieurs bataillons, et que le premier dût prendre la tête des autres, quoique le chemin se trouvât derrière le dernier, il ne seroit pas nécessaire sans doute de faire exécuter cette longue contre-marche à tous les bataillons; chacun se mettroit en mouvement lorsque celui qui devroit le précéder seroit venu jusqu'à lui, mais chacun pourroit n'en pas moins contre-marcher ainsi sur son propre terrain.

VINGT-CINQUIÈME PLANCHE.

Mais quand on suppose que le chemin se trouve derrière un des pelotons intérieurs, on peut concevoir deux manières de faire l'évolution de marcher en arrière, soit par la droite, soit par la gauche. Ici nous supposons que le bataillon doit marcher par la gauche, et que le chemin se trouve derrière le pelotons 5.

Dans *fig.* 56, on voit le peloton 8 faire les trois quarts de conversion à gauche, et tous les autres le suivre; de

sorte

Digitized by Google

sorte qu'arrivant au chemin, ils y entrent tous successivement par un quart de conversion à droite.

Dans *fig.* 57, il n'y a que les pelotons jusque et y compris celui derrière lequel le chemin se trouve, qui suivent le peloton de la tête, lequel fait les trois quarts de conversion; les autres, après avoir fait le premier quart de conversion avec les précédens, restent à leur place, et y attendent que le dernier de ceux-ci arrive au chemin: alors quand ce peloton, savoir, ici 5, commence le quart de conversion pour y entrer, 4, comme le premier de ceux qui sont restés sur leur place, fait un quart de conversion en sens contraire pour se placer derrière 5; les autres marchent après 4, comme à l'ordinaire.

VINGT-SIXIÈME PLANCHE.

Lorsque le chemin ne se trouve pas précisément derrière le bataillon, mais au-delà, alors, pour marcher en arrière, le bataillon peut se rompre successivement.

Dans *fig.* 58, le bataillon marche par la droite, et le chemin se trouve précisément à côté du peloton 8; le peloton 1 commence par faire seul un quart de conversion à gauche; ensuite il marche le long du front des autres, qui font tous le même quart de conversion chacun à leur tour pour le suivre. Dès que 1 est arrivé à l'extrêmité de l'aile gauche, il fait une seconde conversion à gauche pour entrer dans le chemin, et les autres le suivent. Ici quatre pelotons sont déja entrés dans le chemin, 5 va tourner pour y entrer, et être suivi de 6; 7 et 8 sont encore à leur place.

Dans *fig.* 52, le bataillon marche par la gauche, et le chemin se trouve au-delà de la droite, à une distance indéfinie, mais qui est prise ici de la grandeur d'un peloton et un tiers. Tout se fait de même, mais de l'autre côté: 8, 7 et 6 sont entrés dans le chemin; 5, 4 et 3 marchent pour les suivre, et 3 ayant déja dépassé le front de 2, ce peloton a

Digitized by Google

commencé sa conversion; 1 est encore à sa place, attendant que son tour vienne.

Ces détails nous paroissent suffisans pour diriger la marche de toute colonne d'infanterie, dans tous les cas qui peuvent avoir lieu à la guerre; mais il ne faut point oublier aussi qu'ils forment la base de la science des marches; et si l'on étudie ensuite ce que nous dirons sur les différentes manières de se former, on verra qu'il n'est pas indifférent dans quel ordre on fait marcher les troupes, parce qu'il faut avoir toujours égard sur ce point, à la manière dont on prétend ensuite qu'elles se remettent en bataille; et c'est ce qui nous a fait juger tous ces détails nécessaires.

VINGT-SEPTIÈME PLANCHE.

Dans tous ces mouvemens, nous supposons qu'un peloton fait un quart de conversion, précisément dans le même temps où celui qui le suit ou qui le précède parcourt la longueur de son front; mais la géométrie nous apprend que le peloton qui tourne a environ une fois et demie le chemin à parcourir que fait celui qui marche droit en avant; il faut donc, si tous les deux marchent d'un pas égal en longueur, que le peloton qui tourne fasse ce mouvement d'un pas plus rapide. Dans quelques services on a déterminé que le pas de conversion seroit le double du pas ordinaire en célérité, et cela est assez bien conçu; car il faut que le peloton gagne non-seulement le temps de faire la conversion, mais encore celui de la commander, et outre cela de commander, *halte, alignez!* et enfin de reprendre la marche du même pied dont marche le peloton devant lui; or il est plus facile, sans contredit, de garder les distances en s'arrêtant un peu, qu'en étant obligé de courir après la tête, lorsqu'on a trop tardé; c'est pourquoi il vaut mieux faire la conversion un peu trop vîte que trop lentement. Mais à présent on a déterminé dans le service prussien, que les conversions se feroient au pas accéléré ordinaire, qu'on nomme *pas de déploiement*,

Digitized by Google

à 108 pas par minute; mais que l'homme de l'aile qui tourne marcheroit en même temps au pas alongé de 32 pouces, et on a trouvé que c'étoit le meilleur moyen de conserver les distances. Comme le pas alongé et accéléré est au pas ordinaire = $32 \times 108 : 28 \times 75 = 3456 : 2100$, on voit que ce mouvement est calculé pour faire la conversion, et gagner encore un peu de temps pour la halte, et la reprise de l'alignement et de la marche du pied qu'il faut, sans pourtant être obligé de s'arrêter sensiblement à chaque conversion, comme il est nécessaire lorsqu'on fait le pas de conversion du double de vîtesse que le pas ordinaire. Il faut sur-tout observer que la différence augmente en proportion de la grandeur des pelotons. En faisant le pas de conversion d'une célérité double du pas ordinaire, on gagne un pas sur quatre, sur le peloton qui précède: si le peloton est composé d'un nombre de files qui exige huit pas pour achever le quart de conversion, on en aura gagné deux; mais s'il est du nombre de files double, on en gagnera quatre, et alors on sera obligé de s'arrêter d'autant avant de reprendre la marche. Or les pelotons prussiens étant de vingt à vingt-quatre files, la différence auroit été trop grande, et il est probable que telle est la cause qui a forcé de recourir à la méthode que nous venons de détailler, laquelle à été confirmée par l'expérience, et qui a encore l'avantage, qu'on n'est pas obligé d'enseigner au soldat une troisième mesure du pas.

Dans *fig.* 60, on voit la manière ici détaillée de faire les conversions. Dans n°. 1, on voit que le peloton 2 est arrivé à la place de 1, tandis que celui-ci a fait le quart de conversion. Dans n°. 2, le peloton 1 a marché la longueur de son front, tandis que 2 a fait sa conversion, et que 3 est arrivé à la place de 2. N°. 3 montre la suite de ce mouvement, 4 ayant déja fait la conversion, et 5 étant sur le point de la faire.

Mais il ne suffit pas de bien compasser ces mouvemens; car enfin cet exact compassement ne sauroit toujours

Digitized by Google

s'observer. Une troupe fera quelquefois des pas plus grands ou plus petits, plus ou moins rapides que l'ordre ne le prescrit; il naît de là un dérangement infaillible dans les distances à chaque conversion, si l'on n'y joint d'autres précautions : c'est à quoi les commandans de troupes doivent donner une grande attention, ou ils ne parviendront jamais à marcher parfaitement; et qui plus est, ils risqueront souvent de faire des réprimandes injustes. Nous avons vu fort souvent les distances se perdre en marche, malgré tous les soins des officiers, et puis les commandans gronder ceux qui avoient perdu leurs distances, quoique ceux-ci en fussent très-innocens, la chose provenant d'un défaut d'arrangement dans la manœuvre même.

Voici donc ce qu'il faut observer :

1°. Si un peloton tourne trop vîte, et part avant que l'autre soit arrivé jusqu'à lui, tous ceux qui le suivront perdront leurs distances irréparablement.

2°. Si un peloton tourne juste, et que celui qui le suit marche trop vîte, et arrive sur lui avant qu'il ait achevé sa conversion, l'ordre de la marche en avant peut n'en être pas dérangé, pourvu que ce peloton trop hâtif attende que l'autre ait fini son tour, et qu'il tourne après cela au même point. Tout le dérangement seroit en-deçà du point de conversion, ou chaque peloton, s'il avoit précipité sa marche de même que celui qui auroit commis cette faute le premier, arriveroit trop tôt, et seroit obligé d'attendre avant de la commencer; mais le désordre ne s'arrêtera jamais là. Le peloton qui aura marché trop vîte, commencera à tourner dès qu'il arrivera; mais ne pouvant le faire au même point, il se postera un peu de côté pour que son pivot joigne l'homme du troisième rang du peloton qui le précède. Le peloton suivant voyant celui devant lui déja tournant, se hâtera de le joindre; il arrivera encore trop tôt, et il fera la même manœuvre. Elle se répétéra de même par tous les pelotons consécutifs, de sorte qu'à chaque peloton qui commettra

Digitized by Google

cette faute, le point du pivot reculera toujours de deux pas, et les distances se perdront d'autant.

Pour éviter cela, il faut marquer exactement le point où tous les pelotons doivent tourner. Chez nous l'aide-major du bataillon, qui est à cheval, va s'y placer, avec la tête du cheval tourné vers la pointe de l'angle, de sorte que les pelotons s'appuient précisement à cette tête en tournant, et que les pelotons suivans y marchent tout droit. On sent que si l'aide-major a d'autres affaires, on n'a qu'à placer dans cet angle un bas-officier, avec la hallebarde haute, et que cela fera le même effet, pouvu que le point où tous les pelotons doivent tourner, et sur lequel ceux qui viennent après doivent marcher, soit invariablement fixé. Nous avons marqué ici cet aide-major en *a. a. a.*

Enfin il ne suffit pas que les officiers gardent parfaitement leurs distances en marchant; il faut qu'ils conservent tout aussi religieusement leur alignement de marche, afin de pouvoir se reformer tout de suite par un simple quart de conversion général de tous les pelotons, sur la ligne où on veut qu'ils se forment. Pour cet effet, à chaque conversion pareille, le major, marqué ici *m*, doit se tenir à quelque distance du bataillon, sur l'exacte ligne de marche, et y voir entrer les deux ou trois premiers pelotons, qui, étant bien placés, suffisent pour guider les autres. Dans une colonne de plusieurs bataillons, le major de chaque bataillon doit avoir cette attention, et doit en redoubler sur-tout, lorsque la colonne marche en partie sur des hauteurs et en partie dans des fonds, pour que l'alignement ne se perde jamais; car outre que de cet alignement dépend la promptitude et la justesse du mouvement de reformation, la conservation des distances en dépend également; car toute ligne, ou courbe ou oblique, étant plus longue qu'une droite, si par hasard vos pelotons avoient leurs distances dans cette situation-là, ils ne les auroient plus lorsqu'ils se seroient replacés sur l'alignement présent; mais il y a cent contre un à parier qu'ils n'auront pas

Digitized by Google

leur distance dans cet état; et alors, de quelque façon qu'ils soient arrangés, vous ne pouvez plus compter sur rien (1).

On a imaginé une autre manière de faire des quarts de conversion sans accélérer la marche, et pourtant sans perdre les distances. Nous l'avons dessinée *fig.* 61. Dans n°. 1, le bataillon est en marche en colonne; le peloton 2 est arrivé sur la place où les pelotons doivent tourner, lorsque 1 n'a encore achevé que les deux tiers du quart de conversion; mais pour ne pas empêcher 2 de commencer à tourner, il a avancé en même temps le pivot de la profondeur du bataillon. Dans n°. 2, 1 a achevé son quart de conversion; 2 en a fait le premier tiers, et les autres pelotons ont, en attendant, marché la longueur d'un demi-peloton. Dans n°. 3, 3 est arrivé au point de la conversion, pendant que 2 a fait le second tiers de sa conversion, et que 1 a marché à la distance d'un demi-peloton. C'est dans cet intervalle-ci que 2 a dû avancer également son pivot de deux grands pas, pour laisser 3 commencer son tour; enfin, dans n°. 4, 1 est arrivé à la distance d'un peloton du point de conversion, 2 a achevé son tour, 3 a fait le premier tiers du sien, et les autres pelotons ont encore avancé de la moitié de leur front. Ces mêmes mouvemens se répètent à chaque peloton qui tourne.

---

(1) Pour que la tête ne puisse jamais sortir de la ligne de marche, ce qui peut fort aisément arriver, et qui dérangeroit l'ordre de tout le reste, il ne suffit pas qu'elle ait un point de direction. Par cette raison, outre ce point qu'on lui donne, on envoie toujours au moins deux officiers à cheval en avant, marquer des points de direction intermédiaires sur la ligne de marche. Lorsque la tête alors a joint l'une, il part, et va se placer au-delà de l'autre, qui l'aligne bien sur le point de vue. Quand cet autre a été joint, il fait la même chose à son tour, se laissant aligner par celui qu'il a tantôt placé lui-même. Dans une colonne d'infanterie de plusieurs bataillons, où cela est principalement nécessaire, ce sont les aide-majors qui vont se relevant ainsi les uns les autres. A chaque recoude du chemin, on veille bien à ce que la colonne ne perde jamais la droite ligne, ni dans la nouvelle ni dans l'ancienne direction de la marche. Toutes ces précautions sont d'une nécessité absolue, pour qu'une colonne ne perde ni ses distances ni son alignement en marche.

Digitized by Google

Cette manière est ingénieuse, mais il est très-aisé de voir qu'elle n'est pas admissible. D'abord elle est si exactement compassée, que la moindre faute y doit déranger les distances, et il y a tant de choses à observer, que les fautes y sont inévitables. Sur-tout il faut que le pivot de chaque peloton décrive chaque fois une petite courbe, impossible à observer avec exactitude; et il est impossible que les variations à cet égard n'en entraînent dans les distances et dans l'alignement. Mais accordons l'impossible; supposons qu'à l'aide du major et de l'aide-major, on parvienne à y remédier: on voit que cette manière, qui seroit applicable tout au plus aux simples conversions en marche, ne le seroit absolument pas aux doubles conversions, dans lesquelles il y auroit un moment où trois pelotons tourneroient à-la-fois; et cependant il est des occasions où ces mouvemens sont nécessaires, soit dans quelques-unes des évolutions ci-dessus détaillées, soit dans le cas d'une pleine contre-marche; en un mot, il faut avoir pour les conversions une méthode applicable à toutes les circonstances, et il n'y en a d'autre que celle usitée chez nous.

VINGT-HUITIÈME PLANCHE.

En marchant ainsi avec des distances, on a l'avantage de pouvoir passer des défilés sans s'arrêter. Il y a quatre manières de le faire, que nous avons présentées dans *fig.* 62, avec les manières correspondantes de se reformer dans *fig.* 63. Nous y supposons par-tout le bataillon marchant par pelotons, et entrant dans un défilé qui n'admet qu'un demi-peloton.

Dans n°. 1, lorsque le premier peloton arrive à la distance de son front du défilé, l'officier commande de se rompre; alors la moitié qui a le défilé droit devant soi marche en avant, et l'autre va se mettre derrière elle au pas oblique, à la distance de son front, afin de pouvoir la

Digitized by Google

rejoindre au débouché par le pas oblique, ce qui ne pourroit pas se faire si les deux moitiés du peloton étoient plus proche. Tous les autres pelotons en font de même à leur tour, et lorsqu'ils viennent à la même place.

Dans *fig.* 63, dès que la seconde moitié est hors du défilé, on commande à la première de marcher au petit pas, et alors la seconde va se joindre à celle-ci par le pas oblique; dès que le peloton est rejoint, on reprend la marche au pas ordinaire.

Dans n°. 2, *fig.* 62, le peloton marche jusque devant le défilé, ce qui peut y entrer y entre ; le reste fait ici à-gauche, et marche au pas accéléré par le flanc, pour se placer droit devant le défilé, ce qui étant fait, il fait front et y entre.

Dans n°. 2, *fig.* 63, dès que les deux moitiés du peloton sont dehors, la première marche au demi-pas, l'autre fait à-droite et marche par le flanc encore au pas accéléré, pour se mettre vis-à-vis de sa place; ensuite elle fait front, et marche au pas accéléré encore pour rejoindre l'autre moitié. Il est impossible de déterminer juste où la partie en arrière du peloton rejoindra celle qui marche devant; nous avons supposé que ce seroit après qu'elle auroit parcouru les trois quarts de la longueur du peloton, la seconde moitié ayant à parcourir cette longueur une fois et trois quarts dans le même temps. La jonction peut cependant se faire pluôt, si la première moitié commence à marcher au demi-pas dès qu'elle sort du défilé.

Mais en général ces deux manières ont des difficultés particulières.

Celle n°. 1, entraîne, à l'entrée du défilé, celle-ci. Si le défilé ne peut laisser entrer de front que le tiers ou le quart du peloton, il faut commencer par le diviser. N°. 2 est très-commode à l'entrée du défilé, parce que le peloton se partage de lui-même dans le nombre des parties que le défilé peut admettre.

Mais

Digitized by Google

Mais au débouché elles ont toutes deux la même difficulté. La marche au demi-pas de la tête resserre l'espace entre les pelotons. On peut dire que cela se répare, parce que les pelotons suivans marchent au petit pas à leur tour; mais il n'est pas possible que ce mouvement se fasse avec une égalité absolue de la part de tous les pelotons: une partie d'un peloton rejoindra l'autre plus tôt ou plus tard que ne fera celle d'un autre peloton, soit parce que la tête aura fait des pas un peu plus petits ou plus grands, en marchant au petit pas, ou qu'une moitié aura marché plus vivement que l'autre pour joindre; de sorte que les distances varieront. Tout retard se communique de la tête à la queue, parce que chaque peloton se règle sur celui qui le précède; mais si un peloton se trouve un peu trop éloigné de l'autre, et qu'il fasse deux ou trois pas pour regagner sa distance, le peloton qui suit n'en est pas aussitôt averti; alors une distance se perd, et de proche en proche, elles se perdent toutes, ou bien la queue est obligée de courir à perte d'haleine.

Dans n°. 3, *fig.* 62, le peloton marche jusqu'au défilé; ce qui peut y entrer y entre; le reste fait à-droite; et au lieu de se placer derrière la partie qui est entrée de front, chaque file devenue rang, fait un petit quart de conversion avec célérité, pour s'attacher et suivre en potence la partie entrée de front.

La sortie est tout aussi simple, comme on peut voir *fig.* 63, n°. 3. Dès que la tête est sortie du défilé, les files vont l'une après l'autre, en courant un peu, s'aligner avec ce qui marche de front, de sorte que le peloton se trouve reformé presque tout de suite, comme le montre la figure. Ce mouvement sera décrit plus en détail ci-après, *fig.* 131 et suiv.

Dans n°. 4, *fig.* 62, ce mouvement se fait comme dans n°. 3, excepté que la partie du peloton qui ne peut pas entrer dans le défilé, va se placer tout de suite d'un pas rapide derrière l'autre.

Digitized by Google

Au débouché n°. 4, *fig.* 63, cette même partie sort de la même façon de l'autre côté, et rejoint aussitôt l'autre avec laquelle elle s'aligne.

Ces deux manières sont également bonnes, la dernière sur-tout, quand le peloton doit se diviser en petites parties de cinq à six files, soit pour entrer dans le défilé, soit pour en sortir, parce que les têtes marchent toujours d'un pas égal, et que par conséquent les distances ne sauroient se perdre. Il faut seulement bien exercer les troupes à ne jamais s'arrêter le moins du monde à l'entrée du défilé, mais à y entrer et à en sortir absolument du même pas.

VINGT-NEUVIÈME PLANCHE.

La marche par le flanc est très-simple. Pour marcher vers le côté droit, on fait faire à-droite au bataillon, et puis on commande, *marche!* Voy. *fig.* 64.

On en fait de même à gauche, lorsque c'est de ce côté-là que l'on veut marcher, comme dans *fig.* 64.

On peut marcher de cette façon-là en avant, soit par la droite comme dans *fig.* 65, soit par la gauche comme dans *fig.* 67: chaque petit rang n'a qu'à faire un quart de conversion du côté du premier rang.

Lorsqu'on veut marcher en arrière, soit par la droite comme dans *fig.* 68, ou par la gauche comme dans *fig.* 69, les quarts de conversion se font du côté du troisième rang.

Telles sont les règles de cette marche, autrefois si fort usitée, et qui à présent n'est presque jamais employée pour des mouvemens de bataillons entiers. On a vu qu'il étoit inutile d'espérer de faire en sorte que les soldats marchassent par le flanc sans s'étendre. On avoit imaginé pour cet effet, il y a dix à douze ans, un pas à genou courbé et raccourci, une espèce de pas de cheval, que l'on nommoit pas de flanc; et effectivement il pouvoit empêcher un peu les hommes

Digitized by Google

de se marcher sur le talon; mais il n'empêchoit pas le bataillon de s'étendre : deux cents jambes à la suite l'une de l'autre sont obligées de se mouvoir avec trop de précision, lorsqu'elles doivent toutes occuper juste la trace l'une de l'autre, afin de ne rien déranger à l'ordre du bataillon, pour que la chose soit possible. Jamais nous n'avons vu, et jamais personne n'a vu toutes les jambes du bataillon partir d'un temps au mot *marche,* l'orsqu'on a dû marcher par le flanc; et voilà ce qu'il faudroit pourtant, pour que le bataillon ne s'alongeât pas. On voit toujours le mouvement se communiquer peu à peu de la tête à la queue, je ne dis pas dans tout un bataillon, mais seulement dans une division un peu longue. Cependant il faut exercer le soldat à cette marche; car si tout le bataillon ne l'emploie plus, elle est d'un grand usage dans bien des évolutions pour les parties du bataillon; et il faut que ces parties sachent marcher ainsi, sans s'étendre trop considérablement, et même sans s'étendre nullement si elles sont petites, comme de dix à douze files. Ensuite lorsque dans une grande proximité de l'ennemi, on veut gagner quelque point peu éloigné sur l'un des côtés, il n'y a pourtant guère que ce mouvement-là de bien sûr. Mais aussi pour être sûr, il faut qu'il soit très-bien exécuté, et que le bataillon ne s'étende pas sensiblement, afin qu'au mot, *halte, front*, il se remette dans un ordre capable de résister à l'ennemi, à files peut-être un peu élargies, mais au moins sans trouée.

TRENTIÈME PLANCHE.

Pour suppléer aux avantages que donne la marche par le flanc pour se mouvoir dans des chemins étroits, et pour se remettre promptement en bataille, sauf l'alongement auquel ce genre de marche est sujet, et pour y suppléer d'une manière à éviter cet alongement, on a imaginé deux méthodes. La premiere est dessinée *fig.* 10 et 11; elle consiste

Digitized by Google

à soudiviser le peloton en parties de six ou cinq files, que l'on nomme sections. Un peloton de vingt-quatre files sera divisé en quatre sections de six files, un de vingt-trois aura trois sections de six files et une de cinq ; un de vingt-deux files, deux sections de six et deux de cinq files, etc. Les pelotons dessinés ici sont de seize files, et ont par conséquent trois sections, dont une de six et deux de cinq files. On a choisi ce nombre, parce que les bataillons traînant leurs canons après eux, il faut leur donner toujours des chemins où des chariots puissent passer. De pareils chemins ont presque partout quinze pieds de large, et cela suffit pour que cinq à six hommes y puissent marcher de front. Ensuite il y a, quand on rompt le bataillon par parties de cinq à six files, assez de distance entre ces parties pour que les trois rangs puissent s'y ouvrir et marcher à leur aise, sans que la colonne s'étende pour cela. Les rangs s'ouvrent dans l'intervalle entre le front de chaque section et au moment où l'on commande : *Prenez garde à vous !* rangs et files se rejoignent, et se trouvent en distance pour se former.

On voit ici, dans *fig.* 70, un peloton qui s'est rompu par sections pour marcher par la droite, et *fig.* 71, un qui s'est rompu pour marcher par la gauche ; ils sont tous deux de seize files. Nous observerons ici, que l'on sentira bien comment on peut appliquer toutes les évolutions où le bataillon s'est rompu en colonne par quart de conversion de pelotons, à la formation en colonne par section, sans que nous ayons besoin de dessiner une seconde fois toutes ces évolutions. On peut donc marcher par sections de côté, en avant et en arrière, par la droite et par la gauche, de même que par pelotons.

La seconde manière, qui ne peut guère servir que pour les mouvemens vers l'un des côtés, se voit, *fig.* 72, pour marcher vers la droite, et, *fig.* 73, pour marcher vers la gauche. On commande ainsi : *Par deux, à droite* ou *à gauche.* A ces mots : *Par deux,* le second rang fait un pas en arrière, et le troisième en fait deux ; de sorte que le second

Digitized by Google

rang va occuper la place du troisième, avec un pas d'intervalle entre chaque rang ; ensuite au mot *à droite* ou *à gauche*, deux hommes de chaque rang font, chacun pour eux, une petite conversion à droite ou à gauche. Par ce moyen toute la troupe se forme en petits rangs de six hommes chacun, composés de deux hommes de chaque rang, avec un intervalle d'un pas entre chaque rang ; ce qui les met en état de marcher à l'aise. On n'a donné quinze files au peloton *fig.* 73, que pour montrer comment on fait lorsque le nombre est impair.

Quand les troupes sont bien exercées, elles se reforment des deux manières dans un clin-d'œil, et toujours par des conversions en arrière, pour les raisons que l'on trouvera expliquées lorsque nous parlerons de la formation.

TROISIÈME PARTIE.

Evolutions de formation.

Dans la partie précédente, nous avons fait voir comment le bataillon rompt l'ordre de bataille, suivant le terrain et les circonstances, pour se mettre en colonne de marche, et pour marcher, soit en avant, soit en arrière, soit vers l'un des côtés dans l'ordre qu'on veut qu'il observe. A présent nous détaillerons la manière dont il peut reformer son ordre de bataille, soit vers le front de la marche, soit vers la queue, soit sur l'un de ses flancs, lorsqu'il s'est rompu d'une des manières précédentes en ordre de marche.

Digitized by Google

Formation par le déploiement en éventail.

TRENTE-UNIÈME PLANCHE.

Pour se former vers le front de la marche, on suppose que le bataillon s'est rompu en colonne par pelotons. S'il ne l'étoit pas, et qu'il eût marché, soit par le flanc, soit par sections, il faudroit commencer par former les pelotons.

Le déploiement en éventail suppose que les pelotons sortent par le pas oblique, pour joindre celui qui marche à la tête. Si, au moment où on veut se former, ce peloton s'arrêtoit tout court, les autres seroient obligés de marcher obliquement sous l'angle de quarante-cinq degrés, ce que la nature du pas oblique rend impossible. Si ce peloton marchoit au pas ordinaire, les autres ne le joindroient jamais, parce qu'on ne sauroit marcher obliquement au pas accéléré, et qu'en marchant au pas alongé, le plus de longueur de la diagonale emporte ce qu'on peut gagner en étendant chaque pas de quatre pouces ou environ. C'est pour cela que le peloton de la tête doit marcher au demi-pas.

D'un autre côté, on ne peut déployer de cette manière, ni en faisant marcher obliquement tous les pelotons de la tête, et avancer droit en avant le dernier peloton, ni même sur le centre, en faisant déployer obliquement les pelotons de la tête d'un côté, et les pelotons de la queue de l'autre; parce que rien ne pourroit diriger la marche oblique des pelotons de la tête. Cela ne pourroit se faire qu'en envoyant marquer le point où l'aile du bataillon, par laquelle il marche, doit venir s'appuyer, afin de diriger ainsi la marche oblique des pelotons de devant, et de lui donner un point fixe.

Enfin si la colonne de marche est composée de plusieurs bataillons, il faut partir de trop loin pour commencer ce déploiement, afin de l'avoir fini juste au point où l'on veut se trouver en bataille. Une marche oblique si longue, quoique seulement faite par pelotons, fatigueroit beaucoup trop

Digitized by Google

les troupes, ce mouvement étant excessivement incommode. Enfin il suppose un terrain entièrement libre du côté où l'on veut déployer, et cela même se trouve rarement pour une longue colonne.

Toutes ces causes circonscrivent l'usage de cette évolution, quelque belle apparence qu'elle ait, dans des bornes fort étroites, et ne la font guère employer que pour former de petites troupes.

Fig. 74, montre un bataillon ayant marché par la droite, et déployant de cette manière à gauche; et, *fig.* 75, un qui a marché par la gauche, et qui déploie ainsi vers la droite.

Lorsque les pelotons de la tête sont arrivés en *a. a.*, ils marchent au petit pas. Tous les autres sortent au même instant par le pas oblique du côté vers lequel ils doivent se former. Lorsque le peloton de la tête est arrivé en *b. b.*, éloigné au moins de toute sa longueur de *a. a.*, et en supposant encore que les autres pelotons marchent obliquement au pas alongé, il est joint par celui qui suit. Lorsque ces deux pelotons viennent en *c. c.*, ils sont joints par le troisième dans l'ordre de marche, et en *a. d.* par le quatrième etc. Les distances, *bc, cd, de, ef, fg, gh*, sont égales entre elles, et à *ab*, comme de raison, ce qui prouve que toute colonne qui veut exécuter cette évolution, doit la commencer à la distance de toute sa longueur du lieu où elle veut se trouver formée.

Formation par le déploiement en tiroir.

Le déploiement en tiroir ne sauroit se faire qu'avec la colonne serrée; car elle est en effet le mouvement opposé à celui de la formation de cette colonne. Si on vouloit le faire à colonne ouverte, il seroit trop vague, et n'auroit point assez de points directeurs fixes et proches, pour qu'il pût s'exécuter avec régularité. Ainsi, quoi qu'on puisse le concevoir de cette manière, elle ne sauroit avoir lieu dans la pratique. Par conséquent, lorsqu'on a marché en distances,

Digitized by Google

on commence par faire serrer la colonne. Cela peut se faire de deux manières, soit en faisant marcher la tête au petit pas, et laissant la queue continuer la marche au pas ordinaire, soit en laissant la tête marcher au pas ordinaire, et faisant marcher la queue au pas accéléré. Le choix de ces deux manières dépend de la distance du lieu où on veut se former en bataille, à celui où on en a pris la résolution. On peut même combiner différemment les diverses sortes de pas à cet effet, suivant le différent degré de promptitude avec lequel on voudroit faire serrer la colonne. Le dernier degré seroit de faire arrêter la tête tout court, et avancer tout le reste au pas accéléré et alongé. Mais cette promptitude avoisineroit la confusion, et il vaut beaucoup mieux ne pas se trouver dans le cas de l'employer.

TRENTE-DEUXIÈME PLANCHE.

Fig. 76, représente un bataillon en colonne serrée, ayant marché par la droite et se déployant vers la gauche. Alors le peloton 1 reste immobile. Les autres font tous à-la-fois à-gauche, et marchent droit par le flanc dans cette direction. Dès qu'ils ont marché ainsi la longueur d'un peloton, on commande au peloton 7, *halte*, *front*, et puis *marche*. Il avance ainsi jusqu'au premier, avec lequel il s'aligne. Les autres continuent cependant toujours à marcher, et dès qu'ils ont encore marché la longueur d'un peloton, on commande la même chose à 3, ensuite à 4, et enfin successivement à tous les autres jusqu'au dernier.

Lorsque le bataillon a marché par la droite, et qu'il veut déployer vers la droite, comme dans *fig.* 77, ce sont les sept premiers pelotons qui font à-droite, 8 restant immobile derrière tous les autres. Dès que ces sept pelotons ont laissé le terrain libre devant 8, celui-ci avance jusqu'à la place où se trouvoit le premier, sur la ligne où le bataillon doit se former. En attendant on a commandé à 7, *halte*, *front*, mais comme il faut aussi qu'il attende que les six autres lui

Digitized by Google

lui aient fait place pour marcher en avant, 8 a le temps d'arriver sur la ligne et de s'y placer avant lui ; alors on fait jeter les yeux à gauche à 7 pour se bien aligner sur 8. Cependant 6 a fait halte et front, et après avoir attendu que les cinq premiers pelotons aient passé son front, il avance et s'aligne à gauche sur 7 et 8. Tous les autres en font de même chacun à leur tour, excepté 1 qui se trouve d'abord sur son terrain dès qu'il a fait front.

Lorsque le bataillon a marché par la gauche, et qu'il déploie vers la droite, comme dans *fig.* 78, le peloton 8 reste sur la place ; tous les autres font à-droite, et passant derrière lui, se forment successivement comme dans *fig.* 76.

Mais lorsque le bataillon ayant marché par la gauche, veut déployer à gauche comme dans *fig.* 79, le peloton 1 derrière tous les autres reste sur la place, et avance dans la ligne dès que les autres ont passé, lesquels se forment successivement en marchant par le flanc gauche, comme dans *fig.* 77.

On préfère les manières marquées dans *fig.* 76 et 78, aux autres, comme plus aisées ; effectivement le peloton restant directement sur la place, l'évolution est plus assurée.

Cependant les deux autres manières réussissent très-bien aussi, lorsque les troupes sont bien dressées, que les officiers, de qui dépend toute la justesse de cette évolution, entendent leur métier et y donnent de l'attention. Il faut exercer les troupes à toutes ces manières ; car quoiqu'on arrange communément l'ordre de marche sur la manière dont on veut ensuite se former, il arrive tant de cas inopinés à la guerre, que l'on ne sauroit compter absolument sur l'infaillibilité d'un tel arrangement.

On peut encore déployer ainsi du centre. Nous supposons dans *fig.* 80, qu'un bataillon a marché par la droite, et qu'il arrive sur le terrein où doit être le peloton 5 dans l'alignement ; alors ce peloton reste sur la place, sans bouger, hors pour avancer sur la ligne quand le terrain sera

Digitized by Google

libre devant lui : 1, 2, 3 et 4, qui sont devant lui, déploient à droite, comme dans *fig.* 77; et 6, 7 et 8, qui sont derriere, déploient à gauche, comme dans *fig.* 78.

Fig. 81, représente un bataillon ayant marché par la gauche, et arrivant aussi pour déployer sur le terrain du peleton 5. Dans ce cas-là, les pelotons 6, 7, et 8, déploient comme dans *fig.* 79; et 1, 2, 3 et 4, comme dans *fig.* 76; et 5 avance sur son terrain dès que son front est dégagé.

Il y a quelques observations à faire sur cette évolution. Sa justesse dépend de l'exactitude avec laquelle le major, qui est chargé de ce soin, commande le *halte*, *front*, à chaque partie du bataillon. S'il commande trop tard, les pelotons auront fait trop de chemin par le flanc, et le bataillon s'alongera ; en se formant il y aura des trouées ; en avançant pour s'aligner, il faudra marcher obliquement ; et si la faute est grande et se multiplie à chaque peloton, cela ne suffira pas : il faudra se serrer, ce qui est le vrai moyen de n'avoir un bataillon de long-temps en ordre, et en état d'avancer. D'ailleurs, le déploiement d'un bataillon influant sur celui de tous les autres dans la même ligne, aucun ne se trouve à sa vraie place. Mais, dira-t-on, le major verra bien quand les peletons déployans sont dégagés de ceux qui ont déjà fait front, et il ne faut que des yeux pour lui indiquer juste le moment où il doit commander. Ce seroit le vrai moyen de commettre faute sur faute. Toute troupe marchant par le flanc s'alonge, et la tête des pelotons seroit toujours loin au-delà du juste point de distance, si on vouloit, pour commander *halte*, *front*, attendre que la dernière file fît le dernier pas pour se dégager du peloton qui a fait front avant lui. C'est sur la tête qu'il faut que le commandant ait les yeux, et son coup-d'œil doit mesurer juste la distance d'un peloton, depuis cette tête jusqu'au flanc du peloton qui vient de faire halte. Quelque nombre de files qui soient encore engagées vers la queue dans ce moment, il ne faut pas qu'il y songe ; aux mots, *halte* et *front*, elles sortiront bien vîte et se rangeront à leur

Digitized by Google

place : ou bien, ce qui vaut mieux encore, le major doit compter à chaque peloton le nombre de pas égal à la longeur du front d'un peloton, et commander à chaque dernier pas de ce nombre : *Peloton, halte ! front !* c'est le meilleur moyen de ne pas se tromper. Mais les pelotons étant des parties aussi courtes du bataillon, cette fréquente répétition du même calcul et du même commandement peut occasionner de la confusion chez l'officier le plus attentif : aussi ne déployons-nous jamais par pelotons. Cependant comme il est possible qu'un petit nombre de bataillons se trouve dans le cas de vouloir se former aussi vîte que possible, et épargner pour cela le temps de former des divisions, nous avons dessiné ce mouvement de déployer par pelotons; et nous croyons que dans ce cas-là il seroit mieux, peut-être, que ce ne fût pas le major qui commandât *halte, front* aux pelotons, mais que chaque officier devroit faire ce commandement au sien, en comptant préalablement le nombre de pas nécessaires pour se trouver à sa place, à commencer du moment où le peloton précédent auroit commandé *halte, front;* et au dernier, il feroit lui-même ce commandement.

TRENTE-TROISIÈME PLANCHE.

Mais, nous l'avons déjà dit, lorsque le bataillon est en colonne serrée par pelotons, on lui fait former les divisions auparavant, ce qui peut se faire de quatre manières; savoir, de deux pour le bataillon ayant marché par la droite, et d'autant pour celui qui a marché par la gauche.

Dans *fig.* 82, n°. 1, on voit un bataillon ayant marché par la droite en colonne serrée. Tous les pelotons pairs font à-gauche, et sortent du bataillon en marchant de ce coté-là par le flanc de toute leur longeur, après quoi ils font front. Les pelotons impairs resteront immobiles. N°. 2 montre comment les pelotons pairs avancent pour se joindre à ceux avec lesquels ils forment les divisions, après quoi les divisions serrent les unes sur les autres.

Digitized by Google

Dans *fig.* 83, n°. 1, ce sont les pelotons impairs qui font à-droite et qui sortent de la masse de ce côté-là de toute leur longueur, les pelotons pairs restant immobiles. Cela fait, les pelotons pairs avancent pour former les divisions, et les divisions se serrent comme dans n°. 2.

Dans *fig.* 84, n°. 1, le bataillon a marché par la gauche. Les pelotons pairs font à-gauche pour sortir de la masse. Ensuite, dans n°. 2, les pelotons impairs avancent, et les divisions serrent.

Enfin dans *fig.* 85, n°. 1, où le bataillon a également marché par la gauche, les pelotons impairs font à-droite, et sortent de la masse de derrière les pelotons pairs; après quoi, n°. 2, les pelotons impairs forment les divisions en avançant, et les divisions se serrent.

On a imaginé ces quatre manières, parce que le bataillon doit toujours se former en colonne serrée sur le terrain d'une division entière, et jamais mi-parti sur le terrain d'une division, et mi-parti sur celui d'une autre, de sorte qu'il y ait toujours une division qui reste immobile sur la place, sans que jamais il soit besoin de faire déployer une division moitié à droite et l'autre moitié à gauche. Lors donc que le bataillon a marché par la droite, et qu'il arrive sur le terrain d'un peloton impair, on lui fait former les divisions comme dans *fig.* 82, et quand il arrive sur le terrain d'un peloton pair, ainsi que dans *fig.* 83. Pour un bataillon ayant marché par la gauche, on emploie dans le premier cas la manière *fig.* 84, et dans le second, celle *fig.* 85, pour le même but.

Les divisions étant ainsi formées, on déploie par divisions, de la même manière qui a été détaillée ci-dessus par pelotons; savoir, à gauche lorsque le bataillon a marché par la droite, comme dans *fig.* 86.

A droite, lorsque le bataillon a marché par la droite, comme dans *fig.* 87.

A droite, lorsque le bataillon a marché par la gauche, comme dans *fig.* 88.

Digitized by Google

A gauche, quand le bataillon a marché par la gauche, comme dans *fig.* 89.

Du centre, la troisième division se trouvant vis-à-vis de son emplacement, et le bataillon ayant marché par la droite, comme dans *fig.* 90.

Enfin du même point, le bataillon ayant marché par la gauche, comme dans *fig.* 91.

Toutes ces évolutions doivent être claires pour tout lecteur attentif, et n'avoir besoin d'aucune explication ultérieure: il doit être également aisé de concevoir comment se feroient les déploiemens d'un bataillon ayant marché par la droite ou par la gauche, s'il se trouvoit placé en colonne serrée de divisions, sur le terrain de la seconde division.

TRENTE-QUATRIÈME PLANCHE.

On peut aussi former les divisions en marchant, pour arriver tout de suite en colonne serrée de divisions sur le terrain où on veut se former. Alors, lorsque les colonnes sont composées d'un grand nombre de bataillons de troupes des deux lignes de l'armée, on a l'avantage que la première et la seconde lignes arrivent en même temps sur leur champ de bataille, et peuvent déployer tout à-la-fois; ce qui, en général, est une des grandes utilités qu'on retire de cette manière de se former, et du serrement de la colonne avant la formation. Mais cependant si la colonne est composée de douze bataillons de chaque ligne, par exemple, et qu'elle se serre par pelotons, la distance entre les têtes des deux lignes sera toujours trop grande pour qu'elles se forment toutes deux à-la-fois; la première aura toujours quelque avance sur la seconde, quoique bien moins toujours que si les bataillons avoient conservé leur distance. Communément cette différence n'est d'aucune importance, parce que la première ligne est le point capital, et que l'avance de celle-ci est toujours peu de chose, comme on le

Digitized by Google

verra. Mais enfin on peut supposer des cas où on voudroit qu'elles se formassent tout de suite ensemble, et sans le moindre retard, au moment où la tête arrive sur son emplacement.

Dans ce cas-là, on commence par commander, *Formez les divisions !*

A ce commandement, lorsqu'on a marché par la droite, comme dans *fig.* 92, tous les pelotons impairs marchent au petit pas, et les pelotons pairs sortent de la colonne par le pas oblique à gauche.

Lorsqu'on a marché par la gauche, comme dans *fig.* 93, les pelotons pairs marchent au petit pas, et les pelotons impairs sortent obliquement de la colonne vers la droite.

De cette manière, les pelotons marchant obliquement, joignent ceux qui les précèdent et qui marchent au petit pas, et forment les divisions avec eux.

On fait alors communément marcher la tête encore au petit pas, et serrer la colonne jusqu'à demi-distance; après quoi on continue cette marche jusque vers l'endroit où on veut se former, et alors on fait serrer totalement la colonne, soit en accélerant la marche de la queue, soit en ralentissant celle de la tête, suivant les circonstances.

TRENTE-CINQUIÈME PLANCHE.

Autrefois une colonne de plusieurs bataillons déployoit de la manière marquée *fig.* 94. En arrivant en colonne serrée sur le terrain, ils formoient les divisions, et puis ils déployoient tous à-la-fois. On appelle cela encore déployer en marche. Mais on a éprouvé de grands inconvéniens dans cette façon de déployer, ce qui fait qu'on ne s'en sert plus.

La ligne de marche des bataillons par le flanc est trop vague, pour qu'on puisse compter sur une parfaite exactitude dans ce mouvement. Si la colonne étoit composée de huit à dix bataillons, les derniers se trouveroient à une trop

Digitized by Google

grande distance de la ligne de formation, pour pouvoir discerner exactement le vis-à-vis du point où ils doivent se former, et ne pas le manquer même de beaucoup. Enfin dans la plupart des terrains, une colonne si profonde rencontreroit des obstacles dans sa marche par le flanc, comme villages, bois, eaux, etc. qui s'opposeroient encore plus à l'exactitude du déploiement. Toutes ces considérations ont fait adopter l'ordre marqué dans les figures suivantes, pour les déploiemens d'une colonne de plusieurs bataillons, soit à droite, soit à gauche.

Dans *fig.* 95, on voit une colonne de trois bataillons. Ils ont marché par la droite, et le premier bataillon à la tête. Les bataillons sont en colonne serrée, avec cinq ou six pas d'intervalle entre chacun, pour les séparer, les distinguer, et donner place aux officiers-majors chargés de les conduire.

La colonne est arrivée à la pointe de l'aile droite dans la ligne; donc la colonne déploie à gauche. On fait faire à-gauche aux deux bataillons de la queue, et ils marchent en masse, le second la longueur de deux pelotons et d'un intervalle de bataillon vers son flanc gauche. La longuenr d'un peloton, c'est pour se dégager de derrière le premier bataillon; la longueur du second peloton, c'est pour que le premier bataillon ait l'espace nécessaire pour former ses divisions à gauche; enfin l'intervalle, pour qu'il n'y ait aucune presse dans le mouvement des bataillons, et qu'ils ne se heurtent et ne se confondent pas, etc. (1): par la même raison, le troisième bataillon marche la longueur de quatre pelotons et de deux intervalles. Dès que le second bataillon a fait le nombre de pas que la distance à laquelle il doit se mettre requiert, il fait front et avance droit, jusqu'à ce

(1) La principale raison, c'est que l'alongement des divisions en marchant par le flanc, qui est inévitable, retarderoit la marche de tous les bataillons, s'ils étoient tout-à-fait serrés. Mais avec ces intervalles, les têtes peuvent se mettre en marche toutes à-la-fois.

Digitized by Google

que son premier peloton soit dans la ligne de déploiement. Cependant le troisième bataillon continue à marcher, et quand il a fait le nombre de pas nécessaires, il fait front, et marche en avant pour se placer comme le second. S'il y avoit encore d'autres bataillons, la même manœuvre se continueroit jusqu'à ce que le dernier bataillon se trouvât ainsi en masse dans la ligne. Cela fait, les bataillons forment tous les divisions de la manière marquée dans *fig.* 82. Après cette manœuvre, tous les bataillons font encore à-gauche, et vont se rendre à la place qu'ils doivent occuper dans la ligne. Dès qu'ils sont en mouvement, les trois dernières divisions du premier bataillon, lequel se trouve sur son emplacement, déploient suivant les règles données au sujet du déploiement d'un bataillon à part, dans quelque situation qu'il se trouve.

Les bataillons ne pouvant se régler dans leur déploiement sur celui ou ceux qui sont déja placés, parce qu'ils les laissent derrière eux, on a soin d'envoyer, avant que l'évolution commence, les aide-majors le long de la ligne, marquer le point où l'aile de chaque bataillon vient s'appuyer. Lorsque l'on déploie à gauche, ils marquent l'aile droite des bataillons, et lorsqu'on déploie à droite, ils marquent l'aile gauche, c'est-à-dire, le premier point de son emplacement auquel le bataillon touche dans sa marche. On les a marqués dans toutes ces fig. *a. a. a*, etc. Dès que la tête du bataillon, marchant en masse de divisions par le flanc, touche à son aide-major, le major commence à compter le nombre de pas pour une division, et commande: *Première division, halte, front!* et puis il continue à compter et à commander ainsi, jusqu'à ce que le bataillon soit formé.

Outre l'avantage de marquer le point de l'aile, les aide-majors fournissent encore celui d'avoir des points directeurs le long de la ligne pour la marche par le flanc. Comme dans cette marche le dernier bataillon précède tous les autres, ce qui est une règle indispensable, un bataillon se forme après l'autre, à commencer du point d'où l'on part vers celui où l'on

Digitized by Google

l'on tend; desorte que s'il le faut, la partie formée peut commencer à agir, tandis que l'autre aile achève de se former. On voit combien cette évolution est bien déterminée, fixée, emboîtée, par ces arrangemens; on voit aussi combien peu la première ligne a d'avance sur la seconde, car au moment où les bataillons sortent de la colonne pour se ranger les uns à côté des autres, les bataillons de la seconde ligne peuvent avancer jusqu'à leur emplacement, et manœuvrer comme la première.

TRENTE-SIXIÈME PLANCHE.

Fig. 96, montre le déploiement à droite de trois bataillons ayant marché par la droite, d'après les principes que nous venons de détailler.

La colonne entre dans la ligne au bout de l'aile gauche sur le terrain du troisième bataillon, qui est le dernier dans l'ordre de marche. Donc le premier et le second bataillon font à-droite, et marchent en masse par le flanc; le second, l'espace de deux pelotons et d'un intervalle que nous mettons par-tout ici égal à la longueur d'un peloton; et le premier, l'espace de quatre pelotons et de deux intervalles. Dès que ces bataillons ont fait place ainsi au troisième, celui-ci avance droit dans la ligne sur le terrain où étoit d'abord le premier. Cela fait, et les aide-majors *a. a.* ayant, durant ce tems, marqué les ailes gauches de leurs bataillons, ceux-ci forment les divisions par l'évolution, *fig.* 83; puis ils déploient tous à droite, suivant l'évolution dessinée *fig.* 87.

Dans *fig.* 97, les trois bataillons arrivent sur la ligne dans le centre : ils ont marché par la droite, et se trouvent en colonne serrée sur le terrain du peloton 4 du second bataillon. Alors le second bataillon, lorsqu'il arrivera sur cette place, devra former les divisions suivant la méthode *fig.* 83, pour se trouver par divisions sur le terrain de la seconde division, et non à cheval sur le terrain de la

Digitized by Google

seconde et de la troisième, comme il arriveroit, s'il formoit les divisions selon *fig.* 82.

Le premier bataillon fait à-droite, et le troisième à gauche en même temps, et ils marchent aussi en même temps chacun du côté où ils ont tourné. Le premier bataillon marche l'espace de deux pelotons et d'un intervalle avant de se remettre ; mais le troisième ne marche que l'espace d'un peloton et d'un intervalle, parce qu'il doit former ses divisions de la manière *fig.* 82. Et pourquoi cela est-il nécessaire, demandera-t-on ? Afin qu'il ne se fasse aucun mouvement superflu. Il faudroit que les pelotons impairs revinssent sur leurs pas, si ce bataillon devoit former ses divisions comme les deux autres.

Le second bataillon forme ses divisions comme le premier, parce qu'il est arrivé dans son emplacement sur le terrain d'un peloton pair. S'il étoit arrivé sur l'emplacement d'un peloton impair, comme de 5 ou 3, il auroit dû les former comme le troisième bataillon ; alors celui-ci auroit marché à distance de deux pelotons et un intervalle, et le premier à celle d'un peloton et un intervalle seulement.

Les aide-majors étant cependant placés aux ailes de leurs bataillons, savoir, ceux des bataillons qui déploient à droite à l'aile gauche, et ceux des bataillons qui déploient à gauche à l'aile droite, les bataillons commencent à déployer : le premier déploie à droite comme dans *fig.* 87 ; le troisième à gauche, comme dans *fig.* 86 ; et le second du centre, savoir, la division 1 à droite, et les divisions 3 et 4 à gauche.

Nous n'avons pas dessiné le déploiement des bataillons sur le terrain desquels la colonne arrive et se forme en divisions, pour ne pas confondre les objets. Après ce que nous avons dit, personne ne sauroit trouver la moindre difficulté à concevoir la manière dont il s'exécute dans chaque *figure*.

Digitized by Google

TRENTE-SEPTIÈME PLANCHE.

Dans *fig.* 98, on voit trois bataillons ayant marché par la gauche, et entrant à l'aile gauche dans la ligne pour déployer à droite. Alors le second et le premier bataillon font à-droite; le second marche en masse par le flanc l'espace de deux pelotons et un intervalle, fait front et avance dans la ligne; le premier marche de même l'espace de quatre pelotons et de deux intervalles, et se place ensuite dans la ligne. Ils forment tous les divisions d'après la *fig.* 85, puis ils déploient tous à droite, les aide-majors *a. a.* ayant marqué l'aile gauche des bataillons.

Dans *fig.* 99, trois bataillons ayant également marché par la gauche entrent à l'aile droite dans la ligne pour déployer à gauche. Le troisième bataillon fait à-gauche, et marche l'espace de quatre pelotons et deux intervalles le long de la ligne; le second bataillon sort en même temps par la gauche de la colonne, marche l'espace de deux pelotons et un intervalle, et après avoir fait front, entre dans la ligne. Le premier bataillon marche droit en avant, pour entrer aussi dès que le terrain devant lui est libre. Ils forment tous les divisions comme dans *fig.* 84; puis ils déploient à gauche, les aide-majors *a. a.* ayant marqué l'aile droite des bataillons.

TRENTE-HUITIÈME PLANCHE.

Dans *fig.* 100, trois bataillons ayant marché par la gauche, arrivent sur le terrain du peloton 8 du premier bataillon: cela forme une espèce de déploiement sur le centre. Si on vouloit partir de là pour faire exécuter le mouvement comme dans *fig.* 97, pour des bataillons ayant marché par la droite, et arrivant sur le terrain du second bataillon, ainsi que nous l'avons déssiné dans cette figure, on ferait une faute. On voit ici le troisième bataillon marchant à gauche l'espace de deux pelotons et un intervalle, le premier bataillon

Digitized by Google

marchant la même étendue à droite en masse, et le second bataillon avançant droit dans la ligne ; après quoi les bataillons forment tous les divisions comme dans *fig.* 84. Alors les bataillons second et troisième déploient à gauche, et le premier sur le centre. Il est clair que les pelotons 6, 7 et 8 du premier bataillon ont fait un chemin inutile, qu'ils refont de l'autre côté dans le déploiement.

Il faut donc arranger ce déploiement comme dans *fig.* 101, et faire avancer le bataillon sur le terrain duquel l'on arrive dans la ligne, par l'emplacement de quelque peloton que ce soit. Le premier bataillon marche en avant dès que la place est libre; et comme il arrive sur le terrain d'un peloton pair, il forme les divisions comme dans *fig.* 85. Le second bataillon marche en masse à gauche l'espace d'un peloton et un intervalle, et le troisième bataillon le long de la ligne, l'espace de trois pelotons et deux intervalles. Ces deux bataillons forment les divisions à la manière *fig.* 84 ; ensuite ils déploient à gauche, tandis que le premier bataillon déploie à droite. De cette façon, il n'y a pas un seul homme qui fasse un pas superflu.

En comparant, d'après ce que nous venons de dire, les déploiemens *fig.* 95, 101, avec ceux qu'on pourroit faire dans le genre de *fig.* 94, on voit que le chemin que chaque homme feroit, soit dans les uns, soit dans les autres, seroit absolument égal. Il est vrai que le zig-zag par lequel les pelotons font leur chemin dans ces figures-ci, et les doubles *à-droite* ou *à-gauche*, et *remettez-vous* que cela occasionne, retardent un peu ce mouvement, ainsi que fait aussi le soin de bien aligner les bataillons placés les uns près des autres dans la ligne. Il est vrai aussi que cette ligne de masses sur vingt-quatre rangs à côté l'un de l'autre, donneroit une belle prise à l'artillerie ennemie. Mais à cela il faut dire que jamais on ne se met en bataille sous le feu ennemi, et que ce seroit une grande charlatanerie que de prétendre imaginer une manœuvre au moyen de laquelle on peut se ranger en bataille sous l'action du canon ennemi. Lorsque des

Digitized by Google

troupes déploient, c'est ou hors de la portée du canon, ou à couvert, soit par leurs propres batteries, soit par de la cavalerie, soit enfin et au moins par quelque objet capable de cacher ce mouvement. Ainsi quelques minutes de plus ou de moins (car ce ne peut jamais être que cela pour des troupes instruites) qu'une ligne emploiera à bien se mettre en bataille, ne feront pas une différence sensible. D'ailleurs on regagnera même ce temps, et davantage, par l'ordre qui règnera par tous ces arrangemens dans cette manœuvre, et qui rendra superflu tout mouvement postérieur pour le rétablir; et de tels mouvemens auront toujours lieu, lorsqu'on voudra déployer de la manière dessinée *fig.* 94.

TRENTE-NEUVIÈME PLANCHE.

Rien de plus aisé que de se former vers la queue de la marche par le déploiement, lorsque le cas l'exige.

Fig. 102, montre un bataillon en colonne ouverte, marchant par la droite. Il fait front à la queue de la marche, en faisant faire à-droite, et puis la contre-marche sur eux-mêmes à tous les pelotons. Alors la colonne qui a marché par la droite d'un côté, se trouve comme ayant marché par la gauche du côté opposé; de sorte que les pelotons n'ont qu'à serrer, former les divisions comme dans *fig.* 84 ou 85, et puis déployer à droite ou à gauche.

La même chose peut encore s'exécuter lors même que la colonne marche avec demi-distances, soit par pelotons comme dans *fig.* 103, ou par divisions. Le bataillon marchant avec demi-distances par la gauche, fait faire à-droite, et contre-marche à droite à tous les pelotons, au moyen de quoi la colonne est comme si elle avoit marché par la gauche du côté opposé. Nous l'avons dessinée comme rebroussant chemin en arrière, avant de serrer la colonne entièrement, ce qu'elle fait après avoir marché avec demi-distances aussi loin qu'elle le juge à propos, et puis elle forme les divisions à la manière de *fig.* 82 ou 83, et déploie ensuite à droite

Digitized by Google

ou à gauche. Mais si la colonne étoit entièrement serrée, cette évolution seroit impossible; et la reprise des distances ou même des demi-distances en arrière, deviendroit l'opération la plus pénible et la plus inexécutable du monde. Il n'y auroit d'autre parti à prendre que celui de faire faire demi-tour à droite à toute la colonne, et de déployer et se former à front renversé.

Formation par quarts de conversion.

Cette manière de se former est principalement utile lorsqu'on veut se mettre en bataille sur l'un des flancs de la marche, en marchant avec distances. C'est même pour cette raison qu'on fixe cette distance égale au front d'une troupe, comme celle qui dans tous les cas ordinaires doit se trouver entre toutes les troupes marchant à la suite les unes des autres.

QUARANTIÈME PLANCHE.

Lorsqu'on a marché par la droite, et qu'on veut se former sur le flanc gauche de la marche, ou au rebours, comme dans *fig.* 104 et 105, on n'a qu'à commander *halte* au bataillon, et puis faire faire, dans le premier cas, un quart de conversion à gauche, et dans l'autre un quart de conversion à droite à tous les pelotons à-la-fois; le bataillon se trouvera par-là en bataille dans l'ordre le plus parfait, comme on voit dans les figures ci-nommées.

Cependant il faut pour cela, 1°. que tous les pelotons aient conservé parfaitement leurs distances entre eux; 2°. qu'ils aient marché dans un parfait alignement l'un derrière l'autre. C'est pour cela que lorsqu'on veut se former sur la gauche de la marche, les officiers marchent sur le flanc gauche des pelotons, et les tiennent bien alignés entre eux de ce côté-là. Quand on veut se former vers la droite, ils marchent durant toute la marche sur le flanc droit des pelotons avec la même attention. Mais au moment où l'évolution doit se faire, ils

Digitized by Google

passent de l'autre côté. Les hommes du pivot se tournent tout de suite du côté où le bataillon doit faire front; ils doivent être parfaitement alignés, et alors les pelotons, en faisant la conversion, vont se placer entre leurs pivots. Quand tout cela s'observe bien, quand les majors prennent bien garde à la marche de chacun de leurs bataillons, et avertissent tout officier qui sort un peu de l'alignement; quand les officiers portent tous leurs soins à conserver leurs distances et la droite ligne de marche (et pour cela il faut les rendre responsables de toutes les fautes, et les en punir avec sévérité); quand les aide-majors placés en avant, et se relevant de distances en distances, ont bien soin de marquer toujours à la tête deux points pour diriger invariablement sa marche; alors la chose réussit. Mais il faut absolument tous ces soins-là; et il n'y a qu'une discipline longue, constante, continue et invariable qui puisse y parvenir. M. de Guibert est très-plaisant, quand il regarde la chose comme fort aisée, et qu'il dit lestement qu'il s'assurera que les officiers conservent imperturbablement leurs distances au pas ordinaire, au pas doublé, au pas triplé et au pas de route (1). En général ses idées là-dessus sont très-mal digérées.

Comme il y a des cas où on doit former la colonne par des quarts de conversion en arrière, il y en a d'autres où il faut reformer de cette manière l'ordre de bataille. Supposez seulement que le poloton de la tête se trouve tout devant un objet qui l'empêche de se porter en avant, soit ruisseau, bois, village, ravin, etc. supposez encore que vous veuilliez vous former sur le même alignement sur lequel vous vous êtes rompu : dans ces deux cas il faudra en agir de cette manière. Il faut donc exercer les troupes à cette évolution, qui s'exécute tout aussi-bien lorsque les distances et l'alignement ont été bien gardés, que la formation par conversions en avant. On en voit le dessin *fig.* 106, pour se former vers le flanc gauche de la marche, et alors

(1) Voyez, *Essai général de la Tactique*, tome 1, pag. 106, édit. de Liége.

Digitized by Google

les conversions se font à droite; et *fig.* 107, pour se former vers le flanc droit de la marche, et alors les conversions se font à gauche en arrière.

Fig. 108, représente un autre cas où cette espèce de formation semble nécessaire: c'est lorsque les pelotons sont d'un nombre inégal de files, ce qui arrive souvent, parce qu'une compagnie a quelquefois plus de malades ou d'absens qu'une autre: alors, lorsque le bataillon s'est rompu, les distances sont inégales, et elles sont égales au front des pelotons de devant. Si, dans ce cas-là, vous vous formez par conversions en avant, le bataillon se trouvera comme *a. a. a. a. a.* et par conséquent mal arrangé et mal aligné; mais en le formant en arrière en *b. b.* il sera en très-bon ordre: il est vrai qu'il y a un remède à cela; il faut que les officiers passent sur le flanc gauche des pelotons, les alignent entre eux, et prennent leurs distances en avant; mais il arrive des cas où l'on n'a pas le temps de faire ces préparations, de sorte qu'alors il n'y a pas de meilleur moyen que de se former par conversions en arrière. Toutes les raisons que nous venons de dire se réunissent communément dans la marche par sections, ce qui fait aussi qu'alors on se forme toujours ainsi; car communément les sections sont inégales: on veut se reformer dans le même alignement sur lequel on s'est rompu, et on est obligé de le faire vîte.

On peut également se former par quarts de conversion en avant sur le flanc droit de la marche, lorsqu'on a marché par la droite, comme dans *fig.* 109, et sur le flanc gauche, lorsqu'on a marché par la gauche, comme dans *fig.* 110. Le premier rang se trouve alors également en tête du bataillon; mais l'ordre des pelotons est renversé, I se trouvant dans les deux cas à la gauche, et 8 à la droite. Or le bataillon ne se plaçant jamais dans cet arrangement, on craint qu'il n'occasionne de la confusion, et c'est pour cela qu'on ne fait jamais faire cette évolution aux troupes; cependant comme elle est la plus rapide de toutes, et que par conséquent dans un cas inopiné, elle deviendroit nécessaire, il seroit utile de les y accoutumer.

QUARANTE-

Digitized by Google

QUARANTE-UNIÈME PLANCHE.

Si on fait faire demi-tour à droite à tous les pelotons, et qu'ensuite pour se former sur le flanc droit de la marche, on fasse faire quart de conversion à gauche à tous les pelotons, comme dans *fig.* 111, ou quart de conversion à droite pour se former sur le flanc gauche de la marche, comme dans *fig.* 112, le peloton 1 se trouvera sur la gauche du bataillon, et le peloton 8 sur la droite.

Mais d'un autre côté on présentera le troisième rang à l'ennemi; or, c'est-là une ordonnance à laquelle les troupes sont accoutumées, et qu'elles connoissent, parce que c'est celle où se trouve le bataillon dès qu'il a fait demi-tour à droite.

Si pourtant on vouloit absolument former le bataillon tout-à-fait dans l'ordre ordinaire, et sur la place même où il se trouve, il faudroit se servir de l'évolution dessinée *fig.* 113, pour un bataillon qui a marché par la droite, et *fig.* 114, pour un autre qui a marché par la gauche: les pelotons de la tête font une demi-conversion, pour marcher vers le côté d'où ils étoient venus, et il est indifférent qu'elle se fasse à droite ou à gauche; tous les autres les suivent, et font la demi-conversion au même point après eux; et quand le dernier peloton a achevé sa demi-conversion, le bataillon doit se trouver en état de se reformer du côté où on l'a voulu.

QUARANTE-DEUXIÈME PLANCHE.

Cependant si le bataillon ne se trouvoit pas encore sur la place où il doit se former, et qu'il ne s'agît d'abord que de changer l'ordre de marche, cela pourroit s'exécuter de l'une des deux manières suivantes. Celle *fig.* 115 est l'ancienne: on y voit un bataillon marchant par la droite, et voulant changer l'ordre de sa marche, c'est-à-dire, marcher par la gauche. Dans

Digitized by Google

n°. 1, tous les pelotons, excepté celui de la queue, s'ouvrent par la moitié et par le pas de côté, pour laisser passer celui-ci; cela fait, le peloton 8 marche en avant, et quand il a passé devant 7, celui-ci se referme et se met à suivre 8; chaque peloton en fait de même à mesure que le peloton qui doit le précéder dans le nouvel ordre de marche, passe par son ouverture. On voit cela dans n°. 2, où les pelotons 8, 7, 6 et 5 sont en pleine marche, et 4 s'est refermé pour suivre. Dans n°. 3, tous les pelotons sont en pleine marche dans le nouvel ordre, et 1 a serré sur sa place; alors le bataillon peut, ou continuer à marcher ainsi, ou se former vers le flanc droit dans son ordre naturel.

Fig. 116, représente la manière d'exécuter cette évolution actuellement en usage. Le bataillon a marché par la gauche. Après avoir fait halte, tous les pelotons, excepté celui de la queue, font à-droite (ou à-gauche), marchent ensuite dans cette direction la longueur d'un peloton, après quoi ils font front. Cela fait, 1 marche droit en avant, et ayant passé à côté de 2, ce peloton-ci fait à-gauche (ou à-droite), pour reprendre sa place et pour suivre; tous les autres en font de même à leur tour. N°. 1 montre le premier de ces mouvemens; n°. 2 fait voir les pelotons 1, 2, 3, 4 et 5 en pleine marche; 5 est à la hauteur de 6, et n'aura pas plutôt dépassé ce point, que 6 fera à-gauche pour reprendre sa place et suivre. Ces reprises de place doivent se faire au pas accéléré, pour ne pas perdre les distances. Dans n°. 3 enfin, tous les pelotons ont passé, et 8 a repris sa place, soit pour suivre, soit pour se former avec le reste du bataillon.

Ceux qui, comme M. de Guibert, pensent que nous n'employons cette façon de manœuvrer, que lorsque nous voulons nous former vers l'un des flancs de la marche, se trompent lourdement. Nous l'employons même beaucoup plus souvent pour nous former sur le front de la marche, que le déploiement en tiroir, parce que le temps qu'on gagne par

Digitized by Google

cette dernière évolution n'est pas aussi considérable qu'on le pense, à cause des dispositions préparatoires qu'elle exige pour se faire avec ordre, et parce qu'il est beaucoup plus aisé de faire des changemens dans la formation d'une colonne qui marche avec des distances, pour se former par des quarts de conversion, qu'avec une colonne serrée et disposée à déployer, comme nous le ferons voir dans la suite; de sorte que dans tous les cas douteux, on conserve les distances autant qui est possible. Si à Leuthen, par exemple, le roi de Prusse avoit voulu se former par le déploiement, il n'auroit pas tenu si long-temps les Autrichiens en suspens sur le point d'attaque.

QUARANTE-TROISIÈME PLANCHE.

Dans la formation vers le front de la marche, par l'évolution ci-mentionnée, il faut distinguer, outre l'ordre de marche, le point par lequel la colonne entre dans la ligne; car pour se former de cette manière sur le front de la marche, il faut que tous les pelotons tournent encore une fois pour présenter l'un des flancs à la ligne sur laquelle ils veulent se former.

Dans *fig.* 117, un bataillon qui a marché par la droite entre dans son alignement justement par le point de l'aile gauche: alors le peloton 1, arrivé à une distance de la ligne égale à son front, fait un quart de conversion à droite, à laquelle il présente ainsi son flanc gauche, pour ensuite se reformer de ce côté-là, ce qui est la manière naturelle. Cela fait, il marche en avant le long de la ligne, tous les autres le suivent par le même mouvement; et lorsque le septième peloton a fait son quart de conversion, le major qui doit y prendre garde, commande, *halte! quart de conversion!* et ce mouvement doit être exécuté par tous les pelotons à-la-fois, excepté 8, lequel marche droit en avant, au point où il doit se placer. Nous avons supposé ici que le point directeur de

Digitized by Google

l'étendue du bataillon, est celui où l'aile gauche doit s'appuyer, et que par conséquent les pelotons dans leur marche lui tournent le dos : ce cas-là est rare sans doute; mais lorsqu'il existe, il faut que le commandant y porte les yeux, pour juger le moment où il doit commander *halte* à tout le bataillon.

Fig. 118, représente un bataillon qui a marché par la gauche, et qui entre dans la ligne par la droite de cette ligne. Nous supposons ici que le bataillon doit aller appuyer sa gauche à un point plus éloigné que sa longueur de celui où les pelotons tournent à gauche, pour présenter le flanc droit à la ligne, et s'y former de ce côté-là. Tout se fait comme dans l'autre figure, mais du côté opposé, excepté que les pelotons marchent jusqu'à ce que la tête 8 soit arrivée à la distance d'un peloton du lieu où le bataillon doit placer sa gauche; ce que le commandant observant, il fait arrêter et former le bataillon comme à l'ordinaire.

QUARANTE-QUATRIÈME PLANCHE.

Si on vouloit faire de même lorsque les bataillons arrivent dans la ligne, du même côté par lequel ils ont marché, l'ordre des polotons seroit renversé; car si un bataillon marche de la droite vers la gauche le long de la ligne, les pelotons feront leur premier quart de conversion à gauche, et ils présenteront le flanc droit à la ligne. Si donc le bataillon a marché par la droite, il se trouvera pour la formation dans la situation du bataillon *fig.* 109. Voici donc comment il faut s'y prendre dans ce cas-là. Supposons, comme dans *fig.* 119, que le bataillon a marché par la droite, et que la tête arrive justement au point où il doit appuyer sa droite, le peloton 1 reste alors à cette place, et 2 fait derrière lui un quart de conversion à gauche, le pivot cédant un peu vers la gauche, pour laisser à son peloton l'espace nécessaire, et qui est resserré par la profondeur du bataillon, lorsque les distances sont bien gardées; ou bien tandis que

Digitized by Google

le peloton 2 tourne, 1 avance de deux pas, encore pour lui faire place. Cette conversion faite, durant laquelle les autres pelotons avancent, 2 fait tout de suite une contre-conversion à droite, et s'aligne avec 1 ; cependant 3 a fait la conversion à gauche au même point que 2 ; alors 3 marche le long de la queue de 2, tandis que 4 tourne; et quand 3 est arrivé à l'aile découverte de 2, il fait sa contre-conversion à droite, et s'aligne avec 2. Tous les autres en font de même à mesure qu'ils arrivent à leur emplacement. Ici 1, 2, 3, 4, 5, sont déja en ligne, et 6, 7 et 8, en pleine marche pour y entrer.

Dans *fig.* 120, où le bataillon a marché par la gauche, et entre dans la ligne par l'aile gauche de cette même ligne, on a supposé que le peloton 8 ayant la tête, a dû marcher un certain espace, après avoir fait la conversion à droite, pour arriver à l'endroit où il doit se placer : ce peloton se forme donc d'abord le premier par une conversion à gauche, et il avance deux pas pour laisser les autres passer derrière lui, lesquels se forment successivement comme dans la figure précédente.

Cette manière de se former a l'inconvénient d'être beaucoup plus lente que l'autre; la différence est toujours de la longueur de toute la colonne, puisqu'il faut que la queue la remonte tout du long, et la longe ensuite jusqu'à son dernier bout. Cependant il y a des tacticiens qui préfèrent cette méthode, parce que, disent-ils, la ligne se forme successivement, et que la partie déja formée peut commencer à charger l'ennemi, et mettre ainsi à couvert la partie qui se forme. Mais cette raison n'est pas fort importante, parce qu'on ne doit jamais estimer une manœuvre de formation, d'après la possibilité de se former par son moyen sous le feu ennemi; ce que par bien d'autres raisons on doit éviter avec le plus grand soin. En conséquence, la plus grande longueur de cette évolution lui donne des désavantages considérables à l'égard de celle *fig.* 117 et 118; mais la vérité est qu'on n'est pas toujours le maître du côté vers lequel on doit prolonger et former la ligne.

Digitized by Google

QUARANTE-CINQUIÈME PLANCHE.

Toute formation d'une troupe qui entre dans la ligne par le centre, est un mouvement composé; et il en est de même de la formation par quarts de conversion. Dans *fig.* 121, où le bataillon a marché par la droite, les pelotons 1, 2 et 3 se forment pour le mouvement *fig.* 117. 4, sur le terrain duquel on est arrivé dans la ligne, marche droit en avant pour s'y placer; enfin, 5, 6, 7 et 8 se forment comme dans *fig.* 119.

Dans *fig.* 122, le bataillon a marché par la gauche, et arrive également sur le terrain du peloton 4 dans la ligne; alors 8, 7, 6 et 5 se forment comme dans figure 118, et 3, 2 et 1, comme dans *fig.* 120.

QUARANTE-SIXIÈME PLANCHE.

Cette façon successive de se former semble absolument bannie de nos services, et on a même imaginé un moyen pour l'éviter, représenté *fig.* 123. On y voit une colonne de trois bataillons arrivant par le centre dans leur alignement. On fait arrêter la colonne à une distance de la ligne proportionnée au nombre de bataillons qui forment la colonne, à 100, 120, 150 ou 200 pas, plus ou moins, afin que les bataillons puissent ensuite, sans se gêner, marcher à leur emplacement. Cela fait, les bataillons à droite de celui sur le terrain duquel la marche de la colonne se porte, font à-droite; et ceux qui doivent se ranger à gauche du même bataillon, font à-gauche. Ils marchent tous par pelotons, avec distance par le flanc du même côté; les deux plus proches du susdit bataillon, l'espace d'un peloton et d'un intervalle de bataillon; les deux suivans, s'il y en a, l'espace de deux pelotons et deux intervalles, ainsi des autres, de façon qu'il y ait toujours entre chacun un inter-

Digitized by Google

valle de bataillon. Le bataillon sur le terrain duquel la marche se dirige avance droit devant soi jusqu'à la hauteur du bataillon qui a eu la tête; les autres, dès qu'ils ont marché l'espace nécessaire, font front, et avancent ensuite jusqu'à la même hauteur. Cela fait, ils marchent tous en s'ouvrant à leurs têtes en éventail, chacun vers l'aile de leur bataillon, marquée par un aide-major *a. a. a.* par laquelle ils doivent entrer dans la ligne pour s'y former par un quart de conversion de tous les pelotons à-la-fois, laquelle est l'aile gauche quand ils ont marché par la droite, et l'aile droite quand ils ont marché par la gauche; alors, après avoir marché le long de leur alignement, ils se forment de la manière usitée, comme on le voit dans la figure. Ils ont soin de conserver toujours leurs distances dans cette marche, et d'accélérer proportionnellement leur pas dans les petits tours et retours qu'ils ont à faire, pour ne pas s'éloigner les uns des autres.

QUARANTE-SEPTIÈME PLANCHE.

La *fig.* 124 montre comment cette même évolution devroit se faire de la part de trois bataillons qui, ayant marché par la gauche, entreroient par la pointe de l'aile gauche dans la ligne. Il seroit superflu de l'expliquer, ce que nous venons de dire sur la figure précédente mettant le lecteur assez en état de s'en faire une juste idée.

En examinant ces dessins, on verra qu'on ne gagne rien par ce moyen pour la célérité du mouvement, ou même qu'on y perd; car on perd tout le temps que le bataillon de la tête emploie à attendre que les autres remontent jusqu'à lui, ou même en ne comptant pas ce temps-là, parce qu'enfin il faut toujours que ces bataillons remontent, et que par la marche du flanc ils se rapprochent d'autant de leur emplacement; il faut que le dernier bataillon de la ligne marche jusqu'à son aile droite pour parvenir à son aile gauche, et ce surplus du front d'un bataillon, dont on prolonge la

Digitized by Google

marche, emporte plus que ce qu'on gagne par la diagonale que le dernier bataillon parcourt pour se rendre à son emplacement, en supposant qu'il parte même de plus loin, et qu'on range les bataillons à la même hauteur à une plus grande distance de la ligne pour les faire écarter, que les bornes de la planche ne nous ont permis de le faire ici. Il faudroit en effet que l'on partît de très-loin pour que ce raccourcissement de marche par la diagonale équivalût au front d'un bataillon entier. Tout ce qu'on gagne à cette évolution, c'est, de faire former toujours les bataillons de la manière ordinaire; car enfin on n'a pas même l'avantage, au bout du compte imaginaire, de faire former toute la ligne à-la-fois, puisque les bataillons les plus proches se trouvent toujours plus tôt sur leur emplacement que ceux qui sont plus éloignés. Nous ne voyons pas même que cet arrangement fournisse de beaucoup plus grands moyens de tenir l'ennemi en suspens sur l'ordre dans lequel on va se former; au moins est-il mieux en état, en voyant les bataillons placés à côté l'un de l'autre, de découvrir la force de la colonne et l'étendue de la ligne, que quand on se forme successivement; d'ailleurs c'est principalement du temps qu'il s'agit quand on veut se former; et nous avons vu qu'on n'en gagne point par cette manœuvre: de sorte que nous n'en voyons pas bien l'utilité; cependant elle est en usage.

QUARANTE-HUITIÈME PLANCHE.

On a vu ci-dessus que l'effet de faire contre-marcher tous les pelotons d'une colonne, est de mettre la colonne dans l'ordre de marche opposé, vers la queue de la marche. Ainsi l'on peut par ce même moyen se former aisément par quarts de conversion à la queue de sa marche; *fig.* 125 en montre la manière. La colonne y marche par la droite du côté indiqué par la flèche de direction. Tous les pelotons font la contre-marche, ce qui met la colonne comme

si

Digitized by Google

si elle avoit marché par la gauche du côté opposé; et le bataillon est dessiné formé de ce côté-là sur le flanc gauche, ou sur le droit de sa marche.

Lorsqu'on soupçonne qu'on aura lieu de se former sur le flanc de sa marche, on se garde de faire serrer la colonne. Mais enfin, il est possible qu'après l'avoir fait, on soit obligé de se former sur le flanc de la marche. Ce seroit alors assurément un très-mauvais moyen que celui que propose M. de Guibert, pag. 131, vol. premier de son *Essai général de Tactique*, de rendre aux pelotons ou divisions les distances égales à leur front : si la colonne étoit composée de plusieurs bataillons, il faudroit que le dernier peloton fît sa marche à reculons (1). Dans ce cas-là, nous faisons faire une conversion en masse aux bataillons. Cette conversion d'un corps épais de vingt-quatre rangs, est fort pénible pour les gens qui se trouvent dans l'intérieur de la masse; leurs pieds s'en trouvent communément assez mal: c'est pourquoi il me semble qu'il vaudroit mieux leur faire former des divisions auparavant, puisque enfin ce mouvement doit toujours se faire; alors la masse qui tourneroit ne seroit que de douze rangs. C'est ainsi que nous l'avons dessiné ici, quoique nous ayions vu très-bien exécuter la conversion à des bataillons de dix pelotons, et par conséquent à une masse de trente rangs.

Fig. 126, représente trois bataillons en masse de division et en colonne serrée, ayant marché par la droite, et voulant se former sur la gauche de la marche. Le dernier bataillon reste sur sa place, le deuxième et le troisième avancent autant qu'il faut pour que chacun fasse sa conversion en masse, et qu'il y ait ensuite entre eux l'intervalle

(1) Il faudroit bien qu'ils marchassent à reculons; car comment se remettre autrement à la distance nécessaire du peloton devant eux, s'ils ne le gardoient en vue? On voit bien que M. de Guibert n'a pas beaucoup médité ses principes de tactique.

Digitized by Google

nécessaire lorsqu'ils se trouvent rangés sur la ligne de déploiement. Cela fait, chaque masse fait quart de conversion à gauche en son particulier. Nous n'avons dessiné l'évolution que jusque-là, parce qu'ensuite il dépend de celui qui commande la colonne, de la faire déployer à droite ou à gauche, ou de quel point du centre il jugera convenable.

Fig. 127, représente trois bataillons, dans le même ordre de marche, voulant se former sur le flanc droit de la marche. Comme ils se trouvent dans le cas d'une colonne de pelotons, qui, ayant marché par la droite, voudroit se former sur le flanc droit de sa marche, leur mouvement doit être à-peu-près le même. Le premier bataillon fait d'abord sa conversion à droite, et avance de toute son épaisseur au moins, pour laisser le second passer derrière lui. Ici nous l'avons dessiné comme marchant trente à quarante pas en avant. Ensuite le second passe derrière lui proprement, jusqu'à la distance d'un intervalle de bataillon, de façon que, quand le second fait sa conversion à droite, et qu'il avance à hauteur du premier, il y ait un tel intervalle entre les deux ailes le plus voisines des deux bataillons. Enfin, le troisième bataillon passe d'autant derrière le second, et ayant fait là sa conversion, se place à hauteur des autres. Les bataillons, ainsi disposés, peuvent encore déployer à droite ou à gauche, suivant l'échéance du cas. Mais si le premier bataillon se trouvoit précisément au point où doit se placer la droite de toute la ligne, on pourroit laisser les bataillons marcher en masse jusqu'à leur emplacement, savoir, vis-à-vis du point de leur aile droite, et faire là leur conversion, pour entrer dans l'alignement et y déployer ensuite; on auroit par-là l'avantage que chaque partie de la ligne pourroit déployer aussitôt qu'elle arriveroit sur son terrain, et cela peut quelquefois être nécessaire, y ayant, dans des cas inopinés comme celui-ci, quelquefois de l'avantage à avoir au moins une partie de la ligne prête à recevoir l'ennemi, tandis que

Digitized by Google

le reste se met en état de lui faire tête. Voilà pourquoi nous avons préféré de dessiner ainsi ce mouvement.

QUARANTE-NEUVIÈME PLANCHE.

Nous l'avons déja dit, il est très-rare que l'on fasse marcher un bataillon simplement par le flanc, mais cependant ce cas peut arriver; et outre cela il est très-ordinaire de faire marcher ainsi des parties de bataillon, de façon qu'il est fort important de connoître les différentes méthodes de reformer les troupes qui marchent dans tous les sens et de toutes les manières possibles.

On voit dans *fig.* 128, un bataillon marchant par le flanc à-droite. On lui fait faire front dans n°. 1, par un à-gauche, et il se retrouve dans l'ordre naturel. Dans n°. 2, il se remet par un à-droite, ce qui le met dans l'ordre renversé, le troisième rang en tête, comme s'il avoit fait demi-tour à droite, ce qu'il a fait réellement, mais à deux reprises, par deux à-droite, l'un en se mettant en marche, l'autre en se reformant.

Il en est de même dans *fig.* 129, où le bataillon marche par le flanc à gauche; il se remet dans l'ordre direct par un à-droite, et dans l'ordre renversé par un à-gauche.

Fig. 130, représente à un bout le bataillon ayant marché par la droite et se formant vers le front de sa marche, et tout entier sur le flanc droit de sa marche; c'est-à-dire qu'il entre dans son alignement par l'aile gauche. Les files formant des rangs font alors ce que font les pelotons, lorsque le bataillon marche de cette manière en colonne par pelotons. La première file fait une petite conversion, et marche le long de la ligne, suivie de toutes les autres qui tournent au même point; et quand tout le bataillon se trouve sur la ligne, on commande *front,* et par un à-gauche il se trouve formé.

A l'autre bout, c'est le bataillon marchant par la gauche, et se formant sur le front de sa marche en entrant dans la

Digitized by Google

ligne par l'aile droite ; tout s'y fait de même, mais du côté opposé. On voit que de quelque côté que le bataillon marche, s'il veut faire ainsi front à la queue de sa marche, on n'a qu'à lui faire faire demi-tour à droite, tandis qu'il est en colonne de marche du flanc ; alors l'une de ces évolutions se transforme aussi-tôt dans l'autre.

CINQUANTIÈME PLANCHE.

Mais de même qu'une colonne de pelotons peut entrer dans l'alignement par la droite, et *vice versâ*, une troupe qui a marché par le flanc à droite, peut vouloir s'étendre en front vers le côté gauche, ou que si elle a marché par un gauche, elle peut vouloir se prolonger tout entière vers le côté droit de sa marche, ce qui est alors toujours le côté où marche le premier rang : si la colonne n'a aucun empêchement sur le flanc, et sur-tout si elle continue encore à marcher, cela peut très-bien se faire par le déploiement en éventail dessiné *fig.* 11, 12, 13 et 14, soit de tout le bataillon, ou seulement pour former les pelotons, et puis le bataillon d'une ou d'autre manière ; mais s'il y a un empêchement sur le flanc, alors cela doit se faire nécessairement par une évolution différente, dessinée en détail *fig.* 131, pour un peloton de douze files marchant à droite, et *fig.* 132, pour un pareil peloton marchant à gauche. Supposant dans *fig.* 131 que la tête se trouve au lieu où elle doit rester, les hommes 2 et 3 qui se trouvoient derrière 1, vont d'abord se placer à côté de lui ; les hommes de leurs files suivent ces deux-là, et vont se placer derrière eux ; aussitôt les hommes 25 et 13 appartenant à la première file, voyant la place libre, vont se placer derrière 1, leur chef de files ayant jusqu'ici fait rang avec lui dans la marche de flanc : cependant les trois files 4, 5 et 6 ont fait à-gauche d'un temps, et sortent ensemble de leurs places pour faire une espèce de conversion, et se placer l'une à côté de l'autre, 4 se rangeant près de 3 : dès que

Digitized by Google

ces trois files ont laissé la place libre, la file 7, suivie de toutes les autres, marche en avant, et va occuper la place de la file 4; de sorte que 8 vient à la place de 5, et 9 à celle de 6 : aussitôt ces trois files font encore à-gauche, et en sortent colonne ensemble, pour marcher jusqu'à la sixième file, et entrer là dans l'alignement. En attendant, 10, 11 et 12 sont venus occuper leur place à la queue de 1, et sortent de là par un à-gauche, pour marcher le long de la queue des files rangées, jusqu'à leur place, où elles entrent dans la ligne. S'il y avoit plus de files, cette manœuvre se répéteroit, jusqu'à ce que la ligne fût entièrement rangée.

Voilà comme cette évolution doit se faire, et comment elle se fait réellement et machinalement par les soldats, parce que cela est conforme à la nature de la chose. Elle ne se fait pas file à file comme on le pense communément, parce qu'on voit entrer les trois files l'une après l'autre à leur place dans la ligne, quoiqu'elles soient réellement sorties ensemble de la colonne. La raison en est sensible. Si réellement chaque file attendoit que l'autre fût sortie de la colonne pour prendre sa place, et puis en sortir, chaque homme attendroit que trois hommes lui eussent fait place pour faire un pas, et alors l'évolution demanderoit trois fois plus de temps qu'il n'en faut de cette manière; cependant les files entrent toutes successivement dans la ligne, parce que les trois files qui arrivent ensemble au point de leur emplacement, ne font pas une petite conversion formelle, la plus proche faisant des pas plus petits que la plus éloignée. Elles continuent à marcher d'un pas égal, et alors 4, par exemple, entrera avant 5 dans la ligne, parce que cet homme a un plus petit tour à faire; 5, par la même raison, y entrera avant 6, et ainsi pour toute autre file trois à trois. Bien plus, c'est que souvent, quand il y a de la place, quatre, cinq et six files sortent à-la-fois de la colonne; et si la tête avance, et que la place s'élargisse, ce genre d'évolution dégénère aisément

Digitized by Google

dans un déploiement de files en éventail, ce qu'il ne faut pourtant pas souffrir, de peur qu'il ne naisse du désordre de la trop grande précipitation.

Fig. 132, montre ce même mouvement, lorsque la troupe a marché par la gauche, au moyen de quoi la file 12 se trouve la première placée. Du reste tout se fait de même, mais du côté pposé.

Fig. 133, représente tout un bataillon se formant ainsi d'un côté, lorsqu'il a marché par la droite; et de l'autre, lorsqu'il a marché à gauche, ayant un étang sur son flanc qui l'empêche de déployer en éventail. La vraie nature de cette évolution, c'est que la troupe parcourt les deux petits côtés du triangle rectangle que la position de sa marche forme avec son alignement; au lieu que dans le déploiement en éventail, la dernière file en parcourt l'hypoténuse. Supposons le bataillon de 120 pas de front, la dernière file aura dans ce déploiement 240 pas à faire, au lieu que dans le déploiement en éventail, elle ne parcourra que $\sqrt{28800} = 170$ pas environ; mais il faut ajouter encore à l'avantage de cette dernière évolution, le retard qu'éprouvent chaque fois trois files, pour attendre que les précédentes aient dégagé le terrain devant elles: 120 pas donnent 160 files; cela fera environ 49 petits retards de 3 pas chacun, ce qui équivaudra au temps de 147 pas, de sorte que l'évolution exigera, pour être achevée dans cette supposition, le temps de faire 387 ou environ, entre 3 et 5 minutes, suivant la célérité et l'étendue du pas qu'on adoptera pour la faire. Mais si on songe que le déploiement en éventail ne sauroit avoir lieu pour tout le bataillon, et qu'il faudroit, ou en continuant d'avancer, former d'abord les pelotons, puis avec ceux-ci, le bataillon par le déploiement en éventail; ou bien en restant sur la place, former d'abord les pelotons, puis le bataillon par le déploiement en tiroir, on verra que cette évolution n'est pas plus lente que les autres qu'on pourroit employer; car dans le premiers cas, la dernière file aura la longueur de 168 pas

Digitized by Google

directs, = 194 pas obliques à parcourir au pas oblique; et dans l'autre, il faudra également qu'elle parcoure les deux petits côtés du triangle.

CINQUANTE-UNIÈME PLANCHE.

Cependant cette évolution a d'autres usages importans que celui du cas que nous venons d'indiquer dans la dernière figure, lequel nous avouons être très-rare, parce que la marche par le flanc de tout le bataillon l'est également. On en a fait une belle application dans la manœuvre que nous nommons *de pont*, parce que c'est au passage des ponts ou autres défilés pareils qu'on en peut tirer la plus grande utilité.

Nous supposons un bataillon en *a. a.* voulant passer une rivière en présence de l'ennemi, et se mettre en bataille du même côté que lui en *b b*; la partie qui se trouve avoir le pont en face, le passe de front au moment qu'elle avance; tout ce qui se trouve à sa gauche, fait à-droite, et marche par le flanc attaché en potence à la queue des deux aîles de cette partie : alors ces deux parties se trouvant en potence, sont dans le cas du bataillon *fig.* 133. En sortant du pont, la partie qui l'a passé directement avance un peu pour laisser à trois files la facilité de se couler derrière elles; alors les parties du bataillon qui ont marché par le flanc, vont se former dans leur alignement, par l'évolution décrite et dessinée dans la planche précédente, savoir, la partie de la droite comme le peloton *fig.* 132, et la partie de la gauche comme le peloton *fig.* 131. Non-seulement par là la ligne augmente à tout moment, mais même en supposant de la cavalerie de l'autre côté de la rivière, la partie quelconque du bataillon formée ne sauroit être prise en flanc, ceux-ci étant couverts par les files, qui avancent toujours pour se former.

Fig. 135, est la contre-évolution de ce genre. On suppose un bataillon en bataille en *a. a.* du même côté que

Digitized by Google

l'ennemi, et voulant marcher en *b. b.* pour mettre la rivière entre deux : cette manœuvre se fait en commençant la contre-marche successive des deux ailes. La première file de chaque aile fait, celle de droite à-droite, celle de gauche à-gauche, et puis chacune la demi-conversion du même côté, pour se couler le long de la queue du bataillon. Quand elles passent la file voisine, celle-ci fait aussi le même tour et la même conversion, et les suit; les troisièmes files font la même chose quand les secondes passent. Le bataillon s'étend sans doute encore plus qu'à l'ordinaire, parce que les files ne font à-droite ou à-gauche que l'une après l'autre, ce qui cause un plus grand retard: mais, chose singulière, dans ce cas-ci, c'est tant mieux. Par-là, d'abord, chaque file, du côté d'où on veut se retirer, peut toujours, jusqu'à ce que son tour de marcher vienne, combattre l'ennemi et le contenir par son feu; et par le prolongement, les ailes se trouveront placées à l'autre bord en *b. b.*, avant que ce qui a le pont derrière soi fasse volte-face pour le passer; alors ces ailes pourront, par leur feu, couvrir le repassage de cette partie toujours la plus exposée; et elles le pourront d'autant mieux, qu'à chaque moment de nouvelles files viendront se ranger à côté d'elles, et augmenter leur feu. Outre tous ces avantages, ce prolongement n'expose à aucun danger, puisque la partie prolongée est tout-à-fait à couvert de ses attaques, et jamais dans le cas de faire promptement volte-face. Dès que le pont est passé, il n'y a plus de danger, et le bataillon a tout le temps de se remettre.

Si la partie du bataillon restant au-delà de la rivière au milieu du mouvement, se trouvoit trop pressée par l'ennemi, et qu'il fallût lui opposer toutes ses forces, alors, à quelque période de l'évolution que ce fût, tous les hommes en marche vers *b. b.* feroient demi-tour à droite, et reviendroient tout de suite se reformer par l'évolution *fig.* 134.

Digitized by Google

CINQUANTE-DEUXIÈME PLANCHE.

Ce même genre d'évolution est très-applicable au cas où un bataillon, en ordre de bataille, marche en avant, et rencontre quelques obstacles dans son chemin.

Dans *fig.* 136, on en voit le dessin. Un bataillon en bataille en *a. a.* avance; il trouve en *b. b.*, à sa gauche, un bois, et devant une partie du peloton 3 un étang: les files que ces obstacles empêchent d'avancer font à-droite, et suivent, marchant par le flanc, ce qui peut avancer de front. Il faut noter que la partie d'un peloton obligée de céder, s'attache toujours au reste de son peloton. En avançant en *c. c.*, l'obstacle à la gauche s'étend, mais sans arrêter la marche du bataillon, parce qu'à mesure qu'il a plus de files qui ne sauroient avancer, elles font à-droite, et suivent par le flanc comme avoient fait auparavant les autres: la partie du peloton 4 qui rencontre le recoude de l'étang en *c. c.*, fait à-gauche pour suivre le reste de sa troupe à sa gauche. En *d. d.* une nouvelle partie de l'aile gauche est obligée de plier: dès que le bataillon a passé *d. d.*, l'obstacle de l'étang cessant, les files de 3 et de 4 qui s'étoient rompues, se reforment à droite et à gauche, par l'évolution de *fig.* 131 et 132, aussi vîte que possible, et par là, la trouée se trouve promptement fermée. C'est ainsi qu'en ayant passé *e. e.*, l'aile gauche, à laquelle près de deux pelotons avoient ployé, se reforme tout de suite, et doit se trouver en ordre à-peu-près en *f. f.*; en revanche la droite rencontre un marais, et ploie par un à-gauche. Dès qu'un pareil obstacle s'élargit, toutes les files qui trouvent place se reforment, les autres suivent en longeant l'obstacle comme en *g. g.*, et puis en *h. h.*, jusqu'à ce qu'à la fin le bataillon se trouve entièrement reformé en *l. l.*

Digitized by Google

CINQUANTE-TROISIÈME PLANCHE.

Malgré la facilité manifeste de cette évolution, comme elle est sujette à quelques difficultés lorsqu'il s'agit de se retirer, ainsi que nous le montrerons, on a adopté une autre manière, plus régulière sans doute, mais assez difficultueuse aussi, et dont la *fig.* 137 contient les détails. Le même bataillon en *a. a.*, sur le même terrain que dans l'autre planche, avance vers 13. 13., où l'obstacle du bois oblige une partie du peloton 8 de faire place : le peloton, nous l'avons déja dit, se subdivise en sections de cinq à six files chacune. Nous supposons ici trois sections à chaque peloton, qui sera par conséquent de 15, 16, 17 ou 18 files: les deux dernières sections de 8 font à-droite en *b. b*, tandis que le bataillon avance; et quand celui-ci a passé, elles marchent droit par le flanc derrière le bataillon, la longueur d'une section. Lorsque la seconde section de 8 a doublé ainsi sur la première, elle fait front et avance pour serrer sur la première. A peine a-t-elle passé, que la troisième section continue à marcher par le flanc, et suit aussi en faisant front lorsqu'elle a doublé. La deuxième et la troisième section de 3 font la même chose au centre devant l'étang. En *c.* la première section de 8 doit faire place, et comme les deux autres n'ont pas encore fait leur mouvement, il faut qu'elles s'arrêtent et suivent celui de la première section. En *d. d.* la troisième section de 7 est obligée de doubler, ce qui arrête encore le mouvement des autres sections, qui doivent toujours attendre, pour achever leur mouvement, que celle qui est devant eux fasse le sien, et se règle sur celui-ci. C'est ainsi qu'en *f. f.*, où les deux premières sections de 7 doivent encore doubler, les quatre sections qui ont déja doublé doivent s'arrêter, faire à-droite avec ces deux sections, marcher par le flanc, et enfin doubler avec elles, comme on le voit en *g. g.* et *h. h.* En *e. e.* deux sections du peloton 4 ont dû doubler, devant le recoude de

Digitized by Google

l'étang, sur la troisième. Entre *f. f.* et *g. g.* le terrain s'élargit; et dès que les secondes sections de 3 et de 4 peuvent passer entre le bataillon et l'étang, elles font à-gauche et à-droite, sortent par le flanc pour dédoubler et se ranger à côté de ce qui marche en avant. En attendant, les dernières sections de 3 et de 4 trouvent la place libre, sur quoi elles dédoublent aussi et ferment la trouée comme en *h. h.* D'après cette explication, il est aisé de concevoir les différens doublemens et dédoublemens dessinés dans cette figure; cependant s'il restoit quelque obscurité dans le mouvement de *n. n.* en *o. o.* le doublement, et dans celui de *p. p.* en *q. q.* le dédoublement, ils sont dessinés d'une manière si distincte, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre. Il faut noter que tous ces doublemens et dédoublemens se font au grand pas accéléré; de sorte qu'avec la petitesse du front des sections, les ouvertures sont bientôt faites et refermées; chaque section n'ayant que 8 à 10 pas à faire pour achever son mouvement, cela équivaut à 5 à 6 pas que fait le bataillon en avant au pas ordinaire, avant qu'une section ait dédoublé; de sorte qu'une trouée de deux sections, 2 ayant doublé de chaque côté, sera refermée au bout de 10 à douze pas que le bataillon fera en avant.

CINQUANTE-QUATRIÈME PLANCHE.

Nous avons dit que dans la marche en retraite d'un bataillon, la première manière de plier et de reformer les parties qui rencontrent des obstacles, offre des difficultés, et que c'est cette cause qui a fait généralement adopter la seconde, soit pour avancer, soit pour se retirer: *fig.* 138 le fera voir. Dans la retraite, les parties du bataillon qui ploient doivent le précéder et non pas le suivre. Cela est clair: si elles suivoient; l'ennemi, poursuivant, les attaqueroit et les tailleroient en pièces; ainsi elles doivent marcher, couvertes par le bataillon, toujours prêt à faire volte-face.

Digitized by Google

Dans cette figure, le bataillon en *a. a.* fait demi-tour à droite pour se retirer vers *o. o.* Jusqu'en *e. e.* l'aile gauche du bataillon faisant la droite dans la retraite, manœuvre de la manière *fig.* 136; et l'aile droite, qui est la gauche dans la retraite, manœuvre sur les principes de *fig.* 137. Les obstacles des deux côtés sont exactement les mêmes, pour mieux servir de terme de comparaison entre les deux genres d'évolution.

L'aile gauche marche jusqu'en *b. b.* à trois pas de l'obstacle: alors le bataillon s'arrête; le nombre de files qui se trouvent ne pouvoir passer, font à-droite (le bataillon marchant en retraite, le front tourné vers *c. c.*), puis elles font la contre-marche successive, à commencer de l'aile. Le bataillon a dû s'arrêter pendant ce temps-là, et les files qui se sont rompues le précèdent en marchant en potence par le flanc devant lui.

L'aile droite doit s'arrêter en *b. b.* à 8 à 9 pas au moins de l'obstacle; et puis toutes les sections qui ne sauroient marcher droit se portent en avant, la plus proche de celle sur laquelle on doit doubler une épaisseur de peloton, la suivante deux, la suivante trois, etc.; ensuite elles font toutes à-droite, et doublent l'une sur l'autre. On voit cela très-distinctement en *b.*

L'aile gauche en *c. c.* laisse toujours ce qui marche en avant longer l'obstacle. Ici cette partie est entièrement repliée sur le bataillon, et l'obstacle croissant, de nouvelles files font à-gauche, et contre-marchent comme ci-devant; jusqu'à ce que cela soit fait, le bataillon s'arrête.

L'aile droite en *c. c.* doit s'arrêter à une grande distance de la pointe la plus avancée du bois, pour laisser encore doubler deux sections. La colonne de sections se porte en avant, deux épaisseurs de bataillon ou quatre grands pas; alors la seconde section de 2 double sur la troisième, et les quatre sections sur ces deux-là. Quand le bataillon est arrivé en *d. d.*, il y a long-temps que la partie pliée, marchant par le flanc, a rencontré la pointe de l'obstacle,

Digitized by Google

où celui-ci cesse tout-à-coup : elle le longe toujours en marchant par le flanc, tandis que le bataillon avance, jusqu'à ce qu'elle parvienne en *e*, où elle doit s'arrêter et se remettre ; les autres files doivent en faire autant à mesure qu'elles avancent, jusqu'à la hauteur de la pointe de l'aile en *e ;* et alors le bataillon arrivé en *e. e.* se trouveroit être parfaitement formé.

A l'aile droite, en *d. d.*, au moment où la tête de la colonne de sections rencontre le terme de l'obstacle, elle fait à-gauche, et marche par le flanc la longueur d'autant de sections qu'il y en a qui ont doublé. Dès que la première section a marché sa longueur, la seconde avance, et venue au même terrain, elle suit la première. Quand elle a passé, la troisième avance et suit aussi ; ensuite la quatrième, et enfin la cinquième en font de même. Le bataillon ayant avancé pendant ce temps-là toujours à mesure, se trouve alors sur l'alignement *e. e.* entièrement formé.

Or, voici le point de différence entre les deux évolutions. A l'aile gauche, la pointe qui longe l'obstacle ne connoît pas le point *e* où elle doit s'arrêter : si elle reste en-deçà, le bataillon n'aura pas de place pour se former ; si elle pousse au-delà, il y aura des trouées : mais à la droite, le commandant du bataillon avertit celui qui conduit la section de la tête, combien de longueurs de sections il doit marcher, supposé qu'il en ait trop doublé pour qu'il puisse le savoir de lui-même. Cet avantage est réel assurément ; car une évolution n'est parfaite, que quand elle est assurée, et que le mouvement de chaque partie qui doit y concourir est entièrement assujetti par des points directeurs, ou par la détermination du nombre de pas qu'il faut faire. De plus, rien n'est plus difficile à remettre en ordre, que le flottement qu'occasionne une troupe obligée de se serrer ou de s'ouvrir en marche : malgré cela on peut, ce me semble, balancer entre ces deux évolutions ; car celle de la droite a une autre difficulté, c'est qu'il faut connoître l'étendue de l'obstacle à la distance de l'épaisseur de tout autant de sections qu'il

Digitized by Google

y en a qui sont obligées de doubler, et que le bataillon doit s'arrêter à cette distance de l'obstacle, jusqu'à ce que le doublement soit fait. Si un obstacle un peu étendu se rencontroit tout-à-coup, on seroit embarrassé. Il y auroit un moyen sans doute, savoir, celui de faire doubler en une seule ligne toutes les sections que l'obstacle obligeroit de se rompre, sur tout autant de sections du bataillon. Mais toute troupe marchant par le flanc, s'alonge en raison de sa longueur, et cela rendroit ce mouvement sujet au même défaut que celui de l'aile gauche, qui au fond n'est que cette évolution faite de l'autre côté, afin que la partie brisée puisse marcher en potence, lorsque l'obstacle s'étend en longueur. Il paroît qu'avec un coup-d'œil juste, un bon major ou aide-major pourroit empêcher la pointe de l'aile d'arrêter trop loin en-deçà ou en-delà du juste point, et que le bataillon marchant ensuite posément, rétabliroit aisément en marche un petit dérangement d'ordre; et ces considérations nous feroient presque préférer le mouvement que fait de *a.* en *e.* l'aile gauche du bataillon dans cette figure : cependant nous ne prétendons pas décider.

Dans tout le reste de la figure, les doublemens et dédoublemens se font comme ceux de l'aile droite. Les doublemens sont clairement exprimés, soit en *b.*, soit en *c.*, soit en *f.*, où il est bon d'observer que les deux sections de 3, devant le petit étang, doublent, l'une à droite, l'autre à gauche, pour abréger le mouvement, qui est plus important que de faire doubler toutes les parties d'un peloton les unes sur les autres. De *h.* en *i.*, et de *l.* en *n.* les dédoublemens sont clairement exprimés : pour plus de clarté, nous avons lavé toujours alternativement les mouvemens, afin qu'on voie ce qui appartient à chacun.

Il y a une autre occasion où cette évolution est nécessaire, et même la seule praticable : c'est lorsque de l'infanterie doit laisser passer de la cavalerie, soit que cette infanterie soit en bataille immobile, ou lorsqu'elle est ainsi en marche. On fait alors doubler deux ou quatre sections

Digitized by Google

moitié à droite, moitié à gauche, suivant le front sur lequel la cavalerie doit déboucher.

CINQUANTE-CINQUIÈME PLANCHE.

Le pas oblique avec tout le bataillon, est le mouvement le plus difficile de toute la tactique moderne, sans aucun contredit. Il faut qu'en l'exécutant le bataillon s'aligne et se règle toujours sur le centre; de sorte qu'en tirant vers la droite, l'aile droite, ou vers la gauche, l'aile gauche, marcheront obliquement d'un côté en regardant de l'autre. Aussi n'est-il possible de faire ce mouvement que pour un espace fort borné, comme pour regagner des intervalles un peu perdus entre des bataillons. Dans tous les autres cas, on fait parcourir aux troupes ordinairement les deux petits côtés du triangle rectangle, au lieu de la diagonale.

On a imaginé une autre évolution pour cet effet, que nous n'avons cependant jamais vu pratiquer: elle consiste à faire faire un demi-à-droite ou à-gauche à chaque homme, et à les faire marcher ainsi. Nous ne croyons pas cette évolution bien faisable, au moins à en juger par le dessin que nous donnons dans *fig.* 2. Il seroit, je pense, difficile d'empêcher les pieds de ces hommes si serrés, de s'entre-choquer en marchant.

Nous avons nous-même conçu une autre évolution à cet effet, que l'on voit *fig.* 139, et qui est très-praticable pour un bataillon: c'est de faire faire un mouvement de conversion qui mette les pelotons en face de la direction de leur marche. Les ailes fixes de chaque peloton viendroient derrière la seconde, troisième, ou quatrième file *f* du peloton devant eux, suivant la grandeur de la conversion. Ces officiers songeroient toujours à conserver les distances que le mouvement de conversion auroit mis entre eux, et à se tenir derrière la file où ils se trouveroient placés par ce même mouvement. Ceux qui seroient chargés de guider la marche du

Digitized by Google

bataillon, se placeroient en *a. a. a. a.* pour guider la marche de l'aile avancée du premier peloton, laquelle arrivant la première dans l'alignement, doit être le point directeur; alors tous les pelotons ayant conservé leurs distances et leur situation respective, se trouveroient en même temps avec leurs ailes avancées dans la ligne, qu'ils formeroient par une contre-conversion égale à la première qu'ils auroient faite.

Pour un bataillon, la chose est fort aisée; mais pour plusieurs, cela devient beaucoup plus difficile. Nous avons dessiné ici les deux premiers pelotons d'un autre bataillon, à la gauche de celui de la figure : on voit qu'à cause de l'intervalle, le premier peloton de ce bataillon, qui doit régler la marche des autres, n'a pas de point régulateur lui-même. Un très-excellent tacticien, qui a bien voulu donner de l'attention à cette manœuvre, a conçu, comme le meilleur moyen jusqu'ici, d'envoyer un bas-officier, parfaitement exercé à marcher droit, devant l'aile avancée du premier peloton, aussi loin qu'il faudroit, pour qu'il fût parfaitement aligné avec le dernier peloton du bataillon sur lequel il doit se régler; alors s'il sait parfaitement conserver sa distance et son alignement, il conduira juste son bataillon.

Il faut pourtant avouer que cette évolution est encore un peu trop composée, et qu'il n'y a que des troupes parfaites, capables de l'exécuter avec quelque ordre.

QUATRIÈME

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE.

Grandes évolutions, ou manœuvres de plusieurs bataillons réunis.

CINQUANTE-SIXIÈME PLANCHE.

La première de toutes les grandes évolutions, c'est de marcher bien droit en avant avec une ligne de plusieurs bataillons; et si on croit cela une chose fort facile, on sait bien peu ce que c'est que troupes et manœuvres.

Une chose absolument nécessaire pour que des bataillons marchent bien droit en avant, c'est qu'ils soient parfaitement alignés. Et il ne s'agit pas que chaque bataillon soit bien aligné en soi-même; cela est bien nécessaire sans doute, parce que sans cela un bataillon ne sauroit bien marcher: mais cela ne suffit pas, parce que chaque bataillon seroit aligné comme une barre de fer en soi-même, et marcheroit en avant sur une ligne aussi droite que si elle étoit tirée au cordeau, que s'ils ne sont pas tous également bien alignés entre eux, jamais l'ensemble de la ligne ne pourra aller. On verra des fautes naître, on n'en conoîtra pas la source; on voudra y remédier, et plus on se donnera de peines pour y parvenir, plus on augmentera la confusion. *Fig.* 140 montre trois bataillons se portant en avant. Chacun est parfaitement aligné en lui-même; ils marchent en perfection droit devant eux, le long d'une parfaite perpendiculaire s'élévant de leur centre: mais ils n'ont pas d'abord été bien alignés entre eux, et par conséquent, au bout d'une marche de cinq cents pas ou environ, il se trouve un demi-bataillon de distance entre le second et le troisième, et les ailes des deux premiers se sont heurtées au point qu'une division a dû au moins se voir poussée hors de la ligne.

Digitized by Google

On croira peut-être qu'il est bien aisé d'aligner ainsi plusieurs bataillons sur une ligne parfaitement droite, et que les fautes que nous avons commises dans le dessin de ces trois bataillons contre le vrai alignement ne sauroient avoir lieu dans la réalité. Nous le répétons, quiconque soutient cela, n'entend rien aux manœuvres des troupes. L'inattention, l'ignorance et la mal-adresse sont trois causes qui font journellement commettre des fautes bien plus graves, et en particulier contre le bon alignement.

On trouvera là-dessus d'excellentes instructions dans l'ouvrage du général Saldern ; mais nous comptons en développer les principes les plus généraux, et par-là, faciliter l'intelligence des bonnes choses que cet excellent tacticien a dites dans son livre.

C'est une éternelle vérité en géométrie, que deux points déterminent une ligne droite; que si vous la prolongiez jusqu'aux bornes du monde, elle ne changeroit jamais de direction.

Mais c'est une éternelle vérité de pratique, que les opérations humaines sont sujettes à erreur, et que par conséquent, si vous multipliez les opérations, vous multiplierez les fautes, qui, étant d'abord insensibles, deviennent enfin intolérables. Si en donnant l'alignement d'un bout de ligne, par exemple d'un bataillon, et que là-dessus vous voulussiez file à file aligner les autres bataillons, le moindre tour d'épaule d'un homme vous feroit sortir de la direction, et vous prolongeriez tout-à-fait mal la ligne. Il faut donc simplifier les opérations. Cependant en les simplifiant, il ne faut pas les étendre au-delà des bornes des sens ou de la capacité humaine. En donnant les deux bouts d'une ligne de deux mille pas, qui seroit à-peu-près l'étendue du front de douze ou quinze bataillons ordinaires avec leurs intervalles, on exposeroit ceux qui voudroient la ranger tout d'un seul jet sur ces deux points, à lui faire décrire une convexe ou une concave, parce que l'œil humain ne sauroit juger juste des choses à de telles distances.

Il faut donc diviser une longue ligne en plusieurs grandes

Digitized by Google

parties, et aligner celles-ci les unes sur les autres, après quoi les troupes doivent s'aligner bien dans l'entre-deux entre elles. C'est le seul moyen d'éviter des fautes sensibles. La division naturelle des troupes formées en corps considérables, c'est celle des brigades commandées par un officier général. Il est bon de les composer d'un nombre impair de bataillons; savoir, de trois ou de cinq, afin que les deux ailes puissent se régler sur le bataillon du centre, ce qui est bien plus aisé que quand on doit se régler d'une aile à l'autre. Chaque brigadier a donc le soin de bien aligner sa brigade sur celle de son voisin.

Il y a ensuite trois méthodes d'indiquer un alignement à des troupes. Le premier, de donner un objet pour point de vue hors de la ligne, et de fixer ensuite un point quelconque dans la ligne. Le second, de donner deux points hors de la ligne, entre lesquels elle doit se former. Le troisième, de donner deux points dans la ligne. Dans le premier et dernier de ces cas, il est absolument important que les points donnés ne soient pas trop près l'un de l'autre, ni pourtant non plus trop éloignés, et de façon qu'on puisse les voir tous deux à-la-fois.

Lorsqu'un point hors de la ligne et un point dans la ligne sont donnés, il faut que le premier brigadier au-delà de ce point intérieur commence par ranger et aligner sa brigade; quand cela est fait, la partie de la ligne entre le point extérieur et intérieur peut s'aligner sur ce dernier et sur cette brigade. Les brigades au-delà s'alignent toujours de brigade en brigade, jusqu'au bout de la ligne, car s'ils veulent s'aligner tous à-la-fois, ils ne feront jamais que de la confusion.

Si deux points intermédiaires dans la ligne sont donnés, on s'aligne à-la-fois par brigades de proche en proche aux deux ailes.

Mais si deux points extérieurs sont donnés, alors le brigadier qui devra aligner sa brigade le premier, y travailleroit en vain tout seul. Il faut que deux hommes s'alignent ensemble entre deux points. Ils tâtonnent en avant et en arrière autour

Digitized by Google

de la ligne jusqu'à ce que celui qui se trouve le plus à droite voie son camarade à gauche en ligne droite avec le point de vue gauche; tandis que celui qui est vers la gauche, voit l'autre en ligne droite avec le point de vue de droite; alors ils sont sûrs que leurs deux points sont dans la ligne droite qu'on peut tirer d'un de ces points extérieurs à l'autre. Nous prétendons dans nos services que nos aides-majors soient parfaitement exercés à cette manœuvre; et dans un cas pareil, on en envoie tout de suite au moins deux en avant marquer des points intermédiaires. Cela fait, on a de tous côtés trois points sur lesquels la brigade directrice s'aligne d'abord, et ensuite de proche en proche les autres.

Mais comment les brigadiers alignent-ils, ou font-ils aligner leurs brigades par les commandans des bataillons? Les drapeaux étant les points les plus visibles de chaque bataillon, ce sont eux qu'on commence par aligner. Il faut pour bien aligner un point, s'en placer à quelque distance. Ainsi le premier brigadier se placera à environ quinze ou vingt pas du drapeau de son premier bataillon, de façon que ce drapeau se trouve entre lui et ses deux points de vue; étant lui-même en ligne bien droite de ces deux points, il placera bien ce drapeau-là; ensuite le commandant du second bataillon, pour que la chose aille plus vîte, en placera le drapeau en ligne avec ce premier et les deux points de vue, ou seulement l'un des deux, s'il ne peut les voir tous deux. Après cela, le commandant du troisième bataillon pourra aligner le sien sur ces deux drapeaux. Le brigadier, pour examiner si ses officiers ne se sont point trompés, ira de l'autre côté du drapeau qu'il aura placé, et verra si tous les drapeaux sont bien en ligne droite. Si cela est, il peut assez compter qu'ils sont bien alignés; sinon, il faut qu'il aille au bout de sa brigade, voir quel drapeau est mal aligné pour le bien placer. Nous disons qu'il peut assez compter, car il n'en est pas bien sûr, puisqu'il pourroit lui-même ne s'être pas placé tout-à-fait juste, en allant de l'autre côté du drapeau, entre ce drapeau et les

Digitized by Google

deux points de vue sur lesquels il l'auroit d'abord aligné, et se trouver pourtant juste sur l'alignement des trois drapeaux. Cette erreur, d'abord insensible, pourroit devenir grave par le prolongement de la ligne. Pour en être tout-à-fait sûr, il commencera par placer son aide-de-camp ou un aide-major juste entre son premier drapeau et cet officier, et alors il ira, ou bien au-delà de cet officier, voir si les drapeaux nouvellement placés sont bien alignés avec lui et l'officier qu'il a placé; ou bien il se laissera aligner lui-même par cet officier, en se mettant entre lui et son drapeau, avant de juger de l'alignement des autres drapeaux. Les trois premiers drapeaux étant ainsi bien placés, si les autres brigadiers entendent un peu leur métier, ils ne pourront manquer de prolonger juste la ligne.

Mais il ne suffit pas que les drapeaux soient bien placés, il faut que les bataillons entre deux soient bien alignés. Les drapeaux, ou les centres des trois bataillons *fig.* 140, sont parfaitement alignés, mais les bataillons eux-mêmes ne le sont pas. Il suffit qu'un porte-drapeau tourne un peu l'épaule pour que tout son bataillon prenne un faux alignement. Il y a pourtant un moyen facile pour aligner parfaitemeut les bataillons entre eux, lorsque les drapeaux sont placés. Les drapeaux de deux bataillons forment deux points extérieurs, entre lesquels deux moitiés de bataillon doivent se placer. Le capitaine à l'aile gauche du premier bataillon alignant son camarade à l'aile droite du second sur le drapeau du second bataillon; et ce capitaine-ci alignant l'autre sur le drapeau du premier, les deux points intermédiaires entre ces points extérieurs sont trouvés. Les capitaines des ailes de tous les bataillons font cela en même-temps, en tenant leurs espontons hauts droits au corps, pour mieux marquer les points directeurs. Cela fait, le bataillon qui se trouve un pas ou environ en arrière, avance pour se placer entre ces trois points.

Cette opération, longue à décrire, est très-courte à éxécuter, lorsque chacun sait bien sa besogne. Bien entendu qu'elle n'est pas nécessaire pour des troupes qui ont bien marché

Digitized by Google

dans l'alignement pour se former par quarts de conversion ; ou qui, en plaçant leurs aide-majors pour le déploiement le long de la ligne, ont bien déployé. Si ceux-là ont besoin de cette opération, c'est que la manœuvre précédente a été mal éxécutée.

CINQUANTE-SEPTIEME PLANCHE.

Les bataillons étant bien alignés, on donne un point de vue à la ligne pour lui servir de direction dans sa marche, mais il ne peut servir de direction qu'à un bataillon, qu'on nomme pour cela le bataillon directeur. Si tous les bataillons vouloient diriger leur marche sur ce point de vue, ils s'entrechoqueroient, comme on le voit dans *fig.* 141, où les trois bataillons sont parfaitement alignés, mais où l'on voit qu'ils ne pourroient pas marcher de cette manière.

CINQUANTE-HUITIEME PLANCHE.

Fig. 142 montre les divers moyens qu'on a employés dans nos services pour faire avancer parfaitement des bataillons en ligne.

D'abord, une des choses absolument nécessaires pour cela, c'est de dresser parfaitement le soldat, soit comme recrue, soit après l'avoir fait ranger dans le bataillon. Il faut qu'il marche d'un pas parfaitement ferme et égal, soit en longueur, soit en mesure. Les échelles parallèles de M. de Guibert sont le plus absurde des moyens pour cet effet. Cet officier n'a-t-il pas lu l'histoire que rapporte Locke, dans son ouvrage sur l'entendement humain, d'un homme qui ayant appris à danser dans une salle où il y avoit un coffre, ne pouvoit plus danser dès que ce coffre ne se trouvoit pas à sa place ? Il en seroit de même des soldats dressés à la Guibert ; ils ne pourroient plus marcher, s'ils ne voyoient ces lignes tendues devant eux. Il faut leur rendre la mesure du pas et son étendue absolument machinales

Digitized by Google

par un exercice constant. Il faut donner la plus grande attention à ce qu'ils marchent les épaules bien droites, et à ce qu'ils ne s'appuient pas à leur camarades dans le rang. Pour cela, il faut les faire marcher long-temps avec des distances entre chaque homme, en gardant ces distances par la seule marche directe et ferme sans y regarder. Il faut les faire marcher souvent et long-temps par rangs. Une troupe qui marchera bien sur un rang, marchera encore bien mieux sur trois. Il faut leur apprendre à se bien placer dans le rang pour n'y pas être trop serrés, ce qui est le défaut le plus dangereux pour la bonne marche.

Il faut sur-tout dresser admirablement les bas-officiers à bien marcher. On va voir qu'ils sont l'ame de la marche du bataillon. C'est à cet effet que dans le temps d'exercice, tandis que le bataillon exerce par compagnies, ou sur la place, le major ou l'aide-major prennent tous les bas-officiers qui n'ont pas place dans le rang, et les font marcher à grandes distances entre eux, un chemin connu qu'ils doivent parcourir dans un certain nombre de pas, d'une certaine mesure, sans y manquer et sans perdre le moins du monde leurs distances. Il faut que les bas-officiers de toute une armée soient exercés sur les mêmes principes, quant à la longeur et la mesure du pas; autrement, quand les bataillons se réuniront, il y aura diversité entre leur marche, et jamais une ligne ne pourra avancer en ordre; il faudra qu'elle s'arrête à tout moment pour se remettre.

Tous ces préparatifs, sans lesquels toutes les règles que nous allons donner seroient inutiles, étant bien et dûment faits, et les bataillons sur la place bien alignés, comme dans *fig.* 142, voici comment on faisoit autrefois.

On donnoit et on donne encore un point de vue au bataillon directeur. Dans la figure, c'est le bataillon du centre, et le point de vue est un clocher. Au commandement: *Bataillon, en avant*, un porte-drapeau avec deux bas-officiers bien exercés à marcher, sortoit six pas en avant de chaque bataillon. Cela se fait encore ainsi, et les brigadiers

Digitized by Google

ont soin de voir si ces drapeaux sont bien alignés entre eux, et parallèlement aux bataillons, car la moindre faute à ce sujet entraîneroit de grands inconvéniens. Cela étant fait, ces trois bas-officiers cherchoient des yeux des points de vue bien droit devant eux, sur lesquels ils pussent diriger leur marche. Un buisson, un arbuste, un piquet, une pierre, une fleur remarquable, enfin le moindre objet leur servoit ainsi de point de vue; et à mesure qu'ils en laissoient un derrière eux, ils en cherchoient vîte des yeux un autre, pour en avoir toujours deux devant eux. Le bataillon directeur cherchoit de même des points intermédiaires entre son point donné et lui, et en ayant un fixe, cela lui étoit plus facile. Cette méthode auroit été parfaite. On la trouve marquée dans la figure, où il y a divers objets dessinés sur le chemin du centre des bataillons. Mais elle étoit sujette à deux inconvéniens. Les bas-officiers pouvoient jeter les yeux à faux sur un objet s'écartant de l'exacte perpendiculaire. Si les bas-officiers d'un seul bataillon faisoient cela, la marche en étoit sensiblement dérangée; ou bien ces objets étant souvent presque imperceptibles, les bas-officiers étoient dans le cas de ne pouvoir plus les retrouver, dès qu'ils en détourneroient les yeux un moment: et où est l'homme qui puisse marcher les yeux toujours tendus sur la même place, pendant dix à douze minutes, ce qui est le tems nécessaire pour faire huit à neuf cents pas.

On a donc rejeté ce moyen, et on a imaginé ceux que voici. Au moment où les trois bas-officiers sortent du bataillon, l'aide-major aligne juste sur celui de la droite un bas-officier au premier rang, et un autre au troisième, puis il place un des officiers postés à la queue du bataillon à cinq ou six pas en ligne avec ces trois points. C'est-là que cet officier doit toujours se tenir, et observer si les bas-officiers devant lui restent tous les trois bien alignés. Le major ou l'aide-major à cheval marchent ensuite toujours alternativement derrière cet officier, c'est-à-dire, que si l'un est occupé ailleurs, l'autre se trouve là; car ces deux officiers doivent toujours jeter les yeux sur tout le bataillon, pour voir

Digitized by Google

voir la moindre faute qui se glisse dans la marche, et aller avertir, mais sans crier, le peloton et la file d'où la faute part originairement.

Pour maintenir ensuite les ailes dans l'ordre, les capitaines qui les forment ont les yeux l'un sur l'autre; et en se faisant des signes, soit d'avancer ou de reculer, ils se tiennent l'un l'autre en ligne avec les drapeaux de leurs bataillons respectifs; c'est-à-dire que le capitaine de la gauche du premier bataillon voit si le capitaine de la droite du second est en ligne avec le drapeau du second bataillon, et ce capitaine rend le même service à l'autre vis-à-vis du drapeau du premier bataillon.

On évite, lorsqu'on peut, de faire marcher obliquement les bataillons, et on aime mieux laisser une distance se resserrer de quatre ou cinq pas, parce que la marche oblique est le premier moyen de déranger l'ordre de la marche.

Alors, quand le soldat est bien dressé, que les bataillons sont parfaitement alignés, que le major, l'aide-major, les bas-officiers qui marchent devant le centre, et sur lesquels ce centre doit invariablement se régler, l'officier qui marche derrière, les deux capitaines aux ailes, font tous bien leur devoir et y donnent une attention imperturbable; alors, dis-je, mais alors seulement, on peut parvenir à faire avancer une ligne de vingt bataillons l'espace de mille ou douze cents pas sans déranger sensiblement son ordre, ainsi qu'on l'a vu souvent aux exercices de Frédéric second. Or, une ligne de vingt bataillons prussiens a près de quatre cents pas ou une demi-lieue d'étendue. Cependant si la moindre chose y manque, il y aura surement une confusion difficile à redresser.

CINQUANTE-NEUVIÈME PLANCHE.

On ne range une armée sur deux lignes qu'afin que la seconde ligne puisse soutenir la première, c'est-à-dire, ou

Digitized by Google

avancer et prendre sa place pour combattre, lorsque la première ligne est lassée, épuisée de forces ou de munitions; ou bien la recevoir dans sa retraite, lorsque la première ligne est forcée et repoussée, et arrêter par ses efforts l'ennemi qui la poursuit. Anciennement on rangeoit à cet effet les bataillons en ce qu'on nomme ligne tant pleine que vide, c'est-à-dire, avec des intervalles égaux entre eux à leur front, puis on les plaçoit en échiquier, toujours un bataillon masquant l'intervalle de deux de l'autre ligne. Cet arrangement étoit nécessaire avec des corps profonds; car par où laisser passer cette foule épaisse d'hommes à travers des corps trop épais eux-mêmes pour pouvoir aisément faire place. Mais quand on eut dédoublé les rangs jusqu'à n'en plus former que trois, les créateurs de la bonne tactique moderne sentirent que cet arrangement n'étoit plus nécessaire, et ils imaginèrent une évolution pour faire passer les bataillons d'une ligne à travers ceux d'une autre sans confusion. Il y a deux manières de faire ce mouvement; l'une en avançant, c'est-à-dire, lorsque la seconde ligne va prendre la place de la première; l'autre en retirant, c'est-à-dire, lorsque la première ligne se replie derrière la seconde.

Fig. 143, représente la première de ces évolutions. Un bataillon de la seconde ligne posé en *A. A.* directement derrière un de la première, avance sur lui; lorsqu'il en est à dix pas environ, le commandant fait faire à-droite au bataillon de première ligne, et lui ordonne de passer. Alors chaque peloton tourne en quarts de conversion par le flanc droit sur le bataillon qui avance derrière lui, trois files de chaque peloton de ce bataillon sortent vîte, et vont doubler en arrière sur leur peloton. Chaque peloton de l'autre bataillon passe en marche de flanc par ces trouées au pas accéléré, et les trois files les referment dès que cela est fait. Cependant le bataillon de première ligne continue sa marche par pelotons par le flanc, jusqu'à la distance nécessaire pour se remettre, les officiers ayant toujours la plus grande attention de maintenir leurs distances, et de marcher à même hauteur. Il n'est cependant presque pas possible que

Digitized by Google

cela réussisse parfaitement. C'est pour cela qu'arrivés à la place où le bataillon doit se reformer, ils se portent à l'aile gauche des pelotons, redressent les fautes qui peuvent s'être glissées dans l'alignement et dans les distances; et puis on fait faire aux pelotons un quart de conversion général par lequel le bataillon se trouve reformé. Cette manœuvre le porte, comme on voit, d'un peloton plus sur la droite que n'est le bataillon devant lui. C'est un petit inconvénient, mais si on vouloit l'éviter, il faudroit faire décrire la conversion en arrière aux pelotons, en alignant les droites; et réglant les distances de l'avant en arrière.

SOIXANTIÈME PLANCHE.

Fig. 144, représente ce même mouvement fait en retraite. Le bataillon de première ligne fait demi-tour à droite pour se retirer, et marche vers le bataillon de la seconde ligne. Arrivé à la distance de dix pas de ce même bataillon, il commande à droite, et il passe de la même manière que ci-dessus, à travers les ouvertures que fait faire l'autre bataillon. Cet à-droite se faisant à front renversé, met le bataillon en colonne comme s'il avoit marché par la gauche. En général, il est indifférent de faire faire à-gauche ou à-droite au bataillon; dans tous les cas, il faut seulement prendre garde quelle position cela donne au bataillon, ce que nous détaillerons ci-après. Les officiers en passant à travers l'autre bataillon, et dans toute la marche par le flanc, marchent toujours à la tête de leurs pelotons, pour les conduire en conservant leurs distances et marchant à égale hauteur. Arrivés au point où le bataillon doit se former, ils passent à l'autre aile, les alignent juste et corrigent les distances s'il y a lieu, puis ils forment le bataillon par quarts de conversion. Il faut absolument que les officiers ne se pressent pas dans cette besogne, et que le troisième attende que le second soit aligné et qu'il ait pris sa distance, avant de se ranger lui-même, et ainsi des autres successivement;

Digitized by Google

autrement ils flotteront çà et là avant de s'être bien rangés, et fatigueront leurs gens inutilement.

SOIXANTE-UNIÈME PLANCHE.

Il y a encore un autre cas : c'est lorsque la première ligne a mis l'ennemi en désordre, mais que fatiguée du combat, on fait avancer la seconde, non pas seulement pour prendre la place de la première, mais pour joindre, percer et mettre en déroute l'ennemi. Alors, dans *fig.* 145, la seconde ligne avance, et à dix pas de la première, c'est elle qui commande à-gauche, et c'est la première qui fait doubler en arrière trois files de chaque peloton. Dans ce cas la seconde, au lieu de s'arrêter lorsqu'elle est dehors pour se reformer par quarts de conversion, reste en marche, et se reforme par le déploiement en éventail des files, à mesure qu'elles sortent de l'autre bataillon. La tête a seulement soin de ralentir un peu son mouvement, pour donner le temps aux files de joindre, et à tout le bataillon de bien se remettre.

Fig. 146, montre ce même mouvement, avec cette différence, que le bataillon de seconde ligne fait à-droite, et passe en tournant par quarts de conversion à gauche, et marchant par le flanc, ce qui le met dans l'ordre d'une colonne ayant marché par la gauche ; de sorte que pour se former, les files déploient en éventail à gauche.

En général ces mouvemens ont fourni l'idée d'une autre manière de se mettre en colonne en rompant le bataillon par pelotons, et de la même façon que quand on veut traverser un autre bataillon, sans qu'il y ait lieu à un tel passage. Il y a plusieurs occasions où cette manière est fort utile, lorsqu'on veut porter une colonne promptement quelque part par la marche du flanc ; car on voit bien, par exemple, que dans ces deux figures, le bataillon de seconde ligne auroit pu partir tout de suite en se rompant par pelotons, et les faisant marcher par le flanc de son premier

Digitized by Google

emplacement, au lieu d'avancer jusqu'à dix pas du bataillon de première ligne par la marche en bataille. Nous ne l'avons pas dessiné ainsi, parce que ce n'est pas l'usage de le faire. On craint sans doute que les officiers, dans un chemin de deux à trois cents pas par le flanc, ne perdent trop de leurs distances, pour qu'ensuite au débouché, le bataillon se trouve tout de suite en ordre ; car sans cela on gagneroit beaucoup pour la rapidité du mouvement, en s'y prenant ainsi, parce que la marche par le flanc se fait au pas accéléré, et la marche en bataille au pas ordinaire.

Cependant, comme il y a d'autres cas où l'on en agit ainsi, il faut savoir les résultats de cette manière de se rompre. On admet pour principe que quand on commande aux pelotons marchant par le flanc de faire front, c'est toujours vers le premier rang que cela doit se faire. Alors on verra qu'il y a huit manières de se mettre ainsi en colonne ; quatre à front direct, et quatre lorsque vous marchez à front renversé pour vous retirer, comme fait le bataillon de première ligne dans *fig.* 144.

Lorsqu'à front direct vous vous portez en avant, et que vous faites faire à-droite au bataillon, alors vous tournerez à gauche avec les têtes de vos pelotons pour les mener par le flanc. Quand ensuite vous commanderez *front*, votre bataillon se trouvera rangé en colonne ayant marché par la gauche.

Ainsi quand dans le même cas vous ferez faire à-gauche au bataillon, vous conduirez les têtes des pelotons en tournant à droite ; et quand vous leur ferez faire front, ils seront en colonne qui a marché par la droite.

Lorsqu'à front direct vous vous portez en arrière, et que vous faites faire à-droite au bataillon, vous conduisez les têtes des pelotons par le flanc en tournant à droite ; et en faisant front, vous serez en colonne qui a marché par la droite.

Si dans le même cas vous avez fait faire à-gauche au bataillon, vous mènerez les pelotons en tournant à gauche ;

Digitized by Google

et l'ordre de la colonne, lorsque les pelotons feront front, sera comme ayant marché par la gauche.

Supposé que vous ayez fait faire demi-tour à droite au bataillon, et que vous marchiez à front renversé pour vous retirer, alors si vous faites faire à-gauche au bataillon dans cette situation, vous conduirez les pelotons pour continuer votre marche dans la même direction en tournant à droite, et au commandement *front*, la colonne se trouvera dans l'ordre de la marche par la droite.

Si dans le même cas vous faites faire à-droite au bataillon; vous marcherez dans la même direction, en faisant tourner vos pelotons par le flanc à gauche, et en faisant front, la colonne se trouvera comme ayant marché par la gauche.

Mais si dans la même situation vous vouliez rebrousser chemin, et remarcher par le flanc vers la région d'où vous êtes parti avec le bataillon; alors en faisant faire à-gauche aux pelotons, il faudroit les faire tourner à gauche, et la colonne en faisant front seroit comme ayant marché par la gauche.

Enfin, si alors on fait faire à-droite au bataillon, on conduit les pelotons à droite, et l'ordre de colonne se trouve celui de la marche par la droite.

SOIXANTE-DEUXIÈME PLANCHE.

L'évolution dont nous venons de parler, a conduit sans doute ceux qui ont perfectionné la tactique moderne, à l'employer à un objet bien important, celui de former une ligne oblique. Dans les planches où nous donnons le détail de cette manœuvre, nous avons toujours dessiné une colonne en marche. Mais elle n'en est pas moins applicable à des bataillons qui seroient en bataille sur la même place. Ils n'auroient qu'à se rompre en colonne d'une des manières que nous venons de décrire. Mais nous avons choisi dans nos dessins le cas le plus usité, et auquel on exerce par conséquent le plus les troupes.

Digitized by Google

Dans *fig.* 147, deux bataillons marchent par la gauche; ils veulent se placer de façon à former une ligne oblique à celle de leur front, s'ils se formoient sur le terrain où ils se trouvent. Cette ligne oblique peut se former en avant ou en arrière. L'un a lieu communément pour attaquer l'ennemi en se tournant, l'autre pour refuser une aile, la porter hors de combat, et lui faire gagner dans une retraite un terrain avantageux, tandis que l'autre aile bien postée maintient sa position, ou soutient encore le combat. C'est uniquement à l'égard du premier cas, savoir, de jeter un aile en avant, que nous avons marqué dans tous ces dessins la position ennemie contre laquelle ce mouvement pourroit avoir lieu. Ces deux bataillons veulent donc tourner sur leur gauche, et jeter leur aile droite en avant ou en arrière. Il faut d'abord donner un point de vue qui, avec le point fixe du pivot, doit déterminer la ligne. Ce point de vue doit être donné du côté du premier rang, afin que le pivot qui doit se diriger sur lui l'ait devant les yeux.

Pour porter la droite en avant, le peloton 8 du second bataillon étant le pivot, fait un mouvement de conversion en arrière, aussi grand qu'il faut pour se trouver perpendiculairement sur la ligne de formation. Le peloton après lui, et un ou deux autres encore, se placent par le pas de côté derrière lui, dans le même alignement et à la distance requise. Le chemin de ces pelotons étant assez court, ils n'ont pas de grands préparatifs à faire pour se placer dans la ligne. Tous les autres font à-droite, et marchent par le flanc au pas accéléré, tâchant toujours de bien garder leurs distances, pour se placer perpendiculairement à l'alignement donné. Ils y entrent successivement sans doute, et ils ne doivent pas courir, pour que les soldats ne soient pas essoufflés, que les pelotons ne se séparent pas, et qu'enfin la confusion ne se mette pas dans le mouvement. Ils ne doivent pas vouloir marcher tous à la même hauteur, mais non pas pourtant d'une manière isolée. L'expérience a fait voir que le mouvement réussit le mieux en rapidité

Digitized by Google

et en justesse, lorsque chaque peloton tient sa tête à hauteur de la sixième file de son voisin du côté du pivot. Dès qu'un peloton entre dans l'alignement, il fait front, s'aligne par le flanc parfaitement avec les autres, et prend sa distance. Lorsqu'ils y sont enfin entrés tous, et bien rangés, ce qui, pour des troupes bien exercées, ne doit pas être une longue affaire, toute la ligne se forme à-la-fois par quarts de conversion.

Quand les deux bataillons veulent jeter leur droite en arrière, tout se fait de même; excepté 1°. que les pelotons font à-gauche; 2°. que devant appuyer la droite à l'alignement, et y entrant le flanc gauche en tête, il faut qu'ils le passent de toute leur longueur; 3°. que les officiers qui ont d'abord marché à la tête de leurs pelotons pour les conduire dans l'alignement, repassent à l'autre aile dès qu'ils leur ont fait faire front pour les aligner par-là, parce que c'est de ce côté-là que se doit faire le mouvement de conversion pour se former.

SOIXANTE-TROISIÈME PLANCHE.

Dans *fig.* 148, deux bataillons dans le même ordre de marche que les précédens, veulent porter leur aile gauche en avant ou en arrière. Ce mouvement a une difficulté particulière. Le pivot est proprement le point directeur de toutes ces évolutions. Mais ici les pelotons, quand ils entrent dans l'alignement et qu'ils font front, lui tournent le dos. Cependant le cas de faire ainsi cette évolution, paroît plus fréquent que l'autre. On met ses troupes parallèlement en marche vis-à-vis de l'ennemi. La tête le dépasse de loin: il s'imagine qu'on s'en va; mais point du tout; c'est ce moment-là qu'on choisit pour jeter cette tête sur son flanc, et l'attaquer ainsi. Cela paroît devoir arriver beaucoup plus souvent que celui de porter sur l'ennemi une queue qui n'est point arrivée, et contre les intentions de laquelle il doit être beaucoup plus en garde, parce que dans une telle marche

Digitized by Google

marche on s'approche de lui, au lieu que dans celle *fig.* 148, on s'en éloigne.

Quoi qu'il en soit, on a le moyen dans ce cas-là d'ordonner à tous les pelotons de se régler sur celui qui fait le grand tour. Il est vrai qu'on risque alors que le pivot ne fût obligé de se déplacer, si le peloton tournant faisoit un trop grand tour ou terminoit sa marche en-deçà ou en-delà du vrai point. Le pivot sentiroit bien la faute, mais comment, dans cet éloignement, pourroit-il y remédier? Ou bien les officiers pourroient se retourner vers le pivot en alignant leurs pelotons, de sorte que le pivot aligneroit d'abord les trois ou quatre premiers pelotons entre lui et le point de vue, et puis les autres s'aligneroient sur ces trois ou quatre points, à mesure qu'ils entreroient dans la ligne, et après s'être alignés et avoir pris leurs distances, le dos tourné au point de vue sur le pivot, ils se retourneroient et placeroient bien leur peloton, l'homme de l'aile droite du premier rang se mettant bien à côté d'eux. Enfin les commandans des bataillons, les majors et les aide-majors, à commencer par celui du pivot, pourront aisément aider les officiers à se bien placer. C'est aussi à ces officiers de conduire la marche du peloton directeur de leur bataillon, pour qu'il ne se jette ni trop à droite, ni trop à gauche. Du reste, il n'y a point de différence entre ce mouvement et le précédent.

SOIXANTE-QUATRIÈME PLANCHE.

Dans *fig.* 149, les deux bataillons marchent par la droite, et jettent leur aile gauche en avant ou en arrière. Ils se règlent sur le pivot vers lequel leur premier rang est tourné et où doit se trouver par conséquent le point de vue. Pour jeter l'aile en avant, leurs pelotons font à-gauche, et à-droite pour la jeter en arrière, auquel cas ils passent aussi l'alignement de toute leur longueur. Dans cet ordre, c'est la manière la plus aisée de faire cette évolution.

Digitized by Google

SOIXANTE-CINQUIÈME PLANCHE.

Dans *fig.* 150, où les deux bataillons marchant par la droite portent leur droite en avant ou en arrière, c'est, par rapport à l'alignement, le même cas que dans *fig.* 148, le pivot se trouvant à la queue de la colonne. L'évolution se fait comme dans *fig.* 149, et il faut prendre les précautions indiquées *fig.* 148, pour la faire réussir juste.

SOIXANTE-SIXIÈME PLANCHE.

Cette évolution se fera beaucoup plus aisément et plus vîte sur le centre que sur l'une des ailes. Dans *fig.* 151, deux bataillons marchent par la droite, et tournent sur le centre, en jetant la droite en avant et la gauche en arrière. Leur centre est le point intermédiaire entre le huitième peloton du premier, et le premier peloton du second bataillon. Ces deux pelotons seront donc obligés de tourner un peu, et alors, à moins qu'on ne fasse marquer le point du pivot, il faudra donner deux points de vue, comme on a marqué dans cette figure; car deux points mobiles ne sauroient bien s'aligner sur un point fixe, mais bien sur deux points. Ce mouvement est du genre de celui de la figure précédente pour l'aile droite qui tourne le dos au pivot; il faut donc prendre les mêmes précautions pour la bien aligner. Les pelotons de la gauche font à-droite, ceux de la droite à-gauche, et ces derniers traversent l'alignement de oute leur longueur.

Dans *fig.* 152, les deux bataillons dans le même ordre de marche, jettent la gauche en avant et la droite en arrière, et tournent sur le peloton 7 du premier bataillon, pour montrer qu'on peut tourner sur tel point intermédiaire de la ligne qu'on veut. Alors on n'a besoin que de donner un point de vue, parce que le pivot est un point fixe. Les mêmes difficultés se rencontrent ici dans le mouvement

Digitized by Google

de l'aile droite qui a le pivot derrière elle, ce qui entraîne les mêmes précautions pour la bien aligner. Ses pelotons font à-droite, et traversent la ligne ; les pelotons de la gauche font à-gauche.

Si les deux bataillons avoient marché par la gauche, les pelotons auroient tourné à rebours, pour porter les mêmes ailes en avant où en arrière ; et ç'auroit été le mouvement de l'aile gauche qui auroit eu les difficultés marquées *fig.* 143, à soutenir pour se bien aligner.

SOIXANTE-SEPTIÈME PLANCHE.

La grande difficulté, mais aussi le grand avantage de cette évolution, c'est de la faire en avançant.

Dans *fig.* 153, on la voit s'exécutant par deux bataillons qui marchent par la droite. La moitié de la colonne doit se porter en avant, l'autre moitié en arrière. Au moment où la ligne est parvenue au point où l'alignement qu'on lui veut donner coupe la direction de marche, le premier peloton fait un mouvement de conversion pour entrer dans la nouvelle ligne de marche ; les quatre, cinq, six premiers pelotons de cette partie de la colonne qui doit se porter en avant, suivent ce premier comme à l'ordinaire. Leur nombre dépend de la longueur de cette partie de la colonne. Supposé qu'il y ait dix bataillons qui fassent cette évolution, et que cinq doivent se porter en avant, les deux premiers bataillons pourront fort bien entrer dans l'alignement de la façon usitée. Le reste fera à-droite, et entrera, les pelotons marchant par le flanc, dans l'alignement, et le traversant de toute leur longueur. Dans cette marche, bien loin de garder les distances naturelles entre eux, ils se serrent tout de suite à demi-distance. Le premier peloton de ceux qui entrent par le flanc dans l'alignement, tâche d'y entrer aussi près que possible du point où la tête a tourné. S'il y entre avant que le dernier des pelotons qui marchent

Digitized by Google

de la façon usitée dans la ligne, y soit entré, il s'arrêtera et suivra ce peloton en distance dès qu'il passera. Les autres qui se sont serrés, se serviront de ce mouvement progressif pour regagner leurs distances. S'il y arrive après, il se hâtera de le suivre, et de regagner la distance s'il en a perdu. Ce dernier cas est celui qu'il faut sur-tout tâcher d'éviter; et cela est bien facile, puisque les pelotons qui marchent par le flanc dans l'alignement, marchent au pas accéléré, et les autres au pas ordinaire. Mais au bout du compte, le mal seroit bien moins grand que dans une colonne ordinaire, où la course se communiquant progressivement, augmente pour chaque peloton; au lieu que là où la colonne serrée doit nécessairement s'étendre, la course à faire diminue pour chaque peloton à mesure de son éloignement de la tête. Les derniers pelotons ont moins sujet de se serrer, parce que leur chemin approche plus du chemin qu'il faudroit qu'ils fissent, si la colonne tournoit par cette évolution sur la place; et s'ils serroient trop, ils pourroient aisément entrer dans l'alignement plus près de la tête qu'il ne faudroit. Par exemple, supposons que seulement un quart de la colonne dût avancer dans la colonne, et que les trois quarts dussent se placer en arrière du point d'intersection; si les pelotons serroient alors tous à demi-distance, le dernier peloton se verroit trop près de la tête, et seroit obligé de reculer le quart de la colonne au moins pour se remettre en distances. Mais comme les derniers pelotons arrivent aussi les derniers dans l'alignement, parce qu'ils ont le plus long chemin à faire, les autres doivent être placés avant qu'ils viennent, et cela doit leur montrer assez tôt la direction de marche qu'ils doivent tenir pour arriver à leur point, supposé qu'ils aient d'abord un peu manqué la vraie direction par un léger mouvement vers un des côtés.

Mais, dira-t-on, pourquoi une évolution sujette à tant de difficultés? C'est que ces difficultés ne sont point insurmontables pour des officiers bien rompus aux évolutions du genre de celles *fig.* 143—152; c'est que l'avantage de cette

Digitized by Google

évolution est immense. Vous marchez devant l'ennemi pour vous former et l'attaquer; vous voyez jour à le tourner et à le prendre en flanc, mais il faut que cela se fasse vîte, avant qu'il ait le temps de s'opposer à votre mouvement, ou peut-être même de vous en punir. Il vous voit, comme dans cette figure, à hauteur de son flanc gauche, et pense que vous allez vous former pour le charger dans l'ordre parallèle. Au lieu de cela, vous prenez la nouvelle direction sur son flanc. Si vous formez la ligne comme à l'ordinaire, il faudra que tout ce qui doit pousser au-delà du point d'intersection marche, et puis quand le reste de la colonne sera arrivé au point d'intersection, elle se formera, je suppose, par le mouvement *fig.* 149. Mais en agissant comme dans *fig.* 153, tandis que la tête avance, la queue se range, et votre mouvement n'exige souvent que la moitié ou le tiers du temps. Il y a plus; c'est que si vous en agissez ainsi, il y aura un temps où la colonne se trouvera, partie dans le nouveau et partie dans l'ancien alignement. Si vous débordez l'ennemi d'un côté, il vous débordera de l'autre, à moins que vous n'ayez une supériorité si absolue, qu'elle vous dispense de toutes précautions. Alors, quoi de plus aisé à l'ennemi que de tomber sur cette partie qu'il déborde et qui se trouvera à sa portée? Mais si vous jetez vîte cette partie en arrière, elle sera en sureté avant que la moindre disposition puisse être faite de sa part pour l'entamer. Voilà comme votre évolution devient sure, de dangereuse qu'elle auroit été de toute autre manière. Un homme qui étudie l'histoire et l'art comparativement, ne pourra s'empêcher de penser que toutes ces évolutions sont l'effet de méditations faites sur la bataille de Leuthen, le plus grand évènement de la guerre de sept ans, et dont il semble que le roi a toujours travaillé à ramener l'époque sous plus de situations différentes.

Digitized by Google

SOIXANTE-HUITIÈME PLANCHE.

La *fig.* 154 montre la même évolution faite par deux bataillons marchant par la gauche. La différence en est que l'angle de conversion est moins grand que dans l'autre figure, et que le point d'intersection se trouve à la place du peloton 4, de sorte qu'il n'y a qu'un quart de la colonne qui avance dans le nouvel alignement. Par ces raisons, plus de pelotons entrent dans l'alignement par la marche du flanc, et ils se serrent beaucoup moins au second bataillon. Nous avons tracé aussi exactement que nous avons pu, au moyen de l'expérience en fait de manœuvres que nous a donné le temps que nous servons, le chemin que feroient les pelotons en serrant d'abord un peu trop et en tournant ensuite vers leur vraie place, lorsqu'ils voient les pelotons qui les précèdent placés. Cependant il faut que les officiers sachent que plus l'angle d'intersection est ouvert et s'éloigne du droit, moins les pelotons doivent serrer, et puis ils doivent approcher dans leur marche de la distance naturelle, en raison surtout de leur éloignement de la tête. Cette règle augmente encore à mesure que la partie de la colonne qui se porte en avant est petite. Ce sont-là de ces choses qu'il faut que les commandans des bataillons et les officiers de l'état-major sachent, pour en pouvoir instruire leurs officiers dans les diverses occasions. Mais il faut aussi que la belle passion du grand de la Duerre, dont MM. les génies militaires aiment tant à se targuer, n'ait pas fait oublier ces minuties aux généraux, afin qu'ils soient en état d'en avertir eux-mêmes les officiers de l'état-major des bataillons, qui, ne voyant et ne devant voir que leurs troupes, ne sauroient deviner ce que fait la tête, lorsqu'ils ne s'y trouvent pas, si on ne les en avertit. Dans une armée bien instruite, ces sortes d'évolutions réussissent très-bien, tandis que dans celle qui est mal dressée, elles jetteroient les troupes toutes en un tas, parce qu'on n'y connoît ni les principes, ni les aides.

Digitized by Google

SOIXANTE-NEUVIÈME PLANCHE.

Fig. 155 représente une évolution qui a la plus belle apparence, mais qui est peut-être impossible à exécuter avec une ligne de dix à douze bataillons, quoiqu'elle soit assurément très-faisable avec un point d'aile de deux, de trois ou de quatre bataillons, pour la porter inopinément dans le flanc de l'ennemi.

On voit ici deux bataillons marchant droit en avant de *A. A.* en *B. B.* Là, ils veulent former une oblique vers leur droite. Le premier peloton fait la conversion du nombre de pas qu'on lui indique, qui ne peut outre-passer que de très-peu ceux qu'exige l'angle de quarante-cinq degrés. Tout le reste de la ligne marche par le pas oblique de cette façon; dès que le second peloton parvient au bout de l'aile du premier, il se détache de la ligne par un pareil mouvement de conversion, et s'aligne avec le premier. Les pelotons 3, 4, 5, etc. en font de même à leur tour jusqu'au dernier peloton de la ligne. On ne peut décrire par-là qu'une oblique de cinquante degrés avec l'ancienne position, par la nature déja débattue du pas oblique. De plus, on sent combien cela fatigueroit dix bataillons, dont le dernier marchant par la corde de l'angle de quarante-cinq à cinquante degrés, devroit se mouvoir obliquement la longueur de sept à huit bataillons au moins, et toujours dans le plus grand ordre possible, sans quoi le mouvement ne sauroit réussir le moins du monde. Mais pour un petit nombre de bataillons, dont la ligne diminue à chaque pas qu'ils avancent, la chose est possible, même à la guerre.

Et de plus, il faut éprouver toutes les bonnes évolutions, et ne les rejeter que quand elles se montrent absolument impraticables par des difficultés accessoires.

Digitized by Google

SOIXANTE-DIXIÈME PLANCHE.

La ligne oblique que nous venons de décrire jusqu'ici, est admirable pour l'attaque à l'arme blanche, et dans tous les cas où, après les premiers feux d'usage, et avec lesquels il faut amuser le soldat en marche, rien ne vous empêche de joindre l'ennemi. Vous le prenez alors en flanc et à dos, et quelque longue que soit sa ligne, en avançant toujours, vous la battrez d'un bout à l'autre. Mais si cet ennemi a un poste dont il faille le chasser à coups de feu, cette oblique ne vaut rien, parce qu'il n'y a qu'une petite partie de vos feux qui agissent sur l'ennemi, attendu que des deux côtés votre ligne s'en éloigne, et qu'il n'y a qu'un bout qui soit à la portée des armes à feu. Mais ce feu est d'écharpe, dira-t-on? A cela nous répondons que le feu d'écharpe n'a pas plus d'effet sur un corps mince, que le feu de front; que pour les balles sur-tout, il ne sauroit y avoir de différence entre les feux sous ce rapport, si ce n'est quant à leur effet sur l'imagination du soldat, sur laquelle le feu de mousqueterie n'a pas beaucoup de prise, si ce n'est par son effet réel. Cependant il est toujours d'une importance extrême de n'attaquer, tant qu'on peut, qu'avec une partie de l'armée, et de refuser l'autre. C'est ce qui a fait imaginer l'attaque en échelons, dont on voit le dessin *fig.* 156, où on attaque parallèlement un point de l'ennemi, qu'on soutient de proche en proche par d'autres troupes, jusqu'à la partie entièrement hors d'attaque.

Voici quels sont les principes de l'attaque en échelons.

On fixe d'abord la force de l'échelon d'attaque sur les circonstances, il sera d'un; de deux, de trois bataillons, plus ou moins.

On fixe le nombre d'échelons dont sera composé chaque ligne, et la force de chacun, également sur les circonstances. Les échelons les plus proches de celui d'attaque sont

Digitized by Google

sont souvent plus forts que les plus éloignés, lorsqu'ils sont exposés à quelque grand effort de la part de l'ennemi.

Enfin on fixe la distance de chaque échelon sur leur nombre et sur la distance à laquelle on veut tenir l'aile refusée de l'ennemi. Cependant la distance ne doit jamais outre-passer la peeport ée du fusil, c'est-à-dire, cent vingt à cent cinquante pas tout au plus; soit afin que le feu de ces bataillons puisse empêcher surement l'ennemi de hasarder une attaque en flanc sur l'un des échelons avancés; ou qu'en une ou deux minutes on puisse tomber sur son flanc à lui-même, s'il avoit l'audace, malgré le feu, de hasarder une telle attaque. Plus les distances sont petites, plus l'attaque est forte. Supposons une armée de vingt bataillons à chaque ligne; que les deux premiers échelons soient de trois bataillons, les autres de deux, à cent pas de distance; cela fera neuf échelons pour toute l'armée, et huit distances; de sorte que l'aile refusée sera à huit cents pas de distance du premier bataillon; et celui-ci étant lui-même à deux cents pas de l'ennemi, quand la charge commencera en plein, il y aura mille pas de distance au moment de l'attaque entre l'aile refusée et l'ennemi.

Dans *fig.* 156, on a voulu donner une idée de cette évolution, en dessinant dix bataillons sur deux lignes attaquant en échelon par la gauche. Chaque échelon est composé d'un bataillon de chaque ligne, à quatre-vingt pas de distance ou environ; de sorte que le bataillon de la droite se trouve à trois cent vingt pas du premier échelon. Il faut absolument que les commandans donnent la plus grande attention à compter les pas que fait l'échelon qui les précède, pour commander *marche* au leur; car quoique quatre à cinq pas de différence ne fissent point un objet fort important, sans cette exactitude on ne pourroit compter sur rien. Quand l'attaque des premiers échelons a réussi, la ligne se reforme communément, soit que le premier échelon s'arrête tout court sur le terrain qu'il vient d'emporter contre l'ennemi, soit qu'il continue à avancer au demi-pas, pour laisser le tems aux autres de le joindre au pas ordinaire.

Digitized by Google

SOIXANTE-ONZIÈME PLANCHE.

Fig. 157, représente un cas rare, mais qui peut avoir lieu si l'endroit foible de l'ennemi se trouvoit à son centre, et qu'on voulût, ou conserver l'appui de ses ailes, ou ne pas les exposer à un feu trop meurtrier. Faire avancer une pointe au centre, et y attacher les ailes en oblique, seroit certainement une manœuvre très-dangereuse. Ces ailes seroient exposées à une enfilade et à des revers très-meurtriers de la part de batteries convenablement placées; et si la pointe avancée étoit battue, une grande partie de ces ailes se verroit coupée et prise en flanc et à dos. Ce seroit-là justement la manœuvre que firent les Anglois à Fontenoy, où ils furent battus; au lieu que s'ils avoient attaqué alors en échelon, leur victoire étoit assurée, car la cavalerie auroit eu partout des ouvertures pour achever les succès de l'infanterie, et empêcher les troupes françoises battues de se reformer.

Ici dix bataillons sur deux lignes attaquent en échelons par le centre. Le bataillon du centre de chaque ligne marche le premier, et avance le nombre de pas fixé; ensuite suivent deux autres bataillons de chaque aile, et enfin à leur tour les deux derniers. L'attaque ayant réussi, la ligne se reforme de la manière dessinée dans cette figure, et détaillée dans l'autre. Pour rendre l'évolution plus claire, nous avons, dans ces deux planches, lavé d'abord le mouvement en échelons, jusqu'au moment de la marche des deux derniers bataillons, et ensuite la reformation de la ligne.

SOIXANTE-DOUZIÈME PLANCHE.

Supposons qu'une ligne de cinq bataillons se soit formée en oblique en *A. C.* pour gagner le flanc de l'ennemi; certainement son aile au point *A*, dépasse le flanc droit de la position ennemie. Cependant si la ligne marchoit ainsi droit en avant à l'attaque, suivant la direction *A. B.*, au lieu de

Digitized by Google

donner sur le flanc de l'ennemi, elle lui présenteroit le sien à découvert, et en butte aux manœuvres du bout *B. D.* de sa ligne. Dans ce cas-là, il faudra recourir à l'attaque en échelons, et remettre la ligne en parallèle à cet effet. Cela se fera de la manière suivante. L'attaque devant se faire ici par la gauche, chaque bataillon fera une conversion en tournant sur l'extrémité de l'aile gauche ; cette conversion se fera comme les conversions de bataillon en général. Le général déterminera le nombre de pas que fera le peloton du pivot ; tous les autres feront la moitié, et entreront ensuite successivement dans l'alignement. Alors la ligne se trouvera naturellement en échelons, mais qui ne seront pas assez éloignés : il s'agit donc de savoir combien de pas un bataillon a gagné sur l'autre. Nos bataillons ont huit pelotons, et un peloton d'intervalle, cela fait neuf. Supposons que la conversion totale de chaque peloton ait été de quatre pas ; $4 + 8 = 36$: chaque bataillon sera de trente-six pas plus avancé que l'autre. Si ensuite vous voulez mettre cent vingt pas de distance entre chaque échelon, chaque échelon attendra que le précédent ait fait vingt-quatre pas pour se mettre en marche.

Je n'ai pas pu apprendre si ceux qui ont imaginé cette évolution ont observé que les intervalles s'évanouissent totalement entre les bataillons, lorsque les conversions se font, pour peu que l'angle soit un peu considérable. Si on regardoit cela comme un inconvénient, il faudroit commencer par faire faire un nombre de pas obliques aux bataillons, nombre que le coup-d'œil des commandans pourroit seul déterminer. Ce mouvement oblique est peu de chose pour les bataillons les plus proches du premier échelon ; mais il devient long et incommode pour ceux qui en sont éloignés. Cela pourra faire naître des difficultés dans cette évolution, auxquelles il faudra songer à remédier, soit en faisant d'abord prendre de plus grandes distances aux bataillons en se formant en *A. C.*, soit en faisant doubler un échelon, et en ne faisant mouvoir que les premiers en oblique, qui effectivement sont les plus pressés d'avoir leur distance ; soit

Digitized by Google

enfin en laissant marcher les bataillons ainsi, et songeant seulement à empêcher les inconvéniens qui en pourroient naître. Lorsque alors on avance ainsi, les troupes dépassent réellement l'ennemi, et elles peuvent se replier en crochet pour le prendre en flanc et à dos.

SOIXANTE-TREIZIÈME PLANCHE.

La retraite en échiquier qui forme l'évolution représentée *fig.* 159, est une manœuvre assez connue. Elle est dessinée ici comme s'exécutant par sept bataillons sur une ligne. Ils sont numérotés de la droite à la gauche, et non point comme ceux des deux figures précédentes, suivant leur rang dans l'ordre de bataille. On commence communément à faire retirer les bataillons pairs, parce que si le nombre en est impair, comme ici, les ailes restent couvertes et appuyées; et si le nombre est pair, alors une aile étant toujours obligée de quitter son appui, il est, généralement parlant, indifférent que ce soit la droite ou la gauche. Cependant si quelque bataillon pair étoit sensiblement bien posté pour couvrir la retraite, pour soutenir une batterie postée là à cet effet, on sent bien que cela formeroit une exception à la règle observée dans cette figure, où les trois bataillons 2, 4, 6, font d'abord demi-tour à droite pour marcher cent cinquante pas en arrière, qui est la distance usitée, que l'on raccourcit pourtant devant un ennemi très-menaçant. Dès que ces bataillons sortent de la ligne, les autres font ce qu'on nomme des flancs, c'est-à-dire, ils jettent de chaque côté un peloton en potence en arrière, pour arrêter les escarmoucheurs ennemis qui voudroient pénétrer entre les bataillons immobiles, afin d'arrêter et harceler ceux qui se retirent. Quand les bataillons pairs sont arrivés à leur distance, ils font volte-face vers l'ennemi. Alors les bataillons impairs commencent leur retraite, et marchent, avec les pelotons des ailes qui les précèdent en potence, cent cinquante pas derrière les bataillons pairs. Dès qu'ils ont passé les bataillons

Digitized by Google

pairs, ceux-ci font des flancs, mais non auparavant; parce qu'auparavant, leurs flancs ne sont pas sujets à être attaqués, et qu'au contraire ils ne doivent songer qu'à bien couvrir tout l'intervalle entre les bataillons qui sont en marche de retraite. C'est pour cela que ceux-ci se mettent aussi à front étendu sur leur second emplacement, lorsqu'ils doivent couvrir la retraite des bataillons pairs. De cette façon, cette retraite alternative continue toujours jusqu'à ce que la ligne arrive, ou à une place de sureté, ou devant un défilé où elle se reforme, soit pour se jeter dans le défilé avec les précautions nécessaires devant un ennemi qui serre, soit pour se mettre en marche d'une façon plus commode.

Il faut noter que dans la retraite, on ne doit jamais s'astreindre si fort, ni à la direction, ni aux distances, qu'on n'occupe les hauteurs avantageuses propres à couvrir efficacement la retraite. Dans le troisième mouvement, le bataillon 6 voyant en se retirant une hauteur vers sa gauche, s'y porte par le pas oblique: pour dégager ensuite son front autant que possible, le bataillon 5 marche obliquement, afin de passer dans l'intervalle qui reste entre 4 et 6, ce que ces deux bataillons peuvent faciliter en jetant des flancs sur les ailes, au moment ou 5 arrive. Hors de là, cela ne seroit même pas nécessaire, parce que si une partie d'un bataillon donnoit contre l'autre dans la retraite, elle pourroit le traverser par le mouvement du passage d'une ligne à travers l'autre. Dans le quatrième mouvement, 5 trouvant à sa droite une autre hauteur, s'y porte également par le pas oblique; et 3 rencontrant une hauteur sur sa marche, à cinquante pas en-deçà du chemin qu'il devroit proprement faire, s'y arrête. Enfin, dans le cinquième mouvement, 4 trouvant également une hauteur sur sa droite, s'y porte par le pas oblique.

Digitized by Google

SOIXANTE-QUATORZIÈME PLANCHE.

La *fig.* 160, représente la retraite en échiquier, exécutée par un corps de quatorze bataillons sur deux lignes: nous les supposons à trois cents pas de distance, comme celle qu'on leur donne ordinairement. Les bataillons impairs de la seconde ligne répondent aux bataillons pairs de la première. Le premier mouvement commence par les bataillons pairs de la première ligne, qui marche cent cinquante pas en arrière, pour se placer entre la première et la seconde. Le second mouvement se fait par les bataillons impairs de la première ligne, qui font six cents pas en arrière, pour se porter à trois cents pas de la seconde. Le troisième mouvement se fait par les bataillons pairs de la première ligne, qui font trois cents pas pour se porter à cent cinquante pas derrière la seconde, et à autant en avant des bataillons impairs de leur ligne. Le quatrième mouvement est exécuté par les bataillons impairs de la seconde ligne, qui vont se placer à cent cinquante pas en arrière de leur emplacement. Par le cinquième mouvement, les bataillons pairs de la seconde ligne vont se porter à six cents pas de leur emplacement, et à trois cents pas derrière les bataillons correspondans de la première ligne. Dans le sixième mouvement, les bataillons impairs de seconde ligne marchent six cents pas en arrière, et se trouvent par-là à cent cinquante pas derrière les bataillons les plus reculés de la première ligne. Par le septième mouvement, les bataillons pairs de seconde ligne font également six cents pas en arrière, et se trouvent par-là à cent cinquante pas derrière les bataillons impairs de leur ligne: alors la retraite se trouve dans l'ordre où elle doit continuer jusqu'à son dernier terme, chaque partie de ligne continuant à marcher six cents pas en arrière alternativement dans l'ordre où elle se trouve. Lorsque les lignes doivent se reformer, comme ici, les bataillons pairs de

Digitized by Google

seconde ligne marchent à leur emplacement six cents pas en arrière, où ils restent, et sont joints par les bataillons impairs de la même ligne, qui ne font alors que quatre-cent cinquante pas : ensuite les bataillons impairs de la seconde ligne marchent à six cents pas sur leur emplacement; et les bataillons pairs vont les joindre en marchant quatre cent cinquante pas. Il se trouve que dans cette figure, les deux lignes ont fait de cette manière treize cent cinquante pas en retraite.

Les bataillons se retirent toujours à travers ceux qui sont derrière, par le mouvement *fig.* 144.

On trouvera dans l'histoire un fait qui pourra servir de point de comparaison à cet égard, entre la tactique de deux différentes époques et ordonnances : c'est la retraite du maréchal de Luxembourg, en 1693, de son camp d'Écluse à celui de l'abbaye d'Heylesem. Ceux qui étudient l'application de la tactique particulière à la grande tactique, pourront rechercher de quelle façon ils auroient appliqué la retraite en échiquier que nous venons de décrire, à la situation du maréchal, et examiner si ses évolutions ont été plus sures et plus courtes que celles que nous aurions pu faire avec nos manœuvres.

SOIXANTE-QUINZIÈME PLANCHE.

Les conversions sur l'axe d'un corps rangé sur deux lignes doivent être mises au nombre des évolutions les plus difficiles. Dans les manœuvres de cette nature dont nous avons eu connoissance, il nous a paru qu'on n'en avoit pas encore entièrement approfondi la théorie. Nous allons tâcher d'y suppléer. Le mouvement de la première ligne ne souffre aucune difficulté : il se fait comme dans *fig.* 15, 16 et 17, joint à *fig.* 18, en cas que l'évolution se trouvât menacée par de la cavalerie ennemie. Mais le mouvement de la seconde ligne est embarrassant. Si on fait

Digitized by Google

tourner les deux lignes chacune sur leur centre, ou sur tel autre point correspondant, non-seulement l'une débordera de beaucoup l'autre d'un côté, et en sera également débordée de l'autre, mais encore elles se rapprochent considérablement. Dans la *fig.* 161, le tour des deux lignes est d'environ soixante degrés, et elles se sont rapprochées de près de la moitié, en se débordant de près d'un bataillon à chaque aile. Si elles avoient fait un quart de conversion entier, elles seroient tombées l'une dans l'autre, et se seroient débordées mutuellement de tout ce qui peut tenir de troupes en bataille dans leur intervalle.

Voici donc, ce me semble, les principes qu'il faut fixer; et il est d'autant plus nécessaire de les fixer, et de se les familiariser, que ceci n'est jamais une de ces évolutions qu'on puisse préparer à l'avance. Sans cela, on n'auroit qu'à éloigner d'autant les lignes, et les faire déborder à proportion, en les rangeant d'abord, après quoi elles se trouveroient, la conversion faite, dans la distance et la situation respective convenable; mais dans la réalité, ce mouvement n'est presque jamais l'effet que de deux causes; savoir, lorsqu'il se fait offensivement, de ce qu'après s'être rangé sur deux lignes dans une certaine situation, on voit qu'en postant obliquement ces troupes, on pourroit attaquer l'ennemi avec plus d'avantage; et lorsqu'il se fait défensivement, c'est que l'ennemi vous menace tout-à-coup d'une attaque très-dangereuse, si vous ne changez de position. Si à la bataille de Leuthen, les Autrichiens, en voyant le roi tirer vers leur gauche, avoient su faire habilement une conversion sur leur centre, le beau projet de ce grand monarque échouoit infailliblement; mais il falloit la faire sans doute avant l'attaque, et la faire assez vîte pour n'être pas pris sur le temps; car des troupes en déroute, quand elles seroient les mieux exercées du monde, ne sauroient exécuter des évolutions en bon ordre.

Dans une conversion ordinaire, le dernier rang doit faire un mouvement de côté, en même temps qu'il se porte en

avant

Digitized by Google

avant. C'est donc là aussi le cas de la seconde ligne, dans ce genre d'évolutions; avec cette différence, que l'intervalle entre les trois rangs d'une troupe est très-petit et rempli, et que celui entre deux lignes est très-grand et vide; de sorte que le mouvement de côté est dans les mêmes proportions, et beaucoup plus vague et difficile.

La première chose sera donc de fixer combien de pas en avant et à côté il faudra que le point de la seconde ligne, correspondant au pivot de la première, fasse dans tous les degrés de conversion, pour qu'ils se retrouvent dans leur situation respective. Cela différera selon les distances entre les deux lignes; mais en les calculant pour une distance donnée, comme ces mouvemens seront toujours proportionels, une simple règle de trois suffira pour les trouver pour toutes les distances possibles. Nous avons donc calculé la table suivante, fixant l'intervalle entre les deux lignes à deux cents pas: alors le point correspondant devra faire, vers le côté où se fait la conversion,

Pour 5 degrés.....	17 pas de côté.	
10.....	34.....	3 pas en avant.
15.....	51.....	7
20.....	68.....	13
25.....	84.....	19
30.....	100.....	28
35.....	104.....	37
40.....	128.....	47
45.....	141.....	59
50.....	153.....	72
55.....	163.....	86
60.....	172.....	100
65.....	181.....	116

Digitized by Google

Pour 70 degrés ..... 187 pas de côté.... 132 pas en avant.
75..... 193..... 149
80..... 197..... 166
85..... 200..... 183
90..... 200..... 200

Cette table paroîtra également longue et difficultueuse; mais il faut songer, que quelque pas de plus ou de moins ne font pas une affaire; que pour toute conversion au-dessous de vingt-cinq degrés, le rapprochement des lignes sera insensible, et leur débordement peu de chose; de sorte que là, les deux lignes peuvent tourner sur le même pivot; qu'à soixante-quinze degrés et au-delà, le nombre de pas de côté est toujours à-peu-près égal à la distance entre les lignes. On voit donc que la table pourroit très-bien se raccourcir et se faciliter de la manière suivante, et de plus, s'exprimer en pas de conversion, comme une chose plus connue dans nos services. Le quart de conversion total exigeant, je suppose, douze pas, voici quelle seroit la table qu'auroient nos aide-maréchaux-des-logis ou nos aide-de-camps, et suivant laquelle ils seroient en état d'instruire les troupes du centre de ce qu'elles auroient à faire.

Pour une conversion de	Les troupes du centre feroient	
3 pas	80 pas de côté.....	20 pas en avant.
4.....	100.....	36
6.....	140.....	60
8.....	170.....	100
9.....	200.....	150
10.....	200.....	170
12.....	200.....	200

Digitized by Google

Le centre peut tomber au milieu d'un bataillon, ou dans l'intervalle de deux bataillons : dans le premier cas, il n'y auroit que ce bataillon qui parcourroit les deux petits côtés du triangle des deux mouvemens en avant et de côté; dans le second, cela se feroit par les deux bataillons entre lesquels le centre tombe.

Cela fixé, on envoie d'abord un drapeau porté, s'il le faut, par un homme à cheval, marquer le point où le centre de la seconde ligne doit se trouver dans la nouvelle position. En même temps les aide-majors des bataillons partent de là pour marquer les ailes de leurs bataillons le long de la nouvelle ligne; ceux des bataillons de l'aile droite, marquant l'aile gauche de leurs bataillons, et ceux de la gauche, à compter du point de conversion, l'aile droite des bataillons.

D'après ces principes, nous allons, en expliquant les figures, faire concevoir l'ordre de ces évolutions.

Fig. 162, montre quatre bataillons de chaque ligne faisant cette évolution à droite. L'angle est de vingt-deux degrés et demi, c'est-à-dire qu'un peloton, tel que nous le supposons, feroit trois pas pour l'exécuter; ainsi les troupes du centre feront quatre-vingts pas de côté et vingt en avant. Les deux bataillons *g. g.* et *f. f* se rompront donc par conversions à gauche des pelotons en colonne à gauche, et marcheront ainsi quatre-vingts pas vers la gauche, ce qui forme le second emplacement de *g. g.* et de *f. f.* tel qu'on le voit dans la colonne : ensuite observant où le nouvel alignement coupe leur colonne, ils s'y forment par l'évolution correspondant à *fig.* 152 : par ce moyen, ils n'ont pas besoin de faire de pas en avant. En attendant, tous les bataillons des deux lignes font à-gauche, et se rompent en colonne par le mouvement d'une ligne qui en traverse une autre, non pas pourtant de façon à sortir perpendiculairement de leur ligne, mais obliquement, pour que le peloton de la tête de leur colonne, celui qui aura le plus court mouvement à faire, arrive à la distance d'un peloton de son aide-major *a*; les autres accompagnent

Digitized by Google

sa marche de façon à se mettre en distance avec lui. Les bataillons de la droite, qui se meuvent ici en arrière, traversent l'alignement de toute leur longueur : s'étant ensuite bien placés en distance, ils se reforment par un quart de conversion dans la ligne *e. e. f. f g. g. h. h.*, distinguée par le lavis. Cette évolution est très-aisée à faire, parce que les deux lignes ne se coupant pas, ne sauroient s'embarrasser l'une l'autre. Il y a plus, c'est qu'en général ce mouvement devient plus aisé pour chaque bataillon, dans tous les cas, à mesure qu'il est plus éloigné du centre : aussi n'avons-nous dessiné que ceux qui en sont les plus proches.

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME PLANCHE.

Dans cette *fig.* 163, huit bataillons font une conversion équivalant à six pas vers la gauche : le centre a par conséquent cent quarante pas à faire de côté, et trente pas en avant.

Alors le drapeau étant placé, les bataillons *g. g. f. f.* marchent en avant trente pas moins la longueur d'un peloton, qui, étant supposé de douze pas de longueur, ils feront dix-huit pas en avant, et puis cent vingt-huit de côté, après s'être rompus par quarts de conversion à droite en colonne de pelotons, parce qu'ils doivent marcher de côté, la distance fixée dans la table, moins la longueur d'un peloton : alors ces deux bataillons entreront par l'évolution de *fig.* 151 dans leur alignement, et s'y formeront ; en même temps le bataillon *e. e.* sortira en colonne de sa ligne par un à-droite en avant, comme *h. h.* dans la figure précédente ; et *h. h.* fera également à-droite, et sortira en arrière de sa ligne, comme *e. e.* dans l'autre figure. Ces deux bataillons se porteront, *e. e.* avec son peloton 8, et *h. h.* avec 1, à la distance d'un peloton de leur aide-major *a. a.*, les autres pelotons dirigeant leur marche sur celui-ci, pour entrer avec les distances convenables dans la ligne, où ils se formeront par un quart de conversion général le long de la ligne *h. e.*

Digitized by Google

SOIXANTE-DIX-HUITIÈME PLANCHE.

Dans *fig.* 164, le mouvement devient plus difficile, parce que la conversion est plus grande: elle répond à celle de neuf pas dans la table. Le point du pivot répond au centre d'un bataillon, le corps étant composé de dix bataillons sur deux lignes.

Ce bataillon *H. H.* marche donc en avant 138 pas, = 150 — 12, et se rompant ensuite en colonne de pelotons par quarts de conversions à gauche, il marche vers le côté 188 = 200 — 12 pas: alors son peloton 5 se trouve toucher au drapeau; il entre dans la ligne par l'évolution dessinée *fig.* 151, pour deux bataillons. Les bataillons *I. I.* et *L. L.* font à-gauche, et tournent en colonne vers la droite, pour marcher à la distance requise de leurs aide-majors *a. a.* On observera que la conversion étant grande, les pelotons doivent se serrer, sur-tout ceux du bataillon *I. I.* comme plus proche du centre. L'aide-major de *I. I.* doit aussi se hâter de se placer, afin que ce bataillon soit à sa place avant que le peloton de la tête de *H. H.* arrive au drapeau, car sans cela le mouvement de ces deux bataillons s'entrevêtreroit l'un dans l'autre.

P P et T T font également à-gauche; mais le mouvement de P P, qui est le plus proche du centre, est également un peu embarrassé. Les premiers pelotons ne pourront pas d'abord se dégager; ils longeront la ligne, et il n'y aura pas même de mal que le bataillon s'étende en marchant par le flanc, parce qu'alors les pelotons pourront mieux voir où ils doivent diriger leur marche, lorsque le premier se trouvera près de sa place. Le mouvement de T T, est beaucoup moins difficile. Les pelotons voyant leur aide-major *a*, peuvent tout de suite diriger leur marche sur lui. Cette aile de la seconde ligne doit se hâter de déblayer son terrain, que coupe l'alignement de la première; ainsi que l'aile opposée de la première ligne,

Digitized by Google

doit se hâter de faire place à celle de la seconde, qui doit également manœuvrer sur l'emplacement que cette aile occupe.

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME PLANCHE.

Enfin le mouvement le plus difficile, c'est celui du quart de conversion entier, représenté dans *fig.* 165. Chaque ligne est également composée de cinq bataillons, et le pivot tombe sur le centre du bataillon H H. Le mouvement se fait vers la gauche. Le bataillon H H commencera d'abord par se rompre en colonne vers la droite, pour ne pas embarrasser l'évolution de la première ligne, comme il feroit s'il se portoit d'abord en avant. Il marche vers le côté droit l'espace de 188 pas = 200 — 12 ; ensuite ses pelotons font tous à-gauche, et se portent en marchant par le flanc droit l'espace de 188 pas. Alors le peloton 4 se trouvera au drapeau, et le bataillon entrera dans son alignement, où il se formera par un mouvement semblable à celui de *fig.* 151 ou 152.

Tous les autres bataillons feront à-droite. Les pelotons de G G, se resserreront considérablement, et marcheront presque côté à côté, le peloton 8 qui forme la tête de la colonne, passant dès qu'il le peut derrière le nouvel alignement, à un peloton de distance au moins de H H ; le mouvement des pelotons de F F est moins gêné, et s'il y avoit encore d'autres bataillons à cette aile, leur marche seroit encore plus aisée.

Il en est de même de la marche de J J : ce bataillon longe l'ancien alignement, jusqu'à ce qu'il apperçoive son aide-major *a*, vers lequel le peloton 1 dirige son mouvement, qui se fait ici en avant ; les autres se détachent ensuite, à mesure que par le chemin de celui qui les précède, chacun voit celui qu'il a lui-même à prendre. Le mouvement de L L, et des bataillons plus éloignés, s'il y en avait, est beaucoup plus aisé. On voit que les pelotons 8, 7 et 6 de G G, sont obligés de se tenir fort à-droite

Digitized by Google

pour passer derrière la ligne de la nouvelle position; et que les pelotons 1, 2 et 3 de J J, vont se placer en avant de leur ancienne position, quoiqu'ils appartiennent proprement à l'aile qui se porte en arrière. Nous avons fixé la longueur d'un bataillon avec son intervalle à 200 pas, et établi un intervalle pareil entre les deux lignes; mais si la distance des deux lignes étoit de 300 pas, ou si les bataillons étoient moins étendus, et encore plus si ces deux causes se réunissoient, il se pourroit que tout GG, et même une partie de FF, tombât entre les deux lignes de la nouvelle position; alors cela gêneroit beaucoup plus ce mouvement. Il faudroit que toute la partie enclavée entre les deux lignes de l'aile qui se jetteroit en avant, se serrât pour passer derrière le nouvel alignement de HH, et il faudroit que le même nombre de pelotons de l'aile qui se jette en arrière, allât se porter en avant de l'ancienne ligne, comme font ici les pelotons 1, 2 et 3, de JJ. Cela n'est pas fort difficile, sans doute, si vous supposez que tous les majors et commandans des bataillons connoissent à fond les propriétés de cette évolution; et ils la connoîtront lorsqu'ils voudront l'étudier: mais cette supposition est toujours un peu forte. A ce propos, nous noterons que c'est au major à conduire le peloton de la tête de la colonne de son bataillon, à un peloton de distance de l'aide-major qui marque l'aile.

Mais si on veut éviter ces difficultés, qui n'ont lieu que lorsque le point de l'axe ou du pivot tombe sur le centre d'un bataillon, que la distance des lignes est de 300 pas, et que la conversion est de 75 degrés et au-delà, on n'a qu'à faire mouvoir les trois bataillons du centre GG, HH, JJ, comme fait le seul bataillon HH, ce qui est fort aisé, et alors rien n'arrêtera le reste de l'évolution. Il faut encore noter à ce sujet, que les bataillons qui entrent ainsi dans le nouvel alignement, font constamment marquer à leurs aide-majors l'aile opposée à celle vers laquelle se fait l'évolution, ou pour mieux dire encore, l'aile qui se porte en avant.

Digitized by Google

Il n'est pas besoin de dire à un lecteur intelligent, que quoique nous ayons supposé que cette évolution se fasse toujours sur le centre exact de toute la ligne, nous avons donné des éclaircissemens suffisans pour montrer comment elle doit se faire sur tel point intermédiaire ou extrême de tel corps, sur deux lignes qu'on voudra. Car supposez dans *fig.* 162, que les bataillons qui y sont dessinés sur chaque ligne, soient les septième, huitième, neuvième et dixième d'un corps sur deux lignes de 12 bataillons chacune, à compter de la gauche vers la droite; on voit que les bataillons 1, 7 de la seconde ligne de ce corps, se meuveront comme HH, 8 et 9 comme GG et FF, et 10, 11, 12, comme EE. Si dans *fig.* 164, le corps avoit 20 bataillons dans chaque ligne, et que FF, GG, HH, JJ et LL fussent les bataillons 5, 6, 7, 8 et 9 de la seconde ligne, à compter de la droite à la gauche, les bataillons 1, 2, 3, 4, 5, 6, feroient leur évolution comme la font ici FF et GG; 7 la feroit comme HH, et les 13 autres bataillons comme JJ et LL. Si la pointe de l'aile gauche formoit le pivot, on n'a qu'à couvrir tout le mouvement de ce qui se trouve dans ces figures à droite du pivot, pour savoir ce qu'auroit à faire toute l'armée, et ainsi du reste.

Quiconque voudra faire exécuter ces mouvemens à ses troupes, doit les rompre parfaitement à tous ceux de *fig.* 146 à 154; faire mettre sous les yeux, aux commandans de ses bataillons, diverses figures de cette évolution, sous différentes circonstances, et exiger qu'ils les étudient, et alors on peut compter qu'elles s'exécuteront très-bien, très-promptement et sans confusion.

QUATRE-VINGTIÈME PLANCHE.

L'évolution représentée *fig.* 166, consiste à former promptement de nouveaux bataillons des troisièmes rangs de ceux que l'on a, et à prolonger ainsi sa ligne. Elle est fort

Digitized by Google

fort facile, et elle peut être applicable à bien des cas; par exemple, à celui d'induire l'ennemi en erreur sur la force dont on est; ou encore, dans une attaque en échelons, où on n'auroit pas assez de bataillons pour tenir la partie refusée aussi loin qu'il le faudroit de l'ennemi. Alors les échelons attaquans, et les plus voisins de l'ennemi, consisteroient en bataillons de trois rangs; mais ceux qui seroient plus éloignés, consisteroient en bataillons sur deux rangs, formés tout de suite de la manière marquée dans cette figure.

Les quatre bataillons sur trois rangs, dont on en veut former 6, font d'abord faire demi-tour à droite à tous leurs troisièmes rangs dans le premier mouvement.

Dans cette situation, comme on veut prolonger la ligne vers la gauche, les troisièmes rangs de chaque peloton font quart de conversion à droite dans leur situation; et c'est-là le second mouvement.

Dans le troisième mouvement, tout se met en marche, le troisième rang du peloton qui est à la tête des autres, au pas ordinaire; tout le reste au pas alongé et accéléré. La symétrie nous a engagé à dessiner les deux nouveaux bataillons en masse, comme si le premier rang du peloton de la tête s'étoit arrêté tout court, pour que les autres quinze rangs le joignissent; mais il n'en est pas ainsi. Tout avance, et dès que le troisième rang de 8 du quatrième bataillon dans cette figure, a marché la longueur d'un intervalle de bataillon au pas ordinaire, il tourne sans s'embarrasser combien il a de rangs derrière lui, sûr que les autres ne tarderont pas à joindre; chaque rang, à mesure qu'il arrive, tourne derrière lui, et la masse se forme comme on le voit dans le quatrième mouvement, où elle tire ensuite les divisions par l'évolution *fig.* 84, qui est celle qui convient à sa situation; et puis se trouvant comme ayant marché par la gauche, elle déploie à gauche. Les petits chiffres devant le front

Digitized by Google

des troisièmes rangs, marquent de quels pelotons des bataillons originaires, les pelotons des bataillons de prolongement sont composés.

En attendant, l'autre bataillon des troisièmes rangs a toujours marché, et s'il arrive à l'aile du précédent avant que celui-ci ait fini de déployer, il s'arrêtera un moment jusqu'à ce que cela soit fait, et puis il passera derrière ce nouveau bataillon, jusqu'à un intervalle de bataillon au-delà : là il fera la conversion en masse, et déploiera ensuite comme l'autre, ce qui fera le cinquième et dernier mouvement.

S'il y avoit eu plus de bataillons, ils répéteroient tous la même manœuvre jusqu'au dernier. On observera qu'on place les bataillons de prolongement dans l'ordre contraire à celui que tiennent leurs chefs bataillons dans la ligne ; mais c'est afin que l'évolution n'éprouve pas de retard. Il faut aussi observer de désigner auparavant les officiers, tant majors que subalternes, qui commanderont ces nouveaux bataillons, ainsi que les bas-officiers.

Pour se remettre sur trois rangs, on fera faire demi-tour à droite aux bataillons de prolongement, et puis quart de conversion à gauche par pelotons, ce qui forme le premier mouvement.

Ensuite les pelotons marchent droit le chemin par lequel ils sont venus, et par-là, le cinquième bataillon, composé des derniers rangs du troisième et du quatrième, arrive le premier à son emplacement. Alors les derniers rangs de chaque peloton se séparent, et vont à leur place, où ils se reforment en troisièmes rangs derrière le peloton auquel ils appartiennent, à mesure qu'ils y arrivent, et que ce qui les précède leur a fait place. C'est le second mouvement.

Le troisième marque la même manœuvre de la part du sixième bataillon, après avoir longé la queue du troisième

Digitized by Google

et du quatrième, et être arrivé au second et au premier, auxquels il appartient.

Enfin on voit les bataillons reformés dans leur ordonnance primitive.

QUATRE-VINGT-UNIÈME PLANCHE.

La *fig.* 167 représente la formation d'un bataillon carré, composé de deux bataillons. Il y a plusieurs manières d'exécuter cette évolution, que l'on trouve dans différens livres de tactique. On en a représenté quelques-unes dans l'*Essai sur l'influence de la poudre à canon dans l'art de la guerre moderne*, pl. 7, fig. 2. Nous les avons omises ici, et nous avons choisi celle-ci uniquement, comme la plus parfaite, parce qu'elle peut seule s'exécuter en présence de l'ennemi, ce qui est communément le cas où on y a recours.

Dans n°. 1, d'abord les deux pelotons de l'aile font demi-tour à droite, et se forment en potence à front renversé sur la queue de tout le reste de la troupe, qui reste immobile. Cette formation se fait par le déploiement en éventail, file à file, comme la manière la plus prompte. Le premier homme marche deux pas en avant, afin que le peloton se trouve de toute sa profondeur derrière celui qui est à côté de lui.

Ensuite ces deux pelotons longent la queue des bataillons, en marchant l'un vers l'autre. Dès que 1 a passé derrière 2, et 2 derrière 7, 2 et 7 de chaque côté font demi-tour à droite, et se forment en arrière de la même façon. Cependant 8 et 1 continuent leur marche, et 7 et 2 les suivent à la distance usitée. Lorsque 7 est passé derrière 6, et 2 derrière 3, 8 se trouve à la place où il doit rester dans le carré. En voici les raisons.

Lorsqu'on forme un carré, la partie qui reste sur la place vers l'ennemi, se nomme la tête du carré; la partie

Digitized by Google

opposée, la queue, et les deux autres côtés se nomment les ailes ou les flancs du carré. C'est un usage constant, que les mêmes troupes qui se trouvent sur le flanc d'une ligne, formeront aussi les flancs du carré. Ainsi dans le cas présent, les pelotons 5, 6, 7 et 8 du second bataillon, formeront le flanc gauche; et 1, 2, 3 et 4 du premier, le flanc droit du carré; 1, 2, 3 et 4 du second bataillon en feront la tête, et 5, 6, 7 et 8 du premier, la queue. Suivant ce principe, pour que chaque côté du carré soit composé de moitié des mêmes bataillons, 8 se trouve à sa place au moment marqué ici, et fait volte-face sans marcher plus loin. C'est le moment où est dessiné n°. 1 de cette évolution.

Dans n°. 2, on voit la formation de l'aile gauche du carré. 8 étant placé, 7 fait un grand quart de conversion à droite à front renversé; et pendant ce mouvement, 6 ayant fait demi-tour, se forme en potence derrière 5. Ensuite 7 fait tout de suite une contre-conversion à gauche, pour se mettre à côté de 8, faisant d'abord après volte-face. Dans le même temps, 6 fait la même conversion à droite qu'avoit faite auparavant 7, et 5 fait alors demi-tour. Après cela, 6 suivi de 5, marche la longueur d'un peloton jusqu'à l'aile découverte de 7. Arrivé là, 6 fait une conversion à gauche pour se mettre à côté de 7, et puis volte-face pour présenter le front en dehors du carré. 5 ayant toujours suivi 6 en distance, marche la longueur d'un peloton encore, et parvenu par-là au bout de l'aile de 6, il fait la conversion pour se placer à côté de 6, et volte-face. Cependant, à l'autre aile, 1 passe derrière les pelotons 5, 6, 7 et 8 de son bataillon, et se trouve alors à sa place. Alors 2 fait une conversion à gauche, et après cela, tout de suite une contre-conversion à-droite, pour se placer à côté de 1. 3 a dû faire alors la conversion à-gauche, 4 se trouver au moment de la commencer, 5 avoir passé derrière 6.

Dans n°. 3, le front et le flanc gauche du carré étant

Digitized by Google

formés, tout le mouvement se fait à la droite; 3 marche la longueur d'un peloton, 4 fait la conversion à-gauche, 5 vient à la place de 4, et 6 se forme en potence. Ensuite 3 fait la conversion à-droite pour entrer à sa place, et puis volte-face; 4 avance de la longueur d'un peloton, 5 fait la conversion à gauche, et 6 passe derrière 7. Ensuite quatre avance la longueur d'un peloton, 5 après 4; de même 6 fait la conversion à gauche, et 7 se forme en potence. Enfin 4 entre à sa place dans le carré par la conversion à droite, 5 et 6 marchent la longueur d'un peloton, 7 fait la conversion à gauche, et 8 fait volte-face. De cette façon, le flanc droit du carré est formé.

Dans n°. 4, on voit la formation de la queue. 5, 6, 7 et 8 avancent la longueur d'un peloton. 5 arrivé par-là au bout de 4, fait une demi-conversion à droite pour se mettre à sa place. Durant ce temps, 6 avance la longueur d'un peloton, et fait un quart de conversion, et 7 et 8 avancent la longueur de deux pelotons. Enfin 6 marche jusqu'au bout de l'aile de 5, et fait un quart de conversion à droite, pour entrer dans sa place. 7 en fait ensuite de même, et puis 8; après quoi le carré est formé.

Mais, à dire le vrai, l'évolution de former un carré en général, nous paroît avoir plus de réputation que d'utilité réelle. S'il ne s'agissoit que d'une retraite devant de la cavalerie, nous aimerions beaucoup mieux former une colonne serrée, qui fait une masse impénétrable. Il est vrai qu'on peut avoir en même temps quelque chose d'important à couvrir, qu'on place dans le centre du carré vide, et qu'on ne sauroit avoir dans une colonne serrée. Encore si cet objet n'exigeoit pas un grand espace, le couvriroit-on peut-être mieux par quatre masses, composées d'un demi-bataillon chacune, entre lesquelles il marcheroit, que par le carré que nous avons dessiné. Cependant nous ne voulons pas décider.

Digitized by Google

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME PLANCHE.

Pour compléter ce qui concerne cette fameuse évolution, nous avons dessiné dans *fig.* 168, la marche d'un carré, et la manière dont il passe un défilé. De quelque côté qu'il marche, la disposition est toujours la même; ainsi quoique nous l'ayons représenté marchant en avant, ce qui est assurément le cas le plus rare, cela ne fait aucune différence.

On fait marcher les flancs du carré, soit par sections, soit par des à-droite et à-gauche par deux, évolution dessinée *fig.* 72, 73, parce qu'on a reconnu qu'en les faisant marcher comme autrefois simplement par le flanc, ils s'allongeoient toujours, et il y avoit là toujours des trouées très-dangereuses, lorsque le bataillon se reformoit. Dans l'un et l'autre cas, les flancs se reforment par des conversions en arrière. Nous avons dessiné ici, dans n°. 1, le bataillon carré marchant avec ses flancs rompus par sections, parce que l'autre évolution auroit été d'une difficulté extrême à représenter sur une petite échelle : d'ailleurs c'est la même chose; la seule différence, c'est que dans l'autre évolution, les petits rangs séparés de 6 hommes, font à peu de chose près ce que font ici les sections.

On voit dans n°. 1, le bataillon en marche s'approchant du défilé. La tête et la queue sont en blanc, et les flancs aussi, excepté les parties occupées par des sections du second mouvement, qui est lavé; mais on a marqué dans ces sections, le chiffre du mouvement non lavé.

Dès que le carré arrive à une section de distance du défilé, 4 qui peut y entrer en entier avance, et les trois sections de 5 font quart de conversion à droite dès que 4 a passé; la première section de 5 fait une conversion à gauche pour suivre 4, mais en accélérant le pas, afin de

Digitized by Google

marcher derrière 4 sans intervalle. Les autres sections de 5 se hâtent aussi, afin de se mettre en distance de la première. Les sections de 8 et de 7 suivent ensuite à leur rang et distance. A l'autre flanc, les sections qui marchoient en dehors du carré, se placent en dedans à mesure qu'elles approchent du défilé; la première de toutes immédiatement derrière 4, les autres à la distance convenable.

Dans n°. 2, le mouvement lavé de la précédente est représenté en blanc, et le mouvement progressif du passage est lavé. A la queue, nous avons pourtant cru devoir représenter la manière dont le peloton 6 de la queue, répondant à 5 de la tête, entre dans le défilé. La queue étant arrivée de *aa* en *bb*, à un peloton de distance du défilé ou environ, la section extrême de 6 avance et marche de la manière la plus commode à l'entrée du défilé. En *c c*, la section suivante de 6 se détache, et suit celle qui s'est détachée la première; enfin en *dd*, position de la queue du carré dans le moment de ce n°. de la figure, à une section de distance du défilé, la dernière section de 6 va marcher en avant. Au débouché, les sections de 5 se sont vîte reformées par le même mouvement, mais du côté et dans l'ordre opposé par lequel 6 s'est rompu. Les sections des pelotons du flanc vont gagner leurs places en conservant toujours leur distance; car c'est ce soin là qui doit tantôt leur faire accélérer, tantôt ralentir un peu le pas.

N°. 3, marque la progression de ce mouvement, et la seule inspection de la figure suffit pour la concevoir.

Dans n°. 4, les trois sections de 6 étant hors du défilé, se reforment par un quart de conversion général en avant, pendant lequel 3 avance jusqu'à leur hauteur, et de cette façon la queue se trouve reformée. Voilà la raison pourquoi 6 a dû se rompre en sections, à commencer par la section la plus éloignée; car sans cela la queue n'auroit

Digitized by Google

pu se reformer que successivement par le même mouvement, et à la même distance du défilé à laquelle la tête s'est formée. Or la queue est la partie la plus inquiétée par l'ennemi, lorsqu'il s'agit pour un carré de passer un défilé; ainsi elle doit manœuvrer de façon à être le plus tôt possible en état de se reformer.

Telles sont les évolutions principales et les plus utiles de l'infanterie, qui sont parvenues à notre connoissance.

APPENDICE

Digitized by Google

APPENDICE

Concernant les particularités de la Tactique de la cavalerie.

La tactique de la cavalerie seroit absolument la même que celle de l'infanterie, sans deux différences capitales, qu'on doit regarder comme les causes foncières de toutes les diversités qui règnent entre les évolutions de ces deux armes.

La première de ces causes, c'est que le cheval est beaucoup plus long qu'il n'est large, et que par conséquent serré des deux côtés par d'autres chevaux, il ne sauroit tourner sur lui-même en tout sens, comme fait le fantassin.

La seconde, que le cheval étant une brute, ne sauroit être dressé que par certains signes qu'on lui donne, qu'on nomme aides, et qui lui font faire ce qu'on veut de lui. Mais ces aides ne le lui font jamais exécuter avec cette précision et ce compassement dont l'homme est susceptible. Il faut apprendre à connoître par l'expérience, ce que le cheval peut faire, et compasser ainsi là-dessus les évolutions qu'on veut faire exécuter à une troupe à cheval.

Il y a encore jusqu'ici un grand défaut dans la tactique de la cavalerie, et il est cause qu'elle n'a point encore été poussée aussi loin, ni fixée comme celle de l'infanterie. Nous avons dit que toute tactique porte sur l'ordonnance comme sur sa base unique et constante. Or l'ordonnance de la cavalerie n'a point encore été inaltérablement déterminée. On la range tantôt sur deux, tantôt sur trois rangs, dans le même service. Chaque rang de cheval équivaut au moins à quatre de nos rangs serrés de fantassins. On sent

Digitized by Google

donc bien que l'addition d'une telle profondeur, doit rendre certaines évolutions impossibles, qui ne le sont nullement lorsqu'on est rangé sur une profondeur si considérablement moindre.

Il y a encore une autre différence, qui n'est pas proprement du ressort de la petite tactique, mais qui multiplie pourtant les inconvéniens, lorsqu'on l'applique à la grande tactique : c'est celui de ranger les escadrons souvent en muraille sans intervalle. Les Prussiens sont dans cet usage lorsqu'ils escadronnent sur deux rangs. Mais non-seulement les intervalles sont nécessaires, lorsqu'on se trouve en bataille, sur-tout pour une arme qui est encore moins maîtresse de ses mouvemens et des petits dérangemens qui peuvent s'y glisser que l'infanterie, et qui par conséquent a plus besoin de ressources pour y remédier, qui est bien plus embarrassée à former des ouvertures, pour laisser passer une ligne, dont la retraite est toujours une déroute complète : ils sont encore très-utiles pour toutes les évolutions, sur-tout à l'égard d'une arme souvent obligée d'alonger sa colonne outre mesure, de façon que ces intervalles couvrent au moins une partie de ce prolongement.

Ainsi avant d'examiner les particularités de la tactique de la cavalerie, telles qu'elles dérivent de la nature des choses, il faudra fixer une ordonnance. Nous nous en tiendrons à celle sur deux rangs : 1°. parce qu'elle est la plus usitée, celle que la nature des choses tend de jour en jour à rendre la plus universelle, et dans peu vraisemblablement la seule : 2°. parce que les plus habiles officiers de cavalerie se réunissent à la juger la meilleure. Un intervalle de 15 à 20 pas entre chaque escadron, est également une disposition dont on reconnoît généralement la nécessité.

Les Prussiens chargent à la vérité en muraille, c'est-à-dire, les 5 escadrons d'un régiment ne formant qu'une seule ligne continue, avec un petit intervalle de régiment à régiment ; et rien n'est plus beau et plus terrible à voir,

Digitized by Google

que le choc d'un tel corps de chevaux réunis, qui se fait communément avec beaucoup d'ordre aux exercices. Or, de même qu'un homme accoutumé à marcher avec des souliers pesans, se trouvera léger comme un oiseau, en escarpins; ainsi des troupes capables de faire avec ordre une charge pareille, en feront une avec des intervalles entre les escadrons bien plus facilement encore. On peut d'ailleurs compter qu'à la guerre, on sera presque toujours dans le cas de ranger les escadrons avec des intervalles, parce que les troupes n'y suffisent presque jamais au terrain qu'on voudroit garnir. Ainsi laissons cette manœuvre aux revues; mais admettons comme principe de tactique guerrière, que la cavalerie se range avec des intervalles égaux à 12 et 15 files entre chaque escadron.

Le cheval a communément huit pieds de long; chaque cavalier occupe en rang un espace de trois pieds. Voilà d'abord sur quoi il faut tabler.

Notre dessein n'est pas ici de donner des détails sur les évolutions de la cavalerie, comme nous avons fait sur celles de l'infanterie. A plusieurs égards nous serions obligés de nous répéter, parce que la cavalerie a des manœuvres en grand nombre absolument semblables à celles de l'infanterie, si ce n'est que les unes s'exécutent à cheval, et les autres à pied; les unes rapidement, les autres avec la lenteur du pas de l'homme. Nous ne voulons que faire connoître l'esprit de la tactique cavaleresque; et des principes nets, joints aux détails que nous avons donnés, suffiront pour mettre un lecteur studieux, qui aura suivi attentivement notre ouvrage jusqu'ici, au fait de toutes les évolutions utiles que l'on peut faire exécuter à des troupes à cheval. Nous nous fonderons, dans ce que nous dirons, à ce sujet principalement sur deux points : la nature sensible des choses, et la configuration, ainsi que les propriétés de l'animal qui porte le cavalier.

Digitized by Google

QUATRE-VINGT-TROISIÈME PLANCHE.

La cavalerie se range également de deux manières comme l'infanterie.

Savoir, comme dans *fig.* 1, en ordre de parade, ou à rangs ouverts. On voit dans cette figure un escadron de 64 maîtres dans cet ordre sur deux rangs. Il y a entre chaque rang, 12 pieds de distance de la croupe des chevaux du premier rang à la tête de ceux du second. Cela fait la longueur de quatre files, ou la longueur d'un cheval et demi. Les officiers se tiennent alors à la même distance en avant de l'escadron sur la ligne A B. Il y a cette différence entre la cavalerie et l'infanterie, que celle-ci ne fait jamais d'évolutions dans son ordre de parade, et que la cavalerie en fait beaucoup, comme nous le ferons voir en son lieu.

Dans *fig.* 2, l'escadron est en ordre de combat. Nous avons placé les officiers dans le rang, cela nous paroissant plus raisonnable que de les faire tenir en dehors, comme c'est l'usage. Entre chaque rang, il y a un pied d'intervalle, tant parce que cela est nécessaire pour plusieurs évolutions, que parce que la marche des deux rangs en est plus libre et plus aisée. Ce qui détermine la profondeur de deux rangs à dix-huit pieds, ou égale à la largeur de 6 chevaux. En fixant à 21 pouces la profondeur de chaque rang de fantassins, on voit que la cavalerie sur deux rangs a la même profondeur qu'auroit un corps d'infanterie sur dix rangs serrés comme le sont les nôtres. Ce principe, qu'il ne faut pas perdre de vue, détermine bien des choses dans la tactique de la cavalerie, comme la suite le fera voir. Le porte-étendart est au centre de l'escadron, ayant deux officiers ou deux bas-officiers, également braves et robustes, à ses côtés. Derrière l'escadron, quelques officiers et bas-officiers, ayant la tête de leurs chevaux sur la ligne C D, veillent au bon ordre dans le second rang.

Digitized by Google

L'escadron se divise comme les bataillons en deux ailes, quatre divisions, et huit pelotons ou brigades ; mais pour cet effet, il faut qu'il soit composé au moins de 128 maîtres, afin que chaque peloton soit de huit files. La raison en est palpable. Si l'escadron doit se rompre en pelotons par quarts de conversion, comment le pourroit-il avec moins de huit files, puisque la profondeur des deux rangs équivaut à la largeur de six files? Il en faut donc deux de plus, pour faciliter le dégagement des parties qui doivent se rompre par conversions; encore n'y auroit-il pas l'espace nécessaire entre les parties, pour que les officiers pussent marcher entre deux, sans prolonger la colonne, si outre les huit files de maîtres, on devoit compter le bas-officier qui marque chaque peloton, et qui fait la neuvième file. Alors un escadron peut marcher à rangs serrés, sans s'alonger, après s'être rompu par pelotons, avec les officiers dans l'intervalle; aussi l'espace nous ayant obligé de ne donner que 32 files à l'escadron dans la figure, nous ne lui avons donné dans *fig.* 3, qui le représente dessiné en caractères de tactique, que quatre parties, qu'on nommera, ou divisions, ou pelotons, à volonté. Dans quelques figures suivantes, on le trouvera divisé en huit pelotons, et là nous le supposons au moins de la force que nous venons de dire, laquelle est nécessaire lorsqu'on veut le subdiviser en autant de parties. Il suit de-là, que quand on place la cavalerie sur trois rangs, il faut ou faire les escadrons d'une force extraordinaire, ou ne les diviser qu'en quatre parties; car alors ils ne peuvent se rompre que par parties de douze files chacune, attendu que les trois rangs occupent en profondeur la largeur de neuf files. Ainsi pour la partager en quatre parties, il faut qu'il soit au moins de 150 chevaux, et de 300, si on veut le diviser en huit.

Digitized by Google

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME PLANCHE.

Le fondement de toute tactique, c'est la manière dont une troupe fait les à-droite ou les à-gauche, et les demi-tours.

La cavalerie a deux manières, l'une dans l'ordre de parade, à rangs ouverts, l'autre dans l'ordre de combat à rangs serrés.

Dans *fig.* 4, on voit une troupe de 16 files à rangs ouverts, faisant à-droite par quatre, c'est-à-dire, quatre hommes de chaque rang font ensemble un quart de conversion à droite. Voilà comme on a coutume de faire ce mouvement. Il est clair qu'il ne peut se faire à rangs tout-à-fait serrés, parce qu'il n'y auroit de la place que pour trois files dans l'espace que le premier rang quitte en tournant; mais il est clair aussi qu'on n'auroit pas besoin de laisser un si grand espace entre les rangs pour l'exécuter; la moitié seroit plus que suffisante. Par cette conversion, chaque rang est de huit chevaux, avec une longueur de cheval entre les quatre du premier et les quatre du second rang. Ils peuvent marcher ainsi parallèlement à cette distance. Mais si le chemin se resserre, ils peuvent se joindre; et dans l'un et l'autre cas, se reformer par une conversion contraire à celle par laquelle ils se seront rompus, sans avoir besoin, s'ils se sont serrés, de s'ouvrir de nouveau pour se remettre. Cela est évident, parce que la longueur du cheval n'égale pas tout-à-fait la largeur de trois files, et que là, il y en a toujours quatre qui font une conversion pour se reformer.

Fig. 5, montre un demi-tour à gauche fait ainsi par quatre. L'ordre des files est absolument changé par-là, comme les numéros par lesquels on les a désignés dans les deux rangs le font voir. Cette impossibilité de faire tourner chaque homme sur lui-même, est cause que la

Digitized by Google

cavalerie n'est pas, à beaucoup près, aussi attachée au même arrangement des files que l'infanterie, et cela lui facilite un grand nombre d'évolutions, qu'on a dû entièrement rejeter à l'égard de celle-ci.

Ces mouvemens par quatre sont faciles, et peuvent se faire rapidement au galop. Il n'en est pas ainsi de ceux par trois, que l'on trouve *fig.* 6 et 7.

Dans *Fig.* 7, on voit l'à-droite par trois. Toutes les files de chaque rang tournent trois à trois, comme il est marqué pour les files 1, 2, 3 dans le premier rang, et pour 28, 29, 30 dans le second. Le cheval 1 décrit un quart de cercle en arrière ; 3 en avant et 2 sur lui-même savoir la partie de l'avant-main en avant, et la croupe en arrière. On a marqué par un point le centre de ce tour dans toutes ces files. Nous avons représenté la figure de chaque cheval par un parallélogramme dans lequel il pourroit être emboîté. Mais le cheval ne forme pas un tel parallélogramme, sans quoi ce mouvement seroit impossible. Non-seulement il est ployable, mais encore il est beaucoup moins large par la tête que par la croupe, de sorte que le cheval 30 du second rang, en ployant sa tête vers 29, ne heurte point la croupe de 13 dans le premier rang, lorsque celui-ci tourne en arrière dans le même temps que lui-même tourne en avant. C'est ainsi encore que 27 et 28 du même rang, se dégagent dans le tour opposé qu'ils font. Il en est de même de toutes les autres files, dont le mouvement se choqueroit sans cette conformation du cheval.

Dans *fig.* 6, on voit le demi-tour à-droite par trois. Ce n'est absolument qu'un double à-droite, qui s'exécute de la même manière, et dont la possibilité roule par conséquent sur les mêmes principes. L'arrangement des files en est également changé, ainsi que dans le demi-tour par quatre, mais d'une autre manière.

Voici les observations que nous fournissent ces deux mouvemens. Il paroît qu'il faudroit absolument en choisir

Digitized by Google

un, et s'y tenir, parce que la multiplicité des manières d'exécuter la même évolution, jette de la confusion. Il faut à présent leur inculquer une double manière de se partager : on leur épargneroit la moitié de cette peine, en n'en adoptant qu'une. Les tours par trois sont lents pénibles, dangereux même à certain égards. Mais, toute réflexion faite, il y a tant de cas où ils sont si commodes, où l'action d'ouvrir les rangs en avant ou en arrière entraîneroit plus de dérangemens et de longueurs, que nous ne croyons pas qu'on puisse bien les bannir entièrement. Notre opinion est pourtant que toutes les fois que l'on peut, on doit préférer les changemens de front par quatre, comme plus prompts et plus aisés.

Dans les demi-tours *fig.* 5 et 6, on voit que le premier rang vient à la queue du second. Si cela occasionnoit des inconvéniens, on pourroit rompre l'escadron par pelotons, comme dans *fig.* 8; et faire décrire à chaque peloton une demi-conversion à droite comme ici, ou bien à gauche. Si l'escadron n'est pas assez nombreux pour le rompre en huit parties, on peut faire cette évolution par quarts d'escadrons entiers, si le temps, le lieu et la longueur de l'escadron rendent cette dernière manière praticable. On peut encore tourner par escadrons entiers sur le centre, une des ailes faisant demi-tour à-droite, et faisant la conversion à front renversé pour se remettre ensuite; et c'est-là, entre autres, un des cas où le volte-face par trois est de beaucoup préférable, tandis que celui par quatre occasionneroit bien des dérangemens difficiles à remédier.

Il faut observer ici, que pour toutes les évolutions possibles, soit de changemens de front, soit de marche, soit de formation, les mouvemens de conversion conviennent singulièrement à la cavalerie. Nous les avons suffisamment détaillés pour n'avoir pas besoin d'y revenir ici. Nous observerons seulement, 1°. qu'on ne peut pas les compasser par le nombre de pas, comme celles de l'infanterie; mais

que

Digitized by Google

que c'est le coup-d'œil des officiers qui doit uniquement décider là-dedans. 2°. Qu'on peut faire ces évolutions avec une très-grande rapidité et sur un grand front. Le cheval, par son aptitude à la course, rend le premier point possible, et la profondeur de l'ordonnance, l'autre. Pourvu qu'on ait attention à ne pas trop serrer, il n'est pas possible qu'avec une profondeur de dix-huit pieds, on perde absolument l'alignement; mais si on serre trop, l'insupportable douleur de ceux qui souffrent la pression, les fera sortir à force du rang. C'est pour cela que dans tous les mouvemens ou de marche, ou de charge, ou de conversion, il faut toujours tenir les files à l'aise. A ce propos, il faut observer qu'on peut se rompre par quarts de conversion sur huit files, ainsi que nous l'avons dit. Mais si on veut se rompre par demi-quart de conversion, il faudra que cela se fasse sur 12 et même sur 16 files, pour que chaque partie se trouve entièrement et bien dégagée de celle qui la suit. De-là vient que les évolutions *fig.* 8, 9, 10, 15, 16 et 17 de la tactique de l'infanterie, dont l'usage est très-grand pour la cavalerie à la guerre, se font d'une manière moins composée. Si elles n'avoient lieu que pour un ou deux escadrons, elles se feroient tout simplement par escadrons ou demi-escadrons; mais si on suppose que c'est une ligne de douze, quinze à vingt escadrons qui doit les faire, alors ils se rompront à la vérité par demi ou par quart d'escadron, si l'angle de la conversion est de plus de quarante-cinq; mais au lieu de compasser leur mouvement comme là, dès que l'officier d'une section pareille jugera qu'elle a assez tourné, il la mènera droit en avant à sa place, où il la fera entrer de front. Si l'angle est au-dessous de quarante-cinq degrés, chaque partie d'escadron partira droit de sa place, et tournera en marchant pour entrer dans le nouvel alignement à l'endroit convenable. Nous le disons encore une fois, c'est dans ces sortes d'évolutions qui doivent absolument se faire à rangs serrés, et où une partie de la ligne doit faire son mouvement à

Digitized by Google

front renversé, que les demi-tours par trois sont infiniment commodes, et c'est sans doute là une forte raison pour les conserver.

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME PLANCHE.

La cavalerie ne pouvant se rompre par quarts de conversion et même par des à-droite ou à-gauche, que sur huit files, ou au moins sur six, il lui faudroit partout des chemins de vingt à vingt-quatre pieds de large pour marcher. Or de tels chemins ne se trouvent par partout; ils s'agit de savoir comment la cavalerie doit se rompre, pour marcher sur un front plus étroit, soit en avant ou en arrière, soit sur l'un des flancs. Nous commencerons par ce dernier cas.

Le plus petit front sur lequel on puisse supposer la cavalerie obligée de rompre, c'est sur deux, ce qui exige un chemin de six pieds de large, tel qu'il en faut à l'infanterie pour marcher par le flanc. *Fig.* 9, montre une troupe de seize files se rompant par deux pour marcher vers le flanc droit. Les deux hommes de la première file tournent leurs chevaux à droite, de façon à se ranger à côté l'un de l'autre, et marchent dans cette direction; dès qu'ils ont fait place, les deux de la seconde file suivent, ensuite ceux de la troisième file, et puis file à file jusqu'à la dernière. La figure représente les quatorze files en marche, la quinzième ayant justement tourné pour suivre, et la seizième sur sa place attendant que son tour vienne. On voit que par-là, la colonne s'est étendue trois fois la longueur de son front.

Fig. 10, montre la manière de se reformer. Le chef de la première file mène son cheval en petite courbe, de façon à lui porter la croupe à-peu-près où il avoit la tête; le serre-file se place derrière lui, en obligeant son cheval à tourner sa croupe en arrière: les autres, à mesure qu'ils arrivent, se rangent à côté de cette file par un mouvement pareil.

Digitized by Google

Supposons que ce soit une ligne de vingt escadrons qui défile ainsi; que chaque escadron, y compris officiers, bas-officiers, trompettes, et l'intervalle, occupe l'espace de quatre-vingts files seulement : cela fera deux cent quarante pieds pour chaque escadron, et quatre mille huit cents pour les vingt : alors s'ils défilent ainsi, ils occuperont cent quarante-quatre mille pieds, ou $\frac{1}{7}$ d'un mille d'Allemagne; alors aussi il faudra que pour se reformer comme dans *fig.* 10, la dernière file parcoure l'espace de neuf mille six cents pieds, ou $\frac{2}{7}$ d'un mille d'Allemagne avant que cela soit fait. Il faudroit à l'infanterie, pour achever un pareille évolution au pas ordinaire, cinquante-cinq minutes; et au pas accéléré, trente-huit. Combien la cavalerie peut-elle y mettre? il est impossible de déterminer cela au juste; car le cheval a trop d'allures variées : il y a le pas, le petit trot, le grand trot, le petit galop, le grand galop, et la carrière; on ne peut pas même assujettir chacunes de ces allures à une mesure exacte : tout ce qu'on peut fixer, en forme d'aperçu, c'est que le grand trot est double en vîtesse du pas accéléré de l'infanterie, ou même un peu davantage, et qu'en le mêlant de galop, la cavalerie peut se mouvoir pendant un espace pareil, environ trois fois plus vîte que l'infanterie marchant au pas de déploiement. Assurément cette supposition est la plus forte qu'on puisse raisonnablement admettre, et même elle l'est peut-être trop pour des chevaux aussi chargés que ceux de nos cavaliers; mais enfin on verra que dans cette supposition, il faudra à une ligne de vingt escadrons marchant dans l'ordre marqué, douze à quinze minutes pour être entièrement formée, en employant même la plus grande vîtesse praticable. Ceci peut servir de base à tous les calculs pareils que l'on voudra faire.

La cavalerie peut tout aussi aisément se rompre par le flanc sur quatre. Deux chevaux de chaque rang tournent vers le côté, et s'accouplent pour marcher ainsi : les autres suivent deux à deux chacun à leur tour. On voit cela dans *fig.* 11, où une troupe de seize files se met ainsi en marche. Les deux dernières files sont marquées sur leur place, attendant

Digitized by Google

qu'elles aient l'espace nécessaire pour tourner aussi et suivre: par ce moyen, la colonne ne s'alonge que de la moitié au-delà de sa longueur naturelle.

La manière de se reformer est tout aussi aisée, comme le montre *fig.* 12: les deux hommes du premier rang font tourner leurs chevaux en avant, ceux du second rang en arrière; et à mesure que ceux qui suivent approchent de leur place, ils en font de même.

Pour se rompre par trois, il n'y a pas de moyen moins sujet à inconvéniens que celui de faire faire à-droite (ou à-gauche) par trois, comme dans *fig.* 13; ensuite la première terzaine du premier rang se met en mouvement; dès qu'elle a avancé l'espace d'un rang, la première terzaine du second rang plie un peu ses chevaux à gauche pour la suivre: alors la seconde terzaine du premier rang se met en mouvement, et la seconde terzaine du second rang s'emboîte ensuite à son tour dans la colonne; toutes les terzaines des deux rangs font alternativement la même chose. La colonne est ici en marche, excepté la dernière terzaine du second rang, que nous avons laissée ici à sa place, pour montrer que les terzaines du second rang ne vont pas prendre, en traversant, la place exacte de celles du premier rang, ce qui non-seulement les retarderoit, mais ce qu'il faut éviter encore, parce qu'on ne doit faire traverser la cavalerie, que lorsqu'il est absolument impossible de faire autrement. Ces terzaines attendent donc que celles qui doivent les précéder avancent davantage pour entrer dans la colonne plus avant que la place que la terzaine du premier rang à côté d'elles vient d'abandonner. Lorque la cavalerie défile ainsi sur trois de front, elle se trouve alongée du double de l'étendue de son front.

La manière de se reformer est aussi aisée, puisqu'il ne faut pour cela rien, sinon que les terzaines du premier rang portent leurs chevaux en tournant de toute leur longueur en avant, et les terzaines du second de même en arrière; cependant cela s'exécutera encore plus aisément,

Digitized by Google

si les cavaliers du premier rang se portent de deux ou trois pas plus en avant, parce qu'alors ceux du second rang tourneront aussi en avant, ce qui est plus facile que de tourner en arrière, ainsi que le dernier cheval de chaque terzaine seroit toujours obligé de faire, si on se reformoit exactement de la manière dessinée dans *fig.* 14.

En général, il n'est pas besoin que les chevaux tournent exactement sur le point que nous avons marqué dans les figures : tous ces mouvemens leur deviendront bien plus aisés, en leur faisant décrire de petites courbes, au lieu de les faire tourner tout court, ce que la cavalerie fait aussi presque toujours machinalement.

QUATRE-VINGT-SIXIÈME PLANCHE.

La rapidité étant la première loi dans tous les mouvemens de la cavalerie (car pourquoi faire la dépense de monter des hommes sur des animaux aussi chers à se procurer et à entretenir que les chevaux, si ce n'est pour les faire aller plus vîte? de sorte qu'une cavalerie lente dans ses mouvemens, est la chose du monde la plus absurde), elle doit saisir tous les moyens d'abréger ses évolutions. Voilà ce qui a introduit chez elle l'usage de se rendre par le centre pour marcher en avant, ce qu'elle fait fort fréquemment, parce que par-là elle gagne le double du temps à se reformer.

Fig. 15, montre une troupe de dix-huit files se rompant ainsi par deux : les deux files du milieu 9 et 10, suivies de leurs serre-files 27 et 28, se portent droit en avant; ensuite, dès qu'ils ont fait place, les files 8 à droite et 11 à gauche se joignent et suivent avec leurs serre-files derrière eux. Après cela viennent 7 et 12, puis 6 et 13, et enfin 5 et 14, que l'on voit ici en mouvement pour suivre; les autres sont à leur place, et attendent leur tour pour s'ébranler. Nous les y avons dessinés immobiles, parce que le moment où elles doivent se mouvoir est impossible à déterminer; mais du reste, il faut remarquer qu'à mesure que plus de files

Digitized by Google

sortent du rang, les autres se rapprochent du centre, pour être à portée, dès qu'elles auront la place nécessaire pour passer.

Fig. 16, montre le mouvement s'exécutant par la droite : là, les files se suivent dans leur rang accoutumé deux à deux. Cette figure suffit pour indiquer la manière dont il faudroit procéder, supposé qu'on voulût se rompre sur trois, quatre, cinq ou six hommes de front, hors que le nombre fût assez considérable pour rompre l'escadron tout à-la-fois par quarts de conversion, parce qu'alors cette dernière méthode seroit de beaucoup préférable.

Mais si on veut se rompre par le centre sur trois, ou en général sur un nombre impair de files, on fait comme dans *fig.* 17 : il y a une troupe composée de dix-huit files; le chemin est supposé se trouver devant les files 7, 8 et 9: celles-ci ouvrent d'abord la marche en se portant en avant; ensuite, comme il reste trois sections de trois files sur la gauche, et seulement deux sur la droite, une des sections de la gauche, 10, 11 et 12, suit; ensuite vient une de la droite, 4, 5 et 6; là-dessus la suivante de la gauche s'ébranle, savoir, 13, 14 et 15 : voilà le moment où l'on a dessiné la figure. Les autres sont encore à leur place; cependant 3, 2 et 1, doivent déja s'être ébranlés pour suivre; mais on ne les a pas dessinés ainsi, parce que les figures précédentes montrent assez comment cela doit se faire. Il est vrai que si la marche se prolonge, et que le terrain soit libre, ces files attendront toutes que la colonne s'éloigne un peu, pour s'y joindre par un mouvement moins oblique, parce que cela est plus commode.

En se rompant par le centre sur quatre de front, comme dans *fig.* 18, ou même sur un nombre pair en général, on compose les sections à moitié de files de droite et de gauche.

Digitized by Google

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME PLANCHE.

Il est vrai que lorsqu'il s'agit de marcher sur quatre de front, on pourroit aussi, en ouvrant les rangs, se rompre par les à-droite ou à-gauche par quatre, comme on le voit dans *fig.* 19, pour marcher par la droite; et dans *fig.* 20, pour se rompre par le centre. Cette manière est plus prompte et plus aisée que l'autre, et elle est préférable, lorsqu'il s'agit de marcher par une des ailes, parce qu'alors elle ne fait aucune différence quand on doit se reformer; mais lorsqu'on veut se rompre par le centre, on se reforme plus aisément, au moins dans certains cas, quand les sections sont composées mi-parti de files de droite et de gauche, comme on le verra lorsque nous parlerons de la reformation.

Fig. 21, montre comment un escadron peut se rompre en colonne de pelotons par le centre: le peloton qui doit avoir la tête, marche en avant, tandis que ceux à sa droite font quart de conversion à gauche, et ceux à sa gauche, quart de conversion à droite; ensuite ils les suivent en faisant alternativement des contre-conversions, pour se placer derrière lui; si ce peloton de la tête appartient à l'aile droite de l'escadron, c'est le peloton à sa gauche qui le suit le premier; s'il appartient à l'aile gauche, ce sera le peloton à sa droite.

Cette évolution est également applicable à un nombre quelconque d'escadrons qui se rompent par le centre de la ligne, soit par divisions, ou même par demi-escadrons.

QUATRE-VINGT-HUITIÈME PLANCHE.

Cette planche représente comment on se reforme après s'être rompu par nombre pair ou impair pour marcher en avant, ainsi que nous l'avons dit.

Fig. 22, marque une troupe de seize files ayant défilé sur deux par le centre, et se reformant: la tête arrivée sur

Digitized by Google

la place de l'alignement, tous les chefs de file, suivis des serre-files, s'écartent à-la-fois à droite et à gauche, et marchent aussi droit que possible à leurs places. D'après le calcul ci-dessus, vingt escadrons défilant ainsi, auroient besoin au moins de vingt minutes pour se former de cette manière; il ne leur en faudra que dix, s'ils ont défilé sur quatre de front: alors les rangs de la colonne se séparent par paires de files de droite et de gauche; et voilà la raison pourquoi il vaut mieux les composer ainsi en défilant, parce que si la tête s'arrête tout court, les files immédiatement suivantes pourront plus tôt se dégager deux à deux, que quatre à quatre; mais si on suppose que la tête avance seulement trente, quarante ou cinquante pas, plus ou moins, alors cela revient au même, parce que toutes les files auront par-là de la place autant qu'il faut pour se dégager.

Fig. 23, montre la manière dont une troupe se reforme, lorsqu'elle a défilé par l'une des ailes sur deux, la tête s'arrêtant tout court. La troupe ayant défilé en avant par la droite, les files sortent et se dégagent deux à deux à gauche: si la colonne s'étoit formée sur quatre ou davantage de front, ce dégagement seroit beaucoup plus pénible; pour le faciliter, il faudroit que la tête avançât de trente à quarante pas.

Fig. 24, montre la formation d'une colonne qui s'est rompue sur trois de front par le centre; alors les sections se dégagent et sortent alternativement à droite et à gauche: trois files peuvent se dégager de derrière un rang sur lequel elles sont serrées; mais s'il y en avoit davantage, il faudroit faire avancer la tête pour faciliter le dégagement des sections.

Ces mêmes figures mettent en état de juger comment il faudroit s'y prendre, lorsque la cavalerie, s'étant rompue pour marcher par le flanc sur deux, sur trois, sur quatre, ou même sur six, en faisant à-droite ou à-gauche par trois, comme dans la planche 85, voudroit se reformer, non du côté où elle faisoit face avant de se rompre, mais vers la tête de sa marche.

Le

Digitized by Google

Le rang de la tête, dans une telle marche, s'il est formé de files accouplées du premier et du second rang, comme dans *fig.* 9 et 11, rendra la chose plus aisée en faisant avancer les chefs de files de la longueur d'un cheval, pour que les serre-files n'aient pas besoin de faire reculer leurs chevaux, dans la vue de se placer à côté d'eux. Tous les chefs de files sortiront en même temps à gauche, si on a marché par la droite, et à droite, si on a marché par la gauche, comme ils font dans *fig.* 22 ou 23; et leurs serre-files attendront qu'ils aient passé, pour les suivre et se ranger derrière eux.

Dans *fig.* 13, où les sections sont toutes composées de gens du même rang, les chefs de files suivis de leurs serre-files, se dégageroient comme les files de la gauche dans *fig.* 24, ou comme celles de la droite, si on avoit marché par la gauche. Il est bon encore que la tête fasse quelques pas en avant pour faciliter ce dégagement.

On me demandera raison de la manière de se former vers la queue de la marche, ou vers l'un des flancs, lorsqu'on s'est rompu pour marcher en avant. Cela est un peu difficile: le meilleur parti sera toujours de faire former d'abord, ou les divisions ou les demi-escadrons, et puis de leur faire faire ainsi volte-face par des demi-conversions; après quoi toute la ligne pourra aisément se former par quelqu'un des déploiemens dont nous parlerons. Lorsqu'on aura formé les divisions et pris les distances, il sera encore bien plus aisé de se former vers celui des flancs qu'on voudra, si on veut bien ne pas regarder absolument à l'ordre dans lequel les escadrons et leurs divisions se trouveront, ce qui également n'est pas estimé aussi essentiel pour la cavalerie que pour l'infanterie.

QUATRE-VINGT-NEUVIÈME PLANCHE.

Lorsque la cavalerie a un défilé à passer, elle ne peut pas toujours s'étendre de toute la longueur de la colonne avant

Digitized by Google

de se reformer; il faut souvent qu'elle se forme devant le défilé, ou au moins à une petite distance : rien n'est plus aisé.

Dans *fig.* 26, une troupe de seize files se trouve avec un pont devant sa droite: les deux premières files y passent, et avancent seulement autant qu'il faut pour laisser passer commodément les autres files deux à deux derrière elles, lesquelles tournent au sortir du défilé à gauche successivement, pour courir jusqu'à leur emplacement et y entrer. Si une partie de cette troupe avoit dû se porter vers la droite, les deux premières files auroient dû commencer à tourner de ce côté-là, et marcher ainsi, non pas jusqu'à ce que toute la colonne eût été hors du défilé, mais jusqu'au lieu où elles devront se trouver lorsque la troupe sera en bataille. Si ce lieu n'avoit pas été déterminé, le commandant auroit dû mesurer, au moins des yeux, l'espace du nombre de files qu'il auroit voulu avoir placées de ce côté-là; et alors, dès que la première file seroit venue au bout de cet espace, il leur auroit commandé de se ranger tout de suite deux à deux, comme les files font trois à trois dans *fig.* 14. Dès qu'elles auroient été rangées, les deux files qui auroient dû avoir le défilé derrière elles, auroient justement débouché, et toutes les suivantes seroient venues se ranger comme elles font dans cette figure. Ce que nous disons ici d'une troupe de seize files, dont quatre, six ou huit doivent se porter à droite du défilé, peut s'appliquer à une ligne de seize escadrons qui devront se ranger devant un défilé, mi-parti à gauche et à droite ; mais alors il faudra que le général qui les commande envoie un officier mesurer l'espace pour les escadrons qui devront se porter à droite, si l'on a défilé par la droite, ou à gauche lorsqu'on a défilé par la gauche, afin que la tête, arrivée - là, se range tout de suite, et ne se porte pas trop loin, ou ne s'arrête pas en-deçà.

Fig. 25, montre une troupe ayant défilé par le centre sur trois, et se formant au sortir, la tête continuant à avancer au petit pas. Cette évolution devient par-là beaucoup plus facile.

Digitized by Google

Enfin, dans *fig.* 27, un escadron ayant marché par pelotons du centre, se reforme également comme il devoit le faire devant le débouché de quelque passage. Il faut d'abord que le peloton de la tête avance autant qu'il est besoin, pour laisser les autres derrière lui; alors quand un peloton qui doit se ranger à sa gauche débouche, il fait un quart de conversion à gauche : le premier fait d'abord une contre-conversion à droite, et avance pour se placer à côté du peloton de la tête; les autres vont jusqu'à leur place, et font là la même contre-conversion pour y entrer : ceux de la droite en agissent de même, mais du côté opposé.

QUATRE-VINGT-DIXIÈME PLANCHE.

La cavalerie peut se mouvoir, même en grandes parties, obliquement, par un mouvement qu'on nomme la tête à botte, et dont il est nécessaire de donner ici le détail.

Lorsqu'un certain nombre de figures d'une certaine largeur se placent obliquement, elles occupent un plus grand espace en large, que quand elles sont rangées en ligne directe l'une à côté de l'autre; et plus cette augmentation d'étendue croîtra, plus l'obliquité sera grande.

D'après ce principe, une troupe de cavalerie qui tournera la tête de ses chevaux obliquement vers la droite ou vers la gauche, sera obligée de s'élargir. Les cavaliers ne pourront donc pas tourner à-la-fois ces têtes de côté, et il faudra qu'ils le fassent successivement; il faudra encore qu'ils commencent ce mouvement en s'élargissant du côté vers lequel ils voudront aller, parce que le premier cheval à droite, par exemple, ne pourra pas pousser vers la gauche, par sa croupe, les croupes de tous les autres chevaux. Si le premier cheval faisoit son mouvement tout-à-fait de côté, alors tous les chevaux pourroient garder leurs têtes à même hauteur; mais dès que ce premier cheval aura été tourné vers le point où il doit diriger sa marche, il avancera; alors le second pourra tourner, et puis le troisième, et puis le quatrième, et ainsi

Digitized by Google

successivement des autres. Aussi la troupe s'alongera non-seulement par le côté en largeur, comme dans *fig.* 28, mais encore en longueur, comme dans *fig.* 29; encore faudra-t-il que les cavaliers fassent grande attention à ne pas tourner trop tard, et que ceux de l'aile qui se meut la première, mènent leurs chevaux d'abord plus de côté qu'en avant, si le prolongement en longueur ne doit pas surpasser celui que nous avons marqué dans *fig.* 29.

Dans ces deux figures, le mouvement du tête à botte se fait sous l'angle de quarante-cinq degrés: c'est bien là le *non plus ultrà*. Ainsi nous croyons que M. le comte de Melford, dont au reste l'ouvrage est ce que nous connoissons de meilleur sur la cavalerie (1), se trompe, quand il pense qu'on peut employer ce mouvement, pour qu'une colonne, marchant avec distance, se forme, la tête restant sur la place. Il blâme avec raison ceux qui ont voulu s'en servir, pour former par-là une colonne qui se trouve en masse et sans distance. Cela est absolument insensé; mais en supposant même une colonne de divisions ou de quart d'escadrons avec distance, la profondeur de la cavalerie sur deux rangs est trop grande, pour admettre la formation par le tête à botte, en supposant la tête immobile. Il faudroit alors que ce mouvement se fît sous un angle de cinquante à cinquante-cinq degrés, ce que nous regardons comme une obliquité trop grande pour pouvoir bien l'exécuter. Nous croyons même que sous un angle de quarante-cinq degrés, le tête à botte est fort difficile à bien exécuter; mais il est sûr pourtant que la cavalerie peut se mouvoir par ce moyen plus obliquement que l'infanterie. On en trouvera la preuve dans *fig.* 30, où une troupe de cavalerie de seize files part ainsi sous l'angle de trente-cinq

(1) Nous le regardons comme excellent, car il est fondé sur de vrais principes, qu'on n'a qu'à suivre, pour découvrir même les petites erreurs qui peuvent s'y être glissées: au lieu que celui de la Balme n'est qu'un tissu de choses vagues, et sans fondement.

Digitized by Google

degrés ; et le dessin fait voir qu'elle peut l'exécuter avec aisance. Après avoir marché ainsi, soit au pas ou au trot, ou même au galop, quoique dans ce dernier cas l'ordre soit plus difficile à maintenir, on voit la manière dont la troupe se reforme en ligne.

QUATRE-VINGT-ONZIÈME PLANCHE.

Par ce moyen, le déploiement en éventail est une évolution d'un grand usage pour la cavalerie ; et il n'est pas nécessaire, que, comme dans l'infanterie, la tête avance de toute la longueur de la colonne. Si le déploiement doit se faire tout entier d'un côté comme dans *fig.* 31, il suffira qu'elle avance environ du tiers de sa longueur ; et s'il se fait des deux côtés, les troupes s'étant rompues par le centre, elle n'aura pas besoin, à beaucoup près, d'avancer si loin, sur-tout si les parties d'escadrons sur lesquelles la colonne s'est rompue, ne sont pas trop grandes ; parce que plus la troupe est petite, plus le mouvement oblique est facile. Son prolongement est moindre, et il est alors aisé à celui qui règle la troupe, et qui doit toujours en avoir la tête, de juger s'il est assez loin vers le côté, pour changer le mouvement oblique en mouvement direct ; car comme la troupe s'alonge, il ne faut pas attendre pour cela que la dernière file d'une section soit dégagée de la section qui marche devant ; autrement on se trouveroit jeté trop loin vers le côté, et c'est ce qu'il faut éviter, non-seulement parce que cela dérange l'ordre du mouvement à l'égard de cette section, mais encore parce que cela dérangeroit à proportion celui de toutes les autres après elle.

QUATRE-VINGT-DOUZIÈME PLANCHE.

La cavalerie pouvant faire à-droite et à-gauche par trois dans l'ordre serré, les déploiemens en tiroir sont également à son usage : elle peut les faire exactement comme

Digitized by Google

l'infanterie. On voit cela dans *fig.* 33, où un escadron ayant marché par la droite, et rangé par division en masse, déploie à gauche; et dans *fig.* 34, où un escadron dans le même ordre déploie à droite.

Mais on sent bien que s'il y avoit plusieurs escadrons, l'arrangement de les faire placer l'un à côté de l'autre, et de les faire déployer ensuite ainsi, comme cela se fait à l'égard de l'infanterie (voy. pl. 35 — 38), entraîne beaucoup trop de longueurs, et ne sauroit s'appliquer à la cavalerie, dont le premier objet est toujours la vîtesse. Ainsi il faudroit qu'une colonne d'escadrons déployât toujours comme dans *fig.* 94, ou *en marche*, suivant le nom qu'on donne à cette manière. Mais cela peut avoir plusieurs inconvéniens: une colonne de vingt escadrons en masse par divisions, avec seulement la distance d'une longueur et demie de cheval entre chaque masse d'escadrons, occupe une profondeur de huit à neuf cents pas. Non-seulement le terrain empêchera souvent une colonne si longue de sortir par le flanc tout à-la-fois; mais quand même cela ne seroit pas, comment les derniers escadrons pourroient-ils, à cette distance, distinguer le point où ils doivent faire front et entrer dans la ligne? Ainsi il vaudra beaucoup mieux déployer de la manière dessinée ici dans *fig.* 35 et 36.

Dans *fig.* 35, l'escadron ayant marché par la droite, et s'étant formé en masse, déploie à gauche. Alors la première division reste immobile; la seconde fait seule à-gauche par trois, et part pour sortir de la colonne; lorsqu'elle s'est dégagée, elle fait front et avance pour s'aligner sur la première. Au moment où la seconde a quitté sa place, la troisième, suivie de toutes les autres de la colonne, avance pour s'y mettre, fait à-gauche par trois, marche le long de la queue de la seconde, et va se placer à côté d'elle; alors la quatrième vient à la place où s'étoit trouvée originairement la seconde.

Elle fait à-gauche par trois, et va jusqu'à sa place, où elle fait front et entre dans sa ligne.

Digitized by Google

Dans *fig.* 36, où l'escadron déploie à droite, la première division marche le long de la ligne; la seconde prend sa place, fait à-droite, et suit la première; la troisième suit de même la seconde, et ainsi des autres.

Ces mouvemens sont sans doute plus longs que les précédens; sur-tout celui de *fig.* 35 est plus long que celui de *fig.* 33: mais pour y remédier, à l'égard d'une colonne de plusieurs escadrons, voici comment on peut faire. Le premier escadron, ou pour mieux dire, chaque escadron déploie en lui-même comme dans *fig.* 33; le second escadron part en masse de derrière le premier, pour aller à sa place et y déployer de la même manière: alors le troisième escadron avance, prend la place du second, fait à-gauche, et marche après lui sur la même ligne sur laquelle le second a marché, et gagne sa place pour y déployer; enfin tous les escadrons de la colonne font successivement la même manœuvre, et vont tous se rendre à leur emplacement, sur la même ligne sur laquelle le second a marché. De cette façon l'évolution ne sauroit souffrir aucun retard essentiel, lequel outre cela se trouveroit aisément réparé par la vélocité naturelle du cheval; d'ailleurs, nous l'avons dit, la grande profondeur d'une colonne de cavalerie de plusieurs escadrons, obligera toujours de se servir d'une manière analogue pour la faire déployer en tiroir.

QUATRE-VINGT-TRÈIZIEME PLANCHE.

Comme les à-droite et à-gauche par trois doivent toujours se faire lentement, le déploiement ira plus vîte si on le fait à rangs ouverts, et par des à-droite ou à-gauche par quatre.

La manière de le faire est dessinée dans *fig.* 37, pour un escadron à rangs ouverts, ayant marché par la gauche et déployant à-droite: le premier rang de quatre reste sur sa place, et le second serre sur lui; alors les deux rangs de

Digitized by Google

la division 3 marchent en *a. a*, où ils font à-droite par quatre, et marchent jusqu'au point où, en se reformant, ils se trouveront vis-à vis de leur place; là ils se reforment, le premier rang avance, et le second serre sur lui tout de suite. Ensuite 2 et puis 1 marchent en *a. a.*, où ils font la même évolution.

Dans *fig.* 38, où le même escadron déploie à-gauche, les deux rangs de la division 4 arrivés en *b. b.*, font à-gauche par quatre, marchent en *c. c.*, et y font front; en attendant, les deux rangs de 3 sont arrivés en *b. b.*, et tournant du même côté que 4, la suivent: ainsi la division 2 suit 3, et la division 1 suit 2: il n'est pas nécessaire pour cela que la colonne soit à rangs ouverts; elle peut être en masse, pourvu que les deux rangs de la première division avancent autant qu'il faut pour s'ouvrir eux-mêmes, ou pour laisser ceux de la division suivante s'ouvrir derrière eux, et que chaque division, en arrivant sur la même place, ouvre aussi ses rangs de la même manière.

Nous pensons que ceci suffit pour marquer les caractères distinctifs des manœuvres de la cavalerie, et que tout officier qui aura étudié les détails que nous avons donnés sur la tactique de l'infanterie, sera en état de fixer d'après ces notions, non-seulement lesquelles des évolutions qu'on y trouve, la cavalerie est en état d'exécuter ou non; mais encore, comment elle doit et peut faire celles qui ne répugnent point à sa nature.

FIN DE LA TACTIQUE PRUSSIENNE.

DE

Digitized by Google

DE LA MONARCHIE PRUSSIENNE,

SOUS

FRÉDÉRIC LE GRAND.

LIVRE HUITIÈME.

RELIGION, INSTRUCTION, LÉGISLATION, GOUVERNEMENT.

Effets du christianisme sur l'esprit humain.

A L'ÉPOQUE de l'introduction du christianisme, l'esprit humain reçut une direction nouvelle. Des peuples entiers firent leur grande, leur unique affaire d'une vie à venir ; ils tournèrent tellement leurs yeux vers ce qui devoit exister dans un autre monde, qu'ils en oublièrent presque entièrement celui-ci. Ce principe se transmit d'une génération à l'autre ; et même aujourd'hui, il se maintient encore dans toute l'étendue, dans toute la force qui peuvent donner le droit de le nommer général. Certes, une opinion qui frappoit à la fois toutes les facultés de l'ame, a dû produire une grande révolution.

Digitized by Google

Chez les anciens, chez ces peuples où la beauté, la gloire, la vertu, le génie eurent des autels, les grands mots de liberté, de patrie, de foyers, de domination même, agitoient les nations, et les faisoient courir aux armes, soit au dedans, soit au dehors. Chez les peuples modernes, depuis plusieurs siècles, il ne s'est pas élevé une guerre civile, ou même une émeute, qui n'ait eu les intérêts de l'autre vie pour objet. Sans doute les chefs de ces convulsions furent animés par d'autres motifs; mais il leur a fallu s'entourer de cette imposante perspective, pour mettre le peuple en mouvement. Oui, que vos extorsions, que votre tyrannie s'exercent uniquement sur les choses terrestres, il les supportera; il se laissera ravir ses droits, ses priviléges l'un après l'autre sans murmurer; sa liberté, sa subsistance même sont à vous: mais demandez-lui la moindre déférence pour quelque innovation religieuse; proposez-lui une opinion qui menace à ses yeux la plus légère parcelle de son bonheur futur; à l'instant il deviendra phrénétique, et dans sa fureur, il déchirera toutes les victimes que lui indiqueront ses prêtres. Tel est peut-être le plus singulier phénomène qu'ait produit le christianisme sur la nature humaine.

A la vérité, des changemens importans sont survenus. Les grands intérêts de cette vie, graces aux Anglois, qui seuls les ont discutés, du moins en concurrence avec ceux de la religion, commencent à

Digitized by Google

attirer les yeux de beaucoup d'hommes, et tous les jours on en compte davantage, qui donnent autant d'attention à ce qu'ils ont, qu'à ce qu'ils peuvent espérer. Mais les zélateurs de la vie actuelle aux dépens de l'autre sont encore loin de faire le plus grand nombre, ou même un nombre considérable auprès du reste des hommes. Ainsi la religion, qui ne devroit sous aucun rapport ressortir du gouvernement, uniquement institué pour les affaires de ce monde, la religion, simple intérêt de conscience entre Dieu et l'homme, est dans le fait un des plus grands ressorts de nos institutions sociales, et l'un de ceux peut-être qui influent le plus sur tout le système politique d'une nation. Voyons quelle est à cet égard la situation de la monarchie prusienne.

Trois sectes dominantes en Allemagne.

Le christianisme, dès son origine, s'est divisé en un nombre infini de sectes; mais une seule avoit réussi en Europe, si l'on excepte la Russie et la Grèce, à engloutir toutes les autres, ou plutôt à les exterminer. Son joug étoit devenu vraiment insupportable. Un homme d'une force éminente d'esprit, et sur-tout de caractère, montra qu'on pouvoit s'en affranchir. D'habiles coopérateurs, comme il s'en élève toujours à la première lueur d'une lumière nouvelle, secondèrent ses efforts. Leur éloquence et de grands intérêts attirèrent des souverains dans leur parti; bientôt ceux-ci entraînèrent leurs peuples: on arma de toutes parts; des flots de sang coulèrent, et l'Allemagne, graces

Digitized by Google

à sa constitution, fut sur-tout le théâtre de ces divisions convulsives. Le chef de l'Empire, qui n'en étoit même alors que le suzerain très-limité, resta attaché à l'ancienne croyance. Il voulut y ramener par la force ceux de ses grands vassaux qui s'en étoient séparés, sûr que s'il les obligeoit à se soumettre à cet égard, il les subjugueroit à tous les autres. Tel fut le principe des guerres civiles, qui durèrent cent vingt ans presque sans interruption. La dernière ne sévit pas moins de trente années consécutives, et fut très-malheureuse pour l'empereur. Il lui fallut non-seulement reconnoître, dans l'Empire, deux sectes chrétiennes différentes de la sienne, et leur accorder une égalité de droits, mais laisser circonscrire ses prétentions politiques dans des bornes assez étroites, et déterminées avec précision. Depuis cette époque, les sectes chrétiennes, distinguées par le nom de catholique romaine, de luthérienne et de réformée, sont dominantes dans l'Empire: elles y jouissent de droits égaux; mais elles y sont inégalement mêlées, et ce mélange influe diversement sur leur constitution politique. Voici les traits principaux de cette singulière composition.

Leur combinaison dans l'Empire.

Il est des contrées où la religion catholique subsiste seule; tout au plus s'y trouve-t-il quelques sectaires épars, dans un état d'oppression plus ou moins sévère. Tous ces pays (et ils forment la plus belle et la plus grande partie de l'Allemagne) ont des souverains héréditaires ou électifs, également catholi-

Digitized by Google

ques ; car l'esprit de cette secte est tel, que jamais le peuple ne s'y laisseroit gouverner par un prince d'une autre croyance. Dans les pays de l'Allemagne où le souverain est électif, il est aussi ministre de la religion ; et l'on auroit quelque droit de s'en étonner, en considérant l'esprit ostensible du christianisme en général, et celui que professent les livres qui en forment la base.

Il est d'autres contrées où domine l'une des deux sectes nommées luthérienne et réformée, comprises sous le nom général de protestantes ; la secte catholique en est entièrement bannie, ou n'y subsiste qu'avec des limites très-resserrées. Le souverain, dans quelques-uns de ces pays, par des intérêts soit temporels, soit spirituels, professe pour sa personne et pour sa famille, les dogmes du catholicisme. La liberté de conscience adoptée par les protestans, et sur-tout l'appui du parti catholique, toujours le plus formidable en Allemagne, ont empêché les sujets de contrarier, à cet égard, leurs souverains ; ils ont seulement pris des mesures contre l'esprit prosélytique et même persécuteur du catholicisme.

Dans certains états, tels que le Palatinat, par exemple, cette barrière a été renversée. Dans d'autres, comme en Saxe, elle est encore maintenue par l'extrême vigilance qu'on y apporte, et, pour trancher le mot, par la foiblesse et les besoins du gouvernement. En effet, avec les moyens qu'un souverain

Digitized by Google

a de nos jours concentré dans ses mains, il est impossible que ses sujets ne se plient pas à sa volonté, s'il a l'esprit et le caractère nécessaires pour en développer toute l'étendue. Il est vrai que doué de ces deux qualités, il ne le voudroit probablement pas. Quoi qu'il en soit, cette différence entre les sentimens religieux du souverain et des sujets, forme dans le système politique d'un état une dissonance que rien ne peut sauver.

Situation du roi de Prusse à cet égard.

Quant au roi de Prusse, il éprouve encore d'autres circonstances. Il professe, ainsi que sa famille, la croyance de la branche réformée du protestantisme, et la plus grande partie de ses sujets sont luthériens. Ces deux sectes s'accordent assez bien en Allemagne, parce qu'elles sont obligées de se réunir pour faire tête au catholicisme. Aussi sont-elles sur un pied parfaitement égal dans la monarchie prussienne, et graces à la sage conduite de Frédéric, il n'en résulte plus le moindre inconvénient. Mais ce monarque possédoit des provinces où la religion catholique joue encore un très-grand rôle. Elle est absolument dominante dans le duché de Gueldres. A la vérité, sous ce rapport, cette très-petite province séparée de la masse de la monarchie prussienne, mérite peu de considération ; mais il n'en est pas ainsi de la Silésie et de la Prusse occidentale. Nous avons montré que dans l'une et dans l'autre, le nombre des catholiques surpasse celui des protestans ; et ces deux provinces sont

Digitized by Google

indispensablement nécessaires à l'existence de la monarchie Prussienne. Or, quoique en général les affections d'un peuple influent peu de nos jours sur la condition politique des souverains, il n'en est pas toujours ainsi. La situation du roi de Prusse est à cet égard d'autant plus délicate, que les circonstances où ces affections reprennent de l'influence, sont entièrement contre lui dans ces provinces. Les catholiques sont beaucoup plus attachés à leur secte, beaucoup plus soumis à leurs prêtres, et leurs prêtres infiniment plus implacables contre tout ce qui ne ploie pas le genou devant eux, que ni le sacerdoce, ni les adhérens d'aucune autre secte connue. Ces provinces sont de nouvelles conquêtes, où l'habitude n'a pas encore, à beaucoup près, consolidé la constitution politique. La plus considérable a été arrachée à l'ennemi naturel et très-puissant de la monarchie prussienne, au chef du parti catholique en Allemagne, et pour ainsi dire en Europe, qui ne renoncera jamais à ses prétentions, aussi long-temps qu'il ne sera pas entièrement hors d'état de les faire valoir. L'autre a été enlevée de force à une nation impuissante à la vérité, mais dont les domaines deviendront probablement bientôt la proie de deux voisins très-redoutables, excessivement ambitieux, et qui ne manqueront pas de faire revivre les droits du peuple dont ils auront envahi le territoire. Alors, dans le conflit violent qu'occasionneront ces diverses secousses,

Digitized by Google

la volonté des peuples reprendra de l'influence. C'est à la guerre que leurs affections se manifestent ; c'est là que le peuple procure des succès au parti qu'il favorise, pour peu qu'il en sache profiter, et ces succès amènent des révolutions.

Recherches sur les mesures que cette situation exige.

Que fera, dans cette situation difficultueuse, un roi de Prusse ? Nous avons lu, et nous en frémissons encore, nous avons lu le mémoire d'un homme qui jouit d'une grande réputation, où l'on s'efforçoit de prouver que le parti le plus sage, pour ce monarque, étoit de se faire catholique..... Que le ciel préserve l'humanité de cet horrible malheur ! Le seul chef des protestans, c'est-à-dire, du parti des lumières et de la liberté en Allemagne, deviendroit donc bientôt la proie du parti contraire ! Qui peut croire en effet que le roi de Prusse, pour être catholique en maintînt plus facilement sa puissance ? La maison d'Autriche laissera-t-elle la Silésie plutôt à un prince catholique qu'à un prince protestant ? Non, pas même quand on lui prodigueroit les dédommagemens, s'il en est pour une si grande perte. Ce n'est pas seulement le conquérant hérétique de la Silésie que la maison impériale abhorre dans la personne du souverain de la Prusse ; c'est, de quelque religion qu'il puisse être, un rival, un émule de puissance, un démagogue des princes, un protecteur des libertés germaniques : il n'est que des trèves, il n'est point de paix avec la maison d'Autriche.

C'est

Digitized by Google

C'est donc par son inutilité même qu'elle seroit absurde, cette apostasie funeste. En vain un roi de Prusse s'imagineroit-il qu'elle réuniroit à lui le plus grand nombre des princes catholiques, et qu'il pourroit ainsi parvenir à la dignité impériale. Quand l'électeur de Brandebourg deviendroit catholique, son électorat n'en seroit pas moins protestant, et ce souverain se verroit obligé de se ranger, dans toutes les questions graves, du parti protestant, de s'en montrer le chef et l'appui? Certes les princes catholiques, quand leur dévouement à la cause autrichienne proviendroit de zèle religieux, n'abandonneront pas une maison liée à leur cause depuis un temps immémorial, en faveur d'un néophyte romain, souverain d'un pays protestant. Ce n'est pas la religion qui les attache à la cour de Vienne, mais la formidable puissance de la maison d'Autriche, qui leur fait présumer tôt ou tard le succès de ses desseins. Or elle compromettroit plutôt son existence toute entière, que de souffrir la translation de la couronne impériale sur une autre tête, soit catholique, soit protestante. Dès longtemps la maison de Habsbourg s'est identifiée au pouvoir impérial; comment, dans sa première forme, auroit-elle aspiré au gouvernement de l'Allemagne et peut-être de l'Europe? Sous sa métamorphose, rien de plus aisé que de s'y croire des titres, et de persuader à d'autres qu'elle en a. Quiconque imagineroit que ce mot *empereur* n'est en lui-même

Digitized by Google

qu'un vain son, ne connoîtroit pas le pouvoir qu'ont sur les hommes les sons articulés. La réalisation d'une monarchie universelle est un espoir absurde sans doute; mais toute absurdité colossale, si nous pouvons parler ainsi, a des zélateurs très-ardens, et le projet de parvenir à cette souveraineté imaginaire peut produire des révolutions très-réelles. Or la maison de Habsbourg doit briser le lien qui l'attache à l'empire ou en rester le chef. Obéiroit-elle à un prince très-inférieur en puissance ? lui rendroit-elle seulement les respects dus à un empereur ? Si un roi de Prusse électeur de Brandebourg a souvent embarrassé un empereur autrichien, que feroit le roi de Prusse empereur d'un vassal tel que le roi de Hongrie et de Bohême, archiduc d'Autriche ?

Non, jamais roi de Prusse ne doit penser que sa croyance personnelle au purgatoire, à la transsubstantiation, à l'infaillibilité du pape, ou même à l'immaculée conception, puisse changer pour lui la nature éternelle des choses. Il convertiroit tous ses sujets à la foi catholique, qu'il n'en quintupleroit pas le nombre; et tant qu'il n'en sera pas ainsi, jamais il n'aura de prépondérance assurée sur la maison d'Autriche. Mais comme son changement de religion ne feroit qu'attacher davantage ses sujets à leur croyance, cette révolution produiroit pour lui les suites les plus fâcheuses. La cinquième partie de ses sujets professe la religion catholique; il s'aliéneroit l'esprit des quatre cinquièmes

Digitized by Google

de son peuple, dans l'espoir incertain de s'acquérir l'affection du reste. Certes, il est peu de calcul plus étrange; ajoutez que l'armée même seroit dénaturée par une pareille révolution. Les hommes ne serviront jamais bien celui qu'ils n'affectionneront pas, ou pour lequel ils n'auront pas une haute considération; et s'il est une grande différence entre servir et bien servir, c'est sur-tout dans l'armée, c'est sur-tout à la guerre.

Que fera donc le souverain de la Prusse? il sera invariablement le chef du parti protestant en Allemagne; il tiendra la balance ferme entre toutes les sectes et toutes les religions, sans pencher pour aucune dans ce qui touche à l'équité; et peut-être enfin il croira devoir miner le catholicisme dans ses états, par tous les arts innocens de la persuasion. Les princes catholiques en agissent si manifestement ainsi par principe religieux! Où seroit l'injustice d'agir de même par une politique noble et bien entendue, lorsqu'on se trouve dans de malheureuses circonstances qui la nécessitent!

Quand les principaux gouvernemens qui donnent le ton à l'Europe, auront assez de force et de sens pour professer ce principe, le seul juste et raisonnable: que la religion étant un intérêt de l'homme à Dieu, ils ne doivent et ne veulent pas s'en mêler; quand ils laisseront chacun libre de choisir celle qu'il veut, ou même de s'en dispenser tout-à-fait; de se marier ou de rester célibataire; d'entrer dans un couvent

Digitized by Google

ou d'en sortir au gré de sa conscience, etc. etc. nous abhorrerons l'idée de donner une attention quelconque aux opinions religieuses. Mais, jusqu'à cette époque, la religion exerce une trop grande influence sur les affaires humaines, pour qu'un souverain puisse l'abandonner entièrement à elle-même. Et puisque nous ne raisonnons ici qu'en politiques et en philosophes uniquement animés des lumières naturelles, nous oserons dire que s'il est une religion dont la tendance soit infiniment dangereuse pour l'humanité, pour les souverains, pour un souverain protestant, pour un roi de Prusse sur-tout, c'est celle dont le clergé s'oppose incessament au progrès des lumières en tout genre, et professe un infatigable esprit de persécution pour tout ce qui concerne le culte, la croyance et les prêtres. De tous les fléaux, celui-ci est incontestablement le plus durablement nuisible au bien-être de l'espèce humaine. Et quant aux souverains, un tel clergé est pour eux le maître redoutable d'un animal féroce qu'il a su apprivoiser. Flattez le maître; obéissez-lui, le monstre sera docile et caressant. Mais ayez une seule volonté contraire aux desseins du maître, le monstre qu'il détache vous terrasse et vous égorge. Le roi de Prusse a, dans ses domaines, cette fauve terrible: irritée par celui-là seul qui l'a domptée, agacée incessament par ses signes, provoquée au moment opportun par sa voix, si la vigilance du souverain se ralentit un instant, vous la verrez déployer ses fureurs.

Digitized by Google

Frédéric fut l'appui déclaré du parti protestant en Allemagne ; mais peut-être attribua-t-il à la diversité des opinions religieuses trop peu d'importance. Il n'opéra pas sous ce rapport tous les changemens qu'on pouvoit attendre de son influence personnelle. Content de réprimer les faits contraires à l'ordre, il se montra peu jaloux de changer une tendance trop nécessairement nuisible, si jamais un de ses successeurs adopte des principes moins tolérans. Or il faut s'attendre, dans tous les gouvernemens, mais sur-tout dans la monarchie, que tôt ou tard les principes changeront. Les souverains éclairés doivent donc se hâter d'ôter à leurs successeurs la possibilité de ramener les ténèbres de la superstition, et ses honteux délires.

Conduite de Frédéric II à l'égard du catholicisme.

Le catholicisme est très-puissant ; son clergé immortel travaille sans relâche à regagner ce qu'il a perdu. Les travaux constans d'un très-grand nombre d'hommes riches et considérés, invariablement dirigés vers un même but, ont produit, dans tous les temps, des effets miraculeux. En Allemagne on s'effraie à bon droit des progrès qu'ils ont fait depuis plus d'un siècle. Un grand nombre de souverains a embrassé la foi catholique, bien d'autres y tendent en secret : cette agitation est, du Rhin au Danube, et même aux extrémités du nord, d'une activité inexprimable. Nous croyons que Frédéric ne la surveilla point assez ; cependant il prit quelques mesures très-sages à cet égard. Entre autres, il étoit défendu à tout sujet d'entrer

Digitized by Google

dans les ordres sacrés sans le consentement du gouvernement (1). Il borna tout ce qui pourroit être légué à l'église, soit catholique, soit protestante, à la somme de cinq cents écus (2); à la vérité, il se vit obligé de donner quelque extension à cette loi pour les catholiques (3). Il défendit aux prêtres de cette communion à Berlin, d'exercer aucuns actes paroissiaux (4); mais ces moyens (ce dernier répugne à la justice) n'équivaloient pas, selon nous, à une permission précise aux moines de sortir librement des couvens, et aux prêtres de se marier (5), avec ordre au clergé catholique de laisser les revenus de leurs places à ceux qui auroient voulu faire usage de cette faculté. Nous osons croire que cette mesure parfaitement équitable et dont l'influence eût été décisive, n'étoit pas indigne de ce grand homme.

Sur la reconnoissance du titre royal par le pape.

Un fait montre assez bien quel est à cet égard l'esprit de la cour de Rome. Non-seulement elle nomme à tous les évêchés, à toutes les abbayes, à toutes les dignités ecclésiastiques des pays protestans, de sorte que malgré la paix de Westphalie, elle y conserve toutes ses prétentions : non-seulement elle proteste

(1) Nous en trouvons la preuve dans le rescrit n° 6 de 1775, où cette loi est rappelée à l'occasion d'un cas particulier.

(2) N°. 36 de l'année 1753.

(3) Déclaration de 1754, n° 22.

(4) Édit de 1751, n° 32.

(5) Dans le projet du nouveau code, cette permission est accordée; mais ce n'est encore qu'un projet. Voyez ci-après, *Législation*.

Digitized by Google

encore annuellement contre cette paix de Westphalie, dans un consistoire ; mais encore elle n'a reconnu ni le titre royal d'Angleterre, ni celui de Prusse, ni même le titre électoral de Hanovre. Dans le calendrier de Rome, où se trouvent toutes les maisons souveraines de l'Europe, le Roi de Prusse n'a jamais été nommé que *Marchese di Brandeburgo.* Quelques bons citoyens, alarmés des machinations qui paroissent se pratiquer dans l'Europe protestante, pour étendre le catholicisme, ont fait observer cette singularité.

Frédéric dit au comte, alors baron de Hertzberg, à propos d'une négociation entamée sur ce sujet, pendant le voyage du pape à Vienne : *Eh ! que m'importe d'être ou de n'être pas reconnu par cette sainteté ?* Il n'en a pas été de même sous le nouveau règne. Le titre royal de la maison de Prusse est enfin dans le calendrier romain ; mais ce calendrier n'est point une émanation de la puissance papale ; cette innovation n'empêchera probablement pas la cour de Rome de nommer à l'archevêché de Magdebourg, aux évêchés de Halberstadt, de Minden, de Brandebourg, etc, *in partibus.* Au reste, peu importe l'étiquette romaine au souverain de Prusse qui saura s'assurer l'affection de tous ses sujets, augmenter la population de ses états, leurs richesses, et opposer la barrière d'un bon et sage gouvernement au parti autrichien et catholique.

Fanatisme dans les états de Frédéric II.

C'est un préjugé assez généralement répandu en Allemagne, que les provinces prussiennes, et Berlin en

Digitized by Google

particulier, ne sont peuplées que d'athées. Parce que Frédéric a encouragé la liberté de penser dans ses états ; parce qu'il appela et réunit autour de sa personne plusieurs esprits forts ; parce qu'il sortit, sous son règne, des presses prussiennes, quelques livres irréligieux, on s'est cru en droit de tirer cette conclusion aussi absurde que précipitée. M. Nicolaï, libraire de Berlin, et savant très-distingué (réunion infiniment rare, bien qu'elle dût être commune), a peint Berlin avec une grande vérité, sous cet aspect, dans un roman (1) qui donne d'excellentes notions sur les mœurs de l'Allemagne. En général il y a montré que s'il est quelques francs-penseurs dans les provinces prussiennes, le peuple y est aussi attaché à sa religion que dans les contrées les plus dévotes, et qu'on y compte même un grand nombre de ces fanatiques connus en Allemagne sous le nom de *piétistes*. (2) Deux faits curieux que nous allons rapporter, prouveront assez, qu'au sein des lumières, le peuple peut rester enclin au fanatisme,

(1) *Das Leben des sebaldus Nothanker.*

(1) Les gens du monde donnent le nom de *piétistes*, en général, à tous les frères Moraves, Quakers, Anabaptistes, etc. ; et en effet, en Allemagne toutes ses sectes sont unies d'un lien secret, parce que dans la plupart des dogmes, elles se trouvent d'accord. Mais il y a pourtant une secte particulière, qui se nomme ainsi, et dont le père ou le principal arc-boutant a été un certain *Spener*, ministre de la parole de Dieu, à Francfort. Ils se distinguent par un éloignement de toutes les jouissances mondaines, et une illumination particulière de l'esprit divin, qui opère soudainement sur le cœur d'une façon surnaturelle et sensible. Ils nomment cela, *der durchbruch.*

que

Digitized by Google

que les livres n'influent pas sur lui, et qu'il est parfaitement ridicule de craindre que, sous ce rapport, ils nuisent à la société. Sans doute ils agissent sur les hommes instruits, qui tôt ou tard font aller le monde; mais ils ne dérangent nullement l'allure du vulgaire, qui ne les connoît pas: il suit lentement, sans le savoir, et en faisant ses affaires particulières comme il les entend, l'impulsion que lui donnent les puissans, les riches, les hommes instruits.

Histoire d'un nouveau messie.

Sur la fin de la guerre de sept ans, un nommé Jean Rosenfeld, garde-chasse du marcgrave de Schwedt, quitta le service de ce prince, et se mit à enseigner à la populace qu'il étoit le messie; que Jésus avoit été un faux messie; que les prédicateurs étoient des fourbes, des menteurs, qui prêchoient la mort; que pour lui il prêchoit la vie, puisque ses adhérens ne mourroient point; que le roi de Prusse étoit le diable; que le temps approchoit où, quand lui Rosenfeld auroit rassemblé les vingt-quatre anciens, il lui demanderoit le glaive, et gouverneroit le monde, assisté de ces anciens. Rosenfeld sut engager quelques-uns de ses adhérens à lui livrer sept filles, dont ces zélés piétistes étoient pères. C'étoit, disoit-il, pour ouvrir les sept sceaux, qu'il lui falloit sept vierges. Il s'en forma un sérail. L'une d'elles étoit sa sultane favorite; il faisoit travailler les autres, et vivoit du produit de leurs ouvrages. Enfin après avoir fait le métier de messie pendant vingt-neuf années, avec des fortunes diverses; d'abord pauvre, souvent

Digitized by Google

emprisonné, ensuite entretenu par les dons de ses adhérens, vivant habituellement de la laine que filoient ses maîtresses ; après s'être fait un grand parti à Berlin et aux environs, en Saxe, et jusque dans le Meklenbourg, ses disciples, attendant toujours l'effet de ses splendides promesses, l'un d'eux, et celui-là même qui lui avoit livré trois de ses filles, l'accusa devant Frédéric, c'est-à-dire qu'il traduisit son messie, qu'il croyoit le vrai Dieu, devant le roi qu'il croyoit le diable ; car ce même accusateur regardoit toujours Rosenfeld comme le véritable messie ; il vouloit seulement que Frédéric l'obligeât à réaliser ses grandes promesses. Le roi envoya Rosenfeld au tribunal naturel, qui le condamna à être fustigé, et enfermé pour le reste de ses jours à Spandow. Le tribunal suprême commua cette sentence, et prononça que le nouveau messie seroit mis dans une maison de correction, où on le fustigeroit toutes les fois qu'il tenteroit d'avoir quelque aventure galante, et qu'après deux ans, on feroit un rapport de sa manière de se comporter. Les défenseurs de l'accusé en appelèrent ; le roi revit le procès, et confirma la sentence plus sévère du premier tribunal. Il crut sans doute qu'il devoit le spectacle de Rosenfeld fustigé au peuple, pour le détromper de pareilles visions à l'avenir.

Mais les opinions les plus folles sont les plus tenaces, par cela même qu'elles n'ont point de base perceptible ou commensurable ; et ce spectacle ne détrompa presque aucun des adhérens de Rosenfeld, dont un grand nom-

Digitized by Google

bre lui est encore attaché. Le journal de Berlin (1), dont nous tirons ce fait, rapporte que ce Rosenfeld vint prêcher ses dogmes à Charlottenbourg, à peine éloigné d'un mille de cette capitale; mais il sentit que ce théâtre étoit trop petit pour deux fanatiques, tels que lui et Musenfeld. Celui-ci, comme nous le voyons, par une autre pièce du même journal (1), n'étoit qu'un prêcheur de réforme. Le gouvernement, animé sans doute par les ministres, dont il faisoit déserter les auditoires, rechercha sa conduite, puis le laissa en repos. Les particularités de cette inquisition nous sont inconnues; mais sa secte, long-temps en vogue, est encore assez nombreuse. Eh! qui sait combien d'autres ont survécu à leur maître, dont elles attendent en secret le retour?

Disputes sur le nouveau livre de cantiques.

Un second fait, qui a prouvé avec plus d'éclat encore, dans Berlin même, l'attachement du peuple à ses anciennes idées, c'est l'affaire des cantiques, célèbre en Allemagne. L'ancien livre des cantiques, introduit depuis la réformation dans l'église luthérienne, étoit plein de choses réprouvées par le bon sens. En mil sept cent quatre-vingt-quatre, le grand consistoire de Berlin en fit composer un nouveau, où l'on corrigea les expressions disconvenantes, mystiques, ou conduisantes au fanatisme et à l'esprit sectaire, ainsi que les vers trop

(1) *Berlinsche Monathschrist*, vol. 1, ann. 1783, n° janvier, pag. 42 et suiv.

(1) *Berlinsche Monathschrist*, vol. 1, ann. 1784, n° juin, pag 42 et suiv.

Digitized by Google

ridicules; où l'on inséra les meilleurs hymnes allemandes des temps modernes, celles de Gellert, de Cramer, de Néandre, etc. etc., et où l'on supprima plusieurs des cantiques qui avoient trait au dogme, pour en substituer qui traitoient des sujets de morale; en un mot, ce livre fut rédigé sur les plus nobles principes d'une saine raison, et d'une utilité véritable. Aussitôt un parti nombreux, qu'animoient plus ou moins ouvertement quelques ecclésiastiques, s'oppose violemment à son introduction. Un fanatique nommé Apitsch, petit mercier, banqueroutier, forme une association pour empêcher les progrès du socinianisme secret répandu dans le nouveau livre des cantiques, et présente un placet à Frédéric. Supposez un autre roi, un autre gouvernement; que de débats, d'agitations, de coups d'autorité! Mais ce même Frédéric, qui avoit *permis à ses fidèles Neuchâtelois d'être aussi éternellement damnés qu'ils le jugeroient à propos, pourvu qu'ils laissassent en repos celui qui ne vouloit pas croire aux peines éternelles*, répondit à l'insensé Apitsch et à ses adhérens, *que si ses sujets vouloient chanter les sottises des vieux cantiques* (1), *ils en étoient les maîtres, et qu'il n'entendoit pas qu'on les en empêchât.* Sur cette décision, plusieurs communautés adoptèrent le nouveau livre, et d'autres retinrent l'ancien.

Tolérance particulière de Frédéric II.

C'est ainsi que ce grand roi a donné mille et mille exemples d'une profonde tolérance. Quoique des philosophes aient voulu consacrer ce mot, nous l'employons

(1) Il en rapportoit quelques exemples.

Digitized by Google

à regret. Sans doute, il seroit criminel de douter que tous les hommes ont le droit de servir Dieu à leur manière, ou même de ne pas le servir, lorsqu'ils ne parviennent point à s'élever à la croyance d'un suprême rémunérateur. C'est donc une sorte de tyrannie que de prétendre à tolérer telle secte, c'est-à-dire, au privilége d'accorder comme une grace aux mortels, le droit incontestable qu'ils ont reçu de la nature. Mais Frédéric ne connut que la tolérance, et même la tolérance personnelle. Dans une collection de plus de trois mille édits, nous n'en trouvons pas un qui déclare solennellement entière liberté, parfaite égalité de religion, ou même tolérance illimitée pour toutes les sectes, soit du christianisme, soit de toute autre religion (1). Il se renferma dans la tolérance-pratique, qui, à la vérité, n'eut point de bornes sous son règne. Tous les sectateurs de Rosenfeld, à l'exception de lui-même, qui ne fut poursuivi que pour sa conduite personnelle, proclamèrent hautement, ou avouèrent devant les tribunaux, qu'ils croyoient leur chef le vrai messie, et Jésus-Christ un faux messie, dont toute l'histoire étoit une fable; qu'ils regardoient le clergé protestant comme une invention diabolique, etc. etc.; et ils ne furent ni punis, ni inquiétés. Il est tel état dont les lois ont souvent proclamé la tolérance, où, si l'on eût osé dire la centième partie de ces choses, toute la secte auroit été

(1) Cette déclaration se trouve assez clairement dans le projet du nouveau code.

Digitized by Google

catéchisée à coups de bâtons, reléguée ensuite aux dernières extrémités de l'Empire, et toutes les gazettes de l'univers se seroient récriées d'admiration sur cette tolérance. Frédéric, au contraire, toléroit sans bruit; on pouvoit, dans ses états, être à volonté sectateur de Rosenfeld, de Musenfeld, de Schwenkenfeld, etc. etc.: mais jamais le roi de Prusse ne déclara, comme législateur, qu'on le pouvoit. Cependant ses successeurs ont la liberté de suivre, un jour, des principes contraires: on balance à renverser un monument élevé avec l'applaudissement général; mais on suit son penchant quand les anciennes lois subsistent, et qu'on peut prétendre ne faire que leur obéir.

Novateurs en fait de religion.

La tolérance envers les sectaires est peut-être plus facile encore que celle qui supporte les novateurs et les esprits libres en théologie. Sous Frédéric les opinions n'apportoient pas le moindre changement à l'existence et à l'avancement de ceux qui occupoient des places, pourvu qu'ils en remplissent les devoirs. Frédéric voyoit même d'un œil favorable toutes les variations douces et tranquilles dans le système religieux, et n'empêchoit ni les écrivains, ni les professeurs en théologie, ni même les prédicateurs d'en faire de cette nature. Aussi, généralement parlant, s'est-il opéré une très-grande révolution à cet égard dans ses états, sous son règne. Le reproche de socinianisme, ou du moins d'arianisme, qui s'éleva au sujet du nouveau livre des cantiques, auroit paru fondé dans tout autre pays, soit

Digitized by Google

par le livre en lui-même, où les matières de la trinité, de la divinité de Jésus-Christ, de l'incarnation, des deux volontés, etc. etc. étoient presque omises, et où il ne s'agissoit sur-tout que d'une morale vraiment pratique, d'une piété fondée sur les grands attributs de la divinité; soit par la réputation des rédacteurs, qui tous s'étoient montrés plus ou moins sociniens dans plusieurs ouvrages. Ce livre fut cependant adopté par un grand nombre de communautés, et il le sera, avec le temps, dans beaucoup d'autres.

Persécuteurs eux-mêmes, quand ils le peuvent.

Mais quelques-uns de ces hommes qui s'étoient si bien trouvés de la tolérance de leur souverain, se montrèrent persécuteurs envers ceux qui alloient au-delà ou en-deçà de leurs opinions. Ils ne rougirent pas d'essayer de faire punir les individus qui ne professoient que le simple théisme, ou qui s'éloignoient davantage des idées anciennes. Nous en rapporterons un exemple arrivé vers la fin du règne de Frédéric, parce que c'est l'esprit de la religion tel qu'il l'a modifié, et la réaction qu'il en a éprouvée, que nous devons faire connoître ici.

M. Bardt, fils d'un ministre de la parole de Dieu, à Leipzick, après s'être montré hyperorthodoxe dans sa jeunesse, avoit été obligé, pour quelque écart, de quitter la place théologique dont il étoit pourvu dans sa patrie. Alors il se jeta ouvertement dans l'hétérodoxie, et devint socinien outré. Après diverses aventures, tantôt professeur à l'université d'Erfurt, tantôt

Digitized by Google

professeur et prédicateur à celle de Giessen, et, forcé par la haine théologique à quitter cet asyle; instituteur, à Marschlins dans le pays des Grisons, chez un M. de Salis, d'une maison d'éducation, laquelle, à ce qu'on assure, tomba par l'inconduite de M. Bardt, il devint sur-intendant ecclésiastique du pays d'un petit comte souverain d'Allemagne, où il établit encore un institut du même genre. Cependant, entre beaucoup d'autres ouvrages hétérodoxes, il avoit composé et publié une traduction des livres du nouveau testament, que les théologiens qualifièrent de *travestissement de la bible.* Tous les connoisseurs, et même ses adversaires, avouent qu'à plusieurs égards cet ouvrage est un chef-d'œuvre de sens, de raison et de saine critique, jointe à la plus profonde connoissance de la langue hébraïque et des antiquités du christianisme; mais il y traduit à son gré les passages contraires à ses opinions. Les théologiens donnèrent l'alarme au camp des orthodoxes. Le fiscal de l'Empire porta ses plaintes, et l'on n'eut pas honte, à la fin du dix-huitième siècle, non-seulement de faire condamner le livre de M. Bardt, mais d'obliger M. le comte de Linange-Westerburg à renvoyer son sur-intendant ecclésiastique, et les ouailles de ce district à chasser leur ministre, dont elles étoient très-satisfaites.

Alors le docteur Bardt se réfugia au seul pays de l'Allemagne où régnoit la liberté de penser; dans les états de Frédéric le Grand. Il vint à Halle, et y donna des

Digitized by Google

des leçons publiques. Qui auroit cru que dans une université où fleurissoient Semler, savant théologien, Eberhard, philosophe éclairé, M. Bardt pût être reçu autrement que comme un martyr de la liberté de penser?

En effet M. Semler passoit depuis long-temps pour inspirer des opinions sociniennes à ses auditeurs. Il avoit écrit pour prouver qu'il n'est pas une seule preuve de fait bien fondée de l'authenticité des livres du nouveau testament, que nous regardons comme canoniques; et par là, sans doute, il avoit ébranlé la religion chrétienne jusques dans ses fondemens. Ce n'étoit qu'à l'abri de l'aigle prussienne qu'il avoit échappé au sort de M. Bardt; car d'une extrémité de l'Allemagne à l'autre, les théologiens avoient rugi de fureur. Le fiscal général, et même la diète de l'Empire, auroient sévi contre lui, sans la puissance prépondérante du monarque qui le soutenoit.

D'un autre côté, M. Eberhard avoit publié un ouvrage intitulé : *Nouvelle apologie de Socrate*, où il entreprend de démontrer que les païens vertueux sont sauvés comme les chrétiens, et que la moralité est la même, au sein de quelque religion qu'elle se manifeste. Il avoit été transféré de la chaire ecclésiastique de Charlottenbourg à la chaire philosophique de Halle, parce qu'en conséquence d'une telle théorie, il étoit en haine à ses ouailles; elles le croyoient socinien, et le tourmentoient avec ferveur par pur amour du vrai système théologique. C'étoit dans la confiance que lui

Digitized by Google

inspiroient ces deux exemples, que M. Bardt s'étoit réfugié à Halle.

Mais il étoit doué des plus grands talens. Ses leçons offroient une clarté, une élégance, une plénitude de choses qui laissoient bien loin en arrière tous les autres professeurs. Les auditoires de ceux-ci devenoient déserts; on affluoit dans ceux de M. Bardt. Aussitôt l'esprit théologique, qui, comme le zèle religieux, n'est jamais qu'un esprit de jalousie et de contradiction (et voilà comment, pour être dévot, loin d'en être meilleur, on en devient communément moins bon); aussi-tôt l'esprit théologique se réveille, les persécutés se montrent à leur tour persécuteurs; on veut faire defendre à M. Bardt de donner des leçons; on envie à un infortuné, dépouillé de ses emplois, chargé d'une famille, sacré comme le malheur, les ressources que lui fournissent ses talens. A la vérité, ses dénonciateurs n'atteignirent pas pleinement à leur but; mais ils surent engager l'autorité souveraine à refuser une chaire à l'illustre fugitif, et même à lui défendre de donner des leçons de théologie. Et de quels moyens se sont-ils servis, ces professeurs de christianisme et de philosophie? de tout ce que la haine la plus exécrable peut suggérer de noirceurs, d'insinuations vagues, de conjectures hasardées, de perfides *on dit*. Ils ont réveillé toutes les histoires vraies ou fausses, auxquelles les écarts de jeunesse du docteur Bardt pouvoient avoir donné lieu; comme si, pour lui

Digitized by Google

conférer une charge de professeur, il s'agissoit de savoir autre chose, sinon qu'il enseignoit bien ! comme si le public avoit jamais un autre compte à demander à un citoyen, que celui de sa conduite publique ! et que les hommes précieux qui compensent leurs fautes et leurs erreurs par d'utiles travaux, par de grands talens, par un noble tribut payé à l'instruction, fussent les seuls dont les fautes et les erreurs ne pussent pas être tolérées ! O détestables efforts de la médiocrité impuissante ! opprobre des lettres et de l'espèce humaine ! quand les hommes, qui connoissent encore la candeur, mais dont la pusillanimité laisse un champ si vaste à l'intrigue et à la mauvaise-foi, voueront-ils vos manœuvres à l'exécration universelle?

Malgré le petit nombre de scènes scandaleuses que les anciens usages et les vieux préjugés occasionnèrent ainsi, même dans les états de Frédéric, il n'en fut jamais (nous exceptons l'Angleterre) où la liberté de penser ait trouvé autant d'appui ; où, sur-tout en matière de religion, on ait aussi pleinement permis d'enseigner aux hommes à son gré toutes les choses dont on croyoit pouvoir les instruire. Ce fut à Berlin, au commencement du règne de Frédéric, que vécut, écrivit et trouva un asyle, le premier auteur incrédule qui ait publié ses opinions en allemand. Il se nommoit Edelmann (1). Berlin étoit alors la seule ville de l'Allemagne où il n'auroit pas couru risque de

(1) *Moses mit aufgedecksten Angesicht*, etc., etc., etc.

Digitized by Google

la vie. Là même, les théologiens tonnèrent en chaire contre lui, et voulurent ameuter le peuple ; mais la volonté connue du roi permit à cet homme, d'ailleurs paisible, de vivre et mourir en repos dans la monarchie prussienne.

Depuis ce temps, la lumière, et la tolérance avec elle, se sont infiniment répandues dans les états du roi de Prusse, et dans l'Allemagne. Les théologiens mêmes ont avancé avec le siècle, sinon d'un pas égal, du moins d'une manière très-sensible. Plusieurs sont infiniment éclairés, amis sincères de la liberté de penser, et réellement animés d'un véritable esprit de tolérance. Il en est d'autres qui, n'ignorant pas que le gouvernement rendroit inutiles leurs tentatives, pour opprimer les penseurs et supprimer leurs ouvrages, se prêtent de bonne grace à ses vues. Il en est enfin chez qui le levain théologique fermente encore dans toute son aigreur; mais ils étoient parfaitement sans crédit sous Frédéric ; un appel à sa personne leur imposoit infailliblement silence.

Le roi de Prusse n'a, dans ses états, ni communautés mahométanes, ni communautés idolâtres (1). Cette adoption souffriroit des inconvéniens politiques

(1) Nous n'avons pas parlé de toutes les sectes chrétiennes qui existent dans les états du roi de Prusse : leur nombre est trop grand, et l'existence de chacune trop peu considérable. Il suffit de savoir que Frédéric II leur accordoit à toutes protection et sureté, tant, qu'elles ne troubloient pas la paix. On dit qu'il y a dans quelques-unes de ses provinces des communautés d'unitaires.

Digitized by Google

relativement aux mœurs et aux coutumes, beaucoup plus réels que la simple diversité d'opinions. Il est difficile d'arranger, dans un pays monogame, l'établissement d'une secte polygamique; et dans celui où les femmes sont les compagnes de leurs maris, une secte où elles leur sont asservies. Les Juifs asiatiques se sont soumis, à cet égard, à nos usages, parce qu'il leur falloit un asyle. Mais il sera toujours fort rare que des individus qui ont un coin de terre où ils ne sont pas très-opprimés, puissent se résoudre à se domicilier parmi des peuples de mœurs entièrement différentes. Ainsi, de même qu'il y auroit quelque charlatanisme à proclamer que l'on permet aux Turcs et aux Indous de s'établir chez soi, et d'y observer les rites de leur culte, il y auroit de l'injustice à faire un sujet de reproche à un gouvernement de n'avoir pas encore accordé cette liberté.

Quant aux Juifs, on sait trop comment ils sont traités, depuis un temps immémorial, dans tous les pays de l'Europe où on les souffre. Légalement parlant, ils vivent sous le même régime dans la monarchie prussienne; mais ils jouissent de l'appui ferme et uniforme des lois, et ne sont assujettis à aucune vexation personnelle. Leur infatigable industrie les a rendus utiles à plusieurs égards, du moins au gouvernement. Ils se sont toujours montrés prêts à former les entreprises que l'on projettoit, à affermer les monopoles royaux, en un mot à saisir tous les débouchés que les cir-

Digitized by Google

constances leur ont offerts. Dans ces entreprises périlleuses pour tous autres, ils se sont enrichis, et à Berlin il est des Juifs opulens; on peut même assurer que ce sont les seuls négocians ou fabricans à grandes fortunes qu'il y ait dans les provinces prussiennes. Il en est de millionnaires, tandis que par-tout ailleurs, et dans les villes qu'on pourroit nommer ou qui devroient être commerçantes, comme Magdebourg ou Stettin, les marchands qui ont cent cinquante à deux cent mille livres de bien, sont peu communs (cela est vrai même de Kœnigsberg, qui, par la nature des choses, est une grande étape), et ceux à quatre cent mille livres infiniment rares.

Cependant ce n'est pas de la fortune de quelques Juifs dont il s'agit ici, mais de la situation où se trouve toute la secte, de ses mœurs et de ses principes. Outre l'oppression générale sous laquelle elle existe dans toute l'Europe, elle supporte, dans la monarchie prussienne, des servitudes particulières dont nous avons déja rapporté quelques-unes (1). La quantité des familles juives est fixée dans chaque endroit: il est défendu de donner des concessions d'établissement à un plus grand nombre (2); et, ce que nous déplorons davantage, on leur a fermé, dans les états du roi de Prusse, les vrais moyens de s'améliorer, en limitant leur industrie dans

(1) Voyez *livre des manufactures*, tom. 2, pag. 108.

(2) Il est plusieurs édits à cet égard. Nous ne citerons que celui n° 14 de 1753.

Digitized by Google

des occupations peu favorables à la morale, et dans des bornes excessivement étroites, plus resserrées même qu'en beaucoup d'autres pays. C'étoit un principe de Frédéric de les tenir éloignés de toute occupation agricole. Dans un rescrit (1) au directoire général, qui est le grand corps chargé de l'administration intérieure de l'état, il est dit : » Nous avons vu, par votre rapport » du huit, que des Juifs se mêlent d'affermer des » vaches. Nous vous faisons savoir à cette occasion » que cela nous déplaît, et que nous voulons que ces » fermages d'objets économiques de la part des Juifs, » cessent, et ne leur soient plus permis à l'avenir ; car » dans la protection que nous leur accordons, nous » avons sur-tout en vue qu'ils s'emploient à faire aller » le commerce et les manufactures, mais que les ob- » jets de l'économie rurale soient laissés entièrement » à l'industrie des chrétiens, et qu'ainsi chacun reste » à sa besogne. « Nous avons vu ailleurs que le commerce des laines leur est défendu sous peine de la vie. Comment cette loi atroce a-t-elle pu subsister sous le règne de Frédéric ? Un autre édit leur défend d'acheter le lin filé des paysans. Enfin ils n'ont d'autres ressources que d'être courtiers, frippiers, et de s'adonner à quelques fabriques.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit dans un ouvrage destiné à l'objet particulier de la ré-

(1) N° 76 — 1764.

Digitized by Google

forme politique des Juifs (1); mais nous appuierons sur un fait qu'en général le très-petit nombre d'avocats de la cause des Juifs n'a pas assez victorieusement établi, pour n'en avoir pas senti toute l'importance, et que nous-mêmes avons foiblement exposé, faute d'instructions approfondies sur cette question particulière.

Non-seulement la loi des Juifs ne les incite point au commerce, et ne leur permet pas la fraude dans le trafic avec les étrangers; mais elle a combiné avec un grand soin les moyens de les en détourner, bien différente en cela de cette politique étroite qui voudroit circonscrire les Hébreux dans le trafic, et ne voit pas que c'est le moyen le plus infaillible de confirmer et d'exalter les vices que la populace juive doit à l'oppression.

Le prétexte qui a fait accuser la loi hébraïque de cette préception immorale, se trouve dans ces mots du Deutéronome : *Tu ne prêteras à intérêt à ton frère, ni argent, ni grain, ni quelque chose que ce soit susceptible d'intérêt; tu prêteras à interêt à l'étranger, mais non à ton frère.*

Certainement un observateur de bonne foi, qui scruteroit attentivement les livres des Hébreux, trouveroit à opposer à ce passage les préceptes d'une très-grande

(1) Nous préparons sur cet objet infiniment digne d'intérêt, un nouveau travail, d'après les matériaux précieux qui nous ont été confiés.

tolérance

Digitized by Google

tolérance (1), d'une très-infatigable charité. Il sentiroit ainsi qu'il faut chercher, par une intelligence plus approfondie des livres juifs, l'explication d'un principe si contradictoire à tant d'autres maximes. Et, par exemple, quand Moïse dit : » *Vous ne maltraiterez* » *point l'étranger; vous ne lui ferez point de tort : vous* » *savez ce que c'est que d'être étranger, vous l'avez été*

(1) Ce mot paroîtra fort étrange à ceux qui cherchent leur philosophie et leurs accusations contre les juifs, dans *la Défense de mon oncle*, *le Dictionnaire philosophique*, *l'Evangile du jour* et *la Philosophie de l'histoire;* mais il n'en est pas moins très-exact. Le judaïsme, par exemple, n'adopte pas la maxime que hors la synagogue il n'y ait point de salut; il enseigne, au contraire, que tous les hommes participeront à la félicité éternelle, pourvu qu'ils observent les sept commandemens, que les juifs appellent les *noachides*. Il y en a six de négatifs : 1°. s'éloigner de tout acte d'idolâtrie; 2°. ne point blasphémer; 3°. s'abstenir de tout commerce incestueux ou adultère; 4°. ne tuer ni ne blesser son prochain, sous quelque prétexte que ce soit; 5°. ne point voler ni tromper; 6°. ne manger de la chair des animaux qu'après les avoir tués pour cet usage. Le septième est positif; il ordonne de maintenir la justice. » Ceux qui observent les *noachides*, dit le » célèbre Moïse Maimonides, dans le dixième chapitre de son traité » intitulé : *Ad-Hachsaka*, qui fait autorité dans toutes les synagogues : » ceux-là, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions, nous sommes » obligés de les aimer comme frères, de visiter leurs malades, d'en» terrer leurs morts avec les nôtres, d'assister leurs pauvres comme » ceux d'Israel ; enfin, il n'y a point d'acte d'humanité dont un vrai » israélite puisse se dispenser envers l'observateur des *noachides*. «

L'écriture sainte, qui est la loi suprême des juifs, contient à toutes les pages la même doctrine.

Ainsi Salomon, le jour de l'inauguration du temple, s'écrie : » *Exauce*,

Digitized by Google

» *vous-même en Égypte* (1). En moissonnant vos » champs, n'y retournez pas pour prendre les poignées » d'épis qu'on y auroit oubliées; laissez-les pour le » pauvre, l'*étranger*, l'orphelin et la veuve : *n'opprimez pas* » *l'étranger*, *aimez l'étranger*, donnez-lui du pain, fournis- » sez-lui des vêtemens dans son besoin. Je suis l'Éternel » votre Dieu; L'ÉTERNEL AIME L'ÉTRANGER.... (2). «

» *mon Dieu! l'étranger qui n'est point de ton peuple*, et qui sera venu d'un pays » éloigné pour l'amour de ton nom; car il aura entendu parler de » ta puissance : quand donc il t'invoquera dans cette maison, écoute » favorablement *cet étranger*; sois propice aux vœux de son cœur. «

Ainsi, le Psalmiste dit : LE SEIGNEUR NOTRE DIEU EST PLEIN DE BONTÉ, SA MISÉRICORDE S'ÉTEND SUR TOUTES SES ŒUVRES.

Ainsi l'éternel ordonne à Jérémie de dire, en son nom, au peuple captif à Babylone : » Que la félicité de la ville dans laquelle je vous » ai transportés, vous soit chère; priez votre Dieu pour elle.....

Flavius Joseph ne heurtoit pas, sans doute, la doctrine religieuse et la pratique de sa nation, quand il écrivoit dans sa réponse à Appion : » Nous commençons, dans nos sacrifices, par prier Dieu pour » le bien général du monde, ensuite pour nous-mêmes, comme faisant » une partie de ce tout, sachant que rien ne plaît tant à Dieu que » ce lien d'une affection mutuelle qui nous unit tous ensemble. «

Enfin, la mauvaise foi seule ou l'ignorance, dissimulent, ou ne savent pas que dans toutes les synagogues du monde, on répète jusqu'à trois fois par jour, avant la prière, la formule suivante : » Répands » ta bénédiction, ô Dieu de nos pères! sur l'univers entier; il est » ton ouvrage, et tout ce qui respire, ta puissante main l'a formé. «

(1) *Deus magnus et potens et terribilis, qui personam non accipit nec munera, facit judicium pupillo et viduæ, amat peregrinum et dat ei victum atque vestitum,* ET VOS ERGO AMATE PEREGRINOS; QUIA ET IPSI FUISTIS ADVENÆ IN TERRA ÆGYPTI. Deut. cap. X.

(2) Voyez Deut. 22; Lév. 29; Ex. 22, 23.

Digitized by Google

Nous demandons si ces préceptes énergiques peuvent se concilier avec la permission de rançonner *l'étranger* par d'impitoyables usures? Cette permission n'existe que dans l'ignorance des lecteurs superficiels. Voici sur ce point une explication positive et sans réplique.

Il y a deux termes en hébreu, *tarbith* pour exprimer l'usure, et *nechech* pour exprimer l'intérêt (1). La loi ne fait point usage du premier quand elle parle du prêt à l'étranger; elle se sert toujours du second. Ainsi la loi juive ne pense pas qu'en général prêter à intérêt soit léser l'emprunteur, ou faire une chose illégitime; et en cela elle a précédé d'un grand nombre de siècles les philosophes et les plus sages écrivains d'économie politique. Moïse n'a donc pas voulu donner cours à l'usure, ou la favoriser. S'il s'est efforcé de rendre les Hébreux généreux envers leurs frères, s'ensuit-il qu'il ait prétendu les rendre barbares envers les autres nations? S'il a établi une différence entre les concitoyens et l'étranger, qu'a-t-il fait de plus à cet égard que tous les législateurs, que tous les peuples? Quelques-uns n'admettent-ils pas, outre l'intérêt légal, un autre denier, appelé *intérêt marchand?* Tous n'ont-ils pas des assurances, des droits d'indult, des droits de

(1) Je tire cette observation, et une partie de ces faits, et même de ces raisonnemens, de la lettre du S. J. B. B., juif de Metz, à l'auteur anonyme d'un écrit intitulé : *Le cri du citoyen contre les juifs.* M. J. B. B. est un juif d'une grande espérance, et véritablement l'espoir de sa nation.

Digitized by Google

traites, et mille autres inventions, ou permises, ou hautement tolérées, qui les ramènent nécessairement au même terme?

Mais voici le point décisif de la question. Moïse, en défendant aux juifs de prêter à intérêt à leurs frères, et leur permettant de prêter à intérêt à l'étranger, n'a pas voulu seulement rappeler sa nation à sa commune origine, et l'entretenir dans cet esprit de famille qui devoit rapprocher et lier plus étroitement entre eux tous les ordres, tous les membres de l'état; il a prétendu encore faire, des juifs, un peuple religieux et agricole, qui adorât son dieu en cultivant la terre qu'il lui avoit donnée. De-là deux articles fondamentaux dans la constitution hébraïque. La septième année, terme de prescription pour toutes les dettes, quelle qu'en fût la date, et la cinquantième, époque, non-seulement de l'abolition de tout engagement pécuniaire, mais de la restitution universelle de tous les biens vendus et aliénés, et de l'affranchissement général de tous les esclaves. Cette année jubilaire tendoit à ramener l'ordre social vers l'égalité primitive, et à rendre à la machine politique sa première allure. Or il est évident qu'une loi faite pour entretenir la médiocrité dans les fortunes particulières, opposoit un obstacle invincible à l'esprit du commerce, indépendamment même des réglemens somptuaires, des lois anti-commerciales. Le trafic parmi les juifs devoit être l'occupation de l'étranger, puisque lui seul pouvoit en recueillir le

Digitized by Google

fruit. Les emprunts mutuels des juifs se bornoient à des grains pour ensemencer la terre, ou à des sommes modiques pour des acquisitions de première nécessité (1); et le plus léger intérêt, perçu sur de tels objets, blessoit la morale pratique sur laquelle étoit principalement fondé le système du législateur des Hébreux. Mais les emprunts faits par l'étranger, c'est-à-dire, par un homme établi dans le pays pour y trafiquer, prenant de l'argent pour étendre son commerce, et combinant le gain qu'il se propose d'en tirer avec les conditions de l'emprunt, étant d'une toute autre nature, le législateur a pu, il a dû stipuler différemment à l'égard de cet étranger, puisque l'argent n'est et ne peut être pour lui qu'une marchandise échangée contre une autre.

Elle est donc simple et juste la loi de Moïse, et ceux qui l'ont calomniée ne l'ont point entendue. Il est évident que cette loi, loin de permettre l'usure, a pris toutes les précautions possibles pour écarter les circonstances qui peuvent y donner lieu; que lorsqu'elle a permis de prêter à intérêt à l'étranger, c'est qu'elle envisageoit celui-ci comme un commerçant faisant des emprunts considérables pour augmenter son commerce; qu'en toutes autres occasions, elle ordonne non

(1) M. J. B. B. remarque très-bien que l'expression de la loi même fait assez sentir qu'il ne s'agit que de tels emprunts; et qu'elle semble identifier le prêt pécuniaire avec celui des vivres.

Digitized by Google

seulement qu'on le tolère, mais qu'il soit aussi favorablement traité parmi les juifs que le citoyen juif même. » *Je suis l'Eternel votre Dieu*, a dit aux Hé- » breux le Très-Haut; L'ÉTERNEL AIME L'ÉTRANGER «. Il est évident enfin, et c'est la conséquence qui nous importe le plus ici, que l'on ne cesse d'imputer à la loi des Hébreux, et à leurs penchans naturels, ce qui n'est l'effet que de notre politique étroite, oppressive, immorale, puisque nous, et nous seuls, avons jeté et retenu dans le trafic, et le plus avilissant des trafics, ce peuple que son législateur avoit pris tant de soin d'en écarter.

Comment la corruption morale ne seroit-elle pas très-grande chez un peuple auquel on ne laisse, pour occupation unique, que les professions les plus capables de dépraver toute morale? Cette corruption existe à un haut degré sans doute; car les hommes éclairés que la colonie des juifs de Berlin compte en assez grand nombre, graces aux soins du respectable Mendelssohn, et à l'égalité de la justice distributive dans les états du roi de Prusse; ces hommes n'ont pas encore eu le temps de transmettre leurs principes au peuple; la populace juive paroît en avoir, malgré ses lois et ses sages, quelques-uns de très-équivoques en morale (1); et peut-être en cela différe-

(1) Nous trouvons dans l'édit n°s 27 et 28 de 1762, la formule du serment que l'on doit faire prêter aux juifs mot pour mot, dans

Digitized by Google

t-elle bien peu de toutes les populaces du monde. Mais ôtons-leur la nécessité d'être corrompus pour vivre, et ils s'amélioreront : ne leur fermons pas la porte de l'agriculture et des arts ; leur industrie, leur activité deviendront très-productives et beaucoup plus innocentes. Puisqu'ils tirent de l'argent des pierres, pour ainsi dire, ils recueilleront des fruits sur le terrain le plus aride, pourvu qu'on le leur abandonne en propriété. Au lieu de les obliger à acheter au dedans de la porcelaine, et à la revendre au dehors, qu'on les encourage à s'établir dans de nouvelles colonies, sur des terrains nouvellement défrichés ; bientôt leur morale changera avec l'emploi de leur industrie et l'amélioration de leur sort.

Eh ! quel plus heureux pronostic de leur amendement, que tant de changemens utiles dans leur colonie à Berlin par le seul exemple de Mendelssohn ! Les juifs de cette ville sont déjà très-affranchis de toute sorte de préjugés. Ils aiment en général l'instruction, et l'étude est le délassement de ceux qui ont du bien. Ils ont formé nombre d'établissemens utiles pour leur nation, entre autres une école publique pour les pauvres enfans.

---

le plus grand détail, et avec toutes les expressions de l'*ergo-Judaico-Germanique*, que l'on juge nécessaires pour qu'ils le croient obligatoire. Assurément cette formule peut tout aussi bien prouver les préjugés des chrétiens que ceux des juifs. Mais enfin, une longue expérience paroît avoir constaté que la fidélité de la populace hébraïque au serment est équivoque quand il s'agit des chrétiens.

Digitized by Google

Il s'élève, parmi eux, d'habiles médecins, des mathématiciens, des hommes versés dans les sciences naturelles, les seules auxquelles ils puissent raisonnablement se livrer, puisqu'ils n'ont rien à attendre de toute autre étude (1); enfin c'est déjà une très-estimable colonie. Voilà ce qu'a opéré un seul homme, sans aucun concours de la législation. Qu'on réfléchisse à ce que pourroit, pour achever ce grand ouvrage, une libérale bienveillance de la part du gouvernement.

Sociétés secrètes.

Pour finir sur les sectes prussiennes, il nous reste à parler des *sociétés secrètes*. Leur histoire est peu connue hors de l'Allemagne, et très-capable d'intéresser un lecteur philosophe; mais plusieurs des nôtres la regarderont peut-être comme un roman. Tous les Allemands instruits peuvent cependant attester la réalité des faits que nous allons rapporter; et ceux de nos lecteurs à qui ce vaste empire est étranger, ne sauroient peser avec une trop grande attention notre récit, avant de prononcer sur son importance.

Vers la fin du dernier siècle, et au commencement de celui-ci, on entendit parler d'une association ou confrérie secrète, qui d'un chef-lieu existant en Angleterre,

(1) Le docteur Bloch, juif de Berlin, a publié, il y a quelques années, une histoire naturelle d'ichthyologie, très-recherchée des connoisseurs. Le docteur Marcus Hertz donne depuis long-temps, à Berlin, un cours gratuit de physique expérimentale, où nous avons vu ce qu'il y a de plus distingué dans cette ville, et même les fils du roi.

mais

Digitized by Google

mais que personne ne connoissoit, s'étoit répandue en Europe, sous le nom de francs-maçons. Les voiles les plus épais du mystère la couvrirent jusque vers l'année mil sept cent quarante. On en parloit comme d'une chose extraordinaire ; on regardoit comme un téméraire celui qui y entroit ; on en faisoit toutes sortes de contes, dont les gens raisonnables rioient, et sur lesquels les membres de l'association observoient les véritables règles du secret, c'est-à-dire un profond silence. Leur nombre étoit petit, et leur zèle, comme il arrive toujours, fervent en proportion.

Frédéric-Guillaume, ennemi de tout ce qui n'entroit pas dans le cercle étroit de ses idées, haïssoit un institut qu'il ne connoissoit pas, et que l'on croyoit alors généralement contraire à la religion, sans savoir pourquoi. Dans un voyage fait en mil sept cent trente-huit, il en parla avec un comte de la Lippe, qui en étoit membre, et qui le défendit vivement. Frédéric, présent à ces discours, résolut d'entrer dans cette association. Il se concerta avec le comte, et fut reçu, le quatorze août de la même année, à Brunswick (1).

Tant que Frédéric ne fut que prince royal, cette grande réception resta secrète, et ne fut connue que des principaux frères ; mais lorsque son père mourut, on se hâta de l'ébruiter. Le roi lui-même, encore un

(1) Voyez les détails de ce fait dans les lettres de M. de Bilefeld.

Digitized by Google

peu enthousiasmé d'une chose nouvelle, se déclara franc-maçon, et tint, en mil sept cent quarante, peu après son avènement, comme maître en chaire, une très-grande loge à Charlottenbourg, où il reçut apprentis le prince Guillaume de Prusse son frère, le marcgrave Charles de Brandebourg, et le duc Frédéric-Guillaume de Holstein-Beck (1).

Vers cette époque, la franc maçonnerie avoit acquis des accroissemens destructeurs du bon ordre et de la régularité, auxquels on n'astreindra jamais long-temps une société très-nombreuse. L'évènement dont nont parlons y contribua beaucoup en Allemagne. Tout le monde voulut devenir franc-maçon ; les princes sur-tout entrèrent en foule dans cette société. La guerre de mil sept cent cinquante-six mit le comble au désordre ; ceux qui avoient donné l'impulsion à la machine, comprirent qu'il n'étoit plus possible de la gouverner, et résolurent de changer de marche.

Alors parurent, comme s'ils sortoient de la terre, des hommes envoyés, disoient-ils, par des supérieurs inconnus ; et armés de pouvoirs pour réformer l'ordre et le rétablir dans son antique pureté. Un de ces missionnaires, nommé Johnston, vint à Weimar et à Jéna, où il s'établit. Il fut reçu d'abord le mieux du monde par les frères, leurrés de l'espoir de grands secrets, d'importantes découvertes qu'on ne leur faisoit

(2) Voyez *Fischers Geschichte Friedrichs des 2ten*, tom. 2.

Digitized by Google

jamais connoître, et attachés à l'ordre par les agrémens des loges de table, et sur-tout par l'étonnement de ceux qui n'en étant pas, les regardoient bouche béante, comme des espèces d'animaux rares. On ne sait pas précisément ce qui se passa, mais enfin l'autorité souveraine de ce petit duché fit enfermer Jonhston dans un vieux château nommé la Warterbourg, d'où il n'est jamais sorti (1).

Un autre de ces émissaires, nommé le baron de Hund, fut plus heureux. Il prêcha une réforme, et la fit adopter à nombre de loges. Il engagea le duc Ferdinand de Brunswick, le vainqueur de Creveldt et de Minden, à se mettre à la tête des loges réformées, qui se nommèrent *de la stricte observance*. On sait à présent qu'il enseigna que l'ordre des francs-maçons n'étoit qu'une association continuée de l'ordre des templiers, destinée à en perpétuer l'existence, et que son but étoit de rétablir cette société. Il circuloit une liste de ses possessions. Le plus haut grade étoit d'être reçu templier avec toutes les cérémonies de l'ancienne chevalerie. On reçut des docteurs en droit et en médecine, chevaliers d'épée. Lorsqu'on est de sang-froid, on a peine à concevoir que des hommes raisonnables se prêtent à des idées si bizarres: c'est qu'on ne songe pas assez

(1) C'est le même château où Luther fut emprisonné quelque temps, et où, comme chacun sait, il lança son écritoire à la tête du diable. On montre encore les taches d'encre aux voyageurs.

Digitized by Google

à la contagion de l'exemple, et à la puissance de l'enthousiasme. Il régnoit dans cette branche de l'ordre un esprit de despotisme monacal aussi grand que possible, dans une association qui n'étoit pas soutenue par l'autorité du gouvernement; et cela encore étoit un nouveau lien pour les hommes, toujours saisis par les rites et les observances. On y parloit en outre de personnes *cléricales* qui possédoient les secrets, et qu'on disoit vaguement être dans telles et telles contrées, sans déterminer jamais précisément l'endroit, ou sans qu'aux endroits indiqués on pût jamais les découvrir.

Cependant cette réforme porta un coup mortel à l'ordre, en y semant la zizanie. On étoit reçu maçon dans un endroit, et l'on n'étoit pas reconnu pour tel dans un autre. On réfléchit sur tant de bizarreries, de contradictions et de mystères. Des gens d'esprit, des observateurs attentifs voulurent savoir ce que c'étoit que l'ordre; et leurs recherches n'eurent, comme on le verra bientôt, que des résultats trop sérieux.

Frédéric n'étoit assurément pas du nombre de ceux que l'on mène long-temps par des espérances vaines. Il se lassa bientôt d'une institution où il ne trouvoit aucune utilité. » C'est dommage, dit à ce sujet M. Fis» cher (1), que Frédéric II, qui avoit déja fait de si » grands pas dans la maçonnerie, n'ait pas poussé sa

(1) Dans l'ouvrage cité, 1er volume, pag. 49.

Digitized by Google

» ferveur jusqu'à devenir grand-maître de toutes les » loges allemandes ou du moins prussiennes : sa puis- » sance en auroit reçu un accroissement très-considé- » rable, et bien des négociations ou des entreprises » militaires seroient devenues plus faciles dans la suite; » elles auroient du moins pris un autre tour, s'il avoit » mis l'ordre dans sa dépendance, ou s'il ne s'étoit » jamais brouillé avec les supérieurs de cette associa- » tion. On observe que Ferdinand le Catholique a fait » un chef-d'œuvre de politique, et posé la pierre fon- » damentale de la grandeur postérieure de la monar- » chie espagnole, en réunissant les trois ordres de che- » valerie à la couronne; et je crois qu'un monarque » qui devient grand-maître d'un ordre, ou qui parvient » à le rendre dépendant de soi, comme Joseph se- » cond, se procure bien des avantages. «

Nous ne savons pas si M. Fischer sait ce qu'il dit ici, c'est-à-dire, s'il parle avec connoissance de cause; mais, à tout événement, nous ferons de courtes observations à lui et à ceux qui l'entendent, car les détails nécessaires pour rendre ce paragraphe intelligible à ceux qui ne sont pas versés dans ces matières, seroient trop longs pour trouver place ici. Quelle comparaison peut-on faire entre la réunion de la grande-maîtrise de trois ordres militaires, établis, riches, puissans, souvent redoutables à la couronne, et l'acquisition de la grande-maîtrise d'un ordre idéal, dans la personne d'un roi, non comme souverain, mais comme

Digitized by Google

frère ? Est-il étonnant qu'un Frédéric n'ait pu se concilier les supérieurs de cet ordre, ou leurs ayans-causes ? Pouvoient-ils vouloir de lui pour grand-maître? Enfin, à supposer que Joseph second se soit assujéti un certain ordre, et nous avons de grandes raisons d'en douter, cet ordre a-t-il fort influé sur le succès de ses projets politiques, soit au dedans, soit au dehors ?

Quoi qu'il en soit, la prétendue restauration de l'ordre des templiers échauffa les esprits. Il y eut des jalousies, des haines, des intrigues, pour des commanderies imaginaires, pour des ornemens, des rubans accordés ou refusés, des décorations nullement connues dans le monde, et que l'on ne revêtoit qu'en secret et parmi les frères. Les princes, qui s'étoient tous jetés de préférence dans cette branche de l'ordre, dont un de leurs confrères étoit le chef, y possédoient tout le pouvoir : ils y favorisoient la naissance ; on parla bientôt de ne donner les hauts grades qu'à des gentilshommes ; il y eut quelques loges où l'on ne put s'introduire qu'en cette qualité : dans toutes, la noblesse, ou du moins le rang, avoit une préférence marquée.

Un autre objet de mécontentement fut l'argent. La maçonnerie en général, et sur-tout la branche des templiers, produisoit annuellement des sommes immenses pour les frais des réceptions et les contributions de tout genre. Une partie étoit employée en dépenses d'ordre, mais une autre très-considérable couloit dans une caisse

Digitized by Google

générale, dont personne, excepté les premiers d'entre les frères, ne savoit l'emploi. Jamais on ne rendoit à la loge compte de ses deniers, de sorte que les maçons payoient, et payoient toujours sans savoir pourquoi. On conçoit assez que l'autorité des grands et des puissans retenoit les mécontens sous une chaîne qu'ils détestoient; mais il est plus difficile de comprendre quel attachement lioit si étroitement ceux-là à une chimère sans réalité. Voici le mot de cette énigme.

Après avoir échauffé les esprits par la réforme et l'idée du rétablissement de l'ordre des templiers, les moteurs de cette singulière machine firent paroître sur la scène des thaumaturges. Ceux-ci sembloient ordinairement n'avoir aucune relation avec la franc-maçonnerie vulgaire; mais ils s'attachoient toujours à des personnages éminens en ce genre, sur-tout par leur rang. Un des premiers et des plus habiles charlatans de cette espèce, fut un nommé Schroepfer, cafetier de Leipzick, auquel le duc Charles de Courlande avoit fait donner des coups de bâton, mais qui sut ensuite tellement fasciner ce prince, et une grande partie des personnes les plus considérables de Dresde et de Leipzick, qu'il joua un assez grand rôle. Dès-lors on vit reparoître en Europe les folies de l'Asie, de la Chine, la *médecine universelle*, l'art de faire de l'or et des diamans, le breuvage de l'immortalité, etc. etc. Le genre particulier de Schroepfer étoit sur-tout l'évocation des mânes: il commandoit aux esprits, il faisoit apparoître à son

Digitized by Google

gré les morts et les puissances invisibles. On sait quel fut le dénouement de son drame. Après avoir consumé des sommes immenses à ses adhérens, après avoir aliéné le bon sens de plusieurs d'entre eux, dans l'impossibilité de se soutenir plus long-temps, il se cassa la tête d'un coup de pistolet, dans un bosquet près de Leipzick.

A Schroepfer succéda Saint-Germain, qu'un comte de Lambert avoit annoncé dans *son Mémorial d'un mondain.* Ce Saint-Germain avoit vécu des milliers d'années; il avoit découvert un thé devant lequel disparoissoient toutes les maladies; il faisoit, en se jouant, des diamans gros comme le poing. Il s'attacha au prince Charles de Hesse, et oublia, comme ses prédécesseurs, de ne pas mourir.

Sur ces entrefaites, Gassner, thaumaturge religieux, parut aux environs de Ratisbonne. Il n'appartenoit pas à la maçonnerie; il ne s'attacha à aucun des principaux membres de l'ordre; mais il ne lui en fut pas moins utile, car tous les prodiges dont on entendoit parler, fortifioient la foi générale aux miracles, et c'étoit-là un des grands ressorts de la machine.

Au sein de la Suisse vivoit un prédicateur d'une imagination ardente, d'un esprit pénétrant, d'une ambition démesurée, d'un orgueil indomptable; homme ignorant, mais doué du talent de la parole, ivre de mysticisme, avide de prodiges, pétri de crédulité. Il s'imagina qu'avec la foi, l'on devoit pouvoir faire encore de

Digitized by Google

de nos jours des miracles. Servantes, paysans, prêtres catholiques, francs-maçons, tout s'allioit dans son esprit avec la possibilité du don des miracles, dès qu'il apercevoit la moindre apparence d'un fait extraordinaire. M. Lavater se fit un grand parti, parmi les femmes sur-tout; les femmes lui amenèrent des hommes, et il entraîna tous ses adhérens, que bientôt il compta par milliers, par millions, dans le parti des visionnaires.

Aux Schroepfer, aux Gassner, aux Saint-Germain, succédèrent Mesmer, Cagliostro, dont les extravagances ou les friponneries sont assez connues, sans compter la foule d'insensés, de charlatans, de jongleurs de moindre réputation, qui s'élèverent de tous côtés. Un M. Price, qu'on se gardera bien de confondre avec le respectable défenseur de la cause américaine, se vanta en Angleterre de savoir faire de l'or, et s'empoisonna dès qu'il lui fallut pratiquer son secret en présence d'hommes éclairés. Un baron de Hirschen prétend encore aujourd'hui, en Allemagne, posséder une médecine universelle, composée principalement de sédiment d'urine. Il a su gagner une foule de partisans, entre lesquels le savant Semler à Halle, si libre de préjugés dans ses *Recherches sur les origines du christianisme*, n'a point rougi de se ranger. On ne finiroit pas, s'il falloit noter même les principaux faits de l'histoire de ce délire.

Cependant ce concours de thaumaturges, loin d'appaiser les divisions de la franc-maçonnerie, augmenta

Digitized by Google

la fermentation. Une nouvelle branche de francs-maçons s'éleva dans les états du roi de Prusse. On la nomma *les loges* et *le système de Zinnendorf*, du nom de son fondateur. Ce Zinnendorf, autrefois membre de la branche des templiers, s'en détacha, et se forma un grand parti, assurant qu'il avoit seul les vrais rites et les vrais mystères. Chacune de ces branches décrioit toujours les autres.

Cette agitation nouvelle attira de plus en plus l'attention des gens sensés, du moins dans l'ordre. Frappés du côté favorable de la maçonnerie, et de l'opprobre dont elle se couvroit par ses dissentions intérieures, ils formèrent une association, sous le nom de *maçonnerie électique*. Elle professoit pour principe une tolérance générale de toutes les sectes de l'ordre; et ce système, le seul sensé au fond, si quelque chose pouvoit l'être en telle matière, gagna, en peu de temps, beaucoup de partisans.

Les chefs de l'ordre des templiers virent alors que leur machine tomboit en ruine. Depuis quelque temps, on tenoit des chapitres fréquens, où les députés des provinces se rendoient pour délibérer sur les affaires de l'ordre. Il s'en étoit tenu à Brunswick, à Wisbaden; on en convoqua enfin un général à Wilhelmsbald, dont un M. Beyerlé de Nancy a publié les résultats (1).

On y voit avec surprise que la première question

(1) *De conventu latomorum.*

Digitized by Google

qu'y proposa le grand-maître, fut : QUEL EST LE VRAI BUT DE L'ORDRE, ET SA VÉRITABLE ORIGINE ? Ainsi ce même grand-maître, et tous ses assistans, avoient travaillé pendant plus de vingt années avec une ardeur incroyable, à une chose DONT ILS NE CONNOISSOIENT NI LE VRAI BUT, NI L'ORIGINE, pas plus que les supérieurs par lesquels ils avoient été menés jusqu'alors. A ce congrès des chefs de l'ordre, le système des templiers fut abandonné, et l'on institua un ordre *de la Chevalerie de la Bienfaisance.*

Vers ce même-temps parurent deux livres remarquables, l'un intitulé, DES ERREURS ET DE LA VÉRITÉ; l'autre, DE L'HOMME ET DE SES RAPPORTS. Ils contenoient tous deux des choses inconcevables. Un assez grand nombre de lecteurs les élevoient jusqu'aux nues, assurant qu'ils renfermoient le résultat le plus pur de toutes les connoissances humaines. D'autres disoient nettement que c'étoit un galimatias insensé, auquel personne ne pouvoit rien comprendre.

Un homme (1), dont le nom deviendra cher à l'humanité, quand la crise souterraine qui agite l'Allemagne sera passée, si elle ne réussit pas à écraser le bon sens et la saine raison, entreprit de dévoiler ce mystère. Il

(1) M. Boden, dans un écrit qui a pour titre, *Examen impartial du livre intitulé, DES ERREURS ET DE LA VÉRITÉ, par un frère laïque en fait de science.* Il a circulé manuscrit dans quelques mains, et même, il en est un très-petit nombre d'exemplaires imprimés.

Digitized by Google

fit voir distinctement, selon nous, qu'il y avoit un chiffre à ces livres ; il montra qu'en donnant un sens caché à certains mots, tout s'expliquoit clairement et simplement. M. Nicolaï, d'un autre côté, dans son histoire des templiers, dont on n'a traduit que la première partie en françois, rendit très-vraisemblable que l'origine de la franc-maçonnerie n'étoit autre chose qu'un parti formé en Angleterre, pour remettre la famille des Stuarts sur le trône (1).

Alors la chose parut digne d'attention aux bons esprits. Mille faits frappans, mille conjectures, dont la réunion forme un corps de probabilités très-imposant, montrèrent que la franc-maçonnerie n'étoit autre chose qu'une affiliation de l'ordre des jésuites, originairement fondée en Angleterre, étendue ensuite en d'autres pays, parce que les chefs éprouvèrent combien ce ressort de la curiosité, de la vanité et de l'attente de grands secrets thaumaturgiques, menoient loin les hommes, sans qu'ils connussent le but de ces mouvemens excentriques.

Ce n'est point ici le lieu de rapporter en détail les preuves de ce fait, que la plupart des bons esprits de l'Allemagne regardent maintenant comme démon-

(1) *Versuch über die Beschuldigungen urder den Tempelherrnorden*, tom. 1, pag. 146 et suiv. C'est dans l'appendice, que nous ne croyons pas avoir été traduit non plus.

Digitized by Google

tré (1). Ceux qui sont initiés dans l'ordre, une fois avertis, s'en instruiront aisément par des recherches très à leur portée. Ceux qui ne le sont pas, peuvent nous en croire sur parole, ou rejeter notre opinion sans examen; rien n'est plus indifférent, puisqu'ils n'influeront ni en bien, ni en mal, soit pour, soit contre les opérations de cette société. Qu'ils attendent paisiblement d'en éprouver les effets pour y réfléchir, à la bonne-heure; mais s'il leur vient jamais dans l'esprit qu'il est peu sage de prendre son horizon pour les bornes du monde, et de juger de tout sur le pays où l'on vit, ils penseront peut-être qu'un tel ordre n'éprouvant

---

(1) Elles se trouvent en grande partie dans un ouvrage publié au moment où nous revoyons ces feuilles, sous ces titres: *Les Jésuites chassés de la Maçonnerie, et leur poignard brisé par les Maçons;* et, *La Maçonnerie écossoise comparée avec les trois professions et le secret des templiers du quatorzième siècle.* On y voit que les jésuites ont profité des troubles intestins du règne de Charles Ier, pour s'emparer des symboles, des allégories et du tapis des rose-croix-maçons, qui n'étoient que l'ancien ordre des templiers secrètement perpétués. On y voit par quelles insensibles innovations ils sont parvenus à substituer leur *catéchisme* à l'instruction des templiers, et comme ils n'ont plus fait en général de toute la maçonnerie européenne, que l'emblême parfait et complet des quatre vœux de leur compagnie, etc., etc., etc.

Cet ouvrage qui fait beaucoup d'honneur aux connoissances, à la sagacité, et même au courage de M de Bonneville, n'est pas, comme on pourra le croire en France, un système. C'est un rapprochement très complet et très-exact des principaux faits qui ont conduit en Allemagne, à l'importante découverte sur laquelle nous appelons l'attention de tous les bons esprits et des vrais amis de l'humanité.

Digitized by Google

que peu d'agitations dans un pays catholique, y doit être considéré à un certain point, comme un jouet dans la main des désœuvrés; mais que dans les pays protestans, où il peut opérer la révolution de ramener les souverains, les grands, les puissans au catholicisme, pour faire rentrer par eux les peuples dans le giron de l'église, il n'est pas étonnant que ses progrès ou ses démarches causent une excessive fermentation.

Pour et contre sur les associations secrètes.

Avant de passer outre, et de détailler une autre scène, qui a fait à-la-fois honneur et honte à l'Allemagne, il ne sera pas inutile d'examiner le bon et le mauvais côté de toutes les associations secrètes. La difficulté de cette question, est de concilier le point de vue philosophique, avec celui de membre d'un état quelconque, dont en général le principe doit être de concourir au maintien actuel de l'ordre social dans le repos et dans la tranquilité.

Les choses humaines éprouvent une fluctuation continuelle, et par conséquent l'espoir de les fixer dans un état invariable de permanence est une chimère. Les changemens sont rarement dangereux, dès qu'ils ne s'opèrent point par des secousses violentes. Si le gouvernement, si les citoyens croyoient devoir, ou pouvoient empêcher les changemens insensibles, les conséquences en seroient même très-fatales; car quel état doit désirer de rester dans sa situation actuelle? S'il est des pays où l'on est en droit de

Digitized by Google

regarder comme axiome que le *mieux est ennemi du bien*, il en est trop peu où le bien soit réellement ennemi du mieux, où l'ensemble des choses puisse paroître assez tolérablement bon pour que les hommes sensés y redoutent les innovations ; et comme il faudroit, pour arrêter celles-ci, empêcher les citoyens d'écrire, de parler, d'agir, nous ne comprenons pas comment on voudroit appliquer aux états le grand principe de l'immuabilité, si nécessaire d'ailleurs à ceux qui les gouvernent, dans la poursuite de leurs desseins particuliers. On peut donc être un très-bon citoyen, et cependant tenter d'opérer une révolution, pourvu qu'on ne veuille pas trop la précipiter. Mais jusqu'à quel point est-on en droit d'essayer de la hâter ? Dans toutes les choses physiques et morales, la grande difficulté consiste à poser les bornes. La prudence, soit de la part des gouvernemens, pour ne pas resserrer, sous le prétexte de la sureté publique, la liberté individuelle ; soit de la part de ceux qui veulent opérer des révolutions, pour ne pas nuire à leur cause par des démarches précipitées ; la prudence peut seule décider du moment et des moyens.

Toute association secrète ressemble à une conspiration ; on ne sauroit donc blâmer le gouvernement de la surveiller : mais il faut qu'il donne sur ce point quelque chose au caractère des membres. Sont-ils connus pour des hommes éclairés ? qu'a-t-il à redouter d'eux, s'ils n'ont rien à craindre de lui ? L'association,

Digitized by Google

au contraire, est-elle formée par des hommes d'un esprit et d'un caractère corrompus ? il importe que le gouvernement la connoisse à fond. Si on lui en refuse alors l'inspection, sans doute il est des mesures à prendre, mais avec douceur et prudence ; car la violence est une folie barbare.

Cependant supposons des hommes vertueux sous un gouvernement dur, ignorant, despotique, oppresseur, voué à la superstition, au fanatisme ; qui donc osera se montrer assez lâche pour les blâmer de vouloir opérer un changement dans un tel ordre de choses ? qui aura le méprisable courage de réprouver le but auquel, dans tous les âges, ont aspiré les belles ames, les grands hommes, les génies vastes ? Le tenter ouvertement, ce seroit vouloir détruire ce projet dès sa naissance. Nous supposons qu'alors et dans un tel but, on recoure aux associations secrètes ; si le gouvernement persiste dans ses principes, s'il sévit, de quel côté sera le bon droit ? Ah ! si quelque chose pouvoit excuser le mépris de quelques têtes supérieures pour l'espèce humaine, c'est cette indécision honteuse ! O Socrate ! toi qui voulus enseigner aux hommes la raison et la vertu, malgré le gouvernement d'Athènes et ses défenses, tu fus un mauvais citoyen, peut-être ! Mais où est le vil mortel qui voulût prononcer ta condamnation ? où est l'homme digne d'estime qui ne se crût pas honoré d'essayer ce que tu tentas, de vivre et de mourir à ta place ?... Celui qui laisse l'ordre social

Digitized by Google

social comme il est, n'est peut-être pas coupable ; il ne l'est pas s'il a son excuse dans la foiblesse de ses talens, ou dans la sincérité de sa modestie : mais celui qui travaille à améliorer son siècle, et sur-tout sa nation, celui-là mérite seul le nom de vertueux.

Quelquefois sans doute, pour le succès même de ses pieux desseins, il devra préférer à l'honneur de s'exposer à boire la ciguë, la prudence obscure de mettre, par une marche lente et secrète, ses projets à l'abri des violences du gouvernement. Mais, quelle que soit celle qu'il adopte, l'exemple qu'il donne est louable, son dessein est sublime, et les vœux de tous les hommes sensibles doivent être pour lui.

Cependant, si l'on applique ces principes généraux aux circonstances modernes, il s'en trouve de particulières qui changent le point de vue. A l'aide des associations secrètes, on peut sans doute étayer ses desseins d'hommes puissans, c'est-à-dire, de ceux qui influent de quelque manière que ce soit, et préparer une génération éclairée, en s'emparant de l'esprit des jeunes gens, toujours attirés par la curiosité ; susceptibles d'enthousiasme, parce qu'ils ne sont pas encore désabusés des choses humaines ; et seuls vraiment capables de recevoir des vérités nouvelles, parce que l'amour-propre n'a point encore enraciné chez eux la fausse science, et les préjugés tyranniques. Mais, dans un ordre de choses où il n'y a point, et où il ne peut plus y avoir d'esprit public, ces sociétés sont un glaive

Digitized by Google

que les fripons peuvent employer aussi bien que les honnêtes gens, et que ceux-là savent infiniment mieux manier, la ruse et la fourbe étant leurs armes naturelles. Elles conferent à des hommes corrompus la puissance des dons envers ceux que, sous d'autres formes, leurs séductions ne sauroient atteindre, et confondent sous un masque commun l'homme sincère et le charlatan. Enfin l'imprimerie, graces à laquelle il n'est plus de mystère permanent, les liaisons du commerce, les mille moyens de circulation inventés dans ces derniers siècles, et qui donnent tant de ressources nouvelles aux corrupteurs, la multitude des professions qu'ont enfantées les législations modernes formées de pièces de rapport, et associées aux spéculations de finances, rendent si difficile à garder le secret confié à une société d'hommes quelconques, qu'on ne sauroit s'empêcher de croire que le temps des associations secrètes et vertueuses est passé.

Et quand on réfléchit que c'est par une association secrete que la Suède a vu renverser sa constitution (car c'est sous le voile de cette association, que s'est tramé le projet qui a mis le pouvoir absolu entre les mains du roi, et, quoi qu'en dise la flatterie, quoi qu'on raconte même des désordres du gouvernement précédent, depuis quinze ans que cette révolution a eu lieu, le royaume en est-il devenu plus florissant?) quand on réfléchit qu'il est une société qui très-probablement a le projet infernal de plonger les hommes dans le cloaque de la

Digitized by Google

superstition, de les enivrer de fanatisme, de les gouverner médiatement par son chef, comme l'imbécille Indien du Paraguai; que cette société, entièrement indifférente dans ses moyens, profonde dans ses ruses, inaltérable dans sa patience, infatigable dans sa persévérance, a fait à une époque si voisine de la catastrophe qui sembloit l'avoir anéantie, des progrès remarquables, on frémit à l'idée des associations secrètes. Voyez comment, chassée au sud de l'Europe, la redoutable société dont nous parlons, prend racine au nord, d'où elle sembloit entièrement bannie. Voyez ce souverain, à qui une des branches de cet ordre a mis la verge du despotisme entre les mains, rapporter de son voyage d'Italie une sorte de passion pour les principes ultramontains, que la seule crainte du zèle luthérien de son peuple, l'empêche encore de manifester. Voyez en Allemagne tant de princes, ivres de l'espoir et de l'attente de moyens surnaturels de puissance, évoquer les esprits, explorer l'avenir et tous ses secrets, tenter de découvrir la médecine universelle, de faire le grand œuvre, et, pour étancher leur soif insatiable de domination et de trésors, ramper à la voix de leurs thaumaturges que dirige un sceptre inconnu. Voyez des ministres protestans, oubliant tous les motifs qui les séparent du catholicisme leur antagoniste éternel, louer, prôner, colporter des livres de religion, imbus de toute la mysticité du seizième siècle; publier eux-mêmes des écrits pour proclamer les

Digitized by Google

rites du catholicisme, recevoir les ordres sacrés tout en restant ministres protestans, ou du moins en être publiquement accusés, sans pouvoir s'en défendre nettement et sans ambages (1); voyez toutes ces choses, et tremblez sur les dangers des associations secrètes.

Que si vous accordez plus de croyance aux anecdotes qu'à la combinaison des évènemens et des rapprochemens, écoutez un fait récent, et dont vous jugerez l'authenticité par la nature même des circonstances.

Deux hommes d'une naissance distinguée, tous deux au service de Prusse, tous deux zélés franc-maçons encore aujourd'hui, avoient cru entrevoir dans cette sorte d'association quelques ressources, l'un pour son

---

(1) M. Lavater, entraîné par son amour pour les miracles, vers une réligion où l'on prétend qu'il s'en fait encore, enivré des flatteries de ceux qui veulent le faire concourir à leurs vues, prône et fait prôner à ses adhérens les ouvrages ascétiques de l'ex-jésuite Sailer.

M Dreykorn, ministre luthérien de Nürmberg, a écrit une explication apologétique de la messe. Il dit, depuis que ce fait est devenu public, qu'il l'a écrit pour l'usage des catholiques. Mais de quoi donc prétend-t-il se mêler? y a-t-il du bon sens à un prédicant hérétique de vouloir apprendre aux catholiques ce que c'est que la messe?

M. Starck, le premier homme du clergé du pays protestant de Hesse-Darmstadt, a été nommé publiquement, dans un livre intitulé *l'Anti saint-Nicaise*, comme ayant reçu les ordres du clergé catholique Le journal de Berlin, ce noble antagoniste de la superstition et du fanatisme, a rapporté ce passage, et prié M. Starck, pour son honneur, de se justifier sur ce point. M. Starck a cru répondre, en

Digitized by Google

ambition, l'autre pour l'humanité. Ils s'étoient en conséquence livrés à cette confédération et à ses prétendus travaux, avec plus de zèle que de réflexion. Leur assiduité fixa l'attention des chefs, et, sous prétexte de récompenser leur dévouement à l'ordre, ils furent destinés aux plus hauts grades.

A l'époque de la cérémonie qui devoit les en investir, l'un fut envoyé en Silésie, où des lettres lui procurèrent le même bonheur, la même confiance qu'à l'autre qui resta à Berlin. Le jour arrive où celui-ci doit être initié; ce même jour fut destiné pour le néophyte de Breslau, et tous les détails qui vont suivre, ont été identiquement et rigoureusement semblables pour l'un et pour l'autre.

---

intentant un procès aux rédacteurs du journal; et notez bien que l'auteur de l'*Anti-saint-Nicaise*, est un homme connu en Allemagne, (M. de Sprengeisen à Cobourg) qui s'est offert de prouver juridiquement son assertion, si M. Starck le demandoit. N'étoit-il donc pas plus simple de sommer le dénonciateur, que d'actionner le journaliste? Cependant, entaché d'un tel soupçon, M. Starck n'en est pas moins ministre protestant du landgrave de Darmstadt; tandis que M. Bardt, pour avoir penché de l'autre côté, a été chassé de sa place par l'autorité du fiscal de l'empire. Ajoutez que M. Starck a été un des premiers membres de l'ordre maçonnique; qu'il a écrit une lettre remarquable à Schrœpfer, pour lui demander d'où il venoit; que Schrœpfer lui a répondu dans son argot, de façon à lui faire entendre qu'ils partoient de la même source; qu'enfin le prince héréditaire de Darmstadt a joué un rôle très-actif dans la maçonnerie..... L'histoire littéraire, religieuse et politique de l'Allemagne, offre mille faits de cette espèce, plus singuliers les uns que les autres.

Digitized by Google

D'abord on exige du récipiendaire un jeûne de vingt-quatre heures ; on lui donne ensuite un livre contenant les peintures les plus énergiques, des opérations ténébreuses exécutées par les esprits : après deux heures de lecture, on lui fait boire une liqueur spiritueuse, et il est placé dans une salle immense, tendue de noir, éclairée par trois bougies jaunes ; cinq magiciens paroissent et s'asseyent sur des coussins ; plusieurs détonations se font entendre ; des gémissemens, des convulsions leur succèdent ; un homme s'avance vers l'initié, pose sur son front un ruban aurore, couvert de caractères d'argent, et lui passe autour du cou un second ruban empreint de plusieurs croix tracées avec du sang ; enfin on lui remet une seconde croix de cuivre chargée d'hiéroglyphes, une amulette recouverte de drap, et un morceau d'alun pour le tenir dans sa bouche à l'apparition de l'esprit infernal qui fut évoqué.... Voilà le ridicule ; voici l'horreur.

Un des acteurs de cette scène ténébreuse lit la formule du serment que les initiés doivent proférer. Il consiste dans la promesse de révéler au chef de l'ordre tous les secrets qui pourroient être confiés ou découverts ..... d'explorer tout ce qu'il pouroit lui importer de savoir... d'employer au besoin, pour le servir, le fer ou le poison... de rendre imbécilles ceux dont il étoit imprudent de trancher les jours (1)..., de soumettre toute reli-

(1) Dans cette partie du serment, se trouvent ces mots : *Honorare semper aquam Tophanam.*

Digitized by Google

gion, toute promesse, tout devoir, tout sentiment, à la décision du chef.... de ne contracter ni engagement, ni lien, ni marché sans son aveu ..... de donner droit de mort sur soi à celui qui pourroit vous convaincre d'avoir trahi les secrets confiés.....

Cet exécrable serment glaça d'horreur les prosélytes : ils déclarèrent qu'ils ne pouvoient le prêter (1).

Voilà les détails parfaitement et littéralement concordans, qu'ont révélés deux hommes réputés gens d'honneur, dont l'un est fort simple et l'autre assez délié, qu'on ne peut regarder ni comme apostats, ni comme relaps, puisque tous deux, encore zélés pour la franc-maçonnerie, n'ont en horreur que ces additions modernes : voilà ce qu'ils ont révélé, dans un temps où

---

(1) Voyez le rapport de ce serment, avec celui que M. de Bonneville a tiré du *Masonry dissected* de Samuel Prichard. *I hereby solemnly vow and swear, in the presence of Almighty God, and this right worshipful assembly, that I will hail and conceal, and never reveal the secrets or secrecy of Mason or Masonry, that shall be revealed unto me; unless to a true and worshipful Lodge of Brothers and Fellows well met.*

I furthermore promise and vow, that I will not write them, print them, mark them, carve them, or engrave them, or cause them to be written, printed, marked, carved, or engraved on wood or stone, so as the visible character or impression of a letter may appear, whereby it may be unlawfully obtained.

All this under no less penalty, than to have my throat cut, my tongue taken from the roof of my mouth, my heart plucked from under my left breast; then to be buried in the sand of the sea, the length of a cable rope from shore, where the tide ebbs and flows twice in twenty-four hours; my body to be burnt to ashes, my ashes to be scattered upon the face of the earth, so that there shall be no more remembrance of me among Masons.

Digitized by Google

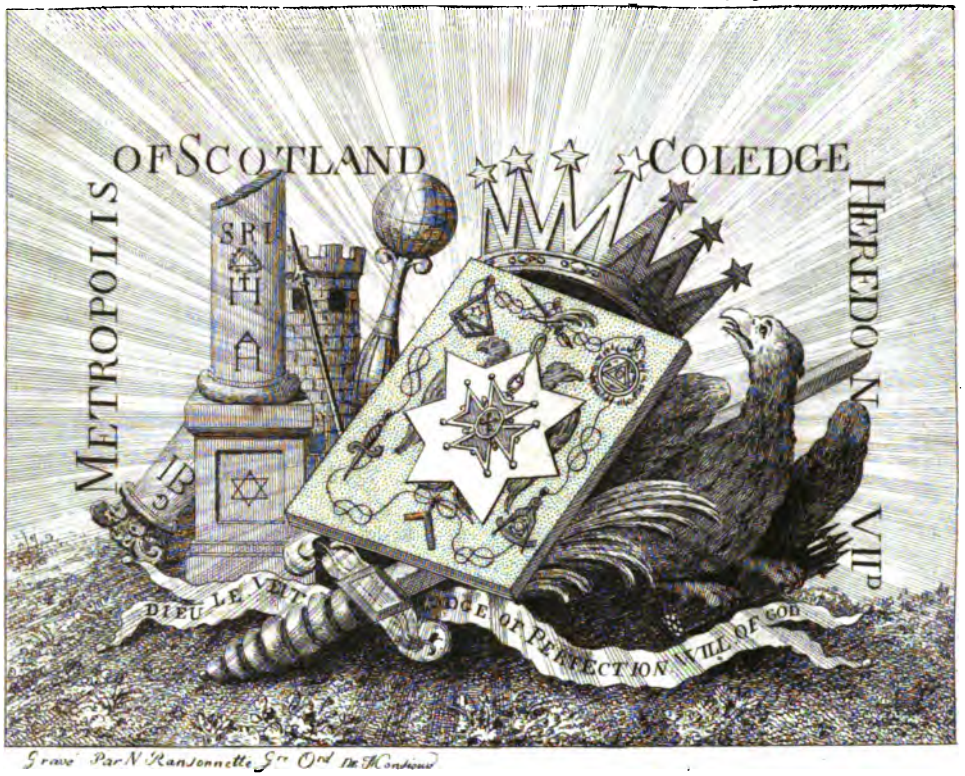
l'on croyoit fortement qu'à Berlin, hors du cercle de la vision, il n'étoit ni crédit, ni faveur, ni fortune à espérer; voilà ce qu'ils ont révélé, sans se concerter, comme ayant éprouvé toutes ces choses, l'un à Breslau, l'autre à Berlin.

Et comment l'ont-ils révélé ? La cérémonie des hommages, et les premiers mois du nouveau règne avoient attiré à Berlin une foule de personnes de toutes les parties de la monarchie. Les hommes dont nous venons de parler, aperçoivent un jour chez le roi ceux qui, dans l'infernale cérémonie, avoient dû les initier. Convoqués par leur pontifes, les chefs de province s'étoient rendus à Berlin, dans une circonstance où le parti des visionnaires regardoit comme prochain le jour de son triomphe, trompé sans doute par les passe-temps auxquels la curiosité, l'ennui, l'ambition pouvoient avoir poussé un jeune prince, longtemps privé de tout emploi de son activité. A l'aspect de ces thaumaturges, les deux dénonciateurs éprouvèrent une terreur si violente, qu'ils coururent la déposer dans le sein de l'amitié éprouvée, confiante, consolatrice, d'où, sans qu'ils ayent pu le prévoir, elle a été communiquée à un très-grand personnage.... On sent que nous n'en pouvons pas dire plus; mais la concordance de ces deux hommes, équivaut à une preuve morale; et pour croire à la véracité de ces témoins oculaires, il nous suffiroit presque de penser qu'une invention de cette nature ne sauroit être l'ouvrage

Digitized by Google

Digitized by Google

Monarchie Prussienne. Edition in-4° Tom. 3e Pag. 489.



Gravé Par N. Ransonnette Gr. Ord. de M. Condorcet

Digitized by Google

l'ouvrage d'un jour. Qu'on ne dise point : Mais comment ces deux hommes vivent-ils encore ? car ce n'est pas sous Frédéric que l'on auroit pu faire disparoître deux officiers distingués, sans explication et sans crainte de recherches ; d'ailleurs cette preuve négative, qui seroit tout au plus une singularité, n'établit rien contre une preuve positive.

Quoi qu'il en soit, et sans que nous puissions nous permettre d'en dire aujourd'hui davantage, nous portons hautement aux parties intéressées le défi de démentir cette anecdote.

Que les philosophes réfléchissent jusqu'où l'on peut mener l'espèce humaine avec les plus frivoles ressorts ; pour quels intérêts elle est capable de s'agiter ; à quoi l'oisiveté, l'indolence et la cupidité réunies, peuvent porter les hommes riches et foibles !

Que ceux qui ont tant calomnié la philosophie, nous apprennent quelle est la digue à opposer aux progrès d'une secte homicide, qui tient sous la puissance du glaive ou du poison (1), les rois, les penseurs,

(1) *Je ne sais point être clair*, disoit un grand homme, *pour qui ne veut point être attentif.* Au milieu de ces troubles intestins, qui jettent dans toute la nation une alarme universelle, nous conjurons tout lecteur de vouloir bien arrêter un instant sa pensée sur ce tableau des allégories de la maçonnerie écossoise, offert mystérieusement aux adorations nocturnes de plusieurs milliers d'hommes. Nous le plaignons s'il ne frémit pas à la vue de ces ordres *divins*, de ces tours assiégées, de ces poignards, de ce *tout-puissant* invisible, et armé de la foudre au sein des ténèbres. Observez que ce *tapis* est de mil sept cent quatre-vingt-trois !..... DE MIL SEPT CENT QUATRE-VINGT-

Digitized by Google

les esprits courageux ; et certes nous nous garderions de la braver, même loin de son trône, si l'espèce de croisade à laquelle nous nous sommes voués dès long-temps contre les ennemis de la raison et de la liberté humaines, ne nous imposoit à nos propres yeux le devoir de compter pour rien les périls.

Illuminés en Bavière.

Dans un temps où tous ces mystères d'iniquité étoient moins connus, des hommes éclairés, vertueux, zélés pour le bien de l'humanité, crurent, en Bavière, trouver dans le sein même des associations secrètes, le remède à leurs abus, à leurs dangers.

Feu l'électeur de Bavière (Maximilien Joseph) ne manquoit pas de lumières ; il étoit passablement affranchi de l'empire des prêtres ; il avoit fait naître dans ses états une aurore d'instruction. Tout changea lorsque ce bel électorat tomba en d'autres mains : les prêtres, et sur-tout les jésuites, reprirent le sceptre, et ramenèrent avec eux leur cortège inséparable, la superstition et l'ignorance. Précisément à cette époque, la loge Théodore du bon Conseil à Munich, où se trouvoient quelques hommes de tête et de cœur, étoit lasse de se voir ballotée par les vaines promesses et les querelles de la maçonnerie. Les chefs

---

TROIS !.... Ce poignard sur une palme, emblême d'une guerre éternelle, est un affreux symbole de prêtres conjurés contre la raison et la paix du genre humain. Nous renvoyons à l'ouvrage de M. de Bonneville, page 105, seconde partie, pour le développement de cet acte *suprême* de la maçonnerie d'Ecosse. Nous devons ajouter ici, qu'un original de cette gravure *hérédonienne* sera déposé chez un notaire à Paris.

Digitized by Google

résolurent d'enter sur leur branche une autre association secrète, à laquelle ils donnèrent le nom d'*ordre des illuminés*. Ils le calquèrent sur la société de Jésus, mais en se proposant des vues diamétralement opposées. Les jésuites veulent enchaîner les hommes aux autels de la superstition et du despotisme; les illuminés crurent qu'en employant les mêmes moyens, la prudence, le temps, la persévérance, ils pourroient tourner contre leurs adversaires, l'avantage de n'avoir aucun rit extérieur qui les distinguât, aucun chef visible qui pût les dissoudre, et qu'ainsi rien ne leur manqueroit pour éclairer les hommes, et les rendre heureux et libres. La base de leur système fut d'attirer à eux des jeunes gens, de les conduire à lire, à s'instruire, à réfléchir. Après les avoir formés à leurs principes, ils les faisoient entrer dans la maçonnerie, tâchoient de s'emparer ainsi des loges, et de faire tourner ces instituts à des choses vraiment utiles à l'humanité.

Il s'agissoit d'en faire un lien universel, qui unît un très-grand nombre de gens éclairés dans les étreintes primitives de fraternité et d'égalité, d'où résultent l'obligation et la facilité de s'entre-secourir, de travailler au bien de l'espèce humaine. On projetoit d'étendre autant qu'il seroit possible la sphère des connoissances, non pas tant en profondeur qu'en surface; de faire parvenir les vérités et les connoissances utiles jusqu'à la classe du peuple; d'y introduire la raison, le bon sens, et une saine connoissance des droits

Digitized by Google

des hommes. L'amélioration du systême présent des gouvernemens et des législations étoit le grand but de l'association, par une marche insensible et sur-tout fondée sur l'instruction, en sorte que le despotisme se trouvât peu-à-peu circonscrit du moins dans les limites du bon sens ; c'étoit une règle fondamentale de n'y laisser entrer aucun prince, quelles que pussent être ses vertus ; on juroit, à l'entrée dans les grades supérieurs, de ne jamais se détacher de l'association, et de diriger tous ses moyens naturels et acquis vers son but ; de contribuer de tout son pouvoir à préserver les souverains de fautes, d'erreurs et de crimes ; à faire abolir l'esclavage des paysans, l'asservissement des hommes à la glèbe, les droits de main-morte, et tous les usages et les priviléges qui avilissent l'humanité ; les corvées, sous la condition d'un équivalent équitable ; tous les corps de métiers, toutes les maîtrises, toutes les gênes imposées à l'industrie et au commerce, par les douanes, les accises, les taxes de quelque dénomination que ce soit ; on juroit de tout tenter pour le soulagement du peuple, pour procurer une tolérance universelle de toutes les opinions religieuses, pour anéantir toute jurisdiction ecclésiastique, pour ravir à la superstition toutes ses armes, pour favoriser la liberté de la presse, pour publier et répandre des livres élémentaires, qui instruisissent les hommes de leurs droits ; on juroit de s'opposer par-tout aux injustices des puissans, et si l'on ne parvenoit pas à les empêcher, de les dévoiler, de

Digitized by Google

les publier, d'en imprimer aux auteurs le fer chaud de l'infamie.

Ce projet étoit beau, noble, grand; mais on manqua de prudence dans son exécution. On voulut en voir presque soudainement l'effet; on ne songea pas que tout édifice, pour durer, doit s'élever lentement. On multiplia les réceptions; il s'y glissa des fourbes et des méchans. Les appuis du bigotisme et de la superstition surent bientôt ce qui se tramoït contre eux; aussi-tôt ils armèrent le bras du gouvernement. Le comte de Savioli, ancien serviteur de la maison de Bavière, fut renvoyé avec une très-modique pension en Italie. M. Weishaupt, professeur à Ingolstadt, fut chassé avec plusieurs autres. On emprisonna ceux-ci, on jeta ceux-là dans des couvens pour y faire pénitence : enfin, excepté la mort et les tourmens corporels, ces infortunés souffrirent tout.

Peu de temps après, quelques membres de cette association dispersée, formèrent un cabinet de lecture. Aussi-tôt, nouvelle persécution de la part du gouvernement; proscriptions, emprisonnemens, et défense, sinon de lire à Munich, au moins de former un cabinet de lecture, que l'on nomme en allemand, *lese bibliotheck*. Dans cette dernière révolution, on saisit tous les papiers d'un des membres de l'ordre, et on les publia (1)

(1) *Einige original, schriften des illuminatenordens-welche bey dem gewesenen, Regierungsrath Zwack durch vorgenommene Hausvisitation zu Landshut den* 11 *ten*

pele-mêle, sans distinguer les papiers particuliers, de ceux relatifs à l'ordre. Ces derniers sont la meilleure apologie que l'on puisse imaginer, et des vues de cette association, et des moyens qu'elle prenoit pour y arriver. Dans les autres, il se trouve une recette pour le poison trop célèbre sous le nom *d'aqua Tophana*, et une autre pour faire avorter. On a voulu tirer des conséquences odieuses de cette découverte; comme si un curieux de la nature ne pouvoit pas recueillir de ces choses, sans en faire usage! comme si, avec une telle logique, l'on ne feroit pas de tout chimiste un scélérat! En un mot, le procédé du gouvernement de Munich, dans toute cette affaire, a été scandaleux et tyrannique; cependant, chose remarquable! on n'a pas osé employer le glaive, tant l'esprit du siècle a de puissance!

Travaillons donc à répandre les vrais principes, et la révolution désirée s'opérera précisément de la manière dont nous pouvons l'ambitionner, lentement, doucement, mais surement, et sans que les fripons puissent abuser du moyen. Quel est-il ce moyen? le courage d'écrire de grandes vérités, et de les publier par l'impression. Tel est le palladium du bonheur de l'humanité. L'art de l'imprimerie, qui rend impossible, du moins à la longue, le maintien des sociétés secrètes, même de celles que forment les fripons les plus rusés,

---

und 12*ten October* 1786 *vorgefunden worden, auf Hœchsten Befehl seiner churfurstlichen durchlaucht zum druck befoerdert* 1787, 407, pag.

Digitized by Google

s'oppose aussi sans doute à celles des hommes vertueux ; mais il leur ouvre des ressources mille fois préférables. Employons ce moyen sublime, qui a centuplé les forces de l'homme, et donné à l'opinion un empire capable de balancer jusqu'à la puissance armée. Servons-nous-en même pour détruire les associations secrètes : la peste y est entrée trop profondément ; il n'en est aucune qui puisse se garantir de l'infame contagion. Peut-être aussi long-temps que les associations secrètes dureront, avec une importance comparable à celle qu'elles ont aujourd'hui, les bonnes têtes et les cœurs généreux doivent-ils y entrer, et même chercher à y jouer un rôle actif. C'est le plus sûr moyen d'en éventer les machinations souterraines, d'en faire avorter les infames complots, et même de les détruire. *Je ne saurois agir là où je ne suis point*, disoit un homme sage, vertueux, profondément versé dans ces matières. Art tutélaire de l'imprimerie, c'est à toi que cette puissance est réservée ; c'est par toi qu'une voix foible sait se faire entendre d'une extrémité du globe à l'autre ; c'est par toi qu'un ami de la paix peut exterminer plus de brigands que la force n'en a jamais domptés !

Il est des branches de la maçonnerie, au moins en Allemagne, où il règne un tel despotisme, que l'habileté la plus profonde d'un néophyte lui seroient inutiles, s'il ne se plioit pas aux volontés des anciens de l'ordre : en vain tenteroit-il d'ébranler leur pouvoir ; il ne le pourroit qu'avec la même autorité qu'eux ; alors

Digitized by Google

il seroit trop tard. Ce n'est que dans la maçonnerie libre qu'il peut être permis d'entrer avec l'espoir de faire quelque bien.

Nous ne saurions au reste indiquer toutes les sectes qui déchirent aujourd'hui la franc-maçonnerie en Allemagne, ou si l'on veut, les divers ordres qui ont une ressemblance avec ce que l'on nomme proprement ainsi. Les anciens franc-maçons, les loges réunies sous le duc Ferdinand de Brunswick, les loges réunies sous la grande loge germanique de Berlin, les rose-croix allemands, très-différens de ceux qu'on nomme ainsi en France, sont autant de branches distinctes. Ces rose-croix, qui ne se mêlent de la maçonnerie que pour la gouverner sont un secte mystique, cabalistique, théologique et magique. Des visionnaires d'une autre espèce sont appelés centralistes : le nombre en est petit, et nous ne les connoissons que par oui-dire. Il est encore des franc-maçons éclectiques, qui ne prennent aucune part à ces extravagances ; ils laissent chacun suivre un chemin à son choix en maçonnerie, reconnoissent pour frères tous ceux qui ont été initiés dans l'ordre, et n'admettent aucune espèce de hauts grades dans leurs loges. Enfin il est des illuminés, nous entendons ceux qui ont tiré leur source de Bavière, qui conservent le projet, plus intéressant que sage, d'opposer, par une société secrète, une digue à l'oppression et au fanatisme.

Telles sont les principales associations mystérieuses en

Digitized by Google

en Allemagne. Si l'on excepte les illuminés, que les jésuites ont trop vivement persécutés pour que l'on puisse croire leur haine simulée, et que cette association encore ne soit qu'un ressort de leur ordre, il est d'une vraisemblance approchante de la certitude que toutes les autres branches ont été imaginées par les jésuites, et sont des émanations de ce corps redoutable, instituées à plusieurs époques ; tantôt pour arriver à un but fixe, comme de prendre pied dans une contrée afin d'avoir les moyens d'y tenir des agens et des émissaires ; tantôt pour substituer une forme nouvelle à une forme usée, et donner un appât nouveau à la curiosité ; tantôt pour échauffer les esprits, et ranimer le zèle par le trouble et la contradiction.

Frédéric avoit la tête trop saine pour donner prise aux visions et aux visionnaires ; nous ne savons pas si l'on a échoué dans le dessein de le conquérir ; mais il est plus probable qu'on ne l'avoit pas même tenté. Nous ignorons aussi quelle fut la nature et l'époque de la *brouillerie* de ce monarque avec les supérieurs de l'ordre maçonique dont parle M. Fischer, ou même s'il les connut. Mais le bon et le mauvais principe auroient pu s'allier, plutôt que l'idée d'abrutir l'espèce humaine, pour la livrer aux mains d'une société qui veut la régir par la superstition, ne seroit entrée dans la tête du roi qui a le plus concouru à l'expansion de la lumière parmi les hommes. Cependant, soit qu'il

Digitized by Google

ne connût pas les machinations modernes de la maçonnerie, les visions, les folies, les horreurs qui s'y sont élevées dans les derniers temps, et moins encore la tendance générale de toutes ces associations mystérieuses ; soit qu'ayant une fois adopté le costume maçonnique, et protégé ouvertement l'ordre, il ne voulût point, même après avoir reconnu son but pernicieux et ses dangereux accessoires, se rétracter et sévir contre une société où il n'avoit pas dédaigné d'entrer, ce qui n'auroit servi au reste qu'à l'enraciner plus profondément par le zèle de la contradiction, il n'exclut de sa vaste tolérance aucune des associations secrètes. Les maçons de toutes les dénominations, les rose-croix, les centralistes, etc. eurent, sous son règne, toute la liberté possible d'établir des loges et des conventicules à leur fantaisie, pourvu qu'ils ne troublassent point extérieurement l'ordre public. Aussi Berlin a-t-il été, et même est-il encore extrêmement agité dans ce sens. On y a vu des sectes, des partis, des conjurations, des miracles chimiques, enfin des extravagances de tous les genres. Quelle issue aura cette tempête au fond de la mer, dont il ne paroît rien à la surface ? Elle continue, peut-être même elle augmente ; son explosion sera terrible.... O humanité ! à laquelle j'ai voué mes forces, mon foible talent, tout mon être, puisse le génie tutélaire de la philosophie détourner les maux qui te menacent !

Nous finirons cet article, dont la longueur n'a d'autre excuse que son extrême importance pour l'Allemagne,

Digitized by Google

en observant que c'est apparemment l'ordre des illuminés que M. Fischer a voulu désigner, par celui que Joseph II avoit su s'assujétir. On a dit en effet que cet ordre se vouoit tout entier à l'agrandissement de la puissance impériale. A la vérité, il fut un temps où l'empereur s'en est fort occupé. Peut-être aussi, pour se procurer un appui contre les persécutions que l'ordre prévoyoit en Bavière, ou parce que les premiers pas du règne de Joseph avoient beaucoup de rapport avec les vues des illuminés, les principaux membres de l'ordre s'étoient-ils attachés à l'empereur. Mais le prince et les illuminés se sont mutuellement trompés dans leur attente. L'empereur n'a rien fait pour eux dans la cruelle persécution qu'ils ont éprouvée en Bavière, ni directement en intercédant auprès de l'electeur, sur lequel il a tant de pouvoir; ni indirectement en prenant à son service les exilés et les fugitifs. L'ordre n'a rien fait pour l'empereur, puisque aucune de ses entreprises, soit de négociations, soit d'hostilités, soit de réforme intérieure, ne lui a pleinement réussi. D'ailleurs en vain les chefs de l'ordre souhaiteroient d'employer l'action de ses membres à augmenter le pouvoir de la maison impériale. Il en est un grand nombre qui connoissent trop bien le danger dont cette maison menace l'Allemagne, pour ne pas sacrifier mille vies plutôt que de concourir, et que disons-nous ? plutôt que de ne pas s'opposer de toutes leurs forces à ses desseins, et à leurs coopérateurs, soit religieux, soit politiques.

Digitized by Google

Instruction.

La religion auroit bien moins d'influence sur le caractère des peuples soumis au christianisme, si elle n'étoit pas intimement liée à l'instruction. Nous ne savons s'il faut l'attribuer à l'habileté du clergé, ou seulement à la nature d'une religion où l'enseignement de la morale s'est trouvé réuni à la théologie : mais les ministres du christianisme ont été bientôt en possession de toute l'instruction ; ils le sont absolument encore de celle du peuple.

Différence des religions anciennes, et de la nôtre à cet égard.

La réunion de la doctrine morale à la doctrine religieuse n'est une propriété que des religions de l'Asie, du moins elle n'appartient pas à celle des Grecs et des Romains, les seuls peuples de l'Europe civilisés avant le christianisme. Jamais les prêtres du Jupiter ou ceux d'Apollon ne prêchèrent ; et jamais on n'envoya, ni chez eux, ni chez leurs délégués, les enfans au cathéchisme pour recevoir leurs premiers documens. La religion, chez ces peuples, n'étoit que le code des moyens de se rendre la divinité propice dans cette vie, d'obtenir du ciel, pour la nation, la victoire, et les autres bénédictions publiques ; pour les particuliers, la santé, les richesses, le succès dans les entreprises, l'évasion d'un danger, l'amour d'une personne adorée ; enfin toutes ces choses que nous sentons ne pas dépendre de nous, et qu'en conséquence nous rangeons dans le domaine d'un être inconnu, sur lequel l'homme ignorant se forme mille chimères. Ces moyens consistoient en sacrifices, en offrandes, en cérémonies : chaque

Digitized by Google

divinité avoit son département, ou local, ou générique; on s'adressoit à celle qui pouvoit, dans l'opinion vulgaire, exaucer tel ou tel désir; tout cela étoit fort étranger à la morale.

Il ne s'agit pas ici de prouver cette opinion. Mais, nous en appelons à ceux qui ont approfondi l'antiquité: qu'ils disent si de toutes les divinités, celles qui avoient le moins de temples, de prêtres et d'adorateurs, n'étoient pas les dieux infernaux, desquels cependant dépendoit, selon les anciens, le sort des hommes après cette vie (1).

Mais chez nous, où les idées sont tout-à-fait changées, où la grande affaire n'est pas d'être heureux dans cette vie dont nous jouissons, mais dans

(1) Avec des nuances très-diverses toutefois. Sil est un fait constaté dans les antiquités, c'est que là religion des peuples de la Grèce et de l'Italie est absolument la même. Des colonies grecques vinrent policer et cultiver l'ancienne Hespérie. Les connoissances sacrées et les profanes y furent transportées de la Grèce; tout nous l'atteste. Ce n'est pas que les aborigènes de l'Italie n'eussent déjà fait des progrès dans la culture, et ne se fussent formé des traditions et des coutumes religieuses avant la premiere arrivée des peuplades de la Grèce. L'homme, cet animal guerrier par sa nature, est néanmoins si craintif, qu'un de ses premiers soins est de se créer des imaginations pour trembler devant elles. Les peuples du Nouveau-monde, et quelques-uns de l'ancien qu'une navigation perfectionnée nous a fait découvrir, plongés dans l'état de barbarie le plus abject, et toutefois ayant des jongleurs, des fétiches, des manitoux de leur propre invention, mettent ce point hors de doute; cependant les vestiges rares et épars de l'ancienne religion italique, que l'on retrouve dans les auteurs latins, l'inflexion que ces vestiges

Digitized by Google

l'autre que nous attendons, on n'auroit pas inculqué assez profondément la prééminence d'un avenir éternel si l'on n'en avoit impregné tous les canaux de l'ame dès la plus tendre enfance. Le clergé s'est donc hâté de se saisir de l'éducation morale de tous les hommes, pour leur inspirer dès l'aurore de l'intelligence, cette façon de penser particulière et si peu naturelle, de vivre non pas là où ils sont, mais là où ils ne sont pas.

Lorsque la réformation vint changer les idées reli-

---

y ont prise, sont une preuve que le culte des Grecs a englouti celui des Latins, et s'est entiérement emparé de l'esprit de ceux-ci.

Mais si l'esprit national apporta peu de changemens à la religion des Grecs transplantés en Italie, le temps lui en a fait éprouver beaucoup davantage dans l'une et l'autre de ces contrées. C'est une vérité trop peu connue. La différence entre les idées religieuses de Virgile et d'Homère est immense. Cependant, quand il s'agit de paganisme (puisqu'on nomme ainsi une religion de trois à quatre mille années de durée, et d'un nombre proportionnel de peuples), on croit faire beaucoup en distinguant la religion des Perses de celle des Egyptiens, et l'une et l'autre de celle des Grecs et des Romains. Mais durant un espace de plusieurs siècles, les idées religieuses ne changent-elles donc pas extrêmement? On cite indifféremment Homère et Lucien, Plaute, Virgile et Apulée, pour ce qui concerne le culte grec et romain. Bayle a cependant déjà dit que la religion change dans tous les âges; bien que chacun croie la laisser en mourant comme il l'avoit trouvée en naissant, par une erreur naturelle qui provient de l'insensibilité de ces mutations, dont la somme présente enfin à la postérité le tableau de deux religions diverses. Il seroit utile de tracer cette suite de changemens chez tous les peuples connus, avec la sagacité, la patience et l'impartialité d'un philosophe studieux.

Digitized by Google

gieuses de tant de peuples, l'Europe étoit encore dans une assez profonde barbarie ; le clergé se trouvoit à-peu-près seul en possession des connoissances : il fut donc impossible de songer à lui ôter l'instruction générale. Les princes protestans s'emparèrent des biens du clergé catholique ; pour éviter le reproche d'une honteuse avidité et d'une espèce de sacrilége, ils en sacrifièrent une partie à des institutions pieuses, entre autres à l'entretien d'hommes préposés à l'instruction, mais qui tous devoient avoir fait des études théologiques.

L'instruction est confiée à des stipendiés de l'état.

Cette révolution eut un inconvénient grave, celui de faire des stipendiés du gouvernement de tous ceux qui travailloient à l'instruction. A la vérité il parut en résulter un avantage, savoir que l'instruction devint moins chère, que les plus basses classes du peuple en purent profiter, et que la plupart des pères se trouvèrent en état de faire instruire leurs enfans. Mais il est aisé de montrer que cet avantage est très-illusoire.

Mauvais effets de cet arrangement.

Tout, sans exception, gagne à la liberté, à une concurrence parfaitement illimitée. Un stipiendié est constamment et indubitablement plus négligent qu'un homme qui perçoit son salaire en proportion de son habileté et de son assiduité. Le gouvernement ne peut pas ôter légèrement les places qu'il confère, soit pour ne pas nuire à son autorité, soit parce que ses affaires en seroient très-multipliées ; cependant, en les donnant, il ne peut pas prendre les attentions nécessaires pour n'y placer que de bons sujets, pleinement capables

Digitized by Google

d'en remplir les fonctions. Quelques examens, quelques concours impartiaux qu'il établisse, on sait toujours le tromper ; et la faute, une fois consommée, devient irréparable. Au contraire, en abandonnant l'instruction à la concurrence libre, il établit une censure publique, générale, et continuellement attentive. Un homme change-t-il de principes ou de conduite ? se néglige-t-il ? il en est puni infailliblement, et dans le moment même, en perdant l'affluence de travail et de rétributions, que son habileté et son assiduité lui avoient procuré.

Peut-être en effet l'instruction seroit-elle plus chère, mais ce seroit une raison de plus pour laisser aux hommes de quoi la payer ? et les peuples ne gagneroient-ils pas infiniment, si les souverains rendoient en remises sur les impôts, en libertés accordées au commerce et à l'industrie, la masse de ce qu'ils épargneroient en frais d'instruction ? Ce renchérissement d'ailleurs ne seroit pas tel qu'on peut le croire ; parce que l'on inventeroit des méthodes d'instruire un grand nombre d'enfans à-la-fois. L'esprit humain tourné vers cette spéculation, prendroit un grand essor, créeroit une nouvelle industrie. L'histoire de ce qui s'est fait à cet égard en Allemagne depuis quinze à vingt ans, en est la meilleure démonstration.

Perfectionnement récent de l'instruction et de l'éducation en Allemagne.

Rousseau avoit écrit son Emile, le livre le plus parfait, peut-être, qui soit sorti de la main des hommes, et dont la publication place incontestablement son auteur au rang des premiers bienfaiteurs de l'humanité.

Cet

Digitized by Google

Cet ouvrage sublime fut en Allemagne un flambeau pour l'ame d'un homme orné de diverses connoissances, doué d'un esprit ardent et profond, brûlant du désir d'être utile. Il répandit sur l'instruction et sur l'éducation de vives lumières; il montra qu'il ne falloit pas se contenter d'enseigner des mots aux enfans; qu'on pouvoit mettre des choses à leur portée; que pour apprendre facilement les langues, il ne falloit employer que l'usage; qu'il le falloit même dans les langues mortes; mais que sur-tout il ne falloit pas lire avec les enfans, dans une langue inconnue, des livres dont les objets leur étoient bien moins connus encore, et se trouvoient fort au-dessus de leur capacité; que l'on devoit par conséquent s'occuper, avant tout, de composer des livres élémentaires. Il prouva qu'on en avoit besoin dans tous les genres, parce que ceux qui existoient étoient fort mauvais: il tenta de montrer comment ces livres devoient être composés pour donner des notions justes et fécondes. Il en écrivit un (1), accompagné de cent planches propres à donner aux enfans quelques idées nettes des rapports naturels, des relations morales, de la physique, des mécaniques, de la géographie, de l'histoire, etc. etc. L'ouvrage en lui-même est médiocre, quoique l'introduction contienne d'excellens principes sur la méthode d'étudier; mais il a fait révolution, et les planches sont utiles à qui sait les employer.

(1) *Elementare verk*, par Basedow.

Digitized by Google

A ces travaux théoriques, M. Basedow (c'est le nom de l'homme recommandable dont nous parlons) voulut joindre une maison d'éducation qui devoit servir de modèle et de séminaire pour former des instituteurs, soit particuliers, soit publics. Il la nomma *Philantropin*, et s'adressa au public, afin de rassembler trente mille écus d'Allemagne, qu'il regardoit comme nécessaires pour la fonder. Le prince de Dessau offrit un grand nombre de facilités pour établir cet institut dans sa ville ; mais il ne pouvoit pas le fonder seul. Aucun prince plus puissant ne fut assez libéral pour aider à cet établissement, ou pour le fonder; aucun ne soupçonna que c'étoit-là un moyen aussi sûr de s'illustrer, que d'acheter deux ou trois tableaux, ou même d'engager pour quelques années un castrat merveilleux. La plupart des souverains ayant chez eux des établissemens de cette nature, auxquels ils ne vouloient pas nuire, répugnoient à y recevoir un tel institut. Donner trente mille écus pour le fonder dans une ville étrangère, c'étoit envoyer l'argent hors du pays; et l'idée seule en effraie nos grands hommes en finance! D'ailleurs la tourbe théologique s'élevoit contre le novateur qui s'étoit déjà montré favorable à je ne sais quelle hérésie, et qui travailloit à ôter aux théologiens l'éducation, au moins des classes relevées du peuple.....

Admirez ce contraste ! Un énergumène nommé Frank, avec trente sous dans sa poche, conçoit le projet

Digitized by Google

de fonder une maison d'éducation sur les principes de la bigotterie et du monachisme les plus outrés. Il s'adresse aux ames dévotes : aussi-tôt l'argent afflue; le plus riche, le plus vaste établissement d'éducation qu'il y ait au monde est formé ! Basedow conçoit un projet pareil, et parce que les dévots ne s'en mêlent point, l'Allemagne entière ne peut pas fournir trente mille écus au philosophe qui ne veut qu'élever des hommes du monde, des citoyens utiles!

A la vérité, M. Basedow ne s'est pas montré, par la suite, tout-à-fait capable d'exécuter le plan qu'il avoit conçu. Il appela des coopérateurs habiles; mais il ne put vivre avec aucun d'eux : tous l'abandonnèrent; enfin il s'est vu obligé de quitter lui-même son établissement, et de le résigner à un homme qu'on dit aussi vertueux qu'habile, et qui, de chétif maître d'école de village, étant venu se former à Dessau dans le philantropin même, s'est montré capable d'en être le directeur et le principal instituteur. C'est ainsi qu'un garçon marchand (1), animé du désir de quitter le commerce pour les lettres, après deux ans de séjour dans cette même maison, et instruit suivant la méthode qu'on y observe, a pu devenir régent du collége de la ville commerçante de Bilefeld, où il exerce son emploi avec honneur.

(1) M. Benzler.

Digitized by Google

Un des plus grands avantages de la méthode adoptée et introduite par M. Basedow, fut de faire sentir la nécessité de la gymnastique. Elle étoit entièrement négligée dans l'éducation : on tenoit, dès l'âge de sept ans, les enfans enchaînés, huit et dix heures par jour, sur les livres. Basedow, instruit par le grand Rousseau, montra qu'il falloit former le corps aussi bien que l'esprit, et même avant l'esprit. Ce fut une des bases de son institut, d'où ce principe a passé dans une infinité d'autres, et dans le sein d'un grand nombre de familles qui ont profité des lumières publiques.

C'est à lui qu'on doit encore, du moins en Allemagne, d'avoir appris qu'il ne falloit ni gronder beaucoup les enfans, pour qui le langage de la raison est presque toujours, ou long-temps du moins, un jargon inintelligible, ni les gêner, ni s'occuper autant de les punir que de les surveiller; qu'il suffisoit de les entourer de manière à prévenir les écarts qui exigeroient des coups d'autorité. Aussi est-ce un principe dans les maisons d'éducation formées sur son plan, comme c'en étoit un dans la législation de Lycurgue (1), que les enfans

(1) Ce n'étoit pas, à Sparte, un éducateur qui devoit surveiller les enfans; le premier homme fait qui se présentoit en avoit le droit, en l'absence du magistrat dont c'étoit la fonction ordinaire. « Le législateur de Sparte, dit Xénophon, n'a pas voulu que les » enfans demeurassent sans surveillans, même en l'absence du pœdo» nome. Le premier qui se présente prend alors sa place pour com» mander aux enfans ce qu'il juge honnête, et punit ceux qui s'en

Digitized by Google

soient toujours sous les yeux de quelques-uns de leurs éducateurs. Ils se relèvent à cet effet, et ne les quittent jamais; mais, d'un autre côté, ces surveillans vivent amicalement, familièrement avec leurs élèves, et encouragent leurs jeux, bien loin de les contraindre.

En un mot, c'est à tous égards que cette nouvelle méthode d'éducation a la plus grande supériorité sur l'ancienne. On lui a reproché de n'avoir encore formé aucun homme remarquable, et d'un nom fameux, comme il en est sorti des anciens instituts. Mais d'abord ces établissemens sont très-nouveaux; on ne sauroit prétendre qu'ils aient exécuté en dix ou quinze années, ce que les autres ont fait à peine en plusieurs siècles. Ensuite, ce n'est pas de produire des hommes supérieurs qu'il s'agit; ceux-ci s'élèvent d'eux-mêmes, souvent malgré les obstacles, et sont en général des instituteurs infiniment médiocres, témoins Condillac et Rousseau. Il ne faut que former une foule de citoyens réellement instruits, et délivrés des préjugés dont on ne meuble que trop l'esprit de

---

» écartent. Avec un règlement aussi sage, il a encore rendu les » enfans plus dociles; en effet, soit dans la jeunesse, soit dans l'âge » viril, tous les Spartiates respectent singulièrement les magistrats. » Et, afin que les enfans ne restassent pas sans inspecteurs, supposé » qu'il ne se trouvât aucun homme fait, il a ordonné que ce seroit » le plus habile de chaque classe qui la commanderoit. Par-là les » enfans ne restent jamais sans un chef....» (*La République de Lacédémone*, traduction de M. l'abbé Gail).

Digitized by Google

la jeunesse ; des hommes, en un mot, ayant un esprit sain dans un corps robuste. Voilà ce que l'ancienne éducation négligeoit, et ce que font incontestablement toutes les maisons d'éducation établies sur les nouveaux principes ; car il en est maintenant plusieurs, et toutes sont des instituts particuliers, qui n'ont ni la sanction des gouvernemens, ni des salaires, ni des fonds concédés par lui, et dont il ne nomme pas les membres. A la vérité ces instituts sont chers, et uniquement à l'usage des gens très-aisés. Mais si, dans les villes, les places n'étoient pas prises par les éducateurs stipendiés du gouvernement, s'ils ne réclamoient pas avec tant d'avidité l'exercice de leur monopole, et ne s'opposoient pas incessamment à la concurrence, il s'établiroit par-tout, suivant les circonstances locales de chaque ville, de nouvelles écoles à la portée de la fortune médiocre des particuliers moins à leur aise.

Au reste, l'impulsion que M. Basedow a donnée à l'éducation en Allemagne, influe même sur les instituts anciens. Parmi les stipendiés du gouvernement, les bons esprits ont saisi ceux des principes utiles qu'il a développés, et qu'il a été possible d'adapter à leurs établissemens. Les plus aveuglés par les préjugés de leur vie entière, et par l'orgueil de ne paroître pas apprendre ce qu'ils ignoroient, ont été entraînés par le torrent ; de sorte qu'il n'est peut-être pas un seul collége dans l'Allemagne protestante qui n'en ait éprouvé quelques bons effets. Il est sorti de ces mai-

Digitized by Google

sons d'éducation, et entre autres de celle de Dessau, un grand nombre de bons précepteurs qui se sont répandus dans les maisons particulières. On a écrit d'excellens ouvrages, soit sur l'éducation en général, soit élémentaires, pour faciliter l'art d'enseigner telle ou telle connoissance; soit de lecture pour les enfans, afin de les instruire en les amusant, et de leur donner ainsi le goût de lire, qu'on ne gagnoit autrefois que dans les romans. Enfin toutes les vues se sont tournées de ce côté : les gouvernemens commencent à en sentir l'importance; ils s'occupent fortement de cet objet.

Perfectionnement de l'éducation dans les états de la Monarchie prussienne sous Frédéric II.

Frédéric n'avoit pas attendu cette époque pour s'en occuper. Instruit comme il l'étoit lui-même, du moins pour un roi, capable de sentir le prix des connoissances, et l'avantage qui en résulte, tant pour l'humanité que pour la chose publique, il souhaita que la lumière pénétrât chez son peuple. En mil sept cent cinquante, ce monarque établit le grand consistoire luthérien, et lui donna une instruction. Ce que les Allemands nomment consistoire est un tribunal ecclésiastique qui exerce tous les droits épiscopaux au nom du souverain chez qui, suivant le droit canon des protestans, réside en dernier ressort la puissance suprême épiscopale, le *cura circà sacra*. Ce consistoire suprême a la direction de tous les consistoires particuliers des provinces. Il est statué, dans l'édit de fondation (1), » que

(1) N°. 106 de 1750, §. 7.

Digitized by Google

» ce tribunal veillera aussi aux écoles, sur-tout à celles » de la Marche électorale, afin qu'elles soient pourvues » de bons maîtres, et que la jeunesse soit bien instruite. » A cet effet, le grand consistoire rédigera un projet de » règlement suffisamment détaillé, tant pour les con- » sistoires provinciaux que pour la Marche, où sera » fixée la manière dont les seigneurs patrons d'église » et les baillis royaux doivent concourir, lorsqu'il » s'agit de préposer des maîtres aux écoles vacantes. «

Chose admirable ! Au milieu des troubles de la guerre, Frédéric ne perdit pas de vue ce noble objet. En mil sept cent soixante-trois, avant que la paix fut conclue avec l'impératrice-reine, il donne avis au chef du grand consistoire, qu'il venoit d'engager huit maîtres d'école en Saxe, dont il vouloit que quatre fussent répartis dans la Marche, et quatre dans la Poméranie ultérieure. Il ordonne qu'on les place convenablement qu'on les protège contre toutes les vexations de l'envie, pour qu'ils servent d'exemple, et même qu'ils instruisent les autres maîtres d'école à mieux enseigner la jeunesse (1). Ainsi ce grand roi ne rougit pas de rendre cet utile hommage à la supériorité de l'instruction en Saxe. On y est arrivé en effet à un degré de perfection inconnu, même dans les autres contrées protestantes de l'Allemagne. Il est très-difficile de trouver en Saxe un paysan qui ne sache point écrire.

(1) Ann. 1763, n°. 5.

La

Digitized by Google

La même année, peu après son retour à Berlin, Frédéric enjoignit au département ecclésiastique luthérien en Silésie, et au grand-vicaire de l'évêque de Breslau (1), de veiller soigneusement au bon état des écoles.

En ceci, la guerre même servit l'humanité. La mantention militaire de nos jours exige que tous les bas-officiers sachent écrire et chiffrer. La guerre en enlevoit beaucoup, et l'on étoit souvent embarrassé pour trouver des sujets capables de remplir les places vacantes. Les chefs des régimens s'aperçurent que ce remplacement souffroit des difficultés particulières dans les régimens de la Poméranie, de la Silésie et de la Marche, et presque toujours c'étoient des Saxons que l'on trouvoit capables de remplir les postes importans de bas-officiers, au moins quant à l'instruction. Ces observations furent vraisemblablement la cause qui décida le roi à engager des maîtres d'école saxons, et à s'occuper plus particulièrement de l'éducation de ses provinces.

Non-seulement il autorisa, en mil sept cent soixante-cinq (1), le consistoire suprême à casser tous les maîtres d'école ignorans, réfractaires, ou d'une mauvaise conduite; mais il enjoignit aux baillis et aux préposés dans chaque endroit, de veiller à ce que les paysans envoyassent leurs enfans régulièrement à l'école deux fois

(1) Ann. 1763, nos. 14 et 15.
(1) No. 6.

Digitized by Google

par semaine dans les mois d'été, et tous les jours le reste de l'année (1). Enfin, en mil sept cent soixante-onze, il ordonna (2) que les ministres de chaque paroisse lui adresseroient, tous les six mois, un rapport détaillé des écoles attachées à leurs églises : on leur prescrivit le formulaire de ce rapport. Ce moyen, toujours incertain, vu les passions particulières qui s'en mêlent, mais le seul qu'ait un gouvernement absolu pour connoître l'état des choses, étoit destiné à contenir dans l'ordre les instituteurs de la jeunesse, et à présenter au roi les progrès de l'instruction dans le plat-pays.

Il seroit trop long de rapporter tous les édits de Frédéric, relatifs à cet objet. On a souvent dit que la misérable condition des maîtres d'école étoit la vraie cause de leur grande incapacité. Mais, sans doute, il en coûteroit trop à l'état pour donner une solde honnête à une si grande foule de stipendiés. Pour mettre les maîtres d'école de la Marche électorale seulement sur le pied annuel de quatre cents livres chacun, il faudroit, dit-on, un accroissement de dépense de quatre cent mille livres par année (3). Nous ne garantissons pas ce calcul, mais nous soutenons

(1) 1769, n°. 1.

(2) Par un édit du 10 octobre.

(3) Il y a un peu plus de deux mille villages dans cette province, dont chaque maître d'école n'a, l'un portant l'autre, que deux cents livres par an pour en vivre avec toute sa famille.

Digitized by Google

que dans l'ordre actuel des choses, l'instruction n'en iroit pas mieux pour ce surcroît de dépense, et qu'ainsi ce changement ne vaudroit pas à l'état ce qu'il lui coûteroit.

Quel profit, politiquement parlant, l'état peut-il tirer de ce que les habitans de la campagne soient plus universellement instruits? Celui d'étendre la sphère de leurs idées, de les rendre, par cela même, plus industrieux, plus capables d'améliorer leur condition? Mais si vous tenez votre paysan dans la servitude; si, en gênant toute espèce de commerce, vous le livrez garrotté à l'avidité de vos manufacturiers ou de vos financiers, toutes ses lumières acquises, toute son industrie ne lui serviront à rien qu'à aggraver son malheur. Ah! rendez-lui la liberté, mettez-le en état de vendre au plus haut prix et d'acheter au plus bas; bientôt vous le verrez prospérer, et par cela même augmenter d'industrie, d'intelligence et d'activité, quand même il ne sauroit ni lire ni écrire. Les paysans apprendront d'eux-mêmes, et indépendamment de vos lois, des arts si utiles, lorsqu'ils ne seront plus dans la misère.

Ensuite, il est généralement vrai que le gouvernement qui paie bien a des hommes habiles; mais cela ne peut durer long-temps à l'égard de toute une classe très-nombreuse de stipendiés. Ils s'accoutument trop vîte aux émolumens de leurs places; dès la seconde génération, les bons effets d'un rehaussement de solde, qui agit sur la première, cessent entièrement. Les

Digitized by Google

causes qui ont influé avec la paye modique pour rendre les anciens stipendiés de mauvais instituteurs, et pour les recruter de sujets pitoyables, reviennent agir avec toute leur force. Mais outre la liberté du commerce et de l'industrie, accordez la liberté de l'instruction; souffrez que quiconque croit le pouvoir, enseigne, sans être autorisé, ni même payé par vous; et les écoles deviendront meilleures, et les hommes en sortiront plus instruits. On nous objectera sans doute ce qu'on a tant répété, que s'il falloit payer davantage, les pères n'enverroient point leurs enfans à l'école; qu'ils ne s'en abstiennent déjà que trop souvent aujourd'hui, où la rétribution des maîtres d'école est si modique. Et nous, nous soutenons que l'on calomnie la nature humaine, que l'amour paternel est trop vif pour qu'on rencontre beaucoup de pères dénaturés qui résistent au plaisir de mettre leurs enfans en état d'améliorer leur condition. Certes, dans la misère où la plupart des paysans languissent aujourd'hui; toute dépense les écrase; mais si on leur laissoit de quoi la porter, et s'ils voyoient sur-tout qu'elle fructifiât, ils la feroient presque tous avec ardeur.

Quoi qu'il en soit, Frédéric souhaita d'améliorer la condition des maîtres d'école, mais il ne vit pas sans doute dans la certitude des résultats une compensation de ce qu'il auroit été obligé de refuser aux autres besoins de l'état pour satisfaire à celui-ci. Nous trouvons la preuve de ce qu'il voulut à cet égard, dans

Digitized by Google

un édit du dix-sept août mil sept cent soixante-cinq, où il saisit avec empressement une occasion qui se présenta d'augmenter les revenus des maîtres d'école de la Marche électorale.

L'exemple du roi animoit les gentilshommes à faire ce qu'ils pouvoient, ou au moins ce qu'ils croyoient pouvoir ; car l'esprit public que Frédéric sut inspirer à ses sujets, sous une constitution servile, est vraiment admirable, et mérite l'attention des observateurs. Plusieurs seigneurs particuliers donnèrent des soins très-paternels à l'instruction de leurs paysans. Nous avons parlé de ce respectable Rochow, chanoine de Halberstadt, qui s'est distingué d'une manière si noble en ce genre, et sans doute dans un motif plus touchant que celui d'imiter l'exemple du roi. Il eut pour mobile un ardent amour de l'humanité, la plus noble comme la plus vive des passions pour le cœur qui l'éprouve. Ce citoyen vertueux a porté les armes ; cruellement blessé dans la guerre de sept ans, il s'est retiré sur sa terre de Rekahn ; aussitôt elle a changé de face : mais, pour nous renfermer dans l'objet que nous traitons ici, il suffit de dire qu'il à choisi scrupuleusement les maîtres d'école destinés à instruire ses paysans : il a écrit, uniquement pour eux, un livre élémentaire vraiment excellent, qui contient, outre les connoissances utiles au paysan, des notions saines de morale. Un concert de bénédictions consacre tous ses arrangemens, et proclame ses succès. Ses vassaux sont

Digitized by Google

une autre espèce d'hommes que les paysans ordinaires. Et qu'on ne croie pas que M. de Rochow, n'ayant point d'enfans, sacrifie sa fortune au désir d'être utile : il laissera ses fiefs à ses collatéraux en beaucoup meilleur état qu'il ne les a trouvés ; il a su, en instruisant ses paysans, leur donner de l'aisance, et s'enrichir ; conséquence naturelle de l'esprit d'ordre et des bienfaits sagement dispensés ! Puisse cet exemple instruire la noblesse du bien qu'elle pourroit faire, et des jouissances qu'elle néglige, pour s'en procurer souvent de si indignes des êtres qui pensent (1) !

Chaque petite ville prussienne, ou du moins chaque bourg un peu peuplé, a un collége où l'on enseigne les humanités, lequel est composé de deux, de trois, de quatre, ou même de sept et huit classes, suivant l'importance du lieu, et l'affluence des écoliers. Ces colléges appartiennent communément à la ville, et sont sous la direction du gouvernement municipal. Ainsi

(1) M. Büsching a donné, à cet égard, des détails très-intéressans dans la description de son voyage de Berlin à Rékahn : nous regrettons que l'étendue et le but de notre ouvrage nous interdisent de les rapporter ici. Il dit, entre autres faits, que, par les sages arrangemens du seigneur, aucun habitant de Rékahn n'a demandé l'aumone, même dans les années les plus dures, et malgré les maux qu'a causés la guerre, malgré la compagnie privilégiée des bois, et mille autres oppressions que M. Büsching détaille. Voyez *Busching Beschreibung seiner reise von Berlin nach Rekahn*, p. 212 et suiv.

Digitized by Google

leur bon ou mauvais état dépend de la façon de penser des principaux habitans du municipe, ou des théologiens qui s'y trouvent, et auxquels le plus souvent les bourguemaîtres et le sénat remettent entièrement l'inspection du collége. Ce seroit encore-là une grande ressource pour les gens de lettres en Allemagne, si plusieurs obstacles ne la bornoient pas. Mais d'abord, comme ce sont les humanités sur-tout que l'on y doit enseigner, il faut-être humaniste du moins pour parvenir aux bonnes places dans cette carrière: or, on peut être un homme de lettres utile, et même habile, sans être humaniste. Ensuite il faut avoir étudié en théologie. Il est aussi plusieurs de ces places auxquelles l'obligation de prêcher est annexée. Cela retrécit la classe des gens de lettres, qui sans cette servitude y seroient propres, et bien plus encore l'utilité que tous les citoyens pourroient retirer d'un pareil débouché, ouvert aux hommes instruits. Enfin les émolumens de la plupart de ces places ont été fixés dans un temps où les vivres valoient le quart des prix d'aujourd'hui; ils n'ont éprouvé aucune augmentation depuis cette époque, et sont en conséquence si misérables, que tout ce qui a quelque capacité est loin de les ambitionner. Il n'est qu'un petit nombre de colléges où les premiers postes sont capables de satisfaire les désirs d'un homme de lettres philosophe. C'est là où l'on appelle les humanistes les plus connus, et où quelquefois même on les met à l'enchère; ce qui soutient l'étude des hu-

Digitized by Google

manités dans l'Allemagne protestante, où la religion et l'ennui monacal n'en font pas une espèce de nécessité. Ici la liberté montre encore sa supériorité ; car bien qu'il y ait dans l'Allemagne protestante moins d'hommes en état de montrer les humanités que dans l'Allemagne catholique, ceux qui les enseignent y sont infiniment plus instruits, et la première a produit beaucoup plus de bons philologues que l'autre. Tel étoit l'ordre des choses relativement à l'instruction des colléges dans l'Allemagne protestante, et tel il est encore, à un très-petit nombre d'exceptions près.

Mais quand les lumières sur la vraie éducation ont été répandues, cet ordre de choses a été attaqué avec violence. On a montré que l'art d'élever les hommes formoit une branche des connoissances humaines; qu'il demandoit une étude à part ; qu'à la vérité Jésus-Christ avoit aimé beaucoup les enfans, mais qu'il ne s'ensuivoit pas que tout théologien eût la science infuse pour les élever ; qu'ainsi rien n'étoit plus absurde que de mettre cette importante direction exclusivement entre leurs mains, et non-seulement de ne donner les places d'éducation qu'à des théologiens ; mais encore de donner des théologiens pour inspecteurs uniques ou suprêmes de tous les instituts d'éducation d'un pays. On a observé que pour perfectionner l'art de l'éducation, il falloit que des hommes s'y adonnassent tout entiers ; que l'ordre de choses où la plupart des places de cette profession n'étoient qu'un degré de passage à l'état de

Digitized by Google

de ministre de la parole de Dieu, étoit par conséquent mauvais et déraisonnable; que c'en étoit un plus pitoyable encore que les très-misérables appointemens annexés à ces places, qui devoient détourner d'une profession si utile tous les sujets capables d'instruire la jeunesse aisée, et par conséquent plus difficile dans le choix de ses instituteurs. On a fait voir qu'il n'étoit pas seulement question d'instruire les jeunes gens, mais aussi de les élever, de leur former un caractère moral; et que par rapport à l'instruction même, les temps modernes demandoient d'autres études que le grec et le latin; que l'histoire, la géographie, la géométrie, les mécaniques, l'histoire naturelle, l'économie politique, et en général tout ce qui pouvoit perfectionner la justesse de l'esprit, étoient des objets d'une toute autre importance que les humanités dont on s'étoit presque uniquement occupé jusqu'ici. On a établi sur-tout combien il étoit nécessaire que la science de l'éducation se perfectionnât par les travaux réunis de ceux qui s'y appliquent, au point d'être réduite à des principes sûrs, clairs, mis à la portée des esprits même médiocres; car on ne peut et l'on ne doit pas s'attendre que cette branche de l'industrie humaine ne soit cultivée que par des hommes de génie, capables de se créer une excellente méthode. De tout temps il fut des instituteurs de cette trempe, mais ils ont toujours été rares; et ceux qui n'ont point connu de méthode, ont gâté l'espèce humaine. Quand on aura fait de l'éducation

Digitized by Google

une étude approfondie, qnand les principes en auront été développés, les hommes médiocres sauront instruire et élever ; mais ce ne peut être que l'effet du travail réuni d'un grand nombre de bons esprits.

Telles sont les vérités que l'on a enseignées dans ces derniers temps en Allemagne, et il faut avouer qu'elles n'ont jusqu'ici fructifié nulle part autant que dans les états de Frédéric. C'est principalement des provinces prussiennes que sont sortis les hommes les plus profondément versés dans l'art de former et d'instruire la jeunesse ; MM. Campe, Gedicke, Licberkuhn, Stuwe, Resewitz, et plusieurs autres dont les efforts réunis, soit en développant les principes, soit en écrivant de très-bons livres élémentaires, ont plus avancé cette science utile en dix années, qu'elle ne l'avoit été auparavant en deux siécles. Il s'est opéré dans ces mêmes provinces plus de changemens utiles à cet égard, et sur un plus grand nombre de colléges, proportion gardée de l'importance des pays qui les contiennent, que dans tout le reste de l'Allemagne réuni. En général les colléges de la monarchie prussienne n'ont jamais jeté l'éclat de ceux de la Saxe, relativement aux humanités, et sous ce rapport ils ne leur sont point encore comparables. Un pays tout militaire depuis plus d'un siècle, n'a pu cultiver les belles-lettres, comme celui qui de tout temps y a placé sa principale gloire. Le caractère des peuples diffère d'ailleurs essentiellement en ceci. Mais les belles-lettres ne sont pas le premier

Digitized by Google

objet de l'industrie humaine ; les connoissances utiles furent cultivées de tout temps dans les états prussiens ; elles l'ont été plus que jamais sous Frédéric ; et l'on verra, quand nous parlerons des sciences, que les sages arrangemens auxquels il a soumis les colléges, pour donner de bonne heure à la jeunesse le goût et les principes des choses utiles, n'ont pas été infructueux.

Il seroit long et superflu de donner une liste des colléges qui existent à Berlin, et dans le reste des états du roi. Nous avons déjà parlé du plus singulier de tous, l'orphanotrophée de Halle, qui, infecté dès son origine de tous les maux du bigotisme le plus outré, a vu substituer quelques lumières plus saines à ses anciens délires (1). Nous avons également cité des instituts pour l'éducation militaire, comme le corps des cadets, l'école royale militaire, la maison des orphelins de Potzdam. Il y a deux grands colléges à Berlin (celui du couvent des moines-gris, et celui de Joachimsthal, au dernier desquels est attaché M. Meierotto, Philologue de réputation, auteur d'une des meilleures méthodes connues pour apprendre le latin); un à Breslau, une maison d'éducation pour la noblesse à

(1) On sent que les grandes faveurs qu'un établissement nouveau et vaste, pour lequel on ne demandoit rien au gouvernement, a dû obtenir, jointes à celles que les machinations des cagots lui ont procuré, et à la fortune immense et indépendante qu'il a su se faire, ont empêché que la révolution ne fût complète.

Digitized by Google

Liegnitz, et en un mot, beaucoup d'instituts de ce genre dans toutes les provinces prussiennes. Le collége de Neu-Ruppin, petite ville de la Marche, a reçu une forme très-avantageuse par deux éducateurs habiles. Ils n'y sont plus, mais il est probable que le bien qu'ils ont produit se perpétuera. Frédéric avoit mis, par ses dons, ces éducateurs en état de faire à cet institut des changemens qui l'ont rendu un modèle. Ils en ont donné la description dans divers écrits (1) où se trouvent d'excellentes observations sur l'art d'instruire. Les colléges prussiens ont d'ailleurs éprouvé l'influence de la liberté de penser et d'écrire qui régna sous le sceptre de Frédéric ; tous ont fait quelque profit des nouvelles lumières acquises sur l'éducation, tandis que dans beaucoup d'autres pays, ce sont autant de spéculations sans influence, et que les peuples (2), les

(1) Ce sont différentes petites feuilles.

(2) Le duc de Brunswick, infatigable dans ses soins pour son peuple, a attiré à son service trois des hommes les plus versés dans l'éducation, MM. Camp, Stuwe et Trapp, pour, à l'aide de quelques instituteurs éclairés qui se trouvoient déja dans son pays, réformer ses écoles et ses colléges, qui croupissent encore, pour la plupart, dans l'ancienne barbarie, et y introduire les lumières nouvelles. Cette mesure si sage, si paternelle, a ameuté tous les théologiens du duché. Ils se sont donnés et se donnent encore toute la peine imaginable pour en empêcher l'effet. Les états du pays, composés de la noblesse et des députés des villes, loin d'y concourir comme ils devroient, tâchent d'y apporter tous les obstacles que la constitution comporte. Il s'est passé, à cet égard, les scènes les

Digitized by Google

prêtres et l'administration y repoussent les lumières à l'envi.

Nous avons vu, que le roi de Prusse a quatre universités dans ses états : Halle, Francfort-sur-l'Oder, Kœnigsberg et Duysbourg. La première est la seule où rien ne manque de ce qu'on peut regarder comme nécessaire pour instruire un jeune homme dans toutes les parties de l'état auquel il se destine : les autres comptent moins d'hommes célèbres dans leur sein, et ont plus ou moins de lacunes dans telle ou telle partie des connoissances humaines. Nous osons croire que les états prussiens seront les premiers qui aboliront le monopole des universités, et où l'on donnera l'exemple de ne plus demander à un homme, *Où avez-vous appris ce que vous savez* ? dès qu'il prouvera qu'il le sait. Nous y avons observé une grande

---

plus étranges; par exemple, des dénonciations, que le corps du ministère ecclésiastique de la ville de Brunswick n'a pas rougi de faire au gouvernement, de discours que quelques-uns de ces messieurs devoient avoir tenus en société, et autres choses pareilles dignes de l'inquisition. Il faut l'avouer, le souverain que de semblables extravagances ne découragent point, et qui n'en continue pas moins à ses sujets ses soins éclairés et paternels, donne un exemple bien respectable. Mais rien n'est plus digne de la générosité d'un grand prince, qui doit toujours se dire : Ces gens-là sont des enfans ignorans et mutins; ils sont d'ailleurs ce que mes prédécesseurs les ont fait; sans la collusion des deux autorités, jamais la hiérarchie ecclésiastique n'eût pris tant d'empire : c'est à moi à réparer cette grande faute : appelons la lumière, et les oiseaux de nuit fuiront dans les ténèbres.

Digitized by Google

tendance vers ce principe. Mais à quelque époque que cette révolution salutaire soit consommée, il restera toujours à Frédéric, d'avoir donné le premier à l'instruction une attention toute particulière ; une foule d'édits en font foi.

C'est un usage assez général dans bien des universités allemandes, d'afficher que tels ou tels cours seront ouverts, et de s'en abstenir. Frédéric ordonna en mil sept cent cinquante-trois, que les doyens des facultés feroient rapport tous les six mois des cours qui auroient lieu, et de ceux que l'on n'ouvriroit pas, en en expliquant la raison.

C'est encore une autre méthode très-pernicieuse et très-commune dans les universités allemandes, de s'étendre au commencement des cours au point de ne pouvoir les finir, ou de doubler ou tripler, à la fin du semestre, les leçons pour les achever. Un édit de mil sept cent soixante-quatre (1) a mis fin à cet abus, en ordonnant de prouver chaque fois que le cours avoit fini dans un ordre complet et naturel.

En mil sept cent soixante-huit (2), Frédéric porta un édit pour redresser les professeurs qui n'instruisoient pas assez leurs étudians sur le plan général, ou sur le cours encyclopédique de leur science; sur la suite qu'ils doivent mettre dans cette étude, et

(1) N°. 52.
(2) N°. 104.

Digitized by Google

ce que les Allemands nomment la méthodologie ; et enfin sur les livres écrits relativement à toutes les parties de chaque science. C'est en effet là une chose capitale : un séjour de deux ou trois années à l'université ne sauroit rendre un homme savant, mais il doit lui ouvrir la porte des sciences auxquelles il veut se livrer.

Ces édits prouvent que Frédéric avoit préposé à cette partie, des hommes parfaitement instruits sur les conditions qu'exige un bon cours académique, puisqu'ils étoient capables de lui suggérer de si bonnes ordonnances.

L'université de Halle a eu aussi l'avantage d'avoir la première une chaire de sciences économiques et politiques. On dit qu'elle avoit déjà été fondée par Frédéric-Guillaume. Nous trouvons nommées dans l'édit que nous venons de citer, ces sciences, et la technologie ou la connoissance des arts et métiers, comme des cours établis depuis long-temps à cette université ; et dans le temps de la publication de cet édit, la France étoit le seul pays de l'Europe où l'on eût formé un système d'économie politique. L'exemple de la Prusse a été suivi, à cet égard comme à tant d'autres, dans quelques universités allemandes, et même dans quelques-unes des provinces catholiques.

Si donc les universités et les colléges saxons ont eu, et s'ils maintiennent encore la prééminence sur

Digitized by Google

les Prussiens en belle littérature, ils leur cèdent, pour les sciences utiles, et leur doivent même tout ce qu'ils en possèdent. Sans doute on sait beaucoup mieux le latin et le grec à Leipzick qu'à Halle, ou dans aucune autre université prussienne; mais une théologie épurée, une philosophie profonde, et développée par la liberté de penser, une jurisprudence fondée sur les sains principes du droit naturel, n'appartiennent qu'aux états du roi de Prusse. La chirurgie et la médecine même y sont plus perfectionnées que dans aucune autre partie de l'Allemagne. Ce n'est point ici comme en Saxe, ou en d'autres pays, où toute l'instruction est renfermée au sein des universités et des colléges; elle est beaucoup plus universellement répandue, et Berlin n'en est que le centre.

Académie. Cette ville, au reste, n'en a point l'obligation à son académie des sciences. Les académies en général ont été peu utiles aux lettres, et celle de Berlin beaucoup moins que bien d'autres. Fondée par un roi qui ne leur connoissoit de prix que celui de complaire à son épouse, l'académie de Berlin n'eut d'abord d'autre mérite que d'être présidée par Leibnitz. Cet homme illustre, qui réunit à une tête prodigieuse une vanité non moins extraordinaire, avoit pris des soins sans nombre pour faire sa réputation, sur-tout parmi les grands; et la reine de Prusse, comme princesse hanovrienne, le connoissoit plus particulièrement encore. L'académie de Berlin fut fondée par lettres-patentes du

Digitized by Google

du roi, le seize juillet mil sept cent, et ce fut Leibnitz qui en rédigea le plan. L'académie y est chargée, entre autres fonctions, de propager la vraie foi parmi les nations éloignées et encore inconnues. Cette clause fut peut-être suggérée par Leibnitz lui-même. Apparemment il connoissoit le roi auquel il avoit affaire, et il craignit que les sciences seules ne lui parussent pas d'une assez grande importance. Au reste, dix années se passèrent, sans que cet homme illustre, qui vint à Berlin pour arranger cet institut, pût y réussir.

En mil sept cent dix, le roi permit enfin de publier la constitution de cette compagnie. Elle fut formée en quatre classes, dont l'une étoit destinée à s'occuper de physique, de médecine et de chimie; la seconde, des mathématiques; la troisième, de la langue allemande et de l'histoire nationale; la quatrième, de la littérature, sur-tout orientale, dans la vue de montrer comment on pourroit l'employer à la propagation de l'évangile parmi les infidèles. Chaque classe devoit avoir son directeur, ses assemblées particulières, et ne se réunir aux autres qu'à certaines occasions extraordinaires.

Dès-lors elle reçut des membres étrangers. En mil sept cent dix, elle publia les premiers volumes de ses mémoires, sous le titre ~~de *Miscellanea societatis regiæ*~~ *Berolinensis*. La première assemblée solennelle ne se tint que le dix-neuf février mil sept cent onze, après qu'on eut achevé de bâtir l'observatoire qui lui étoit

Digitized by Google

destiné. Ses revenus étoient très-médiocres alors. Frisch, régent du collége à Berlin, et membre de cette société, ayant imaginé d'introduire la culture des mûriers et des vers à soie, les premiers mûriers furent plantés sur les remparts de Berlin et de Spandow; on en forma une autre plantation à Kœpenick. Frédéric I en assigna la propriété à l'académie, qui, ne pouvant l'administrer, la donna, en ferme emphythéotique, moyennant une redevance annuelle, et l'obligation d'entretenir ces plantations.

Sous le roi suivant, qui méprisoit les lettres au suprême degré, l'académie tomba dans l'oubli. Un homme abject par son caractère, espèce de bouffon, quelque savant, en fut nommé chef; des gens obscurs en furent membres. Cependant, par les soins de M. de Printzen, ministre d'état, l'académie ne fut pas tout-à-fait anéantie. Elle publia, en mil sept cent vingt-trois, le second volume de ses mémoires. En mil sept cent trente-cinq, Frédéric-Guillaume lui fit présent d'un assez grand nombre de livres d'astronomie, de mathématiques, de physique et de médecine, tirés de la bibliothéque royale. Ce fut vraisemblablement alors que le roi lui accorda le privilége des almanachs dans tous ses états: on évalue ce revenu à cent mille livres.

Frédéric II fut empêché, par la guerre qui suivit presque immédiatement son avènement au trône, de songer à la restauration de l'académie. Cependant une société de quelques citoyens distingués, qui

Digitized by Google

aimoient les lettres, et dont une partie étoit déjà de l'académie, forma une espèce d'association littéraire, et se fit à elle-même un réglement en françois: ils se servoient de cette langue dans leurs assemblées, qui se tinrent d'abord chez le feld-maréchal comte de Schmettau, ensuite chez M. de Borke, ministre d'état, et enfin au château, où le roi leur fit donner un appartement.

En mil sept cent quarante-trois, le roi nomma une commission pour réunir l'ancienne société avec la nouvelle, sous le nom d'*académie des sciences et belles-lettres*. On lui donna des statuts en mil sept cent quarante-quatre (1). Le choix des nouveaux membres y fut décerné aux anciens par le ballotement. Cet ordre de choses ne dura pas. Un règlement du roi, qui n'est pas, comme le premier, imprimé dans la collection, le changea. Les censeurs des édits l'ont apparemment mis à l'index; et, sans doute, il mérite d'être à celui de la saine littérature. Maupertuis fut nommé président de la société, en mil sept cent quarante-six. Le despotisme qu'il exerça sur elle est connu par ses disputes avec Voltaire, au sujet de Kœnig. En mil sept cent cinquante-neuf, Maupertuis mourut, et sa place est demeurée vacante. Le roi se réserva la nomination des membres. Selon M. Nicolaï, d'où nous tirons ces

(1) Voyez tom. 4 de la grande collection des édits du roi. Supplémens, ann. 1744, n°. 47.

Digitized by Google

faits, qu'il doit lui-même aux mémoires de l'académie (1), le motif de cet ordre, plus militaire qu'académique, fut de mettre cette société littéraire à même de refuser de meilleure grace les fréquentes sollicitations des gens de lettres, pour être reçus membres; mais ce motif ne fut qu'un prétexte. Il convint apparemment à celui de tous les rois qui prisa le plus la gloire, d'avoir en sa puissance ce moyen de récompenser et de s'attacher les gens de lettres, dont il n'ignoroit pas l'influence sur les réputations. Sans doute il connoissoit aussi la bassesse et la pusillanimité de la plupart d'entre eux; autrement il n'auroit pas tenté une innovation qui, ravalant à tous les yeux la dignité de l'académie, devoit exciter l'improbation universelle. Eh! si les gens de lettres avoient en général du caractère, ou le juste sentiment du respect qui leur est dû, combien ne leur seroit-il pas aisé d'affranchir eux et bientôt les académies de l'empire des grands? Leur union, leur concert ou même leur silence, suffiroient pour les rendre redoutables. Mais tant qu'ils aspireront avidement à des décorations, à de vains titres, à de misérables pensions; tant que le plus léger intérêt d'amour-propre suffira pour les armer les uns contre les autres, et donner en spectacle leur implacable et puérile irascibilité, ils seront le scandale de

(1) *Nicolaï Beschreibung von Berlin*, pag. 101 et suiv.

Digitized by Google

l'espèce humaine, au lieu d'en être les bienfaiteurs et les sauveurs!

Au reste, Frédéric prouva qu'un roi, même homme de lettres, ne sait pas soutenir avec dignité le sceptre de la littérature. De misérables choix auroient avili son académie, si le nom de son protecteur ne l'eût soutenue; si sur-tout Euler et la Grange n'en avoient pas été l'éternel honneur. Un très-petit nombre d'hommes estimables se vit associer une foule de sujets obscurs ou ridicules. En vain Frédéric a voulu améliorer cette société par les pensions que reçoivent les membres ordinaires résidens à Berlin; le public a toujours fait beaucoup moins de cas du sceau que le choix royal appose au mérite, que celui qu'imprime, par exemple, l'élection libre de l'académie des sciences de Paris.

En général, ce n'est point à ces sortes d'instituts, ce n'est point à ce qu'on nomme les encouragemens du gouvernement, qu'il faut attribuer les progrès des lettres et leur éclat. Qu'un souverain crée un aussi grand nombre de pensions qu'on voudra le supposer, uniquement destinées aux gens de lettres; s'il les donne ou s'il les fait donner par ses agens, elles n'avanceront en rien les sciences dans son pays; d'abord parce que, dans dix occasions contre une, ces bienfaits tomberont sur les moins dignes, toujours les plus propres à plaire à de tels juges du mérite littéraire; ensuite, parce que le germe d'un véritable littérateur est jeté long-temps

Digitized by Google

avant que l'idée d'une pension entre dans la tête d'un homme, ou l'incite à la gagner. Eh ! pourquoi seroit-il besoin d'encouragemens particuliers pour pousser les hommes aux lettres ? Ne produisent-elles donc pas assez de motifs de s'y appliquer pour elles-mêmes, et par l'éternelle nature des choses ! Vit-on jamais un homme de génie, ou seulement un véritable adepte dans aucune science, mu par un autre aiguillon que l'amour de cette science même ? L'attrait naturel de l'étude, une curiosité passionnée, l'idée du beau vivement empreinte dans une imagination sensible ; voilà uniquement ce qui fait les grands hommes. D'ailleurs, indépendamment de ces motifs, indépendamment de l'inexprimable jouissance de méditer, de produire, et de ce que l'ame et l'esprit éprouvent de délices dans la conscience de leur force, à qui donc les emplois, les affaires, l'influence, doivent-ils écheoir tôt ou tard, directement ou indirectement ? Le monde n'appartient-il pas en dernier ressort aux hommes instruits ?

Mais, dira-t-on, si vous supposez un emploi à la place de la pension, cela même est un mal. Un emploi distrait de la route du perfectionnement des sciences et des arts; un littérateur ne peut alors s'élever aussi haut que celui qui n'a d'autre souci, d'autre soin, d'autre affaire que l'étude..... Erreur, erreur très-grossière, que la paresse des gens de lettres et l'ignorance des gens en place enracinent ! Il n'est certaine-

Digitized by Google

ment qu'un très-petit nombre d'emplois qui occupent trop un homme pour l'empêcher de se livrer à l'étude, assez pour y faire les plus grands progrès. L'étude est le délassement agréable et nécessaire des emplois. Un homme ne remplit pas tout le but de son existence en ne faisant que spéculer; il doit agir. Cette action fortifie son ame, et lui donne un ressort particulier, qui, porté dans les sciences, y produit les effets les plus inattendus. En un mot, compulsez l'histoire des arts et des sciences, et vous ne trouverez pas qu'en général ce soient les gens de lettres purement spéculatifs, et ne vivant point ou n'ayant jamais vécu avec les hommes, qui aient le plus étendu l'empire de nos connoissances.

Cependant, qu'entendez-vous par vos encouragemens? Répandrez-vous vos bienfaits sur les jeunes gens qui promettent? vous les rendrez paresseux, et au lieu de les pousser plus loin dans la carrière des sciences, vous les arrêterez; car il est naturel à l'homme de ne plus travailler quand il n'en a plus besoin, s'il n'a pas pris de longue main l'habitude d'une vie laborieuse. Les donnerez-vous aux talens formés et constatés? alors ce n'est plus un encouragement, c'est une récompense.... Non, non, les sciences vivent de deux choses uniquement, la liberté et la gloire. La gloire est le grand motif qui pousse les hommes dans les routes vraiment pénibles, où il faut un courage énergique pour se soutenir. Et vous, grands de la terre, ne croyez pas que la gloire puisse être un de vos dons. Ah! si vous en

Digitized by Google

étiez les dispensateurs, le génie, et sur-tout la liberté, seroient trop à plaindre! Vous distribuez les décorations, objets de la petite vanité qui n'existe dans le cœur humain qu'avec des talens médiocres, ou du moins qui rapétisse aussi-tôt les grands talens, et les empêche de prendre leur véritable essor. C'est au contraire des hommes de lettres que vous-mêmes tenez votre renom. Ne prétendez pas leur donner ce que vous ne pouvez recevoir que d'eux. N'imaginez pas qu'un titre d'académicien, un ordre, un ruban dont les princes habiles ont fait des chaînes ou de la monnoie, et les autres de frivoles joujoux, soient des gages de gloire..... Quant à la liberté, elle n'est malheureusement que trop dans vos mains: eh bien! si vous voulez que les sciences fleurissent chez vous, si vous sentez que c'est votre intérêt direct et celui de vos peuples, laissez chacun enseigner à votre nation comme il l'entend, toutes les choses sur lesquelles il se croit capable de donner des lumières utiles. Voulez-vous faire davantage? ne resserrez point la carrière du vrai mérite; laissez-lui prendre sa place naturelle: dans le choix des hommes que vous mettrez à la tête des affaires, ne regardez pas toujours à la naissance, à la fortune, mais quelquefois du moins au talent véritable et constaté; alors toutes les sciences humaines s'élèveront au plus haut degré de splendeur et de gloire. Nous en trouvons une preuve très-frappante dans l'état

des

Digitized by Google

des lettres, sous Frédéric, dont il est temps de donner une idée.

Etats des lettres sous Frédéric II.

Nous ne parlerons pas des belles-lettres proprement dites; un étranger n'en est jamais un assez bon juge. Les formes jouent un trop grand rôle dans les ouvrages d'imagination, et les formes sont à-peu-près perdues, du moins pour nous, dans toute langue vivante qui n'est pas la nôtre. D'ailleurs nous craignons que les Allemands ne s'exagèrent à cet égard, non-seulement ce qu'ils ont, mais ce qu'ils peuvent avoir. En vain soutiennent-ils que leur littérature, ne comptant ses beaux jours que depuis environ quarante années, a fait éclore, dans une si courte période, un poème épique, créé un théâtre, ranimé la lyre de Pindare et d'Horace, ressuscité et rajeuni les chants de Tyrtée. Il est permis de révoquer en doute ces assertions magnifiques, quand on voit que les Allemands sont à-peu-près seuls de leur avis, et sur-tout quand la nature des choses s'élève contre leurs prétentions. L'esprit humain a ses âges comme les nations, comme l'homme. L'âge du jugement a succédé à celui de l'imagination, et c'est dans la période où celui-là l'emporte sur celle-ci que les lettres allemandes se sont élancées dans la carrière. De là il suit qu'elles ont dû avoir des fruits avant les fleurs, ou du moins que les fleurs se sont fanées avant d'être épanouies. La plupart des Allemands qui s'appliquent aux ouvrages d'imagination, se traînent sur nos traces ou sur celles des Anglois, au lieu de s'abandonner

Digitized by Google

à leurs propres forces, que l'impulsion du siècle ne dirigeoit pas vers ce but. Ils auroient eu du moins et des défauts, et des beautés à eux. De l'autre manière, ils ont perdu le piquant de l'originalité, sans gagner les graces du goût, parce que d'abord, il se forme tard, parce qu'ensuite il est le produit des grandes nations, des grandes villes, et qu'ils ont le bonheur de n'avoir point de grandes villes et de n'être pas amoncelés en grands corps de nation. Autant les Allemands se distinguent, autant ils se distingueront dans toutes le connoissances utiles, autant on doit attendre peu de leurs efforts dans les belles lettres proprement dites. Eh! pourquoi en seroient-ils humiliés ou mécontens? sont-ce les tableaux, les statues, les romans, les pièces de théâtre, les poèmes, qui contribuent le plus au bonheur des peuples? est-ce bien-là même le premier genre de gloire? et depuis que les poètes des nations n'en sont plus les philosophes, doit-on plus d'autels aux muses gracieuses qu'aux muses sévères? Ah! c'est à ceux qui étendent la sphère de nos connoissances, et non à ceux qui combinent agréablement des sons pour nos plaisirs, que le dix-huitième siècle doit la palme de la gloire et le tribut de sa reconnoissance.

Il suffit à l'honneur littéraire de l'Allemagne qu'elle possède plusieurs morceaux d'éloquence où son génie particulier, son mâle caractère sont empreints; que ses historiens, toujours renommés pour leur exactitude et leur bonne-foi, commencent à joindre à ces

Digitized by Google

grandes qualités le mérite du style ; que dans la philosophie spéculative, elle le dispute à toutes les nations ; que de son sein, soit sorti le nouveau jour qui éclaire la science de la religion, ramenée enfin à son vrai but, à son but unique, au bonheur du genre humain ; que la science de la législation y ait franchi le plus grand pas que l'esprit humain ait jamais fait en ce genre. Elle peut céder le sceptre de la littérature agréable et légère, et celui des beaux-arts, à ces peuples chez qui les mœurs adoucies, les sentimens analysés dans leurs nuances les plus délicates, l'esprit social assaisonné d'urbanité, l'industrie, le goût, les arts du luxe ramifiés en mille manières diverses, ont tout développé, mûri, raffiné, inscrit en termes propres et choisis dans les archives de leur langue, mais certainement aux dépens de l'invention, de la méditation, de la liberté, de la prospérité publiques. Heureuses les nations moins avancées dans ce genre de civilisation qui conduit à la corruption, à la ruine, à l'esclavage ! Si elles connoissoient leurs immenses avantages, leur véritable dignité, combien elles dédaigneroient le reproche de ne pouvoir soutenir le parallèle avec aucune littérature des contrées plus méridionales !

Cette opinion sur la littérature des Allemands, et sur leur goût proprement dit, est au reste à-peu-près celle du petit nombre d'hommes de lettres qui en Allemagne ont le droit d'avoir en ce genre un suffrage ; et pour en citer un très-digne d'être consulté et même étudié, écoutez, par

Digitized by Google

exemple, M. Schwab, dont l'ouvrage sur l'universalité de la langue françoise, annonce à la fois un grand littérateur et un excellent penseur. Vos prédilections (1) dit-il à ses compatriotes, vos engouemens particuliers ne décident rien en cette matière. Vos théories abstraites et philosophiques démontreront tout ce qu'il vous plaira; mais elle ne changeront pas la façon générale de sentir. Il est incontestablement dans le goût françois du bon siècle, une séduction universelle qui plaît à toutes les nations policées. Direz-vous que c'est une certaine médiocrité? on pourroit en convenir, et répondre que c'est une médiocrité précieuse, la médiocrité d'or du poète latin (2). Elle consiste dans ce beau naturel, dans cet heureux mélange de la simplicité et de la clarté avec l'agrément de la diction; et croyez-vous que ce soit-là un mérite léger? Cette inappréciable clarté, qui fait l'essence du style françois, tient au mécanisme même de la langue. Les périodes un peu longues ne s'y tolèrent qu'avec peine; et si l'on ne peut les éviter, on met tout son art à les organiser de façon qu'elles ne soient ni obscures, ni embarrassées, ni traînantes. Les amphibologies, si communes dans les autres langues, sont sévèrement proscrites dans celle-ci. Tous les rapports doivent y être exactement marqués, et chaque période avoir sa pensée

(1) Ce morceau est un extrait fidèle de la section troisième du discours de M. Schwab, et non une traduction littérale.

(2) *Mediocritas aurea.*

Digitized by Google

principale, qui, comme un point lumineux, se reflète dans les phrases subordonnées.

En vertu de cette même loi, le goût françois exige beaucoup de sagesse dans l'emploi des métaphores et des comparaisons. Il hait le guindé, l'hyperbolique, le gigantesque, tout ce qui sort des belles proportions de la nature.

C'est dans les bonnes pièces de théâtre que ce goût se manifeste particulièrement. Leur plan est simple, se développe sans contrainte, se fait suivre sans efforts; le style en est pur, toujours au niveau du sujet, et d'une élégance continue. La bonté moyenne, prescrite par Aristote, est fidèlement observée dans les grands caractères tragiques: ce ne sont ni des séraphins, ni des démons; ce sont des hommes. La terreur des catastrophes ne va jamais jusqu'à l'horreur et au dégoût, et la scène ne se convertit point en une boucherie. Les drames sérieux ne sont pas défigurés par la farce; on n'y mêle pas, au langage des héros ou des honnêtes gens, l'idiome de la canaille. Le ton de la bonne compagnie règne dans les pièces comiques; la raison, la bienséance, les mœurs y sont respectées.

Les bons écrivains françois ne courent point après l'extraordinaire; ils n'ambitionnent pas d'étonner, de terrasser, de pétrifier leur lecteur: toucher, intéresser, plaire, voilà leur prétention. La pureté, la suavité, l'élégance, font le caractère du siècle de Louis XIV; et convenons que ce fut aussi le caractère des beaux

Digitized by Google

siècles d'Athènes et de Rome. Il se peut que vous n'aimiez que les pensées fortes, rares, originales, profondes; mais ce n'est point-là ce qui fait le succès d'un livre. Vous les chercheriez en vain dans le Télémaque de Fénelon, et cependant trouvez, sur-tout pour le temps(1), un livre qui ait eu un succès aussi universel.

Vous préférez le Hamlet de Shakespeare à l'Iphigénie et à la Phèdre de Racine, le Paradis perdu à la Henriade, une strophe de Klopstock à toutes les odes et les cantates de Rousseau : fort bien ; mais prenez garde que vous n'avez ici qu'une voix négative, qui ne peut rien contre la voix publique. Et de bonne foi, Racine, Voltaire, Rousseau, ne trouveront-ils pas toujours plus de lecteurs que Shakespeare, Milton et Klopstock ? Ah ! corrigez-vous de ce faux goût pour une originalité qui n'est que de la singularité ou de l'afféterie, et

(1) Nous ajoutons à l'idée de l'auteur, ces mots, *sur-tout pour le temps*; car nous sommes très-convaincu que cet ouvrage, si on le publioit aujourd'hui, seroit loin d'avoir le même éclat. Le Télémaque parut dans des circonstances admirables. Le siècle étoit purement littéraire, et la discussion ou la philosophie n'avoient pas encore intimidé les imaginations. Ce beau roman parut une superbe traduction d'Homère : ce fut une autre Odyssée; et, comme on l'a dit dans une expression heureuse, le Télémaque fut trouvé plus antique que les ouvrages des anciens. Il étoit d'ailleurs composé pour un prince sur qui reposoient de grandes destinées. Mais ce qui, plus que tout cela, fit au Télémaque sa prodigieuse fortune, ce sont les allusions au règne, à la puissance, à toute la cour de Louis XIV; chacun cherchoit des vengeances dans cet ouvrage, et les y trouvoit.

Digitized by Google

de votre prévention contre le goût françois. Une bonne partie de ces ouvrages prétendus originaux dont vous vous enorgueillissez, sont inconnus, ou inintelligibles, ou insupportables hors de l'Allemagne.

Si vous ajoutez que, dans le genre de l'éloquence, les François ont des chef-d'œuvres; qu'ils ont infiniment perfectionné le style de l'histoire, où les Italiens les précédèrent, et où les Anglois sont depuis peu leurs rivaux; que le goût françois, souverain de la scène et des bibliothéques des gens du monde, s'est ouvert l'entrée même des hautes sciences; que les mémoires des académies de Paris respirent cette clarté, cet esprit d'ordre, cette élégante précision qui sont l'apanage de la langue, et qui, déployant, pour ainsi dire, les idées les plus compliquées, les font mieux saisir, et portent le jour dans les matières les plus abstraites, vous ne tenterez pas de leur contester leur supériorité.

Enfin les connoissances que les François empruntent du dehors, gagnent toujours à passer par leurs mains; ils les tirent des autres nations comme des matières crues, et les leur rendent manufacturées. Ils ont fait descendre du ciel le génie de Descartes et de Newton, et rapproché leurs sublimes découvertes du vulgaire. Cela, sans doute, a enfanté bien des ouvrages superficiels; mais ils en sont d'autant plus recherchés; c'est de la marchandise qui pour être légère, n'en attire que plus d'amateurs.

Digitized by Google

Ne nous y trompons pas, la culture nationale ne s'estime point d'après quelques grands hommes qui paroissent comme des météores, mais par l'expansion des connoissances utiles et agréables dans toutes les classes de la société. Avec des Copernic, des Kepler, des Leibnitz, le gros d'une nation peut être fort stupide et très-inculte ; mais le peuple qui possède des la Rochefoucauld, des Deshoulières, des Sévigné, des Maintenon, est nécessairement un peuple instruit et poli. On le reconnoîtra pour tel à un autre signe : c'est lorsqu'on le verra cultiver toutes les branches des sciences et des lettres, et ne laisser aucun vide dans l'ensemble de ses connoissances. Si cet avantage n'appartient plus exclusivement à la France, comme vers la seconde moitié du siècle passé ; si les savans, les gens de lettres, les hommes à talens se trouvent enfin en Allemagne, et peut-être aussi abondamment qu'en toute autre contrée, il n'en est pas de même du goût et des belles lettres.

Le défaut de consistance, ou de stabilité, attaché à la langue allemande, comme à la langue angloise, dit toujours M. Schwab, y apporteroit seul de grands obstacles. Ses grammairiens ne se sont pas encore accordés sur le nombre des déclinaisons : on dispute sur l'orthographe même, comme si ce n'étoit pas assez de rebuter les étrangers par les figures gothiques de l'alphabet, qui encore est double, l'un pour l'impression, l'autre pour l'écriture. Sous tous ces rapports, il

Digitized by Google

il est peu probable que tant de souverainetés grandes et petites, qui partagent l'empire, se soumettent à une législation générale. Le goût allemand n'est pas plus stable que sa langue: à peine né, il commence déja à s'altérer, et vacille aujourd'hui plus que jamais. On se dégoûte du vrai beau, on le trouve insipide, parce qu'il est simple et naturel. On s'est entiché d'une fausse énergie, de je ne sais quelle originalité bâtarde, qui pour l'ordinaire aboutit à une manière entortillée, à de l'afféterie, à des grimaces, à des contorsions très-originales en effet, et malheureusement applaudies sur la scène, non moins qu'exaltées dans les journaux. N'être ni au-dessus ni au-dessous de son sujet, telle est la vraie perfection du style: mais ici, c'est une confusion de tous les styles, une emphase ridicule dans des sujets communs, et souvent, dans les sujets nobles ou sérieux, une trivialité de langage qui contraste désagréablement, ou des plaisanteries et de la gaieté fausses ou déplacées.

C'est une observation remarquable que le dépérissement du goût national naît toujours du sein de sa perfection même. La grandeur espagnole dégénère en bouffissure, l'harmonie italienne en des sons stériles, l'aménité françoise en faux bel-esprit, le caractère penseur et vigoureux des allemands en jargon métaphysique et en enflure orientale.

Cette contagion que le goût allemand a contractée, si l'on n'y met ordre, le décriera de plus en plus dans

Digitized by Google

les pays étrangers, où déja les beautés de leurs chefs-d'œuvre ne sont qu'imparfaitement senties, parce qu'en grande partie elles tiennent au terroir, c'est-à-dire, à un tour d'esprit particulier à la nation, à des sensations qui lui sont propres, et aux idiotismes de sa langue. Enfin les plus beaux génies de l'Allemagne paroissent n'avoir pas entièrement secoué la poussière des universités. Ils sont trop savans; ils mêlent trop d'érudition et de philosophie à leurs compositions, même dans les genres légers.

Telle est la fidèle analyse de la situation actuelle des belles-lettres en Allemagne.

La Saxe fut leur berceau: les Allemands étoient doctes avant mil sept cent quarante; maisils n'étoient que cela, et non-seulement ils n'avoient aucun ouvrage d'agrément supportable; mais les sciences même gémissoient en Allemagne, sous l'oppression théologique qui comprimoit les ressorts de l'esprit. La Saxe eut l'honneur de tirer les Allemands de la barbarie par rapport aux ouvrages de goût et d'agrément. Tous les Allemands qui les premiers se distinguèrent dans cette carrière ne furent pas saxons; mais tous furent élevés et formés à l'université de Leipzick. A la vérité, la même lumière brilloit alors en Suisse. Bodmer et Breitinger, le flambeau d'une saine critique à la main, montroient des sentiers au génie; mais la barbarie du langage, et quelques idées bizarres les empêchèrent de faire eux-mêmes de grands pas. Le seul Gessner, ce sensible ami de

Digitized by Google

la belle nature, formé à l'école d'Homère, et sinon peintre, poète et philosophe comme cet être inconcevable, du moins simple, pur et vrai ainsi que lui ; le seul Gessner se fraya une route où il n'a point été égalé.

Mais si l'Allemagne doit le goût de la belle littérature à la Saxe, elle doit incontestablement celui des sciences et de la littérature utile en tous genres, au Brandebourg, qui a produit d'ailleurs quelques poètes agréables, et d'élégans prosateurs (1).

Quant aux philosophes, nous ne parlerons pas de Thomasius, qui, attaquant les préjugés les plus absurdes comme les plus odieux, fut chassé de Leipzick, et alla se réfugier à Halle. Ce fut un éclair dans une nuit sombre : la lumière sembla disparoître presque aussi-tôt, mais elle se changea en un jour serein et brillant sous le règne de Frédéric.

La liberté de penser fermenta, favorisée par son exemple, et sur-tout par l'opinion généralement repandue qu'il ne lisoit aucun ouvrage allemand. L'explosion se fit vers le commencement de la guerre de sept ans. Une philosophie profonde avoit été ouverte par Leibnitz, développée avec plus d'expansion par Wolf, poursuivie dans tous ses détails, modifiée, enseignée à des milliers d'hommes par Baumgarten, dans les

(1) MM. Ramler, Gleim, Gœcking, etc. M. Engel, etc.

Digitized by Google

universités prussiennes, sans aucune crainte sur les conséquences. Lessing et Mendelssohn, Nicolaï et Abt se formèrent à cette école. Ces hommes vraiment penseurs écrivirent un journal connu sous le nom de *Lettres de littérature* (*Litteratur briefe*). Outre une critique plus sévère, qui excita les bons esprits et couvrit le bourdonnement des sots, ces lettres écrites avec élégance, avec aménité même, contiennent un grand nombre d'idées, alors neuves en Allemagne, et toujours fortes et profondes sur quelques objets soit de littérature, soit de philosophie, soit de sciences qu'on y traite. Ces lettres ont eu l'honneur rare pour un journal, mais très-mérité, de donner lieu à plusieurs éditions.

Cet ouvrage périodique cessa peu après la guerre de sept ans, et M. Nicolaï conçut le projet plus vaste de donner un journal critique qui s'étendît sur toute la littérature allemande, sous le titre de Bibliothéque universelle germanique (*Allgemeine deutsche Bibliothek.*) Il engagea un grand nombre d'habiles gens de lettres à y travailler. Cet ouvrage, qui a fait époque dans la littérature Allemande, s'annonça par un ton de liberté et d'impartialité inconnu jusqu'alors. Il fit circuler, sur la théologie sur-tout, une foule d'idées neuves et utiles ; et l'on ne doit pas oublier que c'étoit de l'oppression des préjugés théologiques qu'il importoit le plus à l'Allemagne d'être délivrée. On y fit profession de ne jamais respecter les noms, mais les écrits quand ils le mériteroient. Aujourd'hui l'on reproche à cette bibliothéque de respirer

Digitized by Google

l'esprit de parti. En effet, après avoir étendu les idées, elle essaie de borner le cours qu'elles doivent prendre, et ne blâme pas moins ce qui va au-de là, que ce qui reste en-deçà; mais ceux qui prennent de là occasion de décrier ce recueil, et d'en injurier les auteurs, sont des enfans qui battent leur nourrice. Il faut la respecter même lorsqu'elle a tort. M. Nicolaï mérite les hommages de tous ceux qui pensent, pour avoir conçu ce grand ouvrage, pour en avoir choisi les coopérateurs comme il a fait, pour leur avoir fourni les moyens d'y concourir utilement. Si les Allemands aperçoivent les bornes qu'on a essayé de poser dans la Bibliothéque universelle, c'est qu'elle a donné l'essor nécessaire pour y parvenir et pour entreprendre de les franchir. En un mot, cet immense recueil de critique a produit dans la littérature allemande la révolution la plus salutaire. Il a eu une foule de contradicteurs, et cela aussi a été un grand avantage. Si la Bibliothéque germanique fût restée le seul ouvrage de ce genre, elle auroit exercé un despotisme insupportable : au contraire, la vogue dont elle a joui a décidé une foule de littérateurs et de libraires à entreprendre de pareils recueils.

La liberté de penser qui régnoit en Prusse, s'étendit, par le moyen de la librairie, en très-peu de temps, dans bien d'autres contrées. Incapables d'arrêter le torrent des livres du Brandebourg, qui auroient pénétré de toutes parts dans leurs pays, les autres souverains furent contraints d'en souffrir la vente. Les libraires

Digitized by Google

voyant que le public se tournoit entièrement vers le nouvel essor que prenoit la littérature, se refusèrent à imprimer et à débiter des livres écrits dans l'ancien esprit. Or les travaux littéraires forment l'aisance de la plus grande partie des gens de lettres en Allemagne : les salaires de leurs places leur fournissent de quoi subsister ; mais s'ils veulent satisfaire quelque goût, jouir de quelque bien-être, ils n'en ont les moyens qu'à l'aide de leurs ouvrages. Cet ordre de choses les rend industrieux à saisir la tournure d'esprit de la génération. Voilà ce qui a rendu la révolution que nous venons d'indiquer si rapide dans ces contrées.

Il ne nous est pas possible de noter ici, ni les noms des hommes célèbres dans la littérature allemande, ni ceux des livres qui ont eu les plus grands succès, la plus vaste influence, qui méritent le mieux l'attention générale. Il faudroit un ouvrage à part pour rendre cette indication utile, et une vaine nomenclature n'instruiroit pas les étrangers. Une autre cause nous détourne d'ailleurs d'essayer cette notice. Les Allemands ont écrit assurément d'excellentes choses ; mais, généralement parlant, ils les ont mal écrites ; ils ont mal ordonné, mal colorié leurs idées. Ceux qui veulent mettre à profit la littérature allemande, doivent donc y puiser les faits, la doctrine, et les habiller avec goût. Il ne faut pas qu'ils aient la vile ingratitude de ne pas citer les sources où ils puisent ; car elle se découvre cette

Digitized by Google

petitesse, et va droit contre son but. Il est, dans les deux nations, plus d'un écrivain à qui l'on peut faire ce reproche à l'égard de l'une et de l'autre littératures; et c'est un fait digne de remarque, mais assez naturel, que les littérateurs allemands qui insultent le plus amèrement nos ouvrages, sont ceux qui les pillent le plus.

Un des grands mérites des écrivains allemands, c'est l'exactitude; ils la portent jusqu'à la superstition dans les plus petits détails; mais aussi, ils en deviennent lourds et volumineux. Une grande partie de leurs richesses est répandue dans leurs traductions; ils prennent un bon livre, le traduisent, y font des notes, et le plus souvent y insèrent d'excellentes observations; mais comment citer ces livres? Tel est l'effet journalier de leur paresse studieuse, de leur flegme laborieux, et du besoin qu'ils ont de travailler pour des libraires, de faire tant de feuilles en tant de temps pour se procurer telles jouissances. C'est ainsi qu'ils ont arrangé l'informe recueil intitulé, Histoire universelle publiée par une société de gens de lettres anglois; l'éloquente, mais souvent, dit-on, trop inexacte histoire naturelle de M. de Buffon, et mille autres ouvrages.

D'ailleurs, les journaux ne ressemblent pas en Allemagne à ce qu'ils sont dans le reste de l'Europe; ou si dans les journaux critiques, là comme dans les autres pays, le nombre des idoles l'emporte de beaucoup sur celui des victimes; si l'on n'y observe pas dans la louange, du moins pour les livres allemands, la sobriété

Digitized by Google

que la nature observe dans la production des grands talens, il est une foule d'autres journaux qui ne sont que des recueils périodiques et ceux-ci contiennent de vraies trésors. Il en est pour tous les genres de sciences qui renferment des choses du premier ordre, lesquelles n'étant pas d'étendue à former un ouvrage à part, ont été se perdre là soit pour les étrangers, soit même pour les indigènes, au moins dans les générations à venir; parce qu'il se rencontre très-rarement un homme assez studieux pour lire d'anciens recueils. Que si quelque fureteur littéraire y fait des recherches, quelquefois il se les approprie, et toujours il trouve une foule de choses dont il n'a pas le cadre : elles restent ainsi perdues soit pour l'instruction générale, soit pour la gloire de celui qui le premier les tira du puits de la vérité.

Mais le plus grand mal de la littérature allemande, celui qui s'opposera davantage à ses progrès, c'est que les gens de lettres y voient un moyen de subsistance beaucoup plutôt qu'un instrument de gloire. Sans doute ce mal a des compensations dans sa source même. Presque tous les Allemands adonnés aux lettres sont époux et pères de famille; ces liens naturels amortissent en plus d'un sens le désir de la gloire : mais doivent-ils étouffer tout sentiment de dignité? N'osez rien pour le bien de l'humanité qui puisse vous nuire essentiellement; nous y consentons, nous compatissons à votre foiblesse : nous nous attendrissons sur vos motifs; mais pourquoi vous abaisseriez-vous à des flatteries,

à

Digitized by Google

à des mensonges qui ne sont pas nécessaires à votre sureté ? Ne blâmez pas le mal que vous ne pourriez pas dénoncer sans danger, à la bonne heure ; mais ne le louez pas dans la vile attente, si souvent trompée, d'avancer votre fortune. Il n'est que trop ordinaire en Allemagne comme ailleurs, nous ne devons pas le dissimuler, de voir des hommes du premier ordre en littérature, s'abaisser à un langage, à des déférences, à des manœuvres aussi basses qu'inutiles. Combien ne leur seroit-il pas facile d'employer leur position locale, la constitution de l'Allemagne, en un mot la nature des choses dans leur pays, à augmenter leur influence et leur dignité personnelle ?

Sous ce rapport même, les gens de lettres de Berlin et des états du roi de Prusse, ont eu une supériorité marquée sur ceux du reste de l'Allemagne. Pleins d'enthousiasme pour leur roi, ils en ont parlé avec idolâtrie ; mais de qui parleroit-on ainsi, si ce n'est du plus grand des souverains ? Cependant, sans afficher l'indécent cynisme qui a signalé tant d'écrivains à Vienne, sous l'autorité même de la censure, lorsqu'il s'est agi des Prussiens, ils ont relevé avec force et avec vérité tout ce qu'ils ont cru pouvoir dénoncer, des mesures qui leur ont paru contraires au bien de l'humanité, et ils ont gardé le silence sur celles qu'il eût été trop hasardeux de discuter. Tandis qu'en d'autres pays, les plus futiles considérations retiennent la plume des

Digitized by Google

gens de lettres, ou les poussent du mauvais côté, plusieurs écrivains en Prusse, ont pris le parti de la vérité, lorsque des considérations vraiment importantes auroient pu les en détourner. Un roi qui l'aimoit, du moins autant, hélas ! qu'un roi puisse l'aimer, leur inspira cette énergie : sans lui, Berlin auroit vraisemblablement montré en littérature les mêmes chefs-d'œuvre de lâcheté qu'offrent tant d'universités allemandes. C'est, au reste, une distinction toute particulière, que Berlin, la capitale de la monarchie prussienne, soit le foyer de la littérature dans les états du roi de Prusse, sans renfermer dans son sein une université : cette manière d'être est fort rare dans le reste de l'Allemagne ; elle n'existoit pas avant Frédéric. En général les lettres allemandes même lui doivent infiniment plus qu'on ne pense. Voyons rapidement quel pas elles ont fait sous son règne, et par son influence.

Statistique. Il faut lui attribuer entièrement l'origine de ce qu'on appelle en Allemagne la *statistique*. La statistique peut se définir *la connoissance détaillée de tous les faits relatifs à l'économie politique dans un état*. Elle est à la théorie de cette science, découverte en France, ce que l'histoire est à la théorie de la guerre ou de la politique. L'ordre admirable établi dans les provinces prussiennes, relativement à toutes les branches de l'administration, est sans doute ce qui l'a fait naître. Obligé de tendre tous les ressorts pour résister à des ennemis redoutables, Frédéric a voulu connoître à fond ses forces ; et dans ses états, on a

Digitized by Google

mis tout en tableaux. Il a permis d'imprimer ceux qu'il croyoit pouvoir être rendus publics sans danger, sans nuire à sa politique. Graces à la justesse naturelle de son esprit, il a reculé les bornes en ce genre plus loin qu'on ne faisoit alors en aucun autre pays, l'Angleterre exceptée : les vues se sont tournées de ce côté ; on a fait des recherches pour avoir de semblables connoissances sur les autres états ; on y a réussi en grande partie : il est vrai que les Allemands ne font encore que compiler, à cet égard comme à beaucoup d'autres ; mais d'un autre côté, nos auteurs économiques n'ont guère fait jusqu'ici que raisonner ; et bien que ceci vaille infiniment mieux sans doute, la science ne sera entièrement et irrécusablement démontrée, que quand on aura joint les faits aux raisonnemens. Nous avons voulu donner un essai de la statistique appliquée à la théorie de l'économie politique, dans cet ouvrage, qui, en allemand, porteroit le titre de *statistique raisonnée des états de la monarchie prussienne sous Frédéric.* Heureux si cet immense travail, plus proportionné à notre zèle qu'à nos forces (nous le sentons même en approchant du terme), fait sentir l'utilité qu'il y auroit à joindre ainsi les faits aux principes, pour prouver ceux-ci par ceux-là, pour éclairer toutes les administrations, pour rendre, en un mot, la théorie de l'économie politique, et la statistique plus utiles l'une par l'autre !

Philosophie.

C'est sous Frédéric que les grandes questions sur les droits du peuple, sur la théorie de la législation,

Digitized by Google

sur l'influence de la liberté de penser et d'écrire, sur les principes du gouvernement, ont pris en Allemagne leur véritable essor. Animé du désir de rendre ses peuples heureux, quoique s'égarant souvent sur les moyens, il a donné un exemple que les autres princes ont eu honte de ne pas suivre. Dans ses états, le système religieux s'est épuré, il a été tourné principalement du côté de la morale du peuple. Une philosophie éclairée s'est répandue sur toutes les branches des connoissances humaines. A la vérité, M. Kant, professeur de philosophie à l'université de Kœnigsberg, s'est perdu dans les spéculations de la métaphysique la plus abstruse. Son langage est inintelligible pour tous ceux qui n'en ont point fait une étude particulière : et l'on peut soupçonner sans sacrilége, qu'assez souventil ne s'est pas entendu lui-même. N'importe : ces travaux, inutiles en eux-mêmes, au moins dans leur plus grande partie, mettent sur la voie des hommes moins profonds si l'on veut, mais plus clairs, et par cela même plus utiles, et il en résulte dans toutes les choses humaines, de nombreuses conséquences à peine entrevues d'abord. Ainsi Wolf et Baumgarten ont éclairé l'Allemagne protestante, sur des connoissances dont eux-mêmes n'avoient point d'idées. Il en est peut-être de la philosophie spéculative comme de la géométrie transcendante ; celui qui s'y adonne invente des formules, et spécule abstraitement sur la science des quantités : vous croiriez que ce n'est là qu'un jeu très-difficile ; cependant les

Digitized by Google

mécaniciens, les astronomes, les géographes, les nauticiens, appliquent ces formules à leur art, et il en sort des résultats lumineux.

Médecine et chirurgie.

Frédéric a beaucoup fait pour la médecine et pour la chirurgie. L'école de Berlin est la meilleure qui existe en ce genre dans l'Allemagne. Observons à ce sujet que c'est peut-être ici le seul objet scientifique sur lequel le gouvernement puisse exercer une influence active et utile; car il ne s'agit pas seulement de le pousser à un haut degré, mais d'en répandre la connoissance : c'est alors qu'encourager et faciliter peuvent être profitables. Or comme nos gouvernemens, en s'emparant de tout ce qui est relatif à la chose publique, ont tué l'esprit public; comme ils ont trop appauvri le peuple pour que celui-ci soit en état d'employer à soigner sa santé un artiste habile, et dont le temps par conséquent est cher, il doivent réparer, autant qu'il est en eux, le mal qu'ils ont fait, en lui administrant des secours. C'est-là ce que le roi de Prusse a exécuté avec plus de soin qu'aucun autre souverain en Allemagne. Il a imposé aux sous-ordres de l'autorité, le devoir de veiller à la santé du peuple : son œil vigilant les a obligés de remplir ce devoir, et cet exemple, suivi par d'autres princes en Allemagne, a été un vrai bienfait pour l'humanité.

Tous ces avantages, et beaucoup d'autres du même genre, dont les détails seroient immenses, ont dérivé du simple et naturel cours des choses. Frédéric n'a

Digitized by Google

pas récompensé magnifiquement les gens de lettres allemands ; il ne les a point appelés à sa cour ; il les a même dédaignés ; mais il les a laissé faire : il n'a mis, ni obstacle à leur application, ni entraves à leurs travaux : il a donné les emplois aux gens capables ; et lorsqu'ils se sont montrés appliqués, il les a poussés dans leur genre. Il a fait professeurs à ses universités ceux qui se sont voués à la vie spéculative ; il a employé dans les affaires ceux qui s'y sont montrés propres ; toutes les carrières dont leur genre d'études ou leur goût pouvoient leur donner le désir, leur ont été ouvertes, excepté celle de la faveur, qui nuit aux lettres au lieu de les faire prospérer.

Censure. Qu'on juge, par les biens sans nombre dus à cette conduite, de ce qui résulteroit d'un ordre de choses où la liberté philosophique la plus entière seroit accordée à ceux qui cultivent les lettres. En effet, Frédéric conserva l'horrible entrave de la censure ; elle fut restreinte uniquement par son autorité, et l'aveu déclaré de ses principes. Le motif ostensible de cette censure étoit, comme par-tout ailleurs, d'empêcher qu'il ne s'imprimât rien contre la religion, l'état et les bonnes mœurs. Il la donna, en mil sept cent quarante-sept, à l'académie des sciences (1). En mil sept cent quarante-neuf il la lui ôta, parce qu'apparemment cette compagnie de gens de lettres ne l'avoit pas

(1) N°. 42.

Digitized by Google

exercée assez sévèrement (1). Quatre censeurs royaux furent nommés pour l'examen de tous les livres qui s'imprimeroient dans ses états, en exceptant toutefois les universités, où les facultés exercent déja le droit de censure; en exceptant encore les livres concernant les affaires politiques de la monarchie prussienne, ou des autres états de l'Europe, qu'il faut tous envoyer aux bureaux des affaires étrangères, pour y être examinés. Quelques-uns de ces censeurs étant morts, il en nomma d'autres en mil sept cent soixante-douze (2), et renouvela les préceptes de la censure à cette occasion. Heureusement il établit pour censeurs des hommes très-éclairés, sur-tout relativement à la théologie, fléau qui opprime et menace plus que tout autre l'esprit humain en Allemagne (3). Il paroîtra singulier, sans doute, qu'en mil sept cent soixante-cinq, le roi de Prusse ait établi des censeurs de ses propres édits. Voici l'explication de ce fait bizarre.

Un homme, nommé Mylius, commença la collection des édits du roi, si souvent citée dans cet ouvrage, sous le titre de *Corpus constitutionum Marchicarum*. Le privilége de ce recueil nécessaire fut donné à l'académie.

---

(1) N°. 58 des supplémens.

(2) N°. 35.

(3) M. Teller, établi censeur royal dans cette partie, est incontestablement le théologien de l'esprit le plus noble et le plus étendu que l'on connoisse en Allemagne.

Digitized by Google

Alors le roi nomma *deux censeurs de ses édits.* Nous ne pouvons entendre par là que des juges des édits qu'il falloit insérer dans cette collection, ou de ceux qu'il falloit omettre. Mais n'est-ce donc pas une chose monstrueuse, qu'un édit que le souverain ne veut pas laisser rendre public, une loi que le législateur ne veut pas qu'on divulgue, des statuts que l'administration rougit d'avouer? On dit d'un grand parleur, que fort difficilement il ne lui échappera pas des choses qu'il voudroit n'avoir pas dites. Il en est de même du gouvernement quand il parle beaucoup. Alors ce pourra être un crime d'alléguer ses lois, et de dire : *Le souverain a prononcé telle chose.* Triste inconvénient du système réglementaire ! ses lois sont souvent, elles sont presque toujours des livres bientôt nécessaires à prohiber; le gouvernement, en voulant tout diriger, se charge de toutes les fautes, se rend comptable de toutes les erreurs, se voue à la pitié des sages, au mépris de sa nation, à la dérision des étrangers !

Dans les dernières années de Frédéric, il arriva, quant à la censure, un fait remarquable qui fit honneur à son gouvernement. Un écrivain du dernier rang, autrefois conseiller des domaines du roi de Prusse, mais cassé pour mauvaise conduite, se mit à faire des feuilles pour vivre. Il écrivoit des soi-disant satires très-plates, mais que des anecdotes mêlées de quelques obscénités, faisoient lire avidement au peuple de toutes les classes. Cet homme donnoit à ses satires des titres extraordinaires,

Digitized by Google

extraordinaires, comme *la Galerie des diables*, *Ganymède*, *Silène et son âne*, etc., autre amorce pour les sots. Quelques personnes se crurent attaquées par les écrits de ce malheureux; elles s'en plaignirent, et la censure de ses ouvrages fut donnée à M. Dohm, philosophe doux, ingénieux, sagace, et très-propre à voir d'un œil de mépris les accusateurs et l'accusé. Sur de nouvelles feuilles de ce genre, M. Dohm s'adressa aux ministres, pour les prier de déterminer nettement les mots *gouvernement*, *religion* et *bonnes mœurs*, par lesquels on avoit prétendu fixer les bornes de la censure. Il montra combien ces mots étoient vagues, combien la loi qui les donnoit pour règle étoit défectueuse, puisqu'elle laissoit la plus grande latitude à l'arbitraire; combien il importoit que, même dans les gouvernemens actuels, le domaine de la censure fût très-resserré et sa tolérance extrême. Le gouvernement permit que ce petit écrit fût imprimé, et il parut ainsi adopter les principes du sage Dohm.

Question importante aux lettres proposée au concours par Frédéric II.

Fixer les bornes de la censure, c'est déjà beaucoup, et peut-être auroient-elles été levées pour jamais, si les gens de lettres avoient su tirer parti d'une grande occasion qui leur fut présentée. Quel homme que le roi qui chargea son académie de proposer cette question : *Est-il des erreurs utiles qu'il faille empêcher de dévoiler ?* Et c'est un despote qui a conçu et réalisé cette idée ! Ah ! certes, il avoit vu de bien haut les préjugés humains, ce despote ! L'insouciance des gens

Digitized by Google

de lettres allemands, la pusillanimité des écrivains françois, l'ineptie des membres influens de l'académie de Berlin, firent perdre ce beau moment. Si quelque penseur profond eût embelli de tous les charmes de l'élégance françoise, et de l'énergie que les Montesquieu, les Rousseau, les Buffon, les Thomas ont su donner à notre langue, la preuve des avantages sans nombre d'une entière liberté; si l'académie avoiteu le courage de couronner cet écrit comme le plus parfait, la cause des lettres auroit vraisemblablement triomphé, c'en étoit fait de la censure. Mais ni les gens de lettres ne se distinguèrent à cette occasion (aucun des discours ne répondit au sujet, soit par le style, soit par les choses); ni l'académie ne montra qu'elle sentît l'importance de l'objet sur lequel elle devoit prononcer. Elle ne conçut pas que le courage est la prudence, que la sagesse est la vérité; que les gens de lettres, s'ils ne veulent pas se ravaler au méprisable état de charlatans et de jongleurs formant une jurande dont ils se gardent bien de laisser divulguer le secret, n'ont et ne doivent connoître d'autre intérêt que la vérité, et la liberté de penser, qui en est la seule et unique source. L'académie de Berlin prononça comme une congrégation de capucins, et non comme un congrès de philosophes. Nous ne pouvons penser sans douleur à cette grande occasion, si honteusement et peut-être irréparablement perdue; car où trouver le roi qui proposera encore une fois cette question? qui, en la proposant,

Digitized by Google

soit aussi capable de la juger? qui, en la jugeant, soit assez ferme pour en faire exécuter les résultats?..... Attendre de nouveau cette réunion de circonstances, ce seroit beaucoup trop compter sur les possibilités.

Beaux-arts.

Après avoir ainsi crayonné l'état des sciences sous Frédéric, il nous resteroit à parler des beaux-arts. Mais nous ne les croyons pas assez nécessaires au grand édifice du bonheur humain pour nous en occuper, et tant d'autres rempliront cette tâche ! Il en est au reste des beaux-arts comme du commerce; ils sont, généralement parlant, une marque de richesses, et les richesses un symptôme de bonheur. Mais ils fleuriront aussi bien, et mieux peut-être, dans un pays où se trouvera un petit nombre d'individus immensément riches, et où tout le reste du peuple sera misérable, que dans ceux où le bien-être sera plus également réparti, et où une grande partie du peuple jouira de quelque aisance. Il y a, sans contredit, moins d'artistes habiles dans toute la Suisse qu'à Pétersbourg. Laissons donc cette gloire futile à qui l'envie, et voyons comment le roi, qui a tant avancé les sciences, la philosophie, et même, malgré ses erreurs, l'économie politique, du moins pour la connoissance des faits, a franchi, dans la vraie jurisprudence et dans la législation, un pas de plusieurs siècles, et laissé, à cet égard, toutes les nations fort en arrière de la sienne.

Législation.

Frédéric a donné, sur la législation, un exemple tel que le genre humain n'en doit à aucun roi. Rien

Digitized by Google

n'avoit été plus confusément déterminé jusqu'à lui, en Allemagne, que les devoirs des membres de l'état les uns envers les autres.

Aperçu touchant l'état de la législation en Allemagne.

Tous les peuples, avant qu'ils connussent l'art d'écrire, n'eurent que des coutumes. Il en fut de même des nations germaniques et de celles du nord, qui conquirent les états de la domination romaine. Lorsqu'ils eurent appris, par leurs relations avec des peuples plus éclairés, l'art de réveiller des idées par des caractères, ils écrivirent ces coutumes. Deux livres de cette espèce existent encore en Allemagne: ce sont le *Saxen spiegel*, et le *Schwaben spiegel;* l'un contient la rédaction de la coutume saxonne, et l'autre celle de la coutume franque. Ces deux nations formoient alors les deux grandes branches qui se partageoient la Germanie. Les anciens comtes ou souverains du pays jugeoient d'après ces coutumes écrites ou non écrites, et souvent très-arbitrairement, comme on peut croire. Mais lorsque la civilisation s'étendit, lorsque les relations se multiplièrent, lorsque l'ordre judiciaire se sépara des autres pour en former un particulier, on sentit l'insuffisance d'une pareille base de législation et de jurisprudence.

Déjà les lettres avoient repris naissance en Italie. On avoit retrouvé, vers l'an mil cent trente-sept, un manuscrit des lois romaines à Apamée. L'université de Bologne s'étoit formée; on y expliquoit ces lois, ainsi que les décrétales vraies ou fausses des papes:

Digitized by Google

l'une de ces études étoit nommée le *droit civil*, et l'autre le *droit canon*. Les voyages des empereurs en Italie, et plus encore les relations cléricales, engagèrent des Allemands à aller faire leurs études à cette fameuse université. De retour chez eux, ils dirent : *Au-delà des monts, il est un livre où tous les cas possibles sont déterminés; il ne peut plus rester de doute sur aucune question de droit; transplantez-le dans vos foyers, vous aurez un code complet.* Cette idée prévalut; on détermina, par un *conclusum* de l'empire, que le code des lois romaines, le *Corpus juris romanorum*, seroit généralement reçu comme loi en Allemagne, dans tous les cas où, soit les ordonnances des souverains, soit une coutume fixée ayant force de loi, n'auroient pas statué d'une manière différente. Cet évènement eut lieu sous l'empereur Maximilien, vers la fin du quinzième siècle.

Ceux qui connoissent ce corps des lois romaines, concevront aisément quel chaos il dut introduire dans la législation de l'Allemagne; et ceux qui ne le connoissent pas s'en formeront une idée, en réfléchissant à l'immense différence de la constitution civile et religieuse, des mœurs, des relations sociales de la république romaine, et de l'aristocratie germanique. La chose n'en alla pas moins ainsi pendant des siècles. Les procès devinrent interminables, et si coûteux, que la fortune des particuliers fondoit entre les mains des gens de lois.

Tel fut le sort de l'Allemagne; tel fut celui de

Digitized by Google

presque tout le reste de l'Europe : le droit romain y a été introduit avec aussi peu d'analogie par rapport aux mœurs, et à tous les principes constituans de la société. Là où il n'a pas été adopté, les lois n'en sont pas moins un tissu incohérent d'usages disparates, de préceptions contradictoires, de raison et de déraison, de préjugés des siècles cultivés, entés sur les préjugés des siècles barbares. Et lorsque enfin l'expérience assise sur les siècles a amené la sagesse, c'est encore un ouvrage presque sur-humain d'abattre cette hydre d'inconséquences et d'inconvéniens.

Les Saxons paroissent avoir été la première peuplade de l'Allemagne qui ait senti le besoin de mettre quelque ordre dans sa législation. Ils ont un *codex Augusteus*, publié en mil sept cent vingt-quatre. On assure que ce n'est absolument qu'un recueil des édits des électeurs rassemblés sous Auguste II, qui, au milieu de sa vanité fastueuse et de sa folle ambition des vains noms de roi et de majesté, avoit quelques idées vraiment dignes d'un souverain.

Mais cette rédaction, et les tentatives de quelques autres princes allemands, ne doivent se comparer en aucune façon avec les travaux qu'entreprit Frédéric à cet égard. Ce grand roi monta sur le trône, saisi de l'idée ferme et intuitive qu'un peuple ne sauroit être heureux sans une législation claire et déterminée, sans une administration de la justice prompte, impartiale et peu dispendieuse. Il n'oublia pas un

Digitized by Google

moment cet objet durant tout son règne; il y travailla avec toute la fermeté et la persévérance de son caractère.

Premiers soins de Frédéric II pour donner une bonne législation à ses peuples.

La grande affaire de la conquête de la Silésie prit d'abord tout son temps; mais à peine fut-il entièrement affermi dans cette magnifique possession, qu'il en vint à la réforme de l'ordre judiciaire. Voici la lettre circulaire à tous les tribunaux de ses états, par laquelle il commença cette opération (1):

» Vous verrez, par la copie ci-jointe, le nouvel » ordre que nous avons envoyé à notre ministre d'état » de Coccéji. Nous nous attendons que vous suivrez » mieux nos justes intentions que par le passé; sur- » tout, que vous aviserez aux moyens de modérer les » épices et les frais énormes, et de ne pas arrêter les » parties par des délais, des rapports, et le retard » de la publication de la sentence. Au cas que nous » ne puissions remplir ainsi nos vues, nous aviserons » à d'autres moyens pour procurer à nos sujets une » justice solide, prompte et impartiale. «

L'ordre à M. de Coccéji portoit:

» Mon cher ministre d'état de Coccéji, je sais, par » des exemples sans nombre, qu'on ne se plaint pas » à tort d'une administration de la justice tout-à-fait » corrompue dans mes états. Mais à présent que la » paix est faite, je ne veux plus fermer les yeux sur » cet objet, et je m'en mêlerai moi-même. Je vous

(1) 14 janvier 1746.

Digitized by Google

» ordonne d'envoyer une circulaire très-sévère à tous » les tribunaux sur ce sujet, où vous les exhortiez à » s'abstenir des abus atroces qui malheureusement s'y » sont introduits par toutes sortes de chicanes, de » ruses et de surcis de justice, suivant la vieille rou- » tine de leur belle observance, et autres moyens » d'injustice publiquement tolérés jusqu'ici; et qu'au » contraire vous leur enjoigniez, sous peine de toute » mon indignation et de punitions irrémissibles, de » travailler uniquement à rendre à chacun une justice » prompte et solide, sans acception aucune de per- » sonne, sans grandes épices ni dépenses, et en » mettant fin aux dilatations usitées, et aux ins- » tances superflues par lesquelles ils font passer les » affaires, etc. etc. etc. «

Cet ordre à M. de Coccéji, qui est entièrement dans le style de Frédéric II, et certainement sorti tout entier de son esprit, montre qu'il s'étoit formé des idées justes sur cet objet. A la vérité Frédéric-Guillaume avoit eu avant lui le dessein de réformer la procédure, et s'en étoit fortement occupé, sur-tout vers la fin de son règne; mais il falloit l'ardeur et la persévérance de Frédéric pour y réussir.

Son chancelier de Coccéji, rédigea un projet, moyennant lequel tous les procès devoient être jugés dans une année. Il s'agissoit de terminer les vieux litiges. M. de Coccéji se transporta dans quelques provinces pour y parvenir. Des ordres sévères mirent dans les autres,

Digitized by Google

autres tous les tribunaux en activité. En Poméranie, on termina deux mille quatre cent procès en six mois, et la régence de cette province reçut des éloges du roi sur cette exactitude. En mil sept cent quarante-huit, Frédéric publia son plan d'un nouvel ordre judiciaire. Au tribunal suprême des appels, il en substitua un qu'il nomma le tribunal de la chambre (*Cammer Gericht*). Il le composa de quatre tribunaux particuliers, qui devoient se partager les affaires : une députation de ces quatre sénats devoit former le collége des pupilles. Cette institution d'un tribunal qui veille en chef à la fortune de tous les pupilles du royaume, et dont ressortissent en dernier lieu toutes les affaires de tutelle, a fait de grands biens. Le roi ordonna que les procès ne passeroient que par trois instances pour être jugés en dernier ressort dans le terme d'un an au plus. A la prescription d'une marche de procédure dirigée vers ce but, fut joint l'ordre d'envoyer annuellement en cour le rapport des litiges terminés dans l'année, et des procès pendans, afin que les juges fussent réellement forcés de les expédier. Les principaux d'entre ces édits sont de l'année mil sept cent quarante-huit (1).

» Cette affaire, nous dit M. Fischer (2), fut poussée » par esprit de parti. M. d'Arnim, président du tribunal » de justice, s'étoit moqué hautement des projets de

(1) Voyez n°s 12, 20 et 21.

(2) *Geschichte Friedrichs 2ten*, tom. 1, p. 282 et suiv.

Digitized by Google

» réforme de M. de Coccéji: celui-ci se piqua de les faire » réussir, et fit agir toute sorte de ressorts à ce sujet. « Il n'en falloit pas beaucoup d'autre que la fermeté du roi qui a le mieux voulu ce qu'il a voulu. Le projet d'ordre judiciaire du chancelier avoit été reçu et sanctionné par Frédéric. M. de Coccéji y joignit le projet d'un code qui devoit contenir le précis des lois en autorité dans les états de Frédéric: il est intitulé, *Projet des corporis juris Fridericiani.* Nous en avons sous les yeux le premier volume, imprimé en mil sept cent quarante-neuf, et le second imprimé en mil sept cent cinquante-un, tous deux à Halle.

Ce code étoit calqué sur les institutions justiniennes, dont il contient à-peu-près les deux premiers livres. Il ne traite que les matières du droit civil. Il n'est pas absolument fait sans choix; on voit que l'auteur à su y faire entrer les édits et les lois en usage dans les états prussiens, et qu'il a poussé l'intelligence assez loin pour adapter les institutions justiniennes, *modèle éternel du beau* (1), selon lui, aux rapports sociaux des

(1) Il ne faut, pour s'en convaincre, que savoir l'histoire littéraire des Coccéjis. Henri Coccéji le père, étoit professeur à Francfort-sur-l'Oder; il devint ensuite conseiller intime à Berlin, et fut fait Baron. C'est son fils Samuel qui fut grand chancelier, ministre d'état de la guerre, chevalier de l'aigle noir, etc. etc.

Le père et le fils ont toujours travaillé de concert, et tous deux n'ont jugé de ce que l'on nomme *droit* que d'après les principes triboniens. Le père écrivit un système du *droit naturel*, nouveau, en ce

Digitized by Google

sujets de Frédéric : mais non-seulement il ne s'est pas élevé aux grands principes ; il n'a pas même généralisé et simplifié les idées dont il étoit imbu : son livre est pédantesque, diffus, obscur : heureusement il n'a jamais eu force de loi ; ainsi nous ne nous y arrêterons pas. Nous disons *heureusement*, parce que s'il eût reçu la sanction royale, il auroit indubitablement retardé la grande révolution dont nous allons rendre compte, et parce que nous regardons comme impra-

---

qu'il fut le premier qui sépara ce droit de la philosophie morale aristotélienne, et n'y admit que le *juste rigide*, sous le titre de » *Henrico* » *Cocceji* de principio juris naturalis vero, uniquo et adæquato res» pondente Samuele Coccejio filio. Francofurti-ad-Oderam, 1699 «, où il établit pour base : *Volontas Dei ad suum cuique tribuendum quatenùs per sanam rationem promulgata ;* et cette saine raison étoit munie des volontés justiniennes. Ensuite le fils expliqua les controverses du droit civil romain, d'après le *Compens* de Lauterbach, dont il a suivi l'ordre, et qu'il n'a fait que commenter, sous le titre de » *Samuelis* » *de Cocceji Henrici filii jus civile controversum*, ubi illustriores juris con» troversiæ breviter et succinctè deciduntur, difficiliores materiæ » explicantur, objectiones solidè solvuntur et legum dissensus nova » sæpe ratione ubi hactenus non satisfactum videtur. concilian» tur, 4°. pars 1ma, 1713 ; pars 2da, 1778, Francofurti-ad-Oderam. « Puis ils firent des commentaires sur Hugues de Groot, droit de la guerre et de la paix, sous le nom de » *Henrici L. Bar. de Cocceji* » *Grotius illustratus cum observationibus Samuelis* L. B. de Cocceji, Vra» tislau, t. 1, 1744 ; t. 2, 1746 ; t. 3, 1748, in-folio ; addita intro» ductione Samuelis de Cocceji ad Grotium illustratum. « Introduction que Samuel le fils fit aussi imprimer séparément, sous le titre de *Novum systema justitiæ naturalis et Romanæ, in-8°.* C'est-là où il établit qu'IL N'Y A POINT DE DROIT NATUREL BIEN FONDÉ, S'IL

Digitized by Google

ticable d'amalgamer des lois positives relatives à d'autres temps, d'autres, mœurs, d'autres opinions, à un droit coutumier; il ne peut qu'en résulter mille et mille chocs, qui doivent produire une confusion inextricable.

Frédéric fut alors si content de l'opération de Coccéji, qu'il fit frapper une médaille que l'on trouve gravée à la tête du second volume du projet du code (1): mais il vit bientôt qu'il avoit été trompé dans son attente; car nous lisons dans la préface du projet

---

N'EST PUISÉ DU DROIT CIVIL ROMAIN. Enfin ce Samuel a de nouveau fait imprimer à Lausanne, en 1751, en cinq tomes *in*-4°, » Grotius illustratus cum commentariis locupletissimis Henrici » L. B. de Cocceji nunc ad calcem cujusque capitis adjectis, in» sertis quoque observationibus Samuelis L. B. de Cocceji. « Le cinquième tome de cette édition, qui est la plus recherchée, ne contient que la vie de Grotius, et douze dissertations *proœmiales*, où Cocceji prouve fort au long pourquoi il a suivi exactement les principes romains de son père, et qu'il ne s'en est écarté que dans les conséquences que Henri en avoit tirées. On comprend maintenant comment ce Samuel, tout imbu, comme son père Henri, des idées d'Ulpien, de Cujas et de Bartole, ayant reçu ordre de faire un code de lois prussiennes, ne trouva rien de juste que ce qui étoit conforme aux maximes juridiques romaines. C'est ce que prouve chaque page du projet du code Frédéricien.

(1) Sur l'un des côtés, on voit le buste de Frédéric II, avec ces mots: *Fredericus Borussorum rex;* sur le revers est Thémis avec sa balance, et le roi mettant son sceptre dans l'un des pesons pour la rendre égale. L'inscription est: *Emendato jure*, avec M. DCC. XLVIII en exergue.

Digitized by Google

du code (1), que les procès, quoique finis dans le cours de l'année, et avec moins de frais qu'auparavant, loin de diminuer en nombre, avoient augmenté, et qu'ainsi le roi vouloit remonter à la source du mal, en faisant rédiger un code de lois d'après des principes fixes et clairement déterminés : cependant on ne put se dispenser de faire de grands changemens, même dans la nouvelle loi, à l'ordre judiciaire. On terminoit, pour suivre la lettre des ordres du roi, les procès dans une année ; mais d'un procès jugé, il en naissoit trois ou quatre : les appels, les demandes de révision se multiplioient à l'infini ; il fallut donc retoucher au nouveau système. Quant au projet du code, on fut obligé, de travailler absolument sur de nouvelles bases.

Frédéric prit trop tard ce parti : mais il ne perdit pas un moment de vue ce grand objet durant tout son règne. Avant même de reconstruire à neuf tout l'édifice de la législation, il tâcha d'adoucir la jurisprudence criminelle. Un usage atroce avoit subsisté long-temps dans les tribunaux. On chargeoit de coups les accusés. Frédéric défendit cette horrible cruauté en mil sept cent soixante-six (2). Sans nous arrêter sur un nombre infini de préceptions particulières qui prouvent l'extrême justesse de son esprit, nous dirons qu'en général il a personnellement développé des principes doux, humains,

(1) Premier vol., imprimé en 1749.

(2) N° 81.

Digitized by Google

et très-exempts de préjugés, dans l'administration de la justice et la confection des lois (1). Citons en un des

(1) Nous avons déja parlé bien des fois de la douceur des principes personnels de Frédéric. Peut-être sera-t-on étonné de cette assertion, dans un pays où la vie du baron de Trenk a eu un si grand succès, et allumé une si vive colère; comme si un ordre arbitraire et une détention rigoureuse étoient une chose vraiment inouïe chez notre libre nation! Mais le livre du baron de Trenk, que nous connoissions dès long-temps, n'a rien changé à nos idées. Nous avons mille raisons de révoquer en doute la plupart des détails qu'on y trouve; nous en avons sur-tout d'accuser ses réticences.

Pour donner, entre mille autres, une de nos raisons de lui accorder peu de créance, nous dirons, par exemple, que le général de Wakenitz, au service de Hesse, cité par M. de Trenk en témoignage, a dit publiquement qu'il n'avoit aucune idée des faits que celui-ci rapporte.

Mais il a paru en allemand une critique de sa vie, qui, ne s'attachant à la réfutation d'aucun des faits en particulier, et les prenant à toutes fins tels que M. de Trenk les donne, n'en montre qu'avec plus de force que ces faits même justifient le roi, et qu'une multitude de passages ne permet pas de croire à la bonne-foi du conteur. Cette critique est de deux écrivains. L'un, qui paroît être ou avoir été officier, parcourt superficiellement les deux premiers volumes, et ne sait, dans son enthousiasme, qu'exalter Frédéric et injurier Trenk: l'autre, qui semble un écrivain connu, et déclare avoir eu à se plaindre de Frédéric, examine plus particulièrement le reste de l'ouvrage; et ses réflexions, tout autrement fines et profondes, jettent un grand ridicule et une défaveur absolue sur le livre qu'il réfute. Voici une courte analyse de leurs observations.

M. de Trenk avoue que le roi, non-seulement son souverain, mais encore son bienfaiteur, lui avoit défendu d'écrire à son oncle le chef des Pandours. Où est le pays de l'Europe où, nous ne disons

Digitized by Google

plus remarquables exemples, qui a été l'objet de plusieurs édits.

---

pas un roi, mais un général d'armée, n'ait pas le pouvoir d'ordonner ou de défendre à un officier, ce que le bien du service lui paroît exiger, et où tout officier homme d'honneur, ne se croie pas obligé d'obéir? Quelle armée seroit-ce que celle où les officiers pourroient examiner la nécessité, la convenance, la justice de ses ordres, et jusqu'à quel point on peut y contrevenir, sans se croire criminel au tribunal de sa conscience?

Cette question une fois décidée, comme on la jugera dans toute les monarchies, dans toutes les armées, dans tous les régimens de l'Europe, Frédéric est bien près de se trouver entièrement justifié envers M. de Trenk. Celui-ci viole ses ordres; le roi lui demande: Etes-vous en correspondance avec votre oncle? — Non. — M'en donnez-vous votre parole d'honneur? — Oui, Sire. C'est au moment où M. de Trenk venoit d'écrit à son oncle, que s'est passé ce dialogue. Faut-il s'étonner que l'officier parjure ait été envoyé à la forteresse? C'est une punition très-usitée dans le service prussien. M. de Trenk complote son évasion, s'enfuit avec un officier qu'il porte à déserter; il tue ceux qui les poursuivent. Sont-ce là de ces actions propres à inspirer de l'intérêt ou de la pitié? On ne peut guère regretter le bonheur de vivre dans un pays où cette jurisprudence seroit admise.

Tous les gouvernemens mettent un grand intérêt à se ressaisir de ceux qui leur ont échappé. Le résident du roi de Prusse parvient à arracher Trenck de Dantzcik, et à le reconduire sur les terres prussiennes, où cet homme avoit violé si grièvement toutes les lois. Cet officier, d'abord désobéissant, puis parjure, ensuite rebelle, enfin meurtrier, est conduit à Magdebourg. Si le résident prussien a employé des moyens malhonnêtes pour se saisir du fugitif, il est infame, et personne ne voudroit avoir joué un rôle si vil. Mais le roi ne sauroit être blâmé de s'être servi de son résident pour arriver à son but, où la justice étoit absolument de son côté.

A Magdebourg, M. de Trenk recommence ses menées; elles ren-

Digitized by Google

C'est une des grandes erreurs de la morale très-

dent son emprisonnement plus dur : il n'y a là rien que de très-simple. Les complots de M. de Trenk devoient-ils donc porter le roi à lui accorder sa grace ? — Mais on vouloit l'y faire périr. — Quelle preuve en avez-vous ? seroit-ce que Frédéric l'a relâché ?

M. de Trenk dit qu'on a exigé de lui le serment de ne rien révéler des traitemens qu'il avoit éprouvés durant sa prison. L'un des critiques lui reproche ce manque de foi ; et certes, c'est être trop sévère ; mais l'autre est tout autrement pressant. Pourquoi, lui dit-il, pourquoi avez-vous attendu la mort de Frédéric pour écrire ? Craigniez-vous sa vengeance et *la longue main des rois ?* Mais lisez votre épigraphe : *Flectere si nequeo superos, acheronta movebo.* Un homme qui veut attaquer *l'enfer même*, doit-il être arrêté par une crainte quelconque ? Ah ! vous avez manqué le vrai moment d'être intéressant, d'être cru. C'étoit du vivant de Frédéric qu'il falloit donner à l'Europe l'histoire de ses barbaries. Alors on auroit pu scruter, nier, expliquer vos étonnantes aventures. Si on ne l'eût pas fait, quels avantages on vous donnoit ! Aujourd'hui presque toutes les personnes qui savoient le fond de votre histoire sont mortes ; le peu de témoins que vous citez ont oublié la plupart des circonstances de faits si éloignés ; ils se garderont bien d'ailleurs de se commettre avec un pourfendeur d'hommes tel que vous vous annoncez. Quel est l'homme sage qui, sur vos propres rapports, voudroit avoir quelques relations avec vous ? vaincu ou vainqueur, quelle gloire attendre d'un combat avec le Trenk de vos propres mémoires ? Celle de l'avoir démasqué, un hableur auquel en Allemagne, aucun être sensé n'a cru ni pu croire ? Celle d'avoir justifié Frédéric-le-Grand ? De bonne-foi en a-t-il besoin ici ? eh ! que prouveroit aujourd'hui la négation des faits que M. de Trenk affirme ? ce seroit voix contre voix : l'escrime la plus adroite, le duel le plus éclatant ne prouveront rien de plus.

Le premier critique fait une observation assez plaisante, pour dévoiler la manière d'être de M. de Trenk. Celui-ci dit, page 42 de son histoire : » Il n'y a qu'un faquin savant qui écrive pour jeter de » la poudre aux yeux à ses lecteurs ; qu'un fanfaron qui raconte, » pour prouver qu'il est un grand homme ; qu'un affamé qui écrive

incomplète,

Digitized by Google

incomplète, très-ambiguë, souvent fausse, plus sou-

» pour gagner du pain; ce n'est aucune de ces trois raisons qui m'a » mis la plume à la main. « Mais dans la dédicace, il avoit dit: » Le monde est avide de nouveaux romans; ce sont les livres qu'il » paie le mieux, sur-tout lorsque des histoires véritables sont écrites en » forme de roman; et j'ai besoin d'argent.— « Fort bien dit le critique » après avoir fait ce rapprochement, fort bien, bonhomme! tu as » besoin d'argent; nourris-toi, à la garde de Dieu, de la curiosité » du monde. Personne ne t'en blâmera, puisque tu as une famille » à pourvoir: un auteur peut avoir divers motifs pour écrire. Mais » du moins n'essaie pas de nous faire accroire que tu ne penses nulle- » ment à l'argent quand tu écris; car, vois-tu bien, si tu n'y songeois » pas du tout en composant tes livres, pourquoi recourir à la ruse » économique de vendre le même ouvrage, la même année, à plus » d'un libraire? de vouloir apprendre à vivre aux contrefacteurs le » sabre à la main (M. de Trenk a en effet menacé le premier qui » oseroit faire une édition furtive de ses ouvrages, de lui aller » couper la tête), et de rechercher toutes sortes de moyens pour » le mettre en vogue? «

Une observation plus sérieuse, et très-raisonnable, est celle-ci: Feu » le roi, dit le critique, cassoit quelquefois des officiers pour des » causes légères en apparence: c'est qu'il en avoit presque toujours de » plus graves qu'il ne disoit pas, pour ménager le point-d'honneur » de l'état d'officier. «

Mais sans recourir à de vagues conjectures, on peut, indépendamment des observations précédentes, s'expliquer la dureté dont Frédéric a usé envers M. de Trenk. Celui-ci avoue qu'il a eu une intrigue amoureuse avec une personne d'un rang très-éminent; si cette personne est celle que l'on nomme généralement (la princesse Amélie, sœur de Frédéric); si de cette liaison il est provenu des enfans ravis à la lumière par d'effroyables attentats, que de raisons particulières le roi ne peut-il pas avoir eu de traiter sévèrement M. de Trenk, sans que la décence lui ait permis de les dévoiler! Ce monarque ne lui auroit donné sans doute qu'une leçon de conduite,

Digitized by Google

vent défectueuse, que nous devons au christianis-

s'il s'étoit comporté décemment dans sa prison. Mais quand la séduction, les complots, la rebellion, ont été de sa part des aggravations réitérées du déplaisir, ou même de l'inquiétude qu'il a pu causer au roi son bienfaiteur, faut-il s'étonner que celui-ci ait redoublé de sévérité envers lui? Qu'un roi ballotté de tant d'orages ait voulu se rendre maître d'un homme qui avoit accumulé offenses sur offenses, et dont l'audace ne connoissoit aucun frein ? Aujourd'hui M. de Trenk a beau jeu d'en appeler, pour prouver ce qu'il avance, à ce que personne ne le contredit. S'il reste des hommes instruits du fond de son affaire, peuvent-ils l'ébruiter? ne doivent-ils pas même, par respect pour les mânes du grand Frédéric, laisser toute cette intrigue sous le voile dont il a voulu la couvrir?

En voilà assez pour donner à penser aux gens raisonnables, que le recueil de rodomontades, intitulé *la vie du baron de Trenk*, ne mérite pas que l'on prononce sur un aussi grand homme que Frédéric, qu'il a été inhumain, lui dont la vie entière ne présente pas un trait de cruauté, et en offre mille de clémence; lui qui voyoit tout de si haut, qui ne se passionnoit sur rien; qui, pour répéter un mot échappé à sa discrétion, *se mettoit en colère sans se fâcher.*

De quelque action que M. de Trenk ait été coupable, dix ans de prison sont certainement une punition horriblement sévère, et il n'y a rien que de naturel dans la pitié qu'elle a inspirée, lorsque après la mort du roi, il a cru le moment favorable pour se faire valoir par le récit de ses malheurs et l'étalage de ses jactances. Les anciens nommoient les choses qui avoient été frappées de la foudre, *res sacræ;* ils les regardoient avec respect, et n'osoient y toucher. M. de Trenk a été frappé de la foudre, il est sacré; il seroit intangible, s'il n'essayoit pas lui-même de profaner un grand homme, qui, sans doute, est aussi un être sacré..... Mais comment se résoudre à un parallele entre un Frédéric et M. de Trenk?

N. B. Quiconque voudroit juger la conduite de Frédéric envers M. de Trenk sur les mémoires de celui-ci, est averti que les deux traductions qui ont paru de cet ouvrage allemand, sont excessivement infideles.

Digitized by Google

me (1), d'attacher beaucoup trop d'importance à ce que les prêtres ont nommé *les péchés de la chair.* L'incontinence de toute espèce est un vice qui nuit souvent fort essentiellement à celui qui en est possédé. Mais dans

(1) C'est là, ce me semble, le plus fort argument politique contre le christianisme; et loin d'en tirer parti, on a toujours paru lui céder tous les avantages de la morale. Nous avons réfléchi depuis long-temps sur cette grande erreur; et ce n'est pas sans plaisir que nous trouvons quelques-unes de nos idées confirmées et développées dans un ouvrage allemand très-singulier, qui vient de paroître sous ce titre: *Das einzige wahre system der christlichen religion 1787*: ou, *Du seul vrai système de la religion chrétienne.* L'auteur y prouve jusqu'à l'évidence la plus irrésistible, que cette religion n'a aucun caractère de vérité aux yeux de la raison humaine. Il en attaque sur-tout la morale, que, jusqu'ici, amis et ennemis s'étoient accordés à trouver parfaite, et dont les théologiens protestans de l'âge présent avoient fait la pierre fondamentale du système évangélique, abandonnant tout le reste aux argumens de leurs adversaires. Il prouve que cette morale est incomplète, ambiguë et fausse.

Incomplète, en ce qu'elle ne traite d'une façon satisfaisante, ni de l'amitié, ni des devoirs réciproques du souverain et des sujets. En effet, l'amitié n'est pas uniquement un sentiment; elle est un lien: il faut donc déclarer sur quelle base il se fonde, et quel est son ordre dans les rapports de la société, tels que ceux de sujet, de père et d'époux, etc. Quant aux devoirs réciproques du souverain et des sujets, le christianisme ne les détermine pas; à moins que l'exemple de Jésus, lorsqu'il est accusé devant les tribunaux, ne soit celui que nous devons suivre dans un cas pareil?

Ambiguë. Voyez les variations des sectes sur ces divers objets. Est-il permis de faire la guerre ou non? est-il permis de prêter serment en justice? est-il permis de repousser et de venger les injures même légalement? qu'est-ce que le péché contre le Saint-Esprit? le chris-

Digitized by Google

l'ordre social, si l'on excepte l'adultère, dont la plus grande source est dans les mauvaises lois ; c'est assurément un des plus légers, et par conséquent un de

---

tianisme ne définit pas nettement ce crime, le seul irrémissible devant Dieu.

Fausse : parce qu'elle montre l'ignorance comme utile ; la pauvreté comme plus portée à la vertu que l'aisance, tandis que c'est communément la pauvreté qui pousse au crime ; parce qu'elle nous représente les péchés de la chair, qui sont les moins nuisibles à la societé, comme les plus graves et les plus importans, ce qui est la source d'une infinité d'erreurs dans nos législations, etc. etc.

A la vérité, l'auteur tombe vers la fin de son livre, dans le plus violent fanatisme. Il soutient qu'il n'y a qu'une preuve de la vérité du christianisme ; c'est l'action immédiate de l'esprit divin sur l'ame des régénérés, des élus. Mais comme cette action est absolument indépendante de toute la puissance des hommes, parce qu'un élu peut se convertir et être régénéré dans une caverne de voleurs ou dans un mauvais lieu, et que celui qui n'est pas élu peut devenir athée au milieu d'un sermon ou à la messe, il en conclut que cette théorie, qui est celle de la bible, celle qu'enseignent toutes les sectes chrétiennes, la seule même sur laquelle elles s'accordent toutes sans exception, emporte l'obligation d'une tolérance générale, d'une indifférence absolue des gouvernemens sur la religion ; puisqu'ils ne peuvent rien opérer ni pour ni contre elle. Dieu seul peut faire d'un homme un élu ; et pour tous les autres, leur état, leur sort, après cette vie, est égal, soit qu'ils professent la religion chrétienne ou mahométane, les dogmes de Confutsée ou ceux de Sommonacodom. Telle est l'analyse de cet ouvrage singulier. Il est probable que, malgré le ton sérieux que prend l'auteur dans cette dernière partie, ce n'est qu'un argument *ad hominem* dont il se sert, ou un masque qu'il a pris pour échapper à la fureur des dévots dont il attaque les derniers retranchemens.

Digitized by Google

ceux contre lesquels la législation doit s'exercer avec le moins de rigueur. Le clergé, pour qui les péchés de la chair sont les seuls dont il ne puisse pas se promettre l'impunité (l'orgueil, l'avarice, la vengeance ne lui ont pas semblé aussi difficiles à sanctifier), le clergé a toujours abhorré ce genre de foiblesses, et leur a infligé toutes les peines qu'il a été maître de décerner. Les ministres protestans ont conservé ce principe, et même ils l'ont poussé plus loin à certains égards que les prêtres romains, afin de montrer une plus grande pureté de mœurs : car tel est l'éternel objet de l'ambition des dévots rigides, ou des hypocrites de vertu. Ils ont donc été sur ce point excessivement sévères ; ils ont obligé le bras séculier à contraindre les contrevenans à des amendes considérables, dont une partie appliquée à des œuvres pies, retombe dans les mains ecclésiastiques. Ils ont statué que celui ou celle qui succomberoient d'une manière sensible, feroient avant d'être réadmis à la communion des frères de sa croyance, une pénitence publique. Ces mesures iniques avoient multiplié dans l'Allemagne l'infanticide à un degré vraiment affreux ; et comme on a attaché la peine de mort à l'infanticide, il résultoit de chaque évènement de ce genre, un double meurtre, celui de l'enfant par la mère, et celui de la mère par les tribunaux.

Frédéric sentit l'absurde atrocité de cette partie de la législation allemande. Il l'abolit par plusieurs édits. Tout opprobre légal fut ôté pour les filles devenues

Digitized by Google

mères. Elles devoient déclarer leur grossesse, et il y eut des arrangemens pris pour faciliter et l'accouchement et l'entretien de leurs enfans. Il ne fut plus question des peines pécuniaires que ces infortunées étoient auparavant obligées de payer, et qu'on leur arrachoit avec une dureté extrême. Les autres contraventions de cette nature furent taxées suivant leur vrai rapport avec la société. Frédéric a produit ainsi un bien infini. Non-seulement il a corrigé la législation sur un point essentiel; mais comme les idées morales du peuple dépendent infiniment des lois; il a rétabli à cet égard l'ordre naturel dans les idées morales de ses sujets. Que ceux qui ont réfléchi sur les grands rapports de la société apprécient ce bienfait.

Travaux entrepris par Frédéric II, dans les dernières années de son règne, pour donner une législation solide et raisonnable à son peuple.

Mais c'est peu de chose en comparaison de l'action vraiment digne d'un roi législateur et philosophe, qui a illustré les dernières années de son règne. Nous ne saurions trop déplorer que la révolution sublime qui en a été le fruit, ait commencé par une injustice. Mais l'amour de la vérité auquel nous ne saurions résister, parce que nous le regardons comme le sauveur de l'humanité, ne nous permet pas de le dissimuler.

Un évènement de l'année mil sept cent soixante-dix-neuf, fut l'occasion que le roi saisit pour entreprendre une nouvelle et totale réforme de la justice. Voici comment M. Fischer raconte le fait (1).

(1) *Geschichte Friedrichs des 2ten*, tom. 2, pag. 423.

Digitized by Google

» Le seigneur territorial d'un moulin, qu'un meunier » nommé Arnold avoit en ferme, détourna l'eau d'un » canal qui faisoit aller ce moulin. Le meunier en souf- » froit beaucoup, et cependant on vouloit l'obliger à » payer la ferme ordinaire du moulin. Au premier coup- » d'œil, cela sembloit une grande injustice; mais la » chose examinée à fond montroit que le seigneur avoit » droit d'en agir ainsi. Le meunier porta sa plainte » directement au roi; qui n'envisagea la chose que sous » son premier aspect. Il ordonna au tribunal suprême » de l'armée de l'examiner, et celui-ci jugea la plainte » fondée. Le roi étoit alors tourmenté de la goutte, il » avoit de l'humeur; on lui avoit insinué faussement » que le grand chancelier ne pouvant plus suffire lui- » même au travail, abandonnoit tout à son secrétaire. » Aussitôt son amour de la justice s'enflamme: il se » rend à Berlin; il fait venir au château le grand chan- » celier de Furst, et les conseillers du tribunal suprême » qui avoient porté la sentence; là il les accable des » reproches les plus durs sur leur injustice supposée; » le grand chancelier est cassé; les conseillers sont » envoyés en prison; la régence de Custrin, qui avoit » jugé le procès en première instance, subit un sort » pareil, le président, M. de Finkenstein est cassé, » les conseillers sont envoyés à la forteresse. Le roi tint » lui-même le protocole de ce procès, et il s'y trouve » les monumens les plus respectables de son amour » pour la justice, et de sa tendresse pour ses peuples. «

Digitized by Google

Oui, mais les mandataires de l'autorité ont aussi droit à la justice; ils font aussi partie du peuple; et de plus il importe infiniment à la société qu'ils soient respectés : d'abord, pour qu'en effet ils deviennent respectables; ensuite parce que si l'on a le moindre espoir de les incriminer sur des apparences équivoques, ils seront incessamment victimes d'une multitude de machinations et d'intrigues, et le souverain sera sans cesse trompé. Frédéric eut tort, et il le sut; les preuves en furent portées jusque'à l'évidence : il n'eut pas le courage de l'avouer; il persévéra contre sa conscience dans une criante injustice, parce que ces mots trop adroits de la vieille femme du meunier : *Ah ! Sire, ils vous feront changer d'avis*, retentissoient dans son ame inflexible. Tous les liens de la discipline sociale en furent quelque temps relâchés. Les paysans arrivoient en foule pour de prétendus redressemens tout-à-fait insensés; il fallut y mettre ordre par des injonctions sévères. En un mot ce fait, que de lâches panégyristes et de misérables gazetiers ont proclamé en l'Europe, est la plus profonde iniquité du règne de Frédéric. Sans doute la révolution dont elle fut l'occasion fut grande et salutaire. Personne ne lui a payé le tribut d'éloges dont nous allons lui faire hommage; mais il falloit, en rendant justice à cette noble réforme, dénoncer le délit trop méconnu qui lui donna lieu.

Au reste le protocole, que vante M. Fischer, est en effet très-remarquable. » Les tribunaux, y est-il dit, » doivent

Digitized by Google

» doivent savoir que le moindre paysan, et même un » mendiant, sont des hommes aussi bien que sa majesté » le roi, et qu'il faut leur rendre pleine justice. Devant » les tribunaux, tous les hommes doivent être égaux. » Là le paysan est l'égal du prince, et le prince est l'égal » du paysan. Il faut que dans les tribunaux on décide » sans acception de personne, suivant les seules lois de » la justice. Un tribunal qui commet des injustices est » pire qu'une bande de brigands; car, au moins peut- » on se précautionner contre ceux-ci : mais il n'est point » de précaution qui puisse garantir contre des hommes » pervers, qui se couvrent du manteau de la justice » pour satisfaire leurs viles passions. « Le roi ordonne ensuite qu'on termine au plus tôt chaque procès, qu'on ne profane plus le nom de justice par des iniquités, et recommande encore, dans les termes les plus forts, la plus inflexible impartialité.

A cette époque, M. de Carmer, alors chef des tribunaux en Silésie, fut nommé grand chancelier, et Frédéric le chargea de cette réforme dans l'administration de la justice. L'ordre du cabinet, du quatorze avril mil sept cent quatre-vingt, qui en contient le commandement, est plein d'excellentes vues. Le roi recommande le choix des juges; il veut que ses tribunaux ne soient remplis que d'hommes habiles et d'une probité reconnue; que des inspections fréquentes et des listes annuelles envoyées par les présidens et les directeurs, constatent la conduite des magistrats. » Car, dit le roi, il ne suffit pas

Digitized by Google

» qu'un officier de justice se garde d'une corruption » grossière; il faut que, dans tous les actes de son mi- » nistère, il ne montre pas la moindre passion, et qu'il » évite toute apparence de partialité. Un homme sans » principes et sans mœurs oublie aisément ses devoirs, « et il ne faut absolument pas souffrir de tels sujets dans » les tribunaux. Ne balancez pas un moment à casser ces » officiers indignes; que ni famille, ni quelque considé- » ration que ce soit ne vous arrêtent à cet égard; ne » vous laissez pas même fléchir quand ils seroient doués » d'une grande capacité. Convaincus ainsi de la probité » des officiers de nos tribunaux, nous leur rendrons de » notre côté toute la justice imaginable; nous les hono- » rerons, nous les récompenserons suivant leur mérite; » mais nous ne connoissons pas de peine trop forte » pour être infligée à des gens capables d'oublier leur » devoir au point d'abuser de leur charge, destinée à la » défense de l'innocence et au maintien de la justice, » pour opprimer l'une et détruire l'autre. «

Le roi ordonne que les procès soient purgés de formalités superflues, et terminés dans une année. » Il est » contraire, dit-il, à la nature des choses, que le juge » n'entende pas les plaintes des parties, et qu'elles soient » uniquement portées devant lui par des avocats mer- » cenaires, qui ont le plus grand intérêt à la multiplica- » tion et à la prolongation des procès. Lorsque le juge » ne reçoit les actes qu'après que les avocats ont obscurci » ou mutilé le fait par leurs écrits, il est tout simple

Digitized by Google

» que celui qui prononce la sentence manque le vrai
» point de vue, qu'il statue sur des preuves tronquées,
» et qu'obligé de suivre la fausse route qui lui est mar-
» quée, il porte à la fin, souvent contre sa propre
» conviction, une sentence manifestement injuste. Je
» ne saurois croire qu'aucun sage législateur de l'anti-
» quité, ait jamais prescrit un ordre de procès aussi
» peu naturel, et j'imagine plutôt que c'est le fruit de
» la barbarie des temps postérieurs et de la paresse des
» juges. A l'égard des Romains, les magistrats devoient
» rechercher le fait avant d'entendre les avocats que les
» parties avoient choisis, et de prononcer la sentence;
» et s'il est vrai que les lois papales ordonnent expressé-
» ment que les juges rechercheront d'abord le fait, et
» que les avocats ne feront que défendre le droit des
» parties, on voit bien que mon opinion est assez
» fondée. «

On ne peut pas douter que l'écrit dont nous venons de transcrire des fragmens, et qui porte avec lui tant de caractères de bonne-foi, et d'une forte conviction, ne soit de Frédéric; et certes, il faut en convenir, c'est un être extraordinaire que le roi qui écrit de telles lettres à ses ministres. Il ordonna encore, et c'est le troisième point de l'ordre du quatorze avril mil sept cent quatre-vingt, que les lois, qui avoient été jusqu'alors vagues, éparses et ambiguës, fussent recueillies avec la plus grande précision et la clarté la plus limpide.

Digitized by Google

Nouvel ordre judiciaire introduit.

Frédéric-Guillaume avoit déjà montré une forte haine aux gens de lois; il leur imputoit la longueur et la multiplicité des procès. Frédéric II avoit dès long-temps aboli les procureurs; il finit par en faire autant des avocats. Dans le nouvel ordre judiciaire, dès qu'un individu a une plainte à former, il va l'annoncer au tribunal; celui-ci désigne alors un de ses membres pour instruire la cause. A chaque tribunal sont attachés des légistes sous le nom de conseillers d'assistance: ils remplacent les anciens avocats, et ont un salaire fixe. Le produit de leurs travaux est mis dans un fonds qu'administre l'état; ils en reçoivent leurs appointemens: ils ont en outre une rétribution proportionnée à la grandeur et à la complication de l'affaire qu'ils traitent, et aux peines qu'ils s'y donnent. Le demandeur, avec un des conseillers d'assistance, va, muni de toutes ses preuves, devant le membre désigné du tribunal, qu'on appelle *le Décernant*; celui-ci en examine la validité, tire de la partie toutes les notions nécessaires pour éclaircir le procès, et lui détaille les raisons pour et contre sa prétention; ensuite le même décernant fait connoître au défendeur la plainte formée contre lui, et les preuves qui l'appuient. On donne à ce dernier un autre conseiller d'assistance, avec lequel il comparoît devant le même décernant, muni de toutes les preuves sur lesquelles il fonde sa défense; on lui fait voir également le fort et le foible de son affaire: alors il est obligé de déclarer s'il veut l'abandonner ou la

Digitized by Google

soutenir. S'il prend le dernier parti, il fixe un terme auquel les deux adversaires comparoissent ensemble, et où le juge s'abouche avec eux et leurs conseils pour instruire l'affaire plus à fonds.

S'il survient, par la faute d'une des parties, quelque retard dans le procès, c'est à elle seule à en supporter les frais. Si elle a retenu à dessein, pour prolonger la contestation et pour obscurcir la vérité, certaines circonstances ou preuves, et si elle ne les montre qu'au terme fixé pour l'instruction du procès, non-seulement elle est condamnée à tous les frais, mais en outre à vingt, cinquante, cent écus d'amende, et même davantage, ou dans le cas d'insolvabilité, à un emprisonnement proportionné, sans acception de personne.

Dans la suite de l'instruction, le juge député rappelle aux deux parties leurs allégations respectives, et les débat jusqu'à ce que les points sur lesquels elles sont d'accord, ou ceux sur lesquels elles sont contraires en fait, soient bien constatés. Le juge et les parties ne sont plus, comme autrefois, restraints à un certain nombre de propositions; au contraire, le juge peut et doit continuer l'examen jusqu'à ce qu'il soit parfaitement instruit. Les conseillers d'assistance doivent veiller au procédé du juge député, pour qu'il ne se fasse rien au détriment de la vérité et de leurs parties: ensuite ce juge détermine, à l'aide des conseillers et des

Digitized by Google

parties (1), quelles circonstances indécises sont importantes dans l'affaire, et restent à prouver : les deux parties peuvent et doivent énoncer fidèlement tous leurs moyens, sans qu'il y ait à débattre dans aucune période du procès, quel est le demandeur, quel est le défendeur ; laquelle des deux parties affirme ou nie ; si l'une des deux a un préjugé de droit en sa faveur ; si, suivant les ordonnances antérieures, c'étoit à l'une ou à l'autre à prouver. Les déclarations de preuves ne doivent nuire à aucune d'entre elles ; aucune ne doit perdre pour cela les bénéfices de la loi (*beneficia legis*) auxquels elle a droit de prétendre ; et l'on n'en doit juger aucune sur une preuve suspecte ou insuffisante, seulement parce qu'elle l'a fournie au juge, ou même parce qu'elle s'est fondée sur ce mauvais argument. Jamais on ne doit rejeter une preuve décisive, parce qu'elle n'aura pas été indiquée ou fournie dans le terme fixé. En un mot,

(1) Il faut noter que d'abord on avoit exigé la présence continuelle des parties, et qu'il n'y avoit qu'un petit nombre de cas, comme maladie, office ne comportant point d'absence, etc. qui dispensassent d'assister en personne à l'instruction du procès. Mais on fit sentir que cette gêne étoit grande. On statua donc que le conseiller d'assistance, ou l'expert en lois, que les parties pouvoient amener avec elles, comparoîtroient à leur place si elles le désiroient. Ce changement ne dépend absolument que de la volonté de chacune des parties. Nous tirons ce fait de la *Berlinsche Monaths-schrift*, ann. 1784, n°s 3, 4 et 6 ; on y trouve deux petits écrits sur la réforme de la justice dans la monarchie prussienne, où les avantages de cette réforme sont agréablement et sainement déduits.

Digitized by Google

on doit juger à l'avenir toujours sur le fonds de la chose, et jamais sur la forme.

Cela seul coupe court à une infinité de procès accessoires, d'interlocutoires, etc.; tandis qu'autrefois on plaidoit des années sur des incidens. On ne souffre plus de débats collatéraux sur la qualité, l'admissibilité ou le rapport de tel ou tel moyen; mais on veut que la question capitale soit instruite de façon que les incidens soient examinés et décidés en même-temps, et que la sentence prononce sur le tout. Les juges ont le droit d'exiger l'extradition d'une preuve quelconque du demandeur comme du défendeur, et même d'un tiers nullement impliqué dans le procès.

Nombre des sermens à prêter diminué.

Autrefois on y multiplioit les sermens : il est ordonné aujourd'hui qu'on tentera, auparavant de l'exiger, tous les autres moyens de découvrir la vérité. On ne doit le faire prêter aux témoins qu'après la déposition; afin que s'il en est qui ne déposent rien d'important, les parties soient plutôt disposées à les en dispenser. On ne doit pas prêter les sermens au milieu du tumulte des plaideurs, mais dans un appartement séparé, en présence seulement des personnes requises, avec silence et recueillement.

Le juge député, après avoir instruit le procès, doit expliquer et déclarer aux parties la situation de l'affaire, leur montrer quel tour elle prendra vraisemblablement, et leur indiquer des propositions d'accommodement équitables. Ce n'est au reste que dans les cas douteux

Digitized by Google

qu'on doit tenter d'accommoder les parties ; mais jamais en les pressant d'y consentir contre leur droit exprès, ou par le sacrifice de prétentions justes, ni sur-tout sans leur avoir expliqué la nature de leurs titres. Mais si, dans ces cas, une partie refuse l'accommodement, et que la sentence ne lui accorde que ce que l'autre lui offroit, elle est condamnée aux dépens.

Tels sont en masse les principaux traits de l'ordre judiciaire établi par le feu roi en mil sept cent quatre-vingt (1). Il a fait imprimer, et non publier, sur ce sujet, une loi fort étendue, qui doit former le premier livre du code frédéricien. Ce livre aura six parties (2). Il ne faut pourtant pas le confondre avec le code même, dont nous allons parler. Celui-ci contient les lois, et n'est encore qu'un projet ; l'autre renferme l'ordre de la procédure, et a reçu sanction et force de loi du gouvernement. Les principes généraux que nous venons d'exposer y sont appliqués à toutes les espèces de procès. C'est une singularité que la partie qui a reçu

(1) Nous avons analysé ces détails de deux ouvrages, où ces objets nous ont paru éclaircis d'une manière satisfaisante. Ce sont : *Ueber einige gegenstaende aus der Preussischen geschichte und verfassung von Stuckert*, 1786, n°. 4, p. 93 ; et *Brief wechsel ueber die neue justiz reform Berlin*, 1780. Ceux qui voudront plus de détails à cet égard, trouveront, dans ce dernier livre, deux modèles de procès instruits selon cette méthode.

(2) Dans un rescrit au tribunal suprême, il est dit qu'on lui envoie cinquante exemplaires de la troisième et quatrième partie.

fore

Digitized by Google

force de loi n'ait pas été distribuée au public (1) comme le code même, qui n'est encore qu'un projet. S'il est bon d'exposer celui-ci à la censure publique, n'importe-t-il donc pas que l'autre soit connu et scruté dans tous ses détails? Quoi qu'il en soit, la cinquième et la sixième partie de ce premier livre, qui devoient traiter de l'objet si important de l'ordre de la procédure dans les procès criminels, n'avoient pas encore paru en mil sept cent quatre-vingt-six (2).

Beaucoup de réclamations se sont élevées sur le nouvel ordre introduit dans les procès civils. On a dit qu'il mettoit les parties absolument au pouvoir des juges, et nommément de celui nommé pour instruire le procès. Mais il n'est pas seul; il n'ose rien faire qu'en présence des conseillers d'assistance, et de leur aveu. N'étoit-on pas autrefois entre les mains d'un avocat, d'un procureur, puis entre celles d'un juge? Eh bien! à présent on n'est à la merci que de celui-ci. Dès qu'une affaire doit être jugée, ne faut-il donc pas qu'on la remette à quelqu'un? — Mais autrefois

(1) Elle n'a pas non plus été insérée dans la grande collection des lois, où l'on ne trouve que les édits n°s 21 et 33 de 1780, dans lesquels les principes de cet ordre judiciaire sont expliqués en général, mais sans aucun des détails de ce premier livre du code dont nous parlons.

(2) Nous en avons la preuve dans une note relative au code criminel, que nous citerons ci-après, et qui nous montre que ce genre d'instruction devoit y être traité.

Digitized by Google

elle étoit entre les mains du tribunal ? — Pas plus qu'à présent ; l'usage de plaider de vive voix est aboli dans tous les tribunaux de l'Allemagne, et nous croyons que c'est avec raison. Le talent de la parole, ce don si précieux, dont les anciens firent une divinité, peut sans doute produire le plus grand effet sur les hommes assemblés ; et cela même suffit pour l'exclure des tribunaux, où l'on ne doit parler qu'à l'esprit du juge, et nullement à son ame. D'ailleurs on peut difficilement suivre un discours prononcé, assez pour y asseoir un jugement important. Si le discours est long, l'attention se perd chez la plupart des hommes : s'il est véhément ou insidieux, le danger est plus grand encore ; l'attention est distraite, divisée, séduite. Ces inconvéniens n'existent plus dès qu'on plaide par écrit. Nous savons que cet usage ne seroit pas sans danger, dans les pays où l'on est obligé d'opposer souvent aux intrigues judiciaires, à la mauvaise volonté des corps, la puissance de l'opinion publique. Mais en Allemagne, où l'usage honteux d'aller voir, solliciter, instruire, remercier ses juges, est inconnu ; en Allemagne, où les plaideurs ne savent pas même quels sont leurs juges, où l'avocat ne les voit qu'au tribunal, où il ne leur parle que par ses écrits, attendant le jugement en silence, cette nécessité n'existe pas, et la plaidoirie écrite nous paroît la plus convenable.

A la vérité, comme rien d'humain n'est sans inconvénient, il en est un en ceci. Tous les juges ne sau-

Digitized by Google

roient lire et étudier chaque acte des procès. On nomme donc un rapporteur, et communément un vérificateur du rapport, ou corapporteur. Ces officiers font le résumé des preuves et des raisons pour et contre, et c'est sur ce résumé que les juges prononcent. Voilà la méthode ordinaire ; nous demandons si elle ne met pas autant et plus entre les mains du rapporteur que les nouveaux rites prussiens dans celle du juge député. *Empêcher tous les abus en matière judiciaire*, dit très-bien à ce sujet M. Fischer, *ce sera une chose impossible tant que les hommes seront hommes, et qu'il faudra prendre des hommes pour juges.* Mais, certainement, le nouveau système prussien doit diminuer infiniment le nombre des procès. L'auteur du livre intitulé *briefwechsel ueber die neue justitz reform*, fait, à cet égard, une très-bonne observation (1).

» En classant, dit-il, la somme des procès pendans » durant une année devant un tribunal, si l'on ôte le » très-grand nombre d'actions pour dettes ou lettres-» de-change, celles pour injures et autres plaintes de » peu d'importance ; si l'on met ensuite à part les » litiges où il ne s'agit que d'une question de droit ; » on verra que de cent procès il n'y en aura pas dix » qui dépendent d'un fait vraiment compliqué et dif-» ficile à constater ; de ces dix, il n'y en a certaine-» ment pas cinq où la complication réside dans le fait

(1) Pag. 8 et suiv.

Digitized by Google

» même, et non dans la façon absurde dont on le » présentoit, et dont on le recherchoit autrefois. Qu'il » y ait, dans chaque tribunal, seulement deux » hommes vraiment doués de sagacité et de jugement » (il faudroit que l'on connût mal nos tribunaux et la » manière dont les membres en sont préparés, exa- » minés et formés avant de les y placer, pour douter » qu'il n'y eût dans chacun plusieurs de ces hommes); » alors le président du collége, de qui dépend le choix » des juges députés pour l'instruction dans chaque » cause, et dont l'étude principale doit être de con- » noître les personnes à ses ordres, n'aura qu'à dé- » signer, pour chaque procès, l'homme auquel il » convient. Nous pourrons être tranquilles sur la » crainte qu'une cause ne se gâte par l'impéritie de » celui qui la conduira. «

Un grand argument en faveur du nouvel ordre de la procédure, selon nous du moins, qui n'avons aucune des lumières nécessaires pour en être juges compétens, c'est qu'il soit l'ouvrage de l'homme ou des hommes qui ont rédigé le projet du code dont nous allons esquisser le plan et les principaux traits; une analyse plus détaillée n'étant pas convenable ici, puisque ce code n'est pas complet, et qu'il n'a pas reçu force de loi. Voici la détermination que Frédéric avoit prise à cet égard.

Projet du code. D'abord on devoit rédiger un code général, et en

Digitized by Google

outre un particulier pour chaque province, relativement à la diversité de leurs constitutions.

Le code général a été commencé ; trois volumes en sont sous nos yeux. Nous l'avons dit ailleurs ; c'est sincèrement, c'est avec un noble courage et une modestie digne d'admiration, que l'on a voulu lui donner toute la perfection que comportent les ouvrages humains. On invita les gens de lettres de toutes les nations à faire leurs observations sur ce projet. » Ce livre, » dit M. de Carmer, concerne un des intérêts les plus » importans du public ; il est donc juste de rassembler les voix sur sa rédaction. Il est d'ailleurs, parmi » les étrangers, des hommes d'un très-grand mérite, » versés dans l'étude de la législation, auxquels je ne » saurois m'adresser directement, et des lumières desquels je désirerois profiter. En présentant donc à sa » majesté la première partie de mon travail, j'ai proposé qu'il me fût permis de communiquer d'abord » tout l'ouvrage, sous la forme d'un projet, au public, » et de rassembler les observations et les critiques » dont il voudroit me faire part. Sa majesté a trouvé » cette proposition conforme à sa sagesse et à ses soins » paternels pour le bien de ses sujets. C'est donc » avec l'approbation expresse du roi mon maître, que » je remets ce projet d'un code général des états de » la monarchie prussienne entre les mains du public, » invitant et pressant tous les membres de la république des lettres, tant régnicoles qu'étrangers, de

Digitized by Google

» lui faire subir un examen sincère, rigoureux, et en-
» tièrement libre. «

Voilà, sans doute, un grand et sublime exemple ! Le terme fixé pour l'admission des observations au concours étoit peut-être trop court : six mois après la publication du projet du code ! Mais ce n'est que pour recevoir une rétribution modique qu'il n'est plus temps de concourir ; et ceux qu'une telle perspective peut seule animer, ne sont pas les hommes dont l'espèce humaine doit attendre sa restauration. Pour les autres, le concours est encore ouvert, et le plus beau des prix, l'honneur d'être utile, peut toujours s'acquérir. On désire sur-tout que les philosophes tournent leur attention sur les points suivans : » Si dans les changemens
» apportés aux anciennes lois, on a la raison de son
» côté ; s'il en est de même dans les règlemens faits,
» soit pour sauver les antinomies du droit romain,
» soit pour remplir les lacunes qui s'y trouvent, soit
» pour fixer certains rapports nés dans des temps
» postérieurs, et si tous les règlemens sont conformes
» à la nature des choses, à l'équité et au bien de la
» société ; si l'on n'a oublié aucune des matières qui
» doivent se trouver dans un code général, et si tout
» y est traité de manière que les citoyens et le juge
» puissent trouver infailliblement dans les préceptes
» généraux et particuliers qu'il contient, des raisons
» suffisamment déterminantes pour la conduite de l'un

Digitized by Google

» ou pour les décisions de l'autre; si ce projet a dans » son exposition la clarté et la précision nécessaires. «

Ce n'est point ici le lieu, quand nous aurions la présomption de prétendre à juger un tel ouvrage, de donner notre avis sur l'ensemble et sur les parties de ce code; mais nous osons assurer qu'à en juger par les trois premiers volumes, il n'a paru jusqu'ici, chez aucune nation, un recueil de lois aussi complet, aussi rempli d'humanité, de vues philosophiques, de résultats neufs et profonds. Les lois y sont en général très-claires, très-précises, exprimées en peu de mots, mais nettement, sans ambiguité, et, ce qui est la perfection en ce genre, de manière à rassembler une foule de conséquences sous un seul point de vue. Nous disons, *en général:* trois volumes formant treize cents pages, sur des matières si excessivement combinées et compliquées, ne sauroient être exempts d'erreurs. On en a relevé plusieurs, et M. de Carmer a couronné et publié plusieurs des critiques qui lui ont été adressées. On sent aisément qu'avec une constitution pleine de défauts et de vices, il est absolument impossible de former un code parfait: mais, tel qu'il est, ce code a pris une avance d'un siècle sur l'âge où nous vivons; les principes législatifs de tous les autres pays de l'Europe quelconques n'en approchent pas; et nous osons espérer qu'il avancera infiniment les lumières de ce genre, pour peu que les autres pays soient

Digitized by Google

capables de quelque émulation. Ce sera encore-là un des bienfaits de Frédéric le Grand.

Plan de trois volumes du code actuellement publié.

Après une introduction qui traite des lois en général, et des principes universels du droit, vient la première partie, dont l'objet est le droit des personnes suivant leurs rapports dans la société. Le premier titre traite des droits et des devoirs de l'état de famille, et contient les lois relatives aux matières matrimoniales; le second discute le droit paternel; le troisième parle des droits et des devoirs des autres membres de la famille; le quatrième, des droits de famille en sens collectif; le cinquième, des droits et des devoirs des maîtres et des domestiques.

Le second volume traite des droits et des devoirs des divers ordres de l'état. Premier titre, *des Sociétés, Corps ou Ordres pris en général.* Second titre, *de l'Ordre des Paysans.* Troisième, *de l'Ordre des Bourgeois.* Là se trouvent toutes les lois relatives au trafic et au commerce. Quatrième, *de la Noblesse;* cinquième, *des Stipendiés de l'État, soit civils, soit militaires;* sixième, *des Sociétés religieuses.* Septième, *des Écoles, Colléges et Universités.*

Le troisième volume traite des droits et des devoirs de l'état envers les citoyens et les régnicoles. Premier titre, *de l'Etat en général.* Second, *des Revenus de l'Etat et des Droits fiscaux.* Troisième, *des Droits régaliens de l'État sur les grands chemins, rivières, canaux, ports*

Digitized by Google

ports et côtes. Quatrième, *des choses qui n'ont point de possesseur déterminé.* Cinquième, *des droits et des devoirs de l'État, relativement à la protection des sujets.* Sixième, *et en particulier de ceux qui sont en tutelle.* Septième, *des instituts de charité.* Huitième, *des crimes, soit pour les prévenir ou pour les punir.*

On voit que les parties publiées du code, ne discutent que le droit personnel; le droit réel n'y est point encore développé, non plus que l'importante partie de la législation testamentaire.

Nous n'osons pas espérer que les grands principes y soient consacrés: ils n'ont été adoptés jusqu'ici dans aucun pays de l'Europe; et le code dont nous parlons, annonce sur-tout une rédaction des lois qui subsistent dans la monarchie prussienne. A la vérité, il est dit que toutes celles dont il ne sera pas fait mention dans le code général, non plus que dans les codes particuliers des provinces, seront regardées comme abrogées, bien plus encore celles qui seront contredites par les lois nouvelles. Mais l'un des principes que nous avons en vue n'ayant point été mis en exécution dans la législation matrimoniale, nous ne pouvons pas nous attendre à trouver l'autre dans la législation testamentaire.

Deux points capitaux à réformer dans la législation civile.

Les deux points capitaux sur lesquels il seroit fort important, selon nous, que les législations adoptassent des principes diamétralement différens de ce qui existe, sont les dots et les testamens. Si l'on statuoit que les femmes

Digitized by Google

n'hériteront jamais, que les filles ne pourront recevoir légalement aucune dot, et que nul citoyen n'aura, de quelque façon que ce soit, le droit de tester, mais que le bien qu'il laissera après sa mort sera toujours dévolu au plus proche héritier naturel, il nous est évident que d'un côté, l'on opéreroit la révolution la plus utile dans les mœurs; et de l'autre, que les guerres juridiques des hommes, qui causent une si énorme déperdition de forces, de temps et d'argent, diminueroient infiniment.

La première loi, en égalisant la fortune des épouses, feroit toujours choisir parmi les femmes que l'on pourroit espérer d'obtenir, celle qui auroit le plus de mérite et d'agrémens. Cette loi embelliroit prodigieusement l'espèce humaine au physique et au moral. Les dots sont si préjudiciables à l'ordre, compliquent tellement l'harmonie sociale, augmentent si excessivement le luxe des femmes, dans un âge où tout les sollicite à une grande dépense et à ses conséquences les plus fatales; une longue expérience a si bien prouvé que les femmes sans fortune sont seules des épouses fidèles, de tendres mères, d'habiles économes, et que les exemples contraires sont des prodiges; il est si évident que, suivant nos rapports avec la nature et la société, le mari forme et soutient la famille, et que c'est à lui qu'il importe de fournir les moyens d'obtenir le but auquel le mariage est destiné; les filles, étrangères en quelque sorte à leur famille, ou pouvant le devenir à chaque moment, n'y ont si naturellement droit qu'à la susten-

Digitized by Google

tation et à l'éducation, jusqu'à ce que se mariant, elles cessent d'en faire partie, et que tout rentre ainsi dans le juste équilibre, puisqu'elles trouvent leur part dans celle de leur mari, qui n'avoit rien à partager avec ses sœurs ; en un mot, les considérations qui invitent à cette loi, sont si nombreuses, si importantes, si décisives, qu'il est inconcevable qu'aucun législateur ne l'ait promulguée.

La loi qui priveroit les citoyens du droit de tester, seroit, quoi qu'on en ait pu dire, rigoureusement et parfaitement juste ; puisqu'on ne peut pas disposer des propriétés qu'on n'a plus ; puisque le droit à l'hérédité est acquis par une donation tacite, et que la succession des enfans à la propriété de leur père, et au défaut des enfans, la succession des plus proches à leur parent est ordonnée par les lois immuables de la nature ; puisqu'enfin le droit d'aînesse, reste barbare d'un préjugé barbare, est la source de plusieurs lois injustes, et cause des dommages très-réels à la société, ne fût-ce qu'en augmentant sans nécessité l'inégalité des richesses. Il est évident que cette loi couperoit court à une infinité de procès ; car la moitié des litiges importans roule sur des testamens et des legs. Et qu'on ne dise pas que la défense de tester décourageroit l'activité et l'industrie (1) ! N'est-il donc pas

(1) C'est le seul argument qu'emploie contre la défense de tester, l'auteur des *Principes de la législation universelle*, qui a d'ailleurs aperçu et déduit la plupart de ces considérations.

Digitized by Google

une foule d'occasions où un homme ne peut point tester à son gré, sans que son industrie en soit arrêtée? Les fidéi-commis et les substitutions n'en sont-ils pas des exemples journaliers? C'est en général l'amour de nous-mêmes ou celui des personnes auxquelles notre bien seroit dévolu *ab intestat* comme en testant, qui aiguise notre activité, et nous donne le désir d'amasser. Nous n'aimons que d'amitié tous autres que notre femme, nos enfans, nos frères, nos sœurs; et les hommes assez susceptibles du noble sentiment de l'amitié pour désirer de laisser tout leur bien à leur ami, ne sont pas assez épris des richesses pour qu'on puisse craindre qu'en prohibant la faculté de tester, on amortît leur industrie, ou qu'on diminuât sensiblement le nombre des capitaux qui s'amassent dans un pays. Non, non, des motifs si éloignés ne sont pas ce qui meut le monde.

Nous noterons maintenant quelques passages particuliers du projet du code, soit pour montrer les grands progrès qu'a fait la saine raison sous le régne de Frédéric, soit pour indiquer quelques-uns de ceux qu'elle auroit à faire encore. On n'exigera de nous sans doute que des aperçus; autrement il nous faudroit écrire des volumes.

Concubinage légal.

Une des innovations les plus remarquables et les plus philosophiques de ce nouveau code, est contenue dans la section neuvième du premier titre: c'est la fixation légale du concubinage. Comme dans les aberra-

Digitized by Google

tions importantes des idées reçues, le respectable auteur du projet du code a toujours mis en note la raison de la loi, nous rapporterons ici celle qui motive cette grande innovation (1).

» Le luxe, qui croît de jour en jour, est sans doute la » principale raison de l'état célibataire, lequel se répand » de plus en plus dans les classes supérieures de la » nation. Une certaine aisance fondée sur des préjugés » dominans, qu'on tenteroit en vain de combattre par » des loix prohibitives et somptuaires, oblige des » personnes nobles et autres placées dans un rang » élevé, à faire une dépense souvent peu propor- » tionnée à leur fortune ou aux revenus de leurs » charges : cette dépense se double, se triple, se » quadruple, lorsqu'ils se marient, et qu'ils engendrent » des enfans légitimes ; l'impossibilité d'entretenir leur » épouse et leurs enfans selon leur état, les empêche » de se marier, et les oblige, ou d'étouffer le cri de la » nature, ou de le satisfaire avec de viles personnes » vénales, ou de troubler la paix des familles, ou, » ce qui est bien le moindre mal, d'entretenir une » maîtresse.

» Mais l'expérience prouve combien des liaisons » de cette dernière espèce sont peu propres à dédom- » mager l'état du grand nombre d'hommes qui se vouent » au célibat.

---

(1) *Entwurf zum allgem. gesetz buch*, tom. 1, p. 128.

Digitized by Google

» L'opinion générale du peuple, qui ne fait aucune » différence entre une maîtresse et une fille publique, » et la dissolution absolument arbitraire de ces liaisons, » ravalent ce qu'on nomme des maîtresses, non-seu- » lement aux yeux d'autrui, mais aux leurs propres, » et avilissent par conséquent si fort leurs sentimens » et leur caractère, qu'on ne sauroit en attendre ni le » goût, ni la capacité de satisfaire aux devoirs de » femme et de mère : ce même défaut réciproque d'es- » time, et l'incertitude de la paternité à l'égard des » enfans nés d'un lien aussi légèrement dissous que » formé, fait naître dans les pères de la froideur et de » l'insouciance pour l'éducation des enfans. Donc les » maîtresses, telles qu'elles sont d'usage de nos jours, » non-seulement ne donnent point une population » utile à l'état, mais d'ordinaire même, elles y nuisent » essentiellement.

» Il a donc fallu penser à un autre moyen de s'oppo- » ser à la vie célibataire provenant du luxe ; et l'on a » cru que le meilleur étoit le concubinage, connu chez » les anciens Romains, et même chez nos ancêtres » les Germains, sous le nom de *mariage du côté gauche.* » (Heuradt zur linken Hand).

» Mais on ne l'a permis que comme exception à la » règle, et seulement dans le cas où il y a des raisons » décisives, ou du moins dignes d'indulgence, qui » empêchent un homme de contracter un mariage entiè- » rement légal. Car il n'est pas douteux que ceux-ci ne

Digitized by Google

» soient infiniment préférables aux mariages du côté » gauche, soit relativement aux principes de morale » et aux mœurs, soit par rapport à la prospérité de » l'état. «

Nous savons tout ce qu'on peut dire contre un tel arrangement ; et la plus forte objection, selon nous, c'est que la nature de l'homme est telle qu'il se ploie à la nécessité : ainsi, en ne laissant aucun milieu entre le vrai mariage et le libertinage, il y aura quelques vrais mariages de plus, mais aussi le nombre des libertins sera infiniment plus grand.

En général, il faut considérer l'ensemble des choses de ce monde, et prononcer ensuite sur les lois, d'après la combinaison des circonstances locales, et des élemens constitutionnels.

Vous avez une noblesse à qui vous voulez laisser tout son orgueil ; elle ne doit donc pas se mésallier. Vous avez une foule de stipendiés militaires ou civils (1); vous leur donnez de grands titres et peu d'argent. Ces stipendiés restent célibataires, et deviennent des libertins qui introduisent de grands désordres dans la société : voilà les maux auxquels il faut remédier ; et cet état de choses donné, il est impossible de ne pas reconnoître la sagesse des principes développés dans le code.

(1) Dans plusieurs états, il y a des fonds publics où l'on peut acheter des rentes viagères. On doit ranger ces viagéristes parmi les stipendiés, et ce que nous disons de ceux-ci doit s'appliquer aux autres.

Digitized by Google

A présent, si l'amour invite deux cœurs que les conditions séparent, la fille peut se livrer sans se prostituer ; un père peut y consentir sans se deshonorer ; un homme enchaîné à un haut rang peut éprouver le bonheur de vivre uni à celle qu'il aime. Des officiers (1) et d'autres individus dont les places exigent certaines convenances, sans leur donner de quoi y satisfaire, au lieu de vivre avec des créatures que leur honte avilit, et que leur avilissement rend vicieuses, ou de s'abandonner à la crapule la plus flétrissante, peuvent s'unir avec une personne choisie, en lui laissant l'honneur, et par conséquent les mœurs.

C'est d'ailleurs un immense avantage que d'ôter, par cette heureuse innovation, d'entre les mains du clergé une des grandes branches de la puissance politique, celle du mariage, qu'il a entièrement corrompue. Ce contrat civil a été dénaturé, le jour où il est devenu un objet de religion : il a donné lieu à une grande corruption des mœurs, par les moyens mêmes imaginés pour augmenter la sainteté de cette union.

C'est un autre arrangement très-sage, de n'avoir pas donné à ce lien inégal, le nom de concubinage, mais celui de *mariage du côté gauche ;* car les hommes sont

(1) C'est une singularité que les militaires ne soient pas nommés dans la loi du code qui statue la légalité du concubinage. Ce sont pourtant eux qui sont le plus dans le cas d'en user, et qui ont le plus de maîtresses en Prusse. Les sous-entend-on sous la dénomination de nobles, ou bien fera-ton un code militaire à part ?

trop

Digitized by Google

trop sujets à se laisser mener par des mots, pour que celui de concubinage, qui a une acception vile, n'eût pas exercé une influence pernicieuse.

Il nous est impossible de rapporter ici tous les détails de cette institution ; mais une grande sagesse a dicté le titre dont elle est l'objet. Nous ferons remarquer seulement que dans le paragraphe dix-huit de la section sur les conditions nécessaires au mariage légal, où il est dit que les personnes nobles ne sauroient contracter de mariage légal avec des paysannes, ou des femmes des basses classes de la bourgeoisie, le rédacteur du code a cru devoir excuser l'absurdité de cette loi, par une note où il dit que ce précepte et les suivans sont pris d'une loi générale déja subsistante.

Nous trouvons dans la section qui traite des droits des parens sur les enfans, le projet d'une loi qui statue qu'une mère bien portante ne peut pas se dispenser de nourrir elle-même son enfant, mais que si le père juge à propos qu'elle ne nourrisse pas, elle est obligée d'acquiescer à sa volonté (1). Cette loi n'influera pas beaucoup en soi sur l'allaitement des enfans, parce que les parens se concilieront le plus souvent sur cet objet ; mais la sanction d'un devoir si sacré par la déclaration du législateur, produira toujours un effet très-moral, et les femmes en hésiteront davantage à sacrifier la nature à leur vanité.

(1) Tom. 1, p. 165, §. 35, 36.

Digitized by Google

Toute tache légale sur les enfans nés d'un commerce absolument illégitime est entièrement abolie ; cependant on accorde encore (1), quand l'enfant ou les parens le requièrent, un acte de légitimation dans les régences de chaque province ; parce qu'il est des pays voisins qui suivent des principes différens, et où un acte de ce genre peut devenir nécessaire au bien-être et à l'établissement d'un tel enfant.

Condition des paysans serfs.

On trouve à la tête de la section qui traite de l'ordre des paysans (2), cette note remarquable : » Il n'y a » peut-être point de matière dans toute la législation, où » il soit plus difficile d'établir des principes fixes, que » les rapports entre le serf et son seigneur. Les différences les plus frappantes existent à cet égard, non-» seulement dans les diverses provinces de la monarchie prussienne, mais souvent dans les districts de » la même province. L'origine variable du premier » lien entre le serf et son seigneur, qui dans tel endroit » a été formé par contrat, par une paisible colonisation, » et dans tel autre plus fortement resserré par le droit » et la puissance du vainqueur ; les usages et les méthodes » si diversifiées de la culture, et même l'esprit et le » caractère différent des habitans de tant de provinces » éloignées ; l'inégalité du degré de civilisation auquel » ils sont parvenus dans un lieu plutôt que dans l'autre ;

(1) Tome 1, pag. 237.

(2) Volume 2, deuxième titre, section troisième.

Digitized by Google

» toutes ces causes ont dû nécessairement produire de
» grandes différences dans les rapports de ces deux
» classes de citoyens. Le but de la nouvelle législation
» ne sauroit être d'abolir entièrement ces différences,
» de mettre sur un pied absolument égal le paysan
» de la Prusse occidentale, avec celui du pays de
» Magdebourg et de Clèves, et de trancher ainsi d'un
» seul coup le nœud-gordien. On n'auroit pu le faire
» sans violer des droits justement acquis, et qui doivent
» être sacrés à l'état, sans ébranler les constitutions, et
» sans causer les troubles les plus violens dans le bien-
» être des deux classes, plus étroitement unies d'un
» lien réciproque qu'on ne le croit communément.
» Une opération si violente est d'autant moins néces-
« saire, que la législation a déja eu soin d'abolir, dans
» les états prussiens, l'esclavage et une servitude trop
» grande, avec leurs conséquences deshonorantes pour
» la nature humaine ; de statuer que les serfs pour-
» ront posséder et acquérir des propriétés personnelles,
» ainsi que tous les autres citoyens, et de les protéger
» par les lois et les magistrats contre qui que ce soit,
» et même contre leurs seigneurs. Cela posé, la fixation
» sociale des droits et des devoirs envers les seigneurs
» et leurs serfs, doit être laissée aux codes particu-
» liers des provinces. Le code général doit se con-
» tenter de donner à ceux-ci un fil à suivre dans ce
» labyrinthe, de déterminer les principes généraux
» qui découlent de la nature de la chose, et qui con-

Digitized by Google

» cernent tous les sujets de la monarchie prussienne, » et quant au reste, d'établir des présomptions légales » (ayant toujours en vue les classes principales, sous » lesquelles les serfs des diverses provinces peuvent » être rangés) sur ce qui doit avoir lieu, lorsqu'il » n'y a point de contrats, de lois provinciales, ou » d'autres principes régulateurs. Le bien de l'état, la » volonté clairement exprimée du monarque, et même » l'équité naturelle, demandent de former ces présomp- » tions de manière que sous leur protection, les charges » de l'ordre des paysans, lequel n'a de représentans » dans aucune des constitutions provinciales, ne puis- » sent être aggravées. «

C'est ainsi que parle le rédacteur du projet du code; et en effet plusieurs lois de ce titre sont calculées pour adoucir infiniment l'état du paysan attaché à la glèbe. Les seigneurs n'osent infliger qu'une prison de deux fois vingt-quatre heures à leurs serfs, encore le concours de la communauté est-il nécessaire. Pour une prison ou une corvée de punition qui s'étende à huit jours, il faut la sentence de l'officier de justice, si le serf le requiert; tout ce qui va au-delà doit être porté au tribunal supérieur. Assurément il y a loin de toutes ces lois, nous ne disons pas à l'état du paysan russe ou polonois, mais à celui même du Mecklenbourg, de la Lusace, et autres contrées où le seigneur peut battre à outrance ses paysans, et les accabler de vexations. Il en est de même à l'égard du pécule. La loi

Digitized by Google

§. 201 de ce titre, porte qu'un seigneur ne peut se dispenser de vendre le bien sur lequel le paysan est placé par lui, dans les endroits où cette espèce d'arrangement a lieu, lorsque celui-ci lui en offre un prix équitable; et §. 202, que le paysan qui acquiert ainsi un tel bien, le possède avec tous les droits de la propriété plénière : enfin il est plusieurs statuts qui portent que les seigneurs ne pourront pas refuser la liberté, dans tous les cas où un de leurs serfs trouvera occasion d'améliorer considérablement son bien-être.

Toutes ces lois et plusieurs autres sont bonnes et louables sans doute; mais tant d'actes de despotisme, relativement aux impôts et au commerce, n'en auroient-ils donc pas justifié quelques-uns en faveur de l'humanité ? n'auroient-ils point légitimé, nous ne disons pas une abolition totale de la servitude; (elle souffre des difficultés, nous le voulons croire: avant de mettre dans la main d'un homme un instrument avec lequel il peut courir à sa perte ou faire sa fortune, il faut lui en enseigner l'usage) mais il étoit tant de moyens de faciliter la révolution désirée, d'en accélérer le moment! Statuer un prix en denrées pour les services et les corvées; ordonner que les serfs seront toujours les maîtres de choisir, ou de la prestation du service, ou du prix auquel il a été évalué; fixer équitablement celui auquel les seigneurs ne pourront pas refuser la liberté à leurs serfs: ce seroit ne violer en rien les droits légalement quoi-

Digitized by Google

que toujours injustement acquis, et fournir au peuple le moyen de s'affranchir peu à peu.

Mais ce qui nous étonne le plus, c'est que Frédéric le Grand n'ait pas pris un moyen très-simple d'augmenter le nombre des sujets libres dans ses provinces. C'étoit de déclarer tels tous ceux qui servent dans l'armée. Quoi ! un vétéran couvert de blessures, après avoir versé son sang pour l'état, rentre au sortir du service dans la servitude ! Voila ce que nous lisons avec stupéfaction, avec horreur, dans les paragraphes 339 et 340 de ce titre. Le dernier statue même que les enfans nés durant le temps de son service, seront également assujétis à la servitude, excepté ceux auxquels il aura donné naissance, et dont il sera parvenu à finir l'éducation dans le temps où il portoit les armes. Frédéric a pu ravaler ainsi son armée ! la nécessité de l'ennoblir, et le grand intérêt de multiplier le nombre des affranchis dans son royaume, lui ont permis l'idée d'une telle loi ! Elle n'a pas encore reçu la sanction de l'autorité souveraine : puisse notre réclamation arriver à temps aux pieds du trône ! Puisse l'honneur militaire, dans un pays où l'armée forme le grand pivot de la puissance, joint à l'intérêt politique et aux vœux de l'humanité, porter le souverain qui gouverne la Prusse aujourd'hui, à proscrire une loi qui les blesse tous, et à déclarer libres tous les individus qui auront porté les armes du souverain, et même leurs familles ! Alors l'enrôlement sera un bien ; les sentimens d'orgueil, et

Digitized by Google

d'affection pour la patrie s'augmenteront dans l'armée. Et qu'on ne craigne point le mécontentement des gentilshommes assez ennemis de l'humanité pour envier la liberté à leurs frères d'armes, à ceux dont leur honneur et leur sureté dépendent ! Que pourroient leurs vaines clameurs contre la reconnoissance de l'armée et de la nation ? La noblesse prussienne ne tire-t-elle donc pas assez d'avantages de l'armée en général, pour lui pardonner ce léger inconvénient de peu d'instans, qui tournera bientôt, par ses conséquences, à leur plus grand profit ! On pourroit d'ailleurs à cette loi fondamentale, ajouter quelques modifications, comme de laisser au choix du soldat de reprendre son bien paternel, ou à ferme, ou, s'il l'aimoit mieux, sous le lien de la servitude, ou de l'abandonner et de choisir un autre genre de vie : alors les provinces dans lesquelles l'esclavage subsiste, se peupleroient peu à peu de colons libres.

Il y auroit beaucoup d'observations à faire sur le quatrième titre, qui traite de la noblesse, de cette institution qui, sans être inutile au peuple dans les états despotiques, est pourtant si difficile à évaluer impartialement ; puisque chacun se trouve juge ou partie dans sa propre cause. Nous nous contenterons de remarquer la loi §. 27, qui déclare que les nobles seuls ont le droit de posséder des fiefs, et un grand nombre d'autres qui en découlent, et qui toutes tendent à détourner les roturiers du désir d'acheter des terres nobles. Telle est celle-ci : lorsqu'un citoyen de cette classe aura obtenu

Noblesse.

Digitized by Google

la permission du roi d'acheter une terre noble, il sera obligé d'abandonner le droit de chasse qui y est annexé, à l'un des gentilshommes voisins (1). Cette loi respire l'ancienne barbarie : elle est assurément fort surprenante de la part d'un prince qui méprisoit autant la chasse que Frédéric : le rédacteur rapelle dans la note les lois qui ont sanctionné cette défense à l'égard des roturiers ; mais la raison qu'il en allègue est si mauvaise en économie politique, qu'elle nous a paru curieuse à rapporter.

» Ces lois, est-il dit (2), ont pour but de faciliter » l'exercice de l'agriculture en grand aux nobles, à qui » tant d'autres genres d'industrie sont fermés (3), et » d'empêcher que les roturiers, que leur état appelle à » d'autres destinations, n'ôtent, par des achats immo- » dérés de terres nobles, leurs capitaux au commerce » et à d'autres genres d'industrie. «

Comme s'il étoit pour la prospérité de l'état, un emploi plus utile à faire des capitaux, que de les verser dans l'agriculture ! On voudroit donc ériger en lois et perpétuer par elles les erreurs les plus pernicieuses ! Il reste un remède, c'est celui d'ennoblir un capitaliste qui prétend à la possession des terres nobles ; mais

(1) §. 43.

(2) P. 365.

(3) Par la loi §. 58, elle peut exercer, sans déroger, le commerce en gros, par-tout où les marchands de ce genre ne forment pas une jurande.

ce

Digitized by Google

ce remède est pire que le mal, en ce qu'il dégrade la noblesse en la mettant à prix d'argent, et donne ce métal pour mesure à toute considération sociale. Quoi de plus simple, pour concilier les préjugés, les circonstances, les droits divers, et tous les intérêts de l'état, que de permettre l'achat des terres nobles aux roturiers, l'entrée dans les charges militaires et civiles où le mérite peut donner la noblesse, et de les annoblir lorsqu'ils se distinguent! voilà ce qu'exige le bien de l'état et celui de la noblesse elle-même, qui, sans cette liberté, est condamnée à croupir éternellement dans l'indigence, avec des terres qu'elle ne sauroit ni cultiver, ni aliéner; et dans l'ignorance, par un monopole de dignité qui aura éternellement sur elle l'effet de tous les autres monopoles. Sans concurrence, point d'émulation; sans émulation, point de mérite.

Sociétés religieuses.

Le titre sixième, qui traite des sociétés religieuses, est un monument précieux de tolérance, mais non pas encore de cette égalité philosophique, qui est de droit inaliénable dans tout ce qui n'a qu'un rapport direct de Dieu à l'homme. Frédéric n'a pas osé s'élever jusqu'à cette hauteur; mais le chemin qu'il a fait au-delà de toutes les autres législations européennes, est beaucoup plus grand que celui qui reste à faire.

Il est statué (§. 1) que les idées des citoyens sur Dieu et sur les choses divines ne sont point un objet des lois; (§. 2) que chaque habitant aura pleine liberté de

Digitized by Google

croyance et de religion ; et (§. 4) que chaque père de famille pourra arranger son culte dans sa famille selon sa convenance. Dans le §. 85, il est porté que chacun pourra quitter un emploi religieux quand il le voudra ; mais il n'est pas dit en termes exprès, si cette faculté s'étend jusqu'aux prêtres et aux moines, et si voulant rompre leurs vœux ou sortir de leurs monastères, ils peuvent, pour cet effet, implorer l'autorité des lois. A la vérité le statut §. 884 paroît l'impliquer ; mais il vaudroit mieux sans doute l'avoir déclaré nettement, car toute ambiguité dans les lois est un grand mal. Quant aux ordres monastiques, il leur est défendu, par le §. 785, d'envoyer aucuns de leurs membres hors du pays, ni d'en admettre d'étrangers dans leurs maisons, sans l'approbation des préposés de l'état ; comme aussi de laisser faire profession aux hommes avant l'âge de vingt-cinq ans accomplis, et les femmes avant celui de vingt-un ; que s'ils y contreviennent, les vœux sont nuls, sans compter la punition fiscale de ceux qui les auront reçus. Enfin il est statué, §. 884, que *des vœux même valables, n'imposeront à aucun citoyen aucune obligation involontaire, et ne le priveront pas de la liberté du choix, même dans le système religieux qu'il veut professer.* Tous ces réglemens, auxquels nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres, respirent un esprit de sagesse encore peu connu dans la législation des peuples de l'Europe. Puisse cet exemple exciter une noble émulation !

Digitized by Google

Il en est un autre dont Frédéric a laissé la gloire au souverain qui osera se rapprocher plus que lui de l'éternelle nature des choses, et compter davantage sur son administration pour s'assurer l'affection soumise de ses peuples. On a toujours déterminé les devoirs des sujets envers l'état ou le souverain; mais jamais aucun gouvernement n'a songé à déterminer ses devoirs et ses droits à l'égard de son peuple : cependant n'est-ce pas là l'indispensable base de toute législation comme de toute constitution? En vain les gouvernemens d'Europe se trouvent-ils offensés d'être traités de despotisques; en vain se prétendent-ils monarchiques; en vain reconnoissent-ils certains usages constitutionnels : tant qu'on ne saura pas précisément : voilà ce que peut le gouvernement dans tel ou tel cas; tant que l'étendue de la puissance du souverain ne sera pas fixée, il sera toujours despote, et n'aura vraiment d'autre loi que sa volonté; ses sujets seront de véritables esclaves, doucement gouvernés peut-être, mais que peut terrasser une violente secousse de la chaîne qu'on leur laisse habituellement plus ou moins relâchée. Il n'y a donc de royaume en Europe que l'Angleterre, et la Suède peut-être, du moins en théorie. Tous les autres sont des despoties plus ou moins tempérées par les mœurs. Que les gouvernemens étendent leurs droits jusqu'où ils voudront, mais qu'ils les déterminent : c'est le seul moyen d'inspirer au peuple le patriotisme par la confiance, et même de rendre à la vertu son juste apanage; nous

Droits du souverain.

Digitized by Google

voulons dire la jouissance de la paix et de la sécurité, qui lui appartiennent exclusivement. Jusqu'à présent, c'est en vain qu'on s'efforce de remplir irréprochablement ses devoirs d'homme et de citoyen ; il ne dépend que du caprice du souverain, ou de celui qui sait le mettre en action, de faire vivre et mourir dans un cachot un homme de bien, ou même de lui ôter la vie comme à un criminel, pour l'action la plus louable.

Où sera l'homme vertueux sur le trône, capable de se dépouiller assez du désir inhérent à la nature humaine, de faire tout plier à sa volonté, pour donner le premier un si bel exemple, pour baser et circonscrire les droits du gouvernant et des gouvernés ? Ne devrons-nous point ce grand bienfait aux lumières du siècle ? Faudra-t-il que des flots de sang coulent pour y parvenir ? Et cependant ce n'est pas même la liberté que nous demandons ici ; c'est une constitution légale, une déclaration émanée de l'autorité souveraine, qui dise : VOILA CE QUE JE PUIS.

Frédéric n'a pas jugé à propos de faire cette déclaration. Le premier titre du troisième volume du projet de son code, traite, à la vérité, des droits et des devoirs de l'état ou du souverain en général ; mais on n'y trouve rien de semblable, non plus que dans le petit nombre de paragraphes qui traitent cet objet au commencement de l'ouvrage (1). Il est aisé de juger

(1) Introduction, §. 50-60.

Digitized by Google

dans quel esprit a été fait ce titre, par une note placée dès la première page.

» Les principes généraux des droits et des devoirs » de l'état envers les citoyens ont été décrits dans » l'introduction. Une détermination plus précise des » rapports entre le chef de l'état et ses sujets, forme » proprement l'objet de la constitution politique inté- » rieure de la monarchie prussienne, et n'appartient » pas, sous ce point de vue, à l'objet de ce code. Parmi » ces rapports, il en est quelques-uns qui ont trait » immédiatement à la condition particulière des ci- » toyens, et d'après lesquels le juge doit, dans cer- » tains cas, déterminer les conséquences de leurs » actions. Il en est d'autres où l'état ne se sert que » des droits des particuliers, et où il abandonne les » droits et les devoirs qui en résultent, à l'examen » et à la décision des tribunaux ordinaires établis par » lui. Il est enfin des droits que l'état confère com- » munément à ses citoyens, et d'où peuvent naître » entre ceux-ci et d'autres particuliers, des droits et » des devoirs de diverse espèce. Ces rapports forment, » sans contredit, un objet de la législation civile, et » voilà pourquoi nous en composons la troisième » partie du droit des personnes. «

Nous ne nions pas que ces distinctions ne soient très-justes, et que la constitution politique des pays ne soit étrangère aux codes dans l'état actuel des choses; mais ne devroit-elle pas en faire une partie?

Digitized by Google

Ne faudroit-il pas que l'on sût quel droit l'état ou son chef ont sur la vie, sur la liberté, sur les biens des individus, des corps, de la totalité des citoyens? et quels droits les individus, les corps, et la totalité des citoyens ont envers le chef de l'état? Ah! peu d'entre les princes ou des magistrats, sans doute, auroient le courage d'avouer tous les droits qu'ils s'arrogent! mais c'est pour cela même qu'une telle déclaration seroit un frein peut-être, et certainement un bel exemple.

Code criminel. Le titre suivant contient le code criminel. Nous observerons à ce sujet que ce n'est pas tant la législation criminelle que l'ordre de la procédure criminelle, qui, dans presque toute l'Europe, a besoin d'une réforme. Elle est encore à paroître dans le code prussien. Le grand duc de Toscane, à la législation duquel on doit en général tant d'estime, vient de donner, à cet égard, un modèle très-digne d'être étudié. C'est dans l'attente sincère que la même sagesse qui a présidé à tant de parties du code prussien, dirigera cette branche importante du bonheur des hommes, que nous indiquerons les points les plus importans sur lesquels les erreurs nous paroissent abonder dans l'ordre de la procédure criminelle en Allemagne.

Telle est d'abord la manière de saisir le soupçonné, et d'en agir envers lui. On le traite, dès le premier moment, aussi durement qu'un criminel, et c'est-là

Digitized by Google

une punition très-sévère, infligée d'avance et gratuitement; rien au monde n'est plus inique.

C'est ensuite la méthode de l'instruction. On n'y met aucune publicité. La marche du procès, les secours que le coupable ou l'accusé peuvent trouver dans les lois telles qu'elles existent, sont généralement ignorés. Les prévarications sans nombre sont au pouvoir du juge (1). Toutes les connoissances de ce genre, si nécessaires à la sureté des citoyens, sont enfouies dans les collections de lois auxquelles les légistes seuls peuvent recourir; tandis que ce devroit être le manuel des citoyens.

Vient, en troisième lieu, l'urgente nécessité de fixer mieux le genre de preuves qui doit déterminer le juge, et sur-tout d'abolir la question, qui d'une extrémité de l'Allemagne à l'autre, et même en Prusse, est encore en vigueur. Cette absurdité monstrueuse est tellement digne d'horreur, qu'elle mérite quelques détails.

---

(1) Un seul exemple prouvera trop bien avec quelle légèreté on a décidé long-temps dans la monarchie prussienne, de la vie des hommes. Il y a dans la collection deux édits, dont l'un de 1756, et le même où il est ordonné qu'on ne battra plus les accusés pour en tirer des aveux, qui portent que leurs avocats s'aboucheront avec eux avant de faire leur défense. Ainsi il y eut un temps où l'on se permettoit de faire parler les accusés à coups de bâton, et où le défenseur qu'on leur donnoit écrivoit une défense sans prendre la peine de leur parler auparavant, sur le seul exposé du crime et des présomptions; mais si ces abus ont été corrigés, combien peut-être n'en existe-t-il pas d'autres aussi atroces? Certes, des usages si barbares n'étoient pas des coups d'essai!

Digitized by Google

Le code criminel de Charles V est reçu dans tous les tribunaux allemands (1). Il contient une ordonnance qui, au premier coup-d'œil, paroît très-douce; elle défend d'ôter la vie à un homme qu'il n'ait avoué lui-même son crime. Mais combien ne devient-elle pas atroce, dès qu'à la réunion de fortes preuves, ce même code criminel décerne les tourmens de la question, pour arracher l'aveu nécessaire à la condamnation? Quelle barbarie! quelle absurdité! Si les preuves sont telles qu'il ne reste point d'incertitude, condamnez à mort, puisqu'il le faut pour la tranquillité publique; retranchez cet être dangereux du nombre des vivans, puisque vous croyez en avoir le droit: mais s'il est encore possibilité à l'erreur, ne commettez pas l'atrocité de faire souffrir des tourmens pires que la mort, à un homme qui peut être innocent!

Il est vrai qu'il n'est pas moins absurde, et qu'il y a quelque atrocité de plus à donner la question pour faire déclarer les complices; car, ou vous les connoissez, ou vous ne les connoissez pas. Si vous les connoissez présomptivement même, assurez-vous d'eux, comme vous avez fait du principal coupable, et faites leur procès en particulier. Si vous ne les connoissez pas, quel terme mettrez-vous donc à la question? quel sera le point fixe où elle devra cesser? Et

(1) On le nomme, en termes de l'art, *Nemesis Carolina*; mais son vrai titre est *Kaysers Carls V peinliche Halsgerichts ordnung.*

toutes

Digitized by Google

toutes les raisons qui l'ont fait abolir dans la vue de son insuffisance pour discerner la vérité relativement au coupable, ne se présentent-elles donc pas de nouveau lorsqu'il s'agit des complices ? Au moins en Allemagne, un homme, en avouant, est sûr d'échapper à la question; mais chez les peuples qui ont établi dans leur jurisprudence criminelle le principe de la question déclaratoire, il n'est nul moyen d'échapper aux tourmens, même avant le supplice.

L'une et l'autre de ces méthodes méritent de l'horreur. Aussi long-temps qu'à un certain degré de vraisemblance, ou, si vous voulez, de preuves, les tribunaux ordonneront la question, il est clair que ce degré ne pouvant être exactement calculé, on décrètera des tourmens, souvent contre des hommes nullement convaincus, quelquefois contre d'innocentes victimes d'une erreur de jugement. Ah ! que le nouveau code arrache de la législation criminelle en Prusse ces restes de barbarie; car, encore une fois, ils y subsistent. Beaucoup d'écrivains, et Voltaire lui-même, ont vaguement allégué que Frédéric avoit aboli la question. Ils ont avancé un fait faux. A la vérité, la question a été rarement infligée sous son règne, mais cette modération tenoit uniquement à son caractère personnel. Aucun édit, aucune ordonnance n'a légalement et formellement proscrit la torture, et il est réservé au nouveau code de réaliser à cet égard les vœux du bon sens et de l'humanité.

Digitized by Google

Un autre abus détestable à redresser, c'est le traitement de l'accusé reconnu innocent. Il se commet à la fin des procès criminels en Allemagne une iniquité vraiment révoltante. Non-seulement on ne donne à l'accusé aucun dédommagement, mais encore, s'il est solvable, on lui fait payer les frais de son procès. Nous ne pouvons croire qu'on laisse subsister une telle barbarie. La société croit, pour sa sureté, devoir arrêter un homme chargé de soupçons : cela est dur, sans doute, car être arrêté, c'est déjà être puni, du moins à un certain point; mais enfin la sureté de l'état, la paix publique, sont le premier et le plus sacré des principes. On est quelquefois détenu des mois, des années, jusqu'à ce que le fait soit éclairci. C'est alors qu'au lieu de dédommager l'accusé de la perte de son temps, de sa vie, (est-ce vivre que de languir en prison?) on lui arrache son argent pour payer les frais de son procès, pour expier ainsi, à ses dépens, l'iniquité qu'il a endurée ! Si le code ne remédie pas à ce mal affreux, il aura manqué à un de ses plus sacrés devoirs.

Au reste, le rédacteur du grand projet de législation paroit avoir considéré sous un point de vue très-sage, cette matière importante : » Le code criminel, » dit-il (1), doit être encore un code plus fait

(1) *Entwurf eines allgemeinen Gesetz buchs*, vol. 3, p. 220. Voyez la note.

Digitized by Google

» pour le peuple que le code civil. Il faut non-seu-
» lement qu'il parvienne entre les mains du plus grand
» nombre des citoyens, mais encore qu'il soit la base
» de l'instruction dans les écoles publiques. Il doit
» donc consister en préceptes courts et clairement
» énoncés, auxquels les citoyens puissent conformer
» leur conduite, détournés qu'ils seront de commettre
» aucuns crimes, par la connoissance des suites iné-
» vitables qui en résulteroient pour eux. Il seroit
» tout-à-fait contraire à ce but d'entrer ici dans les
» recherches subtiles sur le degré de moralité des
» actions, et sur leur imputation, sur la doctrine des
» circonstances aggravantes ou atténuantes, etc.....
» On manqueroit par là le but principal des lois
» pénales, savoir, de détourner la masse du peuple
» de commettre des crimes. «

» Tel est l'aspect général sous lequel il faut consi-
» dérer tout ce titre, et sur-tout les principes généraux
» placés à la tête. On trouvera les nuances, qui n'y sont
» point déterminées, dans l'instruction qu'ON FERA
» SÉPARÉMENT pour les juges.

» Cette instruction contiendra, outre l'ordre du pro-
» cès criminel proprement dit, auquel appartient la
» doctrine du ressort en affaires criminelles, celle du
» corps de délit, des indices et des preuves; des règles
» plus détaillées sur la façon dont le juge doit agir en
» fixant la sentence; comment on doit déterminer le

Digitized by Google

» degré de moralité et de l'imputation, selon la qualité » du crime, les motifs de l'action, les circonstances an- » térieures ou concomittantes; les suites et enfin la ma- » nière dont on doit en agir, dans les cas où la vérité » ne sauroit se découvrir complètement.

» Cette même instruction contiendra la méthode de » procéder à l'exécution de la sentence, et les divers » modes selon lesquels les crimes et les peines doivent » s'abolir. «

On voit que l'ordre du procès criminel n'étoit pas statué en mil sept cent quatre-vingt-six, et qu'il règlera la plupart des choses que nous avons observées ici, et sans doute d'une manière digne de l'esprit qui a animé jusqu'ici la législation prussienne. En général, ce que nous connoissons du projet des lois criminelles, contient des règlemens infiniment sages. Le vol sans meurtre n'y est plus puni de mort. Les délits impurs n'y sont soumis qu'à des peines modérées, à des corrections plus ou moins fortes, plus ou moins longues, selon le degré de perversité qu'ils indiquent. La violence, ou une séduction exercée sur des individus que leur âge ou leur foiblesse ne sauroient en mettre à couvert, sont les seules punies avec une sévérité telle que ces crimes le méritent sans doute, savoir, un emprisonnement très-long, ou même perpétuel.

Point-d'honneur, et duels.

Une autre particularité du code criminel mérite encore d'être rapportée. On a imaginé, dans la section

Digitized by Google

qui traite *des offenses en l'honneur* (1), un moyen ingénieux contre les duels. Le seul désir d'en trouver un, mérite d'être loué. La plupart des nations n'ont su que porter des lois pénales contre ce reste des mœurs de nos ancêtres. Le moyen proposé dans le projet du code, c'est une cour d'honneur qui doit s'assembler lorsqu'il y a eu offense entre des officiers, des personnes nobles, ou jouissant, par leur rang, des droits de la noblesse. Cette cour doit être composée de six membres de l'état des offensés. Si l'un d'entre eux est de l'état civil, et l'autre du militaire, la cour sera mêlée de personnes des deux états. Le chef des offensés sera le président de ce tribunal; et si les adversaires sont d'un état différent, le chef de celle des parties auquel la chose aura été dénoncée le premier, présidera. Dans les cas difficiles, le tribunal doit rapporter le fait au souverain, qui alors prononce, et qui se réserve même de décider que le duel aura lieu; autrement le tribunal prononce, et sans appel. Voici les raisons que le législateur rapporte de cet arrangement (2).

» La philosophie et l'histoire sont également d'ac-
» cord à croire qu'un particulier ne peut ôter l'hon-
» neur à un autre, à regarder comme un préjugé
» l'opinion que l'honneur d'un officier ou d'un gen-
» tilhomme blessé par quelque injure, ne peut se

(1) Sect. 9, t. 3, p. 288 et suiv.
(2) Ibid, pag. 311.

Digitized by Google

» réparer que par un duel. Ce préjugé est absolument » insensé, parce que l'offensé, en cherchant satis- » faction d'une injure imaginaire, met l'offenseur en » état de lui en faire une réelle; il est en même-temps » une infraction à la majesté de l'état, et au droit de » vie et de mort qui appartient uniquement au sou- » verain; c'est, en un mot, un reste de l'ancien » temps, où les jugemens de Dieu et la vengeance » personnelle étoient en vigueur.

» Mais il est des préjugés qui bravent toute la » puissance de la législation, et qui sont si généra- » ment répandus et accueillis, que plus les législateurs » renforcent les peines portées contre les délits aux- » quels ils donnent lieu, plus ils en opèrent infail- » liblement l'impunité. De ce nombre est le duel; et » l'expérience de toutes les nations de l'Europe le » prouve assez.

» Il est donc inutile d'opposer directement le pou- » voir des lois à de pareils préjugés; il faut, au con- » traire, remonter à leur source, et tâcher ainsi de » les affoiblir.

» Des injures faites à un officier ou à un gentilhomme, » donnent au public, et sur-tout aux personnes de » leur état, une mauvaise idée de leur façon de » penser.

» La satisfaction que l'offensé peut obtenir de la » justice des tribunaux ordinaires, est regardée, une » fois pour toutes, comme insuffisante par le préjugé,

Digitized by Google

» et on lui a substitué celle qu'il se procure lui-même
» par le duel.

» Il s'agit donc de trouver à la place, un autre
» moyen qui suffise pour effacer cette mauvaise im-
» pression aux yeux de l'offensé et des personnes de
» son état.

» En remettant le jugement de ces affaires d'honneur
» aux personnes de l'état de l'offensé, celui-ci en
» sera d'autant plus porté à leur confier la sureté ou
» la sauve-garde supposée de son honneur; car ce sont,
» des hommes auxquels il ne sauroit refuser la
» capacité de juger convenablement, et de l'offense
» même, et de la peine qu'elle mérite, par leur propre
» sentiment, par leurs lumières et par l'expérience.

» Lorsque après avoir examiné la chose, de tels
» hommes déclarent l'honneur de l'offensé sain et sauf,
» et son caractère, à l'abri de tout blâme; lorsqu'ils
» impriment à cette déclaration le sceau de leur pleine
» approbation intérieure par des formalités conve-
» nables, on peut espérer avec raison que les autres
» membres du même état ne feront pas de difficulté
» de reconnoître leur jugement comme étant celui de
» juges compétens, et que l'impression fâcheuse
» qu'avoit donnée l'injure contre l'offensé, en sera
» détruite.

» En donnant enfin à ce tribunal le droit, dans des
» cas extraordinaires (et c'est à l'instruction qu'il
» faudra faire pour ces tribunaux à déterminer ces

Digitized by Google

» cas), de porter la chose devant le souverain, comme » pouvant seul dispenser des lois, et remettre, dans » certaines circonstances particulières, à d'autres son » droit de vie et de mort ; en n'ôtant pas en un mot » la possibilité de pouvoir se procurer à soi-même » cette satisfaction imaginaire, le préjugé n'a plus » de rempart pour soutenir le duel comme le seul » moyen de rétablir l'honneur offensé.

» Ce n'est qu'avec ces restrictions que l'on peut » porter et prononcer réellement des peines sévères » contre un duel particulier, entrepris malgré ces » arrangemens. Elles révoltent le sentiment de l'hu- » manité, tant qu'un homme de condition n'a que la » triste alternative de s'exposer, ou aux peines des lois, » ou au mépris de ses égaux, et souvent, en outre, » à la perte de sa charge.

» Quant à la formation de ce tribunal d'honneur, » à la compétence de la direction, aux qualifications » des juges, etc. il faudra, sans doute, déterminer » encore mieux toutes ces choses. Mais c'est une » partie de l'instruction des tribunaux, elle doit leur » être réservée, parce que ces détails détourneroient » et fatigueroient ici l'attention. «

Il y auroit bien des observations à faire sur ce fragment. Les grands abus des duels sont passés, les lumières du siècle et de la saine raison y ont beaucoup plus contribué que les législations. Il est impossible d'abolir entièrement les duels dans l'état militaire, et peut-être

Digitized by Google

peut-être ne seroit-il pas sage de le vouloir. Il faut y punir, chasser, casser ignominieusement les querelleurs et les spadassins; favoriser le duel au pistolet, où la bravoure seule peut se montrer; abolir celui de l'épée, où la supériorité de la force et de l'adresse assurent presque toujours la victoire. Mais toutes ces choses appartiennent beaucoup plus à la police des corps qu'à la législation. Hors de là, nous croyons le moyen imaginé ici un des meilleurs, sur-tout si les détails ultérieurs sont déterminés avec la même prudence. L'idée de faire prononcer sur les affaires d'honneur par les pairs de l'offensé est heureuse. Le tribunal d'honneur en France, composé des personnes les plus éminentes en dignité, manque précisément de la principale qualité exigée ici dans cette sorte de juges. Ce ne sont pas les lumières, les connoissances, mais le sentiment propre qu'il faut pour une affaire d'honneur. Un maréchal de France doit mal apprécier les relations d'un subalterne : il est trop au-dessus de lui pour se faire une idée nette de ce que cet officier sent en pareille occasion. Mais si des subalternes le jugent, le sentiment propre les guidera.

Tels sont les principaux traits qui, dans le projet du code pour la monarchie prussienne, nous ont le plus frappé. Encore une fois, nous n'avons pas dû en donner un extrait plus étendu, puisqu'il n'est qu'un projet; mais aussitôt qu'il sera achevé, nous nous proposons d'en donner une analyse raisonnée. Jus-

Digitized by Google

que-là, nous ne pouvons qu'affirmer que ce recueil de propositions de lois est à-la-fois un des plus beaux ouvrages et un des plus grands exemples que ce siècle ait produits. Il donne au roi qui en a conçu l'idée, aux hommes qui l'ont exécuté, les plus justes droits à la reconnoissance de l'Europe et des siècles.

Mécanisme de l'administration dans les états de la Monarchie prussienne.

Il nous reste à esquisser la méthode suivant laquelle s'administrent les affaires du royaume, et quel ordre Frédéric et ses prédécesseurs ont établi à cet égard (1).

Ceux qui connoissent les affaires de ce monde, savent que communément un roi n'est qu'une idole, un homme posé là, pour arrêter l'ambition de ceux que leur rang, leurs richesses, leur crédit ou leur force d'esprit, mettroient en état de prétendre à commander tous les autres, et prévenir ainsi les maux que cette ambition pourroit faire. Cet homme d'ailleurs, que les courtisans ont su, par l'irrésistible vertu de l'étiquette, hébêter et tenir dans la plus profonde ignorance des rapports qui lient les autres hommes, ne gouverne point; il fait seulement ce que lui indiquent ceux qui ont su se procurer la délégation de son pouvoir.

Certes, il n'en étoit pas ainsi sous Frédéric : mais enfin toute l'activité d'un souverain ne le rend pas

(1) Voyez *Nicolaï Beschreibung von Berlin und Potsdam*, p. 278 et suiv. La plupart des notices à ce sujet sont tirées de là; nous y avons joint quelques éclaircissemens, puisés dans des mémoires particuliers.

Digitized by Google

capable de gérer les affaires d'un royaume (1), quand même on les simplifieroit autant qu'il seroit possible et nécessaire ; car on prouveroit aisément que dans une administration vraiment raisonnable, le nombre des affaires, et celui des préposés pourroient se réduire au quart. Il y a sans doute bien long-temps que nos gouvernemens se sont éloignés d'une si sage économie et d'argent et d'hommes. Assurément elle étoit aussi peu observée dans l'administration de la monarchie prussienne que dans aucune autre, et même à certains égards encore moins que dans quelques pays.

Les affaires de cette monarchie sont donc divisées, comme par-tout, entre divers départemens que l'on nomme *colléges*.

A la tête de tous est le cabinet ; c'est, ou du moins c'étoit sous Frédéric, la personne même du roi. Ce monarque s'étoit réservé, et il exerçoit réellement

(1) Au milieu d'une foule de portraits, d'histoires et de recueils d'anecdotes de Frédéric, M. Büsching vient de publier un volume très-curieux ; c'est un portrait fait par un peintre du dernier rang, mais qui a saisi la ressemblance au suprême degré. Tous les ordres, résolutions, apostilles, lettres, etc., etc., y sont imprimés avec une exactitude vraiment diplomatique, avec toutes les fautes d'orthographe, etc. etc. Ceux qui savent ce que c'est qu'un homme, et ce que c'est qu'un roi, ne diminueront rien de leur vénération pour Frédéric. Mais ce livre n'en est pas moins très-propre à enseigner aux hommes ce que c'est d'être gouverné par un roi, puisque le plus parfait n'a été que cela. On doit vraiment de la reconnoissance à M. Büsching, pour avoir publié un recueil qui dévoile si bien le charlatanisme des gouvernemens.

Digitized by Google

la surintendance générale de tous ses départemens. Il étoit donc permis à tous ses sujets, dès qu'ils se croyoient lésés par quelque collége, de s'adresser directement à lui. Ses secrétaires particuliers lui mettoient les requêtes sous les yeux, et il dictoit la réponse, qu'il signoit ensuite de sa main propre. Nous avons détaillé dans le livre premier l'ordre qu'il observoit à cet égard, et montré qu'il exerçoit une véritable surintendance de toutes les affaires du royaume.

Vient ensuite le conseil privé d'état, fondé par Joachim Frédéric en mil six cent quatre. Il est composé de tous les ministres d'état effectifs, et ceux mêmes qui résident hors de Berlin, du moment où ils ont prêté serment, y ont voix et séance. Ce collége s'assemble tous les lundis ; chaque ministre y rapporte les affaires de son département : le premier lundi de chaque mois est sur-tout destiné aux affaires où plusieurs départemens doivent concourir. Quand on demande quelque chose à ce collége, ou que d'autres lui font quelque rapport, on dit qu'on a demandé en cour, ou fait rapport à la cour.

Le département des affaires étrangères, ou le ministère du cabinet, administre toutes les affaires étrangères : il donne les instructions à tous les ministres du roi chez l'étranger, à la diète de l'empire, aux diètes des cercles ; il reçoit leurs rapports, et traite les affaires avec les ministres étrangers qui se trouvent à Berlin ; il conduit la correspondance avec les cours, soit au de-

Digitized by Google

dans de l'empire d'Allemagne, soit au dehors, tant celle qui a rapport aux affaires de l'état, qu'aux intérêts de ceux de ses membres qui se trouvent hors du royaume. Il est en outre chargé de la correspondance et des affaires de famille de la maison royale; il veille aux formulaires, aux cérémonies et autres objets semblables; c'est de lui que ressortissent encore les concessions de titres de noblesse quelconque : de plus, il gère, conjointement avec le directoire général et le département de justice, les affaires de souveraineté relatives aux pays étrangers, comme discussions de limites, de droit d'aubaine, etc. etc.

Le département des finances, ou le directoire général et suprême des finances de la guerre et des domaines, est extrêmement vaste. Il a été institué en mil sept cent vingt-trois, par Frédéric-Guillaume, qui abolit le commissariat général des guerres et le directoire général des finances. Il forme cette partie de l'administration qui dirige généralement toute l'économie intérieure de l'état, et qui connoît en dernier ressort de toutes les affaires de finances, domaines, contributions et police, qui y ont rapport. L'autorité de ce grand collége s'étend sur toutes les provinces de la monarchie prussienne, la seule Silésie exceptée; toutes les chambres de guerres et domaines, tous les colléges des mines, eaux et forêts, et tous les stipendiés quelconques dans ces différentes parties, en fait de revenus et de police, sont à ses ordres.

Digitized by Google

Dès son établissement, le directoire général fut divisé en six départemens, dont chacun a un ministre d'état pour chef et vice-président, le roi étant le président de tout le collége.

Le premier département a sous sa direction les deux Prusses et la Lithuanie, et toutes les caisses de l'état. Les provinces de Poméranie et de la Marche forment une soudivision de ce même département.

Les provinces de la Marche électorale, et tout ce qui concerne la régale du *Sel* dans toutes les provinces de la monarchie, et même dans la Silésie, sont l'objet du second département.

Le troisième gouverne les autres provinces, et les affaires de la chambre du timbre et des cartes dans toute la monarchie. Le chef actuel de ce département dirige aussi la branche des eaux et forêts dans toutes les provinces, la banque royale, la société maritime, l'administration générale des bois, soit de construction, soit à brûler.

Le quatrième département gère toutes les affaires qui ont liaison avec les accises et les péages, depuis que le roi a formé, en mil sept cent soixante-six, une administration générale des accises et des péages séparée; et le vice-président de ce département est en même temps chef de cette administration générale.

Les objets du cinquième département, sont le commerce, les manufactures et les fabriques.

Enfin le sixième département est celui de la guerre.

Digitized by Google

Il a sous sa direction tout ce qui est relatif à la marche et au logement des troupes; les magasins, les fournitures, les invalides, le salpêtre, la grande maison des orphelins de Potzdam, et les établissemens qui lui appartiennent.

Outre ces six départemens généraux, existans depuis la création de tout le collége, Frédéric a formé en mil sept cent soixante-huit, le département particulier des mines. (il dirige tout ce qui est relatif aux productions du règne minéral, le sel seul excepté); et en mil sept cent soixante-dix, le département particulier des forêts, auquel il a donné la surintendance de tout ce qui a rapport aux forêts, chasses, engrais de porcs dans les forêts royales, et commerce général des bois.

Chaque province a sa chambre de guerre et de finance particulière; et si elle est vaste, il y a encore des députations de cette chambre dans quelqu'une des principales villes. Les chambres des provinces sont modelées en petit sur le grand directoire général, et font leur rapport soit à celui-ci, soit à chaque département, suivant la nature de l'affaire.

Autrefois les chambres exerçoient une jurisdiction fort étendue. Lors du premier changement fait à l'administration de la justice, vers l'année mil sept cent quarante-huit, on leur en ôta une grande partie: cependant, il leur est resté encore une infinité de causes à juger. On peut en voir plus particulièrement la désignation dans l'édit numéro soixante-six de l'année mil sept cent

Digitized by Google

quarante-neuf. Mais en général, toutes les causes des particuliers leur ont été ôtées, et ils n'ont gardé que celles qui concernent l'intérêt du souverain, comme ses revenus, ses domaines, les péages, la marche, les logemens, les livraisons pour les troupes, les villes et leurs revenus ou biens, etc. Ils ont, comme on voit, une jurisdiction fort vaste, et ils jugent souvent en première, quelquefois en seconde instance.

Aussi a-t-on joint au directoire général un tribunal de justice, nommé le collége supérieur de révision, pour les causes des finances et du commerce : plusieurs conseillers particuliers, plus jurisconsultes encore que financiers, sont attachés à ce tribunal.

Mais comme dans toutes les causes où les chambres des finances provinciales jugent en première instance, ce collége constitue la seconde, et qu'on en accorde trois dans les causes d'une certaine importance, il se forme un troisième collége d'une députation de deux personnes du directoire général, et de quatre membres du tribunal suprême de justice, nommé la députation suprême de révision pour les causes des finances et des domaines en dernière instance, institué par déclaration royale du dix août mil sept cent quatre-vingt-trois.

Il y a encore quelques autres branches du directoire général en sous-ordre. Telles sont :

A. La commission supérieure des examens. Elle a été formée en mil sept cent soixante-seize, et consiste en

Digitized by Google

en quelques conseillers privés des finances. Ils examinent en corps les candidats qui se proposent pour être conseillers dans les diverses chambres, soit conseillers provinciaux (*landraethe*), soit conseillers administrateurs des impôts directs, (*steuerraethe*). Ils leur donnent des témoignages de leur capacité, et ils en font rapport. Ceux que l'on destines à être conseillers de justice dans les chambres de finance, sont examinés par le collége supérieur de révision, comme étant lui-même un tribunal de judicature.

B. Le département supérieur des bâtimens, destiné à revoir tous les devis, et à faire des rapports sur tout ce qui concerne cette partie. Deux conseillers privés des finances, principalement versés dans ces matières, en ont la direction: les autres membres portent le titre de conseillers supérieurs des bâtimens; ils sont ou doivent être composés d'architectes et de gens de lettres d'une capacité reconnue.

C. La chambre supérieure des comptes, des guerres et des domaines. Elle revoit tous les comptes des revenus royaux, de ceux des villes, et des autres instituts publics, et fait ses observations. En mil sept cent soixante-dix, ce collége a été mis sur un meilleur pied; on lui a donné une instruction plus déterminée, et le rang sur toutes les chambres des guerres et des domaines.

D. Le département général des munitions de bouche pour l'armée.

Digitized by Google

Les caisses dépendantes du directoire général réuni, sont :

1°. La caisse générale des guerres;

2°. La caisse générale des domaines.

Dans la première se versent tous les produits des impôts directs et des accises ; dans l'autre, tous ceux des domaines, des eaux et forêts, des sels, des mines, etc. de toutes les provinces de la monarchie.

3°. La caisse des charges. Ses revenus proviennent de ce qu'on paie pour les charges, dignités et titres, et du premier quartier de leurs appointemens que l'on retranche à tous les officiers civils.

4°. La caisse des extraordinaires. Elle est destinée à porter les déchets et les remises dans les revenus des domaines. Elle est divisée suivant les départemens du directoire général, et chaque chef dispose de sa part, sans la concurrence des autres.

5°. La caisse de la cour, qui reçoit et paie les deniers des appointemens pour les personnes attachées à la cour.

6°. La caisse générale des amendes. C'est là que coule le surplus de toutes les peines pécuniaires que prononcent les tribunaux supérieurs, en affaires tant civiles que criminelles, excepté dans ce qui regarde celles d'accises, de péages et de police.

Viennent ensuite les caisses particulières des départemens, dont voici le détail.

1°. Caisse générale du sel, qui appartient au second département.

Digitized by Google

2°. Caisse de la succession d'Orange, où découlent les revenus des provinces que la maison de Brandebourg a reçus par succession de la maison d'Orange; savoir, Gueldres et Neufchâtel, sans doute parce que leur administration ne ressemble en rien à celle des autres provinces.

3°. Principale caisse du timbre et des cartes. Ces deux caisses sont du ressort du troisième département.

Le cinquième département a sous lui :

4°. La grande caisse des manufactures, qui paie les sommes destinées au bien des fabriques et des manufactures. Cet objet est assez important pour qu'on lui ait destiné une caisse particulière.

5°. La caisse du magasin à soie (1).

Du sixième département ressortissent :

6°. La grande caisse des magasins et des fourrages.

7°. La caisse des invalides, qui perçoit, outre quelques autres revenus moins considérables, les confiscations des biens de tous les déserteurs, dont le prix est voué à l'entretien des invalides.

8°. La caisse générale des mines dépend du département de ce nom.

9°. La caisse générale des forêts, de celui des forêts.

Voilà ce qui concerne l'administration générale des revenus et des dépenses de l'état. Nous l'avons dit, la comptabilité est sur un pied admirable dans toute la

(1) Voyez *Livre des manufactures*, article *soieries*.

Digitized by Google

monarchie prussienne. Frédéric-Guillaume, calculateur exact et attentif de ses revenus, ingénieux sur cet objet de sa passion, lui a donné ces formes, avec lesquelles l'état est à l'abri de toute prévarication notable en ce genre, et qui le mettent en état de tirer le plus grand parti de ses revenus. Aussi-tôt perçus dans les provinces, on en paie d'abord toutes les dépenses sur les lieux; le résidu entre ensuite dans les grandes caisses générales de l'état que nous venons de nommer. Toutes les années, les comptes sont rendus et fermés, de sorte qu'à chacune de ces courtes époques, l'état n'est plus débiteur ni créancier de la somme la plus légère. Frédéric, non moins attentif à ses revenus, a perfectionné à plusieurs égards cette comptabilité, et mis un frein encore plus difficile à rompre aux fraudes des subordonnés. Cependant il a été trompé quelquefois: outre M. de Goerne, dont nous avons parlé, qui lui vola des millions, plusieurs subalternes ont souvent détourné des revenus de l'état à leur propre usage. Eh bien! ce même Frédéric qui passoit pour dur et avare, n'a jamais condamné ces gens à tirer les vaisseaux, où à d'autres punitions absolument disproportionnées à leur ancien état. Ils ont été mis pour un temps, ou lorsque la prévarication étoit infiniment grave, pour la vie, dans des maisons de correction, et le plus souvent on s'est contenté de les chasser.

L'administration de la justice est soumise en dernier ressort à ce qu'on nomme le département ou le mi-

Digitized by Google

nistère de justice : il est composé de quatre ministres d'état et de justice.

De ce collége suprême dépendent la commission des lois, le tribunal suprême, le tribunal de la chambre, les régences ou tribunaux de la cour, tribunaux supérieurs et autres colléges de justice civile et criminelle, et de tutelle, dans toutes les provinces de la monarchie. Ajoutez ce qui concerne l'examen, la réception, l'installation, et les appointemens des personnes employées dans ces divers tribunaux.

A ce même collége sont réunis encore, 1°. le département de la religion; 2°. celui de la féodalité; 3°. celui des colonies françoises; 4°. celui des universités; 5°. celui des colonies palatines ou des memnonites.

Ce même conseil ordonne les visites de tous ces tribunaux. C'est à lui que ceux-ci doivent envoyer les listes et tableaux, soit annuels, soit de quartier, pour prouver qu'ils ont suivi les ordonnances. Les plaintes que les parties ont à porter contre chacun de ces tribunaux, soit au cabinet, soit en cour, sont remises à son examen.

Le grand chancelier en est le président, ainsi que de tous les tribunaux sans exception : il exerce à cet égard une surintendance générale. Il préside à la commission législative, à l'administration de la justice, à l'examen, à l'installation des juges; les appointemens de tous les officiers de justice, avec tout ce qui est relatif à l'observation et à la correction des arrangemens de

Digitized by Google

ce genre en général, sont uniquement de son ressort.

Quant aux tribunaux supérieurs particuliers, dépendant de ce conseil suprême, ce sont,

1°. La commission législative instituée par lettres-patentes du vingt-neuf mai mil sept cent quatre-vingt-un. Les objets qui lui sont soumis, sont :

A. L'examen et la décision des points de droit douteux, dont les autres tribunaux lui font le rapport, sans nommer les parties.

B. La visite de tous ces tribunaux, et la proposition des résultats à décerner d'après ces visites.

C. La proposition de nouvelles lois, ou l'avis touchant celles qui pourroient être proposées d'ailleurs, de même que les corrections et les changemens à faire aux anciennes.

2°. Le tribunal suprême ou des appels. Il fut institué en mil sept cent trois, lorsque l'empereur Léopold eut étendu le privilége de *non appellando* (1), qu'avoit déjà la Marche électorale, à toutes les autres provinces, jusqu'à la concurrence des sommes de vingt-cinq mille florins d'or et au-dessous. Mais quand en mil sept cent quarante-six et en mil sept cent cinquante, Frédéric eut obtenu ce privilége illimité, non-seulement pour

(1) C'est le privilège de ne pouvoir évoquer aucune cause aux deux grands tribunaux de l'empire; savoir, la chambre impériale à Wetzlar, ou le conseil aulique à Sienne.

Digitized by Google

l'Ostfrièse, mais aussi pour toutes ses autres provinces sans exception, son ressort devint beaucoup plus étendu. Ce tribunal décide en troisième et dernière instance toutes les causes qualifiées pour cela, c'est-à-dire, qui montent à une certaine somme, différente suivant les provinces, et il les décide non appellativement, mais révisoirement.

3°. Le tribunal de la chambre. Ce tribunal, dont la dénomination est ancienne, a été formé peu après l'institution de la chambre impériale établie d'abord à Spire. Joachim institua ce tribunal au commencement du seizième siècle. Ses successeurs y ont fait plusieurs changemens utiles. Il en a sur-tout éprouvé aux deux grandes réformes de la justice, en mil sept cent quarante-six, par le grand chancelier de Cocceji, et en mil sept cent soixante-deux par M. de Carmer, grand chancelier actuel.

Il forme le grand tribunal supérieur des Marches, et réunit en soi le tribunal des appels de toutes les Marches, celui de la cour, l'ancien conseil privé de justice, la commission des Juifs et le tribunal supérieur criminel. Une députation de ce tribunal forme celui de la prévôté de l'hôtel, qui juge séparément certaines petites causes civiles et plusieurs causes criminelles.

4°. Le grand tribunal françois. Suivant les priviléges accordés par l'électeur Frédéric-Guillaume aux colonies françoises en mil six cent vingt-cinq, elles sont exemptes de la jurisdiction des tribunaux alle-

Digitized by Google

mands, et ressortissent de leurs tribunaux particuliers. Cette cour juge en seconde instance les causes des colonies du royaume; et quand on veut en évoquer en troisième instance au tribunal suprême, celui-ci admet deux conseillers de révision du tribunal françois, pour donner leur voix et leur opinion.

Un des premiers soins de ce collége fut de faire un règlement sur l'ordre de la procédure, formé par les meilleurs jurisconsultes françois, sur le modèle du code Louis, et qu'on nomma l'ordonnance françoise. L'électeur Frédéric III, ensuite premier roi de Prusse, la confirma en mil six cent quatre-vingt-dix-neuf.

5°. Le tribunal des tutelles de la Marche. Il a la surintendance générale sur toutes les affaires de tutelle de ceux qui, en première instance, ressortissent du tribunal de la chambre.

6°. La commission immédiate des examens, à laquelle sont soumis les candidats pour leur entrée dans les charges de judicature. C'est sur le témoignage de cette commission que M. de Carmer décide si et comment on les emploiera dans les tribunaux.

Sous le conseil suprême de justice, il se trouve encore, comme nous l'avons dit, quelques départemens généraux subdivisés en d'autres particuliers, Tels sont,

A. Le département de la religion. Outre les affaires de la religion proprement dites, tous les instituts d'instruction quelconques, universités, colléges, écoles, même la bibliothèque et le cabinet d'antiquités en dépendent

Digitized by Google

dépendent, ainsi que tous les instituts de charité; il est soudivisé en:

A. Le département réuni des affaires ecclésiastiques luthériennes et catholiques.

B. Le département de la féodalité, qui gère tout ce qui reste dans les contributions allemandes de l'ancien système féodal.

C. Le département des colonies françoises. Il dirige les intérêts séparés de ces colonies répandues dans toute la monarchie. Il a sous lui:

A. Le conseil françois.

B. La caisse de l'état civil françois. Elle provient du fonds formé pour la fondation et l'entretien des colonies. Il a été élevé successivement à quarante-cinq mille écus et au-delà. On en paie les appointemens des prédicateurs et des maîtres d'école, ainsi que ceux des officiers de justice de ces colonies, et l'on y assigne même des pensions à des personnes distinguées, qui n'ont d'autre moyen pour vivre que celui-là.

C. Le grand consistoire françois.

D. La curatelle des universités. La surintendance des grands colléges d'instruction y est jointe. Le ministre à qui ce département est confié, veille aux fonds de ces corps et à leur emploi, et sur-tout il propose au roi les sujets auxquels il convient de donner les chaires et les places vacantes de régents ou sous-régents.

Digitized by Google

E. Le département des colonies palatines. Ce sont des colonies de memnonites ou anabaptistes, établies principalement à Magdebourg, Halle, Kalbe, Burg et Stendal.

Les autres colléges principaux pour l'administration des affaires, soit pécuniaires ou autres du royaume, sont :

1°. Le directoire général des postes, dont dépend la caisse générale des postes.

2°. L'administration générale des accises et des péages, ou la régie. Elle est soudivisée en onze bureaux généraux, sans compter ceux des provinces, dont cinq sont, pour la Marche électorale seule, établis à Berlin.

3°. Le collége supérieur de médecine, établi en mil six cent quatre-vingt-cinq par le grand électeur. Il dirige ceux qui sont établis dans les provinces, et les surveille. Un ministre en est chef, et le premier médecin du roi, directeur. Le soin de tous est d'examiner les médecins, les chirurgiens, les sages-femmes, et de leur donner en conséquence des permissions de pratiquer; de visiter les apothicaireries, de faire des rapports dans les cas douteux d'affaires criminelles.

4°. Le collége de santé, qui veille à tout ce qui peut avoir rapport à la santé des hommes et des bestiaux en général, dans les états du roi, non-seulement par rapport aux épidémies, mais aussi aux fal-

Digitized by Google

sifications de vins, de bières, de vinaigres, de pain, etc. à l'enterrement des morts dans les villes, au déchargement des égoûts dans les rivières, etc. etc. Il a été institué en mil sept cent dix-neuf. Ce collége, quoique de la première utilité, n'a presque aucuns fonds. Les conseillers n'en reçoivent pas d'appointemens.

5°. La commission de jurisdiction, érigée en mil sept cent cinquante-six. Elle décide des conflits de jurisdiction entre les divers tribunaux et colléges.

6°. Le tribunal suprême de la régie, formé en mil sept cent soixante-trois, de la réunion de plusieurs tribunaux particuliers à cet objet. Toutes les causes relatives aux affairès de la régie sont soumises à sa décision, qui est sans appel pour tout ce qui est au-dessous de dix écus; sujette à l'appel en seconde instance, quand la somme va jusqu'à deux cents écus; et en troisième instance, quand elle s'élève au-delà.

7°. L'office du fisc; mais par ce mot il ne faut pas entendre ce qu'on nomme fisc en françois. Le fiscal général en Allemagne, est à-peu-près ce que nous appelons procureur-général du roi. Il veille au maintien de l'autorité, des droits régaliens ou autres du souverain, et à ce que les lois, constitutions, règlemens, édits, lettres-patentes, etc. émanés de la puissance, ne soient pas violées. Dès qu'une telle infraction arrive, il doit d'office porter plainte. Tous les fiscaux des provinces ressortissent du fiscal général, et de cet office du fisc.

Digitized by Google

8°. Le département des monnoies, divisé en directoire général des monnoies, et tribunal des monnoies, duquel ressortissent toutes les affaires de ce genre.

L'état militaire a son administration absolument séparée de tous les autres corps de l'état. Il forme, ou du moins il formoit sous Frédéric, un état dans l'état, émanant directement et uniquement du roi.

Les divers colléges établis pour gérer ses accessoires, sont :

1°. Le tribunal général de justice militaire, que l'on nomme en allemand, l'*auditoriat général*, parce qu'on nomme auditeurs les légistes attachés aux régimens, pour disposer suivant les lois, les affaires, tant civiles que criminelles des personnes qui constituent le régiment. Cet auditoriat général est le tribunal suprême de toute l'armée, pour la justice tant civile que criminelle. En cas d'appel ou de révision, on envoie les actes du procès aux facultés en droit des universités.

2°. Le consistoire militaire. Il règle toutes les affaires ecclésiastiques de l'armée en dernier ressort.

3°. La chancellerie ou le bureau de la guerre.

4°. L'intendance générale de l'armée, qui a sous sa direction le département du transport des subsistances et de quelques autres menus objets relatifs aux besoins des troupes.

Tel est le foyer général d'activité du gouvernement prussien dans ses principales parties. Les résultats res-

Digitized by Google

pectifs des travaux du même genre dans les provinces, ou ce qui, relativement à ces objets, ne peut pas s'y terminer, sont portés aux colléges et tribunaux dont nous venons de crayonner les principaux traits.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL

ET

CONCLUSION.

Nous n'avons point entrepris un si vaste ouvrage par ce vain amour de célébrité qui fait désirer de s'associer en quelque sorte à tout grand nom, à tout grand évènement. Notre dessein principal n'a pas même été de satisfaire une curiosité naturelle et juste sur l'homme extraordinaire qui a rempli le monde de sa renommée, et sur les états que son sceptre a régis. Qu'il nous soit permis de le dire, nous avons eu un but plus élevé; nous avons voulu démontrer par les faits, des vérités de première importance, et cependant encore disputées.

Le système physiocratique, ce système si simple, bui place dans la liberté des hommes et des choses tout l'art de les gouverner, a compté jusqu'ici un assez petit nombre de partisans. Les bons esprits le

Digitized by Google

voyant si opposé à tout ce qui s'est pratiqué, forcés de convenir cependant que si le monde pouvoit être mieux, il avoit été plus mal, et même que quelques pays se trouvoient dans un état de prospérité très-réelle; les bons esprits, disons-nous, ont été arrêtés par les clameurs, soit des hommes qui ont leur intérêt au mal, soit de ceux qui seroient humiliés d'être forcés de renoncer à leurs préjugés, soit enfin de cette foule d'individus qu'un esprit routinier enchaîne à ce qui se pratique journellement. On a donc répondu presque universellement aux sages qui ont découvert les premiers ces nobles vérités, ou aux disciples qui ont eu l'esprit assez juste et assez hardi pour les concevoir et les avouer : » Ce que vous dites paroît » très-conséquent; c'est une belle spéculation que » votre théorie; cependant les faits sont le grand *cri-* » *terium* en économie politique. Un philosophe qui » ne voit que ses méditations, raisonne fort à son » aise dans son cabinet; mais sans la pratique, les » plus beaux raisonnemens ne servent à rien, et prou- » vent peu. On ne gouverne point les hommes avec » des systêmes; or la pratique décide complètement » contre vous. Voyez ce roi qui gouverne depuis qua- » rante-six ans son royaume suivant des principes dia- » métralement opposés aux vôtres : eh bien, avec un » état du troisième ordre, il a développé une puis- » sance qui l'a rendu redoutable aux royaumes du » premier rang. Il a acquis un grand trésor; ses pro-

Digitized by Google

» vinces sont riches, peuplées, heureuses; les manu-
» factures se sont élevées chez lui à une splendeur
» inconcevable. Tous vos argumens et vos calculs
» hypothétiques ne détruiront pas des faits si frap-
» pans. «

Ces discours vagues, et par cela même très-attrayans pour le vulgaire, qui craint la fatigue de penser, plus peut-être que toute autre fatigue, nous ont fait prendre la résolution d'examiner les faits mêmes sur lesquels on les fondoit. Nous avons puisé ces faits dans les meilleures sources, et dans les ouvrages de ceux qui combattent nos principes; nous les avons pris tels qu'on nous les a présentés, sans jeter aucun doute sur leur réalité. Si des contradictions multipliées nous ont forcé d'en indiquer quelques-unes, en résumant nos déductions, nous n'avons établi aucun de nos raisonnemens, aucune de nos preuves sur les doutes que ces contradictions ont nécessités..... Eh bien ! voici les résultats qu'a constaté l'examen impartial des faits rapportés sur la foi non contestée des auteurs les plus authentiques, les plus prévenus en faveur des opinions contraires aux nôtres, des auteurs que nous seuls aurions intérêt à récuser.

Après avoir indiqué dans notre premier livre les évènemens historiques où résident les causes ostensibles des accroissemens qu'à pris la maison de Brandebourg, et celles de la puissance que Frédéric a déployée aux yeux de l'Europe étonnée, nous avons

Digitized by Google

fait voir dans le second livre, qui traite de la population de ses provinces.

Que les états de la monarchie prussienne n'ont probablement que la très-foible population de cinq millions et demi d'habitans tout au plus.

Que les provinces les plus peuplées et les plus florissantes, telles que la principauté de Halberstadt et les états de Westphalie en général, sont précisément celles où Frédéric a versé le moins de dons, au bien-être desquelles il a apporté le moins de soins et de surveillance, où il a établi le moins de colonies et le moins de fabriques.

Que l'affluence des capitaux vers les villes, l'abondance du numéraire, le grand luxe en consommations de tout genre, l'entassement des manufactures, ne font point fleurir une province, n'augmentent point sa population; que les grandes villes, regardées jusqu'ici comme un moyen de féconder du moins les campagnes environnantes, n'opèrent rien moins qu'un effet pareil; que ce sont des masses mortes. Depuis un siècle, on n'a rien négligé pour attirer à Berlin et à Potzdam les riches consommateurs de la monarchie. Qu'en est-il arrivé? Le nombre des cultivateurs de la Marche n'a pas même augmenté dans une proportion égale à leur propre accroissement..... Le nombre des cultivateurs a diminué dans cette province en proportion des habitans des villes!..... Quelle vérité? quelle preuve que l'agriculture n'a besoin que d'une bonne législation

Digitized by Google

législation pour fleurir, et que des lois sages en ce genre sont l'unique moyen de rendre les provinces riches, abondantes en hommes et en productions.

On a prétendu enfin que c'étoit à ses soins continuels pour la colonisation et pour les fabriques que Frédéric devoit l'accroissement de la population de son royaume. C'est encore-là une erreur que nous avons démontrée. Non-seulement les provinces qui ont reçu le plus de colonies et de fabriques royales sont les moins peuplées ; mais la monarchie prussienne auroit dû, par l'accroissement naturel de la population, parvenir, en supposant même la plus grande somme possible d'êtres humains pour la consommation de la guerre, à un degré de population supérieur à celui auquel elle s'est élevée.

Du livre sur l'agriculture, il résulte que les pays les plus peuplés sont, ou ceux qui ont une bonne agriculture, c'est-à-dire à qui la nature la donne, car dans les états prussiens, la législation tend par-tout à l'écraser ; ou ceux qui cultivent le lin, cette production de la terre à laquelle est attachée une intarissable source de bien-être pour l'espèce humaine. La Prusse orientale doit évidemment sa population au commerce des grains, qu'elle a la permission de faire, tandis que la Poméranie, par exemple, dont le sol est au moins aussi fertile, est peu peuplée, parce que le commerce des grains y est prohibé.

Dans le livre des manufactures, nous avons fait voir

Digitized by Google

que la seule fabrique vraiment grande et florissante, est celle dont le roi ne s'embarrasse pas, à laquelle il ne donne d'autre encouragement que la liberté, savoir, celle de la toile en Silésie et en Westphalie. Les fabriques de laines sont considérables, parce qu'elles ont le débouché d'une grande armée, et qu'il faut bien d'ailleurs que les hommes soient vêtus dans un pays si froid. Mais la partie la plus importante de cette fabrication, est celle des laineries grossières, qui existeroit toujours sans monopoles et sans faveurs, et qui s'éleveroit même plus haut avec la pure liberté. Celle des soies, à laquelle la nature répugne, languit malgré l'immensité des dons royaux et le monopole; et la seule de ce genre qui soit remarquable, c'est celle de Créfeld, que Frédéric a toujours traitée comme étrangère.

Nous avons vu dans le même livre, que les manufactures vraiment utiles et d'un vaste rapport, sont les fabriques libres et séparées, et non les réunies. Nous y avons vu qu'aussitôt que le gouvernement touche à une fabrique, elle tombe; témoin celle du fer d'Osemund dans le comté de la Marck. En un mot, les faits y démontrent jusqu'à l'évidence, qu'un gouvernement n'a pas d'autre mesure à prendre pour élever toutes les manufactures que le pays comporte à la plus haute splendeur, que de les laisser faire, sans y donner la moindre attention, et que tous les efforts possibles ne produisent rien de stable ni de vraiment intéressant pour celles que le pays ne comporte pas.

Digitized by Google

Dans le livre du commerce, nous avons démontré que le seul commerce florissant dans la monarchie prussienne, est celui qu'on laisse aller de lui-même (c'est encore celui des toiles); que les seuls objets vraiment importans, et qui forment une très-grande valeur, sont les productions de l'agriculture ; que les profits de la main-d'œuvre, relativement aux manufactures, ne sont rien en comparaison, et qu'ainsi c'est la plus insensée des mesures que d'opprimer l'agriculture, dans la vue de favoriser les fabriques; que même le commerce extérieur est peu de chose, en comparaison du commerce intérieur, puisque le seul article des grains que consomment les hommes d'un pays, forme la moitié de la valeur de toute la masse des autres productions. On y a vu enfin que les systêmes réglementaires tuent le commerce; et que sans celui de la contrebande, les états prussiens auroient été les plus misérables de l'Europe, graces à leur législation commerciale.

Le livre des revenus et des dépenses a offert le tableau des mots incalculables et de tout genre que causent les impôts indirects, soit en arrachant infiniment plus au peuple que le trésor de l'état n'en retire, soit par les conséquences physiques et morales qui en résultent. On y a reconnu aussi que l'esprit d'ordre et d'économie répare une assez grande partie des maux même les plus cruels, et que s'il se trouvoit joint à l'établissement de l'impôt direct et à la pleine liberté du commerce et de l'industrie, il produiroit des effets qui tiendroient du prodige.

Digitized by Google

Nous avons tâché d'indiquer, dans le livre des affaires militaires, les moyens dont le roi de Prusse s'est servi pour former une excellente armée ; comment elle pourroit être nombreuse, sans avoir recours aux enrôlemens étrangers, et quels sont les effets d'une conscription militaire trop forte.

Nous avons démontré enfin, dans le huitième livre, l'excellente influence de la liberté de penser et d'écrire, par le haut degré de perfection auquel se sont élevées les connoissances utiles dans les états du roi de Prusse, et par les effets que ces connoissances ont produit, au premier rang desquels il faut compter un projet de code, telle que n'en possède encore aucune nation. Cependant une révolution si salutaire et si grande, s'est opérée sans les secours, sans les encouragemens du gouvernement, avec une académie des sciences presque toute composée d'étrangers, où un grand homme, entièrement éloigné des affaires par système et par sagesse, et dont la stature ammoindrissoit encore ses prétendus collègues, s'élevoit au milieu de sujets plus que médiocres, qui assurément, par leurs ouvrages mort-nés, n'ont en rien contribué à répandre la lumière. Frédéric a encore laissé faire à cet égard, il n'en a pas fallu davantage.

Tel est l'instructif ensemble de son administration ; et certes, au milieu de ses erreurs, ses bienfaits tiennent une place sublime. Pour achever de nous en convaincre, donnons un coup-d'œil à l'influence qu'a

Digitized by Google

exercée ce grand homme, non-seulement sur son peuple, mais sur l'Europe et sur son siècle.

Nul monarque ne montra jamais autant que Frédéric le Grand, ce que peuvent pour un prince et pour sa nation l'habileté personnelle qu'il possède, et la considération qui en résulte. La gloire de Frédéric inspira aux Prussiens un enthousiasme, un esprit public qui eût honoré des Anglois. Tous concouroient, comme malgré eux-mêmes, à l'énergie d'un gouvernement qu'animoit une ame élevée. L'effet en étoit si sensible, qu'on nommoit en Allemagne cette espèce de verve nationale, l'*aiguillon prussien* (*der preussische sporn*). Mais cette influence si glorieuse pour Frédéric, le cède à celle qu'il exerça sur ses voisins; que dis-je? sur ses contemporains. Un roi des Vandales et des Cassubes devint en quelque sorte le modèle de l'Europe; et si les princes connoissoient la vraie gloire, s'ils savoient l'apprécier, combien cet exemple n'auroit-il pas été plus efficace encore? La pusillanimité ou l'ignorance assises sur des trônes, ou trop vastes, ou trop éloignés, se consolèrent de ne pas imiter Frédéric, en se disant ce qu'on ne cessoit de répéter autour d'eux: *Il ne convient qu'au roi d'un petit royaume d'en agir ainsi.* Mais il n'en fut pas de même en Allemagne.

Cette contrée est divisée en un grand nombre de petites souverainetés dont la possession ne place pas au-dessus du besoin d'acquérir du mérite, si l'on veut quelque considération au dehors. L'exemple d'un vrai-

Digitized by Google

ment grand homme n'a donc pas été perdu pour les souverains de l'Allemagne.

Quand ils virent qu'un roi très-supérieur à eux tous en puissance, ne dédaignoit pas de s'orner l'esprit et de vivre avec des gens de lettres, ils conçurent que les lettres et ceux qui les cultivent, étoient bons à quelque chose, et ils changèrent de conduite envers les instructeurs des humains. Peu de ces princes étoient assez riches pour attirer des gens de lettres étrangers; d'autres voulurent avoir quelque chose à eux; quelques-uns même sentirent que le véritable usage des lettres étoit d'éclairer leurs sujets, et en conséquence, ce furent les Allemands qu'ils favorisèrent. Les sciences et les lettres acquirent donc une utile et véritable considération. Sans doute une liberté entière leur auroit mieux valu que les caresses hautaines des grands, qui ont de trop bonnes raisons pour vouloir que le rang passe avant le génie. Mais, au défaut de la liberté, la faveur est quelque chose.

Frédéric lui-même ne donna pas aux lettres une liberté entière : les autres princes osèrent encore moins briser les entraves du préjugé, soit personnel, soit national; mais les bornes de l'espace que peut parcourir l'instruction humaine furent du moins très-reculées. Aujourd'hui, si l'on excepte un très-petit nombre de pays soumis à d'imbécilles tyrans, on peut discuter en Allemagne, théoriquement du moins, toute question de théologie, de philosophie, d'économie, de politique;

Digitized by Google

et tel livre pour lequel, avant le règne du dispensateur des lumières, on auroit été brûlé, se vend et s'imprime publiquement. Une grande honte est attachée à celui qui veut réprimer ou punir la liberté de penser par la violence. Les princes et les gens de lettres se contiennent les uns les autres : si cet ordre de choses n'est pas le meilleur, il est du moins mille fois préférable à celui qui dura tant de siècles. C'est là un avantage incommensurable, que le reste de l'Europe, aussi bien que l'Allemagne, a recueilli de l'exemple de Frédéric.

Il en est un autre qui leur a été également commun, c'est la tolérance politique des sectes. L'exemple de la Hollande et de l'Angleterre n'avoit pas produit assez d'effet ; la première étant une république, et l'autre une monarchie très-limitée, les souverains de l'Europe ne crurent pas devoir conclure de la conduite de ces états, pour guider la leur : ils pensèrent plutôt qu'elle leur en prescrivoit une autre ; car bien que les peuples fussent incontestablement plus heureux dans ces contrées que dans leurs états, ils n'étoient pas aussi soumis ; et l'obéissance de leurs sujets leur importoit infiniment plus que leur bonheur : mais quand ils virent qu'un monarque jouissant de tous leurs droits, et même plus absolu qu'eux, parce que ses vertus lui donnoieent une autorité personnelle plus grande, ouvroit son pays à mille sectes sans en éprouver la plus légère contrariété ; que toutes ces sectes, une seule peut-être exceptée, ne se disputoient que d'attache-

Digitized by Google

ment pour lui, d'industrie et d'activité, soit pour s'enrichir, soit même pour lui plaire, les prêtres les plus fanatiques n'eurent plus de moyens de fasciner les yeux des souverains, en les effrayant sur les suites de cette politique.

Cette autorité personnelle, et de si étonnans succès, frappèrent les souverains et principalement ceux d'Allemagne. Charles XII avoit donné l'exemple d'un prince qui préféroit la puissance réelle au faste du trône. Frédéric-Guillaume père de Frédéric, offrit le même spectacle à l'Europe; tous deux avoient vécu comme des officiers de fortune, pour se donner une influence redoutable : mais l'inconduite de l'un recula le but, et détruisit ses succès, et l'autre ne fit qu'étudier ses grands moyens de puissance, et ne s'en servit pas. Il fut en politique, l'image d'un impotent qui auroit sa chambre garnie d'excellentes armes, pour le seul plaisir de les regarder. L'exemple de Charles XII et celui de Frédéric-Guillaume eurent donc peu d'imitateurs.

Mais quand on vit un roi qui, avec de puissans moyens, sut les augmenter encore, faire de grandes choses, et négliger pour elles tout ce qui n'a qu'un vain éclat, parce qu'en effet ces superbes bagatelles ne sont pas une vraie puissance, ou du moins n'en sont qu'une d'opinion pour les esprits très-bornés, un tel exemple fut vraiment influent; il entraîna à l'imitation.

Les princes d'Allemagne qui, dans la guerre de sept ans, s'attachèrent au sort de Frédéric, jouèrent un rôle

Digitized by Google

rôle imposant. Les troupes qu'ils mirent sur pied, l'assimilation de ces troupes à celles du roi de Prusse, leur donnèrent une considération fort au-dessus du poids naturel de leur pays. Ces grandes têtes commencèrent à comprendre qu'il y avoit d'autres jouissances que de boire, de chasser, d'avoir des maîtresses, ou même un opéra.

Alors l'esprit d'ordre et d'économie s'empara de la plupart de ces princes. Constitutionnellement parlant, ils n'étoient pas absolument indépendans des assemblées de leurs états ; mais ils en dépendoient infiniment lorsqu'ils avoient de continuels besoins d'argent ; alors ils tentèrent de véritables efforts pour s'en affranchir : ils devinrent plus maîtres chez eux. Ce fut assurément un très-grand bien, car ils ne pouvoient guère abuser de ce surcroît d'autorité, uniquement fondé sur leur bonne conduite ; au lieu que les folles dépenses de la plupart d'entre eux n'avoient pas eu le moindre avantage pour l'humanité, heureuse encore lorsqu'elle n'en étoit pas accablée ! Eh ! combien la chasse, par exemple, dont la passion méprisée par Frédéric, et dès-lors abandonnée par une foule d'autres princes, soit par imitation, soit par sentiment, n'a-t-elle pas déchaîné de maux contre les cultivateurs !

Sans doute il résulta de ce changement, dans l'ordre politique de l'Allemagne, des inconvéniens dont Frédéric fut entièrement innocent, mais qui n'en eurent pas moins un effet très-actif : deux entre autres méritent

Digitized by Google

quelque développement; car quoi qu'ils aient sur-tout influé en Allemagne, les autres états de l'Europe y ont participé à un certain point.

Les pivots de la puissance de Frédéric étoient son armée et ses richesses.

Tous les princes voulurent avoir des troupes, et s'en occuper comme lui. Un grand nombre se mit à porter l'uniforme, à se trouver exactement à la parade; à exercer eux-mêmes des soldats; et ils croyoient imiter Frédéric le Grand! jusques-là rien que de supportable; car ceux qui soutiennent que les troupes sont inutiles aux petits états, puisqu'ils ne peuvent ni conquérir ni se défendre, ou ne connoissent point l'Allemagne, ou sont inspirés par des raisons qu'ils n'énoncent pas, et dont nous exposerons bientôt le néant. Mais on alla plus loin: on s'imagina que l'extérieur du service prussien, l'exactitude dans les petites choses, contenoient le secret de la perfection; on avoit tant dit que le bâton étoit l'ame de ce service, qu'on crut former des héros à l'école des coups de bâton. Sans doute l'exactitude dans les minuties du métier, est la base de l'exactitude dans les grandes choses: elle est donc bonne et nécessaire comme moyen; mais comme but, rien n'est plus ridicule. Voilà ce que n'ont voulu voir ni les détracteurs, ni les enthousiastes du service prussien. Auquel de ces deux genres d'hommes que l'on croie dans le militaire des autres pays, on se trompe: si les détracteurs, la base manque; si les enthousiastes, vous vous consumerez en enfantillages, et c'est ce que

Digitized by Google

nous avons vu presque généralement en Europe depuis vingt ans. On a tourmenté les troupes sans utilité ; on n'a cessé de leur enseigner l'A B C, sans jamais leur apprendre à lire. Ce n'eût été que du temps perdu, si l'idée du bâton n'avoit pas été intimement liée avec celle de la perfection de l'armée prussienne. Des voyageurs militaires voyoient battre dans les exercices prussiens : ils ne réfléchissoient pas sur la différence de la composition des troupes ; ils ne pensoient pas que tel soldat de l'armée prussienne sortoit des galères peut-être, avoit mérité vingt fois le dernier supplice, et qu'il étoit impossible de le plier à l'ordre militaire autrement que par des coups, méthode unique pour dompter les bêtes féroces. Ces observateurs superficiels retournoient chez eux faire distribuer des coups ; ils y portoient aussi la fureur de la tenue pratiquée en Prusse, dont ils ne connoissoient ni l'ordre, ni l'économie rigoureuse et cependant libérale, fondée d'ailleurs sur une pratique constante de quatre-vingts années, et dont leur gouvernement n'avoit pas, de son côté, l'idée la plus légère ; alors, substituant la manie au système, le luxe à la propreté, les fantaisies arbitraires à un ordre strict et invariable, ils ruinoient à l'envi l'officier et le soldat.

Un autre mal encore résulta de cette passion militeire ; mais plus particulier à l'Allemagne, il y fut plus sensible, parce qu'on pouvoit moins y alléguer de nécessité. Plusieurs princes entretinrent un trop

Digitized by Google

grand nombre de troupes, et causèrent ainsi différentes espèces de maux à leurs états.

Tels furent les inconvéniens de l'exemple militaire de Frédéric ; et ceux qui résultèrent du spectacle de ses richesses, sont encore plus graves. C'est un attribut particulier de la nature humaine, de rechercher la cause de tout effet surprenant ; mais au lieu de l'approfondir, l'homme, dont la vertu la plus rare est la patience, s'arrête à la première qui le frappe, que le préjugé lui indique, ou même à laquelle il désire attribuer l'effet qui l'étonne. Frédéric avoit de l'argent pour tout : il amassoit un immense trésor, il établissoit des fabriques, il accordoit des monopoles, il défendoit l'exportation et l'importation des grains, il assujétissoit tout à des réglemens, dans la vue illusoire de garder dans son pays le numéraire, et d'y en faire entrer autant qu'il seroit possible. Aussitôt on s'est dit : Voilà les moyens de s'enrichir comme Frédéric, et ces moyens ont été avidement adoptés. On ne vit pas, ou l'on ne voulut pas voir que c'étoient uniquement l'ordre et l'économie qui enrichissoient le roi de Prusse, et que ses réglemens ne faisoient au fond qu'appauvrir ses sujets. Cette doctrine d'ailleurs n'étoit pas faite pour plaire à des princes qui aimoient le faste ; et des courtisans ignorans, des financiers avides se gardoient bien de la leur prêcher : ils présentoient au contraire ces arrangemens aux princes, comme un moyen de satisfaire d'autant plus surement et plus com-

Digitized by Google

plètement toutes leurs fantaisies. Il sembloit qu'avec le régime fiscal, on eût trouvé un fleuve intarissable de richesses et de prospérité, qui dispensoit de modération et de tout autre soin. Aussi connoît-on plusieurs princes ruinés par les établissemens mêmes dont ils attendoient une augmentation de richesses.

Nous mettrons enfin au nombre des maux que causa l'exemple de Frédéric, les grandes leçons qu'il a données à la maison d'Autriche, et le désir qu'il fit naître dans l'ame du prince qui en est le chef, de s'approprier les vrais moyens de puissance. Sans doute ce prince s'est trompé sur la plupart de ces moyens; et dans ceux où il a raison, soit défaut de formes, soit préjugés enracinés, tels que le faste de la maison impériale, que l'estimable économie personnelle de Joseph II n'a pas pu extirper entièrement, l'empereur n'a pas de succès véritables, ou du moins il n'a pas ces richesses disponibles, ces moyens d'impulsion soudaine et presque irrésistible qu'a su se procurer Frédéric. Sans doute aussi les dispositions peu favorables de ses sujets, l'étendue et l'éloignement de quelques-uns de ses états entre eux, lui font éprouver de grandes résistances, et la nature ne lui a pas donné un esprit de suite assez opiniâtre pour les vaincre. Autant enfin sa puissance naturelle est supérieure à celle du roi de Prusse, autant ses circonstances personnelles et environnantes tendent à rétablir l'équilibre.

Mais il n'en est pas moins vrai que la puissance naturelle de la maison impériale est plus que triple

Digitized by Google

de celle du monarque prussien : or c'est sur cette base qu'il faut toujours calculer et prononcer, car la nature des choses seule est immuable, et l'on ne résiste pas très long-temps à son influence. La maison d'Autriche a des états incohérens ; mais depuis les bornes de l'empire Ottoman jusqu'au centre de l'Allemagne, et depuis le golfe de Venise jusqu'au-delà des monts Carpathes, ses provinces se touchent. Eh ! qu'est-ce, auprès de cette prodigieuse masse, que les provinces du Brabant ou celles d'Italie ? Cette vaste étendue de pays est peuplée de nations naturellement guerrières, dont la totalité des habitans est prête à se vouer au métier de la guerre, parce que les jouissances de la vie industrieuse et commerçante lui sont encore inconnues. Le Souverain de ces contrées, sans être personnellement aussi riche que le roi de Prusse, peut aisément le devenir assez pour accabler celui-ci ; il se forme, dans cet objet, un amas de numéraire dont on ne connoît pas l'étendue. *Le fonds de religion* où paroissent s'engloutir les richesses de tant de couvens, ce fonds dont on parle beaucoup, mais dont personne ne connoît ni la totalité, ni même l'existence, et dont on ne sait autre chose, sinon que la dépense qu'on lui assigne n'approche pas de ce qui doit y être entré, ou même de ce qu'on y verse annuellement ; ce *fond de religion* est peut-être le volcan dont l'explosion doit ensevelir la liberté de l'Allemagne, et menacer celle de l'Europe. Sous ce rapport même, on ne l'auroit que trop bien nommé, puisque son premier effort tombera

Digitized by Google

sur l'Allemagne protestante. Il seroit surhumain que la maison d'Autriche pardonnât jamais à celle de Brandebourg la conquête de la Silésie, l'obstacle mis à celle de la Bavière, l'alliance des princes conclue sous ses auspices. Ce grand conflit recommencera tôt ou tard; la Prusse doit ne pas le perdre un instant de vue. Son existence dépend d'être toujours prête; c'est le premier, c'est presque l'unique intérêt d'un monarque prussien; ce doit être le vœu de tous ses sujets: mais en est-il de même d'un citoyen du monde? cette question mérite d'être discutée.

D'abord la monarchie prussienne est digne par elle-même d'intéresser tout homme qui pense, c'est une grande et belle machine, à laquelle des artistes supérieurs ont travaillé pendant des siècles. Elle a des parties excellentes: l'esprit d'ordre et de régularité y est comme inhérent; la liberté de penser et la tolérance religieuse y dominent, et cet exemple est une irrésistible et salutaire démonstration, que ces deux trésors de l'espèce humaine, loin d'être incompatibles avec le gouvernement monarchique, lui sont très-favorables.

La liberté civile y est portée presque aussi loin qu'elle peut l'être dans un pays soumis au gouvernement absolu d'un seul, et où des restes de barbarie asservissent encore une grande partie des cultivateurs. On y possède un système militaire auquel il n'est que peu de changemens à faire pour le rendre parfait. La monarchie prussienne enfin va donner à l'Europe l'exemple d'une légis-

Digitized by Google

lation dont celle d'aucun autre peuple n'approche. Que de choses dignes d'intérêt ! Si la Prusse périt, tous ces bienfaits tomberont dans l'oubli avec elle, et seront long-temps perdus pour l'espèce humaine ; l'art de gouverner retournera vers l'enfance (car l'exemple de l'Angleterre est trop odieux au peuple des souverains) ; peut-être périra-t-il comme d'autres arts détruits par des calamités.

Mais quoi ! pensons-nous donc ainsi, nous, sévères scrutateurs des fautes de Frédéric ?

Oui certes, nous pensons ainsi. Un grand homme peut faire des fautes graves dans l'organisation d'une machine construite d'ailleurs avec un génie admirable ; un artiste même ordinaire corrigera ces erreurs, et la machine sera parfaite, autant que ce mot compâtit à notre nature : mais si vos roues, vos poids, vos leviers, confusément entassés, sont encore chargés de fange et de décombres, quelle main divine vous donnera son aide ! ... O princes européens ! ceci s'adresse à la plupart d'entre vous, qui croyez ne pas devoir à Frédéric, puisqu'il s'est trompé, de respecter, d'étudier, d'imiter ses travaux ! Frédéric, au milieu de ses erreurs, a plus fait pour son pays, que les siècles accumulés n'ont pu pour les vôtres. Sa grande ame, son inflexible caractère a dompté jusqu'à ses fautes ; tandis que votre pusillanime versatilité rend inutiles ou funestes jusqu'aux efforts du génie condamné à vous servir. Eh ! sur quoi portent, en résultat, les erreurs de ce grand homme ?

sur

Digitized by Google

sur de l'argent. Or s'il est vrai que ce genre de fautes est toujours réparable, c'est sur-tout pour les gouvernemens. L'industrie humaine restaure tout au moment où l'on fait tomber ses chaînes. Rien de plus facile quand le pays où il s'agit de l'affranchir, doit à un homme extraordinaire un esprit public très-énergique, un ordre admirable dans la comptabilité, un trésor dont toute augmentation seroit inutile ou nuisible, un mode d'économie qui laisse un grand excédant annuel. Que de ressources, que de moyens, que de bienfaits ! qu'ils sont indignes de lire dans notre ame, ceux qui ont feint de nous soupçonner du désir de rabaisser Frédéric ! Nous avons entrepris d'éclairer le monde par un exemple ! eh quel exemple ! nous n'avons pas voulu que les fautes de Frédéric le Grand fussent prises pour de la sagesse ! Elles sont graves ces fautes ; elles nuisent au bonheur du peuple prussien, à la puissance de son monarque, et, sous ce double rapport ; nous désirons ardemment que les vestiges en soient effacés. Mais loin de nous l'idée que ces fautes soient même difficiles à réparer ! Ce n'est pas un malheur si grand que nous avons prétendu annoncer à l'Allemagne, sur-tout aux princes protestans de cette contrée, dont la liberté, la constitution, le bonheur tiennent à l'existence de la monarchie prussienne. C'est à resserrer leurs liens, et non à les effrayer sur leurs liaisons naturelles, que nous mettrons nos soins et notre gloire.

Digitized by Google

En effet, et c'est ici le grand motif d'intérêt qui lie tout citoyen du monde au bonheur de la Prusse, depuis ce Charles-Quint qui, en réunissant les états de la maison d'Autriche à ceux de l'Espagne, se vit si près de l'autorité générale et souveraine en Europe (s'il avoit eu plus de vrais talens, il y seroit indubitablement parvenu); les deux branches de cette formidable puissance n'ont eu à leur tête que des princes dont l'orgueil mal-adroit et pusillanime n'a pas même su faire usage des grands hommes qu'ils avoient à leur service. De tels souverains ont été loin de pouvoir réaliser le projet de rétablir la monarchie romaine, dont ils retiennent soigneusement les titres, ou celle du magnanime fondateur de ce nouvel empire; mais ils ne l'ont jamais abandonné.

Du croisement de cette ligne ambitieuse avec une race fertile en grands hommes, il est né un prince doué de plusieurs qualités éminentes, animé, instruit, stimulé par l'exemple de Frédéric, et certainement trop pourvu de moyens pour n'être pas très-ambitieux. Ce prince compte parmi ses serviteurs quelques hommes très-habiles, soit dans le cabinet, soit pour la guerre; il a une puissance absolument prépondérante dans sa constitution naturelle; ses armées sont innombrables, et les moyens de les recruter sans bornes; ses ressources personnelles sont loin d'être méprisables: son activité est trop impétueuse, trop décousue, trop éparpillée,

Digitized by Google

mais grande, ingénieuse, infatigable. Croit-on que les desseins de sa maison n'aient pas repris de nouveaux germes d'énergie dans son sein ?

Cependant ce n'est pas à lui qu'en paroît réservée l'exécution. Une cause fondamentale et décisive, que l'on n'a point remarquée, s'y oppose invinciblement. Ce prince veut agir en même temps à l'extérieur et à l'intérieur ; il marche contre la nature des choses : aussi rien ne lui réussit. Combien il seroit plus redoutable, combien son influence eût été plus irrésistible, s'il avoit choisi entre préparer une grande révolution, ou la tenter, au risque d'y succomber !

Un état avec une population de dix-huit à vingt millions d'hommes, lors même que ses peuples sont ignorans, superstitieux, sans lumières, sans arts, sans industrie, peut faire des efforts terribles. A la vérité un peuple plus foible, mais doué de tout ce qui manque à celui-là, lui résistera peut-être ; mais rien n'est moins sûr. Et si le grand état desserre la multitude des entraves qu'impose à ses sujets une mauvaise législation, rien ne pourra lui résister ; et sans doute s'il veut être sûr de son fait, c'est par là qu'il doit commencer. Que le modérateur d'un tel état choisisse donc entre agir avec les instrumens qui sont entre ses mains, au risque de les voir se briser, ou préparer de bons instrumens à son successeur. Or Joseph II ne peut pas se résoudre nettement à l'une de ces deux choses. Il n'ose pas employer ses instrumens tels qu'ils les a, de peur qu'ils ne

Digitized by Google

se brisent; et il ne se donne pas la tranquille patience de les préparer, parce qu'il croit entrevoir toujours le moment propre à les employer. La plupart des erreurs de son administration viennent de cette fluctuation continuelle entre l'action sur l'intérieur et l'action au dehors.

Il n'est donc pas invraisemblable qu'avec une grande prudence, une vigilante sagesse, on parvienne à arrêter, dans cette génération, les progrès de la maison d'Autriche. Mais dans tout combat du plus adroit contre le plus fort, si le premier s'oublie un instant, il est perdu. Or est-il donc sûr que le rival de la maison d'Autriche ne s'oubliera jamais ? tout monarque prussien aura-t-il pour objet éternel de la surveiller ? rien ne distraira-t-il son attention ? sera-t-il incessamment à l'abri de toute surprise ? n'offrira-t-il jamais une occasion, un seul moment propre à lui porter un coup irréparable ?

Le choc est imminent. Si la maison d'Autriche parvient à s'emparer de la Bavière, toute balance est rompue ; l'empereur acquiert une puissance si prépondérante, et tellement inébranlable, que ni la maison de Brandebourg, ni la ligue germanique ne peuvent plus espérer de lui résister : un peu plus tôt, un peu plus tard, mais infailliblement, ils deviendront sa proie ; l'Allemagne entière n'a qu'à se soumettre.

Ici la question s'étend et change de face. Quel mal en effet y auroit-il donc à ce que l'Allemagne passât

Digitized by Google

sous le gouvernement d'un seul, et formât vraiment un grand empire, plutôt que ce chaos informe et bizarre de souverains considérables et médiocres, petits et très-petits, entremêlés de quelques villes libres impériales, aussi inégales entre elles que le reste des corps politiques qui se partagent cette superbe contrée? n'y gagneroit-elle pas en force, en uniformité, en éclat, en gloire, en puissance ?..... Tel est, nous ne l'ignorons pas, le langage que la flatterie ou les préjugés font circuler dans l'Allemagne même, et cette funeste opinion est encore accréditée au dehors. Il faut donc l'examiner d'abord en philosophe, sous le point de vue sacré des intérêts de l'humanité; puis en citoyen, soit gouvernant, soit gouverné, de la grande cité germanique; enfin comme membre d'un autre état quelconque intéressé au sort de l'Allemagne.

La question des avantages et des désavantages des grands états est décidée depuis long-temps pour les philosophes. » Ce sont les grands états qui ont perdu » les mœurs et la liberté des peuples; c'est dans les » grands états que s'est formé le pouvoir arbitraire » qui tourmente et avilit l'espèce humaine. Alors qu'un » seul homme a commandé à des millions d'hommes » dispersés sur un grand espace, il a profité de leurs » intervalles pour semer entre eux la zizanie et la dis- » corde; il a opposé leurs intérêts pour désunir leurs » forces; il les a armés les uns contre les autres, » pour les asservir tous à sa volonté: alors les nations

Digitized by Google

» corrompues se sont partagées en satellites et en es-
» claves, et elles ont contracté tous les vices de la
» servitude et de la tyrannie : alors qu'un homme fier
» de se voir l'arbitre de la fortune et de la vie de
» tant d'êtres, a méconnu sa propre nature, conçu
» un mépris insolent pour ses semblables, l'orgueil
» a engendré la violence, la cruauté, l'outrage : alors
» que la multitude est devenue le jouet des caprices
» d'un petit nombre, il n'y a plus eu ni esprit, ni
» intérêt publics, et le sort des nations s'est réglé
» par les fantaisies personnelles des despotes : alors que
» quelques familles se sont approprié et partagé la
» terre, on a vu naître et se multiplier les grandes
» révolutions, qui sans cesse changent aux nations leurs
» maîtres sans changer leur servitude (1) «.... Ainsi nul doute pour un philosophe, pour un véritable ami de l'espèce humaine, pour un citoyen du monde; la combinaison de toutes la plus désirable pour les sociétés politiques est celle des petits états.

Mais peu d'hommes s'élevent d'un seul élan à la hauteur de ces pensées; peu d'hommes parviennent à généraliser ainsi leurs idées. Des objections particulières balancent toujours pour eux la sévérité du principe, ou les détournent de son application. Livrons-nous donc à la discussion des détails.

(1) Voyez l'écrit de M. Volney, intitulé : *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs;* où l'on retrouve le talent de l'auteur du *Voyage en Egypte*, mais non pas sa candeur ni son impartialité.

Digitized by Google

Les très-grandes monarchies jouissent de plusieurs avantages sensibles : elles ont une plus grande consistance, elles sont moins exposées à des invasions étrangères. Voyez la France, voyez l'Espagne. Il y a cent cinquante ans que la première n'a eu la guerre dans son sein, et quatre vingts se sont écoulés depuis que la seconde a vu ravager ses guérets par des fourrageurs ennemis. L'Allemagne au contraire peut à peine espérer d'échapper pendant trois lustres aux dévastations de la guerre : une peuplade s'y croit heureuse, quand l'ennemi reste dix années sans lui ravir ce qu'elle a pu amasser durant cette courte période, ou sauver des rapines antérieures.

D'ailleurs les constructions publiques vraiment utiles, canaux, grandes routes, digues pour le resserrement des fleuves, etc. etc, ne peuvent s'exécuter que dans une vaste monarchie, l'état présent de l'Allemagne au contraire les exclut. Un canal de communication intérieure capable de joindre, par exemple, le Rhin au Wéser, le Wéser à l'Elbe, et l'Elbe au Danube, est absolument impossible. Quant aux grandes routes, graces aux fréquentes solutions de continuité, elles sont perdues sous un certain rapport, même pour le pays où le prince, soigneux du bien-être de son peuple, en fait pratiquer.

Il est enfin d'autres inconvéniens d'une moindre importance, mais toujours fort nuisibles au bien-être de l'humanité, et inévitablement attachés aux petits

Digitized by Google

états. Telles sont les différences de monnoie, de poids, de mesures ; les haines et les jalousies de commerce ; les péages et les droits de transit, qui rendent la circulation intérieure si difficile en Allemagne, empêchent ce beau pays de vendre ses productions à aussi bon prix qu'il le pourroit sous un régime plus libre et plus uniforme, et diminuent par conséquent les richesses et le bien-être de ses habitans.

Nous ne dirons pas que la plupart de ces avantages sont douteux, que du moins ils se rencontrent rarement sous la main foible et surchargée des gouvernemens absolus, et bientôt arbitraires, qu'appelle la force des choses dans les grands pays mal constitués ; (et comment le seroient-ils bien, si on ne les suppose pas une aggrégation de petits états fédératifs ?) Nous n'en appellerons pas aux grandes monarchies déja subsistantes, à la France même notre patrie, où les provinces sont dans un état de diversité, nous dirions presque d'inimitié au moins égal à celui qui subsiste entre les petits états de l'Allemagne. Nous n'établirons pas combien il est probable que pour se soumettre successivement tout ce vaste empire, un chef se verroit obligé de laisser à chaque province ses droits et ses priviléges, pour ne pas effaroucher les esprits ; qu'alors, comme en France, dont la monarchie s'est exactement formée de cette manière, il s'écouleroit des siècles avant que l'instruction générale, la lumière, perçassent assez pour permettre au souverain d'abolir

Digitized by Google

d'abolir cet ordre de choses. Mais, laissant toutes ces raisons secondaires, nous indiquerons d'un côté, les inconvéniens qui résulteroient de cette réunion ; de l'autre, les avantages que l'Allemagne retire de sa constitution actuelle, et qu'elle perdroit par sa métamorphose en grande monarchie. L'ami de la vérité pourra décider alors, si, indépendamment de ce qu'un mal présent et certain seroit peu compensé par l'espoir d'un bien très-éloigné, les dangers qui en résulteroient ne surpassent pas infiniment tous les avantages qu'on en pourroit espérer, en admettant qu'ils auroient lieu dans toute leur plénitude.

Lorsque le sort a mis un souverain méchant sur le trône d'une grande monarchie, point de salut ; malheur à tous, et sur tout aux honnêtes gens. Eh ! qu'entends-je ici par un méchant souverain ? Un Néron, un Caligula, un de ces monstres qui, de loin en loin, désolent l'humanité ?... Hélas ! non. Un homme bon, mais foible et facile, sera plus aisément qu'aucun autre ce méchant souverain. Particulier aimable, doux et sensible, le malheur de toute une nation sera son ouvrage. Dans un pays divisé en beaucoup de souverainetés, ce mal n'est jamais universel. Ceux-ci gouvernent sans habileté, sans fermeté, sans sagesse ; mais ceux-là sont laborieux, appliqués ; quelques-uns même montrent des talens supérieurs. La classe nombreuse des hommes capables d'être utiles de quelque manière que ce soit, va se ranger sous les lois des

princes sages. Et qu'on ne dise pas que cette ressource subsisteroit quand l'Allemagne seroit une grande monarchie, puisque l'Europe n'en seroit pas moins gouvernée par plusieurs souverains ; car il sera sans doute toujours plus aisé de se transporter de l'électorat de Cologne dans celui de Trèves, de Hambourg à Lubeck, de la principauté de Hohenlohe-Schillings-Furst dans celle de Hohenlohe-Bartenstein, que de Cadix à Copenhague, ou de Stockholm à Naples.

Il résulte d'ailleurs de cette division en petits états l'avantage supérieur que la généralité des princes gouverne bien, et qu'il n'en est qu'un fort petit nombre dont on puisse dire que leur administration est insupportable. Il y a pour cela des raisons très-actives.

D'abord les princes d'Allemagne, même ceux du premier ordre, ne sont pas assez puissans pour pouvoir être impunément insensés, tyrans, ou seulement stupides. Ils se rabaissent, ils perdent trop s'ils n'ont aucune considération personnelle. Leurs frères ne sauroient que végéter, s'ils ne se font pas une bonne réputation, et en général les princes mêmes n'acquièrent à la longue que celle qu'ils méritent. Les cadets deviennent donc, soit d'utiles coopérateurs, soit un objet d'émulation pour leurs aînés. Aussi l'Allemagne possède-t-elle, parmi ses princes, soit souverains, soit apanagés, un assez grand nombre d'hommes de mérite, et même de personnages éminens. Que l'on prenne sans choix un certain nombre de princes sou-

Digitized by Google

verains et apanagés en Allemagne, et que dans les dynasties des grands monarques de l'Europe, on sépare un nombre égal depuis les temps où l'histoire acquiert la certitude nécessaire pour asseoir quelque opinion sur le caractère des grands, on verra quelle différence les sépare, et combien les princes s'améliorent en raison même de ce qu'ils sont moins princes.

Ensuite, les souverains allemands se contiennent les uns les autres. La certitude à laquelle ne peut échapper un méchant prince, qu'on le quitteroit pour celui dans le pays duquel on seroit mieux, l'empêche de se livrer en aveugle à ses passions déréglées. Ces petits souverains ne sont pas absolus; ils ne peuvent pas commettre des injustices criantes, même contre de simples particuliers, sans essuyer des désagrémens très-réels, dont la perspective non douteuse leur sert de frein. Encore moins pourroient-ils vexer arbitrairement leurs peuples ou une classe de leurs peuples. Ils seroient traduits devant les tribunaux de l'empire, ou l'on en appelleroit à de plus puissans qu'eux, qui certainement y mettroient ordre par une intercession à laquelle on ne pourroit se refuser sans danger. Aussi l'esprit d'équité, de régularité, de permanence, est-il en général très-visible en Allemagne. Quoique dans le droit aucun emploi n'y soit accordé qu'avec la clause *ad libitum*, et qu'ainsi les places soient amovibles, en supposant même la conduite la plus irréprochable; dans le fait tout homme est moralement certain de

Digitized by Google

vivre et de mourir dans son poste, s'il ne commet pas quelque faute très-grave. Les changemens de règne même ne troublent point cet ordre, si ce n'est dans quelques cas infiniment rares.

Enfin les oppressions indirectes sont beaucoup plus difficiles dans les petits pays dont l'Allemagne est composée, que dans les grands états. Il est imposible qu'un souverain, quelque laborieux qu'on le suppose, connoisse même les affaires principales de deux millions de sujets. Mais s'il n'en gouverne que quelques cent mille, l'ouvrage est moins disproportionné aux forces d'un homme. La capitale n'est qu'à une distance médiocre de l'extrémité du pays; rien de plus aisé que de s'y rendre, que d'y faire parvenir ses plaintes jusqu'au souverain, que de l'aborder même; il n'est enceint ni d'une haie de bayonnettes, ni de courtisans plus repoussans encore. *Savez-vous si le père du pays* (Vaterland) *est ici?* me disoit un jour un paysan en m'arrêtant dans la rue à Brunswick. Nous n'ignorons pas qu'ils sont et qu'ils seront rares dans tous les pays et dans tous les siècles, de tels souverains; mais ce qui est très-commun et presque général, c'est que le simple paysan en Allemagne, pour parler à son prince, n'a besoin que de le vouloir.

Frédéric! c'est encore là un de tes bienfaits envers l'humanité! arrêter les plaintes du sujet au souverain est, graces à toi, devenu un opprobre; ton exemple a prouvé que la plus belle, la plus noble, la plus

Digitized by Google

sainte des fonctions d'un souverain, étoit d'écouter les représentations du moindre des hommes. Il a fructifié, sur-tout en Allemagne, cet exemple auguste; les oppressions des suppôts de l'autorité ont presque disparu. Ah ! puisse ta grande ombre les effrayer après toi ! Que les courtisans infames, qui, sur ta cendre encore fumante, n'ont pas rougi d'oser dire qu'il étoit peu convenable à la dignité d'un roi de descendre à de tels détails, et proposer à ton successeur de les élaguer, soient chargés de la malédiction des gens de bien ! Que l'ordre fatal qui a prétendu limiter le nombre des requêtes particulières, et menacé de punir celles qui ne seroient pas fondées, soit effacé par les larmes du repentir, et reste à jamais dans l'oubli !

Il est aisé de se représenter ce que deviendroit l'Allemagne, si les princes, au lieu d'être les souverains de leurs pays, n'en étoient que les gouverneurs. Si la gloire d'une bonne administration, et la honte d'une mauvaise, qui rejaillissent l'une et l'autre sur eux, remontoient au monarque universel, ou se cachoient dans le tourbillon d'une grande cour, d'une immense capitale, que de biens seroient détruits sans retour ! que de maux sortiroient d'une corruption universelle ! Bientôt les gouverneurs ne verroient et ne connoîtroient que la capitale et la cour ; toutes leurs vues se dirigeroient vers l'intrigue, le crédit, la faveur; ils arracheroient le sang de leurs gouvernés, pour

Digitized by Google

déployer un luxe effréné aux pieds du trône. Aujourd'hui ils aiment la contrée dont ils sont souverains. Ils savent que c'est à son état florissant que tient leur considération personnelle; ils travaillent à son bonheur: ils y vivent indépendans; ils reçoivent des hommages, des respects, parce que là seulement ils se trouvent maîtres; et s'ils sont capables d'aspirer à des jouissances moins vulgaires, là seulement tout le bien qu'ils font tourne au profit de leur bonheur. Voilà pour eux: voici pour leurs sujets.

Lorsqu'une grande monarchie a réuni une foule de petits pays en un seul état, une immense capitale se forme. Tout ce qui a des connoissances, des lumières, de la capacité, se rend dans cette métropole; il s'y établit un grand foyer d'industrie, d'activité, d'instruction: le reste du royaume n'a que le rebut en tout genre. Il en est tout autrement dans une grande contrée divisée en petits pays: la lumière se répand dans chacune de ces divisions; par-tout il se trouve des hommes capables. Tous les princes ont besoin de bons médecins, de bons chirurgiens, de mathématiciens, de légistes, d'économes habiles, en un mot d'hommes versés dans toutes les connoissances humaines: de là une infinité de débouchés pour les gens de mérite, et une plus grande diffusion de tous les biens que l'instruction fait à l'humanité.

Il en naît une autre avantage tout-à-fait inappréciable. Les souverains sont obligés d'y ménager les

Digitized by Google

hommes doués de quelque capacité. Des intérêts du premier ordre exigent qu'ils en aient de différentes espèces dans leurs états. S'ils choquent essentiellement les sujets qui leur sont nécessaires, une promenade à cheval suffit à ceux-ci pour sortir de leur territoire, et par-tout ailleurs ils sont bien reçus ; ils trouvent une subsistance honnête et convenable. En Allemagne, les hommes à réputation sont mis à l'enchère; les bons traitemens sont donc nécessaires pour les retenir au service auquel ils sont attachés.

Cet ordre de choses produit un effet semblable à celui d'une liberté légale de penser et d'écrire. Un prince, un duc peut défendre, à la vérité, que dans ses états on n'écrive sur telle ou telle matière; mais il ne sauroit empêcher que la même chose ne s'écrive dans les états du marcgrave ou du prince son voisin, ni qu'on y discute avec décence ses propres actions. Si les hommes de lettres allemands avoient su manier cette arme, elle eût été dans leurs mains la lance d'Argaïl : les abus, les erreurs, les coups d'autorité, tout auroit tombé devant eux; une énergie médiocre, un courage ordinaire leur auroient suffi pour exercer une si grande influence, pour être les bienfaiteurs de leur patrie et de l'humanité. Mais non : de frivoles espérances, des récompenses futiles, échange incertain de viles flatteries, la puérile gloriole de se voir un moment caressé par un grand; voilà l'écueil où la plupart vont se briser. Leur dignité, leur considération

Digitized by Google

personnelles, leur sureté même, échouent sur de si méprisables obstacles. Quelques-uns ont été chagrinés, exilés, emprisonnés même illégalement, et d'une extrémité de l'Allemagne à l'autre, les réclamations de tous les gens de lettres ne se sont pas élevées, n'ont pas fait justice du tyran, ne l'ont pas traduit au tribunal de l'opinion publique, de la postérité; leur foible vue n'a pas discerné que rien ne pouvoit ôter à leur union l'irrésistible appui de l'intérêt divisé de leurs princes. Mais une génération meilleure s'élèvera, et la topographie politique de l'Allemagne suffit pour assurer aux sciences et aux lettres toute la liberté qu'elles peuvent raisonnablement prétendre pour le bien de l'humanité.

En général, les petits états confédérés sont les seuls où l'espèce humaine acquière le plus grand développement possible de sa perfectibilité. S'ils sont libres, la raison, le bon sens, les lumières vraiment utiles percent dans toutes les classes avec la plus active énergie: s'ils ne le sont pas, le bas-peuple reste dans l'ignorance et la stupidité (encore les paysans, les paysannes mêmes, qui ne savent pas lire et écrire, sont-ils beaucoup plus rares en Allemagne, sur-tout chez les protestans, que dans la France même, moins asservie sous beaucoup de rapports); mais les lumières s'étendent toujours infiniment davantage, du moins en superficie, que dans une grande monarchie. Partez de Constantinople, traversez la Hongrie, allez à Vienne, et de-là par Prague à Dresde; achetez sur votre route des livres, des instrumens de

Digitized by Google

de mathématiques, cherchez des hommes propres à vous instruire sur tel objet de physique ou de mécanique, etc. etc.; et comptez les villes où, pendant votre voyage à travers cette vaste étendue de pays très-habités, très-fréquentés, vous trouverez moyen de vous satisfaire à cet égard. Continuez votre voyage, allez de Dresde à Meissen, Leipzick, Weimar, Jena, Erfurt, Gotha, Gœttingen, Brunswick, Lunebourg, Hambourg; mesurez ici les villes sur la même échelle, et prononcez. A la vérité la religion entre pour sa part dans cet ordre des choses, mais la division en petits états est la cause vraiment agissante.

Ces avantages nous paroissent infiniment au-dessus de la plus grande facilité des constructions publiques, des communications, de l'abolition des droits de péage et de transit, de l'uniformité des poids et mesures, et même de cette paix intérieure si vantée. La paix est sans doute, après la liberté, le premier don du ciel; sans la paix, l'homme se consume en efforts avortés, et ne peut rien de durable. Mais la tranquillité intérieure dans une grande monarchie, n'est trop souvent que l'immobilité d'un corps mort. Elles sont grandes les pertes que l'espèce humaine souffre par la guerre; mais elles n'égalent pas celles qu'occasionne une mauvaise administration. Ici les champs sont moissonnés par l'ennemi; mais à dix lieues ils sont engraissés par les capitaux que verse entre les mains du cultivateur le haut prix des denrées. Dans des pays mal gouvernés,

Digitized by Google

comme il est presque impossible que ne le soient pas les grandes monarchies, la calamité est publique et générale. Ce sont les rayons d'un soleil brûlant qui change toute une zône en un désert aride, où se dessèchent les plantes nourrissantes que le hasard y a fait germer. La guerre dévaste comme un fleuve dont le limon rétablit et féconde une grande partie des rivages que l'impétuosité de ses flots a dévorés. Eh! ne voyez-vous donc pas qu'en Allemagne, les contrées où la guerre s'est faite le plus souvent sont les plus peuplées. Qui retrouveroit dans le Palatinat la moindre trace des dévastations causées par Louis XIV, si une administration intolérante, oppressive, détestable sous tous les rapports, n'avoit pas pris soin de les perpétuer?

A la vérité, si l'Allemagne n'est pas réunie en une grande monarchie, elle n'aura jamais une capitale superbe, un théâtre national enchanteur, des artistes excellens, des *virtuoso* délicieux, des actrices enivrantes, des danseuses, ni peut-être même des courtisanes dignes de rivaliser avec celles de Babylone, de Rome et de Paris. Nous ne nous sentons pas capables de résoudre cette objection formidable, et nous aimons mieux la passer sous silence.

Tel est, selon nous, l'aspect sous lequel le citoyen de l'Allemagne et celui du monde doivent considérer la grande question de sa permanence en petits états fédératifs, ou de sa réunion en un seul empire : le premier, parce qu'il sent combien son propre bonheur est attaché

Digitized by Google

au maintien des petits états; le second, parce que le bien-être de tous les hommes en général, et par conséquent celui de chaque association particulière, dont le grand tout de l'espèce humaine est composé, forme une de ses plus douces jouissances, et l'objet éternel de ses vœux. Quant aux membres de l'aristocratie allemande, il est difficile de concevoir qu'il en soit jamais un assez lâche pour préférer l'espèce de fortune que la maison d'Autriche pourroit lui faire, à sa liberté et à son indépendance. Il reste donc à voir sous quel point de vue personnel, un membre des états voisins, et pour choisir l'exemple le plus frappant, un François doit considérer l'évènement de la réunion de l'Allemagne sur une seule tête.

Assurément la monarchie françoise forme une masse de puissance infiniment imposante et solide, soit par son étendue, sa population et ses richesses naturelles, soit par la contiguité et l'heureuse correspondance de ses parties. Ses frontières sont hérissées de forteresses et de moyens de défense naturelle ou artificielle. Dans l'ordre actuel des choses, elle n'a que les fautes de son gouvernement à craindre; toute invasion y seroit inutile et folle. La maison d'Autriche seule, bien moins encore la Prusse, ni même ces deux maisons réunies, ne sauroient lui être redoutables, parce que la guerre de deux ou de plusieurs contre un, se fait toujours si mollement, et d'une manière si incohérente, que, même

Digitized by Google

à inégalité de puissance, les forces qu'un seul moteur dirige n'en ont rien à craindre.

Mais supposez l'Allemagne réunie sous le même sceptre ; alors l'évènement de ce combat, d'égal à égal, devient au moins très-douteux, et c'est au hasard à prononcer. La France auroit même ici des désavantages. La nation françoise est très-brave, sans doute : toutes sont susceptibles de l'être ; et la nôtre a peut-être plus de cette verve brillante, de ce point-d'honneur impétueux qu'on est tenté de prendre pour une plus grande valeur : mais on ne sauroit se dissimuler qu'elle n'est pas aussi militaire que la nation allemande. Meilleurs duellistes, sans doute, incontestablement moins bons soldats, plus actifs, plus impétueux, plus capables de l'impossible ; mais moins susceptibles de calme, de soumission, d'ordre, de discipline (et c'est-là presque tout à la guerre) ; voilà ce que nous sommes. Nous vivons d'ailleurs sous un climat plus agréable, plus riche, plus abondant ; nous serons donc toujours dans le danger éminent où est un possesseur attaqué par celui qui veut posséder. Le possesseur est tranquille ; celui qui veut lui ravir sa propriété, est animé du désir des richesses, la plus vive des passions. Il n'est guère possible que dans une telle situation le premier n'ait de l'infériorité : c'est l'histoire de tous les peuples méridionaux attaqués par les septentrionaux.

Digitized by Google

Comment la France pourroit-elle donc ne pas redouter cet évènement? comment négligeroit-elle les moyens de le prévenir? l'époque en tient uniquement au degré de puissance de la maison de Brandebourg? Si celle-ci perd un moment l'équilibre artificiel qu'une prudence supérieure a su lui procurer; si elle a quelque infériorité dans sa première joûte avec la maison impériale, elle perdra la confiance, l'autorité, le pouvoir, l'existence. L'empereur deviendra d'abord le chef très-dominant, et bientôt le roi de l'Allemagne, soit peu-à-peu, soit subitement et à l'instant même où il le voudra. Car enfin comment, une fois détraquée, remonteroit-elle au point où elle est aujourd'hui, cette machine dont tous les ressorts sont déjà si tendus? Les circonstances ne sont plus les mêmes; la maison d'Autriche, éclairée par ses fautes et ses revers, est loin d'être aussi inférieure en habileté à son ennemi qu'elle l'a été jusqu'ici; et dans tout le reste elle lui est infiniment supérieure. La maison de Brandebourg a pu s'élever une fois assez haut pour servir de digue au torrent autrichien qui menace d'inonder l'Allemagne. Le torrent a grossi par la résistance même; si la digue est un instant percée ou surmontée, le torrent dispersera soudainement ses débris, et roulera des flots destructeurs sur les contrées indéfendues que depuis si long-temps il menace. Que la digue soit donc réparée sans cesse, et même rehaussée! que la maison de Brandebourg s'élève encore! que

Digitized by Google

les voisins et les princes d'Allemagne, qui ont quelque énergie, y concourent de tout leur pouvoir !

Mais comment arriver à ce but ? ajoutera-t-on de nouveaux états à ceux de la maison de Brandebourg ? arrondira-t-on ses provinces par des échanges ? Jamais notre bouche, jamais notre plume ne conseilleront de telles injustices. A Dieu ne plaise que nous encouragions la politique usurpatrice qui compte les convenances pour tout, et les peuples pour rien. Les grands évêchés de l'Allemagne n'appartiennent pas à une famille sans doute ; ils appartiennent à la noblesse germanique en général. Avant que de vouloir les faire servir à consolider la base du royaume de Prusse, pour le rendre capable de défendre la liberté de l'Allemagne contre l'ambition autrichienne, il faut savoir si les peuples désirent de passer sous un autre gouvernement que celui de ses évêques élus par leurs chapites. Eh ! quelle étrange manière ne seroit-ce pas de protéger la liberté de l'Allemagne, que de commencer par l'anéantir, par tenter des conquêtes, par opérer des démembremens pour empêcher les autres d'en faire ? Non, non, comme citoyen du monde, et comme François, nous révérons dans le roi de Prusse le protecteur naturel de la constitution germanique ; mais il nous deviendroit plus qu'indifférent, s'il avoit d'autres pensées ; il nous seroit odieux, s'il songeoit à s'agrandir sur ses débris. Les trocs d'états ne sont pas moins

Digitized by Google

iniques que les arrondissemens. Echangez la Lusace contre les Marcgraviats, si les hommes de ces provinces y consentent ; mais c'est un acte de violence et de tyrannie, indigne de l'âge éclairé où nous vivons, et où les droits des hommes sont enfin connus, que d'exécuter de tels échanges, sans consulter les habitans.

Heureusement la maison de Brandebourg n'a besoin de recourir à aucun de ces moyens odieux pour se rendre capable de résister aux efforts de la maison d'Autriche : elle en a un plus doux, plus beau, plus sûr. Qu'elle prenne les mesures que nous avons indiquées dans cet ouvrage pour augmenter la population et les richesses de ses provinces : ordre, économie, bienfaits, tout doit être employé à ce but sacré. Qu'elle introduise dans ses états une administration vraiment sage et productive ; quelle y affranchisse les hommes et les choses ; que la servitude disparoisse de ses domaines : l'empereur en a donné un bel exemple en Bohême ; cette opération n'a pas été exécutée comme elle auroit pu l'être. Eh bien, il faut l'exécuter mieux ; il faut, puisqu'on ne voudroit, puisqu'on ne devroit peut-être pas forcer la noblesse à imiter dans ses terres ce que le souverain fera dans ses domaines, il faut lui acheter le privilége d'asservir ses semblables, et sacrifier à cela des sommes capables de la consoler de la nécessité d'être équitable et humaine. Il faut diviser les domaines, abolir les impôts indirects,

Digitized by Google

anéantir les monopoles, donner la liberté la plus illimitée au commerce..... Tout cela exige de fortes avances, sans doute ; ce sont celles d'un grand propriétaire qui, pendant plusieurs années, s'occupe à couvrir un terrain sablonneux, de terres argileuses, et à le labourer pour amalgamer le sable et l'argile, parce qu'il sait qu'au bout de dix ans, ses soins et ses avances lui seront payés au centuple.

Mais combien de temps sera nécessaire encore pour ces améliorations ? et comment se donner ce temps ? ou plutôt, comment être sûr de l'avoir ?.... Efforcez-vous de maintenir la paix aussi long-temps que la maison de Brandebourg travaillera à se donner cette juste base ; et songez bien que vous n'avez qu'un intérêt et un ennemi, des démarches duquel rien ne doit vous distraire. Maintenez la paix, mais de la seule manière qui convienne à l'homme sage et fort, en vous tenant toujours prêt à la guerre, en la faisant vigoureuse, terrible même au moment où elle deviendra évidemment inévitable ; et il ne s'agit pas de savoir qui la commencera : lorsque les circonstances, pesées avec une fermeté éclairée par la prudence, paroîtront exiger qu'elle se fasse, commencez-la ; frappez le plus tôt possible les plus grands coups ; c'est le seul moyen d'arriver rapidement au terme.

Rien de plus naturel, rien de plus sage, tant que l'état actuel des choses européennes durera, que l'alliance défensive la plus ferme, la plus sincère, la plus exempte

Digitized by Google

exempte d'ambiguité, de toutes les puissances voisines de l'Allemagne avec le chef de la maison de Brandebourg ; non pas pour garantir ses possessions seulement, mais tous les états souverains de l'Allemagne, et ceux-là même qui, n'ayant point de famille déterminée à leur tête, semblent, à chaque vacance, en proie au premier occupant.

L'alliance des princes germaniques est un chef-d'œuvre dans cette vue ; mais pour que cette alliance soit de quelque effet, il faut que les princes unis soient armés. C'est les induire fortement en erreur, que de leur conseiller, comme on a fait à quelques-uns d'eux, de réformer leurs troupes (1). Sans doute le prince qui veut mettre un fusil de munition dans la main de chacun de ses sujets, et qui les constitue des espèces de machines militaires pour son divertissement, à-peu-près comme un enfant feroit avec des soldats de bois, tombe dans une manie qui peut nuire à son pays. Mais ne vouloir être que de simples gentillâtres, possesseurs d'une grande terre, ne se soucier que de ses jouissances personnelles, sans songer, comme membre d'une grande république fédérative, à contribuer de sa part

(1) Le duc de Weimar a réformé les siennes ; mais les états de son petit pays, doués d'un sens plus juste que son conseil sur la dignité de prince de l'Empire, n'ont pas consenti à ce que le contingent que les lois de l'Empire obligent ce duché de fournir, et pour lequel ils payent un impôt, fût réduit. Le reste l'a été entièrement. Le duc de Gotha a tenu à-peu-près la même conduite.

Digitized by Google

à son maintien, c'est une pusillanimité bien petite et bien futile. Un prince de l'Empire ne peut heureusement pas songer à faire des conquêtes; il ne peut pas même se défendre seul, ni contre les princes du premier, ni contre ceux du second rang; mais il peut, et il doit contribuer à la défense générale, en proportion de ses forces. L'abandonner toute entière à la providence, qui n'aida jamais que les hommes sages et laborieux, ou aux princes puissans, c'est renoncer à toute considération, compromettre également son existence, au-dedans et au-dehors de la confédération, et se rendre indigne du nom de souverain. Où en seroient les princes de l'Allemagne, si leurs ancêtres avoient pensé ainsi? si les ducs de Saxe et de Brunswick, les marcgraves de Baden, n'avoient pas armé leurs sujets; s'ils ne les avoient pas conduits aux combats avec valeur dans les guerres intestines, dont le prétexte fut la religion, et le vrai motif, la liberté ou l'asservissement de l'Allemagne? Il est donc utile, il est louable, il est nécessaire que tous les princes germaniques entretiennent un nombre de troupes proportionné à leurs états et aux efforts que font à cet égard les grandes puissances de l'Empire, qu'ils les exercent avec soin, qu'ils aient des places et de l'artillerie, qu'ils conservent soigneusement du moins ce qu'ils possèdent en ce genre; car une place forte, un train d'artillerie, forment toujours un poids dans la balance.

Digitized by Google

Alors si la maison d'Autriche empiète sur le moindre des droits, sur la plus légère parcelle de la liberté de l'Allemagne, réunissez-vous ; assaillez-la de toutes parts ; forcez-la bientôt à la paix; puis que, tout rentrant dans l'ordre, chacun travaille de nouveau à réparer les pertes de la guerre, et à augmenter la richesse et la puissance intérieure, pour opposer incessamment une masse plus imposante de résistance à des projets d'envahissement, dont un mauvais succès répété finira par désabuser les ambitieux.

Voilà le plan qui convient aux princes germaniques, et d'autant plus, qu'ils doivent prévoir une crise possible et très-fatale ; celle où les maisons de Brandebourg et d'Autriche se réuniroient pour diviser entre eux l'Allemagne. A la vérité, cette supposition est peu probable. Le monarque actuel de la Prusse est connu pour un prince vrai, loyal, généreux. Il s'honore d'avoir beaucoup contribué, comme prince royal, à former la ligue des princes. D'ailleurs, l'ambition de la maison d'Autriche même ne permettra probablement pas à un empereur d'entrer dans un tel projet ; et si jamais il s'y montre quelques instans favorable, c'est un piége qu'il essayera de tendre au roi de Prusse. La maison d'Autriche veut l'Allemagne pour elle seule. La partager avec une autre maison de tout temps féconde en hommes habiles, et dont elle est, sous toute sorte de rapports, l'ennemi implacable, ce seroit reculer cet évènement jusqu'aux bornes de l'impossibilité. Le

Digitized by Google

combat entre ces deux puissances deviendroit alors trop égal, et la dignité impériale, sur laquelle les idées de la grandeur autrichienne se fondent, seroit anéantie. Cependant un projet pareil peut être considéré comme dans l'ordre des possibles. Les princes de l'Allemagne doivent donc se tenir prêts à s'y opposer autant qu'il est en eux. Ils doivent être en état de résister jusqu'à ce que les puissances limitrophes, dont l'intérêt ne sauroit être que l'Allemagne soit ni à un, ni à deux, viennent les secourir; mais si les princes allemands montrent quelque pusillanimité, alors toute résistance devient nulle; s'ils abandonnent leur propre cause, ou s'en remettent uniquement à d'autres du soin de leur défense, le partage sera fait et consolidé avant que les secours d'hommes et d'argent puissent leur parvenir.

Il y a plus: une conduite incertaine, pusillanime, vacillante, pourroit hâter ce fatal évènement. Avec une volonté sincère, généreuse, héroïque même, d'être le fidèle protecteur des libertés germaniques, un roi de Prusse sentira qu'il n'est pas sûr de l'être seul. Que feroit-il d'alliés qui ne voudroient rien hasarder ni pour lui, ni pour eux-mêmes? et s'il se méfioit entièrement de leurs intentions ou de leur courage, quel meilleur parti lui resteroit-il à prendre, que de tâcher d'avoir sa part de ce qu'il lui seroit impossible de défendre? Ne décourageons donc pas les princes qui font beaucoup, qui font trop peut-être, proportionnément à leurs forces,

Digitized by Google

pour la défense de l'Allemagne. Disons aux autres, disons à ceux qui préfèrent de consacrer l'excédant de leurs revenus, même à des dépenses utiles: Le premier soin est celui d'exister; le premier bienfait pour des Allèmands est le maintien de leur constitution actuelle. Très-défectueuse en soi, elle n'en produit pas moins de nombreux avantages, infiniment essentiels à l'humanité, entièrement incompatibles avec l'ordre de choses qu'on voudroit lui substituer; les lumières, à la propagation desquelles elle est si propre, corrigeront ses défauts beaucoup plus rapidement qu'il ne pourroit arriver de sa réunion en une grande monarchie?

Eh! si nous n'étions pas convaincus de cette importante vérité, si la monarchie prussienne n'étoit pas évidemment le palladium des libertés germaniques, auxquelles nous attachons la plus décisive influence sur le bien-être de l'Europe, ne fût-ce que par l'exemple et les progrès tous les jours plus grands que fait en Allemagne l'espèce humaine; que nous importeroient et ce pays et sa constitution? l'un et l'autre nous sont également étrangers. S'ils ne doivent pas être utiles à l'Europe, au monde; si ce vaste et superbe empire doit être la métairie d'un ou deux despotes, et l'arêne des jeux sanglans dont leurs passions, ou seulement les intrigues, les intérêts, la fantaisie de leurs visirs, donneront éternellement l'horrible spectacle; nos yeux s'en détourneront avec mépris, avec horreur, et nous demanderons à l'Amérique-unie d'ab-

Digitized by Google

soudre l'espèce humaine des forfaits de ses tyrans....

Citoyens de l'Allemagne, de quelque rang que vous soyez, daignez écouter un étranger qui vous révère, parce que vous formez une nation grande, sage, éclairée, moins corrompue que la plupart des autres peuples, aussi éloignée par votre caractère, qu'heureusement incapables par votre constitution, de subjuguer l'Europe, ou même de la désoler. Regardez l'étendard de la maison de Brandebourg comme le panache de votre liberté; unissez-vous à sa puissance, soutenez-la, favorisez ses accroissemens équitables; réjouissez-vous de ses succès; empêchez, autant qu'il est en vous, qu'elle ne tombe dans des erreurs : elles lui sont *mortelles*, parce qu'elle n'a d'autre base solide que son habileté. Admirateur du grand roi auquel plus qu'à tout autre la maison de Brandebourg doit sa puissance, je porterois sans doute un vif intérêt à cet édifice, vraiment beau, quoique élevé sur des fondemens trop fragiles, ne fût-il que l'ouvrage de cet homme extraordinaire. Mais si le bonheur de l'Allemagne en étoit indépendant, je ne vous adjurerois pas, vous, mon pays, l'Europe entière, de soutenir la monarchie prussienne, de donner le temps à la prudence, à la bonté, de l'affermir, d'élargir sa base. C'est sur-tout à en développer les moyens, que les longues et pénibles veilles consacrées à cet écrit, ont été destinées. Ces moyens ne sont autres que PAIX ET LIBERTÉ. Liberté civile de tous les sujets; liberté de l'industrie; liberté du commerce; li-

Digitized by Google

berté de religion; liberté de penser; liberté de la presse; LIBERTÉ DES CHOSES ET DES HOMMES.... Là se résume tout l'art de gouverner; là, comme en un germe fécond, réside la prospérité des empires. Mais la monarchie prussienne est plus prête qu'aucune autre, à recueillir une moisson si belle : tout y est mûr pour la grande révolution; nul obstacle très-puissant ne s'y oppose... Que le génie tutélaire de l'Europe et de l'espèce humaine veille sur ses destinées! qu'il la défende de ses propres erreurs! qu'il la soutienne dans les dangers dont elle est menacée! qu'il la conduise à ce faîte de grandeur et de puissance, auquel elle ne peut atteindre que par la justice et la sagesse.

FIN DU LIVRE HUITIÈME ET DERNIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

FRAGMENT

Relatif à la note de la page 78 du Livre premier, volume Ier., édition in-4°.

VOICI la note dont il s'agit, qui correspond à ce texte : » Mais nous n'en concluons pas qu'il (Frédéric II) ait été plus habile homme de guerre que le » plus grand de ces guerriers, ni, comme on n'a pas » craint de le dire, qu'entre César et lui, l'art ne pré- » sente qu'un désert. «

Note. » Cette opinion avancée par un homme d'esprit qui, à la » vérité, dans son éloge de Frédéric, s'est montré fort étranger à » l'histoire et aux choses prussiennes, mais dont les ouvrages mili- » taires ont de la réputation en France, nous a paru mériter un » examen particulier, auquel nous nous sommes livrés d'autant plus » volontiers, qu'il nous fournira occasion de redresser plusieurs » erreurs accréditées, et d'assigner le caractère distinctif du génie » militaire de Frédéric II, comme général exécuteur. Son talent » de général législateur, qui appartient à notre ouvrage, sera un » des objets du livre septième. «

Nous avons, dans le cours de l'impression de notre ouvrage, placé une grande partie des idées dont nous comptions composer le morceau que cette note annonce, dans une brochure intitulée : *Lettre du comte de Mirabeau à M. le comte de..... sur l'éloge de Frédéric, par M. de Guibert, et l'essai général de tactique du même auteur.* Nous n'en rapporterons ici que le fragment, qui nous paroît le

Digitized by Google

mieux expliquer pourquoi Frédéric a perfectionné à lui seul l'art de la tactique, plus que tous les grands généraux qui l'ont précédé, sans qu'on en puisse conclure qu'il leur est supérieur.

» Un des passages les plus étranges de l'ouvrage, et qui » me mène le plus directement à mon but, commence (1) » par ces mots : » *Depuis la prodigieuse multiplication des armes à feu, la tactique n'avoit été étudiée par aucun esprit créateur : Condé et Turenne avoient été de grands hommes de guerre, mais par génie plutôt que par méditation, et leur gloire avoit jeté plus d'éclat qu'elle n'avoit répandu de lumières.* « Il faut l'avouer, le militaire qui écrit ainsi, se mon- » tre trop peu versé dans l'histoire de son art (2). » Comment » M. de Guibert ignore-t-il les changemens innombrables qui » se sont depuis la multiplication des armes à feu ? La tacti- »-que de mil sept cent quarante ne ressembloit point à celle » de mil six cent quarante ; et en remontant depuis cette épo- » que, on trouveroit dans des périodes plus courtes des » variations plus considérables. Mais il est une observation » capitale à faire ici, qui décide la question : c'est qu'un » souverain seul peut opérer une très-grande révolution en » tactique. Lostenlau, Wahlhausen et d'autres, ont écrit » sur la tactique. On y trouve les principales règles pour » exécuter avec justesse les évolutions connues alors, et » adaptées à l'usage du temps. Mais pour obliger les offi-

(1) Pag. 114.

(1) » Entr'autres preuves de détail que je pourrois tirer des ouvrages de » M. de Guibert, je choisirai celle-ci, pag. 43 de l'éloge de Frédéric : il y est dit » qu'à son avènement, l'infanterie prussienne étoit la seule qui chargeât avec des » baguettes de fer. Je ne connois pas les fastes militaires des nations de l'Europe ; » mais je sais bien que les Hanovriens, par exemple, troupes très-braves, mais » peu avides de nouveautés, reçurent des baguettes de fer en 1724. Il est donc » probable que d'autres nations les avoient adoptées avant 1740. Si les François » n'en avoient pas alors, et rien n'est plus douteux, M. de Guibert ne doit pas » oublier que les François et les Prussiens ne forment pas toute l'Europe. »

Digitized by Google

» ciers à donner toute l'attention nécessaire à ce que ces » mouvemens se fassent suivant ces règles, et à y dresser » les soldats, il faut un souverain militaire, un souverain » inflexible, qui punisse à l'instant les désobéissances. Condé, » Turenne et Luxembourg ont commandé des armées; mais » ce n'est pas au milieu du tumulte de la guerre que l'on » crée des règles de tactique. Frédéric, dans tout le cours » de ses campagnes, n'a pas imaginé ni introduit une seule » évolution nouvelle. C'est après la guerre que l'on médite » sur les évènemens; or à la paix, Turenne et Condé étoient » de simples grands seigneurs, colonels de leurs régimens, » dans un pays où les colonels, sur-tout lorsqu'ils appar- » tiennent à une classe si élevée, ne les voient jamais, ou » autant vaut. Et quand ils auroient voulu choquer tous les » usages, et faire manœuvrer leurs régimens, quelle in- » fluence eussent-ils obtenue sur le reste de l'armée? Cepen- » dant peut-on penser que ces grands hommes, ou des » officiers moins éminens, n'aient jamais médité sur les » évolutions, après ou même pendant la guerre? L'expé- » rience a dicté des changemens sur la tactique; on a donc » médité sur la tactique. Mais il est impossible de faire la » part de chaque penseur en ce genre, car les ordonnances » à ce sujet émanent toujours du souverain qui ne dit pas : » *C'est un tel qui a conçu ce que j'ordonne ici.*

» Et c'est l'histoire de l'art dans les temps modernes, ou » plutôt l'impossibilité de faire cette histoire, qui confirme » sur-tout ces observations. Les pas vers le perfectionne- » ment de la tactique se sont tous faits en secret; ils ont » tous passé des véritables auteurs au souverain, et du sou- » verain dans l'armée, parce que seul il a l'autorité de les » faire adopter. Ce souverain a été Frédéric, du moins par » rapport aux manœuvres les plus savantes, et au perfec- » tionnement de celles qu'on connoissoit déjà, mais qu'on » n'exécutoit encore que mal-habilement; et à Dieu ne plaise » que je dérobe à ce grand homme la moindre partie de » la gloire extraordinaire qu'il s'est acquise! je suis pénétré » du sentiment qu'elle doit inspirer; mais il seroit ridicule

Digitized by Google

» de supposer qu'il a personnellement imaginé tout ce qui » caractérise la tactique prussienne. Les officiers de son » armée se sont appliqués à l'envi à cette partie; ils lui ont » présenté leurs idées: d'un œil d'aigle il les a jugées, il en » a fait le choix, il a adopté pour ses troupes celles qui » promettoient le plus d'avantages; et cela encore rend » une histoire de notre tactique d'autant plus difficile à » écrire, puisqu'il seroit impossible de distinguer ce qui » vient directement de ce roi, et ce qui vient d'une autre » source.

» Mais il est plus aisé de déterminer ce qui a produit cet » admirable perfectionnement. C'est la pratique continuelle, » commencée sous Frédéric-Guillaume, et maintenue inva- » riablement sans relâche pendant vingt-quatre années. Fré- » déric-Guillaume savoit-il ce qu'il faisoit? je l'ignore. Mais » le premier génie militaire de l'univers n'auroit pas pu » saisir plus habilement le vrai moyen de porter la tacti- » que à sa perfection. Il entretint son armée dans un tra- » vail continuel; il voulut qu'on exécutât, dans l'ordre le » plus parfait, tout ce qui se pratiquoit alors, et, pour y » parvenir, il mit cet ordre dans tout ce qui concernoit » l'armée, depuis les choses les plus importantes jusqu'aux » bagatelles, et il ne souffroit point que l'on osât s'en » écarter.

» Ce sont-là, et c'étoient encore plus alors les seuls » moyens de perfectionner la tactique. Les hommes de qui » ce perfectionnement dépend, doués d'un sens très-juste, » ne sont pourtant pas les plus capables de méditer et de » généraliser leurs idées. Pour que de tels hommes perfec- » tionnent un art, il faut qu'ils y soient continuellement » attachés; chacun apercevant successivement un petit dé- » faut, chacun imaginant de même un petit moyen pour y » obéir, l'ensemble de toutes ces observations forme enfin » une grande masse, et la science ou l'art se trouve tout- » à-coup avoir fait un progrès étonnant, sans qu'on puisse » dire comment, ni par qui cela est arrivé.

Digitized by Google

» Alors cet art jette de l'éclat; on entrevoit qu'il a des » principes. Si cet art est de nature à occuper l'attention » générale, des têtes capables de méditation tournent leurs » vues de ce côté, les progrès deviennent rapides.

» L'art de la guerre a eu, sous ce rapport, une destinée » particulière. Il a paru un homme de génie, et cet homme » étoit un roi, et ce roi avoit une grande armée. C'étoit » dans le sein de son armée que cette foule de petits per- » fectionnemens insensibles avoient fait avancer un grand » pas à la tactique. Ce roi commença par exécuter des choses » étonnantes avec son armée ainsi perfectionnée. Il sentit » l'importance extrême de ces progrès, et c'en fut assez » pour diriger ses continuelles méditations sur les moyens » de perfectionner l'art. Comme roi, il entraîna tous les » esprits de ce côté, *regis ad exemplum*, etc. comme roi, » il put soudainement faire mettre en pratique toutes les » idées nouvelles, soit qu'elles se présentassent à son esprit, » soit que d'autres les lui eussent fournies; il put retenir » et introduire soudainement le bon, en rejetant l'inutile. » Les évènemens extraordinaires et multipliés des différentes » guerres qu'il fit, ou qu'il eut à soutenir, dirigèrent et » guidèrent ses spéculations; elles donnèrent l'essor aux offi- » ciers qui travailloient à se faire valoir auprès de lui. Dans des » circonstances pareilles, la tactique dut faire des progrès » surprenans. Mettez cet homme de génie dans toute autre » occasion, vous aurez un ordre de choses différent. » Qu'un officier invente le plus beau système de tactique, » qu'il le publie, il y a cent contre un à parier que son sou- » verain ne le lira pas, ou s'il y jette les yeux, qu'il ne l'en- » tendra pas: alors l'intérêt particulier de la paresse, joint » à plusieurs autres, empêcheront qu'on n'essaie les innova- » tions que cet officier aura proposées, encore moins les » adoptera-t-on en forme de loi, et si on les adoptoit, on » ne tiendroit pas la main à leur observation.

» Inventez, d'ailleurs, les mouvemens les plus ingénieux, » relativement à l'ordonnance adoptée, démontrez-en la

Digitized by Google

» possibilité par le raisonnement; si vous les donnez à exé-
» cuter à des troupes mal dressées, ces manœuvres occa-
» sionneront la confusion la plus ridicule, et paroîtront
» impraticables. Voilà une autre raison qui a fait que
» l'armée prussienne a été jusqu'ici la seule capable d'avancer
» l'art de la tactique.

» M. de Guibert blâme les Luxembourg, les Condé, les
» Turenne, les Eugène, les Marlborough, de n'avoir pas
» décidé les batailles par des mouvemens prompts, comme
» il est arrivé dans quelques-unes de celles qu'a livré et
» gagné Frédéric. Mais si la tactique et l'art militaire,
» n'étoient pas assez avancés alors pour dresser les trou-
» pes à cette admirable justesse, à cette étonnante rapidité
» que quarante années d'un exercice continuel avoient donné
» à celle de Frédéric, comment voudroit-on que le jour
» du combat, ces généraux y eussent plié leurs troupes?
» il falloit bien qu'ils les prissent comme on les leur don-
» noit, qu'ils les missent lentement en bataille, si elles ne
» savoient pas se former vîte, en un mot qu'ils agissent
» avec elle en raison de leur instruction, etc. etc. etc.

FIN DU TOME TROISIÈME.

Digitized by Google

ERRATA

Du troisième volume in-4° de la Monarchie Prussienne.

Page 3, *lig.* 9, fermes, *lisez* fermés.

Pag. 15, *lig.* 11 *de la note*, promettoit, *lisez* avoit promis.

Pag. 26, *lig.* 9 *de la note*, moi, *lisez* nous.

Pag. 28, *lig.* 11, parmi, *lisez* entre.

Pag. 38, *ligne dernière*, de chose, *lisez* de travail.

Pag. 68, *lig.* 22, surpassent-elles de beaucoup toutes, *lisez* l'emportent-elles de beaucoup sur toutes.

Pag. 80, *lignes* 4 *et* 5, et les moyens de la recruter, *lisez* considérée dans ses recrutemens.

Pag. 90, *lig.* 10, fixés sur, *lisez* fixés d'après.

Ibid. *lig.* 12, fixera d'après, *lisez* déterminera sur.

Pag. 101, *lig.* 7, massif, *lisez* compact.

Pag. 121, *lig.* 1, société, *lisez* mêloient-ils aux sociétés.

Pag. 123, *lig.* 17, tous les princes, *lisez* toutes ces altesses.

Pag. 124, *lig.* 2, quel que, *lisez* quelle que.

Pag. 125, *lig.* 3, *ôtez* toutes.

Ibid. *lig.* 13, autres, *ajoutez* gens de lettres.

Ibid. *lig.* 24, avoit, *lisez* a.

Pag. 127, *lig.* 25, y rendre des services plus utiles qu'ailleurs, *lisez* plus qu'ailleurs s'y rendre utiles.

Pag. 131, *lignes* 11 *et* 12, *ôtez* le moins du monde.

Pag. 132, *ligne* 3 *de la note*, et, *lisez* ou.

Pag. 148, *lig.* 1, quelles, *lisez* elles.

Digitized by Google

Pag. 165, *lig.* 1, elle exige, *lisez* le métier de l'artilleur exige.

Ibid. *lig.* 3, l'art, *lisez* les méthodes.

Pag. 166, *lig.* 15, fait, *lisez* faisoit.

Pag. 171, *lig.* 3, avec, *ajoutez* de.

Pag. 175, *lig.* 16, dé-, *lisez* défendu.

Pag. 191, *ligne dernière*, *ôtez* du moins.

Pag. 192, *lig.* 19, quand homme, *lisez* quand un homme.

Pag. 211, *lig.* 8, faut abandonner, *ajoutez* l'espoir de défendre.

Pag. 219, *lig.* 23, le, *lisez* se.

Ibid. *lig.* 26, il n'est, *ajoutez* en politique.

Pag. 220, *lig.* 4, auxquels, *lisez* auxquelles.

Pag. 221, *lig.* 22, des, *lisez* de.

Pag. 223, *lig.* 13, n'est rien, *lisez* est nulle.

Ibid. *lig.* 18, de peuples, *lisez* de nations.

Pag. 224, *lig.* 18, ont, *lisez* a.

Pag. 225, *lignes 6 et 7*, ce n'est plus cette armée réduite à la paix, et à laquelle, *lisez* ce ne sont plus les troupes réduites à la paix, et auxquelles.

Pag. 234, *lig.* 10, des états autrichiens, *lisez* des possessions autrichiennes.

Pag. 240, *lignes 6 et 7*, élevés dans le métier des armes, ignorant tous les autres, *lisez* élevés dans la profession des armes, ignorans tout autre métier.

Ibid. *lignes 21 et 22*, dans le moment, *lisez* soudain.

Pag. 240 *et* 241, *lignes dernière et première*, n'arrivera pas précisément au même instant pour tous, *lisez* ne sera pas le même pour tous.

Pag. 243, *lig.* 8, alors, *lisez* et.

Pag. 403, *lig.* 15, huit, *lisez* neuf.

Pag. 422, *lig.* 12, en marche, *lisez* en masse.

Digitized by Google

Pag. 445, *lig.* 14, de toute autre religion, *lisez* de tout autre culte.

Pag. 446, *lig.* 15, *ôtez* encore.

Ibid. *lig.* 19 et 20, Frédéric, *lisez* ce prince.

Pag. 448, *lig.* 2, théologique, *lisez* religieuse.

Pag. 450, *lig.* 7, dans ceux de, *lisez* chez.

Pag. 463, *lig.* 2, ôtons-leur, *lisez* ôtons aux juifs.

Pag. 464, *lig.* 14, *ôtez* peut-être.

Pag. 465, *lig.* 24 et 25, resta secrète, et ne fut connue que des principaux frères, *lisez* resta secrète pour tous autres que des principaux frères.

Pag. 474, *lig.* 14, électique, *lisez* éclectique.

Pag. 481, *lig.* 25, *ôtez* encore.

Pag. 489. *Nota bene.* On a oublié dans la liste des tableaux de ce volume, qu'à cette place devoit se trouver l'estampe hérédonenien qui représente les allégories de la maçonnerie écossoise.

Pag. 499, *lig.* 21, les chefs de l'ordre, *lisez* les chefs des illuminés.

Pag. 502, *ligne* 18 *de la note*, l'insensibilité, *lisez* l'imperceptibilité.

Pag. 505, *lignes* 7 *et* 8, il ne falloit employer que, *lisez* il suffisoit d'employer.

Pag. 506, *lig.* 12, *ôtez* ou pour le sonder.

Pag. 507, *lig.* 14, *ôtez* lui-même.

Ibid. *lig.* 22, *ôtez* même.

Pag. 511, *lig.* 16, publique, *ajoutez* en chaque pays.

Pag. 512, *lig.* 14, venoit, *lisez* vient.

Ibid. *lig.* 15, vouloit, *lisez* veut.

Pag. 514, *lig.* 8, s'en mêlent, *lisez* s'y mêlent.

Pag. 518, *lig.* 11, *ôtez* souvent.

Pag. 520, *lig.* 13 *et* 14, attaqué avec violence, *lisez* vivement attaqué.

Digitized by Google

Pag. 523, *lig.* 11, *ôtez* de tous.

Pag. 525, *lig.* 10, et ont, *lisez* et l'on y trouve.

Pag. 526, *ligne dernière*, et, *lisez* où.

Pag. 580, *lig.* 15, furent, *lisez* devinrent.

Pag. 533, *lig.* 14, que celui, *lisez* que de celui.

Pag. 536, *lig.* 15, voulez, *lisez* désirez.

Pag. 538, *lig.* 2, du moins, *ajoutez* ainsi.

Pag. 546, *lig.* 19, les Allemands, *lisez* cette vaste contrée.

Pag. 548, *lig.* 19, quelques, *lisez* les.

Ibid. *ligne pénultième*, les écrits quand, *lisez* les écrits, et seulement quand.

Pag. 551, *lig.* 7, un des grands mérites, *lisez* un mérite éminent.

Ibid. *lig.* 25, là comme dans les autres, *lisez* là comme en toute autre.

Pag. 556, *lig.* 16, *ôtez* lui-même.

Pag. 558, *lignes* 10 *et* 11, toutes les carrières dont leur genre d'étude ou leur goût pouvoit leur donner le désir, *lisez* toutes les carrières que leur genre d'étude ou leur goût pouvoient leur donner envie de parcourir.

Pag. 562, *lig.* 8, liberté, *ajoutez* de penser.

Pag. 570, *lig.* 8, projet, *lisez* project.

Pag. 572, *lig.* 7, du projet du code, *lisez* de cette première ébauche.

Pag. 574, *ligne dernière de la note*, où est, *lisez* quel est.

Pag. 575, *ligne* 14 *de la note*, d'écrit, *lisez* d'écrire.

Ibid. *lig.* 18, il tue, *lisez* ils tuent.

Ibid. *lig.* 19, on ne peut, *lisez* on ne pourroit.

Pag. 576, *lig.* 7 *de la note*, pourquoi, lui dit-il, pourquoi, *lisez* comment, lui dit-il, comment.

Ibid. *lig.* 24, celle de l'avoir, *lisez* celle d'avoir.

Ibid. *lig.* 25, d'avoir justifié, *lisez* de justifier.

Pag. 582, *lig.* 9, bien infini, *lisez* grand bien.

Digitized by Google

Pag. 583, *lig.* 7, chose, *lisez* question.

Pag. 585, *lig.* 8, la justice; *lisez* l'équité.

Pag. 591, *lig.* 1, on doit, *lisez* il est prescrit de.

Ibid. *lignes* 17 *et* 18, qu'après la déposition, *lisez* qu'après les dépositions.

Pag. 593, *lig.* 3, à la censure publique, *lisez* au contrôle universel.

Pag. 597, *lig.* 14, auxquels, *lisez* à qui.

Pag. 599, *lig.* 5, notre avis, *lisez* notre avis détaillé.

Pag. 606, *lig.* 6, par conséquent si fort, *lisez* en conséquence tellement.

Pag. 607, *lig.* 2, de morale, *lisez* de la morale.

Ibid. *ligne* 2 *de la note*, on doit, *lisez* on peut.

Pag. 608, *lig.* 4, haut rang, *lisez* rang élevé.

Pag. 615, *lig.* 10, leur plus grand, *lisez* son plus grand.

Ibid. *lig.* 25, nombre d'autres, *ajoutez* prescriptions.

Pag. 617, *lig.* 24, à faire, *lisez* à parcourir.

Pag. 618, *lig.* 17, et les femmes, *lisez* et aux femmes.

Pag. 626, *lig.* 8, la société croit, *lisez* la société pense.

Pag. 654, *lig.* 24, son royaume, *lisez* ses peuples.

Pag. 656, *lig.* 19, n'opère rien moins que, *lisez* n'opère pas.

Pag. 659, *lig.* 2, dans, *lisez* de.

Pag. 660, *lig.* 19, *ôtez* encore.

Pag. 661, *lig.* 1, ce grand homme, *lisez* ce prince extraordinaire.

Pag. 662, *lig.* 23, que peut, *lisez* que pût.

Pag. 664, *lig.* 14, qu'étudier, *lisez* qu'étaler.

Pag. 665, *lig.* 12, *ôtez* alors.

Ibid. *lig.* 25, de ce changement, *lisez* de tous les changemens.

Pag. 666, *lig.* 21, base de l'exactitude, *lisez* base de la régularité.

Digitized by Google

Pag. 668, *lignes* 10 *et* 11, attribuer, *lisez* imputer.

Pag. 669, *lig.* 8, l'exemple de Frédéric, *ajoutez* à l'Allemagne.

Pag. 677, *ligne dernière*, *ôtez* alors.

Pag. 682, *lignes* 26 *et* 27, un assez grand nombre d'hommes de mérite, et même de personnages éminens, *lisez* des hommes de mérite, et même des personnages éminens.

Pag. 683, *lignes* 5 *et* 6, *effacez* quelle différence les sépare et.

Pag. 686, *lig.* 15, *ôtez* grand.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google